

LES CHRONIQUES
ANCIENNES DU TOGO

N° 8

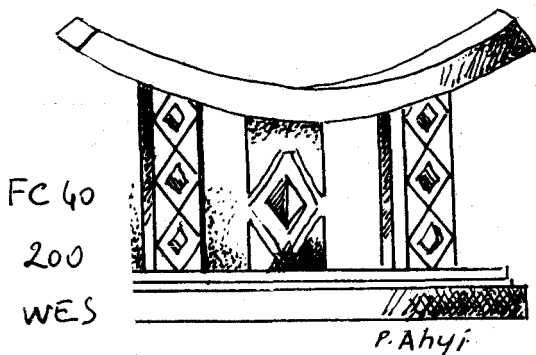


ONZE AUTOBIOGRAPHIES D'AFRICAINS

publiées par
Diedrich Westermann

(1938)

Editions HAHO
PRESSES DE L'U.B.
Editions KARTHALA



FC 40

200

WES

ONZE
AUTOBIOGRAPHIES
D'AFRICAINS
(1938)

Editions HAHO, Lomé, 2001

B.P. 378, Lomé

ISBN 2-913746-09-8

© UB et IRD-ORSTOM

UNIVERSITE DU BENIN

IRD (ex-ORSTOM)

*LES CHRONIQUES ANCIENNES DU TOGO**n° 8*

ONZE AUTOBIOGRAPHIES D'AFRICAINS

par

**Diedrich WESTERMANN
(1938)****C.E.D.I.D. - IRD**

Traduction de Liliás Homburger (1943)

Présentation de János RIESZ
et Yves MARGUERAT

Postface d'Elikia MBOKOLO

2001



Documentation ORSTOM

010057449

Ed. HAHO
(Lomé)LES PRESSES DE L'UB
(Lomé)KARTHALA
(Paris)

LES CHRONIQUES ANCIENNES DU TOGO

Directeur de la collection : Nicoué Lodjou GAYIBOR (UB)
 Secrétaire de rédaction : Yves MARGUERAT (IRD-ORSTOM)

TITRES DEJA PARUS

- n° 1 - **Le Togo en 1884 selon Hugo Zöller**
 traduit par K. Amégan et K. Ahadji,
 présenté par Y. Marguerat, 1990, 216 p.
- n° 2 - **Histoire de Petit-Popo et du royaume guin,
 par le roi Agbanon II (1932)**
 présenté par N. L. Gayibor, 1991, 208 p.
- n° 3 - **Le Togo sous drapeau allemand,
 d'Heinrich Klose (1899)**
 traduit et présenté par Ph. David, 1992, 424 p.
- n° 4 - **La naissance du Togo selon les documents
 de l'époque - première période (1874-84)**
 par Y. Marguerat, 1993, 471 p.
- n° 5 - **Regards français sur le Togo des années 1930,
 par Jean Martet, Claude Lestrade, Laurent Péchoux
 et Jacques Massu**
 présenté par Y. Marguerat, 1995, 264 p.
- n° 6 - **Une actrice de cinéma dans la brousse du
 Nord-Togo (1913-14), par Meg Gherts**
 traduit et présenté par Ph. David, 1997, 275 p.
- n° 7 - **Richard Küas : Souvenirs du Togo (1889-95)**
 traduit par le département d'allemand de l'UB,
 présenté par A. P. Oloukpona-Yinnon, 1997, 286 p.

Dessin de couverture : Paul Ahyi (Lomé)

Cartes : laboratoire de cartographie de l'IRD-Bondy

PRESENTATION

par

Yves MARGUERAT

directeur de recherche en sciences sociales
à l'Institut de Recherche pour le Développement

Dans la première partie du XX^e siècle, les ethnologues avaient découvert avec enthousiasme la méthode des "récits de vie" comme moyen de rendre compte des réalités vécues par les peuples lointains, mais peu de ces collectes ont abouti à des publications accessibles au public. L'une des plus importantes fut le recueil publié en 1938¹, en allemand, par le grand linguiste et anthropologue Diedrich Westermann. Cet ouvrage regroupe onze autobiographies d'Africains, choisies aussi diverses que possible et classées selon leur degré de rapprochement croissant avec la "civilisation". Ces récits ont été suscités et collectés à travers le vaste réseau des missions protestantes allemandes et anglo-saxonnes, très soucieuses de la promotion de pasteurs et d'instituteurs autochtones, et particulièrement attentives aux langues africaines.

Pour nous, ce livre est un extraordinaire coup de projecteur sur la vie et les opinions des Africains des premières décennies de la période coloniale, les grands muets de la documentation de ce temps.

Une traduction fut publiée à Paris en 1943, mais les Français avaient à l'époque bien d'autres soucis en tête : elle tomba rapidement dans l'oubli. C'est au professeur János Riesz, de l'Université de Bayreuth, spécialiste de la littérature africaine, et surtout de la manière dont les Africains se sont exprimés à travers les diverses formes littéraires, que nous devons la résurrection de ce document exceptionnel, depuis longtemps inaccessible aux non-spécialistes. Il lui revenait de l'introduire pour le lecteur d'aujourd'hui, avec l'angle de vue original qu'apporte la littérature comparée, méthode de compréhension d'un texte tout à fait complémentaire de celle de l'historien. Pour conclure, on a recueilli l'opinion d'un intellectuel africain contemporain, le professeur Elikia Mbokolo, historien et anthropologue à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris, en lui demandant ses réactions personnelles devant ces histoires vécues par les générations qui l'ont précédé.

¹ Publier un tel hommage aux Africains en pleine époque nazie ne manquait pas de courage.

Le texte de cet ouvrage est celui de l'édition française de 1943, corrigé de ses très nombreuses erreurs et impropriétés. On a conservé sa graphie francisée des noms de personnes, en la systématisant pour éviter les incohérences ; on a modernisé celle des noms de lieux. Les explications ajoutées entre parenthèses dans le cours du texte sont celles de Diedrich Westermann lui-même, ainsi que quelques unes des notes de bas de page. Les autres, tout comme les cartes, ont été ajoutées pour la curiosité du lecteur contemporain, pas toujours familier des quatre coins de l'Afrique d'autrefois. Chacun des textes est précédé d'une présentation destinée à le replacer dans son contexte. Les photographies de certains des narrateurs -malheureusement pas de tous- sont reproduites à partir de l'édition allemande d'origine, grâce à l'amabilité de János Riesz.

Dans la juxtaposition de ces confessions venues de toute l'Afrique, Westermann cherchait à démontrer l'unicité de l'Homme noir. Au-delà d'une très légitime affirmation de la dignité de l'Africain, cette quête d'une unité a priori nous paraît une problématique bien dépassée : aujourd'hui, nous avons compris que la diversité est la richesse principale des sociétés humaines. Et nous sommes ici comblés : ces itinéraires si divers, ces histoires aux caractères si personnels sont autant d'aventures singulières d'hommes et de femmes qui ont été obligés de naviguer au mieux entre "tradition" et "modernité", selon une formule chère aux africanistes.

On peut aussi en faire de multiples lectures "transversales", selon les centres d'intérêt de chacun : rechercher à travers ces exemples concrets les rapports homme-femme (et enfant-adulte) d'autrefois ou la réalité vécue de la relation coloniale, de l'irruption de l'école et du christianisme, ou encore la résistance des anciens rituels de socialisation, le poids de la sorcellerie, et tant d'autres approches encore... Mais ce qui frappe, c'est que ce sont bien des individus qui -au nom des valeurs de leur communauté ou parfois plus ou moins contre elles- ont eu à conduire leur vie du mieux qu'ils ont pu dans une époque où tant de valeurs devenaient indécises. En cela, ils sont, malgré les distances de temps et de lieux, bien nos semblables à nous tous, les lecteurs d'aujourd'hui.

AVANT-PROPOS

par

János RIESZ

Professeur de littérature comparée
à l'Université de Bayreuth (RFA)

Ce livre est une anthologie recueillie par Diedrich Westermann et publiée en 1938. Le titre de l'édition originale était Afrikaner erzählen ihr Leben : Elf Selbstdarstellungen afrikanischer Eingeborener aller Bildungsgrade und Berufe und aus allen Teilen Afrikas¹. L'ouvrage de 1938 a non seulement connu trois rééditions avant et après la guerre mais aussi -ce qui est d'un intérêt certain pour l'histoire de la littérature africaine en langue française- une édition en français aux éditions Payot en 1943, la traduction ayant été faite par Madame Liliás Homburger, à l'époque directeur d'étude en linguistique africaine à l'Ecole pratique des hautes études², à Paris. Le titre français était : Onze autobiographies d'indigènes originaires de diverses régions de l'Afrique et représentant des métiers et des degrés de culture différents. Qu'en est-il de ce livre ? Comment faut-il le voir aujourd'hui ?

L'éditeur de ce recueil, l'éminent africaniste allemand Diedrich Hermann Westermann, est né le 24 juin 1875, d'une famille paysanne du village de Baden, près de Brême. Après ses études primaires, il est employé pendant quatre ans comme agent auxiliaire des Postes. En 1895, il est admis par la "Norddeutsche Missionsgesellschaft" (la Mission protestante d'Allemagne du Nord, à Brême), qui l'envoie étudier à Bâle et à Tübingen durant quatre années. C'est là qu'il commence à étudier la langue éwé, avec comme seuls outils Schlüssel zur Ewe-Sprache ("Clef pour la langue éwé") de B. Schlegel, publié en 1857, et le dictionnaire éwé-allemand-anglais du missionnaire J. Knüsli. Son premier séjour au Togo a lieu de 1901 à 1903. Grâce à ses dons extraordinaires pour les langues, Westermann apprend très rapidement plusieurs langues du pays, sur lesquelles il publiera des études linguistiques dans les années suivantes. Des raisons de santé l'obligent à rentrer en Allemagne au milieu de l'année 1903. En 1905, il publie son dictionnaire de la langue éwé, sur lequel il reviendra sans cesse pour le compléter et l'améliorer

¹ "Des Africains racontent leur vie : onze autobiographies d'indigènes africains de tous niveaux scolaires, tous métiers et toutes régions de l'Afrique", publié à Essen (Allemagne), Essener Verlagsanstalt, 1938, 407 p., dont 25 illustrations et une carte.

² Ancêtre de l'actuelle Ecole des hautes études en sciences sociales.

*jusqu'à la dernière édition, en 1954. Il devient chargé de cours au Seminar für Orientalische Sprachen ("Séminaire des langues orientales"), à l'Université de Berlin, où il enseigne l'éwé, le haoussa, le peul et le twi. Westermann quitte la Norddeutsche Missionsgesellschaft en 1908 pour être nommé, en 1910, professeur au Séminaire des langues orientales de Berlin. De 1925 à sa retraite, en 1950, il a occupé la chaire de Langues et Cultures africaines. Comme l'intitulé de cette chaire le laisse entendre, Westermann ne s'est pas limité à la seule linguistique, mais, de façon active et fructueuse, il a étendu son intérêt à plusieurs autres domaines de la recherche africaniste : description et étude comparée des langues, recherches ethnographiques et religieuses, diverses publications sur l'histoire africaine et dans le domaine des traditions orales... Ce faisant, l'homme a toujours été préoccupé d'une seule et même idée : intégrer ses travaux dans un cadre global recouvrant l'ensemble du continent africain. C'est ainsi que Oswin Köhler a pu écrire dans un hommage funèbre du 31 mai 1956 : "L'oeuvre de Westermann et son éminente contribution à notre connaissance scientifique des langues et cultures africaines avaient un double enracinement, à la fois linguistique et anthropologique . (...) Ce qui caractérise l'école de Westermann, c'est d'avoir perçu l'Afrique comme un tout indivisible."*¹

*Grâce à sa grande réputation internationale de pionnier allemand dans le domaine de la recherche africaine, réputation dont Westermann a joui pendant plus d'un demi-siècle, il s'est vu attribuer, en 1926, conjointement avec Maurice Delafosse, la direction de "l'International African Institute" (IAI), à Londres, qui venait d'être fondé. Après la mort de Delafosse, il partagera cette fonction avec un autre Français, Henri Labouret. Sa contribution au développement de l'IAI a été déterminante. Dans Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer, Robert Cornevin écrit de Westermann : "Ce qui frappait chez Westermann, c'était sa profonde honnêteté. Il n'est pas un de ses livres où ne soit, dès l'abord, rendu hommage à l'oeuvre de ses prédécesseurs et où ne soit réservée à ses collaborateurs une place de choix. Sur le plan des relations personnelles, il était resté toujours simple, courtois et bon."*²

Pour une juste appréciation de l'anthologie de Westermann et pour mieux définir notre intérêt actuel pour ce livre, je citerai d'abord trois jugements récents, qui pourraient mieux faire comprendre la valeur de ce recueil.

¹ Cité d'après *Lexikon der Afrikanistik-Afrikanische Sprachen und ihre Erforschung*, édité par H. Jungraithmayr et WJG Möhlig, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, 1983, p. 267.

² Tome 1, Paris, 1975, p. 619.

Lilyan Kesteloot, dans son *Anthologie négro-africaine*¹, introduit les extraits de *L'Enfant noir* de Camara Laye en se posant la question : "Pourquoi *L'Enfant noir* est-il considéré comme un classique du jeune roman nègre ?", question à laquelle elle répond de la façon suivante : "Parce qu'il est le premier roman valable écrit en français par un Africain pur, [...] parce que c'est un **vrai roman**, qui n'a rien de comparable avec les récits sommaires que Westermann avait réunis dans ses *Autobiographies d'Africains*". Dans ce jugement de Lilyan Kesteloot, je vois deux aspects intéressants : d'abord le fait que l'écllosion de la littérature négro-africaine de langue française dans les années 1950 est vue sur la toile de fond d'anthologies du type de celle de Westermann ; ensuite que ces autobiographies recueillies par des anthropologues et des linguistes sont jugées de qualité inférieure par nature ("récits sommaires"). Le jugement un peu sévère de Lilyan Kesteloot n'est pas partagé par tous les critiques de la littérature négro-africaine. L'Américain James Olney² appelle l'anthologie de Westermann "An excellent and fascinating anthology"³, et il trouve en revanche l'histoire de *L'Enfant noir* "A little too classic, a little too nostalgic, a little too good to be true"⁴. Il s'appuie évidemment sur des critères différents de ceux de Lilyan Kesteloot : au lieu de la réussite esthétique, il avance les notions de vérité et d'authenticité.

A la différence de Lilyan Kesteloot et James Olney, Bernard Mouralis⁵ n'insiste pas sur la dissemblance entre l'anthologie de Westermann et les premiers textes de littérature négro-africaine en langue française, mais en souligne les similitudes. "Ce qui frappe [...] dans le travail de Westermann, c'est de voir à quel point ces textes recueillis au cours des années 1930, c'est-à-dire à un moment où la production littéraire négro-africaine se réduisait à quelques titres (*Batouala*, *Force-Bonté*, *Mirages de Paris*, *Karim*, *Doguicimi*), contiennent déjà les principaux éléments de l'imaginaire romanesque tel qu'on pourra l'observer, sensiblement plus tard, à partir des années 1950. On notera en particulier la place qu'occupe dans ces textes l'image de l'enfance, et comment l'espace et le temps qui lui sont associés -ceux du village- sont perçus par les différents auteurs en opposition radicale avec leur expérience ultérieure d'adulte découvrant la ville et le monde européen, selon un schéma que la production romanesque nous a rendu familier." Mouralis trace donc une ligne directe qui va des textes recueillis par Westermann aux "classiques" de la littérature négro-africaine des années 1950 et 1960.

¹ *Anthologie négro-africaine. Panorama critique des prosateurs, poètes et dramaturges noirs du XX^e siècle.* Verviers, Les Nouvelles Editions Marabout, 3^e éd., 1981, p. 193.

² *Tell me Africa. An approach to African Literature.* Princeton (New Jersey), University of Princeton., 1973, p. 9, p. 31.

³ "Une anthologie excellente et fascinante."

⁴ "Un peu trop classique, un peu trop nostalgique, un peu trop belle pour être vraie."

⁵ *Littérature et Développement. Essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression française.* Paris, Agécop/ Silex, 1984, p. 339.

A partir des trois jugements cités, je voudrais essayer de définir notre intérêt actuel pour le recueil de Westermann sous trois aspects :

- 1) la singularité et la spécificité esthétique de ces textes, la fascination qui en émane encore aujourd'hui ;
- 2) la question des rapports éventuels avec la littérature négro-africaine naissante ;
- 3) la question de la différence avec les textes écrits par des Africains en langues européennes à la même époque.

Westermann lui-même définit ainsi le but de son recueil de la façon :

"Ce livre vise à être une modeste contribution aux efforts qui peuvent conduire à une compréhension nette des Africains. Il ne donne pas de renseignements sur ceux-ci, mais les laisse parler eux-mêmes. L'étude scientifique par les Européens de la vie des Noirs est, certes, nécessaire. Mais il est tout aussi souhaitable d'écouter ce qu'un Africain a à nous dire de lui-même, de sa vie et de son milieu."

Tandis qu'ici Westermann parle encore de l'Africain en général, quelques pages plus loin il se soucie de différencier en avançant une variété aussi grande que possible comme fondement de son anthologie : "Pour que des hommes de degrés de culture et de régions différentes puissent avoir la parole." Il y a, dans l'ensemble du recueil de Westermann, quatre Togolais, dont une femme (la seule de cette anthologie), ainsi que des narrateurs du Kenya, de Sierra Leone, du Nigeria, d'Afrique du Sud et de l'actuelle Namibie. Une carte de l'Afrique indique les régions où vivent les divers auteurs des autobiographies. Dans l'édition originale allemande, six des auteurs sont présentés par leur photo. Dans les autres cas, l'éditeur, ne disposant pas de portraits, s'est efforcé de donner une idée de leur milieu social ou de leur environnement naturel avec des clichés représentant des Bochimans autour d'un puits, des villages et des paysages de Sierra Leone, des filles zoulou qui dansent, etc. : c'est un effort sérieux pour authentifier les choses dites.

Ce souci d'authenticité explique aussi la retenue que l'éditeur s'est imposée en transcrivant les autobiographies. Comme il dit lui-même : "Les récits ont été faits de vive voix ou rédigés sans suggestions ou directives du dehors. A part quelques abréviations, ils ont été traduits et imprimés sans changements. Les auteurs ont tout juste reçu quelques indications sur le classement de leurs matériaux, indications qui, au surplus, n'ont pas été suivies par tous. Xkoou-Goa-Xob, Samba et Foli ont dicté leur contribution dans leur propre langue ; les autres les ont écrites eux-mêmes." Ces onze autobiographies ont donc été rédigées dans pas moins de dix langues :

*Xkoou-Goa-Xob : une langue du groupe khoï-san,
 Foli, Marthe Kwami et Gaboussou : éwé,
 Samba : méné,
 Amadassou : igbo,
 Mtiva : eurogoli,
 Mqhayi : xhosa,
 Nyandeni : zoulou,
 Akiga : tiv et anglais,
 Akou : allemand.*

Ajoutons à cela la collaboration de plusieurs hommes et femmes "qui, par amour pour le but, sont venus avec empressement vers moi et ont été en mesure de trouver les indigènes qui pouvaient convenir, de les conseiller et de faire les traductions" et celle de bon nombre d'auteurs africains "dont les envois, par manque de place ou pour d'autres raisons, n'ont pu être utilisés." Ce travail de préparation et de rédaction considérable pourrait donc être résumé de la façon suivante :

- une sélection préalable des auteurs d'autobiographies qui -selon toute probabilité- ont dû être séduits par l'intérêt de la tâche ;*
- il est probable qu'une certaine grille leur a été donnée pour structurer les récits ; ceux-ci ont été abrégés en de rares cas ;*
- dans dix cas sur onze, il a fallu traduire les textes en allemand ;*
- la présentation comme anthologie signifie : une introduction par l'éditeur, l'établissement d'un certain ordre dans la succession de ces récits, le choix des illustrations, des notes (peu nombreuses) et des explications en fin de texte, une carte de l'Afrique et un index des noms propres.*

Le résultat de ce travail rédactionnel est, certes, un livre qui s'oriente vers le goût et l'horizon d'attente d'un public européen, surtout allemand. Mais on ne peut pas nier que le but du recueil a été atteint : celui de laisser parler les Africains eux-mêmes, au lieu de répéter les discours habituels sur les Africains (les discours "des géographes, des journalistes et des explorateurs", comme le dira plus tard l'écrivain camerounais Mongo Beti).

Un critère certain de l'authenticité des onze autobiographies réunies par Westermann dans ce volume est la très grande diversité des récits. Diversité qui se manifeste à première vue par la longueur des textes, qui va de dix ou quatorze pages (pour la seule femme du recueil) à une centaine de pages pour Boniface Foli et Martin Akou. Ce dernier, alors étudiant en médecine à

Bâle, est le seul à avoir rédigé son texte en langue allemande. De plus, Martin Akou a divisé son autobiographie en douze chapitres qui peuvent nous indiquer la grille (ou le questionnaire) qui a sous-tendu les narrations (ou les interviews) : L'enfance - Les jeux - L'école - La famille - L'imagination - Voyage en Allemagne - L'école à Brème - Conception du monde et de la religion - Religion - Valeur de la culture européenne pour un Africain - Responsabilité des instituteurs indigènes - Noirs et Blancs et Afrique.

Malgré les différences énormes entre le contenu et la forme des différents récits, on y trouve aussi des éléments qui sont communs à tous, et qui nous permettent de saisir une africanité commune certaine, définie par rapport au monde européen :

1 - Aucun des onze auteurs ne se borne à son histoire individuelle : chacun donne des renseignements sur ses origines, sa famille, son peuple. Fritz Gaboussou parle au nom de tous les auteurs quand il dit : "Les anciens ont un proverbe : "On ne peut abattre le fruit du palmier avant d'avoir écarté les branches". De même, on ne peut commencer l'histoire de sa vie sans introduction, et il faut raconter d'abord celle de son père." Par conséquent, toutes ces autobiographies remontent loin dans le passé, et les auteurs insistent sur leur généalogie avant de rapporter leur histoire personnelle. Le poète Mghayi, dans quatre des sept chapitres de son autobiographie, raconte l'histoire du clan de son père avant d'en arriver aux circonstances de sa propre naissance.

2 - Tous les auteurs sont unanimes à accorder une grande importance aux noms. Comme le dit Akiga, du peuple tiv du Nigeria : "Nous ne donnons à aucun enfant un nom sans signification ; je vais donc vous expliquer ce que veulent dire ces noms." Très souvent, le nom est expliqué par le récit de l'événement qui en fut l'occasion. Ainsi, le nom du Bochiman Xkou-Goa-Xob signifie "co-invité et mort ensemble", ce qu'il explique : "Ce nom m'a été donné par mes parents en souvenir de mon grand-père. Peu de temps avant ma naissance, il fut invité par quelques amis de son clan à les accompagner à la chasse dans le pays ovambo. Il se joignit à eux, mais aucun d'eux n'en revint. Ils ont dû être tués par les flèches d'autres Bochiman ou être dévorés par les lions. Mon père fut très malheureux de la mort de son père et ne fut même pas réjoui par ma naissance ; c'est pourquoi je fus appelé ainsi." Souvent, on acquiert plusieurs noms au cours de sa vie. Ainsi le poète sud-africain Mghayi : "Mon père me donna le nom de Samuel, mais en plus j'eus plusieurs noms xhosa, dont l'un était Loliwe (ce qui est une forme mutilée du mots anglais "railway", a noté l'éditeur) parce que je suis né l'année où le premier chemin de fer arriva dans notre pays."

3 - Souvent, les auteurs indiquent, en même temps que l'histoire de leur famille et l'explication de leur(s) nom(s), des événements qui ont eu lieu l'année de leur naissance ou un peu plus tard. Ainsi l'indication du *Bochiman* : "Alors que les Ovambo environnaient le fort et faisaient "ratata" avec leurs fusils toute la journée, j'étais un adolescent de quinze à seize ans", permet à l'éditeur de fixer approximativement l'âge, puisque la bataille dont il est question eut lieu le 27 janvier 1904. Deux des auteurs connaissent la date exacte de leur naissance. Il sont respectivement le plus ancien et le plus jeune des auteurs : le poète sud-africain Mqhayi, qui est né le 1er décembre 1875, l'étudiant togolais Akou, né le 2 septembre 1913.

4 - Dans la plupart des autobiographies, il y a une rupture entre le temps d'avant et celui d'après l'arrivée des Blancs. Cette rupture est importante surtout dans une perspective de comparaison avec les romans francophones des auteurs négro-africains. Le *Bochiman*, à la fin de son récit, fait le bilan de sa vie : "Quand je revois ma vie, je dois reconnaître qu'elle a été riche d'événements. Le temps le plus beau fut celui de mon enfance dans les forêts épaisses [du Tchkoui-Xkouob] où nous étions libres et où nul ne nous dérangeait. La vie parmi les Blancs a eu du bon, mais nous n'étions pas libres. La nostalgie de la forêt et de la brousse, l'envie de vivre de nouveau avec ceux de sa race rongent le coeur de beaucoup de Bochimans, et, les rendant prématurément fatigués et fanés, les font mourir".

Donc, liberté ou dépendance, être avec les siens ou asservissement par le colonisateur. Parfois on peut deviner quels traumatismes et quelles humiliations se cachent derrière un récit, en apparence sobre. Ainsi quand le *Bochiman* dit : "Nous n'étions jamais frappés par nos parents ; si nous frappons aujourd'hui nos enfants, c'est que nous avons appris à le faire des Blancs, qui battent même des Bochimans adultes."

Quand le Zoulou Salomon parle des luttes de son peuple contre les Anglais, il décrit l'effet de la première balle de fusil ainsi : "Alors, ils virent qu'ils avaient été aspergés du cerveau d'un homme sans savoir d'où cela venait." Le même Salomon ne se contente pourtant pas de rapporter simplement les événements mais il dépeint sur un ton pathétique la mort de son peuple, et il analyse les procédés européens : "Les Européens établirent trente chefs qui devaient gouverner le pays des Zoulou après le roi Cetewayo. Ils agirent ainsi exprès, car, visiblement, ils prévoyaient que le royaume zoulou se trouverait morcelé ; les indigènes ne se réuniraient plus en un seul lieu ; chacun chercherait à régner ; les indigènes ne se soutiendraient plus les uns les autres ; il leur serait impossible de former un peuple fortement lié : cela devrait être la mort du peuple zoulou. En vérité, c'est ce qui est arrivé." *Igbinokpogie Amadassou, du Nigeria du Sud, commence ainsi son récit* : "Le monde n'est plus ce qu'il était. En ce qui

concerne notre pays, les changements ont commencé avec l'arrivée des Anglais, en 1897."

Mais la mise en parallèle entre la vie d'autrefois et la vie d'aujourd'hui n'est pas au seul désavantage du présent : la situation des paysans s'est améliorée, le commerce a prospéré, le confort des maisons est devenu plus grand... De la même façon, le Kenyan Christopher Mtiva (né en 1907, cinq ans après l'arrivée des Anglais) a une attitude contradictoire quand il s'agit d'apprécier les conséquences du fait colonial. D'un côté, il est très critique envers certaines coutumes de son peuple, par exemple l'usage qui consiste à enlever les dents de devant aux jeunes lors des rites de passage : "Aujourd'hui, je vois que ce n'est pas une bonne coutume, et je serais heureux d'avoir encore toutes mes dents, d'une part pour manger, d'autre part parce que je pourrais mieux parler anglais." De l'autre côté, on trouve chez lui une critique sévère du comportement des Européens : "L'amitié de l'Européen est quelque chose qui fait qu'on s'en étonne. Il te trompe sans que tu t'en aperçoives. [...] Nous-mêmes, nous commençons à mentir. Cependant, ce n'est pas une habitude reçue de nos ancêtres : au contraire, nous l'avons apprise des Européens."

Celui qui va le plus loin dans la critique des valeurs occidentales et dans l'élaboration d'un contre-discours est Martin Akou, l'étudiant en médecine togolais qui a fait le lycée à Brème. Au moment où il écrit l'histoire de sa vie, il est en Suisse, à Bâle. Elevé dans l'Allemagne devenue hitlérienne, il prend position avec véhémence contre les doctrines nazies selon lesquelles tout serait décidé à la naissance : "la naissance d'un homme et, de ce fait, sa destinée sont uniquement dues au hasard ; il faut qu'il s'en arrange ; [...] elle n'est d'ailleurs pas essentielle. Il est plus important de demander ce qu'une personne fait de la destination donnée par le hasard. Chaque peuple, chaque personne peut s'enorgueillir de cela." Même là, où il semble s'inspirer du vocabulaire nazi, il poursuit un tout autre but, la revendication du droit à l'autodétermination des peuples africains : "Qu'y a-t-il de plus beau que d'être choisi pour coopérer à la formation de l'unité de notre peuple et de son caractère propre, et à l'éducation des nouveaux Africains à venir ?"

Nous trouvons dans l'autobiographie de Martin Akou, qui permet de mieux comprendre son engagement politique ultérieur, un bon nombre des positions que l'on considère habituellement comme appartenant au mouvement de la Négritude, qui s'est constitué dans les mêmes années (Senghor est né en 1906, Césaire -comme Martin Akou- en 1913).

On trouve dans le texte d'Akou :

- une défense des formes de la vie sociale des Africains : fierté de l'esprit collectif, du mariage africain, etc.,

- une exaltation des forces créatrices de l'Afrique, en particulier des traditions orales,
- un intérêt vif pour les personnages de l'histoire africaine, devant lesquels s'effacent les héros de l'histoire de l'Europe,
- une défense des langues africaines,
- l'expression d'un respect des croyances dites "païennes",
- une critique de la civilisation matérialiste de l'Europe,
- l'idée (avec une référence explicite au philosophe romantique Herder) de l'égalité entre toutes les cultures,
- l'insistance sur la profonde religiosité des Africains, doublée de la revendication d'un christianisme africanisé.

Toute l'autobiographie de Martin Akou est déterminée par la volonté ferme d'arriver à une autodétermination des peuples africains. Bon nombre de situations et de réflexions sont liées à cette revendication. Ainsi, les mots que le gouverneur français Bonnacarrère prononça dans l'oraison funèbre qu'il fit à l'occasion de la mort du père de Martin, le pasteur Andreas Aku : "Lorsque votre peuple aura plusieurs hommes d'un tel caractère, nous n'aurons plus le droit moral de vous gouverner." Nul doute pour le jeune Akou que les peuples africains sont en train de remplir cette condition.

De même, quand il termine l'histoire d'un jeune garçon de 13 ans qui, dans un jeu (un concours entre deux classes d'élèves), est allé au-delà de ses forces au point d'en mourir d'une crise cardiaque, en s'exclamant : "En avant, le drapeau de la victoire est à nous ! Oui, c'est ce que l'on voudrait crier à tous nos compatriotes : en avant, le drapeau de la victoire est à nous !"

L'autobiographie de cet étudiant en médecine est un texte bien structuré, alternant entre récit d'événements et réflexions de nature hautement politique, un texte qui est à la hauteur de son époque : très habile à s'assurer le consensus de ses lecteurs, conscient de l'idéologie dominante de son temps mais qu'il contredit, en la renvoyant sous une autre forme à ses partisans. Nous sommes très loin d'une autobiographie "naïve".

Mais toutes les autres autobiographies du recueil de Westermann méritent aussi d'être étudiées sérieusement. Il est vrai que certaines d'entre elles donnent -à première vue- l'impression d'une "biographie sommaire" par

rapport aux modèles littéraires occidentaux, où le développement de certains thèmes et de certaines situations est plus poussé. Quand par exemple, la seule femme du recueil, la Togolaise Martha Kwami, parle de son entrée de jeune fille dans la maturité, elle dit simplement : "Je ne puis raconter ici par le menu ce que furent en ces temps mes souhaits et mes espoirs. Il y avait toutefois le désir de faire honneur à mes parents ?" Dans d'autres cas, l'intérêt littéraire réside précisément dans la brièveté du récit. Ce que le Mendé Samba, de Sierra Leone, raconte des 48 ans de sa vie (en vingt pages à peine) ferait honneur à tout roman picaresque. Avec ce genre littéraire, il a en commun ce qu'on pourrait appeler un amoralisme insouciant et une fin ouverte : la succession d'événements et d'aventures pourrait continuer sans fin, la dernière phrase du récit étant : "Mon oncle me fait dire que le voyage est maintenant sans danger pour moi : je vais donc partir."

Nous voyons donc que des thèmes tels que la critique du système colonial et de la civilisation européenne, la défense des traditions africaines et la revendication de l'autodétermination -qui sont aussi des thèmes de la toute première littérature africaine de langue française- sont déjà présents dans les autobiographies africaines éditées par Westermann. D'autre part, l'impact des langues africaines se manifeste également dans le texte allemand. Les traducteurs des autobiographies (dans les cas où celles-ci ont été écrites en langues africaines) ont été visiblement soucieux de garder autant que possible les structures de ces langues. Ainsi, par exemple, c'est déjà sur le plan linguistique que se manifeste le choc de la première rencontre entre Européens et Africains dans le récit du Bochiman : "Ils portaient sur la tête un couvercle en drap ; du cuir était collé autour de leurs pieds et par-dessus des ficelles ; la plupart avaient même devant les yeux quelque chose qui étincelait au soleil, et qui nous inspirait l'épouvante." Tandis que dans cet exemple, bien qu'il y ait un effet de "distanciation" ("V-Effekt", comme disait le dramaturge Bertolt Brecht), on comprend encore de quoi il s'agit. Dans d'autres cas, l'éditeur est obligé d'ajouter une note en bas de page pour expliquer le sens de ce qui a été dit. Ainsi dans le récit du Zoulou Salomon sur l'histoire de son peuple : "Mpané régna après ces événements et, pendant son règne, on recommença à manger avec l'ancienne cuillère"- note : "C'est-à-dire on vécut de nouveaux en paix." Dans le même contexte, l'énoncé : "Le roi est, parmi les veaux, le plus jeune" signifie, selon l'éditeur, "Le plus jeune fils sera mon successeur." Dans de nombreux cas, l'éditeur a renoncé à une note explicative parce que le contexte même rendait évidente la signification. Cela est vrai surtout pour le grand nombre des proverbes, qui, souvent, confirment et authentifient ce qui a été dit préalablement par le recours au savoir de la collectivité. Par exemple : "Les abeilles devinrent sauvages et me tombèrent dessus. Pris de panique, je me jetai par terre et je tombai au milieu d'une planche de haricots épineux. Je tombai donc de la pluie dans la fosse d'aisance : j'échappai à la mort et j'arrivai dans une

tombe pleine de pourriture." *L'Ibo Amadassou fait un large usage de proverbes dans son autobiographie* : "Il est facile de l'emporter sur un homme sans famille paternelle ni maternelle." - "C'est le riche qui a des parents dans le monde entier." - "Une vie tourmentée est sans joie." - "Tant que l'on mâche, on vit." - "L'enfant du payeur est vaincu par l'eau et le froid." - "On ne punit pas un garçon pour une faute avant qu'il ne l'ait commise." - "Si un garçon joue au cerceau, il doit courir derrière." - "Si la chique reçoit un message, elle doit en faire part à l'oreille." - "L'écureuil raconte tout ce qu'il voit". - "Quelqu'un qui cherche, cherche même dans la cruche d'eau." - "Si le grigri tue ce qu'il veut, il attrape ce qu'il veut." - "Nul n'obtient la patte de devant d'un animal qui ne lutte pas aussi pour le gigot."

Le chef togolais Fritz Gaboussou raconte comment il avait réussi à convaincre une grande assemblée de son peuple de ce que "Les Noirs devraient rechercher l'autonomie en ce qui concerne nos entreprises, l'établissement d'écoles et l'introduction de nouveautés." Les chefs indigènes du Togo sous mandat anglais, qui ne comprennent pas pour quelle raison ils ont été appelés à se réunir, sont amenés à réfléchir sur leur situation par la parabole qui suit : "Si le paysan qui veut vendre ses patates les dispose de sorte que les parties pourries soient sur le sol, l'acheteur se permettra de retourner les tubercules avant de les payer. C'est-à-dire : si l'on veut nous mener aujourd'hui derrière une lanterne, nous verrions clair plus tard." Ainsi, dans la plupart de ces récits, nous retrouvons les structures de l'oralité. Celle-ci est présente dans la description et la narration du monde quotidien, mais aussi dans le discours autobiographique au sens propre, qui souvent contient également des passages d'un discours public et politique. Comme dans le cas d'auteurs postérieurs, la pratique littéraire apparaît comme un substitut à l'action politique ou, mieux, la pratique littéraire est le laboratoire dans lequel est expérimenté un discours politique futur.

Je reviens aux questions de départ et à la comparaison avec L'Enfant noir. Après tout ce qui a été dit précédemment, il est devenu clair que le fossé entre les "biographies sommaires" recueillies par Westermann et les "vrais" romans autobiographiques n'est pas si grand qu'on voudrait le faire croire. Il est inutile ici, de présenter encore une fois le roman de Camara Laye¹. Nous savons tous qu'il s'agit d'un roman qui a satisfait aux exigences du genre : "L'autobiographe devrait embrasser d'un seul regard tout le champ de son passé et, ce qui est encore plus important, être conscient de la nécessité pour lui de faire un choix parmi ses souvenirs, de mettre au centre de son récit l'évocation des

¹ Pour une présentation de synthèse, voir par exemple Jacques Bourgeacq : "L'Enfant noir" de Camara Laye, Sherbrooke (Québec, Canada), Naaman, 1984. (Les citations du texte de *L'Enfant noir* sont tirées de l'édition en format de poche : Presses Pocket, 1976).

points de rupture (ou crises) de sa vie, et d'organiser en une suite cohérente -du point de vue logique comme du point de vue formel- les épisodes retenus."¹

A cette définition du genre élevé de l'autobiographie littéraire est opposée l'autobiographie "naïve" (dont les auteurs sont des amateurs, et non pas de "vrais" écrivains), qui se caractériserait par les traits suivants : 1) la narration des seuls faits qui ont réellement eu lieu ; 2) un manque de distance devant l'histoire de la propre vie ; 3) le manque de perspective globale qui donnerait unité et cohérence au récit.

Si nous comparons maintenant L'Enfant noir de Camara Laye avec l'histoire la plus longue du recueil de Westermann, l'autobiographie du Togolais Boniface Foli (qui, en longueur, équivaut aux deux-tiers du roman de Camara Laye), nous voyons d'emblée ce qui leur est commun et ce qui les distingue. Les tout premiers passages des deux ouvrages nous situent dans deux univers différents. Chez Camara Laye, le "travail de la mémoire"² commence par l'évocation du royaume de l'enfance, qui s'identifie avec la case du père : "J'étais enfant et je jouais près de la case de mon père. Quel âge avais-je en ce temps-là ? Je ne me rappelle pas exactement. Je devais être très jeune encore ; cinq ans, six ans peut-être. Ma mère était dans l'atelier, près de mon père, et leurs voix me parvenaient rassurantes, tranquilles, mêlées à celles des clients de la forge et au bruit de l'enclume."³

Par contre, le début de l'histoire de Boniface Foli est celui d'une chronique où il s'agit moins de présenter poétiquement une enfance que de donner les faits : "Je suis né au pays de Togo. Mon ancêtre s'appelait Foli Bébé. Il est venu de la Gold Coast, et il a fondé les villes de Togo et de Bè. Dans notre pays, nous sommes la famille des chefs suprêmes ; il n'y a que nous qui ayons le droit d'installer les chefs inférieurs. Je naquis un vendredi, au mois d'octobre (vers 1877)." Mais Foli, tout comme Camara Laye, après sa généalogie, en arrive à l'histoire de son enfance qu'il fait commencer avec sa circoncision, à 4 ans, temps heureux passé auprès de ses grands-parents : le petit Foli va avec son grand-père à la pêche au lac Togo et participe aux travaux des champs qui sont évoqués avec force détails. Il se complaît surtout à décrire son bien-être physique : manger, boire, prendre un bain... Innombrables sont les descriptions détaillées de repas dont il s'est délectés. Mais aussi ses rapports avec les grands, et surtout avec les anciens, ont une composante sensuelle. Ainsi dans la scène suivante : "Nous allâmes chez un oncle appelé Kouévi Guéli, qui était devenu aveugle : une peau lui était venue sur les yeux, et il ne pouvait plus quitter son enclos. Il avait deux fils et trois filles. Je lui fis un salut, et on lui dit que Foli, fils d'Ananigan, lui présentait ses hommages. Alors il poussa un cri de

¹ D'après János Szávai : "L'autobiographie naïve", in *Diogène*, n° 30.

² Selon la formule de Sigmund Freud : *Erinnerungsarbeit*.

³ C. Laye, op. cit., p. 9.

joie retentissant et appela : "Viens, mon enfant, mets-toi entre mes pieds pour que je te caresse la tête." Je me mis entre ses genoux, il me caressa et dit : "Cela m'a été bon de t'avoir eu contre ma poitrine. Si je dois mourir demain, cela ne me fera pas de peine." Il dit qu'on regarde dans le pot, qu'il devait y avoir encore des bananes, que l'on devait me donner. On m'apporta des bananes et je les mangeai."

Le soir de la même journée, il prend un bain avec le grand-père ; ils mangent ensemble et boivent de la bière : "Je lui cherchai sa pipe, je la bourrai, je l'allumai, je m'agenouillai devant lui et la lui tendis. Tout le monde me regardait faire, et mon grand-père me demanda où j'avais appris ces bonnes manières. Je répondis : "J'ai vécu longtemps chez mon grand-père à Zowla. C'est lui qui me les a apprises". Il fit la remarque : "C'est très bien". Là-dessus, il fuma sa pipe." Malgré le sentiment de bien-être et de plaisir physique dont témoignent ces scènes, il est évident aussi qu'elles ne se suffisent à elles-mêmes, mais qu'elles sont là pour présenter autre chose encore : le sens de la communauté du narrateur, qui se manifeste par sa serviabilité, le respect des anciens, les bonnes manières, une conduite et un parler nobles. Les conflits ne sont pas "traduits" en termes abstraits (comme "déracinement" ou "engrenage" dans le roman de Camara Laye), mais ils sont présentés et actualisés en de petites scènes et dialogues. Ainsi, quand les missionnaires posent la question de savoir si Foli ne veut pas aller à l'école, sa réponse est : "L'envie ne me manque pas, mais je suis chez un vieillard, et je fais tout pour lui. Si je le quittais pour venir à l'école, il n'aurait personne pour le soigner."

De la même façon, d'autres thèmes du roman autobiographique de langue française des années 1950 surviennent, sans être "approfondis" psychologiquement, il est vrai, mais en des scènes pleines d'action et de sentiments. Ainsi, l'anecdote de l'évasion nocturne de l'école des missionnaires est significative : "Un soir de clair de lune, les enfants jouaient sur le sable au bord du lac, les jeunes filles chantaient. On nous avait déjà enfermés dans notre dortoir. Je proposai : "Sortons et regardons les jouer". Un d'entre nous dit : "Comment le pourrions-nous, puisque la chambre est fermée et que nous n'avons pas la clé ?" Je répondis : "La fenêtre n'est pas fermée, nous sortirons par-là." Les autres furent d'accord."

Le jour suivant, Foli s'enfuit pour se soustraire à la punition qui l'attend. Le commentaire de son comportement est donné de façon indirecte par la réaction de la grand-mère qui dit : "Cela n'est pas très grave. Tu as de la terre. Quand tu seras grand, tu t'achèteras une houe et une hache, et tu cultiveras ton champ. Tes ancêtres n'ont rien su des livres non plus." Même les voyages de Foli au Cameroun et plus tard en Allemagne ne l'amènent pas à des réflexions plus poussées comme nous en trouvons dans les textes littéraires des auteurs

négro-africains de langue française (et aussi dans le texte de Martin Akou, comme nous l'avons vu). Dans le premier passage, où l'auteur va au-delà de la pure narration des événements, il se plaint du renversement de toutes les valeurs du fait de l'arrivée des Blancs en s'adressant à la jeune génération qui se laisse séduire par la civilisation européenne sans même la connaître. Il trouve la nouvelle génération dépravée par l'école quand elle se croit "plus sage que les ancêtres". Foli, dans un discours pathétique, émaillé de nombreux proverbes, s'adresse aux jeunes, aux "enfants" comme il dit : "Pensez au proverbe des anciens : "Le singe dit : ce qui sort de la main de l'homme est bon à manger", mais le serpent comprit mal cela ; il mordit l'homme à la main et le tua. Si vous êtes désordonnés et si vos têtes sont tournées, vos vestiges deviendront apparents. Evidemment, des choses semblables se rencontrent aussi dans le pays des Blancs, mais c'est justement pour cela que je vous dis : "Nul ne dit de la mère d'un autre que c'est la sienne". Même si ta mère est pauvre et défigurée, c'est ta mère, et tu lui dois le respect. Un autre proverbe dit : "On ne rit pas d'une belle-mère, même si elle est maigre." Nous avons un bon et riche pays et notre propre langue : "L'oiseau parle sa langue et non une langue étrangère." Nul ne jette derrière lui la langue que Dieu lui a donnée. Dans cent ans, vous le regretterez. C'est pourquoi tenez ferme ce que Dieu vous a donné à garder. Dans les pays des Blancs, les gens qui prennent la houe à la main et qui travaillent les champs sont la force de l'Etat."

Il est évident qu'ici, Boniface Foli transcende le niveau du "récit sommaire" et de l'autobiographie "naïve". J'irai plus loin encore, et je dirai que, dans de telles scènes, je vois le centre organisateur, le centre de gravité de son autobiographie : le cœur par rapport auquel les scènes et les dialogues révèlent leur signification cachée, leur sens profond.

On peut même avancer que la force d'un récit autobiographique comme celui de Foli consiste précisément en ceci : éviter l'attaque directe contre le régime colonial et ne pas contester ouvertement les doctrines coloniales, mais narrer de petites scènes qui font entrevoir les réelles conditions de vie sous le régime colonial. Ainsi, quand les Blancs font dire à l'oncle de Foli qu'ils auraient une petite prière à lui adresser, il répond : "Un Blanc ne fait pas des suppliques à des Noirs. Si vous avez quelque chose à me dire, je vous écoute." Quand Foli devient cuisinier auprès du gouverneur allemand, à Lomé, il est traité très mal par la gouvernante allemande de la maison. Ce n'est que lorsque celle-ci tombe malade et que Foli peut cuisiner à sa guise que la qualité des repas s'améliore. Quand le gouverneur lui demande des explications, Foli répond : "Nous, les Noirs, nous n'avons jamais raison devant les Européens. C'est pourquoi je me suis tu, espérant qu'un jour Dieu mettrait fin à mes souffrances." Je ne pense pas que cette réponse (ainsi comme les autres dialogues "reproduits" dans le texte) soit rapportée par Foli littéralement. Je pense plutôt que ces réponses et dialogues sont présentés de

façon à porter une lumière toute particulière sur les conditions de vie sous la colonisation : "Un Blanc ne fait pas de suppliques à un Noir", "Nous, les Noirs, nous n'avons jamais raison devant les Européens." Le conteur Foli, si plaisant et si naïf en apparence, prend immédiatement une tout autre dimension.

Mais aussi au niveau de l'action, l'autobiographie de Foli se révèle beaucoup plus complexe qu'on ne le croirait à première vue. Par exemple, les relations du narrateur avec sa mère sous-tendent toute son histoire ; c'est une sorte de roman dans le roman, qu'il faut composer à partir d'éléments isolés et disposés sur l'ensemble de l'autobiographie. Ces rapports avec la mère sont toujours très tendus. La relation à la mère est évoquée la première fois quand elle vole un fagot de bois de chauffage à Foli et lui enlève le maïs qu'il avait cultivé pour gagner un peu d'argent. La grand-mère doit calmer la colère de Foli. Une autre fois, il a tellement peur d'être battu par sa mère qu'il s'enfuit en courant (il avait perdu le panier de celle-ci). L'oncle qui l'a trouvé le rend à la mère, non sans lui reprocher : "Il me semble vraiment que tu tiens plus à ton panier qu'à ton fils que tu as enfanté. A cause d'un panier que l'on peut acheter pour vingt centimes, tu as chassé le fils d'un roi de Glidji dans la brousse ! Je te rapporte ton panier." Quand meurt la première épouse de Foli, il est fort contrit : "J'ai pleuré ; il ne m'est jamais arrivé de tant pleurer que lors de la mort de ma femme ; lorsque ma propre mère mourut, je n'ai pas versé une larme."

Le lecteur habitué à la lecture des romans psychologiques européens du XIX^e siècle n'est pas préparé à apprécier à leur juste valeur ces histoires qui semblent entièrement construites autour de faits et d'événements "extérieurs", et qui renoncent à toute introspection ou analyse psychologique. Toutefois, il serait erroné d'interpréter le manque de psychologie chez les auteurs de ces autobiographies comme un "refus" dans le sens du "Nouveau roman" français. Il faudrait plutôt y voir une attitude morale dans le sens de la réponse que Fritz Gaboussou donne à l'homme qui, premier de son peuple, savait lire et écrire et qui aimait à amener les gens à la réflexion en leur posant des questions. Ainsi il s'adresse au fils de chef qu'est Fritz Gaboussou : "J'ai demandé quelque chose à des personnes très diverses, mais aucune ne m'a donné la réponse que je souhaite. Je demande donc à toi aussi : "Qui mérite qu'on l'appelle un sage ?" J'ai réfléchi pendant quelque temps, et j'ai répondu : "Celui qui a honte". Il sauta tout de suite de son siège et me donna la main, s'écriant : "Enfin, aujourd'hui, on a répondu à ma question. Je te remercie. Lorsque tu seras de retour à la maison, dis à ton père que toi seul tu m'as donné la véritable réponse. Que Dieu te soit en aide !"

Toutes les autobiographies recueillies par Westermann donnent la preuve de la force créative et de la qualité de conteur de leurs auteurs.

Chacune de ces autobiographies résout à sa manière et de façon originale la tâche difficile d'insérer sa propre histoire dans le contexte plus global, qui est celui de sa propre société et d'un moment historique précis. Ces textes font ainsi partie d'un passé culturel commun euro-africain. Ils sont nés de l'intérêt qu'un africaniste allemand d'autrefois a porté à l'Afrique. C'est à l'Afrique d'aujourd'hui que cette nouvelle édition, fruit d'une autre collaboration euro-africaine, tient à restituer cette oeuvre.

INTRODUCTION

par

Diedrich WESTERMANN

Directeur de l'Institut international
des langues et civilisations africaines

Ce livre vise à être une modeste contribution aux efforts qui peuvent conduire à une compréhension nette des Africains. Il ne donne pas de renseignements sur ceux-ci, mais les laisse parler eux-mêmes. L'étude scientifique de la vie des Noirs par les Européens est certes nécessaire, mais il est tout aussi souhaitable d'écouter ce qu'un Africain a à nous dire de lui-même, de sa vie et de son milieu. Les témoignages présentés en ces pages montrent jusqu'à quel point un simple indigène sans culture européenne est capable de rendre compte de son existence individuelle, mais, en plus de cela, ils nous donnent un aperçu de ce que les Africains pensent des temps nouveaux, et aussi du caractère et de l'activité de ce Blanc qui vient déranger le vieux milieu africain, trop souvent en le renversant de fond en comble. Les autobiographies réunies en ces pages ont un trait commun à toutes : la rencontre avec le monde européen et la transformation radicale de vie qui s'en est suivie. Car c'est un fait acquis aujourd'hui : le cours de la vie de l'individu aussi bien que celle de la communauté s'écoulera tôt ou tard dans les cadres dessinés par les Blancs, et cela inévitablement : le sort de chaque individu dépend de sa faculté d'adaptation au moment de la rencontre. La vie ancienne liée à la tribu appartient au passé. S'ouvre devant lui un espace vide, sans limites perceptibles, où il ne se retrouve pas sans y être dirigé : il ne saurait combler le vide sans secours étranger. Lorsque ce secours manque, la vie est vécue sans but, sans intérêt. L'homme oscille, apatride, entre ce qui fut son univers et le monde nouveau dans lequel il se trouve : plusieurs de ces récits le montrent clairement. Le nombre est considérable (et s'accroît sans cesse) de ceux qui, projetés hors de leur voie, ne trouvant pas la route nouvelle, restent des isolés impuissants, jouets du sort.

D'autre part, ces biographies montrent les grandes possibilités qui existent lorsqu'il parvient à s'ajuster aux forces nouvelles pour lui et aux modifications qu'elles apportent à sa vie. Toutefois, les cas sont très rares où l'on voit la nouvelle vie devenir tellement propre à l'indigène qu'elle paraît s'être enracinée et se développer en lui. Le plus souvent, ce n'est qu'un emprunt étranger, qui s'émiettera et disparaîtra s'il n'est pas constamment ranimé du dehors. Dans de tels cas, il y a également de nombreuses oscillations.

Cet état de choses fait qu'il ne nous est pas facile de comprendre l'Africain d'aujourd'hui et d'être juste à son égard. On trouve, à l'intérieur d'une communauté comme dans les peuplades, les évolutions les plus variées qui puisse se concevoir, et quelquefois des monstruosité, voire des avortons. Or l'Africain est trop souvent une victime de notre esprit de généralisation. Nous voyons l'extérieur, qui n'est pas toujours réjouissant, et nous prenons trop rarement le temps et la peine de chercher à comprendre ce qui se passe à l'intérieur, ou ce qui s'y introduit lentement. C'est l'indigène lui-même qui peut le mieux nous donner des renseignements sur tout cela, et plusieurs de nos conteurs l'ont fait. Ils nous rappellent que l'Africain commence à être majeur, qu'il est aujourd'hui différent de celui que les plus anciens d'entre nous ont appris à connaître avant la Grande Guerre¹. Il ne nous est pas toujours aisé de nous habituer à ce nouvel état de choses : le "Nègre sauvage" était plus facile à diriger que le Noir éduqué, certes disposé à se laisser conduire, mais qui voudrait travailler avec nous et non pas seulement sous notre autorité. Car il a le sentiment d'en être capable, et il désire avoir une part active dans la formation de son propre avenir. Cela se comprend, et c'est justifié, puisque c'est là le résultat de ce que nous faisons nous-mêmes en Afrique. L'Européen ne peut vivre sans éduquer les indigènes. Il est contraint de compter sur leur concours, et celui-ci sera d'autant plus actif qu'il les aura bien préparés à leur rôle. Il est aussi très naturel que le Noir sente naître en lui le souhait de s'approprier - dans la mesure où cela lui est possible - le savoir et tout ce qui fait la force du Blanc. Aujourd'hui encore, je reçois des lettres d'indigènes des anciennes colonies allemandes (surtout du Togo) : beaucoup écrivent dans un allemand impeccable, qu'ils ont appris dans les écoles du gouvernement ou de la mission et qu'ils ont parlé comme fonctionnaires avec leurs supérieurs. Nombre de lettres sont rédigées dans le style le plus élégant de l'administration ou dans l'allemand commercial de l'avant-guerre. Le père de Martin Akou était pour moi une connaissance personnelle : il fut mon collaborateur à Lomé pendant un certain temps. Ses dons remarquables et la grande valeur de son caractère ont été signalés par le gouverneur français lors de son enterrement². Ils avaient été développés dans une école allemande, et le gouverneur allemand l'avait désigné comme l'homme de confiance de la population indigène de Lomé³.

Il ressort clairement du contenu des récits que leurs auteurs n'ont pas été choisis en vue d'un but défini. Ce sont plutôt des hommes typiques de l'Afrique d'aujourd'hui. Mon intention est de les faire connaître au lecteur, de lui permettre d'avoir un aperçu de leur vie intime, de lui montrer dans l'indigène l'homme et rien que l'homme. Il n'y a eu une part de choix que dans la mesure nécessaire pour que des hommes de divers degrés de culture et de régions différentes puissent avoir la parole. Le petit Togo a ici la part principale ; pour ce fait, je ne peux invoquer d'autre excuse que de rappeler les liens étroits qui me

¹ De 1914-1918 (sauf précision contraire, toutes les notes sont des éditeurs).

² En 1931. Voir ci-dessous le récit de Martin Akou, pp. 259-303.

³ En 1913-14, lors de tâtonnements pour définir une forme de participation des Togolais à la gestion de la ville. La guerre empêcha la mise en oeuvre de projets qui étaient encore assez flous.

rattachent à ce pays et à ses habitants, liens tissés au cours d'une période de trente-huit ans.

Ces récits ont été faits de vive voix ou rédigés sans suggestion ou directives du dehors. A part quelques abréviations, ils ont été traduits et imprimés sans changements. Les auteurs ont tout juste reçu quelques indications sur le classement de leurs matériaux, indications qui, au surplus, n'ont pas toujours été suivies par tous. Xkoou-Goa Xob, Samba et Foli ont dicté leurs contributions dans leur propre langue. Les autres les ont écrites eux-mêmes : Gaboussou, Mme Kwami, Mtiva, Nyandeni et Mqhayi dans leur langue maternelle, Akiga en haoussa, Amadassou en partie dans sa langue, en partie en anglais, enfin, Akou en allemand. La biographie de Foli a déjà paru en partie dans les *Mitteilungen des Seminars für Orientalischen Sprachen* (année 1931), avec le texte en éwé.

Le sort des auteurs, leur vie, leur art de la description, sont aussi divers que leurs origines. Chez certains, le cercle de la pensée et des réflexions ne dépasse pas la journée et ses besoins, le gain et l'entretien, les femmes et les dettes, les sorciers et les sorcières, la crainte de l'empoisonnement et l'espoir d'un bonheur magique. Foli éclaire avec son art incomparable de croquis naïfs tous les coins de la vie d'un indigène. D'autres montrent qu'ils songent avec sérieux au passé et à l'avenir de leur peuple. L'heureux don de la race noire, c'est-à-dire la gaieté, l'humour et l'optimisme à l'égard de soi et de son sort, apparaît nettement chez plus d'un des conteurs. Cependant chacun est une personnalité propre dans son genre... Un homme, pour tout dire.

Ces onze biographies représentent jusqu'à un certain point en miniature le monde des Noirs. Elles sont assez riches pour laisser apercevoir les contours du tout, et elles ne dissimulent pas une certaine parenté. Chaque conteur est cependant un individu, qui rend à sa façon ce qu'il éprouve à l'égard de son sort et de son entourage. Le monde des Blancs a agi sur la vie de chacun, tantôt en barrage, tantôt en propulseur. Chez la plupart, il y a dans le passé lointain, à la limite de leurs souvenirs, comme le rêve triste d'une enfance au cours de laquelle ils menaient une existence libre et sans fardeau, entourés de leurs parents et de leur clan. *"Ensuite, les coutumes des Européens ont pénétré dans le pays et ont détruit tout ce qui nous faisait plaisir"*, se lamente le Zoulou. Le Blanc apporte le christianisme, et il enseigne la lecture et l'écriture. Il prêche l'ordre dans la vie quotidienne et mène le combat contre les maladies. Il connaît et il fait mille choses qui font impression, et on s'en rapproche avec passion et au prix de sacrifices. Toutefois, il reste le Maître, et la contrainte vient de lui. Il est le tîède qui *"n'aime que de la bouche"*, le fuyant qui t'oublie demain, s'il n'a plus besoin de toi. Il est l'injuste dont la bouche profère facilement le mensonge, l'impie qui bat des vieillards devant leurs enfants et leurs subordonnés. Mais, par contre, une vie prolongée d'activité même peu satisfaisante au contact des Blancs amène le développement, dans les natures les plus nobles, de forces bienfaisantes : on

apprend pour pouvoir enseigner les autres et pour relever son peuple. Voilà l'aiguillon pour les penseurs à tendance sociale et politique, l'aiguillon qui a dirigé les vies d'Akou, de Fritz Gaboussou, de Mqhayi, de Mtiva et d'Akiga vers une voie qui s'élevait.

À côté de ceux-ci, se dressent les individualistes Foli et Salomon, aussi nobles, aussi attachants dans leurs personnalités primesautières. Ce sont tous les deux des hommes courageux et de fins observateurs. Profondément enracinés dans les moeurs et dans la civilisation de leurs tribus, ils s'opposent loyalement et sans "programme" à l'Européen. Ce que racontent d'eux-mêmes l'Ewé ouvert et naïvement gai et le Sud-Africain héroïque et triste permet au Blanc de plonger assez profondément son regard dans la mentalité de la race noire. On revit leur jeunesse sauvage, aventureuse, dans l'indépendance d'autrefois. On perçoit la force contraignante des clans et la justice d'une éthique qui nous est étrangère. On est amené, sans s'en apercevoir, dans le domaine surnaturel des âmes étrangères pour qui la sorcellerie et tout ce qui est mystique existe encore. Nous percevons à peine combien s'affaiblissent les limites entre ce qui est fable et ce qui est vérité lorsque Foli nous raconte la mort dans le délire de son maître allemand et comment il guetta la nuit un crocodile mystérieux, ou lorsque le Zoulou nous dépeint la puissante sorcière. C'est comme une chose allant de soi que le Bochiman montre le sorcier médecin aspirant par succion du corps de sa mère les causes de sa maladie : le serpent, la grenouille et le caméléon, que la force magique d'un ennemi y a fait entrer. La marmite de la sorcière aux sorcelleries maudites s'ouvre devant nous, lorsque l'homme du Benin¹ et surtout le Mendé racontent leur sort malheureux, leur vie brisée. Ces hommes ont en eux des âmes dépourvues de tout conseil et de tout secours, et leurs esprits sont plongés dans d'étranges ténèbres, car ils se sentent livrés à tous les mauvais esprits. Leur vie se passe dans la lutte pour ce qui est d'une nécessité absolue et dans le souci de se procurer des talismans protecteurs contre le mal ou générateurs de bonheur. Akou même, l'homme à l'instruction supérieure, n'est pas au clair en ce qui concerne la sorcellerie et n'a pas renoncé complètement à la magie blanche. En bon connaisseur de son peuple, il y voit un trait d'union heureux pour l'activité des missionnaires.

Les indigènes chrétiens ont en général honte des conteurs de superstitions. Nos onze biographies sont remarquablement caractéristiques de la position religieuse des Noirs. On y trouve l'indifférent Foli à côté de la très pieuse Martha Kwami, Akou l'incertain, à côté de l'homme du Benin notoirement païen. Elles nous montrent Gaboussou se reposant en pleine tradition chrétienne à côté de Salomon, le chercheur passionné qui abandonne son clan et son enclos à cause de la "Parole" et qui travaille dans les mines de Johannesburg pour en retirer la taxe de la communauté. Ainsi se dessine l'image de l'Africain d'aujourd'hui, et le lecteur apprendra à voir en lui un Homme.

¹ Le royaume ancien du Benin (ou Bini), au sud du Nigeria, et non l'actuelle République du Bénin (ex-Dahomey).

Ce volume n'aurait pu être réalisé sans le secours de collaborateurs nombreux. Je remercie chaleureusement tous les amis qui, par amour pour le but, sont venus avec empressement vers moi et qui ont été en mesure de trouver les indigènes qui pouvaient convenir, de les conseiller et de faire les traductions. Parmi eux, il y a lieu de mentionner tout spécialement Mr W. G. Bennie, du Cap, le Révérend K. H. Crosby, de Sierra Leone, Mr R. M. East, du Nigeria, Mlle U. Feyer, de Berlin, le Dr H. J. Melzian, actuellement au Nigeria du Sud, le Dr Johann Schröder, de Glencoe, au Natal, Mr Heinz Sölken, de Berlin, Mme R. Stœvesandt, de Brême, le missionnaire A. Unterkoetter, du Sud-Ouest africain, le Dr G. Wagner, actuellement au Kenya. Mes conteurs africains ont également droit à ma sincère reconnaissance, et aussi ceux dont les envois, par suite du manque de place ou pour d'autres raisons, n'ont pu être utilisés.

I

XKOOU-GOA XOB
un Bochimán du Sud-Ouest africain
 (actuelle Namibie)

Le premier de ces récits est issu du monde africain le plus profondément étranger aux Européens : celui des peuples semi-nomades vivant de la chasse et de la cueillette sur les franges désertiques de l'actuelle Namibie. Xkooua-Goa Xob nous raconte avec précision son enfance et nous fait vivre la vie des hommes de la brousse, aussi chaleureuse socialement (bien que non dépourvue de conflits internes, qu'exprime "l'attaque en sorcellerie" dont est victime sa mère) qu'admirablement intégrée écologiquement à un milieu naturel très difficile. Mais ce dernier assure à ceux qui savent s'y adapter une irremplaçable liberté, qui sera amèrement regrettée. Vaincu par la puissance des colonisateurs, obligé de se soumettre à l'ordre nouveau, notre pur "broussard" a, de fait, bien su s'y construire une vie non dépourvue d'avantages. Mais la nostalgie du paradis sauvage perdu traverse tout le récit, la seule véritable consolation étant la découverte de la foi dans le Dieu des missionnaires.

Je m'appelle Xkoou-Goa Xob¹ ("Invité et mort ensemble"). Ce nom m'a été donné par mes parents en souvenir de mon grand-père. Peu de temps avant ma naissance, celui-ci avait été invité par quelques amis de son clan à les accompagner à la chasse dans le pays des Ovambo. Il se joignit à eux, mais aucun d'eux n'en revint. Ils ont dû être tués par les flèches d'autres Bochimans² parce qu'étrangers, ou bien être dévorés par les lions. Mon père fut très malheureux de la mort de son père et ne fut même pas réjoui par ma naissance ; c'est pourquoi je fus appelé ainsi.

Nous, Bochimán du Nord du Sud-Ouest africain, appartenons à la tribu des Heri-Rom ("Dormeurs de la brousse"), car les forêts épaisses et la brousse sont le milieu où se déroule notre vie toute entière et notre activité. Ainsi, je naquis dans la brousse à Tchkoui-Xkou, entre l'actuel Nagusib et l'Etocha ; mes parents, avec d'autres membres du clan, y cherchaient les baies d'arbustes pendant la saison des pluies, car celles-ci poussent en masse en cette région et sont

¹ Le X se prononce ici comme un H fortement aspiré. Il s'agit d'une langue dite "à clicks", difficile à prononcer pour le non-habitué.

² A l'origine, le terme signifie "Homme de la brousse" (*Bush-man*). C'est devenu un véritable terme ethnique pour désigner les populations de nomades, chasseurs et cueilleurs, qui vivent dans les zones semi-arides de Namibie, où elles ont vraisemblablement été refoulées par l'arrivée des groupes bantou.

particulièrement bonnes. Nous étions si bien cachés que seuls les initiés pouvaient nous retrouver, en suivant des sentiers à peine perceptibles. Je ne sais en quelle année je naquis. Quand je demandais à mes parents, ils me répondaient : "Ce fut l'année où mourut le grand-père et quand il y a eu tant de baies à Tchkoui-Xkouh".

Quand les Ovambo environnaient le fort [allemand] de Namutoni et faisaient "ratata" avec leurs fusils toute la journée, j'étais un adolescent de quinze à seize ans. Vous autres Blancs, vous savez préciser le jour et l'heure de la bataille de Namutoni¹, alors vous devez pouvoir trouver quand je naquis. Mon père s'appelait Onagub ("Appel au secours") ; il était un peu plus grand que je ne le suis aujourd'hui. Nous, les Bochimans, nous sommes tous assez petits, et cela nous ennuie, mais nous sommes plus lestes et plus rusés que les autres hommes.

Notre mère était très petite et s'appelait Ogai-Onaes ("le Bonheur est en elle"). Nous étions trois frères. Mon frère aîné mourut avant ma naissance ; le cadet est encore près de moi aujourd'hui. Nous ne demeurions pas d'une façon permanente à Tchkoui-Xkouh. Notre famille se rendait tantôt à Xoeis, où il y avait jadis un grand lac, tantôt au lac Gouina selon la saison et le temps de la maturité des fruits. Nous autres gens du clan des Bochimans ("Désert d'eau"), nous ne devons pas passer sur d'autres territoires ; on nous aurait attaqués et tirés avec des flèches. Puisque nous autres, Bochiman, nous devons changer de demeure cinq fois au moins par an -et peut-être davantage- afin de ne pas mourir de faim ou de soif, nous n'avions jamais une véritable maison. L'habitation bochiman doit être construite en une demi-journée, ou au plus en une journée. Si l'on voulait y consacrer plus de temps, ce serait l'estomac qui en pâtirait.

Lorsque je devins grand, j'aidais souvent à la construction de la case. Nous abattions des branches avec beaucoup de feuillage, nous les recourbions au bout et les enfoncions en cercle dans le sol. Nous liions les branches avec des fibres. Une telle case ressemble à un parapluie ouvert. Lorsqu'il y avait de l'herbe sèche à proximité, nous en mettions dans les espaces entre les branches. Au milieu de la case, le feu couve sous les cendres. Ce feu ne doit jamais s'éteindre : on l'emporte lors de chaque déplacement, et il est ranimé dans chaque nouvelle case.

Un enfant bochiman ne doit pas déranger la vie de ses parents. Le nouveau-né est lavé avec de l'eau, et c'est la seule fois qu'on le lave vraiment : le plus souvent, il ne se trouve pas d'eau pour les ablutions. De temps en temps,

¹ 17 janvier 1904. (Note de Westermann)

Rappelons que le "Sud-Ouest africain" allemand a été l'objet d'une conquête sanglante et dévastatrice, puis d'une colonisation de peuplement (dont les descendants sont toujours là).

on frictionne le corps avec une masse un peu grasseuse faite de racines écrasées et de fruits : cela permet à la peau de rester lisse et douce. Lorsque l'enfant a quelques jours, la mère l'enveloppe dans une peau d'antilope, attache la peau autour de son corps de manière que la tête de l'enfant repose près du sein et que sa bouche puisse atteindre facilement la mamelle ; elle s'en va ainsi chercher de la nourriture. Les enfants restent dans cette peau jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour accompagner leur mère dans la brousse. Dès qu'un enfant peut s'asseoir, on lui donne des aliments solides, en premier lieu de la pintade : s'il supporte bien cela, on lui donne à manger de tous les autres aliments.

Quand je pus trotter, ma mère m'amena à la recherche des aliments. Elle m'apprit à distinguer les tubercules et fruits vénéneux de ceux que l'on pouvait manger. J'aimais tout particulièrement les fruits aigres du *xarin*, parce qu'ils étanchent la soif, et les baies d'arbuste dites dattes bochimans parce qu'elles sont douces et nourrissantes. J'aimais aussi les oignons et les patates bochimans que l'on rôtit au feu. Les hommes allaient chercher le sel dans la saline d'Etocha.

J'avais peut-être six ans, lorsqu'un jour je me trouvais assis avec trois camarades autour du feu, occupé à rôtir des oignons. Ayant posé ma main sur le sol, je ressentis un élancement dans le bras. Je poussai un cri et ma mère accourut pour voir ce qu'il y avait. Elle vit qu'un scorpion m'avait piqué ; elle frictionna le bras au-dessus de la morsure, afin que le venin ne se répandît pas. Le bras n'enfla pas, et je n'ai éprouvé aucun mal.

Il y avait alors encore beaucoup de lions, de léopards et d'éléphants dans notre pays. C'étaient les lions qui nous effrayaient le moins. Le Bochimane ne s'enfuit jamais devant un lion car, si le lion voit le dos d'un homme, il le saisit. Si l'on regarde un lion dans le blanc des yeux, il ne peut rien faire, à moins qu'on ne l'irrite d'un coup de flèche. Nous avons également peu peur du guépard, mais nous craignons le léopard, car celui-ci attaque l'homme et le déchire. Les éléphants ne nous ont jamais rien fait ; il est arrivé une seule fois qu'un éléphant ait réduit un jeune homme en bouillie en le foulant aux pieds, mais ce fut par inadvertance : le garçon se baignait dans un fleuve et, en sortant de l'eau, il se trouva devant un éléphant, il cria et voulut se sauver, mais l'éléphant, étant en marche, l'écrasa. L'éléphant ne peut supporter la couleur blanche, c'est pourquoi il attaque les Blancs ; un Bochimane qui porte une chemise blanche doit aussi s'en garder.

Nous n'étions jamais frappés par nos parents. Si nous frappons aujourd'hui nos enfants, c'est que nous avons appris à le faire des Blancs, qui battent même des Bochimans adultes. Lorsque nous n'avions pas envie d'aller à la recherche des aliments, nous allions aux alentours pour attraper des oiseaux, que

nous faisons rôtir. Nous posions les pièges aux points d'eau : nous cherchions un bâton mince, avec une fourche au bout ; nous posions un bâtonnet sur la fourche et plantions le bâton dans le sol. Nous posions une pierre plate sur le bâtonnet. Cette pierre était déplacée par le moindre mouvement et resserrait un rets dont l'autre bout était attaché au bâton. Le plus souvent, on trouvait un oiseau pendu dans le piège.

Jusqu'à mes dix ans, je restai confié à la surveillance de ma mère. Elle fut mon institutrice. Les hommes ne se préoccupent pas des petits enfants. A partir de cet âge, je devais être avec mon père, et il m'était permis de m'en aller avec lui. Un jour, il détacha une branche verte un peu forte d'un arbre à baies. Pendant quatre jours, il s'occupa à la courber jusqu'à ce qu'elle fût sèche et arrondie, comme doit l'être un arc. Alors, mon père tira sur une antilope et la tua. Il découpa un fort tendon dans l'arête dorsale de l'animal et le tendit sur mon arc. Il me montra comment on peut aussi retirer les tendons de la cuisse et du genou, afin de s'en servir pour les arcs. Mon père coupa alors de minces tiges de bois ; il tailla des encoches dans le bout le plus gros et fit une pointe à l'autre extrémité : j'avais ainsi des flèches. Mon père avait obtenu son couteau de passants ovambo, en échange d'oeufs d'autruche et d'aliments de la brousse. Lorsque je fus ainsi muni d'un arc et de flèches, mon père m'apprit à les manier. Il visa un oiseau qui passait et qui tomba mort ; mon père me dit que je devrais, pour commencer, ne tirer que sur des oiseaux : c'est par le tir aux oiseaux que l'on apprend le mieux à bien viser, tout Bochiman a besoin de savoir cela pour ne pas être atteint par la famine. A partir de ce jour, je me tenais souvent avec des camarades du même âge près des points d'eau, où les oiseaux viennent par centaines. Il m'arrivait certains jours d'abattre dix oiseaux en plein vol, ou même davantage.

A cette époque, ma mère tomba malade. Mon père essaya, pour la remettre sur pied, tous les remèdes qu'il connaissait, sans y parvenir. C'était un cas non ordinaire : un méchant homme avait empoisonné ma mère. Mon père envoya chercher mon grand-oncle, qui demeurait à Xoeis ; c'était un sorcier¹ célèbre. Il s'appelait Tounougoub ("Prison"). Tounougoub vint de toute la vitesse de ses jambes. Il n'était pas toujours aussi vite prêt à partir, mais c'est qu'il s'agissait de sa propre nièce, qu'il aimait beaucoup. Il arriva chez nous l'après-midi, et nous nous réjouîmes tous de ce qu'il était venu nous aider. Chacun le saluait de noms distingués destinés à l'honorer. Il examina la malade, secoua la tête et dit : "C'est un cas grave, et je ne sais si la malade pourra guérir ; je ferai ce que je pourrai." Mon père et les autres gens le priaient et le suppliaient de détourner ce malheur et de rendre à la Vie celle qui était à la Mort. On servit à

¹ Il s'agit naturellement d'un devin-guérisseur. Un sorcier est par définition un être malfaisant (et caché).

manger à Tounougoub tout ce que l'on avait de bon, car un sorcier ne peut exercer son art avant le coucher du soleil : il faut que l'obscurité soit venue et qu'un feu clair brûle devant la case. Ces conditions se trouvant réunies, les habitants du campement s'assemblèrent autour du feu. Le sorcier vint à pas comptés, la tête saupoudrée de poudre parfumée, deux sacoches avec des objets divers pendues à sa ceinture. La chaîne des sorcelleries lui tombait du cou sur la poitrine ; elle est faite de morceaux de coquilles d'autruche et de perles de verre. Il tenait à la main le bâton des sorciers. Il regarda fixement toutes les personnes présentes, et tout particulièrement les femmes. Il se laissa choir près du feu puis, subitement, il sauta en l'air et se mit à danser de plus en plus vite et d'une manière de plus en plus désordonnée. Il chantait une prière adressée à Xgamab, le dispensateur de l'eau :

Xgamab, toi qui donnes de l'eau, viens et aide-nous.
 De l'enfant, la mère est malade et se meurt.
 Ecoute, comme il se lamente et pleure.
 Le soleil ne brille plus depuis longtemps.
 Tu donnes la pluie année après année.
 Aide l'enfant par un miracle.
 Nos mères qui nous aimaient
 Sont couchées dans le sein de la Terre.
 Pourquoi veux-tu reprendre
 De cet enfant la vie juvénile ?
 Veux-tu faire honte ici
 A moi, ton serviteur ? Fais-moi justice.
 Ne me laisse pas devenir ici-bas
 L'objet des railleries des hommes.
 Hâte-toi, aide-nous et rend à la santé
 Cet enfant, aujourd'hui, à l'heure du soir.

Pendant la danse, les femmes regardaient le sorcier sans s'y associer, mais tout à coup elles se levèrent aussi et dansèrent avec lui, reprenant en chœur les paroles qu'il chantait. Le sorcier dansa et chanta ainsi pendant deux ou trois heures, puis tomba sans connaissance. Les hommes le saisirent afin qu'il ne tombât pas dans le feu. Lorsqu'il eut repris connaissance, il dit : "Xgamab nous a entendus, il sait que nous sommes réunis ici, il n'est pas loin de nous." Le sorcier se retira à part, il s'orna et se mit de la poudre. Il se mit de la sciure de bois rouge sur la tête ; il attacha sur chaque hanche une sacoches en peau, l'une pleine de sciure d'un bois odorant, l'autre de feuilles pulvérisées. Il mettait la main dans chaque sacoches et jetait leur contenu dans le feu, ce qui donnait une fumée parfumée qui enveloppait d'un nuage tous les assistants. Il mit un peu de

ces poudres sur sa tête. Il ne doit jamais se laver pour l'enlever ; si sa tête est sale, on la frotte avec de la graisse.

Lorsque Tounougoub eut fait cette fumigation, il regarda vers le ciel à travers la fumée et pria encore une fois. La prière terminée, il sauta trois ou quatre fois par-dessus le feu. Tous veillaient à ce qu'il ne tombât pas dans le feu. Il se retira ensuite un peu à l'écart et se tint près d'un arbre ; les mains derrière le dos et le regard en haut, il s'entretenait avec Xgamab. Nul n'entendait ses paroles, car les lèvres seules remuaient ; Xgamab parla à son serviteur dans une langue étrangère et lui révéla la nature et la cause de la maladie. Tounougoub mit alors sa bouche sur l'endroit où ma mère avait des douleurs et aspira la maladie hors du corps. Nous étions tous étonnés de ce qui sortit : un serpent, un caméléon, une tortue, une grenouille et des scarabées de genres variés. Ils sortirent du corps et se tinrent près du feu. Des plantes vénéneuses, des bâtonnets et des éclats de pierre furent également retirés du corps. Tounougoub donna des explications avec chaque objet. Lorsque vint la grenouille il dit : "La malade a un ennemi qui en veut à sa vie ; il a pris de la terre dans l'empreinte de ses pas et l'a portée à une tombe afin que la femme meure." Quant au serpent : "L'ennemi a pris une peau de serpent, il l'a mélangée à des poils de léopard et l'a mise dans la nourriture." Lorsque le caméléon devint visible, il s'écria : "L'ennemi a tué un caméléon et en a mis la chair écrasée dans les aliments. C'est pourquoi la femme maigrit de jour en jour et devra mourir."

Lorsque toutes les maladies furent sorties du corps de ma mère, il restait à Tounougoub à découvrir la personne qui l'avait empoisonnée ou maudite. Nous nous sommes réunis à nouveau autour du feu ; il y jeta de la poudre et, dans la fumée, apparut une figure que nous connaissions tous. Tounougoub demanda : "Connaissez-vous cette personne ?" La réponse fut : "Nous le connaissons bien, c'est Untel." Chacun sut ainsi qui était le coupable.

Le lendemain matin, Tounougoub envoya deux hommes appeler le malfaiteur. Le soir, celui-ci vint s'asseoir avec les autres gens autour du feu. Tounougoub lui dit ce qu'il avait fait à la femme. Il lui montra toutes les choses qu'il avait extraites du corps de ma mère et lui demanda si elles lui appartenaient. Lorsque le coupable avoua, Tounougoub lui intima l'ordre : "Lève-toi, réconcilie-toi avec la malade et rends lui la santé. Tu l'as ensorcelée ; tu dois la guérir." L'homme alla vers ma mère, frotta l'endroit avec un médicament et dit : "Pardonne-moi de t'avoir empoisonnée tel jour. Tu m'avais dit ces mots qui m'ont mis en colère, et je voulais me venger. Mais que tout soit oublié maintenant ! Retrouve la santé et vis !" Tounougoub fixa l'amende du malfaiteur : il devait donner une gazelle à lui et une antilope à mes parents. Ma mère guérit.

Lorsque j'eus grandi, je me faisais moi-même mes flèches et un arc fort. Un jour, je fus enrôlé parmi les chasseurs. Il m'était permis alors d'aller à la chasse avec les hommes. Nous tirions les boucs et les porcs sauvages ; nous détruisions les serpents avec des flèches empoisonnées. Le poison provenait des racines d'un cactus ; nous exprimions la sève blanche dans une coupe et y mettions les pointes de flèche pour une journée. Si un animal est atteint d'une telle flèche, il meurt dans les quatre heures. Mon père atteignit une fois un lion avec une flèche empoisonnée et, quelques jours plus tard, on le trouva mort dans la brousse.

Alors vint le moment où nous dûmes quitter notre pays. On disait que les Bochimans avaient tiré sur des Ovambo qui passaient par le pays, ils auraient même tué des Blancs. On nous amena tous à Tsumeb. Là, nous habitions parmi des peuples étrangers. Nous soupirions après notre propre pays. Nous recevions de la Police de quoi manger et boire, mais chacun reçut un médaillon avec son numéro, qu'il devait porter au cou. De Tsumeb, mon père partit pour le Sud, car il avait reçu l'ordre de s'embaucher¹. Nous vîmes les grandes maisons en pierres des Blancs avec leurs yeux nombreux, et nous étions émerveillés de voir des Blancs sortir d'un trou devant lequel un morceau de bois léger se remuait. Ils avaient l'air drôle, avec des tissus et des lambeaux sur leur corps et une corde au cou. Ils portaient sur la tête un couvercle en drap. Du cuir était collé autour de leurs pieds et par-dessus des ficelles. La plupart avaient même devant les yeux quelque chose qui étincelait au soleil, et qui nous inspirait l'épouvante². Mais nous eûmes encore plus peur lorsqu'un ronflement se fit entendre dans Otavi et qu'une fumée épaisse s'éleva dans le Sud³. Nous nous sauvâmes dans un coin retiré pour préserver notre vie. D'autres indigènes nous trouvèrent là, qui ne purent comprendre notre frayeur, et ils se moquèrent de nous parce que nous étions encore aussi sots.

Mais mon père dut s'embaucher, car le temps qu'on lui avait fixé pour chercher du travail était passé. On le chargea de remplir de bois le ventre de la bête ronflante, afin qu'il y eût toujours un gros feu. Quant à moi, un fermier m'amena, et je devais garder ses veaux. Je vis beaucoup de choses nouvelles et j'entendais des sons que je ne connaissais pas. Lorsqu'on me parlait de cette façon, cela me faisait rire, mais ça ne me réussit pas, car chaque fois je reçus des

¹ Au service d'une exploitation agricole tenue par un Allemand, qui aurait eu bien de la peine à trouver des salariés vraiment volontaires.

² On peut quand même se demander si cette description des Blancs, avec leurs vestons, cravates, chaussures à lacets et lunettes, n'est pas empreinte de plus d'ironie que d'épouvante, au-delà de l'étonnement qu'avait provoqué le tout premier choc.

³ Une locomotive. (Note de Westermann)

coups de bâton ou de fouet. En gardant les veaux, je ne pouvais m'empêcher de penser à toutes ces nouveautés, mais encore plus à notre brousse de Namutoni. Il m'arrivait souvent de ne plus penser à mes veaux, et alors de recevoir encore des coups avec la lanière. Il me fallait donc me déshabituer de songer au pays et apprendre à faire ce que l'on exigeait de moi. Quand je l'eus compris, je ne reçus plus autant de coups. J'apportais à mon père l'argent que me donnait le fermier. Le Blanc me donna aussi une chemise et un pantalon ; jusque-là, je ne portais qu'un tablier de cuir. Alors je n'eus plus honte devant les autres indigènes¹.

En l'année 1915, les Anglais et les Boers arrivèrent dans les pays². Nous avions de l'affection pour nos maîtres allemands et, au début, nous eûmes quelque difficulté à nous habituer à nos nouveaux maîtres. Mon maître quitta Otavi vers ce temps-là, et prit une ferme dans la région de Groetfontein. J'y devins le conducteur de ses boeufs attelés.

Lorsque les Boers eurent repris le chemin de fer, mon père alla aux mines de Bobus, pour y chercher un travail différent. Je suis resté encore deux ans et demi chez mon maître à la ferme, et puis je me rendis aussi à Bobus, car mon père m'avait fait savoir que je pourrais y gagner plus d'argent. A Bobus, je devins garçon de cuisine d'un Anglais, le directeur de l'affaire, qui me traitait très bien et me payait bien.

J'étais alors devenu assez âgé pour avoir envie de me marier. Une jeune fille de Bobus du nom de Chaias ("Visage pâle") me plut plus que toutes les autres jeunes filles. Je lui demandai si elle voulait être ma femme, et elle dit oui. Mes parents étaient aussi d'accord. Ils ont dû alors demander aux parents de la jeune fille ; après trois jours, ils reçurent leur consentement. Le lendemain eut lieu notre mariage. J'avais tué un bouc et acheté du riz, de la farine de maïs et de la farine de froment. Tous les Bochimans de Bobus -au nombre de quarante environ- vinrent au repas de noces. Ils y restèrent jusqu'à ce que tout fut consommé. Le soir, on dansa à la bochimane. Mes amis et moi étions assis près du feu, et il ne nous était pas permis de danser aussi. De l'autre côté du feu étaient assises ma fiancée et ses amies. Pendant que les autres dansaient, il ne nous était pas permis de bouger. Les danseurs frappaient leurs mains l'une dans l'autre, et quelques musiciens jouaient de la harpe bochimane. Celle-ci est un morceau d'arbre creusé sur lequel on a tendu quatre tendons de gazelle ou d'antilope koudou. Lorsqu'on eut dansé quelques heures, un vieux Bochiman vint vers moi et me dit en indiquant ma fiancée : "Celle-ci n'est ni un bâton ni un

¹ L'acculturation est en marche...

² La conquête du Sud-Ouest africain allemand par les troupes venues d'Afrique du Sud dura près d'un an, jusqu'à la capitulation du 9 juillet 1915. Rappelons que les Boers (prononcer "bour") sont les Blancs d'Afrique du Sud d'ascendance hollandaise.

morceau d'étoffe, mais un être humain. Tu dois la traiter avec bonté. Si ta femme agit mal envers toi, tu devras la rendre à ses parents." Ensuite, l'épouse fut exhortée par son père et par sa mère à bien se conduire. Après cela, mes amis m'amènèrent vers ma femme. Les cérémonies du mariage étaient achevées, et je conduisis ma jeune femme chez nous, dans notre propre case. C'était une case circulaire que j'avais bâtie moi-même, couverte d'herbe et à sol d'argile. Sur le sol, étaient deux peaux et deux couvertures que j'avais achetées dans un magasin. J'avais aussi acheté une marmite, une tasse et une assiette.

En ce temps, tout allait bien pour moi. Je recevais chaque jour de mon maître un jeton de vivres, avec lequel je pouvais me procurer de la viande, de la farine de maïs, des haricots et des carottes ; de temps en temps, on avait du sucre, du tabac et des allumettes. Oui, le tabac était est encore aujourd'hui ce que j'aime le mieux ; il en est ainsi pour tous les Bochimans. Alors que nous étions encore à Namutoni, il nous arrivait de faire des courses de plusieurs jours pour acheter un peu de tabac à un Ovambo de passage. Un Bochimane passerait plus volontiers un ou deux jours sans eau que sans tabac. Je recevais non pas seulement ma pièce quotidienne, mais aussi 30 shillings à la fin de chaque mois, de sorte que nous pouvions nous acheter beaucoup de choses : des couvertures et des vêtements.

Un an environ après notre mariage, une fille nous naquit, que nous avons nommée Xoabeis ("Bras"), car elle avait une tache rouge au bras au moment de sa naissance. Nous nous réjouîmes de la naissance de notre fille et aussi de celle du fils qui nous naquit deux ans plus tard. Mais ce dernier mourut au bout de quelques semaines. Nous eûmes de nouveau un fils. Les Anglais de Bobus le nommèrent "Now the boy ?"¹. Nous n'avons pas eu d'autres enfants. Bientôt après la naissance du dernier fils, j'émigrâi avec ma famille à Tsumeb. Là, j'ai travaillé dans les mines, et je gagnais 50 shillings par mois.

Après avoir passé sept années à Tsumeb, ma femme tomba malade de paludisme. Nous avons eu souvent à souffrir de cette maladie, mais cette fois elle avait saisi ma femme fortement, et elle mourut. La mort de ma femme détruisit de fond en comble notre vie familiale. Les gens de sa parenté vinrent bientôt après sa mort et firent les lamentations. Mais à leur départ, ils emmenèrent mes deux enfants avec eux à Khorab. C'est la coutume bochimane : les enfants appartiennent à la famille de la mère, mais ce fut un rude coup pour moi. J'étais maintenant tout seul car mon père et aussi ma mère étaient déjà morts au cours d'une forte épidémie de grippe. Bien sûr, mon frère était encore à Tsumeb, mais il menait une vie à part. Je n'ai jamais revu ma fille. Elle ne vécut que quelques mois à Khorab, car elle fut prise d'une congestion pulmonaire et mourut. Je n'ai vu mon fils qu'une fois en treize ans : ce fut à Noël, en 1936,

¹ "Maintenant le garçon ?" (Note de la traductrice)

quand j'ai fait une visite à ma famille. Je l'aurais volontiers ramené avec moi à Tsumeb, mais il ne l'a pas voulu, car il ne me connaissait plus ; la famille non plus ne voulait pas le rendre. Il est possible cependant que la famille me le renverra un jour, car, après un long arrêt, les mines ont été rouvertes à Tsumeb, de sorte que nous, les indigènes, nous pouvons à nouveau gagner de l'argent.

En l'an 1930, Henri Aukaub, un nouvel instituteur bergdama¹, vint à Tsumeb. Il était très actif, il réunissait le soir les gens dans sa maison, il leur apprenait la parole de Dieu et chantait avec eux. Nous, Bochimans, nous aimons entendre chanter. Un jour, je suis allé trouver l'instituteur et je lui ai demandé si je pouvais assister à ses leçons. Henri consentit, et j'appris alors ainsi la parole de Dieu. Plus j'en entendais, plus j'en étais affamé. Le 5 juin, je fus baptisé par le missionnaire Unterkoetter, et je reçus le nom d'Alfred (j'avais choisi ce nom parce que c'était celui de mon missionnaire).

Peu après mon baptême, j'épousai Suzanne Onomases, native de Tsintsabis, mais qui vivait depuis plusieurs années à Tsumeb. Je la vis pour la première fois à l'Eglise, et je remarquai combien elle était pleine de zèle pour la parole de Dieu. Nous fumes mariés le 6 septembre 1934. Le soir, l'instituteur Henri vint avec la chorale de l'Eglise et, jusque tard dans la nuit, ils ont chanté un cantique après l'autre. Je n'ai pas eu d'enfant avec Suzanne. Elle avorta par suite d'une crise de malaria. A partir de ce moment, elle resta délicate et, lorsque survint une épidémie de grippe, elle mourut, le 15 août 1936.

Quand je revois ma vie, je dois reconnaître qu'elle a été riche d'événements. Le temps le plus beau fut celui de mon enfance dans les forêts épaisses de Tchkoui-Xkou, où nous étions libres et où nul ne nous dérangeait. La vie parmi les Blancs a eu du bon, mais nous n'étions pas libres. La nostalgie de la forêt et de la brousse, l'envie de vivre de nouveau avec ceux de sa race rongent le cœur de beaucoup de Bochimans et, les rendant prématurément fatigués et fanés, les font mourir.

Je n'attends plus rien de ce monde. Je m'efforce de servir fidèlement mon Maître tant que je le puis. Si la mort vient, je n'ai qu'un désir : que Dieu m'accueille dans son Royaume.

¹ Les Bergdama sont une tribu du Sud-Ouest africain. (Note de Westermann)

II

BONIFACE FOLI
de la famille royale de Glidji
(Togo)

Boniface Foli, le Togolais, vient d'un monde rural qui n'est immuable qu'en apparence, car tout proche du littoral atlantique par où sont arrivées depuis longtemps les influences extérieures : le commerce, l'argent, le dynamisme économique et culturel, puis, en cette fin du XIX^e siècle, la colonisation allemande, ici pacifique. Extrêmement fier de son origine "royale", Foli fait preuve tout jeune de remarquables capacités d'initiative et de talents de meneur d'hommes. Orphelin de père, en conflit avec sa mère, il choisit de vivre plutôt dans le monde de ses grands-parents, heureux comme un poisson dans l'eau au milieu de son innombrable parenté. Il accepte l'offre de formation des missionnaires, mais il refuse les coups que mériterait son indiscipline. Il va jouer ensuite la carte du service domestique des Blancs, lui le prince, car il sait que c'est là le chemin de la nouvelle ascension sociale et de la découverte du monde. Son récit, l'un des plus longs et riches en détails du recueil, manque curieusement de l'art du conteur : tout y est présenté sur le même plan, l'accessoire et l'essentiel, et il faut lire attentivement -ou plutôt relire- cette autobiographie pour en saisir la cohérence, et combien les événements racontés d'un ton si neutre sont en réalité significatifs.

- 1 -

Je suis né au pays Togo. Mon ancêtre s'appelait Foli Bébé. Il est venu de Gold Coast¹, et il a fondé les villes de Togo² et de Bè. Dans notre pays, nous sommes la famille des chefs suprêmes : il n'y a que nous qui avons le droit d'installer des chefs inférieurs. Je naquis un vendredi, au mois d'octobre (sans doute 1877). Si nous n'avions pas été de la famille du chef suprême, on m'aurait appelé Kofi à cause du jour de ma naissance³, mais on me donna l'un des noms qui sont propres à notre famille, qui sont Foli, Kwé, Assiongbon, Kankoué et Kangni. Un homme ordinaire ne peut porter ces noms : il faut appartenir à notre famille par la naissance ou bien en avoir obtenu de nous la permission.

¹ Vers 1680. Le royaume de Glidji devint alors pour un siècle une puissance militaire importante entre les fleuves Volta et Mono.

² Aujourd'hui Togoville, qui a donné son nom au Territoire à l'issue du traité qui y établissait le protectorat allemand (5 juillet 1884). Beaucoup des affirmations de Foli sur la puissance de son royaume sont très exagérées, celle-ci est fautive.

³ Les Ewé ont emprunté aux Akan un système de noms correspondant au jour de la naissance dans une semaine de sept jours.

Le père de mon père¹ s'appelait Kangni ; il avait le surnom d'Agbo-Wo-Kounou-Makou-Ewo-Kounou-Ko-Bo-Légbé, c'est-à-dire : "Bélier qui amène la mort, mais qui ne souffre pas la mort, il tue mais il reste vivant" (on désigne ainsi le bélier en tant qu'animal du dieu de l'orage). Mon arrière-grand-père paternel était Foli-le-Bouc, la mère de mon père était Adahoumé, le père de la mère de ma mère était Lako, ma grand-mère maternelle était Fifé Adianiké, la mère de ma grand-mère maternelle était Koukouinawokpé. Mon grand-père maternel s'appelait Houfri Akpatagbalo ("Homme de dieu dans une chambre vide") ; il était à la tête d'une secte secrète et il était veuf, de sorte que nul ne lui gardait sa maison. Son nom propre était Sotoenyidé ("So -le dieu de l'orage- est le Maître") ; il était originaire du Mahi, au Dahomey. Le père du père de ma mère fut Kwé, né à Zowla, près de Glidji.

Je fus circoncis quatre ans après ma naissance. Pendant les jours qui suivirent la circoncision, ma grand-mère Fifé me faisait tous les jours une bouillie de farine, et elle soignait ma plaie. Celle-ci fut cicatrisée en un mois environ.

Mon grand-père Houfri -le père de ma mère- était pêcheur sur le lac Togo. Il avait une maison entière pleine de filets de toutes espèces. Il m'amenait souvent avec lui à Akoda, un village de pêcheurs du lac Togo, où il restait des mois entier à pêcher. Lorsqu'il allait sur le lac, il m'emmenait et j'étais chargé d'écoper l'eau qui pénétrait dans la barque. Nous allions de temps en temps au marché de Séva, où les Ouatchi, paysans de l'intérieur, achetaient leur poisson. Quelquefois nous y restions environ trois mois, occupés à pêcher et à vendre notre poisson. Lorsque nous revenions d'un tel voyage le grand-père ramenait deux barques pleines de cauris². Il s'achetait du fil de coton et renouvelait sa collection de filets.

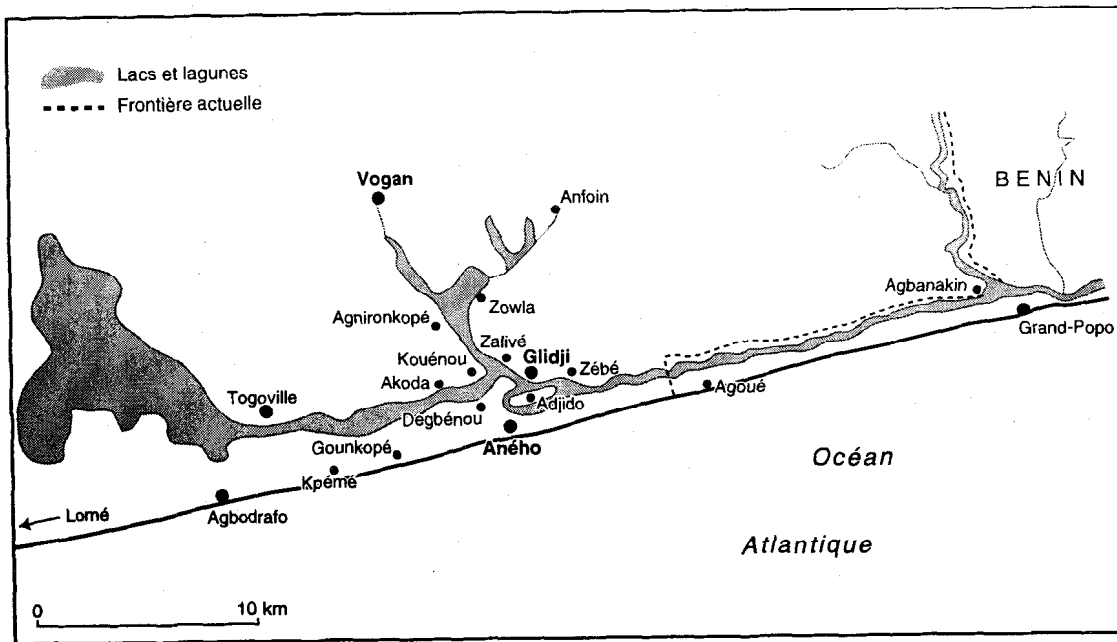
A l'époque des hautes eaux, à la fin de la saison des pluies, mon grand-père posait des nasses à poisson et des filets : il y attrapait des crabes, des crevettes, des poissons blancs, des perches et des carpes ; nous faisons de ces dernières du poisson séché dit poisson-puant³ ; nous employions différents genres de pièges à poisson pour cette pêche.

¹ Foli ne parle jamais de celui-ci, sauf pour citer son nom (Ananigan). Sans doute est-il décédé dans la toute petite enfance du narrateur.

² Coquillages employés comme monnaie. (Note de Westermann)

³ Dit ainsi par les Allemands. (En éwé : *doevi*)

CARTE N°2 : LE TOGO DU SUD-EST



Cependant, peu à peu, les habitants d'Akoda se fâchèrent avec le grand-père, parce qu'il prenait plus de poissons qu'eux tous. Ils cherchèrent à le supprimer en l'empoisonnant, et ils déposèrent toutes sortes de sortilèges sur son chemin. Les frères du grand-père lui proposèrent donc d'abandonner son activité à Akoda et de s'établir à Zowla, le village de ses pères.

Alors que nous étions encore à Akoda, il y eut une invasion de chiques¹. Elles pénétrèrent dans mes pieds et dans mes mains, et j'entendis dire un jour qu'on voulait me les ôter. De crainte de l'opération, je me suis sauvé et je me suis caché trois jours dans la brousse. On m'y trouva cependant, on me prit et on me traîna à la maison. Là, on me baigna et on me donna à manger. On appela alors les jeunes gens de la famille ; ceux-ci me jetèrent sur le sol et me maintinrent par les bras et les jambes pendant que l'on extrayait les chiques avec une pointe. Le grand-père lava les plaies avec de l'huile de palme et avec du savon, puis les banda avec du tissu. Pendant trois jours, je ne pus bouger. Alors, le grand-père chauffa de l'eau, détacha les bandes et me nettoya les mains et les pieds avec de l'eau chaude. Mes pieds étaient couverts de croûtes. Depuis ce jour, si une chique me passe sur le corps quand je dors, je me réveille.

Lorsque les plaies furent guéries, mon grand-père réunit toutes ses affaires en un tas. Un soir, ses frères vinrent à Akoda avec quatre barques et y chargèrent ses effets. On étendit une natte pour moi dans une des barques, et nous émigrâmes ainsi d'Akoda à Zowla. Cinq frères du grand-père habitaient ce lieu : Ama, Ayi, Foli Adevo, Ahadji et Agbaso. Nous sommes arrivés à Zowla à l'aube. La grand-mère m'attendait sur le rivage et m'emporta à la maison dans ses bras. Elle me coucha sur une natte. Pendant ce temps, la famille de mon grand-père, ses neveux et ses frères cadets transportaient les objets des barques dans la cour. Le lendemain matin, vers six heures, la grand-mère me fit lever ; elle me lava avec de l'eau chaude et me fit don d'un beau vêtement neuf. Elle me fit ensuite du gruau avec beaucoup d'arachides grillées. Elle appela alors tous les jeunes gens de la famille pour qu'ils vissent me saluer. Tous vinrent et me firent fête. Ils m'emmenèrent me promener à travers le village, et ils m'en montrèrent tous les quartiers.

Au cours de cette promenade, une femme m'aperçut et fut aussi effrayée en me voyant que si elle eût vu un fantôme. Mes compagnons lui demandèrent : "Pourquoi regardes-tu ainsi notre frère ?" Elle répondit : "Enfants, taisez-vous donc ! Je vois quelque chose de merveilleux, qui m'est incompréhensible." On l'interrogea : "Qu'est-ce que tu ne peux comprendre ?" Sa réponse fut : "Il y a

¹ Les chiques sont venues en Afrique de l'Ouest depuis l'Amérique du Sud. (Note de Westermann)

trois ans, mon enfant est mort. J'ai circulé sur toutes les rives de fleuves pour chercher son esprit et maintenant je vois cet enfant qui ressemble tout à fait au mien. C'est incompréhensible pour moi. C'est un miracle de Dieu qui m'a montré l'esprit de mon enfant."¹ Les enfants répondirent : "Tu te trompes. Celui-ci est un être vivant, non pas un esprit". Elle demanda de qui j'étais l'enfant et la réponse fut : "C'est le fils de la fille d'un des frères de notre père, dit Sotoényidé Houfri Akpatagbalo. Elle l'a enfanté à Ananigan Kpatya-Moumou-Siasia², de la famille du chef suprême ; son grand-père paternel est Kangni ; sa grand-mère (maternelle) est Fifé, la fille de monsieur Lako, qui habite à Glidji-Kpodji. Voilà sa parenté. Jusqu'à présent, il habitait chez son grand-père à Akoda. Maintenant, celui-ci est revenu avec lui à la maison." La femme me donna dix cordes de cauris-monnaie, pour que je m'achète des arachides et d'autres douceurs.

Lorsque nous retournâmes à la maison, notre visite faite, la grand-mère avait fini de cuire le repas et elle nous appela pour manger. Une fille d'une soeur de mon grand-père était mariée à Zowla, au quartier Kpoguédé. Ayant appris mon arrivée, elle envoya ses enfants pour me saluer et pour me faire savoir qu'ils aimeraient aussi faire ma connaissance. Le lendemain, après le bain matinal, je fus donc amené par une fille de mon grand-père nommée Aklakoussi chez ma tante, à Zowla-Kpoguédé. Elle habitait une demeure spacieuse, mais elle était souvent malade. Ses quatre fils étaient Anoumou, Botchoé, Anani et Mensa-Tyanka, ses deux filles s'appelaient Tessi et Noumalé. Ma tante me prit sur ses genoux, et nous sommes restés là jusque après midi. Lorsque nous prîmes congé, tous les enfants réunirent des cauris et m'en firent cadeau. Ma tante me donna une pièce de tissu pour un nouveau pagne.

- 2 -

Le matin, nous, les enfants, nous circulions dans la brousse, nous posions des pièges à oiseaux ou bien nous pêchions dans le lac au filet ou à

¹ Les morts doivent franchir un fleuve au cours de leurs pérégrinations dans le monde inférieur et, dans sa douleur, cette femme un peu simple avait recherché son enfant sur les rives des fleuves. (Note de Westermann)

² Le nom signifie : "Les nouveaux couteaux coupent bien" et il se rattache à l'événement suivant : la mère d'Ananigan était à la tête d'une section féminine d'une association religieuse. Ananigan lui-même n'était pas membre de cette communauté parce qu'il descendait par son père de la famille du chef suprême et qu'aucun homme de cette descendance ne pouvait appartenir à un culte secret. Un jour, Ananigan avait une commission pressée à faire, à sa mère et il alla la rejoindre dans le bâtiment du culte, sans réfléchir un instant que l'entrée lui en était interdite, à lui non-initié. Les initiés se précipitèrent sur lui et le frappèrent cruellement. Il médita une vengeance. Il acheta à Aného vingt herminettes neuves, les partagea entre ses amis et organisa avec eux un jeu dansant, l'akpoka, au cours duquel chaque joueur agitait son couteau comme dans une danse de guerre. Lorsque les initiés vinrent et voulurent jouer, sans rien soupçonner, ceux qui agitaient leurs couteaux se précipitèrent sur eux et leur lacérèrent le dos. Par la suite, Ananigan composa le chant si spirituel : "O initiés, quelque nombreux que vous soyez, tenez-vous loin du jeu akpoka". (Note de Westermann)

l'hameçon. Au temps des cultures, mon grand-père travaillait au champ. Le matin, lorsqu'il s'y rendait, je puisais de l'eau dans un récipient, je me mettais un cercle de portage sur la tête, je posais dessus le récipient et nous partions, moi en avant. Lorsque nous arrivions au champ, mon grand-père faisait du feu devant la cabane du champ et nous mettions du manioc à cuire sur le feu. Je devais surveiller la marmite. Lorsque le manioc était cuit, j'appelais mon grand-père pour qu'il vînt manger. Si les tubercules étaient tendres, je faisais un bouillon salé et les y mettais ; je les versais ensuite dans un plat, je les couvrais et je les emportais à mon grand-père au champ. Il m'appelait alors : "Adjri¹, est-ce que le manioc est cuit ?" Je répondais que oui et il disait : "Je viens, je voudrais seulement achever cette ligne." J'attendais jusqu'à ce qu'il eût atteint la limite et qu'il me dit : "Viens, nous allons aller à la cabane pour manger." Après le repas, je lui demandais : "Grand-père, veux-tu fumer ?" Il répliquait : "Non, si je fume maintenant, après le petit déjeuner, cela ne me conviendra pas." Je lui donnais de l'eau à boire ; il aiguisait sa houe et son couteau de brousse et se mettait de nouveau au travail. Moi, je passais mon temps à installer des pièges à oiseaux dans lesquels je mettais des larves de termites comme appât. Il ne fallait pas longtemps pour qu'un oiseau fût pris : une alouette, un rouge-gorge, un pigeon sauvage ou quelquefois un perdreau. J'attachais l'oiseau à un arbre et je lui arrachais les plumes des ailes². J'annonçais ensuite à mon grand-père : "J'ai pris un oiseau." Il me chargeait d'aller dans la cabane, de mettre de l'eau sur le feu pour des boulettes et de pulvériser des grains de poivre ; quand l'eau serait prête à bouillir je devais l'appeler : il mettrait lui-même les boulettes à cuire. Je mettais donc l'eau, j'y jetais de la farine et je la remuais. Quand c'était en ébullition, j'appelais mon grand-père et il faisait cuire les boulettes. Lorsqu'elles étaient prêtes, il enlevait la marmite du feu et la posait sur le sol ; il mettait de la viande sur les charbons ardents, versait le poivre pulvérisé sur les boulettes et, quand la viande sur les braises était assez rôtie, il en exprimait le jus au-dessus des boulettes et remettait celles-ci sur le feu un instant. Lorsqu'elles étaient chaudes à point, il les ôtait. Je plaçais les boulettes devant lui, et la sauce à côté. Alors, je versais de l'eau dans un tesson de calebasse pour que mon grand-père pût se laver les mains. Ensuite, je me lavais aussi les mains. Je m'accroupissais à genoux et nous nous mettions à manger. Grand-père arrachait un morceau de viande pour moi ; je ne le mangeais que lorsque le reste du repas était fini. Je lavais alors les plats, j'apportais à Grand-père de l'eau à boire, et je lui allumais sa pipe.

Après le repas, il s'étendait pour le repos de midi. Mais tôt dans l'après-midi, il se levait de nouveau, aiguisait sa houe et son couteau et se remettait au travail. Pendant ce temps, je ramassais du bois à brûler, que Grand-père liait

¹ Surnom des hommes appelés Foli. (Note de Westermann)

² Pour l'empêcher de s'envoler. (Note de Westermann)

ensuite en deux charges. Si, à notre retour à la cabane le feu brûlait encore, je mettais une bûche dans les charbons ardents et je recouvrais les cendres chaudes. Je versais ce qui restait d'eau dans une petite poterie et je la couvrais ; j'attachais un lien au milieu d'un bâton, j'y fixais la poterie et je me la suspendais à l'épaule. Je me faisais ensuite un cercle de portage, Grand-père revêtait son vêtement des champs en toile de sac, attachait sa pochette champêtre, se faisait un cercle de portage et nous chargeons nos fardeaux de bois sur la tête ; Grand-père prenait le grand et moi le petit. A la maison, je donnais ma charge à ma grand-mère, qui avait toujours préparé de l'eau chaude pour un bain. Lorsqu'au retour, je déchargeais mon bois à côté de la case de Grand-mère, celle-ci accourait vers moi et me criait : "Adjri, mon enfant, m'es-tu bien revenu ?" Elle me faisait boire un peu de bière, elle me baignait, me frottait à l'huile et me donnait un morceau d'étoffe pour m'envelopper.

J'allais alors chez mes amis, je leur disais bonsoir, nous nous asseyions tous ensemble sur un tronc d'arbre et nous nous racontions ce que nous avions fait, quels oiseaux nous avions pris, jusqu'à ce qu'on nous appelât pour manger. Grand-mère ne voulait pas que je mange avec les autres : elle pensait que je ne recevrais pas assez. Elle faisait donc cuire à part des aliments pour moi. Après le repas, nous nous retrouvions sur notre tronc et nous avisions quant à ce que nous pourrions faire. Par clair de lune, nous jouions sur la place du village jusqu'à ce que nos yeux fussent pris de sommeil ; alors Grand-mère m'appelait et je devais aller me coucher.

La femme dont le fils était mort et qui avait pensé, en me voyant, qu'il était revenu du pays des Morts m'invitait environ tous les deux mois à passer deux ou trois jours chez elle. Lorsqu'elle allait au marché, elle me rapportait du sucre, des bananes, des plantains, du porc ou de la galette cuite à la vapeur dans des feuilles. Moi, lorsque je rapportais des champs du bois à brûler, je lui donnais environ une bûche sur quatre, afin qu'elle pût se faire chauffer de l'eau pour se laver. Je lui donnais aussi quelquefois de l'argent. Lorsque j'avais été un certain temps chez elle, elle me ramenait à la maison, bien baigné et frotté d'huile. Lorsque c'était le temps de planter le maïs, elle venait aussi quelquefois aider Grand-père et moi à planter. Alors, lorsque maïs était mûr, je lui portais un panier plein d'épis, et elle me donnait du tabac et de l'argent, en me disant que l'argent était pour moi, mais le tabac pour mon grand-père.

Tous les enfants de Zowla m'aimaient. C'était pour la raison suivante : si un garçon de notre parenté allait dans un autre quartier et qu'il fût maltraité par

un garçon il m'en faisait part et je lui demandais : "Connais-tu bien ce garçon" ? S'il répondait que oui, je lui disais : "Eh bien, si tu le vois venir une fois dans notre quartier, préviens-moi !" Alors, si le garçon venait, il me criait : "Le garçon que m'a battu dernièrement est ici aujourd'hui". Je saisisais le gars et je lui demandais : "Qu'est-ce que le petit t'a fait pour que tu l'aies tourmenté ?" Il répondait : "Il s'est moqué de moi. - Comment cela ? - Il m'a dit "Vieux à l'oreille pendante". - Qui d'autre a entendu qu'il t'insultait ? - Personne. - Qu'est-ce que tu lui avais fait pour qu'il t'ait appelé "Oreille pendante" ? - Je ne sais pas. - Ce garçon n'est qu'un petit enfant ; comment as-tu le frapper ? Je vais te rendre les coups ou alors, si tu aimes mieux, tends ton visage pour qu'il te donne quatre gifles, car tu l'as frappé sans raison et tu dois recevoir le châtiment que tu mérites." Ou bien, si le gamin était assez grand pour que je puisse boxer avec lui et si je remarquais qu'il voulait s'esquiver, je lui donnais un croc en jambe ou je le poussais. Alors il me disait : "Es-tu aveugle, pour me heurter ainsi ?" Moi, je disais : "Le même aveuglement qui t'avait atteint dernièrement lorsque tu as frappé ce garçon m'a aveuglé aussi, c'est pourquoi je t'ai heurté". J'ajoutais : "As-tu envie de boxer ?" Alors nous boxions, et je lui donnais son compte jusqu'à ce qu'un adulte vint nous séparer.

Je fis ainsi, jusqu'à ce que tous les enfants de Zowla eussent peur de moi. Lorsque j'étais parti en ville et que mon absence se prolongeait, Grand-mère était toujours dans la crainte que je ne sois de nouveau en train de prendre part à une bagarre.

Un jour, un groupe d'enfants, au nombre de dix, s'était réuni dans un quartier de la localité. Parmi eux, était un certain Eléwogbo, un jeune esclave de Nayo, originaire du pays Peda, au Dahomey¹ ; il était aussi connu comme aimant les combats. Les dix s'étaient mis d'accord pour me donner une volée. Je me trouvais sur le chemin de retour de Zowla-Kpogué, et je passais sous l'arbre au bois rouge, au Foyer des Serpents, lieu ceint de murs, lorsqu'un garçon sortit de la brousse et exigea que je m'arrête. Je demandai : "Que me veux-tu ?" Il dit qu'ils voulaient ce jour même me faire perdre l'envie présomptueuse qui me poussait à me mesurer avec tous les gamins pour les battre. Je demandai : "Vous, les dix ?" Il dit que oui, qu'eux dix ils voulaient tous me battre. Mais moi, je protestai : "Non ! Nous lutterons un après l'autre. Si je ne triomphe pas de chacun de vous, vous ferez de moi ce que vous voudrez." Je demandai ensuite : "Qui veut être le premier ? - Choisis toi-même l'un d'entre nous." Je choisis Eléwogbo. Alors, l'un prit une poignée de sable, je fis tomber le sable de sa main (ce qui représente la provocation à un combat à deux et l'acceptation de ce combat), et nous commençâmes à boxer. Il ne fallut pas longtemps pour que je fisse tomber Eléwogbo à terre ; je le frappai au visage jusqu'à ce que son nez

¹ Entre les villes de Grand-Popo et Ouidah, en République du Bénin.

saignât et qu'il criât : "Foli, tu me frappes à me tuer, mais tu me frappes à me tuer !" Lorsque les autres enfants entendirent cela, ils se sauvèrent et nous laissèrent seuls. Eléwogbo me supplia de le laisser aller sans plus : les gamins l'avaient induit en erreur, il n'avait jamais voulu me frapper... A ce moment-là, un adulte vint à passer qui m'ôta de dessus Eléwogbo, et je dis à ce dernier qu'il devait reconnaître par une poignée de mains que j'avais été le vainqueur. Il le fit en disant : "Tu m'as effectivement vaincu." Lorsque je revins vers la maison, je vis que des gens étaient réunis devant la porte de notre enclos : ils voulaient justement aller à ma recherche, car l'on avait entendu dire que dix gamins m'avaient attaqué. Dès qu'ils me virent, ils se mirent tous à crier et à m'appeler : "Adjri, Adjri, Adjri !" Un d'eux me souleva en l'air, et ils furent tous contents de moi. Depuis ce jour, nul n'osa plus porter la main sur un enfant de notre parenté s'il allait au village.

Un après-midi, nous entendîmes des cris. Nous accourûmes et nous vîmes qu'un serpent avait été tué au bord du lac. Nous examinâmes le serpent, et l'un dit que c'était un *dangbe*¹ (objet d'un culte). Nous devions donc, nous tous qui avions été présents, aller au prêtre du serpent à Togo[ville] pour prendre un bain de purification. On fixa de suite un jour, puis l'on enterra le serpent, et chacun déposa un paquet d'herbe sur sa tombe. On réunit de l'argent, on acheta de l'eau de vie comme cadeau pour le prêtre, et on nous amena, au nombre de vingt environ, à Togo. Nous y sommes arrivés l'après-midi et nous avons passé la nuit dans la maison du prêtre. Le lendemain matin, on étendit des nattes dans la cour et nous, les enfants, nous dûmes nous y asseoir, les pieds étendus. Chacun de nous fut pris et lavé. Il fallait s'accroupir à genoux, près du pot d'eau pour cela. Le pot était posé sur un support qui était peint en blanc d'un côté et en rouge de l'autre. Une petite coupe flottait sur l'eau, on nous versait avec elle de l'eau sur la tête en disant : "Vous êtes des enfants. Vous ne connaissez ni la mort, ni la vie. Que ce péché vous soit pardonné !" Après le lavage, on nous frotta le front et les articulations avec une poudre. Ensuite, nous nous assîmes de nouveau sur les nattes. Puis le prêtre prit une vieille pipe bourrée de remèdes de purification, il l'alluma et chacun de nous dut en tirer une bouffée. On nous rasa la tête et nous nous levâmes. Une chèvre avait été achetée avec l'argent qu'on avait réuni ; elle fut abattue et on prépara avec un repas auquel participèrent tous les assistants. Nous restâmes encore deux jours, et nous retournâmes à Zowla.

A Zowla, habitait un frère de mon grand-père nommé Corne-de-Bélier ; c'était un grand pêcheur qui prenait surtout beaucoup de silures. Lorsque nous revînmes, il prit un gros silure et donna l'ordre d'en faire une soupe pour moi tout seul, car, disait-il, les autres enfants ne s'occupaient jamais de lui. Quand il

¹ Python, animal vénéré dans toute la région. Le voir mort créait une souillure grave, que seul des rituels spécifiques pouvaient laver.

chargeait l'un d'eux d'une commission, celui-ci se déroba. Si l'un d'entre eux revenait encore dans son enclos, il le chasserait. Il m'aimait moi seul parce que j'étais toujours prêt à lui rendre un service. Pendant mon absence, il n'avait eu personne qu'il pût envoyer faire une course. Il était heureux que je fusse de retour, et c'est pour cela qu'il me faisait cadeau du silure.

Un autre frère de Grand-père, nommé Brassage-de-Bière (il était né un jour où toutes les femmes de la famille étaient occupées à brasser la bière), était un chasseur célèbre. C'était un bel homme, imposant, mais terriblement emporté. Un jour où il était ivre, il se jeta sur mon grand-père un couteau à la main, et lui fit une blessure profonde au côté. Grand-père l'ensorcela, de sorte qu'il tomba à terre comme mort, et lui porta alors dix coups avec son couteau. Les femmes poussèrent des cris, on souleva les deux hommes et on emporta chacun dans sa maison. Quatre mois plus tard, leurs plaies étaient guéries ; on leur rasa la tête, et ils firent les visites de remerciements habituels à tous ceux qui leur avaient témoigné de l'intérêt pendant qu'ils étaient couchés.

- 4 -

Une fille de mon grand-père, soeur de ma mère, habitait Anfoin, où elle avait épousé Nyassou ("la Chose convient"), un esclave d'un oncle de ma grand-mère. Il était originaire d'Agnironkopé, et on l'avait vendu à l'oncle de ma grand-mère. Le mariage s'était fait comme suit : l'oncle dit à ma grand-mère que Nyassou était pour lui comme un véritable fils ; par suite, elle pourrait bien lui donner une de ses filles comme épouse "car, enfin, il parle la même langue que nous." Nyassou était un chasseur habile et par conséquent très utile à mon grand-père ; il chassait à la carabine, creusait des pièges à sangliers et posait aussi des rets. Ma grand-mère n'était pas opposée à la proposition, et elle dit que Nyassou devait venir lui-même voir ses filles et lui dire ensuite la fille lui plaisait le plus. L'oncle de ma grand-mère chargea donc Nyassou de décortiquer du maïs, de déterrer des patates (douces) et de les apporter avec ses meilleures salutations à sa nièce à Glidji. Mais, avant de partir, il devrait prendre un bain et se faire beau. Nyassou, cependant, trouvait qu'en tant qu'esclave, il ne pouvait aller seul, et il fut convenu que son oncle Adama irait avec lui.

Donc, au jour de marché suivant, Adama et Nyassou s'en allèrent avec les cadeaux chez ma grand-mère. Celle-ci leur fit cuire un repas, leur versa de la bière et leur donna ainsi l'occasion de voir un peu ses filles. Nyassou se décida à prendre celle au teint rouge. Ma grand-mère ne demanda pas mieux et dit qu'ils devaient s'en aller chez eux ; elle en parlerait à cette fille et, si celle-ci consentait, elle prévendrait son oncle. Elle leur donna du tabac et des tranches de silure à

emporter comme cadeau pour l'oncle. Lorsqu'ils furent de retour à la maison, l'oncle demanda : "Eh bien ! Comment est-ce que cela a été ? As-tu vu les jeunes filles et as-tu fait ton choix ?" Lorsqu'il répondit que oui, l'oncle opina : "C'est bien, ma nièce me donnera bientôt des nouvelles, et nous apprendrons ce qu'a été la réponse de la jeune fille."

Ma grand-mère envoya un message disant que la jeune fille était prête et Grand-père dit à Nyassou : "Je vais préparer le mariage." On donna ainsi ma tante comme épouse à Nyassou. Elle lui enfanta un fils que l'on nomma Afoényinou ("les Jambes sont la chose capitale"), mais son vrai nom était Amavi. Ma tante eut de nouveau une heureuse espérance, mais, lorsque vint le temps, elle eut de la peine à enfanter. On conseilla à ma grand-mère de faire transporter par l'oncle Anani Kpéké l'accouchée chez mon grand-père Houfri Akpatagbalo à Zowla, afin qu'il lui donnât des médicaments et qu'il aidât l'enfant à naître. Cela fut fait, et elle enfanta là, mais l'enfant mourut dès sa naissance.

Afoényinou était venu à cette occasion à Zowla avec Grand-père Nyassou, et nous devînmes bons amis. Lorsqu'ils durent retourner à Anfoin, mon oncle Anani Kpéké m'invita à les accompagner. Je dis qu'il devait d'abord demander à mon grand-père : si celui-ci le permettait, j'irais avec eux. Grand-père n'avait rien contre. Je suis donc allé avec eux à Anfoin. Anani Kpéké avait alors trois enfants : deux filles, Angassi et Assiglévi, et un fils, Assiglibité. Le lendemain de mon arrivée, on me conduisit chez l'oncle de ma grand-mère, Amégadyésimé¹, afin de lui présenter mes devoirs. Il avait une épouse appelée Nyonougan, qu'il avait lui-même achetée et épousée ; elle faisait pour lui un commerce florissant. Il la chargea de me donner un *hotou* (50 centimes environ) et elle me les compta (en cauris) dans une coupe de calebasse ; elle y ajouta encore des gâteaux, et une jeune fille devait me porter le tout à la maison.

Nous restâmes trois jours à Anfoin. Après, nous allâmes à un hameau de culture à proximité, où Nyassou, le père d'Afoényinou, demeurait habituellement. Pendant que j'y étais, Nyassou attrapa deux porcs-épics ; on prépara un grand repas, et nous avons tous mangé jusqu'à n'en plus pouvoir.

- 5 -

Nous avons préparé le champ à Anfoin, et planté du maïs et du manioc. Anani Kpéké, l'oncle de ma grand-mère, avait un grenier à maïs (circulaire) de dix pieds et demi de diamètre et un second de six pieds ; les deux étaient pleins d'épis

¹ "Le Vieux monsieur rouge dans le manteau magique" ; on appelait ainsi parce qu'il possédait un médicament avec lequel il pouvait se rendre invisible à son gré. (Note de Westermann)

de maïs. L'oncle et la tante décortiquaient une partie du maïs pour le vendre au marché d'Agbanakin.

Il arriva un jour que les deux voulaient y aller, chacun avec sa charge, et que je devais rester à la maison. Mon oncle me montra les boulettes que je devais manger à midi, et me chargea de brûler l'après-midi les épis de maïs vidés. Vers midi, je revins de la forêt où j'avais posé des pièges : j'avais pris un oiseau. Je mangeai les boulettes et je suis allé ensuite chez le grand-père Amégadyésimé, qui était dans son hameau de culture. Il venait de faire cuire ses boulettes et allait se mettre à manger ; il m'invita tout de suite : "Adjri, Roi des perroquets (autre surnom de Foli), tu as dit du bien de moi ; assieds-toi, nous mangerons ensemble". Je dis : "Grand-père, je viens de manger". Il reprit : "Ta grand-mère m'a envoyé des tranches de silure ; j'en ai fait une bonne soupe ; il te faut goûter cette soupe de silure." Je m'accroupis donc près du plat en face de lui, et nous avons mangé ensemble. Après le repas, il me dit de regarder sous le bananier : il y avait encore un peu de boisson dans un pot, et nous devions la boire ensemble. J'allai la chercher, j'en remplis une coupe, je m'agenouillai devant Grand-père et la lui tendis. Il la vida, et ensuite il m'en versa aussi. Je dus alors aller chercher sa tabatière dans sa sacoche des champs et il se mit une chique de tabac dans la bouche, s'appuya contre le linteau de la case et hocha un peu la tête en s'endormant. Au bout de peu de temps, il se leva et me dit qu'il lui fallait encore houer un peu ; pendant ce temps, je devais aller sous le plantain, il y avait là dans le sol un trou dans lequel était le pot avec des plantains mûrs ; je devrais en mettre dix dans sa sacoche et en prendre cinq pour moi. Si j'avais envie des ananas, je devais aller au champ des patates et m'y couper un ananas mûr. Je dis : "Non, je ne prendrai que les plantains ; je serai alors complètement rassasié."

Il s'en alla au champ, je ramassai tout dans le cabanon. Lorsque commença le rouge du crépuscule, je lui portai la sacoche avec des plantains et il dit : "Allons maintenant à la maison." Je répliquai : "Non, mon oncle Anani Kpéké a dit que je devais attendre ici, dans sa cabane, jusqu'à ce que lui et ma tante soient revenus du marché, et que nous retournerions alors ensemble à la maison." Il acquiesça et me dit d'aller attendre l'oncle dans sa cabane et que, s'il n'était pas trop tard pour retourner au village, nous devrions le suivre. Il mit sa houe et sa hache dans son sac, et nous nous mîmes en route. Arrivés à la fourche où je devais m'écarter, je lui souhaitai un bon retour, mais il dit : "Non, je t'accompagnerai jusqu'à la cabane." Il y alla donc avec moi et s'en retourna vers la maison.

A la cabane, je fis rentrer d'abord les poules dans le poulailler et m'occupai ensuite à mettre le feu aux épis de maïs vides. Tout à coup, le vent s'éleva, poussa les feuilles de maïs qui brûlaient vers le grand grenier et en un

clin d'oeil tout flambait ! Je versai de l'eau sur le feu, mais cela ne servit à rien. J'appelai le grand-père, mais il était déjà loin et ne m'entendit pas. Le grenier et tout le grain brûla en entier. Alors j'eus peur. Il y avait un grand arbre à pain, dans le champ, avec de grosses branches. Dans le tronc se trouve un grand trou dans lequel il y avait eu une ruche d'abeilles ; on avait fixé une échelle contre l'arbre lorsque l'on avait voulu en extraire le miel. Rempli de crainte et du désir ne pas voir l'oncle Anani Kpéké, je grimpai à l'arbre par l'échelle et me glissai dans le trou.

Le soir, vers les sept heures, l'oncle et la tante revinrent. Ils avaient vu de loin la lueur de l'incendie et la tante poussa un cri : "Foli nous a mis le feu à la maison !" L'oncle Anani dit qu'il faudrait voir si je n'avais pas succombé dans l'incendie. "S'il est en vie, ce n'est pas tellement grave. Je ne voudrais pas avoir une palabre avec les gens de Glidji (les parents les plus proches de Foli)." Je me tenais coi sur l'arbre et j'entendais tout ce qu'ils disaient. Ils passèrent la nuit dans la cabane; moi, au premier chant du coq, je dégringolai de l'arbre et je m'enfuis chez ma tante Tessi, la femme de Nyassou.

Je cognai à la porte. Nyassou ouvrit lui-même et demanda : "D'où viens-tu donc à cette heure matinale ?" Je dis : "J'ai mis le feu à des épis de maïs vidés. Le feu s'est mis au grenier, qui a été incendié, et alors je me suis sauvé ! - C'est bon, fit-il, couche-toi maintenant pour dormir à côté de ton frère Afoényinou. Tantôt, lorsque j'irai à la chasse, je passerai par votre hameau et j'examinerai le lieu de l'incendie." Je me couchai donc pour dormir. Lorsque Afoényinou et moi nous nous fûmes levés et lavés, nous grelottions, et nous nous sommes assis près du feu. Ma tante ne tarda pas à se lever. Très surprise, elle me demanda : "Comment se fait-il que tu sois ici si tôt ?" Je lui racontai ce qui m'était arrivé, et elle trouva que c'était pas si grave que cela. Comment avait-on pu d'ailleurs laisser un petit enfant comme moi seul au hameau, et par-dessus le charger de brûler des épis de maïs vidés. Je devais rester tranquillement chez elle, et si l'oncle Anani venait, elle lui dirait bien ce qu'elle en pensait sans ambages.

Mon coeur fut donc bien soulagé. Quelque temps après, Nyassou revint et nous ordonna de prendre des corbeilles et des Calebasses plates, et d'aller avec lui. Il envoya Afoényinou au grand-père en le chargeant d'appeler Adama et Wolou, et d'aller avec eux à la fosse aux sangliers; trois porcs seraient tombés dans la fosse, ils devaient venir pour l'aider à les abattre. Nous nous mîmes tous à tirer pour sortir les porcs de la fosse, à découper la viande et à la déposer dans les corbeilles et sur les Calebasses. Nous emportâmes la viande à la maison où Nyassou en fit trois parts égales, dont il envoya une à grand-père Amégadyésimé.

Lorsqu'Adama et Wolou retournèrent à leur hameau, mon grand-père leur demanda s'ils avaient vu Foli. Lorsqu'ils répondirent que oui, il fut tranquilisé. Je passai dix jours chez ma tante. On me ramena alors chez Anani Kpéké.

- 6 -

Avec tout cela, il y avait longtemps que mon grand-père Houfri Akpatagbalo de Zowla ne m'avait pas vu, et il exprima le souhait de m'avoir de nouveau pour quelque temps auprès de lui. On me ramena donc chez lui.

Vers cette époque, arriva à Zowla un homme qui offrait de préparer un remède magique contre les morsures de serpents. Il exigeait que les gens réunissent de l'argent pour acheter des poules et de l'alcool, car il avait besoin des deux pour préparer le remède. On se procura donc de l'alcool et quatre coqs noirs. De plus, conformément aux instructions de cet homme, nous cherchâmes de l'herbe rouge et la tressâmes pour faire un lien, que nous attachâmes avec des fibres de noix palmistes pour en faire une petite boîte. C'était le talisman. La chair des coqs fut cuite avec des boulettes de sel. Lorsque nous l'eûmes mangée, on mit dans un verre le crâne d'un serpent cracheur ; on y versa de l'alcool et chacun de nous en but une gorgée. Nous posâmes le talisman dehors, contre le mur de la maison et près de l'entrée. Les plumes et les os des coqs furent brûlés, pulvérisés et mis dans le bouillon.

Quelques jours après que nous eûmes acquis ce remède, un homme du quartier Kivé fut mordu par un serpent. On appela tout de suite mon grand-père pour qu'il regardât le cas et donnât un conseil. Grand-père n'avait pas le temps à ce moment, et il me chargea d'aller et de sucer la plaie. Je demandai : "Comment dois-je faire ça ?" Il dit que je devais en tout cas prendre avec moi le lien magique et la boîte ; les gens devraient chauffer de l'eau ; je devrais y verser de la poudre qui était dans la boîte et la donner à boire au mordu. Quant à la plaie, je devrais la traiter de la manière suivante : on me verserait un peu d'alcool, j'y mettrais un peu de la poudre et je boirais le tout. Ensuite, il me faudrait laver la morsure avec de l'eau, la recouvrir, puis la sucer et cracher ce que j'aurais aspiré. On devrait alors me donner un verre d'alcool avec lequel je me rincerais la bouche, mais je devrais surtout ne rien avaler. J'y allai et je fis comme le grand-père me l'avait dit. Les gens me regardaient tous et disaient : "Ce gamin est vraiment très habile !" Lorsque je suçai la plaie, tout le venin me vint dans la bouche, et j'eus une sensation très particulière d'âpreté dans la bouche. Alors, Grand-père arriva lui-même. Les gens lui dirent : "Le gamin a déjà tout fait." Grand-père m'appela : "Adjri, viens ici et donne-moi la main." Il me souleva et me caressa la tête. La nuit venue, nous rentrâmes à la maison.

Une autre fois, Grand-père et moi étions allés au champ dès l'aube. Vers le temps où le premier pain est cuit (le matin vers 8 heures ; la seconde cuisson se fait l'après-midi vers 4 heures), un messager vint avec la nouvelle qu'il y avait une visite pour le grand-père et qu'il devrait revenir pour s'en occuper. Grand-père me dit de ranger nos affaires. C'était le temps des maïs du printemps¹ : il me dit de cueillir quelques épis à moitié mûrs pour les emporter. Je mis les épis dans la sacoche du grand-père, il ajusta un petit fagot de bois sur ma tête et nous nous mîmes en route. Il faisait très chaud. Au moment où je passais devant un petit buisson, grand-père me cria de m'arrêter. Je regardai ma jambe : je vis qu'un gros serpent s'y était enroulé. Grand-père dit que je devais courir et faire tomber ainsi le serpent, ce que je fis. Grand-père voulut alors le tuer, mais je lui dis de ne pas le faire, car il ne m'avait pas mordu. Il le laissa donc, et nous allâmes chez nous.

Lorsque le maïs d'automne de cette année-là fut moissonné, ce fut pour nous le début d'une année nouvelle, et nous plantâmes à nouveau du maïs. Mais, lorsqu'il eut assez poussé pour être houé, les sauterelles vinrent et dévorèrent tout. Il y eut une terrible famine cette année-là, car il n'y avait plus de maïs. Par contre, il y eut beaucoup de poissons. Nous apportions donc du poisson au marché de la place des Vautours, près d'Agoué, et nous l'échangions pour le manioc des Yorouba d'Agoué², jusqu'à ce qu'il advint qu'ils n'en eurent plus. Un jour, un Yorouba me dit qu'il avait besoin de rats pour les donner à manger à son oracle. Je fis part de ce désir à mon grand-père : celui-ci dit qu'il saurait bien se procurer des rats. Il posa des pièges et dès le premier jour quatre rats furent pris. Nous les tuâmes, les dépouillâmes et les fîmes sécher au feu. Le lendemain matin, j'emballai mes rats et, accompagné d'un vieillard, j'allai au champs des Yorouba ; les hommes âgés houaient, en effet, les plantations des Yorouba, et recevaient du manioc en échange. Moi, je portai mes rats à l'homme qui les avait demandés. Il me donna tant de boules de manioc -et par là-dessus de la farine de manioc- que je ne pus tout emporter : je dus en laisser une partie, que je revins chercher quelques jours plus tard.

¹ Plus exactement : du début de la grande saison des pluies (ce maïs nouveau -*blifan*- est particulièrement apprécié).

² Il s'agit en fait des riches familles "afro-brésiliennes", alors dominantes à Agoué (aujourd'hui en République du Bénin), dont les ancêtres étaient des esclaves qui avaient été achetés en pays yorouba et envoyés au Brésil. Au milieu du XIX^e siècle, certains avaient pu racheter leur liberté et revenir sur la côte entre Agoué et Lagos, où ils implantèrent la culture portugaise. Ils y formaient une classe de riches commerçants et propriétaires fonciers.

Un jour, un messager vint annoncer que ma tante Tessi était de nouveau malade et qu'on l'avait amenée à Glidji-Kpodji¹. Grand-père voulut y aller et je le suppliai de me laisser l'accompagner. Il y consentit, et me dit de prendre un bain et de me mettre un pagne neuf et un vêtement propre. Il me mit, de plus, *un hotou* (50 centimes) dans la poche. Lorsque nous arrivâmes à Glidji, il y avait une foule de gens réunis dans notre enclos. On apporta de l'eau à boire à mon grand-père et il m'en donna. J'allai ensuite chez mes frères, tandis que grand-père préparait une médecine pour ma tante. Après trois jours, nous voulions retourner à la maison, mais ma grand-mère paternelle dit que non, qu'il y avait longtemps qu'elle ne m'avait pas eu.

Je suis donc resté chez elle. Elle faisait un commerce d'alcool et de tabac et, lorsqu'elle se rendait au marché, je l'y menais en barque, en payayant. Lorsque ses provisions étaient épuisées, elle m'envoyait avec de l'argent à l'enclos de Foli Djo, où j'en faisais emplette. Cependant, mon occupation principale consistait à chercher du bois à brûler dans la brousse : ma grand-mère le vendait pour moi, ou le faisait vendre par ma tante. Je gagnais ainsi un peu d'argent.

Une fille de mon grand-père avait été amenée de Zowla à Assoukopé par le Vaudou (la divinité) ; elle y vivait comme élève² dans la demeure du prêtre. Lorsqu'au bout de quelques mois, on autorisa les élèves à sortir, elle ne put, à cause de la distance, aller rendre visite à ses parents de Zowla, et mon grand-père avait décidé qu'elle passerait ses congés chez ma grand-mère à Glidji. Elle y restait donc. Elle s'occupait à tresser des corbeilles et des nattes et à cuire des mets de maïs et d'arachides pour les vendre ; elle m'achetait le bois à brûler dont elle avait besoin. Un matin, alors qu'elle avait d'ailleurs achevé de cuisiner, il me manquait un fagot - car il se trouvait qu'en me levant, j'avais compté mes fagots. Je lui dis à brûle-pourpoint qu'elle avait volé mon bois, mais elle le nia. Là-dessus, survint ma grand-mère, qui dit que ce n'était pas ma tante, mais ma mère qui avait pris mon bois. Je répliquai qu'elle aurait dû me le dire tout de suite afin que je puisse lui demander de l'argent. Ma grand-mère me calma en me disant d'être tranquille, qu'elle arrangerait la chose.

Cette année-là, il y eut peu de pluies, et la récolte de maïs fut mauvaise. Lorsque j'eus décortiqué le maïs que j'avais cultivé moi-même et que je l'eus donné à ma grand-mère pour qu'elle le vende, ma mère le prit et le vendit à Pla³

¹ Hameau tout proche de Glidji, où se regroupent les principaux sanctuaires du royaume.

² *Vaudoussi*, jeune fille que l'oracle a désigné pour passer quelques années de sa vie au service d'un culte de vaudou, ce qui implique pour elle un certain nombre d'obligations et d'interdits, mais n'empêche pas de vivre par ailleurs comme tout le monde.

³ Agbanakin, chef-lieu du pays Pla (ou Xwla).

pour son propre compte. Je fus de nouveau en rage lorsque je l'appris, car, avec cet argent, je voulais m'acheter un vêtement neuf pour les fêtes du Nouvel An. Ma grand-mère me calma encore et promit d'aller au marché avec moi ; le prochain jour de marché, je devais lui montrer le vêtement qui me plairait et elle me l'achèterait. Elle m'acheta au marché d'Agbanakin une couverture de trois yards et, en plus, un beau tour de cou.

Nous fûmes chargés d'arracher les arachides du champ de Nyassou. Ma tante, la femme du Vaudou (cf. ci-dessus) et moi y allâmes donc, et nous passâmes quatre jours à la récolte des arachides. Nous fîmes ensuite pour chacun de nous une charge de dix mesures, et nous nous mîmes en route pour rentrer à la maison. Nous entendîmes dire, en route, que les Allemands¹ étaient à Aného ; j'eus tout de suite envie de voir des Blancs et je dis : "Dès que je serai arrivé à la maison, je partirai pour Aného." Au hameau des Sorcières, nous déposâmes nos charges pour boire et, lorsque je regardai ma charge, je vis que le panier à mesurer qui appartenait à ma mère manquait. Je m'en retournai pour le chercher, mais je ne le trouvai pas ; je me mis à me lamenter, car je craignais que ma mère ne me batte. Lorsque nous arrivâmes à la maison et que nous eûmes déposé nos charges, je dis : "Je vais à l'eau pour me baigner", et je me sauvai jusqu'à Glidji. En route, je rencontrai mon oncle Assiongbon, qui me demanda : "Adjri, d'où viens-tu donc ? - De Glidji-Kpodji.- Pourquoi tes yeux sont-ils si rouges ? - J'ai perdu un panier à ma mère ; je crains qu'elle ne me frappe ; c'est pourquoi j'ai tant pleuré et me suis sauvé." Il alla avec moi à son enclos, donna ordre de me baigner et de me donner à manger, et dit alors : "Nous allons aller chez le grand-père paternel." Nous avons trouvé mon grand-père Kangni dans la pièce antérieure de sa maison, assis sur un siège, en train de filer. Mon oncle lui demanda : "Reconnais-tu cet enfant-ci ?" Il répondit que non. L'oncle dit : "Regarde-le donc bien. A qui ressemble-t-il ?" Alors il dit que je ressemblais à Adjaézéhou, la femme d'Ananigan. L'oncle dit : "Ah ! Tu l'as reconnu : c'est ton petit-fils". Alors il s'écria : "Oh, Adjri ! Comme tu as grandi ! La dernière fois que je t'ai vu, tu étais un petit enfant rampant par terre. Maintenant te voilà grand." Il dit à sa femme : "Nyéowogbé ('l'Ingratitude est la récompense du monde'), donne à manger à l'enfant." Alors, Nyéowogbé, ma grand-mère paternelle, vint et dit : "Ah, Foli ! Que tu as grandi ! Mais c'est vrai qu'il y a bien longtemps que tu es venu ici pour la dernière fois." Elle m'apporta du pain et du rôti de porc.

Après le repas, oncle Assiongbon m'emmena de nouveau. Grand-père le chargea de me conduire chez mes divers oncles et tantes pour que je les salue ; ensuite, je devais revenir chez lui. Nous avons fait des visites à toutes les

¹ Il s'agit soit du passage du consul impérial, Gustave Nachtigal (juillet 1884), signataire du traité de protectorat sur le Togo, soit -plutôt- de l'installation définitive des Allemands à Aného après l'accord du 1er février 1887 avec les Français.

familles ; toutes me faisaient fête, et partout où nous sommes allés on me donna de l'argent. Nous allâmes chez un oncle appelé Kouévi Guéli, qui était devenu aveugle (une peau lui était venue sur les yeux) et ne pouvait plus quitter son enclos. Il avait deux fils et trois filles. Je lui fis un salut, et on lui dit que Foli, fils d'Aninagan, lui présentait ses hommages. Alors il poussa un cri de joie retentissant et appela : "Viens, mon enfant, mets-toi entre mes pieds pour que je te caresse la tête." Je me mis entre ses genoux, il me caressa et dit : "Cela m'a été bon de t'avoir eu contre ma poitrine. Si je dois mourir demain, cela ne me fera pas de peine." Il dit qu'on regarde dans le pot, qu'il devait y avoir encore des bananes, que l'on devait me donner. On m'apporta les bananes et je les mangeai. Il donna ensuite l'ordre d'appeler Avléssi (servante du dieu Avlé). C'était son épouse, elle était originaire de la région de Kpandu¹ ; il l'avait achetée et épousée, et elle lui avait donné des enfants. Autrefois, Avléssi appartenait à une association religieuse (fétichiste). Lorsque les missionnaires anglais² eurent bâti une église à Glidji-Kpodji, elle abandonna l'association païenne et alla à l'église. Les membres de l'association voulaient tempêter, mais mon oncle dit qu'il fallait la laisser tranquille, car le Dieu qu'elle servait chez les chrétiens était le même qui avait créé la divinité indigène, c'est pourquoi elle n'avait rien fait de mal. Mon oncle chargea Avléssi de me donner 25 noeuds de cauris, et elle me les compta. Au moment de partir, l'oncle Kouévi dit à mon oncle Assiongbon de demander à mon grand-père maternel de Zowla l'autorisation de me garder chez lui cette nuit-là. Nous sommes donc allés chez le grand-père, et il accorda la permission. Le soir, lorsque Grand-père alla se baigner dans la case de bain, je lui demandai si je devais l'essuyer. Il dit : "Oui, viens, nous nous baignerons ensemble." J'y allai, on versa de l'eau chaude dans la cuve du bain, et Grand-père et moi nous nous baignâmes. Il me sécha avec la serviette, me fit une friction d'huile et je remis mon vêtement. Grand-père se sécha lui-même et se frotta d'huile. On plaça alors au dehors sa chaise, et l'on posa le repas du soir à côté. Grand-père s'assit, et je m'accroupis sur mes genoux. Alors mon grand-père dit que non, qu'il fallait me donner aussi une chaise pour m'y asseoir, car j'étais un fils de roi : je ne devais pas manger avec lui accroupi par terre. On m'apporta donc une chaise, je m'assis et nous mangeâmes. Après le repas, on lui apporta de la boisson, et il m'en versa aussi. Je lui cherchai ensuite sa pipe, je la bourrai, je l'allumai, je m'agenouillai devant lui et la lui tendis. Tout le monde me regardait faire et Grand-père me demanda où j'avais appris ces bonnes manières. Je répondis : "J'ai vécu longtemps chez mon grand-père à Zowla ; c'est lui qui me les a apprises." Il fit la remarque : "C'est très bien." Là-dessus, il fuma sa pipe.

Ensuite, il chargea un de mes oncles de me conduire chez mon oncle Kouévi, l'aveugle, afin que j'y dorme. On m'y amena donc, et je passai la nuit

¹ Pays éwé de l'actuel Ghana.

² Méthodistes, plus souvent Sierra-léonais ou Antillais que Britanniques.

chez lui. Le lendemain matin, survint un frère aîné de mon père, dit Dovi Kpodjéago. Celui-ci avait gagné jadis beaucoup d'argent à la chasse aux sangliers, mais tous ses cauris avaient été brûlés au cours d'un incendie. Il avait alors renoncé à la chasse et juré que dorénavant il n'entreprendrait plus rien. Il devint porteur de bâton¹ au service de notre chef suprême Foli Adjéoda². Cet homme me connaissait et, lorsqu'il me vit chez mon grand-père, il me dit : "Adjri, tu voulais donc faire une visite à ton grand-père ?" Je dis que oui et j'ajoutai : "As-tu été dernièrement chez nous à Glidji-Kpodji ?" Il dit : "Il y a longtemps que je n'y ai été. Je voulais justement t'y faire une visite cet après-midi." Alors je repris : "Je me suis sauvé de chez mon grand-père. - Pourquoi donc ? - Nous revenons du champ à Anfoin, où nous avons déterré les arachides. Pour le chemin du retour, j'avais mis un panier à mesurer de ma mère à côté de ma charge, et, alors que nous avons joué en route, le panier est tombé à terre et s'est perdu. Je ne sais pas exactement où c'est arrivé. Lorsque nous avons déchargé à Adjétégankopé, le panier n'était plus là. Je m'en suis retourné et j'ai cherché sans le trouver." Il rit et dit : "Dieu est grand ! C'est pour cela que tu t'es sauvé ? Ta mère aura son panier de nouveau, car ton oncle Kouévi, en revenant du champ, a trouvé un panier en route et l'a déposé chez ta grand-mère Adahoumé. Viens avec moi, et vois si c'est bien celui-là. Si c'est ça, je le rapporterai à ta mère." Je l'ai accompagné chez ma grand-mère, la mère de mon père. Lorsqu'elle me vit, elle s'écria : "D'où viens-tu donc avec ton oncle ? - Nous venons d'Ablogamé. - Tu as fais au moins une visite à ton grand-père ?" Je répondis que oui, et l'oncle Dovi lui demanda : "Sais-tu à qui appartient le panier trouvé qu'on t'a apporté ?" Lorsqu'elle dit que non, il reprit : "C'est un panier que Foli a perdu. Sa mère voulait le battre pour cela. Alors il s'est sauvé chez son grand-père maternel. Quand j'y suis allé pour saluer le père, je l'ai trouvé là, et il m'a raconté pourquoi il était venu. Je lui ai dit qu'un panier avait été remis à la maison à la grand-mère, qu'il devait venir avec moi pour le regarder, que si c'était le sien, je le prendrais demain matin au premier chant des coqs et que j'irais frapper à la porte de la grand-mère afin de dire leurs quatre vérités aux gens de l'enclos." On me montra le panier et je dis : "C'est celui-là."

Ma grand-mère dit que je devrais passer la journée avec elle ; je pourrais retourner chez le grand-père le lendemain matin. Alors mon oncle me proposa d'aller avec lui saluer notre chef suprême Foli Adjéoda. Nous y allâmes, et nous entrâmes dans la grande salle, sur le sol de laquelle sont étendues des peaux de boeufs et d'antilopes. Le majordome du roi nous reçut et prévint son seigneur que

¹ Le porteur de bâton est un messager du chef. (Note de Westermann)

² Le surnom "Adjéoda" signifie "Ils disent des mensonges." Ce chef avait conclu, en 1884, un accord avec les Allemands et mis son pays sous leur protection. Plus tard, d'autres familles contestèrent la légalité de cet accord et voulurent se soulever contre la domination allemande. Foli répondit à leurs tentatives de le contrecarrer : *adjéoda*, "Ils disent des mensonges", ce qui lui valut ce surnom. (Note de Westermann)

Interprétation tout à fait fantaisiste. Le roi Foli Adjéoda Houégbo régna sur Glidji de 1884 à 1922.

le porteur du bâton était là avec un jeune garçon, et qu'ils demandaient à le voir. Il dit qu'il fallait nous faire asseoir, qu'il viendrait dans un instant ; nous nous sommes donc assis sur la peau de boeuf. Le chef suprême apparut alors enveloppé d'une toge blanche, la tête ceinte d'une bande de tissu et des sandales aux pieds¹ ; il s'assit sur une peau. Il demanda : "Kpodjéago, qu'y a-t-il ?" Celui-ci répondit : "Rien de particulier ; j'ai amené ton petit-fils pour qu'il te salue." "C'est l'enfant de qui ? - L'enfant de mon frère Ananigan." Le chef suprême dit : "Adjri, viens t'asseoir sur mes genoux." Il appela alors sa femme et la chargea de m'apporter quelque chose à manger. Elle apporta du pain et de la soupe et appela : "Adjri, viens et mange." J'invitai mon oncle à manger avec moi, mais il dit qu'il était rassasié, que je devais manger et que nous nous en irions ensuite. On apporta un verre et de l'alcool à mon oncle, et il s'en versa. Quand j'eus mangé le pain et la soupe, on me versa de la boisson, je la bus, et je m'assis de nouveau à côté du chef suprême. Il me proposa alors de faire une tournée dans son enclos et de saluer tout le monde ; après cela, nous allâmes à la maison. Lors des adieux, le roi me donna 50 centimes pour que je m'achète des arachides, et il dit que, si je m'ennuyais, je devais venir chez lui, que nous bavarderions ensemble.

Le lendemain matin, de bonne heure, l'oncle frappa à la porte chez la grand-mère, pour qu'elle lui remette le panier. Elle le lui donna, et il le rapporta à ma mère en lui disant : "Nous te rapportons le panier au sujet duquel tu as chassé Foli, notre fils de roi, dans la brousse, afin que tu voies comment Dieu dirige les choses. Mon frère Kouévi a trouvé le panier en revenant des champs à un carrefour ; il l'a remis à ma mère ; étant allé saluer mon père, j'y trouvai Foli et je lui ai demandé : "Comment se fait-il que tu sois venu ici ?" Il répondit : "J'ai perdu un panier de ma mère, je crains qu'elle ne me frappe ; c'est pourquoi je me suis enfui chez mon grand-père." Je lui dis : "Le panier est à la maison, chez la grand-mère. Je vais le porter à ta mère." Il me semble vraiment que tu tiens plus à ton panier qu'à ton fils que tu a enfanté ; à cause d'un panier que l'on peut acheter pour vingt centimes, tu as chassé le fils d'un roi de Glidji dans la brousse ! Je te rapporte le panier."

- 8 -

J'habitais alors de nouveau chez mon grand-père maternel à Zowla. Grand-père, ayant vieilli, s'occupait à tordre des cordes que je vendais pour lui au marché. Je recevais 200 cauris pour chaque corde ; j'achetais du tabac avec une partie de la recette et je rapportais le reste à la maison. Grand-père me criait de loin : "Adjri, as-tu bien vendu ?" Et je répondais : "Oui, je me suis débarrassé de tout." Je lui remettais l'argent en le comptant, et je lui donnais le tabac. Il me

¹ Symboles du pouvoir royal : les pieds du roi ne doivent en aucun cas toucher la terre.

faisait cadeau de 200 cauris, je devais jeter le reste dans son grand pot à argent enfoui en terre.

A cette époque, je fis la connaissance d'un oncle qui avait fait en grand la traite des esclaves, et qui s'y était enrichi. Il se construisait une grande maison et avait l'intention d'abandonner la traite et de cultiver son champ. Mais, juste quand il eut achevé de bâtir et de faire le toit, voilà qu'il mourut.

Un jour, Grand-père se plaignit d'avoir mal à la tête. Je mis de l'eau sur le feu et, lorsqu'elle fut chaude, j'en versai dans une cuve et il se baigna. Il dit qu'il grelottait. Je demandai un tesson de poterie à la grand-mère ; j'y mis des charbons ardents et je le mis à côté de Grand-père dans la case. Le lendemain matin, il se sentait un peu mieux. Il me dit qu'il avait rêvé de son dieu, et qu'il fallait lui procurer du vin de palme, car il voulait le prier. Les dieux de mon grand-père étaient un arbre à bois rouge et un serpent. Il me donna à porter le vin de palme et je l'accompagnai jusque sous l'arbre. Là, il pria : "Toi, arbre géant, fort, toi, dieu omniprésent, si je guéris de ce malaise qui me tourmente depuis quelques jours, je te sacrifierai une chèvre. Dieu, tiens-toi près de moi ; dieu de l'arbre, accueille la prière que je t'adresse." Il puisa du vin de palme dans une petitealebasse et le versa sur l'arbre. Nous rentrâmes à la maison. Grand-père allait un peu mieux. Mais bientôt après, il se plaignit d'avoir mal au ventre. Je lui demandai : "Quel remède dois-je te cuire ?" Mais il dit : "Laisse cela, ce n'est pas nécessaire." Alors je m'en allai jouer au clair de lune avec mes amis. Mais la même nuit, j'ai rêvé de mon grand-père : il était bien habillé, je le voyais s'en aller et je courais après lui, mais, au moment où j'allais l'atteindre, je me suis réveillé. Trois jours plus tard, mon grand-père mourut. Lorsqu'on l'eut enterré, je suis retourné chez ma grand-mère à Glidji-Kpodji.

A cette époque, j'avais onze ans. J'habitais chez mon oncle Boèvi et je devais l'aider à pêcher. Un jour, il voulait m'emmener à nouveau ; je lui dis : "Je n'irai pas." Lorsqu'il demanda pourquoi, je répondis : "Lorsque nous allons sur le lac, tu m'asperges toujours d'eau et tu me grondes sans cesse. C'est pourquoi je n'irai pas." Il dit que, si je voulais manger du poisson, je devrais venir avec lui, mais je répliquai : "Ce n'est pas grâce au poisson que tu as pris que j'ai grandi", et je restai sur mon refus.

Peu après cela, mon frère Afoényinou arriva d'Anfoin. Il s'était enfoncé une épine dans le pied en posant des pièges, et ma grand-mère devait guérir la plaie. Je l'emmenais quelquefois en barque, et je lui appris à payer.

Un jour, ma mère et une autre femme revinrent d'un voyage d'affaires à Pla, au Dahomey et logèrent chez ma grand-mère. Elles avaient acheté des crabes

séchés et des crevettes de Pla, et voulaient en vendre à un marché du lac. Ma grand-mère m'ordonna de les mener en barque au marché. On porta les choses dans la barque ; ma grand-mère et la femme de Pla y montrèrent ; ma tante Houssiyo s'assit à la proue ; moi, j'étais à l'arrière. Lorsque nous arrivâmes près de rivage de Zowla, il y avait là une foule de gens. Ils me donnèrent l'ordre d'arrêter la barque. Plein de frayeur, je voulais détourner la barque du rivage, mais un homme saisit la barre transversale de la barque. Je le frappai avec la pagaie à la poitrine et il tomba à l'eau. Lorsque je voulus repousser la barque, deux hommes sautèrent dedans et m'en arrachèrent avec la femme de Pla. On nous enferma dans une case. Grand-mère ordonna à ma tante Houssiyo de payer jusqu'au quartier de mon grand-père, et de dire qu'on nous avait arrêtés. Houssiyo ne trouva personne : les gens étaient tous aux champs, et il fallut les faire revenir. Ils arrivèrent cependant peu après, avec des fusils et des couteaux, et exigèrent ma libération immédiate. Oncle Brassage-de-Bière dit qu'il mettrait le feu au village si l'on ne nous lâchait pas. Au soir, arrivèrent les gens de Zowla-Kpoguédé, et ils joignirent leurs instances à celles des autres. Alors on nous relâcha. On leur demanda pourquoi ils nous avaient saisis. Ils répondirent qu'un certain Foli Adi avait fait des dettes chez eux et ne voulait pas payer ; ils avaient donc voulu avoir un remplaçant. On leur dit : "Vous ne pouvez pas vendre celui que vous avez pris. Rendez-le à ceux à qui il appartient." On nous ramena par voie de terre à Glidji-Kpodji. Le lendemain, Foli Adi leur envoya le montant de sa dette.

Un homme d'Agotimé¹ nommé Amékoudji ("l'Homme se fâche") habitait dans mon pays. C'était un tisserand, et mon frère et moi nous nous mîmes en tête d'apprendre de lui à tisser. Nous commençâmes avec beaucoup de zèle, et cela dura trois mois. Alors la paresse me prit. Un matin, le maître nous avait tendu les fils ; alors que nous nous mettions au travail, un de mes fils se cassa et il me souffleta. Alors je me sauvai chez ma grand-mère.

Un jour, ma tante, la femme de Koukpayi, regarda mon visage et demanda : "Qu'est-ce que tu as donc à l'oeil ?" Grand-mère était d'avis que c'était de la congestion. Ma tante, cependant, dit qu'elle craignait que ce ne fût la lèpre rouge et qu'il voudrait mieux m'envoyer au hameau de son mari pour m'y soigner. J'étais au comble de la joie de ne plus devoir retourner au tissage. Grand-mère me donna dix cordes de cauris, et j'allai en barque avec ma tante jusqu'à la rive qui fait face à Glidji. C'était là qu'habitait son mari Koukpayi, qui avait une grande expérience dans l'art de la médecine. Koukpayi était un Yorouba, et ma tante lui avait donné cinq enfants.

¹ Canton à 70 km au nord-ouest de Lomé, d'origine non-éwé, mais assimilé culturellement aux Ewé depuis longtemps.

De là, j'allais quelquefois à Aného, et je conduisais les femmes en barque au marché de Vogan, recevant chaque fois pour cela un mark. De plus, je devais aider Koukpayi à poser ses filets de pêche et à travailler dans ses plantations d'ocre¹ et de manioc. Il avait aussi une palmeraie de palmiers à huile. Il me proposa de me préparer un petit champ pour moi. Le terrain que je choisis était couvert de sisal. Un jour de grande chaleur, j'allumai l'herbe. L'incendie atteignit la palmeraie et la détruisit complètement. Koukpayi me donna une volée de coups de bâton bien méritée. Je voulus me sauver, mais il m'enferma, de sorte que je dus rester.

Koukpayi avait une seconde femme nommée Assoévi, originaire d'Agnironkopé. Sa soeur avait épousé l'esclave du métis portugais Venceslaw, nommé Komla, qui demeurait à Sagada où il percevait les droits de douane pour M. Kouadjo². Ce Komla avait chez lui un boy, Ehoudjanawa ("Il viendra encore une fois un navire"). Celui-ci devint mon ami. Nous attrapions des crabes, nous pêchions à la senne et à l'hameçon. Les jours de marché, nous guidions les barques qui y allaient. Un jour, nous entendîmes des coups de fusil à Zébé³. Nous demandâmes ce que signifiaient ces tirs, et l'on nous dit : "Des soldats français⁴ qui combattaient au Dahomey se sont enfuis à Zébé." Je dis à Ehoudjanawa : "Allons-y et portons-leur des noix de coco." Ehoudjanawa alla prendre des noix à un arbre, nous les écosâmes et les mîmes dans une barque, et en route ! Dix soldats étaient assis sur le rivage et lavaient leurs vêtements. Nous leur donnâmes les noix, et celles-ci leur firent très plaisir. Ils voulaient nous donner de l'argent, mais nous ne l'avons pas accepté.

Voici comment nous faisons pour prendre des crabes : nous coupions de l'herbe, en faisons des bottes et les emportons dans une palmeraie ou dans un fourré d'arbres épineux, où nous cherchions les trous des crabes, et remuions avec la main l'eau qui s'y trouvait. Nous bouchions alors les trous avec l'herbe et retournions à la maison, ou bien nous attendions sous les palmiers. Après une heure et demie environ, nous nous agenouillions et nous retirions de la main gauche l'herbe du trou, alors que de la main droite nous arrachions vivement de leur trou les crabes à moitié asphyxiés par le manque d'air. Faisant ainsi trou après trou, nous obtenions une grande quantité de crabes. Si nous ne retrouvions pas tous les trous, les crabes y étaient morts le lendemain matin, et il fallait les

¹ Légume : *hibiscus esculentus*. (Note de Westermann)

² La famille de Kouadjo avait depuis longtemps le droit de percevoir un impôt sur les palmistes et l'huile de palme apportés à la côte. (Note de Westermann)
Il s'agit de Kouadjovi Djyéhoué (décédé en 1887), *aputaga* ("chef de plage") d'Aného, descendant de Kwam Dessou, le fondateur de la ville, qui a été créée au tout début du XVIII^e siècle comme port du royaume de Glidji.

³ Chef-lieu de l'administration allemande de 1887 à 1897, sur le plateau proche de Glidji.

⁴ Il s'agit vraisemblablement de tirailleurs sénégalais de l'expédition française contre le royaume d'Abomey (1892).

jeter. Il nous arrivait aussi souvent d'aller avec un panier et un couteau de brousse, le soir, le long de la route pour prendre les crabes tombés de la main de So, le dieu du tonnerre¹. Vers ce temps-là, Folivi Djo construisit chez nous une maison de briques cuites. Un de ses gens, nommé Abalo, me proposa de rester avec lui : il m'apprendrait à maçonner. J'appris un peu, mais bientôt ma tante me ramena chez Koukpayi, car il était malade et n'avait personne pour lui chercher de l'eau (son hameau était sur une lagune où il n'y avait pas d'eau douce). Le matin, je mettais un pot dans une barque, je pagayais jusqu'à Adjido², chez Venceslaw ; j'y remplissais mon pot d'eau et je rentrais. Je criais "Hallo", afin que les gens vinssent porter l'eau jusqu'à la maison.

La tante préparait l'huile de palme pour la vente. Après avoir fait cuire les fruits, nous les emportions le matin, de bonne heure, et les mettions dans une barque ; je me lavais les pieds, je montais dans la barque et je piétinais les fruits. Ensuite, ma tante posait un pot sur le rivage et pressait dessus les fruits, de sorte que l'huile s'en écoulait. Cette huile était ensuite cuite à la maison. Je prenais les noix restées dans la barque et je les étendais au soleil. Lorsqu'elles étaient sèches, nous les ramassions avec des bâtons, et nous vendions l'huile et les noix aux Blancs³. Ceux-ci achetaient quelquefois des nervures de palme à Koukpayi. Nous recevions en échange des cauris, souvent une pleine barque. On comptait l'argent à la maison, et on le conservait dans un trou creusé dans la terre. Mon oncle m'en donnait toujours uné part.

- 9 -

Un jour, nous entendîmes dire que des prêtres de Dieu, que l'on appelait *padres*⁴, étaient arrivés à Adjido, et qu'ils voulaient y bâtir une église et une école, et enseigner les enfants. Un nommé Latéhavi, parent de Koukpayi, était cuisinier chez les *padres*. Je fus chargé d'apporter des oeufs, des poules et des goyaves au cuisinier pour qu'il les vende aux *padres*. J'y allai avec la barque, et j'entrai dans la cour des missionnaires. Le cuisinier me salua et demanda : "Est-ce que M. Koukpayi va bien ?" Je répondis : "Oui, il te fait saluer et m'a chargé de t'amener ces choses." Il me dit d'attendre : quand les Blancs auraient fini de

¹ Après les premières pluies d'orage, à la fin de la saison sèche, il se forme des flaques d'eau dans lesquelles se pressent les poissons, les crabes et autres animaux aquatiques qui s'étaient enfoncés dans la boue et dans le sous-sol au début de la saison sèche et reviennent à la surface dès les premières pluies. Les indigènes croient que ces animaux sont tombés du ciel avec la pluie. (Note de Westermann)

² Presqu'île en face de la vieille cité d'Aného, aujourd'hui simple quartier de la ville. C'est là que les missionnaires catholiques (arrivés à Lomé en 1892) s'installent en 1893, incités par l'Administration à laisser la ville même d'Aného aux méthodistes, implantés là depuis les années 1850.

³ L'huile de palme et les noix palmistes sont alors le principal produit d'exportation de la côte, très demandé par les industries d'Europe.

⁴ Forme italienne pour désigner les révérends pères catholiques.

manger, il irait chercher l'argent et me payerait. Il y alla et me donna cinq shillings¹. Il appela alors un des Blancs qui ouvrit une porte, et je portai les choses à l'intérieur. Le Blanc me caressa la tête et, lorsque je partis il me donna une petite trompette. Le cuisinier me donna dix centimes pour moi et deux paquets de tabac pour l'oncle Koukpayi. Il me dit aussi que lorsque j'aurais des oeufs et des goyaves, je devrais les apporter. Alors je fis : "Nous avons de jeunes pigeons. Dois-je les apporter aussi ?" Il dit que oui, qu'on serait content de les avoir et je promis de les lui apporter le lendemain matin. Il dit : "Combien y en a-t-il à peu près ?" Je répondis : "Nous en avons dix." Le lendemain matin, j'attrapai tous les jeunes pigeons, je les mis dans une cage, et nous cueillîmes de l'ocre que je devais emporter à tante Koko, à Badji², de la part de l'oncle Koukpayi, pour qu'elle le vendît pour son compte. Je devais ensuite livrer les pigeons à Adjido et, de plus, mettre trois pots dans la barque pour les ramener pleins d'eau.

Après avoir livré l'ocre à Badji, je pagayai jusqu'à Adjido, et je remis les pigeons au cuisinier. Les enfants de l'école étaient justement en train de lire. Je m'arrêtai un moment et regardai. Lorsqu'ils eurent fini de lire, une cloche sonna ; tous s'agenouillèrent, et ils sortirent ensuite. Un missionnaire m'amena dans l'église. Il me montra un tableau et une image de Jésus-Christ. Il me parlait en anglais, mais je ne le comprenais pas ; alors, il se contenta de gestes. A la sortie, il me donna un chapelet et un crucifix. A ma question de ce que je devais en faire, il expliqua que je pourrais le porter au cou. De plus, il me donna un morceau d'étoffe avec un bord noir : d'un côté il y avait un coeur, de l'autre une image de Marie avec le Christ sur les genoux. Je redemandai : "Qu'est-ce que je dois en faire ?" Il dit que je devrais aussi le porter au cou. Il m'amena ensuite dans la salle à manger et m'enveloppa un biscuit et un morceau de sucre dans du papier. Il m'amena aussi chez le préfet, le Père Dier³, qui portait des lunettes, et ils parlèrent de moi en allemand. Le cuisinier comprenait l'allemand : on le chargea de me demander si je n'aurais pas envie de venir à l'école. Je répondis : "L'envie ne m'en manque pas, mais je suis chez un vieillard, et je fais tout pour lui. Si je le quittais pour venir à l'école, il n'aurait personne pour le soigner." Le Père pensa que je pourrais, une fois de retour à la maison, prier le vieillard de venir lui faire une visite, car il voudrait lui parler. Je rapportai donc à l'oncle Koukpayi que le grand Blanc lui faisait dire de venir chez lui, quand il en aurait le temps, qu'il avait à lui parler.

Le dimanche suivant, l'oncle et moi nous nous mêmes en route pour rendre visite aux missionnaires à Adjido. On offrit une chaise à l'oncle et on

¹ La monnaie britannique restera très longtemps dominante sur toute la côte togolaise.

² Autre quartier d'Aného, du côté de la lagune.

³ Préfet apostolique de la mission catholique du Togo de juillet 1894 à juillet 1896.

appela le cuisinier pour saluer le vieillard. Ce dernier demanda au cuisinier pourquoi les Européens désiraient le voir. Le cuisinier répondit que c'était pour que son petit aille à l'école. Il dit : "Je n'ai que ce seul garçon. S'ils me l'enlèvent, je n'aurai plus personne à envoyer faire des courses." Le cuisinier répondit : "Depuis que Foli est venu ici pour la première fois, les missionnaires parlent de lui ; ils disent que c'est un bon garçon, et ils tiennent absolument à ce qu'il reste chez eux." Le grand Blanc vint alors, il serra la main de l'oncle et lui demanda si la maison lui plaisait. Il répondit : "C'est bien." Alors le Blanc lui dit qu'ils avaient une petite requête à lui faire. A cela, le grand-oncle répondit : "Un Blanc ne fait pas des suppliques à des Noirs. Si vous avez quelque chose à me dire, je vous écoute." Le préfet dit que son petit lui plaisait, qu'il voudrait l'avoir auprès de lui et l'instruire ; alors, quand il serait grand, il pourrait lire et écrire, et l'oncle aurait en lui un homme que l'on admirerait. Sa réponse fut qu'il ne pourrait certainement pas me laisser le jour même : il nous fallait retourner à la maison ; dans quelques jours, il donnerait de ses nouvelles. On lui donna une bouteille de vin lors de son départ.

Lorsqu'il arriva à la maison, il dit à ma tante : "Les Blancs veulent avoir Foli. Qu'en penses-tu ?" La tante répondit : "Je n'ai rien à dire là-dessus. J'irai chez les membres de sa famille et je prendrai leur avis." La tante informa donc ma grand-mère : "Les Blancs veulent ôter Foli à mon mari. Qu'en penses-tu ?" Grand-mère demanda : "Que va-t-il donc faire chez les Blancs ? - Ils veulent lui apprendre ce qu'il y a dans les livres." A cela, Grand-mère répliqua : "Nos ancêtres qui se sont installés dans ces pays ne connaissaient pas les livres, mais ils savaient gouverner les tribus. Toi, Foli, tu es un fils de roi, même si tu n'apprends rien dans les livres. Si c'est la volonté de Dieu que tu sois roi un jour, que tu t'assoies sur le siège royal et que tu gouvernes le pays, tout cela est entre les mains de Dieu et non entre celles des hommes. Mon ancêtre Lako ne connaissait aucun livre lorsqu'il émigra ici depuis la Gold Coast. Il a fondé cette ville et il a gouverné la tribu jusqu'à ce que Dieu l'appelle auprès de Lui. C'est pourquoi je ne puis admettre que Foli apprenne dans les livres. Et puis, un fils de roi ne doit pas porter des souliers ou un parapluie avant d'être devenu roi. Si Foli va à l'école et apprend à lire, il prendra les habitudes des Blancs, il portera des chaussures, il utilisera un parapluie, et il contreviendra ainsi aux lois sacrées de notre famille. C'est pourquoi il vaut mieux qu'il n'aille pas à l'école."

Ma tante rapporta donc au grand-oncle que la grand-mère n'était pas d'accord pour que j'aille à l'école. Cependant, quelques jours plus tard, les missionnaires envoyèrent un messenger à l'oncle : ils lui rappelèrent ce qui avait été entendu et demandèrent des nouvelles. Alors la tante dit que, pour avoir la paix avec les Blancs, il devrait me laisser aller pour une quinzaine ; je pourrais toujours revenir. J'y suis donc allé. On me salua en disant : "Es-tu venu cette

fois-ci pour aller à l'école ?" Je dis que oui, et l'on me conduisit chez le tailleur pour qu'il me prît les mesures pour un costume. Le tailleur était un mulâtre portugais nommé Faustino ; il était aussi horloger. Il avait deux apprentis, Komla et Mensa, qui appartenaient à la famille De Souza¹ ; ils apprenaient chez lui à être horloger et tailleur.

Je retournai à la cour de la mission, et nous mangeâmes. Après le repas, la cloche sonna et nous allâmes à l'école. Un Blanc, que l'on appelait Frère Norbert², m'ordonna de m'agenouiller, et je me mis à genoux. Il m'ordonna de prier, et je priai. Nous commençâmes alors à apprendre. A quatre heures, lorsque nous sortîmes de l'école, il me conduisit dans un petit champ avec toutes sortes de légumes, et je dus arroser les jeunes plantes. Il m'apporta aussi un biscuit à manger. Il me conduisit ensuite chez un autre Blanc que nous appelions Tête-de-Mouton. Celui-ci me donna la main, me caressa la tête et m'amena au Frère Johannès³. Celui-ci était en train de dessiner une maison. Il me donna aussi la main. De là, il me mena à la salle à manger et me montra comment mettre la table et nettoyer les couteaux. Il me présenta à un garçon d'Accra qu'ils avaient amené de Lomé. Celui-ci apprenait l'ébénisterie chez eux. Il était en train de nettoyer les lampes et le Frère le chargea de me montrer comment le faire. Le soir, il m'apprit aussi à allumer les lampes. Nous avons posé les lampes allumées dans les chambres des Blancs, et ensuite nous avons mis la table. Quand la cloche sonna, nous sommes tous allés avec les Blancs dans l'église, et nous avons prié. Le garçon d'Accra me chargea alors de servir la soupe aux Blancs. Lorsqu'ils eurent mangé, nous mangeâmes aussi. Après le repas, nous avons ôté les plats, les cuillères et les couteaux de la table des Blancs, et nous les avons nettoyés. Nous avons mis les couteaux dans une boîte et nous avons dressé la table pour le petit déjeuner du lendemain matin. La cloche tinta ; nous retournâmes à l'église. Je devais encore aller voir s'il y avait de l'eau sale dans les cuvettes des chambres des Blancs, et verser de l'eau propre dans toutes les cuvettes. Lorsque j'eus tout fini, nous allâmes dormir. Un Blanc vint, qui nous fit encore prier. Alors nous nous couchâmes.

Le lendemain matin, le Blanc nous réveilla en frappant à la porte et nous nous levâmes. Nous priâmes encore et nous allâmes nous laver à la source. Le garçon d'Accra me donna des allumettes, et je dus allumer les bougies dans l'église. Il me montra où l'on gardait le vêtement de prière du préfet, nous le sortîmes et le déposâmes sur une table. Le préfet s'en revêtit, et me donna un

¹ Importante famille du littoral togolais et béninois, fondée par l'aventurier portugais Francisco Félix de Souza, principal trafiquant négrier de la région pendant toute la première moitié du XIX^e siècle.

² Arrivé au Togo avec les premiers missionnaires allemands, en août 1892, expulsé par les Anglais avec les derniers, en janvier 1918.

³ Idem. Il fut le principal architecte de la mission catholique, dont il a construit les plus beaux bâtiments.

petit plat en métal avec une chaîne, en me disant d'aller y mettre quelques charbons ardents. Ensuite nous commençâmes à prier. Lorsque la cloche sonna, je lui donnai le plat avec le feu et l'encens ; il prit de l'encens avec une cuillère, le jeta sur le feu et l'agita devant le Fils de Dieu, de sorte que le bâtiment fut rempli d'une fumée parfumée très agréable. Après lui avoir repris le plat, je versai du vin dans une coupe d'or ; il souleva la coupe en l'air et la montra au Fils de Dieu ; nous agitâmes la clochette ; il but le vin et s'en alla. Nous avons encore prié, puis nous avons quitté l'église. Je dus aller porter à manger aux Blancs et appeler le préfet. On me dit que je devais frapper à sa porte, puis, quand il répondrait, entrer et lui parler en allemand. Je dis : "Mais je ne sais pas un mot d'allemand. Comment pourrais-je faire ça ?" Le Blanc me répondit : "Tu devras dire : S'il vous plaît, le repas est prêt." Je le répétais quatre fois à sa suite, jusqu'à ce qu'il fût satisfait. Je frappai ; le préfet cria : "Entrez !" J'entrai et il me demanda : "Eh bien ?" Alors j'énonçai : "S'il vous plaît, le repas est prêt." Il fut content ; il me mit le bras autour du cou et nous allâmes ensemble à la salle à manger. Lorsque tous les Blancs furent réunis, il exigea que je répète la phrase afin que tous l'entendent. Je le fis, ils se mirent tous à rire. On pria et on mangea.

L'après-midi, le préfet m'amena avec lui pour faire une visite à M. Kouévidjin¹. Celui-ci avait deux fils, et le missionnaire le pria de les faire venir. Lorsqu'ils furent là, il leur demanda de venir lui faire une visite, et ils promirent de le faire. M. Kouévidjin demanda au Blanc quel vin il voulait boire. Il répondit : "Nous autres, missionnaires, nous ne buvons pas de vin." Mais le vieux monsieur était d'avis qu'on ne pouvait venir chez lui sans boire une goutte : qu'il boive du lait de coco ! Le jus de ce fruit n'était pas de l'alcool. Le missionnaire accepta. Après avoir bu, il dit : "Cela est excellent." M. Kouévidjin expliqua que, si cela lui avait plu, il ne devrait pas se gêner d'accepter quelques noix comme cadeau d'hôte à emporter pour ses gens. Le missionnaire dit qu'il accepterait cela avec reconnaissance. On cueillit donc deux sacs de noix, et Kouévidjin ordonna à son esclave Amédéwovoé ("Certains hommes ne sont pas mauvais") d'éplucher les noix, de les mettre dans une corbeille et de les porter à la mission. Le missionnaire serra la main du vieux et dit qu'il devrait venir lui faire une visite s'il en avait le temps. Arrivés à la maison, nous avons déposé les noix dans le garde-manger, et le préfet fit donner à Amédéwovoé du sucre et des biscuits pour lui-même et trois bouteilles de bière pour M. Kouévidjin.

Vers le soir, nous allâmes chez le tailleur, et on m'essaya un costume. Les deux apprentis allèrent avec nous à la maison de la mission ; on leur donna du sucre et des biscuits, et je devais les engager à y rester et à venir à l'école. Leur maître Faustino objecta qu'ils étaient en apprentissage chez lui, mais le

¹ Important notable d'Anéko.

missionnaire dit qu'ils apprendraient les mêmes choses à la mission, que celle-ci avait à Lomé des tailleurs, des cordonniers, des ébénistes... Les missionnaires étaient précisément venus en Afrique pour tout apprendre aux enfants, et, dans un an ou deux, des femmes viendraient pour enseigner aux jeunes filles à lire et à faire des travaux manuels. Faustino dit qu'il avait trois garçons chez lui ; l'un était son pied, car il s'occupait de toutes ses courses : celui-là devrait rester chez lui, mais il pourrait fréquenter l'école. Les deux autres iraient à la mission.

Le soir, il apparut que notre chambre à coucher était trop petite, et le Père Tête-de-Mouton dit à certains d'entre nous de porter nos nattes de couchage dans sa case. Après la prière du soir, il nous montra un livre avec des images d'anges. Lorsque nous avons voulu nous coucher, je vis une pièce de trois marks par terre. L'un d'entre nous était d'avis qu'elle n'y était pas venue par hasard : "Il veut nous mettre à l'épreuve pour voir si nous sommes capables de l'empocher". Là-dessus, je dis : "Nous allons la laisser, et lui demander plus tard pourquoi il l'a mise là." A ce moment, nous entendîmes ses pas et nous nous sommes vite couchés.

Le lendemain après-midi, je dus revêtir mon nouveau costume. On me donna la caisse de médicaments à porter, et nous allâmes au hameau de Mensakopé pour soigner les malades. Nous saluâmes l'Ancien du village, et je dus lui demander si quelqu'un de ses gens était malade. Il y avait une femme malade. On l'amena, le missionnaire mit son verre à froid (thermomètre) sur elle, il sortit sa montre et la regarda ; lorsque le temps fut venu, il ôta le verre, prit trois pilules, se fit apporter de l'eau, donna le remède à la femme pour le mettre dans sa bouche et lui fit boire de l'eau. Il lui donna ensuite douze pilules, en lui indiquant qu'il fallait en prendre trois avant de se coucher et trois le matin en se levant. De là, nous allâmes chez une vieille femme qui avait une plaie. Elle devait apporter de l'eau ; nous avons pris dans notre caisse un flacon avec une médecine, nous en avons versé dans l'eau, y avons trempé de l'ouate et avons lavé les plaies. Ensuite, on prit une médecine jaune (iodoforme), de la couleur de citrons mûrs, et farineuse ; on coupa un morceau de tissu blanc, on le saupoudra avec la médecine et on mit de l'ouate par-dessus ; on banda la plaie avec du tissu blanc. Le Père prit alors de la médecine liquide et la mit dans une bouteille, y fit ajouter de l'eau. Il donna aussi aux gens de l'iodoforme, de l'ouate et du tissu blanc et chargea les gens de détacher le pansement au bout de trois jours, de nettoyer la plaie et de la bander à nouveau comme ils nous l'avaient vu faire. Lorsque la plaie serait guérie, la femme devait venir à Adjido afin qu'on l'examine.

Lorsque nous retournâmes à la maison de l'Ancien, une foule d'enfants et aussi des personnes plus âgées s'étaient amassées autour de nous. Sur l'ordre du

missionnaire, je dis à l'Ancien de faire part aux autres anciens que les missionnaires s'étaient installés à Adjido et qu'ils y instruisaient les enfants. Ceux qui auraient des enfants devraient les leur donner. L'instruction ne coûtait rien : on offrait gratuitement aux enfants la nourriture et les vêtements jusqu'à la fin de leur séjour à l'école. Ils apprendraient des choses qui leur permettraient de gagner leur vie. Les anciens répondirent qu'il avait dit une bonne parole, qu'ils y réfléchiraient. Je dus leur dire que, s'ils voulaient réfléchir, il fallait le faire vite, car nous avions encore beaucoup d'autres endroits à visiter. De mon côté, je racontai aux enfants que j'étais chez les missionnaires pour apprendre la lecture et leur langue, et que celui d'entre eux qui en aurait envie n'avait qu'à venir, ce jour même, avec nous. Un garçon nommé Atiwogbé s'avança, me tendit la main et dit qu'il voulait être mon ami ; je répondis : "Si tu veux être mon ami, il faut venir avec nous." Le père d'Atiwogbé objecta que c'était son enfant unique. A quoi je répondis : "Je m'appelle Foli. Qui suis-je donc ? - Un fils de roi de Glidji. - As-tu entendu parler de Kangni, le bélier immortel qui demeure à Glidji sur la place principale, dans l'enclos de Foli-le-Bouc ? - Oui, ce sont les seigneurs de la ville. - As-tu entendu le nom du seigneur Lako, de Glidji-Kpodji ? - Mais bien sûr. C'est à eux qu'appartient le pays. - Je suis, moi, le petit-fils des deux hommes que je viens de vous nommer. Je n'ai pas besoin d'habiter chez les autres et de me laisser instruire par eux, mais j'ai eu envie de me rapprocher des Blancs pour apprendre un peu de leur science et pour comprendre leur langue." Alors, tous les anciens me donnèrent la main et dirent que j'avais parlé en fils de roi. Le missionnaire demanda pourquoi les hommes m'avaient donné la main. Je lui expliquai que je leur avais parlé au sujet des enfants, qu'il fallait nous les donner, qu'ils n'y étaient pas disposés et que je leur avais expliqué qu'ils feraient bien de nous donner leurs enfants. Le père d'Atiwogbé prit son fils par la main, et me le remit en me recommandant de bien veiller sur lui. Cinq autres enfants déclarèrent qu'ils voulaient aller avec nous. Le missionnaire se réjouit et me dit : "Foli, tu m'es un garçon précieux."

Les enfants mirent leurs affaires sur leurs têtes, et nous allâmes à Adjido. Le préfet donna à l'homme qui nous avait accompagnés des biscuits et du sucre pour les mères des enfants, du tabac et dix bouteilles de bière pour les anciens, le tabac pour leurs pipes, la bière pour faire de libations aux ancêtres¹. Je conduisis les enfants dans l'église, et je leur montrai les tableaux du fils de Dieu, de Marie et d'Adam et Eve. Nous allâmes ensuite à l'école ; ils me demandèrent de leur montrer comment l'on priait Dieu, et je le leur appris.

Quelques semaines plus tard, les missionnaires furent malades et le médecin, le Dr Wicke², en envoya quatre à Aného, car, disait-il, le climat

¹ Phrase habituelle lorsqu'on remet des boissons comme cadeau. (Note de Westermann)

² Premier médecin allemand en fonction au Togo, de 1888 à sa mort (à Aného) en 1899.

d'Adjido ne leur convenait pas. On loua une maison à un fonctionnaire indigène nommé Kofi, qui avait une maison à étage avec six chambres. Nous avons amené les missionnaires dans cette maison, sise sur la butte des Allemands (où l'on bâtit plus tard l'hôpital Nachtigal¹). Le cuisinier leur donna son aide Lelevi, pour qu'il leur fasse la cuisine. Mais celui-ci n'était pas assez au courant de la langue, et les missionnaires demandèrent qu'on leur donnât aussi, pour les servir, moi et Kouakouvi Beredino, afin que je puisse expliquer au cuisinier ce que le médecin prescrirait comme aliments. Kouakouvi refusait de vider les pots de chambre des malades car, disait-il, il n'était pas un esclave pour porter les vases de nuit des autres. Alors, moi, j'emportais tout, je nettoyait tout, et je lavais aussi les malades. Un des missionnaires eut une crise de dysenterie, il salit son lit et sa chemise ; je le soulevai et le mis sur une chaise longue, je changeai les draps du lit, je lui mis une chemise de nuit, je fis chauffer de l'eau et le lavai. Pendant que j'étais ainsi occupé, le médecin vint ; il me regarda faire et dit que c'était bien : je n'avais qu'à continuer.

Nous y restâmes environ six semaines. Lorsque nous fûmes de retour à Adjido, j'eus aussi une légère attaque de fièvre, et le Père Dier dit qu'il aimait mieux me baptiser tout de suite². On me conduisit à l'église et on apporta les ustensiles du baptême. Le Père Dier prit une cruche avec de l'huile et un morceau d'ouate, il trempa ce dernier dans l'huile et me fit avec cela le signe de la croix sur le front et sur le coeur. Un autre Blanc me prit la main et le Père Dier me versa l'eau bénite sur la tête. Il prit un grand livre, y regarda et dit que mon nom était Boniface. Alors nous sortîmes, et il dit aux autres enfants que j'avais été baptisé ce jour-là et qu'on devrait à l'avenir m'appeler Boniface. Il chargea le cuisinier de me donner du thé à boire. On devait ensuite me préparer le lit pour que je puisse me coucher et me recouvrir de trois grosses couvertures, afin que je transpire bien. Le lendemain matin, je devrais me baigner et boire encore du thé. Il me donna trois comprimés à avaler avec le thé.

- 10 -

Nous entreprîmes un voyage à pied à Togo[ville]. Trois Krou³ portaient nos paquets. Lorsque nous arrivâmes à Goukoupé, le soleil se levait, rouge comme le sang. Nous vîmes une foule réunie sur le rivage. Nous étant approchés, nous demandâmes ce qui se passait. Ils dirent: "Viens donc voir. Nous avons pris un poisson-scie d'une taille telle que personne n'en a jamais vu de

¹ Face à la mer, sainement rafraîchi par l'air du large.

² Au cas où Foli viendrait à mourir. (Note de Westermann)

³ Travailleurs de l'ethnie krou (à cheval sur le Libéria et la Côte d'Ivoire) traditionnellement embauchés par les compagnies européennes pour servir comme main-d'oeuvre sur les bateaux et les factoreries tout au long de la côte ouest-africaine.

pareil !" J'appelai les Pères pour qu'ils le regardent aussi, ils le mesurèrent : il avait environ quinze mètres de longueur et deux de largeur. Les Pères sortirent du sac leur appareil à prendre les hommes (photographique) et en prirent une photographie. Je vis que l'on avait fait une oblation de farine délayée dans de l'eau sur le poisson, et je demandai pourquoi on l'avait fait. On me répondit que c'était parce qu'après la baleine, c'est le plus grand poisson de la mer. Je leur demandai comment ils avaient réussi à l'amener sur le rivage. J'eus la réponse suivante : "L'animal est très soucieux au sujet de ses dents. Si l'une reste accrochée au filet, il suit ce dernier jusqu'au rivage et peut alors être facilement pris." Nous allâmes après cela à la briqueterie de la Mission à Togo[ville]. Les ouvriers prenaient leur petit déjeuner. Nous allâmes chez M. Plakou¹, et c'est là que nous prîmes le repas de midi. De là, nous avons été au chantier où on devait bâtir une église. Le lendemain matin, un dimanche, eut lieu la pose de la première pierre², en présence de tous les anciens du village. En partant, de là nous visitâmes une suite de localités, soignant les malades. Si c'était un vieillard, on lui parlait, et ensuite on le baptisait.

Après notre retour à Adjido, je dus aller un jour avec le préfet au poste de l'administration à Zébé. M. von Puttkamer³ présidait un tribunal. On me demanda si Foli Thomas était un de mes parents. "Oui, ai-je répondu, c'est le fils du frère aîné de mon père. - Est-ce toi qui l'a décidé à fréquenter l'école à Adjido ? - Mais oui, c'est moi qui l'ai fait. - Savais-tu qu'il était à l'école (méthodiste⁴) de Glidji ? - Oui, je le savais. - Pourquoi l'as-tu donc persuadé à venir à l'école d'Adjido ? - Il m'a dit que le maître sierra-léonais de l'école battait sans cesse les enfants. Alors, je lui ai conseillé de venir à l'école d'Adjido pour y apprendre l'allemand : les Allemands sont maintenant dans le pays, et il vaut mieux apprendre leur langue." L'interprète, un Anlo⁵ qui avait épousé une de mes cousines, voulait s'en prendre à moi pendant cet entretien. Alors, je lui dit de prendre garde à lui : s'il voulait être insolent, qu'il ne le soit pas avec moi, sinon je lui ôterais sa femme et la donnerais à quelqu'un d'autre. "Je sais bien que tu viens de Keta⁶ et que tu as eu ton poste parce que tu sais l'allemand. Mais, lorsque nous aurons fait des progrès et que nous posséderons aussi la langue, nous n'aurons plus besoin de toi ici. Demande donc à mon oncle Kouévi Guéli à qui ta femme appartient, et qui je suis ; il te dira bien que, dans notre pays, personne n'a à me donner des ordres."

¹ Principal négociateur du traité de protectorat de 1884, il a ensuite obtenu des Allemands l'autorité sur Togoville.

² Le 24 mai 1893.

³ Jesko von Puttkamer, commissaire impérial du Togo de 1889 à 1894, avant de devenir gouverneur du Cameroun (c'est un neveu du chancelier Bismarck, ce qui lui assure beaucoup d'indépendance).

⁴ Qui enseigne en anglais et non en allemand.

⁵ Ewé du littoral de la Gold Coast. (Note de Westermann)

⁶ Les missionnaires protestants allemands y sont installés depuis 1853.

Plus tard, j'allai habiter à (la mission de) Togo. Un jour, je fus chargé par les missionnaires de porter douze bouteilles d'alcool au chef de Porto-Seguro¹ et de lui demander la permission d'y aller chercher de l'eau potable. Quand le chef apprit qui j'étais, il me donna 50 centimes et une grande quantité d'oranges, que je répartis entre mes camarades qui, en attendant, avaient déjà mis la barque à l'eau.

Dorénavant, je devais enseigner la prière aux enfants, et j'étais leur moniteur. Un soir de clair de lune, les enfants jouaient sur le sable au bord du lac, les jeunes filles chantaient. On nous avait déjà enfermés dans notre dortoir. Je proposais : "Sortons et regardons les jouer." Un d'entre nous dit : "Comment le pourrions-nous, puisque la chambre est fermée et que nous n'avons pas la clé ?" Je répondis : "La fenêtre n'est pas fermée. Nous sortirons par là". Les autres furent d'accord. J'ouvris la fenêtre. Alors, ils voulurent tous sortir. Mais moi je dis : "Non, nous irons à quatre, et quatre resteront ici. Si le Père fait une tournée d'inspection, il ne remarquera pas si facilement que quelques-uns ne sont pas là." Nous voilà donc dehors, à jouer sur le rivage. Nous fumes de retour au bout d'une heure et demie environ. Lorsque nous sommes rentrés, les garçons nous crièrent : "Un tel, notre maître, vient de passer ici. Il a demandé où tu étais. Nous ne savions pas quoi lui répondre. Il nous a comptés et il a inscrit vos noms, à vous qui manquiez, dans un livre".

Le lendemain matin, lorsque j'eus mis la table, le Père me dit d'appeler les garçons qui étaient sortis avec moi ; je les appelai et nous montâmes à l'étage. Il nous enferma dans une chambre, et nous dûmes nous mettre à genoux et prier. On nous amena alors à tour de rôle dans une autre pièce, où il y avait quatre personnes qui s'emparaient de l'arrivant, le jetaient sur une chaise et l'y maintenaient -deux par les pieds et deux par les mains- pendant que le premier des missionnaires le frappait sur le derrière avec un bâton noueux. Lorsque trois eurent été battus et que mon tour vint, je sautai d'un bond de la véranda sur la citerne, et de là sur le sol.

Je courus vers la maison familiale et j'arrivai à l'enclos d'Akoda où j'avais habité jadis avec mon grand-père ; il n'y avait personne, et je me rendis à l'enclos du chef. Lorsque celui-ci m'aperçut, il s'écria : "O Adjri ! Quel oiseau t'a mangé et t'a laissé tomber ici ?" Je répondis : "Je viens de Togo, de chez les missionnaires. Nous avons été un peu sots, et on nous a battus durement pour cela. Lorsque cela a été mon tour, je me suis sauvé." Il dit : "C'est donc, comme l'on dit, un étranger méchant qui s'est logé chez le maître du logis. Est-ce que ces gens ne savent pas que Togo t'appartient ? - Non, répliquai-je, qui aurait pu leur expliquer cela ?" Alors il dit : "J'étais dernièrement à Zowla et j'ai salué ton

¹ De l'autre côté du lac Togo. La petite cité a maintenant repris son nom africain d'Agbodrafo.

grand-père. Je lui ai demandé de tes nouvelles et il m'a dit que tu étais à l'école à Togo. Là-dessus, je lui ai exprimé mon intention de te faire une visite." Le chef me fit donner un bain, puis à manger. Je voulus alors me remettre en route pour Glidji. Mais il ne voulait pas en entendre parler : "A aucun prix, je ne te laisserai aller seul. Demain, il y a le marché à Glidji. Ta soeur et ta tante y vont. Tu pourras aller avec elles dans leur pirogue, et elles t'accompagneront chez ta grand-mère à Glidji-Kpodji." Nous partîmes donc le lendemain matin. Elles voulaient accoster d'abord sur le rivage de Glidji-Kpodji et me conduire à la maison, mais je m'y opposai formellement et leur dit : "Je vous mènerai jusqu'au marché de Glidji. J'y trouverai peut-être ma tante ou ma mère venues de Glidji-Kpodji." Je les aidai à vendre leur grain. Elles me firent faire un repas de boulettes et de bouillon de porc, et me donnèrent de plus 50 centimes lorsque je leur fis mes adieux. Mais je leur dis : "C'est trop : la moitié suffit." Je pris la moitié, et j'allai aux étalages des gens de Glidji-Kpodji. J'y trouvai ma tante occupée à vendre de l'huile. Lorsqu'elle m'aperçut, elle s'écria : "Eh, Foli ! As-tu amené tes Pères en barque au marché ? - Pas précisément, répliquai-je, je suis venu seul. - Qu'est-ce qui s'est passé ? - Je vous raconterai tout cela lorsque nous serons à la maison." Elle me dit qu'elle n'irait pas à la maison ce jour-là, mais au hameau du grand-père et m'engagea à l'y accompagner. Mais je dis : "Non, je vais aller chez Oma (Grand-mère). - Veux-tu manger ? - Non, je suis rassasié. - Alors le mieux, c'est que tu attendes les gens de Kpodji et que tu ailles à la maison avec eux." Je prévins donc les gens avec qui j'étais venu en barque que j'avais trouvé des parents et que j'allais me rendre à la maison avec eux. Je les priai, dès leur retour, de saluer le chef de ma part. Je dis à ma tante : "Je m'en vais. - Y vas-tu seul ? - Bien sûr. Ce n'est pas loin." Elle me donna du tabac et diverses choses cuites pour la grand-mère, et aussi de la purée de haricots pour Nadou et Koko, et je me mis en route.

Lorsque j'arrivai, Nadou et Koko jouaient devant la maison. Ils coururent au-devant de moi, et Koko me prit ma charge. Je demandai : "Où est Oma ? - Elle est dans la porcherie et donne à manger aux cochons." Lorsque Grand-mère me vit, elle s'écria : "Adjri, que s'est-il passé ? - Il ne s'est rien passé. - Alors c'est bon. Attends seulement que j'aie nourri les cochons et refermé la porcherie." Elle voulu savoir pourquoi je m'étais sauvé, et je lui donnai des explications. Elle émit l'avis : "Cela n'est pas très grave. Tu as de la terre. Quand tu seras grand, tu t'achèteras une houe et une hache, et tu cultiveras ton champ. Tes ancêtres n'ont rien su des livres non plus."

Mes camarades travaillaient maintenant à la briqueterie de Foli Djo, et ils m'engagèrent à y aller avec eux dès le début du mois suivant. Mais Ayivi, un de mes cousins, était apprenti cuisinier chez M. von Hagen¹, à Zébé. Je lui fis une visite et mon cousin me demanda: "As-tu appris la langue des Blancs, puisque tu as été à la mission ? - Je ne sais pas l'allemand, mais je comprends un peu l'anglais. - Bon, fit-il, j'ai un petit emploi pour toi : Ayivi, qui apprend la cuisine chez moi, est boy (garçon de service) chez M. So-so (Piotrowski)² et le secrétaire Schumacher, qui s'en va au Cameroun, veut emmener Ayivi. Tu pourrais entrer au service de M. So-so. Vers midi, tous les Blancs vont venir déjeuner chez M. Gros-ventre (Hagen). Nous en causerons." Après le repas, j'accompagnai M. So-so à sa demeure à Zébé, et l'on me montra ce que j'avais à faire. Lorsque j'eus été un mois chez lui, tout le monde s'étonna de ce que je pouvais y rester, car So-so buvait, et il était quelquefois d'une humeur massacante, à tel point qu'aucun garçon n'était resté plus d'une semaine chez lui. Un jour, il me demanda si j'aurais envie d'aller en Allemagne avec lui : la semaine suivante, un autre Blanc viendrait le relever. Ensuite, je devais l'accompagner à Kpémé, où une plantation de cacaoyers avait été faite³. Lorsque le Blanc fut arrivé, nous partîmes pour Kpémé. Nous étions en barque, entre Zalivé et Kouénou, quand un grand crocodile sortit de l'eau. Nous demandâmes à M. So-so de l'abattre d'un coup de fusil, mais il ne voulut pas le faire. Tard dans l'après-midi, nous arrivâmes à Kpémé.

Dans notre pays, le crocodile n'attaque pas les personnes. Ce n'est que si, la nuit, tu vas à la rivière pour lancer une barque et qu'il se trouve qu'un crocodile soit sur le rivage, à l'affût de cochons, qu'il pourrait t'attaquer, te prenant pour un cochon. Si l'on veut voyager de nuit en barque, on frappe l'eau avec un bâton et les crocodiles se sauvent. Les femmes de Zowla prennent quelquefois un crocodile lorsqu'elles pêchent, mais il ne leur fait pas de mal, pas non plus d'ailleurs si quelqu'un puise de l'eau dans le lac. Si un crocodile a tué un homme, tous ses pareils s'en écartent et il doit se tenir à part. Lorsque l'on veut retrouver un tel animal, on pose une grande calebasse évidée sur l'eau et on tambourine dessus ; tous les crocodiles sortent leurs têtes de l'eau ; un est éloigné des autres : c'est lui le criminel. Si un tel crocodile s'enfuit en d'autres lieux, les crocodiles qui s'y trouvent le chassent. Le crocodile ne boit jamais d'eau : il meurt si de l'eau arrive dans son ventre.

¹ Otto von Hagen (au Togo de 1891 à 1892), secrétaire général du Territoire.

² Julius von Piotrowski (au Togo de 1886 à sa mort, en 1894), premier organisateur de la troupe allemande au Togo, surnommé en fonction de son expression favorite pendant l'exercice militaire : So-so ("Comme ça, comme ça !" - prononcer "Zo-zo").

³ Où plusieurs des fonctionnaires allemands (dont Puttkammer, Hagen et Piotrowski) avaient des intérêts privés - sans succès, car le milieu littoral ne convient absolument pas au cacaoyer.

On peut savoir l'âge des crocodiles. En effet, à la fin de chaque année, un crocodile avale une pierre. Si on le tue et qu'on l'ouvre, on ne trouve pas les pierres, car, avant de mourir, il vomit les pierres et les laisse tomber dans l'eau. Mais si un crocodile meurt de mort naturelle, les pierres restent dans l'estomac et l'on peut ainsi déterminer son âge. Le fiel du crocodile renferme un poison violent ; celui qui a tué un crocodile retire la vésicule à fiel, la montre à tout le monde et la jette à l'eau. S'il ne fait pas cela, tous le redoutent ; s'il offre du vin de palme à quelqu'un, personne ne l'accepte, car chacun se dit : il a du fiel de crocodile et il va m'empoisonner.

Il y a un genre de crocodile que l'on appelle crocodile de brousse ; il habite les creux des rochers et sort de préférence le soir pour chercher sa nourriture. Il porte sur sa tête une pierre qui brille comme le feu et qu'il dépose à côté de lui, la nuit, lorsqu'il veut manger, afin de bien voir. Si un homme veut avoir cette pierre, il s'assure du lieu où se tient le crocodile, il grimpe sur un arbre avec un pot noir à la main et attend le crocodile. L'animal regarde tout autour de lui, retire sa pierre et la pose à côté. Alors l'homme descend de l'arbre, pose son pot sur la pierre et regrimpe prestement. Lorsque le crocodile revient et ne retrouve plus sa pierre, il meurt le lendemain matin. L'homme emporte la pierre chez lui ; elle est petite, mais plus précieuse que tout au monde.

La tortue est un autre animal remarquable. Les anciens ont un proverbe : "Si l'oeil d'un homme voit une tortue, il s'en retourne." Rencontrer une tortue est l'indice d'un malheur qui menace. La tortue de mer dépose dans le sable du rivage entre 400 et 800 oeufs, le plus souvent en automne. Elle ne les couve pas elle-même, car c'est le sable chaud qui se charge de le faire. Cependant, il n'y a pas que des tortues qui sortent des oeufs de tortue, mais toutes sortes d'animaux, tels des serpents, des grenouilles, des lézards et des iguanes. Lorsqu'ils éclosent, les animaux aquatiques vont à l'eau, les autres vont dans la brousse.

On mange les oeufs de tortue, mais ils ne sont pas aussi bons que les oeufs de poule : il n'y a pas de blanc, seulement le jaune et une espèce d'eau. Si tu veux manger des oeufs de tortue, il faut mettre un pot sur le feu, tu y mets du sel et tu y cuis les oeufs, tu les retires ensuite, tu fais un trou dans la coque avec le couteau, tu chauffes le four, tu retires les charbons lorsqu'ils ont bien rougi et tu y mets les oeufs, tu fermes l'ouverture du four avec un couvercle de pot, tu enduis les bords d'argile et tu laisses les oeufs dans le four pour une journée. C'est alors seulement que l'on peut les manger.

C'est en automne que l'on peut le mieux prendre la tortue, lorsqu'elle veut pondre ses oeufs. Elle vient sur le rivage, elle fait un trou, elle y dépose ses

oeufs et les recouvre en grattant la terre. Elle retourne à la mer par un autre chemin. Il te faut alors creuser un trou devant elle, elle y tombe en faisant une culbute et reste impuissante sur le dos. Tu appelles des gens, afin qu'ils viennent t'aider, car c'est un animal très fort, avec deux puissants bras et deux jambes cependant celles-ci ne sont pas aussi longues que les bras. Sa bouche est aussi tranchante qu'un couteau et a la forme d'un bec de perroquet ; elle a des griffes acérées aux mains : si elle en frappe quelqu'un au visage, il peut en mourir. Si tu veux la tuer, tu lui mets un lien solide au cou et tu tires en haut. Sa gorge sort (de la carapace) et tu la coupes avec un couteau. Elle ne meurt pas tout de suite cependant : si tu touches la chair le lendemain, elle remue encore, de la même façon que le silure. La chair n'est pas bonne : elle est filandreuse et elle a un goût désagréable ; nous ne la mangeons pas volontiers. Nous avons d'ailleurs assez d'autres viandes, et nous n'avons pas besoin de manger la chair de tortue.

La tortue de terre est un animal beaucoup plus petit ; elle demeure dans les étangs et dans les creux des rochers des grandes plaines. Elle se nourrit de bois calciné et d'herbes jeunes. Pendant la saison sèche, lorsqu'elle ne trouve plus de charbons, elle met le feu à la brousse en se mettant des grains de sable dans le derrière et en les comprimant tant que le sable commence à rougir et met le feu à la brousse. Elle obtient ainsi à nouveau de la nourriture grâce aux charbons et à l'herbe fraîche qui repousse.

La chair de la tortue de terre est rouge comme de la viande de boeuf ; elle est bonne à manger. Si tu veux retirer l'animal de sa carapace, tu lui fends les côtés et tu enlèves le bouclier. On emploie les os comme remède contre les douleurs des articulations et comme sortilège.

- 12 -

A la plantation de cacaoyers de Kpémé, il y avait un Européen nommé Barbe-rouge (Wöckel¹), qui voulait se rendre le lendemain matin à Zébé. So-so eut une attaque de fièvre et le pria de prévenir le médecin. L'après-midi, la fièvre augmenta. Il avalait des pilules. L'une d'elles étant tombée sur le sol, je cru que c'était du sucre et je la mis dans ma bouche, mais elle était horriblement amère². Je rinçai ma bouche avec de l'eau, mais, malgré cela, je dus vomir une demi-heure plus tard.

Lorsque So-so me vit, il commença à se lamenter : "On nous a laissés ici tout seuls, et voilà que nous ailons être malades tous les deux." Il donna ordre

¹ Otto Wöckel (au Togo de 1893 à 1916), planteur, puis commerçant.

² C'est de la quinine pure.

au cuisinier de me faire du thé et, lorsque j'eus bu, il me donna lui-même une de ses couvertures pour me couvrir afin de me faire transpirer. Le soir, vers huit heures, vint un voyageur pour prévenir que le médecin viendrait le lendemain après-midi, vers trois heures. Je demandai au malade ce qu'il voulait manger : il demanda des pommes de terre et de la viande en conserve. Lorsque le cuisinier eut préparé le repas, je l'apportai à mon maître ; il mangea deux pommes de terre et deux petites tranches de viande. Le docteur Wicke arriva à cheval le lendemain après-midi. Il donna de la médecine au malade et chargea le cuisinier de préparer un bouillon de volaille au riz et de couper l'aile en tranches minces. Le médecin promit de revenir le lendemain. Si l'état du malade avait empiré, il faudrait l'amener à Aného. Le malade mangea peu et me dit de manger le reste. Pour dormir, je dus étendre ma natte près de son lit. Vers minuit, il se leva et dit qu'il y avait des serpents et des souris dans la chambre¹. Je courus allumer la lampe. Nous regardâmes sous le lit, mais nous ne vîmes rien. Il m'ordonna de me recoucher. Le matin, je voulais lui laver la figure, mais il dit que je devais attendre pour le faire. Peu de temps après, Victorino, l'assistant noir du docteur, arriva avec la nouvelle qu'un autre Blanc était tombé malade, que le médecin ne pouvait venir à cause de cela et l'avait envoyé. Il prit la température : la fièvre était tombée un peu. Après m'avoir chargé d'envoyer un messenger tout de suite si l'état s'aggravait, il repartit à cheval.

Vers onze heures, le malade m'appela et m'ordonna d'aller au rivage, car plusieurs Européens devaient venir ; je devrais mettre la table et préparer les boissons. Je suis allé au rivage, mais je n'ai vu personne. Lorsque je revins, il s'était endormi et je m'assis doucement sur la véranda. Une heure plus tard, il m'appela à nouveau et dit que des soldats venaient pour le chercher avec une barque et que je devais emballer ses affaires. Je regardai dehors et voilà, en effet, six soldats qui arrivaient. Je mis tout en ordre et je demandai au malade s'il ne voulait pas manger, mais il refusa. Lorsque je l'eus habillé, les soldats prirent les caisses et se mirent en marche. Le malade suivait derrière, accompagné de son chien et de moi. Vers midi, il fit très chaud. Nous arrivâmes à un palmier éventail, et le malade agita sa canne en menaçant l'arbre. Il s'arrêta sous cet arbre, nous aussi. Au prochain arbre, il fit de même, mais il n'alla pas plus loin. Le sable était si chaud que nous ne pouvions pas y tenir pieds nus, et je dis aux soldats que nous irions l'attendre au rivage tout proche. Nous y restâmes un peu de temps, mais, comme il ne venait pas, je dis aux soldats : "Nous devons l'amener." Mais nous ne le trouvâmes plus sous le palmier éventail. En suivant sa trace, nous arrivâmes près du hameau d'Agbantokopé. Voilà que je vis son chapeau, et je m'écriai : "Là, là, là !" Nous courûmes vers lui. Il était agenouillé près de la lagune et il pria. Les soldats le soulevèrent. Il dit : "Doucement,

¹ Hallucination typique d'une crise de delirium tremens, dû à l'abus d'alcool.

doucement !" Ils le portèrent sous un cocotier du rivage. Lorsqu'ils l'étendirent, il était mort¹.

Nous le couchâmes dans la barque, qui était prête, et nous partîmes pour Zébé en pagayant. Je fis tirer de temps en temps un coup de fusil aux soldats (pour prévenir qu'il y avait un mort dans la barque). Je fis arrêter devant Kouénou, et j'envoyai un des soldats au bureau de poste, afin qu'on télégraphie de là à Gros-ventre, à Zébé, que So-so était mort. Lorsque nous arrivâmes au rivage de Zébé, tous les Blancs s'y tenaient, et beaucoup d'autres personnes. Lorsque nous eûmes attaché la barque, on souleva le mort, on l'emporta chez lui et on appela le médecin noir pour qu'il le lavât. Il se trouvait justement que le grand Blanc que nous appelions Klomadatji² était là. Le lendemain matin, tous les Européens, les chefs et les soldats se réunirent, et le cadavre fut transporté à Adjido. Un missionnaire pria, les enfants chantèrent, les soldats tirèrent trois salves, et le mort fut enterré.

Je n'avais donc plus de maître, et je voulais retourner à la maison. Je faisais mes adieux au cuisinier Ayivi lorsque M. Barbe-rouge, le directeur de la plantation de Kpémé, vint à passer et demanda à Ayivi où était le domestique de M. So-so. Celui-ci répondit : "Le voilà. Il veut justement s'en aller chez lui." Barbe-rouge s'adressa à moi pour demander si je ne voudrais pas venir chez lui : son garçon ne comprenait pas l'anglais et il ne pouvait s'entretenir avec lui que par gestes. Comme je me déclarai d'accord, je dus l'accompagner tout de suite. Le lendemain matin, nous partîmes dans une charrette que tiraient quatre jeunes Veï³ pour un endroit où l'on faisait un chemin, afin de payer leur salaire aux travailleurs. Nous nous arrêtâmes chez le surveillant des travaux, que nous appelions Amoussou, et Barbe-rouge paya les salaires.

Deux mois plus tard, arriva une lettre du Cameroun envoyée à ma tante par son fils aîné, lui demandant de laisser son frère cadet y venir aussi. Cependant, la tante protestait : "Comment ! L'aîné n'est pas encore revenu, et je dois envoyer le cadet aussi ? Jamais de la vie !" On écrivit donc que le frère ne viendrait pas. Voici qu'arriva une autre lettre disant qu'un Blanc voulait emmener avec lui un garçon du Togo en Allemagne, et qu'il avait pensé à ce frère. Puisque celui-ci ne venait pas, on devrait me demander si je n'aurais pas envie de faire un voyage au Cameroun. J'étais prêt à y aller, et je fus chargé d'en informer ma mère, afin que l'on pût traiter avec elle. Gros-ventre lui exposa en détail la

¹ Le 28 avril 1894. (Note de Westermann)

² Modification du mot allemand *Kommandant*. C'est M. von Puttkamer qui est ainsi désigné. (Note de Westermann)

³ Peuple du Libéria du Nord-Ouest, analogue aux Krou du Sud-Est par son service salarié auprès des Européens.

proposition et lui demanda ce qu'elle en pensait. Elle déclara être d'accord, et Gros-ventre lui donna cinq livres anglaises. Je me fis faire une caisse de voyage neuve. Barbe-rouge m'amena à Aného, où il fit emplette de différentes choses à la compagnie Vietor. Parmi celles-ci, il y avait un ballot d'étoffe avec laquelle il me fit faire trois complets par le tailleur Apollonio. Le même jour, le Dr Gruner¹ arriva de l'intérieur, pour s'en aller en Europe. Ma chambre à coucher était remplie par les charges, et je mis ma natte sous le véranda pour y dormir. Le Dr Gruner y dressa aussi son lit de camp. Lorsque mon maître fut de retour, je le déshabillai, j'emportai ses chaussures en bas, je les nettoyai et je les rapportai dans sa chambre, j'abaissai la moustiquaire. Lorsqu'il fut couché, je bordai le lit avec la moustiquaire, je mis des allumettes sur la table de nuit, j'éteignis la lampe, je descendis et je me couchai sous la véranda. Le Dr Gruner dormait déjà. Pendant la nuit, il y eut un orage violent avec vent et pluie. Il y avait en bas une seule pièce de libre, je m'y suis réfugié et voilà qu'arriva le Dr Gruner, avec son lit de camp. Je l'aidai à s'installer, craignant toutefois qu'il ne me fasse partir. Cependant, il dit que je n'avais qu'à rester là tranquillement, et nous avons dormi ainsi dans la même chambre.

Le lendemain à midi, arriva le vapeur venant du Cameroun par lequel le Dr Gruner se rendait en Europe. Barbe-rouge me dit que, dans quinze jours, je partirai pour le Cameroun ; est-ce que je m'en réjouissais ? Je dis que oui. "Tu n'as pas peur ? - Non, je voudrais avoir fait un véritable voyage sur un vapeur." Il me chargea de lui trouver un garçon pour prendre ma suite chez lui, et de bien lui montrer tout ce qu'il y avait à faire.

L'après-midi de ce jour était jour de paie pour les soldats. Je dis au chef de musique Petit-So-so (Sievers) que trois soldats me devaient de l'argent et ne voulaient pas me payer : je lui demandai de retenir mon dû sur leur paie. Il demanda : "Qu'est-ce que tu leur as vendu ?" Je répondis : "Les caisses de bière vides que nous recevons de nos maîtres. Ils ne veulent pas les payer, car ils prétendent que je les aurais volées." Petit-So-so sourit, et il retint l'argent. Alors les soldats se mirent en colère et me traitèrent de voleur. Petit-So-so leur interdit de parler ainsi et confirma que les caisses étaient ma propriété légitime.

- 13 -

Trois jours environ avant l'arrivée du vapeur du Cameroun, Barbe-rouge me donna une permission pour aller voir les miens. Le lendemain, il me donna 50 marks comme salaire et m'envoya chez Gros-ventre, qui me remit une lettre

¹ Hans Gruner, au Togo de 1892 à 1914. Alors explorateur du Nord du Togo ; par la suite chef de la circonscription de Kpalimé jusqu'en 1914. Il n'est pas docteur en médecine, mais en philosophie.

pour le capitaine afin que l'on me donne une bonne place sur le bateau. Barberouge alla lui-même avec moi pour les formalités de douane. Il me recommanda au surveillant douanier Barbe-noire, et le pria d'arranger que je me rende à bord avec la chaloupe de la douane. L'assistant douanier noir Séwavi me demanda : "Qu'est-ce que tu veux donc faire au Cameroun ?" Je répondis : "Je suis trop excité en ce moment pour te raconter tout cela. Je t'écrirai plus tard." Je n'avais encore jamais été en chaloupe sur la mer. Le roulis nous faisait monter et descendre, et je fus heureux lorsque nous fûmes à bord du vapeur.

Il était plein de gens. On prit ma lettre et on la remit au commandant. Celui-ci m'appela et m'indiqua une place à l'arrière, afin de ne pas me perdre de vue. Je m'appuyai sur le bastingage, et je saluai la terre de la main. Tout à coup, je fus pris de vomissements et je m'assis tranquillement sur ma caisse. Nous partîmes vers huit heures du soir. J'eus faim et je mangeai un peu de la nourriture que j'avais apportée, mais je recommençai de suite à vomir, et je m'étendis. Le lendemain matin, on me donna un bulletin avec lequel je devais me rendre à l'avant pour toucher mes rations. On me donna du riz cru et de la viande salée, mais les vomissements reprirent et je dus me coucher. Après cela, j'eus vraiment faim et je me mis à manger le riz cru. Je me disais : "Les chèvres et les poules mangent le riz cru sans en mourir. Cela ne me fera donc pas mal." Je demandai un peu d'eau à boire. Le boy krou chargé de l'eau la faisait payer à raison de 25 centimes. J'en bus mais, environ trois heures après, j'eus des coliques, et je dus vomir à nouveau. Je voulais aller quelque part, mais je ne savais pas où. Le boy krou me montra une caisse fixée en dehors du navire, et j'y fis mes besoins. Enfin, je rencontrai deux blanchisseurs qui travaillaient à bord ; c'étaient des hommes d'Accra. Ils me demandèrent d'où je venais et comment je m'appelais. Lorsqu'ils apprirent que je m'appelais Foli et que je venais de Petit-Popo (Aného), l'un s'écria : "Oncle Foli, oncle Foli, mais tu es notre frère¹. As-tu donc mangé ?" Je répliquai : "Depuis notre départ, il y a six jours, je n'ai rien mangé. Le bateau me fait tituber, et les Krou me traitent mal." Il envoya tout de suite son camarade chez le cuisinier pour me chercher du thé et du pain blanc. Je mangeai ce pain et je bus le thé sucré. A midi, lorsque les Blancs eurent mangé, il me demanda si je voudrais avoir des pommes de terre rôties ou du riz avec de la viande. Je demandai du riz, et j'en reçus tant que je ne pus tout manger. On me donna ensuite de l'eau fraîche à boire. Après le repas je lui demandai combien j'avais à payer. Il fit : "Allons donc, tu es un camarade de clan. Dès que j'ai entendu ton nom, je savais de quelle famille tu descends." L'après-midi, vers quatre heures, il me fit appeler. J'emportai mon riz cru et la viande salée, et je les lui donnai en y ajoutant un mark vingt-cinq, disant qu'il était convenable que je

¹ La parenté tient au fait que, deux siècles plus tôt, les ancêtres de Foli ont émigré de la région d'Accra dans leur habitat actuel, l'extrémité Sud-Est du Togo. (Note de Westermann)
D'après la tradition, ce sont des princes d'Accra, qui, vaincus lors d'une guerre, sont partis à l'est fonder Glidji, d'où l'attitude respectueuse des hommes d'Accra envers le jeune Foli.

lui donne quelque chose pour la nourriture. Il ne voulut rien savoir, disant que je ferais mieux de garder le riz et la viande pour plus tard. Il me donna du thé et du pain blanc et il me dit que, si j'avais besoin d'aller quelque part, je n'aurais qu'à venir chez lui prendre une clef. Pour le reste du voyage, je fus donc soigné on ne peut mieux.

A l'arrivée à Victoria¹, mon ami me prévint que nous serions à Douala dans trois heures. Je devais emballer mes affaires, manger, me laver ; il me conduirait ensuite à terre. Vers trois heures de l'après-midi, nous étions en rade de Douala. Après que le navire eut jeté l'ancre, nous vîmes venir deux bateaux à moteur ; les douaniers étaient dans l'un, l'autre remorquait quatre barques. De l'une, sortit mon cousin Ayivi, venu pour me chercher. Je lui demandai de remercier l'homme d'Accra puisqu'il s'était occupé de moi et que, sans lui, je ne serais pas arrivé vivant. Il lui exprima ses remerciements et promit qu'après le débarquement, il viendrait le chercher pour nous faire une visite. Je me rendis à terre avec mon cousin, et nous allâmes chez lui. En route, il me raconta que mon maître était parti avec le gouverneur² à Kribi pour vérifier des comptes, qu'il reviendrait en quelques jours. Je dis à mon cousin : "Tu sais, l'homme d'Accra a vraiment beaucoup fait pour moi. Sois assez bon pour venir avec moi dans un magasin, je voudrais acheter une bouteille de rhum pour lui en faire cadeau lorsqu'il nous fera visite." Il fit : "J'en ai du rhum en quantité." Alors je fis : "Tu es donc devenu un buveur ! - Ça non, mais chaque samedi, quand nous recevons nos provisions, on nous donne par-dessus le marché une bouteille de rhum, car il pleut beaucoup ici, au Cameroun, et cela ne nous convient pas à nous, gens du Togo : c'est pourquoi l'on nous donne du rhum et du thé. Je ne bois pas beaucoup de rhum, je le donne aux indigènes en échange de poulets et d'oeufs, mais j'en ai assez à la maison pour en donner à ton ami."

Trois jours plus tard, le gouverneur et mon futur patron revinrent à Douala sur le petit navire de guerre *Nachtigal*. Mon cousin me dit de m'habiller pour aller trouver ces messieurs à bord. Lorsque mon patron vit Ayivi, il lui cria de loin : "Est-ce que ton frère est là ? - Mais oui, je l'ai amené", et, se tournant vers moi : "Voilà ton maître³. Donne-lui la main." Je lui donnai la main, et il me demanda mon nom. Lorsque je prononçai le nom de Foli, le cuisinier du gouverneur l'entendit ; lui aussi s'appelait Foli, avec le surnom d'Adama. Il se tourna vers moi et dit : "Je connais ce garçon !" S'adressant à moi, il ajouta :

¹ Aujourd'hui le port de Limbé, au pied du Mont Cameroun.

² Il s'agit à nouveau de Puttkamer, maintenant à la tête du Cameroun. Kribi est le principal port au sud de Douala.

³ C'était M. Haering, qui a toujours été jusqu'à sa mort, en 1936, un ami paternel pour Foli. (Note de Westermann) Georg Haering a administré plusieurs circonscriptions du Togo.

"Me connais-tu ? - Certes, je te connais. - D'où cela ? - Lorsque ton patron était gouverneur chez nous, à Zébé, tu l'accompagnais à la chasse aux oiseaux et nous, les enfants, nous vous suivions. Quand ton patron avait touché un oiseau, nous courions et nous le lui apportions. Il nous donnait pour cela les étuis de cartouches vides. Un jour, près de l'endroit Nyigblin¹, un oiseau était perché sur les filets à pêche du lac. Ton patron le tua et il demanda à nous, les enfants, qui voulait aller chercher l'oiseau à la nage. Les autres ne bougèrent pas, mais moi je retirai mon pagne, je nageai jusqu'à l'endroit, je plongeai trois fois et je réussis à prendre l'oiseau. Ton patron me donna 50 centimes comme récompense et toi, tu me demandas : "Comment t'appelles-tu ?" Lorsque je te dis mon nom, tu me donnas la main et tu dis : "Nous sommes frères : je m'appelle aussi Foli. Ma famille habite à Porto-Seguro, mais nous appartenons tous deux au même clan." Tu m'invitas de plus à te faire une visite à Zébé et, si les policiers me faisaient des difficultés, je devais seulement dire que j'allais chez toi." Il répondit : "Ah ! En vérité, je me souviens de toi." Pendant ce temps, les bagages avaient été transbordés, et nous allâmes à terre.

Le soir, mon maître était invité par le gouverneur et je devrais marcher devant lui, portant une lampe. Il me dit que, pendant le repas, je devrais aller chez le cuisinier du gouverneur, qui était mon compatriote ; il me ferait appeler. Après le retour, lorsque j'aidais mon maître à se déshabiller, il s'étonna que je fusse au courant de tout, mais je lui en donnai l'explication : "J'ai été en service chez un Blanc, au Togo." Il me fit coucher sur un lit de camp dans sa propre maison. Le lendemain matin, je lui préparai l'eau du bain et je nettoyai ses chaussures ; le serviteur qu'il avait eu jusque-là mit la table ; mon cousin Ayivi fit le thé. Mon maître déjeuna et descendit travailler. Le matin, le vapeur avec lequel j'étais venu du Togo revint à Douala. Je pris deux bouteilles de rhum, et j'allai à bord avec mon cousin pour remercier l'homme d'Accra qui m'avait sauvé des mains des Krou. Il désirait beaucoup avoir des noix de coco. Je lui en achetai quelques-unes et, de surcroît, des arachides, et je retournai alors à la maison.

Au bout de trois mois, vint le moment où mon maître devait aller en congé en Europe. Auparavant, il devait faire un voyage à Moundam ; il s'y trouvait, en effet, des travailleurs de Dahomey, que les Allemands avaient reçus du roi de Dahomey. Leur temps de travail était achevé et mon maître devait leur payer leurs salaires. Quatre Blancs, parmi lesquels un douanier, et un fils du chef Bell² remontèrent donc le fleuve. Mon maître compta avec les travailleurs à Moundam et demanda lesquels désiraient être ramenés dans leur patrie. Ils le

¹ Principale divinité des pourtours du lac Togo. Il s'agit ici vraisemblablement de la forêt sacrée de Djassamé, en face de Togoville, où réside le grand-prêtre de Nyigblin.

² L'une des principales familles régnautes de Douala.

voulaient tous. Lors de l'appel des noms, j'entendis le nom d'Ayivi, et je sus tout de suite que celui-là devait être originaire d'Aného. Lorsque les hommes eurent reçu leur argent, je leur parlai en éwé, et ils furent agréablement surpris d'entendre leur propre langue¹. Je demandai à Ayivi : "Comment se fait-il que tu te trouves parmi les hommes du roi de Dahomey, et que tu sois venu avec eux à travers la mer ?" Sa réponse fut : "Sois tranquille ! J'étais un esclave du roi. Je faisais toutes sortes de bêtises, et je ne m'arrêtais pas, malgré des avertissements. Lorsque ces travailleurs furent embarqués au Dahomey, je dus apporter au commandant les papiers du bord. Parmi ceux-ci, il était écrit que l'on devait m'emmener aussi. Je fus tout de suite enfermé à bord, et je suis ici depuis trois ans maintenant."

Mon maître acheta un pourceau et un petit chacal. Le lendemain matin, nous avons mis les deux animaux dans une cage, et nous sommes repartis en aval. On avait dit que nous serions vers midi à Douala, c'est pourquoi nous ne prîmes avec nous que quelques biscuits. Le soir, à six heures et demie, nous n'étions qu'à Mongo. Nous eûmes faim et nous eûmes recours aux biscuits, mais ceux-ci étaient moisis, de sorte que nous ne pûmes en manger qu'une partie. Enfin, vers onze heures, nous arrivâmes à Douala.

Je devais m'occuper du pourceau, qui était destiné à être rôti pour le dîner d'adieu de mon maître, auquel il voulait inviter le gouverneur. Le cochon devait être abattu et préparé le dimanche matin, mais le cuisinier qui avait été chargé des préparatifs n'arriva pas - ce qui ne m'étonna pas, car il était plus paresseux qu'un charognard. Mais lorsque, l'après-midi, il n'y avait toujours personne, je me dis : "Je vais quand même chauffer le four." Mais le feu ne voulait pas prendre. Cela m'agaça, et je versai une bouteille de pétrole sur le bois. Comme cela ne prenait toujours pas, je soufflai. Tout à coup -pouff !- les flammes jaillirent et m'atteignirent au visage et au corps. Je me suis précipité dans la salle de bains et je me suis aspergé d'eau. Lorsqu'Ayivi arriva, il me demanda : "Où est le cuisinier ? - Personne n'est venu. - D'où vient que tes cheveux et tes vêtements soient trempés comme cela ?" Je lui ai tout raconté. Nous avons mis le cochon au four, et nous avons mis la table. Vers sept heures, le cuisinier s'amena. Ayivi lui dit de suite : "On doit manger à huit heures, et tu arrives à sept heures !" Il s'excusa en disant qu'il n'avait jamais eu à rôtir un cochon et que, d'ailleurs, il ne s'en chargerait pas. A huit heures, le gouverneur et douze Blancs vinrent dîner.

¹ On parle au Dahomey un dialecte éwé. (Note de Westermann)

L'éwé ayant été la première langue du groupe aja-tado à être transcrite, Westermann et ses contemporains le croit une langue-mère par rapport au fon, ce qui n'est pas le cas.

Le mardi matin, mon maître et moi nous allâmes à Lagos. Nous y montâmes à bord du vapeur *Eduard-Bohlen*. Je fus pris à nouveau de vomissements. Mon maître me fit apporter du thé avec du rhum ; cela me remit un peu. Le soir, vers huit heures, nous passâmes Aného ; mon maître m'appela sur le pont pour que je regarde mon pays, mais je ne distinguais rien, sauf quelques lumières. A Accra, nous avons embarqué des voyageurs et des marchandises. De là, nous avons été à la côte des Krou. Les Krou débarquèrent là. Ce qui me frappa fut la bizarrerie des noms que les Blancs donnent aux Krou, tels Tasse-de-thé, Jassa ("Yes, Sir"), Bouteille-de-bière, Eau-chaude, Pomme-de-terre, Riz, Paprika... Un Krou était domestique du commandant ; il ne débarqua pas, mais poursuivit le voyage avec nous ; je mangeais avec lui. Je lui demandai pourquoi ils n'avaient pas des noms ordinaires. Il rit et dit : "Nous avons l'habitude, avant de quitter le navire, de voler et d'emporter à terre des cuillères et autres objets. Puisque l'on ne sait pas nos noms, on ne peut pas trouver les coupables."

L'arrêt suivant du vapeur fut Madère ; il y vint à bord beaucoup de gens qui voulaient vendre des objets. En France, mon maître alla à terre : il voulait se rendre à Berlin par train, mais le commandant le pria de rester à bord jusqu'à Hambourg. Il y resta donc. Nous arrivâmes ensuite au port de Hambourg, et je fus émerveillé par la quantité innombrable de grands et de petits navires. Mon maître descendit tout de suite à terre. Moi, je restai à bord jusqu'à l'après-midi du lendemain. Alors, il vint me chercher, et nous allâmes en voiture jusqu'à un grand magasin plein de gens et de choses. Un escalier (ascenseur) glissait de haut en bas, une porte s'ouvrit, je dus entrer et nous fûmes tirés en haut. On mit devant moi des complets en tas : je devais choisir celui que je voulais. Mais mon maître dit : "Non, tu ne peux prendre celui-là : c'est un costume d'été. C'est l'hiver, et il te faut un costume chaud." Je le priai de m'en choisir un. Il m'acheta un complet d'hiver et, de plus, un manteau. Cependant, je ne pouvais détourner les yeux du costume d'été, et il demanda : "Tu aimerais bien l'avoir ?" Lorsque je dis que oui, il me l'ache'a aussi. On apporta ensuite des chapeaux. Je dus me mettre un chapeau sur la tête et me regarder dans une glace. Alors je ne pus m'empêcher de rire, mais j'étais bien content. On apporta ensuite des bottines, il me fallut les essayer. Ensuite, une chemise blanche avec un col ; il m'en acheta douze. Le soir, nous avons fait une visite au commandant du navire chez lui ; il avait deux filles, qui m'ont beaucoup questionné. Le lendemain, nous avons visité la demeure de fauves (parc zoologique) de Hagenbeck ; j'y vis des lions et des éléphants vivants, et beaucoup d'autres animaux africains. Enfin, nous partîmes pour Berlin. Lorsque je regardais par la fenêtre, du train, les arbres et les buissons tournaient devant mes yeux.¹

¹ Nous ignorerons malheureusement tout des autres impressions de Foli sur l'Allemagne. Il est probable qu'une partie de son texte (déjà long) a été ici coupée.

En Allemagne, j'ai appris la cuisine. De retour à Lomé, je devins le cuisinier du gouverneur Horn¹. Lorsque le gouverneur repartit pour l'Europe, j'achetai un petit fonds de marchandises, et je me mis à faire du commerce. J'achetai deux boeufs à Notsé², pour les vendre à Lomé. Avant mon départ, je fis une visite au chef de chasse de la ville, M. Hollou. Celui-ci me chargea de lui acheter un bon fusil et deux flacons de poudre à Lomé. Il avait entendu dire que je voulais acheter de l'ivoire ; il se pourrait qu'il ait tué un éléphant avant mon retour, et alors il me paierait le fusil avec les défenses ; sinon, il me donnerait des boeufs. J'acceptai sa proposition. Cependant, je dis que j'aimerais aller moi-même avec lui à la chasse aux éléphants, et qu'il pourrait compter sur moi pour lui rapporter un véritable fusil européen, à cinq balles. Sa femme et ses enfants me prièrent de leur apporter des perles de verre, des vêtements et des tissus pour la tête. Je me renseignai exactement sur le genre de tissus et de parures qu'ils désiraient, et je dis que je ramènerais peut-être ma femme³, afin qu'elle fasse un peu de commerce à Notsé, pendant que je chasserais avec M. Hollou.

Sur le chemin vers Lomé, un homme d'Atakpamé se joignit à moi. Il me suivait, et mon petit domestique marchait en avant. Arrivés à la rivière Haho, nous avons fait halte ; nous sortîmes nos provisions, et nous commençâmes à manger. J'invitai l'homme d'Atakpamé à prendre part au repas, mais il déclina l'offre. Lorsque je lui demandai quel était son tabou, il me répondit qu'il ne mangeait pas d'ocre, mais je fis : "Ce repas n'est pas cuit avec de l'ocre." Alors, il s'assit et mangea avec nous. Sur le bord de la rivière, des femmes vendaient du vin de palme bon marché. Je donnai 25 centimes à mon domestique, et il acheta deux calebasses et demie de vin de palme, une pour moi, une pour mon ami et une moitié pour lui. Lorsque nous nous fûmes remis en route, je demandai à l'Atakpamé : "Ami, où vas-tu ? - A Lomé. - Y as-tu déjà été ? - Non. - Chez qui vas-tu y loger ? - J'ai un compatriote là, chez qui je trouverai sans doute un gîte. - Qu'est-ce que tu veux acheter à Lomé ? - Dix ballots de tissu de coton blanc. - Bon, j'ai un ami là qui fait le commerce de tissus. Je te propose de passer la nuit chez lui. S'il n'y a pas de place, tu pourras rester chez moi." A Gamé, j'ai rencontré mon frère, agent de police de l'Administration. Il me salua : "Oh Adjri, d'où viens-tu ? - De Notsé - Vas-tu passer la nuit ici ? - Oui, je pense loger chez mon oncle Akpo. - Jamais de la vie ! Viens à la maison et reste chez moi. - J'ai un étranger avec moi. Est-ce qu'il pourra aussi loger chez toi ? - Certainement !" Nous sommes donc allés à son enclos, et ses femmes nous apportèrent de l'eau pour nous baigner. Après le repas, nous avons fait une visite

¹ Gouverneur du Togo de 1902 à 1903. La capitale du Territoire a été transféré de Zébé à Lomé en 1897.

² Patrie symbolique des Ewé, à 100 km au nord de Lomé.

³ Voir ci-dessous. Ici, Foli ne respecte plus la chronologie.

à mon oncle. Il me demanda par quel chemin j'étais donc allé à Notsé. Je répondis : "Par Gamé. Je suis arrivé tard le soir à Agbélouvé. J'y suis resté chez un ami pour la nuit. Je suis parti aux premières lueurs du matin, et je suis arrivé à Gamé lorsqu'il faisait à peine jour. Je ne voulais donc pas te réveiller, et j'ai continué sans m'arrêter, pensant que je te verrais au retour. Et voilà que mon frère m'a arrêté et m'a contraint de rester chez lui." Il fut satisfait de l'explication. Je lui fis cadeau d'un peu de tabac, et il me fit apporter un petit pot de vin de palme. Il me remit deux poules et dix patates douces, en me priant d'en faire cadeau à ma tante à Lomé. Mon frère aussi tua une poule, et me la donna pour le voyage.

Au second chant du coq, nous nous mîmes en route, et vers huit heures nous étions à Agbélouvé. Là, mon ami m'invita à prendre un repas, mais je ne voulus pas accepter. Je lui dis : "Il me faut poursuivre mon chemin sans m'arrêter, car j'ai annoncé mon arrivée : on m'attend à Lomé aujourd'hui, et mes amis viendront me chercher à Togblékopé." Il m'accompagna un bout de chemin, puis nous nous serrâmes la main, et je suis arrivé à Davié. A Togblékopé, je vis tout de suite les nôtres qui tenaient prêts pour nous du vin de palme et de quoi manger. Je trouvai mon ami le marchand d'étoffes parmi ceux qui étaient venus et je lui demandai : "As-tu de la place chez toi ?" Lorsqu'il eut répondu affirmativement, je continuai : "Je t'ai amené un étranger, qui veut faire des achats. Emmène-le avec toi." A Lomé, je demandai à l'Atakpamé d'aller avec mon ami, et je priai celui-ci de venir avec son hôte me faire une visite après avoir mangé. Ils vinrent donc, et nous avons bu le vin de palme que mes amis m'avaient apporté. Lorsque l'étranger eut achevé toutes ses emplettes, il se disposa à partir. Auparavant il me dit son nom, Tadogbé, et celui de son père, Etoassogbala Ehouno. Il dit que, lorsqu'il serait de retour à la maison, il raconterait à son père tout ce que j'avais fait pour lui. Je répliquai : "J'ai été jadis à Atakpamé, au poste administratif. Mon maître, le gouverneur Bouillon-de-maïs (Koehler)¹, y était l'hôte de M. Donogbesogbo ("le Malade qui ne veut pas de bouillie claire", surnom qui désigne M. von Doering)². Je vais d'ailleurs y retourner pour le commerce. - Quand penses-tu venir ? - Dans deux mois environ. - Que veux-tu acheter ? - Principalement des boeufs, ensuite de l'ivoire, enfin du caoutchouc. - Bon, lorsque tu vas arriver, préviens-moi. Mon père a des boeufs en quantité : il pourra t'en vendre." Je lui fis don d'une bouteille d'alcool, et je l'engageai à passer la nuit chez mon frère à Gamé. Lorsqu'il arriverait à Notsé, il devrait demander M. Hollou, le saluer de ma part et lui dire que, dans quinze jours, je viendrais chasser. Il pourrait passer la nuit chez lui.

¹ Gouverneur du Togo de 1895 à sa mort, en 1902.

² Hans-Georg von Doering (au Togo de 1893 à 1914). Après une longue carrière d'administrateur dans l'intérieur, notamment à Atakpamé, il sera, quand éclate la première guerre mondiale, le tout dernier gouverneur allemand du Togo (par intérim).

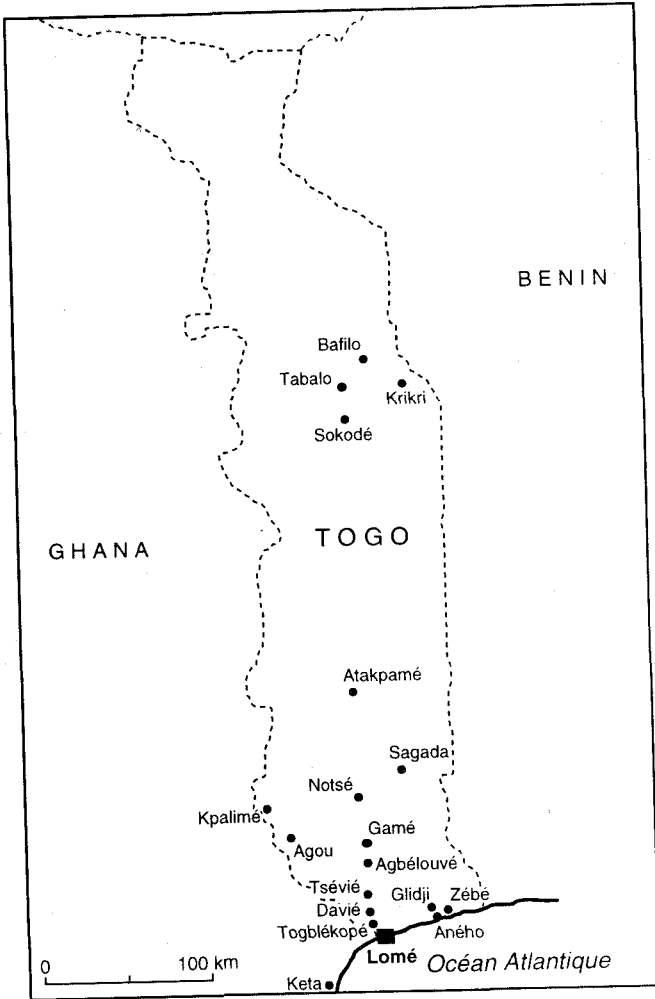
Deux semaines plus tard, j'étais prêt pour la route. Je reçus un fusil d'un Blanc, qui me prévint qu'il achèterait les défenses si nous tuions un éléphant, et que, si nous abattions une antilope-cheval ou un buffle, il faudrait lui apporter le crâne avec les cornes ; il achèterait aussi volontiers des peaux de léopard. Le lendemain matin, je partis donc avec ma femme, deux domestiques et deux porteurs. En deux jours nous étions à Notsé, et nous y sommes descendus chez M. Hollou. Je lui remis les objets commandés et il nous donna à manger. Je sortis alors les deux fusils, l'un à plombs et l'autre qui convenait à la chasse aux éléphants. Nous fîmes une promenade dans la brousse. Il était d'avis que je devrais tirer un coup avec le fusil à éléphants. Je demandai : "A quelle distance tires-tu sur les éléphants ? - Si je ne suis pas du côté du vent, je m'en approche jusqu'à cinq ou dix pas. - Où vises-tu ? - Ou de devant, de façon que la balle aille au coeur, ou derrière l'oreille. - Avec ce fusil que j'ai apporté, il n'est pas nécessaire de s'approcher à cinq ou dix pas." Je lui demandai d'entailler un gros kapokier. Nous nous en éloignâmes un bon bout, et je lui dis : "Est-ce la distance où tu te mets pour tirer ? - Oui. Cependant, c'est quelquefois d'un peu plus loin." Nous nous éloignâmes encore d'une trentaine de mètres, et je demandai : "Si tu tirais à cette distance, pourrais-tu abattre un éléphant ?" - Non, fit-il. Je l'atteindrais certainement, mais la balle ne pénétrerait pas assez dans le corps." Alors moi de dire : "Eh bien, je vais tirer, et tu verras que la balle traverse l'arbre." Je tirai les cinq coups l'un après l'autre. Lorsque nous avons été vérifier, les cinq balles avaient transpercé l'arbre. Sur le chemin du retour, nous avons rencontré une ribambelle de pintades. Je tirai sur elles avec le fusil à plombs, et j'en abattis cinq d'un coup.

Revenus au village, Hollou me proposa de faire une visite au chef¹. Nous sommes allés à son enclos. M. Hollou retira son vêtement des épaules, s'inclina et salua : "D'où vient ton hôte ? - De Lomé. C'est le cuisinier du gouverneur." Le chef demanda si c'était peut-être Foli. Lorsque je dis que oui, il ajouta : "De quel lieu du cercle d'Aného es-tu originaire ? - De Glidji. - Ne sais-tu pas que tes ancêtres étaient jadis chez eux à Notsé ? - Non, je n'ai jamais su cela. - N'es-tu pas un fils du chef de Glidji ? - Cela oui, mais n'ayant jamais ouï dire que Notsé fût la patrie de nos pères². Je ne me suis pas informé chez nous avant mon départ pour venir ici, si nous y avons des parents. Lorsque je serai de retour à la maison, je me renseignerai afin d'être bien au clair sur les faits, et je raconterai à mes frères ce qui m'est arrivé ici !" En partant, je lui fis cadeau de deux pintades, et il me pria de revenir le voir. Peu après notre retour à la maison, le chef m'envoya dix patates douces, un cuissot d'antilope, deux bouteilles d'huile de palme et une cruche de vin de palme comme cadeau. De mon côté, je lui

¹ Celui-ci est en fait un usurpateur, qui a profité de l'arrivée des colonisateurs pour prendre la place du roi authentique.

² Ce qui est effectivement inexact : Notsé est la patrie des Ewé, et non des Guin de Glidji, qui viennent d'Accra, comme on l'a vu.

CARTE N°3 : LE TOGO



renvoyai par son serviteur deux rouleaux de tabac et quatre paquets de sucre. Je donnai 50 centimes aux messagers. Je les priai d'exprimer mes remerciements à leur maître, et de lui dire que je viendrais le remercier en personne l'après-midi. M. Hollou et moi nous allâmes donc l'après-midi à l'enclos du chef, mais nous ne l'y avons pas trouvé. On nous offrit des sièges, et son fils alla l'appeler au jardin. Lorsqu'il arriva, il me cria : "Adjri, es-tu donc sorti pour me faire une visite ?" Après qu'il se fut assis et que nous l'eûmes salué, il fit chercher du vin de palme par son fils. On me tendit une coupe, j'en pris une gorgée, je la crachai en trois fois sur le sol¹ et je bus ensuite ce qui restait dans la coupe. Après que les autres eurent bu, nous commençâmes à causer. Il me montra une maison en disant : "Mes aïeux y ont habité durant bien des années, mais je vais la démolir et en bâtir une à étages à la place." Je lui dis qu'il ferait bien de le faire, qu'à l'avenir, il aurait certainement la visite d'Européens nombreux, et qu'il se trouverait peut-être un Blanc pour louer la maison et s'en servir comme boutique. "J'ai entendu dire que l'on va faire un chemin de fer, de Lomé à Atakpamé en passant par Notsé. Les allemands installent actuellement une jetée en mer². Quand celle-ci sera achevée, on commencera la construction du chemin de fer. - Cela serait bien," fit-il. Je continuai : "J'ai aussi entendu dire que l'Administration veut construire ici une maison dans laquelle nos enfants apprendraient l'agriculture et l'élevage. Le coton du Togo a été examiné, et il a été reconnu bon. C'est pourquoi l'Administration veut apprendre à fond aux gens la culture du coton. On veut faire venir ici des Noirs que nos ancêtres ont vendu jadis à un pays au delà de la mer qui s'appelle l'Amérique, car ils connaissent la culture du coton et l'élevage, et ils devront enseigner nos gens³. - C'est bien, fit-il. Aujourd'hui, j'ai entendu quelque chose d'intelligent." Là-dessus, nous sommes repartis chez nous.

Quelques jours plus tard, M. Hollou dit : "Maintenant, allons chasser. Seulement, tu sais, la chasse aux éléphants, c'est comme une expédition guerrière ou une colonne de razzia : il nous faut nous lier par la fraternité du sang afin de pénétrer dans l'intimité l'un de l'autre." Je n'avais rien contre ; il versa donc un peu d'eau dans une coupe, y trempa l'extrémité des fusils que nous voulions employer à la chasse et, prenant un petit couteau, il me demanda d'étendre mon bras droit. Il me fit avec le couteau une égratignure au poignet de sorte qu'il en coula quelques gouttes de sang. Je lui en fis autant au bras droit. Il mit cinq grains de poivre noir sur sa plaie et je les aspirai, avalant du sang avec les grains, et il en fit autant à mon poignet. Nous avons pris ensuite la coupe avec l'eau,

¹ En hommage aux mânes des ancêtres.

² Le wharf de Lomé a été construit de 1902 à 1904. La troisième voie ferrée du Togo ne commencera qu'en 1908 et atteindra les abords d'Atakpamé en 1911.

³ L'école d'agriculture de Notsé sera créée en 1904, avec effectivement l'assistance technique de Noirs américains pour y développer la culture du coton.

chacun d'une main et, en les croisant, nous l'avons rapprochée simultanément des lèvres et nous avons bu. Son fils devait alors se rendre à un palmier qui avait été entaillé pour y chercher du vin de palme frais, et nous en avons bu. L'après-midi, il envoya son fils aîné à sa femme au hameau de culture pour lui dire de moudre du maïs, et de partir en avant avec deux corbeilles de farine et de l'eau, que nous allions la suivre le lendemain.

Nous partîmes donc à l'aube. Nous avons déjeuné au hameau, puis nous avons repris la marche. Nous avons passé la nuit dans une cabane de chasse, et nous sommes arrivés le jour suivant au second hameau, où nous nous sommes installés. Ses fils devaient chercher des arbres et élever un apprentis tandis que nous réunissions du bois, préparions un foyer et y faisons du feu. Juste quand nous avions achevé, survint un fort orage avec tempête et pluie, qui dura deux heures. Pendant la nuit, j'entendis hurler un animal près de notre camp et je demandai ce que c'était comme animal. "Hyène", fit-il, et il se rendormit. Mais moi, je chargeai mon fusil avant de me recoucher. Quelques temps après, on entendit le bruit d'un autre animal. Je demandai : "Est-ce que c'est aussi une hyène ? - Non, c'est la voix du lion. - Est-il près de nous ? - Certes non ! Il est loin, au moins à deux heures de chemin. - Mais cela résonnait si fort... - Cela provient de ce que l'animal met sa gueule au sol pour rugir."

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route pour chasser l'éléphant, pendant que les enfants laissés au campement entreprenaient leurs propres expéditions. Lorsque nous revînmes au camp, vers une heure, sans avoir vu un éléphant, les jeunes gens avaient abattu une antilope, une gazelle rayée et deux agoutis. L'aîné des garçons dit qu'il avait vu une piste fraîche d'éléphant, qu'il nous montrerait. Après le repas de midi, nous nous remîmes en route, il nous montra la piste et s'en retourna, tandis que son père et moi nous la suivions. Après une demi-heure, nous trouvâmes des crottes fraîches, qui sentaient comme des crottes de boeuf. Hollou dit : "Si nous avons la chance pour nous, nous le verrons bientôt. Si tu l'aperçois, il ne faut pas me parler bas, mais crier fort. - Pourquoi ? - Si tu cries fort, il pensera que c'est le tonnerre et il ne se sauvera pas. Si tu parles bas, il l'entend et il reconnaît qu'il y a des humains à proximité : il mettra sa trompe en l'air et nous reniflera. De plus, tu ne dois pas, après l'avoir vu, t'en approcher en te glissant courbé, car alors il pensera qu'un lion vient lui prendre son petit : il te faut l'attaquer debout. Si un éléphant voit un lion, il le saisit et l'entraîne vers un grand arbre, il le fend et y enfonce le lion". Pendant que nous avançons, nous entendions parler, et je demandai s'il y avait un hameau à proximité. Il dit : "Non, je suppose que ce sont des chasseurs qui sont aussi en route." Bientôt après, nous vîmes de la fumée qui s'élevait et il proposa d'aller vers ces gens. Nous avons trouvé effectivement des chasseurs dans le camp ; ils avaient abattu des gazelles, des antilopes et des agoutis, et ils

étaient occupés à vider les animaux et à faire sécher la viande au feu. Pendant que nous nous entretenions avec ces gens, le crépuscule survint et Hollou proposa de passer là la nuit. Après un repas du soir plantureux, nous nous sommes couchés.

Le lendemain matin, nous mangeâmes des patates rôties. On nous donna un agouti comme provision de route, et nous reprîmes la piste d'éléphant de la veille. Au bout d'une heure, je vis dans la brousse quelque chose de peu clair pour moi : cela ressemblait à des wagons de chemin de fer. Je touchai doucement Hollou et lui demandai : "Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a là ?" Il se tourna, regarda et s'écria : "Des éléphants !" Nous avons couru vers eux. Nous sommes arrivés à l'endroit où ils avaient été : un petit étang d'eau de pluie. L'eau était trouble. Nous les avons suivis à la course, mais ils avaient arraché un arbre qui nous barrait le chemin. Tout à coup, je fus entouré d'un essaim d'abeilles et je fus piqué à l'oeil et aux tempes. Mon chapeau de chasse tomba à terre au milieu des abeilles. Je l'y laissai et nous courûmes vers un gros kapokier pour nous y mettre à l'abri. Les abeilles ne nous y trouvèrent pas et se dispersèrent. Nous voilà de nouveau à la poursuite de nos éléphants. Nous arrivâmes au lieu où ils avaient passé la nuit. Hollou dit : "Voilà l'endroit où ils ont dormi." Mais je répondis : "J'en ai assez ! - Je le crois volontiers, dit-il, que tu en as assez. Vous autres, gens de la côte, vous n'êtes pas habitués à de longues marches. Hier déjà, j'ai été étonné que tu aies pu faire deux jours et demi avec moi sans te plaindre de douleurs ni de fatigue. - Je suis depuis longtemps chez les Blancs, répondis-je. C'est pourquoi je n'ai plus l'habitude de marcher." Alors il fit : "Nous sommes à proximité de notre camp. Il est préférable d'y passer la nuit, afin de revenir tôt demain matin surprendre les éléphants dans leur dortoir."

Le lendemain matin, nous nous remîmes en route. En cheminant, l'eau à boire vint à manquer. Nous trouvâmes de l'eau de pluie dans une empreinte de pied d'éléphant, et je me mis à boire, mais Hollou dit : "Cette eau n'est pas bonne à boire : tu auras mal au ventre ou bien le ver de Guinée. Regarde donc bien cette eau." Lorsque je le fis, je vis de petites choses enroulées, resserrées comme une pelote de fil telle que les femmes en emploient pour tricoter. Il me demanda : "Vois-tu cela ? Ce sont des vers de Guinée. Si tu bois cette eau, cela pénètre dans ton corps, ou bien tu attrapes la dysenterie. On ne peut boire de l'eau stagnante sans la cuire d'abord." Il m'expliqua de plus : "Si nous rencontrons les éléphants en groupe, il ne te faut pas tirer. Il te faut attendre qu'ils se soient dispersés pour manger et alors, lorsque l'un d'eux se trouvera un peu à l'écart des autres, tu pourras tirer sur lui. En effet, si tu en atteins un qui soit tout près du troupeau, ses camarades l'emportent avec eux et tu ne le revois plus." Je demandai : "Où est le point sensible qui entraîne la mort immédiate si on l'atteint en tirant ? - Si une patte de devant est portée en avant, vise le côté afin que la balle pénètre au coeur. S'il a baissé la tête, il te faut viser derrière l'oreille,

alors la balle pénètre dans le cerveau et il meurt instantanément. Si nous trouvons un animal isolé, il est bon de regarder si ses défenses sont suffisamment longues : lorsqu'elles dépassent la gueule d'un mètre, elles ont une longueur de trois mètres."

Arrivés à notre camp, je fis de suite chauffer de l'eau, je préparai du thé sucré, et nous en avons bu. Mais, une demi-heure plus tard, j'eus des coliques : je dus aller au lieu d'aisance et j'évacuai du sang et de l'eau. Au retour, je sentis que mes tendons de pied étaient lâches et je dis aux gens : "Je ne crois pas que je pourrai aller avec vous à la chasse demain. J'aime mieux, Hollou, te donner mon fusil." Mais il hésitait : "Je n'ai jamais tiré avec un tel fusil - Je vais donc te montrer." Je fixai une feuille de papier à un kapokier, et j'y tirai cinq coups. Quand nous l'avons examinée, les cinq balles avaient touché le papier. Hollou hocha la tête et dit : "En effet, tu es un maître tireur." Je rechargeai avec cinq balles et je donnai le fusil à Hollou. Nous fixâmes une feuille de papier à un autre arbre, et j'ai insisté pour qu'Hollou essaye de l'atteindre. Il tira les cinq coups, mais aucun n'a atteint ni le papier ni même l'arbre. Alors il dit : "Je ne peux tirer avec ce fusil : je ne sais le manier. J'aime mieux prendre le mien."

Le lendemain matin, il s'en alla avec son fils. Ils rencontrèrent un mâle. Hollou tira et son fils aussi, mais le fusil de ce dernier rata. L'éléphant eut encore assez de force pour rejoindre les siens, qui le mirent sur leurs dos et s'en allèrent au trot. Hollou me conta sa mésaventure. Je dis : "Il vous faut les suivre." Mais Hollou répondit : "Nous ne pouvons plus les rattraper." Je décidai : "Alors renonçons-y, et retournons à la maison, d'autant que je n'ai plus de temps."

Lorsque nous fûmes de retour à Notsé, Hollou dit : "Maintenant, je vais te payer mes dettes." Nous allâmes à son enclos de bétail et il insista pour que je me choisisse deux boeufs, en paiement. Il estima la valeur des deux que je choisis à 120 marks. "Bon, dis-je, alors je te rendrai 20 marks." Il fut d'accord et proposa : "Mes garçons conduiront les boeufs à Lomé. Tu m'y achèteras pour 20 marks de poudre et de tissu, et mes fils me les rapporteront ici." Je prévins ma femme et le domestique : "Demain, nous nous mettons en route et nous passons la nuit à Gamé. Les fils de Hollou partent dès ce soir avec les boeufs." Le lendemain matin, je priai M. Hollou d'aller avec moi pour faire ma visite d'adieu au chef. Après que nous l'eûmes salué, il nous demanda : "Votre chasse a-t-elle été réussie ?" Nous avons dû répondre : "Non, nous n'avons rien tué. Hollou a bien tiré sur un mâle, mais ses camarades l'ont emporté. - Cela me fait de la peine, répondit-il, que tu aies eu toute la peine pour rien. C'est vraiment de la guigne. - Cela ne fait rien, fut ma réponse, le proverbe dit : "L'apprenti chasseur ne tue pas de buffle." Il se peut que j'aie plus de chance si j'essaie une autre fois.

- Tu as raison." Il me chargea de salutations pour les gens de Lomé. Hollou nous accompagna un bout de chemin, et le second jour nous rejoignîmes ses garçons avec les boeufs. Je les exhortai à les mener lentement, afin que les bêtes n'y laissent pas leur viande (ne maigrissent pas trop). Ils devraient s'arrêter chez le chef à Amoutivé (faubourg de Lomé) en lui disant qu'ils étaient mes invités et en lui demandant de bien vouloir me prévenir de leur arrivée. Je viendrais alors moi-même chercher les boeufs. Arrivé à Lomé, je me rendis chez Sarkin Pawa¹, le chef boucher des Haoussa, et je l'avisai que j'avais deux boeufs à vendre. Il était disposé à les regarder. Sur ce, un garçon était arrivé qui m'informait de l'arrivée de mes boeufs à Amoutivé. Je lui donnai dix centimes, et je le chargeai de dire aux deux bouviers que je viendrais les chercher l'après-midi à deux heures. En attendant, ils devraient donner aux boeufs de l'herbe et de l'eau en abondance. Peu après, un Blanc me fit appeler et me fit part de ce que l'on lui demandait de livrer à Keta deux boeufs et dix chèvres. Je l'assurai qu'à quatre heures, les boeufs et les chèvres seraient là. Je me rendis chez le boucher haoussa et je lui dis : "J'ai vendu les boeufs, mais il me faut de plus dix chèvres, qui doivent être chez moi à quatre heures." A quatre heures, je pus faire la livraison, et le Blanc me remit le prix sur-le-champ. Je réglai mon compte avec le Haoussa. Je dis aux deux fils d'Hollou de visiter les boutiques, d'y chercher ce qu'ils voudraient emporter et que je le paierai.

Deux hommes d'Atakpamé arrivèrent chez moi à cette époque. Ils m'apportaient dix patates de la part de mon ami Tadogbé, et il me demandait quand j'allais venir à Atakpamé, car le temps que je lui avais fixé était passé. Il voulait savoir si j'avais abandonné mon intention d'y venir. Je lui envoyai le message : "Le temps est évidemment passé, mais j'ai été retenu à Notsé par une chasse. Maintenant, je vais venir le quinze de ce mois. J'avais déjà l'intention d'aller à l'enclos où logent les gens d'Atakpamé pour m'informer d'un messenger à t'envoyer." Je promis aux messagers de venir le soir les voir dans leur logis pour leur remettre un petit cadeau pour mon ami Tadogbé. Je leur apportai deux rouleaux de tabac et deux bouteilles d'alcool, une pour Tadogbé la seconde pour eux-mêmes, et je leur donnai 50 centimes comme viatique pour la route, avec le message pour Tadogbé de bien vouloir me rencontrer quinze jours, plus tard à Kamina². Je me suis pourvu alors d'objets de commerce, et je suis allé chez mon ami blanc pour savoir ce qu'il désirait surtout acheter. Sa réponse fut : "Le caoutchouc et l'ivoire sont ce que l'on demande le plus aujourd'hui. - Combien donne-t-on pour l'ivoire ? - Cela dépend de la longueur, de l'épaisseur et du poids de la défense. Le prix du caoutchouc monte et descend." Il ajouta que, si je voulais des marchandises, je pourrais les prendre à crédit chez lui. Il me prendrait ce que j'achèterais à l'intérieur : nous ferions ainsi une affaire en association. De

¹ Mots haoussa qui signifient "roi des bouchers". (Note de Westermann)

² A quelques km d'Atakpamé.

plus, il me donnerait une lettre pour le régisseur de sa boutique à Atakpamé, afin que je puisse y recevoir toutes les marchandises dont j'aurais besoin. Le lundi, je me mis en route avec mes porteurs. Le troisième jour, vers cinq heures, nous étions arrivés à la porte de Kamina. Nous fîmes halte et je vis bientôt mon ami et ses trois frères qui s'avançaient vers moi. Je le saluai de la main et son visage brilla de plaisir. Lorsqu'ils furent près de nous, nos porteurs reprirent leurs charges. Un des suivants de Tadogbé prit la charge de mon domestique. Tadogbé lui-même mit mon fusil en bandoulière : ce fut ainsi que nous fîmes notre entrée à Atakpamé. Vers sept heures du soir, nous arrivâmes à son enclos. On assigna aux porteurs une case avec tout le nécessaire. Moi, on me mena dans une chambre à l'étage supérieur. Lorsque j'eus accroché le fusil et les cartouches au mur, Tadogbé me cria que le bain est prêt. Après le bain, on m'apporta à manger dans ma chambre. Je fis asseoir mon domestique à côté de moi, et nous mangeâmes ainsi ensemble. Après le repas, je priai Tadogbé d'envoyer un messager au poste d'administratif et de faire saluer de ma part le cuisinier de M. von Doering, en le priant de me faire une visite dès que son maître aurait mangé. J'allai ensuite chez mes porteurs, et je leur demandai s'ils avaient tout ce qu'il leur fallait. Ils déclarèrent qu'ils avaient eu copieusement à manger et qu'ils avaient aussi eu du vin de palme. Pendant que je leur parlais encore, on apporta une cruche de vin de palme et deux coupes. Tadogbé et tous ses frères se joignirent à moi, et nous nous mîmes à boire du vin de palme. Je demandai après le père de Tadogbé, mais la réponse fut : "Il est déjà couché. - Si tôt ? - Il est très âgé. Quand il fait nuit, il ne se trouve pas bien ; c'est pourquoi il se retire de bonne heure. - Alors, j'irai sans faute le saluer demain très tôt."

Peu après, le cuisinier de l'Européen arriva et se joignit à nous. Lorsqu'on lui offrit du vin de palme, il le repoussa. On lui demanda la raison de ce refus ; il se tourna vers moi en disant : "Depuis vingt jours, j'entends dire que tu vas venir à Atakpamé, et je m'en suis réjoui. Je me rinçais la bouche avec l'espoir que tu m'apporterais du vrai schnaps, et voilà que tu m'offres du vin de palme ! Je me rince la bouche tous les matins avec ça !" Je répondis : "Je te comprends, mais je n'ai pas apporté ce vin de palme de la côte : je l'ai reçu ici comme invité. Maintenant, bois-en !" Il but donc. Je lui demandai ce qu'il voulait ensuite : "Tu le sais bien, toi !", fit-il. Je sortis une grande bouteille de gin, de la marque "Prize Medal". Lorsqu'il la vit, il s'écria : "Voilà qui rend la paix à mon coeur !" On lui en versa. Il but et reprit : "Je ne marche pas d'un seul pied. Sers-moi de tout suite encore une fois !" Après qu'il eut bu, je fis verser à Tadogbé et à ses frères. Sa femme nous apporta de quoi manger et de la bière, et nous avons commencé à faire bombance. Nous n'avons pris que peu des aliments ; nous avons donné le reste aux porteurs. Nous causions et buvions. La bière était trop amère pour Tadogbé : il préférait le gin. Ce ne fut que vers deux heures du matin que nous couchâmes pour dormir.

A mon retour d'Europe, j'avais d'abord reçu une nomination comme second cuisinier à l'hôpital d'Aného, dirigé par le Dr Wicke. Un jour, deux jeunes filles vinrent à l'hôpital pour y visiter des amies qui y travaillaient. Ce n'étaient pas des Ewé, mais des étrangères que l'Administration avait reprises à des trafiquants d'esclaves haoussa et avait affectées à l'hôpital comme assistantes des soeurs blanches. Nous venions de porter aux malades leur café de l'après-midi et nous étions dans la cour, lorsque les deux filles vinrent à passer et nous saluèrent. Mon collègue répondit au salut et cria à l'aînée qu'elle devrait devenir sa femme. Celle-ci répondit : "Non, je ne te prendrai pas, toi. - Pourquoi donc ? - Tu es trop vieux pour moi, et aussi trop grand et trop gros. Celui que je veux avoir, c'est le jeune à tes côtés." Nous avons ri, et elles s'en retournèrent toutes deux chez elles. Elles venaient souvent à l'hôpital, et les jeunes filles de chez nous allaient chez elles. Lorsqu'elles revenaient de ces visites, elles m'apportaient toujours des salutations de cette jeune Enyo. Je remerciais et la faisais saluer de ma part. Cela continua ainsi pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'un jour, nos filles m'apportèrent six mouchoirs de la part d'Enyo, en m'informant qu'elle me faisait bien saluer et me faisait remettre les mouchoirs pour que je puisse, en cuisinant, m'essuyer la sueur et penser en même temps à elle. Je la fis remercier et je lui fis dire que les mouchoirs m'avaient fait plaisir, que je penserais à elle et ne l'oublierai pas. A la fin du mois, lorsque j'eus touché mon argent, je priai l'infirmier de faire demander en secret à Enyo par les jeunes filles quel genre de tissu de soie pour la tête lui plairait particulièrement. Lorsque j'eus le renseignement, j'achetai un tissu conforme aux indications, une pièce d'étoffe pour une robe et une demi-pièce en plus, et un flacon d'huile parfumée. Je remis le tout à l'aînée des jeunes filles, afin qu'elle l'apportât à Enyo avec le message que tout était entre les mains de Dieu : s'il plaisait à Dieu, elle serait ma femme.

Peu après, je devins le cuisinier du gouverneur Koehler à Lomé. Un jour, avant son arrivée d'Europe, les Européens qui étaient dans sa maison me chargèrent de leur faire cuire un serpent. Je réfléchis un peu, je dépouillai la bête, je la dépeçai et en mis les morceaux dans une marmite. Les Européens dirent par la suite que c'était très bon. Le gouverneur avait amené une dame blanche pour lui tenir sa maison. Enyo et son amie furent affectées comme femmes de chambre à son service. A partir de ce moment, je devais cuire selon un livre. La femme blanche me lisait dans le livre tout ce qu'il fallait faire, et je devais m'y conformer. Si parfois je disais : "Cela n'ira pas ainsi", elle se mettait en rage. Après quelque temps, elle tomba malade, et je dus faire la cuisine seul. Voilà qu'un jour, M. Koehler me fit appeler et demanda pourquoi la nourriture était

maintenant devenue bonne. Ma réponse fut : "Parce que je fais seul ma cuisine. La dame blanche me lit dans un livre comment faire et, quand je proteste, elle se met à pleurer et elle me crie : Moi, j'ai appris à faire la cuisine en Europe et toi, un garçon noir, tu veux m'enseigner !" M. Koehler me demanda pourquoi je ne lui en avais jamais parlé. Je répondis : "Nous, les Noirs, nous n'avons jamais raison contre les Européens. C'est pourquoi je me suis tu, espérant qu'un jour Dieu mettrait fin à mes souffrances." Là-dessus, il me demanda si je n'aimais pas Enyo et, comme je dis que oui, il répondit : "Je te donne les deux jeunes filles. D'abord Enyo, l'aînée, pour être ta femme ; la seconde, tu pourras l'épouser aussi quand elle sera assez grande, ou bien tu pourras la donner à ton frère comme épouse." Je le remerciai. Il me serra la main et insista pour que je me conduise bien avec les deux filles. Je fis prévenir la soeur de ma mère qu'elle vienne, puisque mère n'était pas à la maison, pour conduire ma jeune femme chez ma grand-mère à Glidji-Kpodji. Elle y trouva un abri et, à chaque fin de mois, je lui fis parvenir de l'argent en passant par ma grand-mère.

Au bout d'un certain temps, ma tante me fit dire : "Ta femme enfantera bientôt. Comme elle n'a pas de famille ici, elle n'a pas les objets qu'il lui faut avoir avant d'accoucher." J'envoyai 40 marks à ma tante en la priant de lui acheter les vêtements et l'huile parfumée avec laquelle les mères frictionnent leurs bébés chez nous. Une semaine plus tard, je reçus la nouvelle que ma femme avait mis au monde un fils, appelé Kouévi. Je m'en réjouis, et je suis allé de suite dire à mon patron : "Enyo a eu un enfant." Il me serra la main, me félicita et prit 10 marks dans son bureau, en me chargeant de les envoyer à ma femme. Après la naissance, ma femme resta à Glidji. Elle venait de temps en temps me faire une visite et restait quelques jours. Elle faisait un peu de commerce. Elle eut un second fils, que nous avons nommé Assiongbon. Enyo était une brave femme, son caractère s'accordait avec le mien, elle était travailleuse et économe.

Lorsque Assiongbon eut environ quatre ou cinq ans, et que mon patron fut parti en Europe, j'entrepris un voyage d'affaires à l'intérieur, et je restai absent trois mois. A mon retour, ma grand-mère me dit : "Tu ne devrais plus voyager seul, mais amener ta femme. - Je n'ai rien contre, dis-je, mais le petit Assiongbon ne peut cependant pas encore faire de longues marches. - Quant à cela, tu prendras un porteur qui portera les affaires de ta femme, et, quand Assiongbon sera fatigué il le mettra sur ses hanches." Ainsi fut fait. Notre route nous amena à Sokodé¹. Là, ma femme se trouva pour la troisième fois avoir un bon espoir. Mais, au troisième mois, elle tomba malade, et nous n'avions pas de vieille matrone qui se pût charger de la soigner. Ses maux augmentèrent tellement qu'un jour, elle avorta. Je suis allé chez un fonctionnaire blanc qui me

¹ Créée en 1898 comme poste administratif, la ville est en train de devenir rapidement la capitale commerciale du Nord du Togo.

témoignait de l'amitié. Il me donna des médicaments, du vin et des biscuits. Je devais donner à ma femme du vin chaud, sucré et aromatisé avec des clous de girofle, et des biscuits. Mais elle mourut au bout de deux jours. J'ai pleuré. Il ne m'est jamais arrivé de pleurer autant que lors de la mort de ma femme Enyo. Lorsque ma propre mère mourut, je n'ai pas versé une larme.

Ma seconde femme fut Ayélévi, de Dégbénu¹. Son père s'appelait Klou, il était venu du pays anlo. Je la vis chez mon ami Doté, dont la mère était une épouse de Klou, et je lui demandai si l'on me donnerait la jeune fille pour femme. Il promit de lui en parler et, si elle était d'accord, il la demanderait à son père. Je demandai : "Elle n'est donc pas encore mariée ?" Sa réponse fut : "Certes, elle est fiancée, mais il me semble que son fiancé ne s'en soucie pas : il ne se préoccupe aucunement d'elle. - Qui est-ce donc ? - Un certain Folivi, de notre propre clan, fils de Do. Il a une place à Keta." Le père fut disposé à me recevoir, et il me prévint quand sa fille fut à la maison. J'y suis donc allé, nous avons discuté de la chose, et le père proposa que je me fasse photographe avec la jeune fille². Nous avons fait faire la photographie, et ensuite j'en ai fait cadeau à la jeune fille. Lors d'une seconde visite, j'ai pris mes amis Tossou et Aménou avec moi, et nous avons réglé les questions de détail. J'exprimai le désir de me marier bientôt. Mon beau-père dit que cela lui convenait. J'écrivis alors à ma mère, à Pla, afin qu'elle me donnât ses deux *gbéti* (perles), celles que, d'après les coutumes du pays, une belle-mère donne à sa belle-fille, car je me proposais d'amener une femme chez nous. Elle fit des difficultés, prétextant que j'avais toujours eu un emploi, mais que je ne lui avais jamais rien donné de mon salaire. A cause de cela, elle ne voulait pas me donner les perles non plus. Ma réponse fut : "Crois-tu que je voulais jeter mon argent à l'eau ? Je n'ai pas besoin de tes perles. J'ai assez pour m'en acheter quelques-unes." Nous avons donc fixé le jour du mariage. La fiancée se trouva vierge, et je donnai 320 marks pour elle. Un an après, elle mit au monde un enfant mort-né.

Un jour, mon ami Doté me pria de venir chez lui et, lorsque j'arrivai, il m'accueillit en riant : "J'ai une nouvelle pour toi. - Quoi donc ? - L'amant de ta femme lui a écrit une lettre du Cameroun ; elle m'a donné cette lettre pour que je la lui lise ; maintenant je vais te la lire aussi." De retour à la maison, j'ai battu ma femme, et elle me promit qu'elle ne recommencerait pas. J'allais justement partir pour un voyage d'affaires : je lui ordonnai de m'accompagner. Elle n'en avait pas envie et me disait : "Je te connais. Si tu dis : nous allons à Notsé, tu vas jusqu'à Atakpamé, et encore plus loin, en t'enfonçant dans la brousse. Je ne peux pas marcher jour et nuit. - Bon. Ça m'est égal. Veux-tu rester ici à Lomé

¹ Dans les proches environs d'Aného.

² Remarquer la précocité du métier de photographe au Togo.

ou retourner chez ton père à Dégbenou ? - J'irai à la maison." Je lui achetai pour cinq marks de tabac et deux bidons de pétrole, et les lui fis porter chez elle, dans son pays, afin qu'elle pût en faire le commerce et se nourrir. Lorsque je revins de l'intérieur, au bout de six mois, je rencontrai en route dans un village mon beau-frère, le mari de ma soeur. Celui-ci me dit : "Ta femme n'est plus chez elle. - Où est-elle donc ? - Lorsque tu es parti, elle est retournée à Lomé. Lorsqu'elle m'a réclamée la clef de ta maison, je la lui ai donnée. Nous travaillions alors à la construction d'un pont à Togblékopé et, un jour, mon garçon vint me raconter que ta femme amenait des hommes dans ta maison et les laissait dormir dans ton lit. J'y suis allé, j'ai affûté ma hache, et j'ai épié l'homme. Mais il m'a vu, et m'a échappé. Le lendemain matin, un dimanche, j'ai ordonné à ta femme de quitter la maison avec ses affaires. Elle est alors partie chez elle." Lorsque je suis arrivé chez moi, son père vint me trouver et voulut arranger l'affaire. Cependant, mes frères ne voulaient pas entendre parler d'une réconciliation : "Est-ce qu'un homme comme toi, dirent-ils, peut avoir une femme que tout le monde montre du doigt ? Elle est perdue pour toi. Sinon, nous ne te reconnaissons plus comme frère." Je la laissai donc aller. Plus tard, elle alla à Cotonou et "épousa" des Européens pour la nuit.

Après cela, j'ai épousé Talé. Elle appartenait à une vieille famille de Glidji. Son père s'appelait Atiwogbé Akpablidjabli, du clan Keta. Il était le premier conseiller de notre chef suprême à Glidji. Il s'était acheté une femme à Vogan, et elle lui avait donné trois filles et deux garçons, dont une était Talé. Comme je n'avais encore épousé aucune femme de notre tribu, je devais épouser Talé, de l'avis de tous. Je ne payai pas de dot pour elle, car, dirent mes frères, "Tu t'occupes de nous comme si tu étais notre père : il ne convient donc pas que nous prenions une dot de toi. Laisse-la venir chez toi, et si elle a un enfant, cela fortifiera notre famille." Deux ans après, je partis pour l'Europe. Elle ne m'avait pas donné d'enfant. J'ai entendu dire qu'elle a épousé un autre homme.

Awaw (Eve) était une femme de Sokodé, dans l'intérieur du Togo : son père était chef à Tabalo, entre Krikri et Bafilo. Je la rencontrai d'abord au marché de Sokodé, où elle me vendit du caoutchouc. Je conclus un arrangement avec elle : de me livrer tout son caoutchouc, contre quoi je lui livrerais des perles et des cotonnades de la côte. C'était une femme entendue, qui s'occupait aussi des teintures et qui comprenait la langue d'Atakpamé (le yorouba). Lorsque je lui demandai comment elle l'avait apprise, elle me répondit : "Dans mon enfance, je fus prise et vendue à Atakpamé. C'est ainsi que j'ai appris le yorouba. Plus tard, mon père m'a retrouvée et m'a rachetée." Je lui demandai : "Tu ne t'es pas mariée là ? - Si, j'ai épousé un Yorouba, qui avait été soldat auparavant. Il a été

condamné à trois mois de prison pour vol. Quand il a été libéré, je n'ai plus rien voulu avoir à faire avec lui. Depuis, je vis en célibataire, et je me nourris en faisant du commerce. Je voudrais bien me remarier, mais il faut que ce soit avec un homme sérieux. - Voilà, repris-je, j'aimerais aussi épouser une femme sérieuse, qui ferait du commerce avec moi. " Elle répondit : "Dès que je t'ai rencontré la première fois, ton genre m'a plu. J'aurais aimé te demander si tu avais une femme, mais la femme ne doit pas désirer l'homme : c'est l'homme qui désire la femme. Si tu en as envie, tu peux m'aimer. Je suis une femme née libre de Sokodé. Mon père est chef à Tabalo." Je demandai : "Dois-je aller et traiter avec ton père pour toi ? - Non, je ne suis plus une jeune fille vierge, mais une femme adulte, et j'ai été mariée. Mais, si tu veux, nous pouvons aller chez mon père, afin que je te le présente, ainsi que mes frères." Je fus d'accord et je dis : "Aujourd'hui, je retourne à Didaouré¹. De là, j'enverrai mes gens à Atakpamé afin qu'ils échangent mon caoutchouc contre d'autres marchandises. Dès que j'aurai disposé de celles-là, je reviendrai, et nous pourrons faire une visite à ton père et à tes frères." Lorsque cette affaire fut terminée, nous avons fait nos comptes. Elle avait apporté quarante kilogrammes de caoutchouc, que je lui ai achetés pour de l'argent et des tissus. Je me trouvais même lui devoir, mais elle fit : "Cela ne fait rien. Quand tes gens reviendront d'Atakpamé, tu pourras me donner le reste."

Nous sommes donc allés chez son père à Tabalo. On m'indiqua une case, on me fit cuire un repas. Quand j'eus mangé, ses frères apportèrent de la bière. Ensuite, un garçon vint avec le message que le chef voulait me voir. J'y suis allé, je m'assis sur une peau à côté de lui et nous nous sommes salués. Il fit apporter du vin de raphia par son domestique ; on m'en versa et je bus ; on versa ensuite au chef, puis à tous les assistants. Alors ma femme Awaw se leva, s'agenouilla devant son père et lui adressa les paroles suivantes : "Depuis trois ans et demi, j'ai vécu en célibataire. Je me serais volontiers remariée, mais je n'ai pas trouvé un homme sérieux. Alors, j'ai fait la connaissance de cet homme au marché, et je me suis déclarée prête à l'épouser. Je l'ai donc amené, afin que ma famille fasse sa connaissance, et, si vous êtes d'accord, je l'épouserai." La réponse fut : "Puisque tu es de Lomé et que les gens de Lomé sont connus comme des gens respectables, tu pourras avoir notre fille, si vraiment elle te plaît. De cette façon, nous aussi nous serons apparentés aux gens de la côte, et nous deviendrons leurs frères." Il prit sa fille par le poignet et me la donna. Je le remerciai et j'ajoutai : "Que Dieu nous donne à tous les deux de vivre en bonne santé." Le père dit : "Je ne veux pas de dot de toi. L'essentiel, c'est que vous viviez ensemble sans querelle. Si l'un fait du tort à l'autre, venez chez moi et j'arrangerai la chose. Et si jamais quelqu'un te fait une injustice dans le pays de Sokodé, dis-le moi²." Je le remercia à nouveau et je dis : "Nul ne se vante lui-même. Mais,

¹ Principal quartier commercial de Sokodé (antérieur à l'installation des Allemands).

² Ce sont les chefs de Tabalo qui ont traditionnellement la fonction de désigner les rois de Sokodé.

si tu te renseignes à mon sujet chez les marchands de la côte qui sont dans ce pays, tu apprendras si je suis un homme en qui on peut avoir confiance ou un méchant garnement. Je sors aussi d'une maison (royale) semblable à celle dont sort la fille que tu viens de me donner ; je m'appelle Foli."

Le lendemain matin, je chargeai Awaw d'acheter deux coupes de noix de kola et deux cruches de bière. L'après-midi, nous avons apporté ces objets en don de reconnaissance au père. Il appela la famille à s'assembler et répartit les cadeaux. Nous sommes restés là trois jours et, alors nous partîmes pour Kpaza, chez mon ami Adam Méatchi, un Peul, qui était chef de guerre de M. Djobo¹. Je lui ai acheté du caoutchouc, et je suis allé à Didaouré, pendant qu'Awaw restait à Kpaza avec mes affaires.

Awaw était une femme virile. Elle travaillait comme un homme. Elle était habile dans tout ce qui exigeait de l'habileté manuelle, particulièrement dans la teinture. C'était enfin une femme intelligente. La seule chose qui, quelquefois, amenait un peu de brouille entre nous fut qu'elle avait un petit penchant pour la boisson, et que je dus lui interdire de boire. Toutefois, elle me donnait raison et disait que c'était juste : une femme ne devait pas boire comme un homme. Lorsque je dus partir pour l'Europe, elle était justement partie avec une grosse provision de tissus pour faire du commerce à Kpalimé, de sorte que je ne l'ai pas revue. J'ai donné 30 marks à l'un de mes frères, en le chargeant de les lui remettre dès son retour pour son alimentation, et j'ajoutai que, dès que j'aurais reçu en Allemagne mon premier salaire, je lui enverrai régulièrement de l'argent, ainsi qu'à Talé. Trois mois après mon arrivée en Allemagne, la guerre² éclata. Lorsqu'elle fut finie, l'argent allemand s'effondra aussi. Un jour, je reçus une lettre du Togo me disant que Talé avait épousé un autre homme. Awaw continua son commerce, mais elle a trouvé la mort dans un accident d'auto.

- 16 -

Au temps de nos grands-pères, on s'attendait à ce que du respect soit témoigné aux aînés de la parenté et aux vieux en général. Celui qui ne le faisait pas était traité de vaurien : nul ne le prenait au sérieux, personne ne voulait avoir quelque chose à faire avec lui. Si un vieux ou une vieille était au travail, c'était un devoir pour les enfants de les aider ; si un vieux portait quelque chose de trop lourd, on devait le lui ôter et l'accompagner chez lui. Si tu voyais venir un vieillard et que tu étais enveloppé d'un beau pagne ou que tu avais un chapeau,

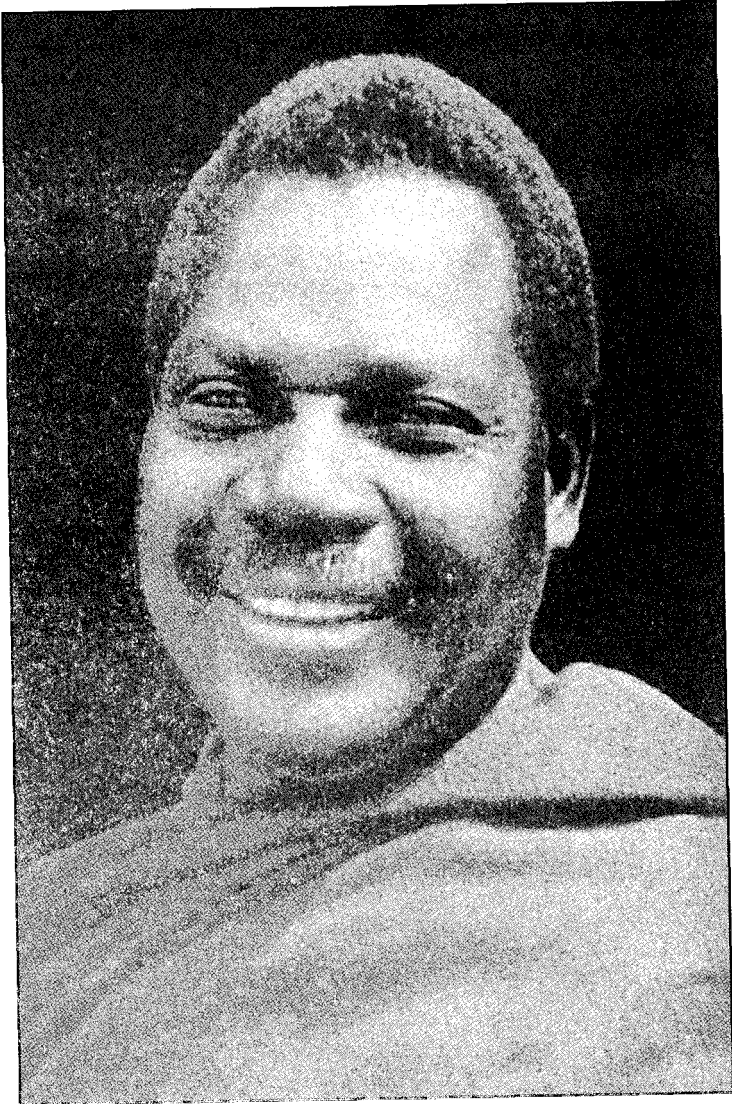
¹ Vraisemblablement Ouro Djobo Tchagodoumou, troisième chef supérieur des Kotokoli (1901-1906).

² Début août 1914.

alors que le vieillard s'en allait avec un vêtement simple, tu devais ôter ton pagne des épaules et le nouer autour de tes hanches, de telle sorte que le haut de ton corps fût nu ; tu ôtais ton chapeau et tu passais devant lui en position inclinée : tu lui témoignais du respect, que tu le connusses ou non. Si un enfant ne se conduisait pas bien, son père recevait un avertissement des anciens : "Surveille ton enfant ! Il se conduit comme si nous, les anciens, nous devons nous agenouiller devant lui." Les jeunes gens aussi étaient invités à surveiller un tel enfant. Si cela ne servait à rien, le chef convoquait les anciens à une séance publique. Les jeunes gens devaient attacher celui qui s'était mal comporté ; leur chef le fouettait jusqu'au sang, et l'on frottait ensuite les plaies avec du poivre.

Depuis que les Blancs sont venus, le monde a changé. Les enfants ne respectent plus leurs parents ; ils ne respectent d'ailleurs plus personne. Lorsque nos gens virent les Blancs avec de beaux habits et des souliers, ils s'imaginèrent que, dans le pays des Blancs, il n'y a pas de gens qui cultivent les champs ou qui font des travaux manuels : écrire serait leur unique occupation. Il arriva ainsi que nos enfants qui allaient à l'école et qui apprenaient à écrire ne voulaient plus rien savoir du travail réel, de la culture des champs, du ramassage de bois, de la pêche... Ils s'imaginent plus intelligents que leurs parents et que les vieux : ils se sentent très supérieurs. Des enfants qui n'ont pas encore jeté la coquille de leur oeuf se tiennent pour plus sages que leurs aïeux et que leurs ancêtres... Si un ancien veut leur parler du passé, ils n'ont pas d'oreilles pour lui et disent seulement : "Tout cela, nous le savons depuis longtemps : nous lisons des livres. Qu'est-ce que les anciens veulent nous dire, eux qui ne savent rien des livres ?" Enfants, pensez au proverbe des anciens : "Le singe dit : ce qui sort de la main des hommes est bon à manger ; mais le serpent comprit mal cela : il mordit l'homme à la main et le tua." Si vous êtes désordonnés et si vos têtes en sont toutes tournées, vos vertiges deviendront visibles. Evidemment, des choses semblables se rencontrent aussi dans le pays des Blancs, mais c'est justement pour cela que je vous dis : "Nul ne dit de la mère d'un autre que c'est la sienne." Même si ta mère est pauvre et défigurée, c'est ta mère, et tu lui dois le respect. Un autre proverbe dit : "On ne rit pas d'une belle-mère, même si elle est maigre." Nous avons un bon et riche pays, et nous avons notre propre langue : "L'oiseau parle sa langue, et non une langue étrangère." Nul ne doit jeter derrière lui la langue que Dieu lui a donnée. Dans cent ans, vous le regretteriez. C'est pourquoi tenez ferme ce que Dieu vous a donné à garder.

Dans les pays des Blancs, les gens qui prennent la houe dans leur main et qui travaillent les champs sont la force de l'Etat.



BONIFACE FOLI

CARTE N°4 : LA SIERRA LEONE



III

SAMBA
paysan et soldat
(Sierra Leone)

Samba, le Sierra-léonais d'ethnie mendé¹, se décrit lui-même comme un personnage bien peu recommandable : vindicatif, cupide, joueur, dragueur sans scrupules, soldat pour le pouvoir de brimer les civils mais lâche au combat, recherchant dans les pratiques magiques les moyens de se venger, il est lui-même le responsable de ses malheurs dans la première partie de sa vie. Il est ensuite surtout la victime de la malchance et de la malignité des autres, mais cette malveillance qui le poursuit est le fruit de son comportement asocial antérieur. L'origine de cette personnalité peu avenante pour ses proches (mais dont la sincérité attire la sympathie du lecteur) s'éclaire dans les premières lignes du récit : bien que de famille aisée, Samba a été un orphelin maltraité par une marâtre jalouse et hypocrite, selon un schéma que l'on retrouve si souvent à l'origine de la marginalisation des enfants dans les villes de l'Afrique contemporaine. Comme eux, il est avide de changement, ouvert à toutes les aventures, honnêtes ou non. Pour résumer, il est remarquablement "moderne".

Mon nom est Samba, et je crois que je suis âgé de 48 ans. Mon père, nommé Abambolowou, et ma mère, Nyonyo, demeuraient à Lago dans la chefferie Nongowa, en Sierra Leone. C'est là que je fus mis au monde. Ma mère mourut lorsque j'étais encore jeune. Mon père avait trois autres femmes. La plus âgée devait remplacer ma mère pour les soins à me donner : mon père l'ordonna ainsi.

Ce fut une vie dure que celle que je dus mener, car cette femme cruelle n'avait pas eu d'enfant et avait été jalouse de ma mère à cause de cela, et cette disposition inamicale persista après la mort subite de ma mère. Elle se montrait amicale envers moi lorsque mon père était là, mais en son absence elle était une ennemie acerbe, et les deux autres épouses l'aidaient à me faire de la peine.

Je me souviens qu'un jour, je fus presque tué par un poison qu'elle avait mis dans ma nourriture. Comme je n'avais pas très faim, je n'avais mangé qu'une partie du plat, et gardé le reste pour le repas du soir. Je ne fus donc qu'indisposé. Mon père conçut des soupçons et, pour me protéger d'elle, il m'envoya chez le chef Nyagua², à Panguma. Je devins le porteur de son sabre et

¹ Principale groupe ethnique du Sud de la Sierra Leone.

² A la tête, depuis 1889, de la plus puissante chefferie de l'Est du pays.

de son fétiche protecteur. J'avais ainsi, à l'âge de quatorze ans, un office que l'on considérait comme très honorable : je portais la vie et la force protectrice de ce grand personnage. J'étais ainsi à l'abri de tout danger, car si quelque malheur m'arrivait - que ce soit par un accident ou par un sortilège malfaisant - le fauteur était certain que le même sort l'atteindrait.

Les gens disaient que j'étais un méchant garçon parce que je renseignais souvent le chef sur la mauvaise conduite de ses femmes et de ses esclaves, ce qui leur amenait des châtiments sévères : soit la bastonnade, soit la mort.

Un jour, je tombai malade. Il fut reconnu que j'étais devenu la proie de sorcières. Je fus donc remis à un médecin pour qu'il anéantisse par ses sorcelleries les machinations des sorcières. Cet homme connaissait l'art de la divination par des signes qu'il écrivait dans le sable, et il trouva que c'était l'esprit de ma mère qui cherchait à me prendre avec lui. Le sorcier lia quelques noeuds autour de mon poignet ; ils devaient agir sur l'esprit pour qu'il me laissât. Au bout d'un mois, je fus remis. Peu de temps après, eut lieu un grand événement dont beaucoup de Mendé âgés se souviennent encore aujourd'hui : des Blancs sont venus et, après un bref combat, ils emmenèrent le chef Nyagua¹. Depuis ce temps, il y a eu chaque année des changements dans notre pays.

Lorsque Nyagua fut emmené, je restai sous la protection d'un de ses guerriers nommé Vonyo Ngoulougwa. J'appris vers ce temps-là la mort de mon père. Comme je n'avais plus aucune raison de retourner chez moi, je donnai toute ma confiance à Ngoulougwa, et je le regardai comme mon père et ma mère. Quelques personnes croyaient que j'étais un esclave, mais cet homme connaissait mon histoire et me traitait toujours amicalement.

A l'âge de quinze ans environ, je fus initié dans l'association des Poro (association d'hommes)². Dès lors, j'étais considéré comme un adulte et, comme j'avais reçu dans cette grande association des instructions sur les choses sexuelles, je commençai à avoir un amour secret pour l'une des femmes de Ngoulougwa. Il apprit la chose, mais ne dit rien parce que je travaillais pour lui.

Cette femme, en qui j'avais pleine confiance, se montra infidèle envers moi ; au bout de quelques semaines, elle prit un autre amant et ne s'inquiéta plus

¹ Nyagua fut l'un des trois principaux dirigeants de la grande révolte qui, en 1898, souleva presque tout le "protectorat" de la Sierra Leone (établi en 1896 sur la partie continentale du pays), quand les Anglais avaient maladroitement voulu y imposer une lourde taxe sur les habitations ("*Hut tax*"). En juin 1899, la cité fortifiée de Panguma fut bombardée, et Nyagua envoyé en exil en Gold Coast (où il mourra en 1906), laissant un certain désordre dans la région, dont le chef-lieu fut transféré de Panguma à Kenema.

² Il s'agit de la grande confrérie initiatique masculine commune à l'ensemble des groupes mandingues de cette partie de l'Afrique (elle fut ainsi le véhicule de l'ordre de révolte en 1898).

de moi. Une nuit, la société des Boundou (association de femmes) célébrait une fête dans la ville. Je me promenais dans la rue pour regarder danser les masques du Boundou. En passant devant une maison, j'y perçus la voix de ma ci-devant amie. J'entrai et lorsque je lui demandai ce qu'elle y faisait, elle se mit en rage et me dénonça à son époux. Je ne pouvais nier avoir été son amant : j'avouai franchement ma faute à Ngoulougwa. Il porta l'affaire devant un tribunal, et je fus condamné à travailler pour lui cinq ans, en fait si longtemps que je devenais son esclave. Il me traitait avec cruauté et me faisait mettre dans le bois¹ pour la moindre peccadille.

Au bout des cinq ans, je quittai ce guerrier, et j'allai chez mon oncle Benya, à Dodo, pour lui raconter mes malheurs. Je lui dis mon désir de me venger de cette femme qui m'avait trahi, et il consentit avec plaisir à m'aider à détruire cette femme par les forces de la sorcellerie. Il me chargea d'abord de lui procurer deux noix de kola ; il remit celles-ci à un devin pour qu'il trouvât le moyen par lequel il nous serait possible de nuire à cette femme. Le devin nous conseilla d'aller chez un "Iambo", c'est-à-dire un sorcier des serpents, afin qu'il mette un serpent devant cette femme et la tue ainsi. Mais l'homme aux serpents nous trompa, et plus tard je découvris que c'était un escroc, qui s'était amassé une fortune grâce à ses serpents trompeurs.

J'entrepris ensuite un voyage vers le pays Gbando, car il circulait parmi nous des histoires sur les médecins qui s'y trouvaient et qui pouvaient tuer leurs victimes d'un simple regard. Mon oncle fit le nécessaire pour que je puisse partir de nuit sans être aperçu car, si on avait appris quelque chose de mes intentions, j'aurais été châtié comme préparant un meurtre. Je m'esquivai donc à minuit, alors que tous dormaient, pour aller à Kailahun, où je suis arrivé après six jours de voyage pénible.

Après avoir erré deux jours, je trouvai un homme qui me promit de me donner un liquide qui tuerait toute personne qui regarderait le visage de quelqu'un qui en aurait frotté le sien. Mais on me posa deux conditions que je ne pus satisfaire. On exigeait que je dise le tort m'avait fait la femme que je voulais tuer; or cette femme ne m'avait fait aucune injustice, et je n'osais pas mentir. En second lieu, il m'incombait, en compensation pour la vie de cette femme, de laisser mourir un membre de ma famille². Cela, je refusai de le faire. Alors, le médecin dit que, faute d'un acquiescement à ces deux conditions, il ne ferait rien pour moi. Je quittai donc ce village, et je m'en retournai à Panguma, et de là à Dodo. Après l'échec de mes tentatives de faire mourir cette femme, j'ai travaillé deux ans sur la ferme de mon oncle, et il promit de me donner sa fille comme

¹ Une sorte de carcan entravant les mouvements.

² Démarche incontournable pour entrer dans le monde des sorciers.

épouse. J'acceptai avec le plus grand plaisir cette offre. J'ai vécu heureux et en paix chez lui et il fit son possible pour m'initier à toutes les connaissances des sorciers méné. Comme j'avais la réputation d'être un oiseau de malheur, le manque de réussite de toutes mes entreprises était considéré comme le résultat de machinations de sorcières qui désiraient me priver de toutes les bonnes choses de la vie. Contre cela, l'unique remède était d'entrer dans la société du Kondo, qui dispose de remèdes infailibles contre les entreprises malfaisantes des sorcières. Ma réception dans cette société secrète exigea des dépenses considérables mais, à partir de ce temps, je n'ai jamais éprouvé la moindre crainte des sorcières. On me donna, en effet, certains onguents pour que je m'en frotte le corps le soir, afin qu'aucune sorcière ne puisse me voir lorsque je dormais.

Après m'être affilié à cette société afin de me mettre à l'abri des sorcières, et me sachant en possession de secours puissants -dont je suis encore aujourd'hui convaincu qu'ils me protègent- je décidai d'épouser la femme que mon oncle¹, m'avait promise. Je n'eus pas à payer beaucoup pour la jeune fille, puisqu'elle était une fille de mon oncle et mes services avaient plus de valeur pour lui qu'un paiement d'argent. Je n'avais jamais de ma vie travaillé. Je lui obéissais comme un chien obéit à son maître, de peur de perdre la jeune fille.

Mon oncle considérait sa promesse comme chose sérieuse. En effet, si, sans faute de ma part, il avait modifié ses intentions, il aurait eu à redouter la malédiction des esprits de nos ancêtres. Enfin, après cinq ans de travail dur et après que la jeune fille fût entrée dans l'association Boundou, elle me fut donnée comme femme. Comme elle n'était pas encore nubile, le mariage ne fut consommé qu'un an plus tard. C'est alors seulement que nous avons pu nous unir.

Après avoir obtenu ce que je désirais, je n'étais plus tranquille, et je me sentis poussé à m'en aller au loin pour tenter le sort. Je n'en parlai à personne cependant. Au bout de quelque temps, une occasion me fut offerte de me séparer de mon oncle sans me quereller avec lui. Un soldat de Freetown visita un jour notre village et répandit la terreur par sa manière d'agir impertinente ; il saisissait des poules et il prenait des noix de kola sans les payer, et quiconque s'aventurait à exiger de lui un remboursement était battu sans pitié. Il réquisitionna de force un logement. Tout à coup, je n'eus plus d'autre désir que de devenir soldat, puisque l'on pouvait arriver ainsi à s'enrichir si facilement. Vers minuit, je me glissai dans le logis de ce soldat, et je le décidai à exiger des gens du village que je l'accompagne jusqu'à la gare.

¹ Exemple de mariage préférentiel avec la cousine croisée (mais on ne sait si c'est du côté paternel ou du côté maternel).

Le lendemain matin, il me fut facile de quitter mon oncle, car le soldat ordonna que moi seul je devais porter sa charge, ajoutant que je reviendrais dans quelques jours. Ma femme pleura, car il lui était pénible de se séparer ainsi de moi sans préavis. Je le fis aussi, comme si j'étais triste, mais en vérité, j'étais heureux, car je pensais qu'après être engagé dans l'armée, je trouverais le moyen de faire venir ma femme.

Nous sommes donc partis. Le soldat avait rang de caporal. Il était certain que, dès notre arrivée à Freetown, on m'admettrait à la caserne comme soldat. Il me prêta donc, lorsque nous arrivâmes à Hagha, la gare du chemin de fer, l'argent pour le voyage et déclara que je le rembourserais à Freetown sur ma solde. Nous voilà donc en route pour Freetown. Quel spectacle merveilleux ! Un endroit bien différent des cases indigènes qui, dans nos villages, sont dispersées sans ordre. Je fus pris comme recrue, et je travaillai avec tant de zèle que bientôt je devins vraiment un soldat régulier de l'armée. Que fallait-il faire pour monter en grade ? J'avais appris dans ma vie antérieure que, pour réussir dans la vie, le secours d'un "médecin indigène" était le moyen le plus certain.

Je me mis donc à faire des connaissances parmi les gens de Freetown, car jusque-là je n'avais appris à en connaître que quelques-uns. Les difficultés furent vite surmontées lorsque j'eus fait la connaissance d'Amara Kekoura, un Mendé qui avait travaillé pendant quelque temps ici (à Freetown) comme boulanger, et à qui j'offrais quelques pennies chaque fois que je le rencontrais, pour s'acheter du tabac. Après avoir gagné ainsi son amitié, je lui expliquai à quoi j'aspirais, et il me recommanda le santigi¹ Déen qui, d'après lui, aurait déjà aidé beaucoup de gens. Un jour donc, nous avons été à sa maison, qui se trouvait un peu éloignée de la ville, et nous l'avons salué. Nous avons trouvé le vieux santigi tissant une longue bande de tissu blanc dont il avait besoin pour ses sortilèges, comme je l'appris par la suite. Nous le priâmes de nous accorder un entretien confidentiel, et il nous mena dans une de ses pièces, qui était en fait le laboratoire dans lequel il préparait les médicaments qui apportaient l'heureuse chance. Amara Kekoura me présenta brièvement à ce célèbre médecin, et lui demanda s'il serait disposé à m'aider. L'homme se déclara d'accord, étant entendu que nous consentions à payer trente-cinq shillings. Nous acceptâmes ses exigences, quelques dures qu'elles fussent, mais nous expliquâmes que nous réglerions la somme en sept versements mensuels. Cela lui alla, mais il nous donna l'avertissement que si je restais son débiteur pour un seul shilling, il me ferait du mal avec un de ses puissants médicaments, qui tue un homme au loin.

¹ Maître en pouvoirs magiques.

Je promis de tenir ma parole. Le lendemain il me donna une bouteille avec de l'eau rouge, dont je devais chaque jour me frotter le front avant de me rendre à mon travail. Il me donna aussi quelques sortilèges à mettre sous mon oreiller, car il eût été dangereux de les porter dans les rangs. Ces médicaments eurent vite leur effet, car en deux mois j'étais caporal, et cela me permit de payer cet homme sans peine.

Quatre mois après mon entrée dans l'armée, nous avons reçu l'ordre de partir pour un pays appelé Cameroun, afin d'y combattre pour le gouvernement britannique. En effet, les Blancs avaient engagé une palabre sérieuse dans leur pays, et la lutte pour la victoire s'était étendue par de là les mers jusque dans cette région du pays des Noirs. Nous avons été à ce Cameroun sur un gros et fort navire, et nous y sommes restés, quelquefois en combattant et, après cela, en creusant des trous profonds dans lesquels les soldats se cachaient et tiraient du fusil¹. Dans toutes ces affaires, je me tenais aussi loin en arrière que je le pouvais, et je fus bientôt rétrogradé jusqu'à n'être plus que simple porteur de fusil. Cependant, pendant tout le temps, alors que la vie de tous était dans le plus grand danger, j'étais reconnaissant à mon médecin santigi de ce qu'il m'avait donné à Freetown les médicaments qui, en plusieurs occasions, m'ont sauvé la vie. Beaucoup de mes camarades furent tués et beaucoup furent blessés, mais moi, je ne fus pas touché, et ceci affermit ma foi dans le santigi. Après la guerre, on nous paya à tous de grosses sommes d'argent. Ceci me remplit de fierté. Je croyais avoir atteint le but de mes désirs : être possesseur d'une grande fortune.

Dès notre arrivée à Freetown, je partis tout droit pour la maison du santigi, pour le remercier pour le soin qu'il avait pris de moi, en me donnant ses sortilèges avant notre départ pour ce terrible Cameroun. Mon intention était de lui faire plaisir avec quelques pennies, mais lorsque j'arrivai, je ne rencontrai que des visages inconnus et j'appris en réponse à mes questions qu'il était mort la semaine même au cours de laquelle nous avions quitté la Sierra Leone. Les gens que je trouvais dans sa maison étaient de sa parenté, et jouissaient maintenant de la maison et des biens précieux que le défunt avait laissés. J'exprimais ma sympathie pour la perte de mon ami en faisant cadeau aux siens de cinq shillings, et je quittai la maison. La perte de ce guide de ma vie me toucha de près, et je cherchais alors, puisqu'il était mort, d'autres moyens avec lesquels m'aider.

Avec l'argent reçu pour mon service militaire, je goûtai à tous les genres de plaisirs de Freetown, et principalement à la boisson et au jeu. Bientôt je fus

¹ Après la conquête du Douala (octobre 1914), l'avance des Britanniques vers Yaoundé, où s'était réfugiée l'administration allemande, s'enlise dans une guerre de tranchées en pleine forêt tropicale, guerre de position pénible et sanglante qui durera toute l'année 1915.

connu comme un habile joueur aux cartes. Je me rappelle avoir, au cours d'une partie, fait d'un Soussou¹ un homme pauvre et, dans toute la caserne, ma réputation de maître dans les jeux de cartes se répandit.

J'écrivis plusieurs lettres à mon oncle, et je le priai de m'envoyer ma femme, mais il s'y refusa, prétextant que je l'avais trompé en l'abandonnant subrepticement. On me rapporta aussi qu'il mettait en oeuvre, moyennant divers mauvais médicaments, des malédictions qui devaient non me tuer, mais m'amener des malheurs et me rendre pauvre, afin que je fusse contraint de retourner à la maison.

Peu de temps après, je tombais très malade de la syphilis, et je fus libéré de l'armée à cause de cela, avec une petite indemnité. Je donnai la moitié de mon avoir aux médecins haoussa, et lorsque ma santé fut rétablie, mon argent avait presque disparu. Je décidai donc de retourner à la maison afin que mon oncle retirât ses malédictions. J'avais cependant si peu de moyens que j'eus honte, après une si longue absence, d'arriver à la maison en homme pauvre. Cependant, il me fallait rentrer. Le meilleur échappatoire était de jouer aux cartes et de voir si mon habilité me ramènerait mon bonheur antérieur. Je recommençai donc à jouer. Mais au lieu de s'améliorer, ça alla plus mal. Je perdis ainsi tout mon argent et tout ce que je possédais, et je dus reconnaître la situation épouvantable dans laquelle je me trouvais. Dans cet état de dénuement absolu, je ne pouvais plus rester dans la ville, où la vie était si difficile. Je pensai donc aller pour quelque temps à l'intérieur du pays pour vivre chez les paysans mendé, car ceux-ci sont plus hospitaliers que les créoles² et les métis de Freetown. Sans rien porter et sans argent pour acheter des vivres, je pris donc la route pour aller chez mon peuple ; mais je n'avais pas l'intention d'aller dans un tel état chez mes propres parents.

Je m'arrêtai en premier lieu à Pujehun, chez un homme appelé Abou, qui était pauvre, mais qui avait une ferme et qui était tout disposé à accueillir un homme sans le sou tel que moi, dans l'espoir que je l'aiderais avec les travaux des champs. De tels cas sont assez fréquents dans notre pays. Je fus donc un simple valet chez cet homme qui, à mon avis, m'était très inférieur. Cependant, sans que je l'aie su, des nouvelles étaient arrivées à mon oncle à Dodo comme quoi j'avais été malade et ruiné et, ce qui était pire, que je m'étais donné en gage à un homme à qui je devais de l'argent³. Cette dernière information fut un tel coup pour mon oncle qu'il envoya des gens à ma recherche. Trois jeunes gens chargés de riz et

¹ Ethnie à cheval sur le nord-ouest de la Sierra Leone et la côte de la Guinée française.

² Ou Krio. Descendants des esclaves rattrapés en haute mer par la marine britannique et débarqués libres à Freetown, où ils sont devenus une bourgeoisie profondément anglicisée.

³ Selon la pratique de l'esclavage temporaire du débiteur (ou d'un de ses enfants) auprès de son créancier.

ayant trois livres anglaises et dix shillings¹ furent expédiés dans ce but et, au bout de six semaines, ils me trouvèrent.

Par un chaud après-midi, alors que je me baignais dans une rivière près de Pujehun après une pénible journée de travail, j'entendis quelqu'un derrière moi m'appeler par mon nom. La voix me sembla familière et, m'étant retourné, j'aperçus trois jeunes gens que je connaissais bien : les bras tendus, ils venaient vers moi pour me saluer. Ma joie fut sans bornes. Ils me racontèrent sans attendre pourquoi ils venaient, et ils voulaient en tout cas m'emmener tout de suite avec eux. Je les amenai à mon maître, qui les accueillit on ne peut plus amicalement, mais qui fut très triste lorsqu'il apprit qu'ils étaient venus pour m'emmener. Mais, en cet instant, je me préoccupai peu de savoir s'il était blessé ou non dans ses sentiments : mon unique désir était de ne pas manquer cette occasion précieuse, mais de partir avec ces gens, pour me retrouver en paix chez nous.

Les hommes me racontèrent que ma femme était devenue l'épouse d'un étranger, qui vivait chez mon oncle comme laboureur. Dès que j'entendis cela, je commençai, dans ma tête, à préparer de mauvais tours à cet homme qui avait commis l'adultère avec ma femme. Bien que je me prétendisse déçu, j'étais, en réalité, content dans mon for intérieur, car cela m'offrait la possibilité d'obtenir de l'argent de cet étranger, argent avec lequel je pourrais m'acheter des vêtements.

Mon oncle avait envoyé aussi un beau vêtement pour moi, au cas où je n'eusse rien eu à mettre. Et c'était le cas. Dès que je fus vêtu de neuf, il n'y avait plus de raison pour remettre mon départ, même un jour de plus. Nous partîmes donc le lendemain et, après trois jours, de marches forcées, depuis le matin tôt jusque tard le soir, nous arrivâmes à Dodo, le village de mon oncle. Tous les membres de ma famille vinrent à la maison après une si longue absence et tant d'expériences pénibles. Je fus rapporté chez moi dans les bras de mes cousins, et ma femme se mit avec empressement à me préparer à manger. Le même soir, tous ceux de ma famille se réunirent chez nous et, selon la coutume de notre pays, je les priai de me raconter tout ce qui s'était passé pendant que j'étais à l'étranger. Lorsqu'ils m'eurent informé de tout ce qui méritait d'être raconté, je leur fis part de mes malheurs et, à juger d'après l'expression de leurs visages, ils furent de coeur avec moi dans mes aventures. Mon oncle parla en dernier ; il me souhaita la bienvenue dans la patrie et me rendit, comme demeure, la maison que j'avais eue auparavant.

Après cette réconciliation avec ceux de ma famille, ma femme s'avança, se jeta à mes pieds et avoua que, comme elle était toute seule, elle avait été

¹ Somme coquette : 70 shillings (la livre sterling vaut 20 shillings).

coupable d'adultère avec Amara -c'est ainsi que s'appelait l'étranger dont j'avais entendu parler par les messagers-, mais elle venait maintenant vers moi pour m'être de nouveau une épouse fidèle. Amara fut appelé, il s'approcha tout tremblant et reconnut sa faute. Je remis le cas à mon oncle, qui était son maître, et celui-ci décida que, puisqu'Amara avait travaillé pour lui sur sa ferme, il n'aurait qu'à me donner une poule et une mesure de riz comme indemnité. Il fut fait comme il avait décidé, et ma femme s'installa à nouveau amicalement chez moi. Toutefois, l'amitié qui avait existé entre Amara et ma femme ne cessa pas tout de suite : ils avaient des rencontres secrètes dès que je relâchais un peu ma surveillance.

Ma femme chercha un moyen pratique de détourner mon attention et d'avoir davantage d'occasions pour aller faire des visites à Amara. Elle me trouva une seconde femme. Celle-ci était plus jeune que ma femme et était mariée avec un marchand mandingue¹. A l'instigation de ma femme, elle m'entraîna tellement que je commençai à la fréquenter. Peu après, devant le tribunal, elle déclara publiquement qu'elle n'aimait plus son époux et qu'elle avait l'intention de m'épouser à sa place.

Je ne pouvais nier l'accusation d'avoir eu des rapports illégitimes avec elle et de l'avoir amenée à abandonner son mari. Je fus donc obligé de remplacer l'argent payé pour elle, lors du mariage, soit quatorze livres anglaises². Je fus aussi condamné à payer les frais du jugement, soit un quart de livre³. Comme je ne pouvais pas payer, on me mit dans le bois. Mon oncle était furieux de ce que, par ma légèreté, je m'étais mis dans une telle situation. Toutefois, comme chef de famille, il ne pouvait se soustraire au devoir de m'aider. Accompagné de mes cousins, il se rendit chez le chef demandant humblement ma libération et promettant de prendre toute responsabilité si je me sauvais ou je ne remplissais pas mes devoirs. Lorsque mon oncle eut payé les frais de justice, je fus relâché, mais mon épreuve la plus grande commença ce jour-là, et elle ne devait prendre fin qu'au bout de quatre ans. Pendant ces années de soucis, j'étais pour toute la famille un objet de mépris, car les membres me reprochaient perpétuellement que toute leur peine et tout leur travail ne leur rapportait rien, puisque le peu qu'ils gagnaient ne servait qu'à réparer les sottises que j'avais faites à eux tous. Je ne dois pas oublier de dire cependant que Fatima -c'est ainsi que s'appelait ma seconde femme, qui avait été cause de tout le malheur- me fut d'un grand secours. Elle était jour et nuit derrière moi dans la brousse, et elle ramassait les noix de palme que j'avais fait tomber des palmiers. Quant à ma première femme, elle était tout à son amour pour Amara.

¹ Marchands itinérants qui parcourent d'énormes distances à travers toute l'Afrique de l'Ouest.

² 280 shillings.

³ 5 shillings.

Peu à peu, le remboursement de la dot fut chose faite, et je m'installai avec mes deux femmes. Cependant, je détestais la première et j'avais un grand penchant pour Fatima, car elle cherchait à me témoigner son affection véritable par tous les moyens ; elle partageait tous les soucis que j'avais, et je me sentais consolé lorsqu'elle était auprès de moi. Comme je l'ai déjà dit, ma première femme avait donné toute son affection à Amara. Au cours de l'année suivante, elle fut divorcée, et Amara remboursa la dot, grâce à quoi je me trouvai à même de rembourser en entier à Bangali tout ce qu'il réclamait pour Fatima.

Après ces années troublées, je me décidai à consacrer dorénavant tout mon énergie à la culture de la terre, et j'y réussis si bien que j'arrivai bientôt à un modeste bien-être. A mesure que les conditions devenaient meilleures et que je me trouvais plus tranquille moralement, le désir s'éveilla en moi d'apprendre un métier qui me permettrait d'acheter des vêtements pour ma femme et pour moi, au lieu de ne vendre que le peu de riz que nous récoltions, comme nous l'avions fait jusque-là. J'eus l'idée de m'essayer à l'art du tissage et comme justement, dans l'année dont je parle, il y avait beaucoup de coton dans notre plantation, il me fut facile de trouver la matière première et de commencer tout de suite à travailler. Mon moniteur fut un vieillard nommé Ngégba, qui était disposé à me communiquer tout ce qu'il savait du tissage. Au bout de quelque temps, j'eus la réputation d'être un bon tisserand. Je devais cette réputation non seulement à ce que j'avais appris de Ngégba, mais à ce que j'avais étudié des échantillons provenant d'autres sources. C'est le métier que j'exerce encore aujourd'hui, et il m'a beaucoup aidé.

Comme Fatima était seule et n'avait pas d'enfant, elle se plaignait souvent de sa solitude, elle réclamait une camarade et fit de nombreuses tentatives pour me procurer une jeune fille comme nouvelle femme. Comme entretemps, j'étais devenu riche et capable de payer sans difficulté la dot d'une épouse, l'acquisition d'une seconde femme était peu de chose pour moi. Nous étions donc trois, et notre travail aux champs devenait plus léger et plus gai, bien que mes deux femmes se disputassent souvent pour des choses insignifiantes. Je découvris que ma première femme Fatima n'avait poussé Benda -c'est le nom de la jeune femme- à m'épouser que parce qu'elle avait observé en moi le désir d'avoir une seconde femme, mais qu'elle aurait préféré faire seule les cultures plutôt que d'avoir à partager avec une camarade.

Au début, je croyais que je pourrais, par des discours sur l'amitié, amener les deux femmes à comprendre mon point de vue et à s'aimer l'une l'autre. Mais, plus je cherchais à les réconcilier, plus elles se détestaient. Tant et si bien

qu'un jour, alors que je m'étais éloigné pour couper des noix de palme, elles en vinrent à se donner des coups de bâton. A mon retour à la cabane, je trouvai tous les objets et toute l'installation dans un tel désordre qu'il m'apparut qu'un combat avait dû y avoir lieu, bien qu'on ne vît ni de près ni de loin âme qui vive.

Je me mis en route pour la ville. Sur le chemin, je rencontrai le messager du chef suprême, qui me dit : "Je suis envoyé par le chef de Dodo pour t'appeler et pour te convoquer à son tribunal pour y traiter une affaire te concernant. De plus, je dois te prévenir que, si tu refuses de venir au tribunal, je dois t'y mener de force. D'après la loi de la chefferie, tu dois me payer un shilling pour t'y avoir convoqué." Je compris ce qui était arrivé. Il était évident que mes femmes s'étaient livrées un combat dans la brousse (c'est-à-dire en dehors du village) ce qui est interdit par la loi du pays. Elles avaient été par conséquent condamnées à une amende pécuniaire, et je devrais payer, car j'étais responsable pour les voies de fait de mes femmes.

Je priai le messager de revenir avec moi à la case de la plantation, et je lui donnai un poulet au lieu du shilling qu'il avait réclamé, ce dont il fut tout à fait satisfait. Nous nous rendîmes alors à la ville, il me remit au tribunal et repartit avec un autre message. On m'imposa une amende de cinq livres anglaises et de deux boisseaux de riz. Comme je ne possédais qu'une partie de cette redevance en riz et autres objets, et que je ne pouvais donc payer toute l'amende d'un coup, on me mit au bois jusqu'au paiement du reste.

Ce malheur fut si grand que presque tout ce que je possédais me fut pris, et non seulement cela : quelques chefs subalternes décidèrent mes femmes à se faire divorcer pendant que j'étais au bois. L'une le fit en fait avant que ma cause fût jugée. Et ce fut Fatima qui fit cet acte mauvais ; elle, la cause de tous mes malheurs, profita de ce que j'étais mal avec les chefs. Elle eut naturellement le dessus. Je ne reçus pas la dot de retour que j'avais versée pour elle et le peu qui me restait fut mangé par le procès qu'elle avait provoqué.

Mon oncle chercha à m'aider, mais il constata vite qu'il avait tous les autres chefs contre lui, et plus je cherchais à alléger ma situation, plus les chefs cherchaient à trouver de nouvelles accusations contre moi, car ils étaient convaincus que j'avais dû amasser beaucoup d'argent au cours des quelques années consacrées à l'agriculture et au tissage.

Ma situation empirait donc de jour en jour, à un tel point que mon oncle lui-même me donna le conseil de quitter Dodo et d'aller à Panguma, chez son cousin Krouiy Gboli, qui était un homme respecté et riche. Je m'y rendis donc avec ma femme ; le lendemain de notre arrivée, je lui racontai toutes mes

expériences malheureuses, et je terminai en le priant de me laisser rester quelques jours chez lui. Il me dit amicalement que j'étais le bienvenu et me remit à sa soeur Kéma Nyagbla, en me chargeant de surveiller la tenue de sa maison. C'était une responsabilité considérable, et qui fut un grand avantage pour moi, car cette femme n'avait pas beaucoup d'expérience dans les affaires d'argent, et j'avais à m'occuper de tout pour elle. Elle fut si parfaitement satisfaite de moi qu'elle m'adopta.

A mon arrivée à Panguma, il me restait trois livres : c'était tout ce qui subsistait de la fortune pour laquelle j'avais tant travaillé. Je remis cette somme à ma tante Kéma Nyagbla, pour la garder. Six mois plus tard, cette femme importante mourut, et tous ses serviteurs -parmi lesquels j'étais compris- furent invités. Cette invitation fut la cause de ma perte, alors que si j'avais pu prévoir la marche des choses, elle aurait pu tourner à mon bonheur. J'avais, comme il a été dit ci-dessus, remis trois livres à la défunte pour être conservées par elle ; on nous invita à désigner ce que la défunte nous devait et soit de renoncer à la somme, soit de nous la faire payer par sa famille. Tous les autres membres de la famille avaient renoncé à leur dû, et on m'appela pour que je fasse l'une ou l'autre des deux choses. Il me fut pénible de renoncer à mon bien, et j'exigeai donc que la famille me payât la somme. Si j'avais été mieux informé, j'aurais aussi renoncé à ma dette, car la défunte n'avait pas d'enfant et j'étais le plus âgé de ses fils adoptifs, donc son parent le plus proche et j'aurais été l'héritier de tous les biens qu'elle laissait. Mais puisque la somme due m'avait été remise tout de suite, j'avais renoncé à tous mes droits à l'héritage. Un autre parent fut établi héritier et aujourd'hui, c'est un homme riche, avec beaucoup de femmes et de bétail.

Après ce triste événement, que je déplore encore aujourd'hui, je commençai à faire du commerce avec l'argent qui m'était resté. Mais, au bout de peu de temps, tout fut perdu, et je n'avais plus aucun espoir de réussir dans la vie. Depuis la perte de cet argent, je n'ai plus jamais eu envie de faire du commerce ou de m'en aller de la maison ; je me contentais de travailler pour mon oncle sur la plantation. Chaque année, à la fin des cultures, je me disais que je ferais une petite plantation pour ma femme devenue alors une fidèle amie, mais je ne l'ai jamais fait, et maintenant elle est morte.

Après cela, je m'en remis complètement à mon oncle. Je comptai sur lui pour tout, pour le manger et la boisson, pour la femme et pour le reste. Depuis ce temps, j'ai souvent eu des rapports avec plusieurs de ses femmes, mais je ne l'ai jamais vu se mettre en colère à cause de cela, car il sait bien que je fais tout ce que je peux pour lui. Pendant mon séjour chez lui, je suis devenu musulman.

Je ne comprends pas l'art de tuer un ennemi ou de le rendre fou comme savent le faire les vraiment bons musulmans¹. Je comprends cependant comment offrir des sacrifices à Dieu avec les choses que les gens me remettent quelquefois pour le faire.

Pendant ce temps, j'ai travaillé aux champs de mon oncle Krouiy Gboli, mais j'étais surtout employé comme son messager officiel - il est, en effet, un des sous-chefs de la chefferie du Bas-Bambara, et son frère Krouiy Yémisi, le chef suprême, me laissait pas mal de liberté, de sorte que je pouvais faire ce que je voulais. Je n'ai naturellement pas oublié mon ancien métier, le tissage, et à l'occasion j'accepte encore des commandes. Mais comme mes deux oncles étaient les seigneurs du pays, je menais une vie agréable. Au cours de mes courses en tant que messager, je me faisais un plaisir de prendre leur vin de palme aux paysans, qui avaient trop peur pour me réclamer de l'argent, car s'ils s'opposaient à moi, je les faisais battre. Je prenais aussi quelquefois, si l'occasion s'en présentait, la liberté d'user de leurs femmes, sans leur payer d'indemnité.

Si j'avais épargné alors l'argent ainsi que j'aurais dû le faire, je serais un homme riche aujourd'hui. Beaucoup de mes collègues dans cet office sont à l'aise et ont des situations de confiance dans les chefferies. Tant que le frère de mon oncle fut le chef suprême, tout alla bien, et j'avais ce que je voulais. Mais, après sa mort, une mauvaise période a commencé pour moi, et elle s'est prolongée jusqu'à ce jour où je raconte mon histoire.

Lorsque le chef suprême mourut, la question se posa de savoir qui, parmi les hommes des familles royales, serait son successeur - position qui apparaissait à chacun comme très désirable. Le fils du chef défunt fut candidat, mon oncle aussi. Toute la chefferie se partagea en deux, les uns donnant leurs voix à mon oncle, les autres à son concurrent. Celui-ci avait une forte position, il avait été élevé en des écoles et il écrivait des lettres de candidature aux fonctionnaires. Mon oncle, par contre, s'adressa aux musulmans pour avoir un conseil et ceux-ci lui recommandèrent de sacrifier un esclave et de l'envoyer au loin : ce sacrifice déciderait beaucoup de gens à lui donner leurs voix. Certes, actuellement, il n'y a plus d'esclaves dans notre pays. Toutefois, d'après nos traditions et notre manière de parler, tout oncle au pays Mendé a des esclaves : ce sont ses neveux, et autrefois il avait le droit de les vendre.

Je me déclarai disposé à être renvoyé par mon oncle comme esclave, car, si l'élection lui donnait la victoire, j'y aurais de gros avantages. Je fus donc envoyé ici, à Bounoumba, pour y rester jusqu'à l'élection. Maintenant, c'est fait,

¹ Les "marabouts", dont les pouvoirs magiques n'ont rien à voir avec le véritable islam.

et mon oncle a été trompé. Il a même perdu la petite place qu'il avait. Les musulmans affirment encore qu'il faudra qu'il soit chef suprême avant sa mort. Lui-même croit fermement à cette affirmation, et il me raconte toujours à nouveau qu'il a rêvé d'un bel avenir.

Il y a maintenant un an et demi que je suis ici. Je m'y occupe de tissage, pour autant que j'ai eu des commandes. Le reste du temps, je travaille à la plantation d'Alfa, un cousin de mon oncle. Maintenant, le temps de mon séjour ici s'achève : je suis appelé à retourner et, de l'avis du grand musulman qui dirige actuellement notre chefferie, il me faut partir de nuit. Nul ne doit rien savoir de ce secret, car l'intention de faire quelque chose pour obtenir la dignité de chef est considérée comme un crime et punie de fortes amendes en argent. Il est arrivé, en effet, qu'un chef a été empoisonné par un rival convoitant sa place.

Mon oncle me fait dire que le voyage est maintenant sans danger pour moi. Je vais donc partir.

IV

MAZWIMABI NYANDENI, dit SALOMON
berger zoulou
(Afrique du Sud)

A la différence de Samba, le Zoulou Salomon Mazwimabi parle peu de lui-même. Les trois quarts de cette autobiographie sont consacrés à l'évocation de l'histoire du glorieux royaume zoulou et surtout à la description de la vie quotidienne d'un jeune garçon dont l'individualité se fond dans le "nous" collectif d'une classe d'âge. C'est avec une objectivité et une précision presque ethnographiques que nous sont racontées les habitudes, les fêtes, les rites, les peines et les joies d'un monde maintenant en train de disparaître sous le choc colonial. Mais l'auteur sait aussi dire "je" quand il nous fait le long récit haletant, passionnant, de son dangereux cheminement avec un troupeau au milieu d'une Afrique du Sud ravagée par la guerre des Boers. Et il raconte aussi avec sobriété comment, "pris par l'Evangile", il a su imposer l'acceptation par les siens d'un choix personnel qui signifie pourtant une rupture douloureuse avec un mode de vie profondément aimé

Nous sommes trois frères, et il y a un quatrième enfant, une fille. Deux enfants sont morts tout petits. Mon père avait deux femmes. Nous sommes les enfants de la première femme. Cette femme était une jeune fille de la race (clan) Mdhladhla, une fille de Mkosi. Nous avons deux frères de l'autre femme engendrés par notre père, et deux soeurs. Cette seconde femme était une jeune fille de race Gamédé, une fille de Mkoka.

Mon père était Magavou, de race Nyandéni. Il appartenait au régiment¹ Ndouba de l'armée de Mzangwénya, et était de la classe d'âge Mboza. Il demeurait au pays Mpanguiswéni. Sikota, de race Madidé, s'y était établi. Sikota était un puissant chef dans ce pays, avec un kraal² royal. Magavou était un fils de Tinta ; celui-ci était un fils de Mdaba, fils de Mgonyama ; celui-ci était un fils de Mdaba, fils de Mzilikazi, fils de Machobana³.

¹ En Afrique du Sud, jeunes hommes et jeunes femmes sont répartis en des groupes d'âges que l'on appelle régiments, astreints au service du roi en temps de guerre comme en temps de paix. (Note de Westermann) Ces régiments servent aussi à désigner les années.

² Groupe de cases entouré d'une épaisse haie épineuse ou enclos servant d'étable. (Note de Westermann) Il s'agit d'une région d'habitat en hameaux familiaux dispersés dans la montagne.

³ Une telle généalogie de six ancêtres permet de remonter ici jusqu'au milieu du XVII^e siècle.

Du temps de mon père, régnait le roi Mpandé¹, qui donna la paix au pays. Le régiment de filles de ma mère est de l'année Isitimné, à laquelle se rattachait aussi Mpandé. De ce temps-là, les jeunes filles ne se mariaient que lorsque leur nubilité était déjà ancienne, et les femmes n'enfantaient jamais plus de cinq enfants.

A l'époque, on ne mangeait pas de porc et de volaille. Par contre, on mangeait du gibier, du lait aigre, des Calebasses, des haricots, des arachides, des patates douces et des selwa (courges). On buvait de la bière, mais pas en quantité. La formule de juron était "*Sonkiva*". On jurait ainsi par la mère du roi, parce que c'était lui qui avait apporté la paix au pays. On jurait aussi par le roi en disant : "*Mpande ke kona*" ("Maintenant Mpandé est là").

Mpandé a régné après la mort de Dingane. Celui-ci était devenu roi² après avoir assassiné son frère Tchaka³. Mais lui-même fut mis à mort par la main d'un Swazi⁴ alors qu'il fuyait devant son frère Mpandé. Mpandé trouva un appui chez les Boers⁵. Dingane s'enfuit au Swaziland et fut transpercé par les Swazi. Au cours de la fuite, le régiment Mboza soutint Dingane. Il y eut un combat violent dans les Monts Magonggo. Ce jour-là, ils l'emportèrent sur l'armée de Mpandé. Mais, finalement, les troupes de ce dernier eurent le dessus.

Au cours de ces journées, mon père fut gravement blessé et en danger de mort. On lui donna alors à manger de ses propres entrailles (*umbilint*). Depuis ce jour, il eut le surnom "*Mbilint*", parce qu'il avait mangé de ses propres entrailles. Cela arriva ainsi : il reçut un coup de lance d'un étranger qui s'était caché dans un trou de rocher. Mon père écartait des pierres et voilà que l'étranger le piqua dans la région ombilicale. S'il ne s'était pas trouvé à proximité de ses camarades de tribu, il serait devenu la proie de la mort. Les camarades vinrent en courant et ils chassèrent les blessés étrangers avant que ceux-ci aient pu prendre les médicaments du sorcier⁶. On lui donna un médicament (magique) comme remède car, autrement, ceux qui sont percés d'une lance meurent bientôt avec de vives douleurs. On lui donna avec le remède qu'autrement les guerriers étrangers auraient absorbé. Tandis qu'on lui mettait le remède dans la bouche avec le bout des doigts, on sautait par-dessus lui avec un tesson ensorcelé qu'on avait retiré du feu. La plaie de mon père guérit.

¹ Roi des Zoulou de 1840 à 1873.

² De 1828 à 1840.

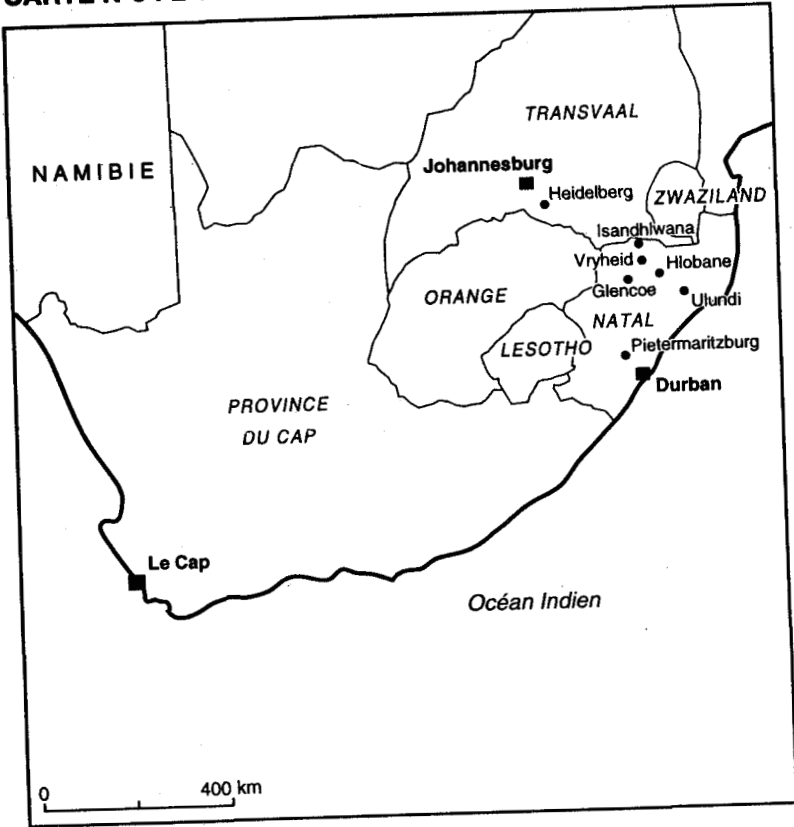
³ Le terrible fondateur de l'empire zoulou fut assassiné par ses frères en 1826.

⁴ Le petit royaume montagnard du Swaziland a été capable de tenir tête à l'expansion zoulou et de conserver ainsi son indépendance.

⁵ Descendants des paysans (*boer*) hollandais installé au Cap au XVIII^e siècle, ceux-ci ont créé au milieu du XIX^e siècle les Etats du Transvaal et d'Orange.

⁶ Guérisseur.

CARTE N°5 : L' AFRIQUE DU SUD ZOULOU



Mpandé régna après ces événements. Pendant son règne, on recommença à manger avec l'ancienne cuillère¹.

Mpandé engendra le prince héritier Cetewayo, qui appartenait au régiment Mboza, un groupe d'âge du groupe d'armée Mzagwénya. Il engendra aussi Mbouyazwé, fils de Monasé, "l'Eléphant avec la crinière sur la poitrine". Les deux frères se disputaient, car le père préférait Mbouyazwé, le fils de Monasé. La cour prit le bouclier qui revenait à Cetewayo en tant que prince héritier et le donna à Mbouyazwé. Là-dessus, Cetewayo se mit dans une colère violente, car le père disait : "Le roi est parmi les veaux les plus jeunes"².

Il y eut une lutte violente ; les fils de Mpandé se battirent entre eux. Beaucoup de personnes perdirent la vie par le tranchant de la lance. Mbouyazwé, fils du roi, tomba aussi près du fleuve Toukela. Son corps ne fut pas retrouvé ; il est probable qu'il a été emporté par le fleuve.

Mon père engendra son premier fils dans l'année du régiment Falaza, et ses autres fils dans les années des régiments suivants : Mbokodwebomvou, Felapakati, Dakwa et Valana, dit "le Régiment qui provoque à la bataille." Après la mort de Mpandé, son fils Cetewayo régna³, parce qu'il n'y avait plus de roi parmi les veaux. Avant de mourir, Mpandé ordonna de chercher un vieux lion dans le pays des Mandhlakazi. On chercha et on trouva le lion. Lorsque celui-ci fut arrivé au kraal royal, le roi fit creuser sa tombe et s'y mit pour mourir. On mit le lion dans la tombe avec lui. Mon père était présent.

Cetewayo régna donc alors à la place de son père. Il engendra Dinouzoulou. La royauté de Cetewayo fut établie par le peuple zoulou. Il fut aussi installé par les Boers, car ceux-ci lui avaient fait une entaille à l'oreille, en présence de son père du temps que celui-ci triomphait de Dingane, à la bataille de Magonggo. Il régna donc. Un peu plus tard, il se trouva en guerre avec les Anglais. Il y avait là des Swazi à qui il avait donné des situations à sa cour. Parmi eux, il y en avait un nommé Mbilini qui faisait des razzias, encerclait les kraals et en tuait les habitants. Il agissait surtout ainsi avec les Cafres⁴, c'est-à-dire les indigènes qui vivaient avec les Européens. Tous les indigènes qui vivaient parmi les Européens étaient appelés Cafres ou Gqoza, parce qu'ils

¹ C'est-à-dire : on vécut de nouveau en paix. (Note de Westermann)

² "Le plus jeune fils sera mon successeur." (Note de Westermann)

³ De 1856 à 1884.

⁴ "Cafres" vient de l'arabe *kaffir* ("infidèle") ; ce nom était employé par les musulmans de Zanzibar pour désigner les païens du Sud. (Note de la traductrice).

Il s'agit surtout des peuples du littoral mozambicain et sud-africain (comme les Xhosa), victimes au début du XIX^e siècle des agressions dévastatrices de l'impérialisme zoulou.

avaient été infidèles à leur tribu. Les Anglais envoyèrent un ultimatum à Cetewayo : "Renvoie Mbilini et ses fidèles de ton royaume, car Mbilini est originaire du Swaziland. Il s'est enfui de là parce qu'il avait tué des gens, et il en a tué beaucoup ici aussi." Ils ajoutèrent à cela d'autres conditions trop pénibles pour Cetewayo. Ce n'était qu'un prétexte pour faire la guerre et pour le combattre. Le roi consulta son clan. Le clan lui conseilla de livrer les gens aux Anglais. Cetewayo demanda alors l'avis des régiments (classes d'âges). L'armée lui conseilla de ne pas les livrer. Il se décida à suivre le conseil de l'armée et rejeta l'avis du clan. Ses frères se lamentaient : "Tu abîmes nos récipients de boisson fraîche." Ils disaient : "Consens à livrer ces gens et à verser l'amende en bétail que les Anglais réclament." A cela, il répondit : "Non. Si vous êtes des femmes, prenez des jupes de vieilles et ceignez-vous-en." Et il cracha sa salive entre ses dents en signe de mépris. Il y eut donc une scission entre le roi et les notables du peuple zoulou. Cetewayo envoya aux Anglais une peau de boeuf pour qu'ils en comptent les poils ; les Anglais lui envoyèrent des graines d'herbe pour qu'il les compte¹. Ce fut la fin des négociations.

L'armée se prépara avec énergie. Umyininindi, "la Chair du lion sans sang" (nom honorifique de Cetewayo), donna à l'armée des instructions : "Ne pénétrez pas dans les fortifications des Européens" et donna des ordres à ses capitaines. L'armée des Européens s'était aussi mise en marche, et elle franchit tous les gués. Les armées se rencontrèrent à Isandhlwana². Mon père racontait qu'ils marchaient vers le camp des Anglais. Alors, ils virent qu'ils avaient été aspergés du cerveau d'un homme sans savoir d'où cela venait³. Ils atteignirent le camp des troupes européennes et firent une boucherie, là, de tous, jusqu'au dernier homme. Seuls trois Européens en échappèrent. Là-dessus l'armée des Zoulou se retira, ils emmenèrent les chars (anglais) du camp. Toutefois, ceux-ci restèrent embourbés dans la rivière Ncomé. Les Zoulou trouvèrent aussi de la monnaie ; ils la brisèrent à coup de pierre car ils espéraient y trouver de la menue monnaie, ayant entendu dire que la monnaie enfantait de la menue monnaie⁴. D'autres ont bu les liquides des bouteilles, pensant boire de la bière d'Européens. Ils furent malades d'avoir bu sans savoir s'il s'agissait de médicaments pour les chevaux, ou de remèdes pour les plaies ou pour les maladies, ou d'huile pour nettoyer les fusils et les canons...

Ensuite, il fut annoncé qu'il y avait un autre camp d'Anglais à Tchiyane (Rorkes Drift). Quelques régiments s'y dirigèrent et les y trouvèrent en effet. Ils

¹ Symbole du nombre des guerriers disponibles, provocation et avertissement tenant lieu de déclaration de guerre.

² Cette bataille mémorable fut la plus sanglante défaite militaire des Anglais en Afrique (770 Blancs tués, ainsi que des centaines -non dénombrées- d'auxiliaires africains), le 22 janvier 1879.

³ Résultat d'un coup de fusil anglais.

⁴ Ils avaient entendu parler de l'intérêt de l'argent placé. (Note de Westermann)

souhaitaient réussir ici ce qu'ils avaient pu faire à Isandhlwana, c'est-à-dire faire une boucherie de tous les Européens du camp. Mais ils furent vaincus, car les Européens avaient bien fortifié l'endroit. Les Anglais ont tué beaucoup d'indigènes. Les troupes de jeunes guerriers zoulou essayèrent de pénétrer dans le camp européen, mais ils ne purent le faire : ils tombèrent sous une pluie de balles. Les Européens avaient fortifié les lieux tout autour. Les Zoulou eurent donc le dessous à Tchiyane, et ils battirent en retraite¹.

Le roi Cetewayo reçut la nouvelle que les Européens avançaient. Leur défaite à Isandhlwana n'avait servi à rien. Quelques sections de troupes se trouvaient devant Ulundi² ; une autre avant-garde veillait près de Hlobane. Les Zoulou s'assemblèrent en face de l'avant-garde des Européens qui veillait à Hlobane. Le matin de bonne heure, l'armée zoulou se réunit sur une hauteur en face de Hlobane. On avait dit que les Européens s'étaient retranchés sur le sommet du Mont Hlobane, car ils disaient : "Joli Hlobane, lui-même cercle de tête d'homme" (parodie du mauvais zoulou parlé par les Européens). L'oreille perçut bientôt le crépitement des fusils venant de la montagne. Il s'y trouvait, en effet, beaucoup de gens trop pressés, car ça fourmillait de Cafres et de traîtres qui servaient les Européens et qui combattaient contre les Zoulou. Les Européens ne prenaient pas une part active au combat. C'était les Cafres et les Zoulou qui se battaient ; les Zoulou avancèrent et chassèrent les troupes des Européens et leurs Cafres de leurs positions ; les Européens se retirèrent au camp militaire de Nkamboulé. Un nombre considérable d'Européens et de Cafres étaient tombés. Alors, les jeunes guerriers revinrent sur le champ de bataille pour ouvrir le ventre des blessés. Un Européen allemand en réchappa, car, lorsqu'il vit quel travail sanguinaire faisaient les jeunes guerriers, il prit les entrailles d'un mort couché à ses côtés et qui avait été déchiqueté, et il les posa sur son propre corps, de sorte qu'il semblait avoir été mortellement blessé. Les jeunes guerriers ne lui ouvrirent donc point le ventre.

Après cela, l'armée des Zoulou s'en alla et poursuivit les Européens ; elle prit la direction du camp de Nkamboulé. Là, dans le camp des Européens, il y eut du désespoir dans les deux partis : les Européens se battaient désespérément avec le fusil et à la baïonnette, les Zoulou se battaient désespérément avec la lance large, tant et si bien qu'ils pénétrèrent dans le camp. Lorsque les Européens virent que les fusils et les baïonnettes ne leur servaient plus à rien, ils ouvrirent leurs réservoirs d'alcool et brûlèrent les Zoulou³. Alors ceux-ci s'enfuirent. C'est en ce jour que Cetewayo, le roi de Zoulou, fut abaissé, car la puissance des Zoulou était finie. Les régiments zoulou se sont ainsi dispersés.

¹ 23 janvier 1879.

² Kraal royal, c'est-à-dire capitale du royaume zoulou.

³ En fait, l'armée zoulou fut fauchée à distance par les fusils à longue portée des Britanniques, qui, eux, ne perdirent que 10 hommes à la bataille décisive d'Ulundi (4 juillet 1879).

Les colonnes de troupes européennes se mirent en branle pour se rendre au kraal d'Ulundi. Les murs du kraal, les enfoncements du sol et les buttes de terre étaient brillants du rouge des uniformes des soldats anglais. Les Anglais brûlaient d'envie de faire prisonnier le roi des Zoulou. Il incendia Ulundi, mais le roi s'échappa et prit la fuite. Il arriva à la colline de Ngomé et eut là un entretien avec Myamane, lui disant de prévenir les Européens qu'il s'y trouvait. Les Européens vinrent ; ils s'emparèrent du roi et ils l'envoyèrent au-delà de la mer (à Sainte-Hélène)¹. Quelques chefs et d'autres personnes l'y accompagnèrent. La guerre entre les Zoulou et les Européens se termina ainsi.

Les Européens établirent trente chefs qui devaient gouverner le pays des Zoulou après le roi Cetewayo. Ils agirent ainsi exprès, car, visiblement, ils prévoyaient que le royaume des Zoulou se trouverait morcelé : les indigènes ne se réuniraient plus en un seul lieu, chacun chercherait à régner, les indigènes ne se soutiendraient plus les uns les autres, il leur serait impossible de former un peuple fortement lié. Cela devrait être la mort du peuple zoulou. En vérité, c'est bien ce qui est arrivé.

Au bout de quelque temps, les Européens ramenèrent le roi Cetewayo. A peine fut-il de retour qu'il y eut une guerre entre les Zoulou et la tribu des Mandhlakazi. La tribu des Mandhlakazi se souleva et entraîna Cetewayo dans la guerre, sans que celui-ci s'en doutât. On l'entoura avant qu'il eût réuni ses soldats. L'armée des Mandhlakazi était conduite par Zibebou, qui tua beaucoup de gens avec le tranchant des lances. Cependant, le roi s'échappa et prit la fuite ; quelques étrangers le rejoignirent à une source. Un d'eux avança sa lance en direction du roi. Alors, le roi lui dit : "Etranger, tu veux donc me transpercer ?" L'étranger s'arrêta ; il eut peur, car le roi l'avait effrayé en parlant ainsi. Le roi s'échappa donc et se mit sous la protection des Européens. Il semble que Zibebou ait fait un pacte avec ces Européens. Un jour, on donna à Cetewayo une cuisse de boeuf. Il en mangea et mal lui en prit : il fut empoisonné et mourut.

Après la mort de Cetewayo, son fils Dinizoulou se leva. Il réunit le régiment Soutou, sortit de sa cachette et provoqua la tribu des Mandhlakazi. Ils luttèrent ensemble au fleuve Mkouzé. Il y avait aussi là des Boers qui voulaient soutenir Dinouzoulou, parce qu'ils savaient que c'était l'héritier légitime². Les Boers ne se battaient pas : ils se tenaient là et regardaient. Cependant, ils blessèrent quelques Soutou parce qu'on leur avait dit que, s'ils voyaient les flancs

¹ Île au milieu de l'Atlantique central où avait déjà été exilé Napoléon trois-quarts de siècle plus tôt. L'anarchie devint telle en pays zoulou que les Anglais durent finalement remettre Cetewayo sur le trône en 1883, mais il mourut peu après. Son fils Dinizoulou dut accepter le protectorat en 1887.

² Et surtout pour contrer l'influence anglaise.

de l'armée faiblir, il fallait tirer sur eux. Le régiment Soutou mit les troupes de Zibebou en fuite.

*

* *

Du temps de ces luttes, j'étais encore un enfant qu'on portait sur le dos. Mes parents fuyaient avec moi. Nous avons franchi le fleuve Mvounyane. J'étais né l'année du retour du roi Cetewayo, et on me donna le nom de Mkatchana. Mon père m'appela Mazwimabi ("Paroles méchantes"), car, lorsqu'on lui apporta la nouvelle de la naissance d'un fils, mon père se trouvait en discussion avec un autre homme qui lui criait des méchancetés ; c'est pour cela qu'il nomma le nouveau-né "Paroles méchantes". Ce fut là, sur le Mwounyane, qu'un de mes frères, qui conduisait le bétail, fut fait prisonnier de guerre. Il échappa cependant à la mort parce qu'il fut pris par un Européen. Peu après, la guerre était finie. Nous retournâmes aux ruines de nos foyers. A de notre arrivée, l'armée s'était déjà dispersée. Nous retrouvâmes notre provision de céréales dans les fosses¹. A cette époque, on gardait souvent les fruits du mabélé² et le maïs dans des excavations creusées à l'intérieur des enclos du bétail. Les Mandhlakazi avaient trouvé certaines fosses et en avaient pillé le contenu. Nous avons aussi retrouvé la vieille cruche du temps de la royauté de Mpandé, que nous avons cachée dans une fente du sol produite par les averses de pluie. Elle s'appelle "sankoulou" : c'est une cruche géante de bière, qui existe encore aujourd'hui. Nous avons donc vécu en paix, la guerre étant finie.

La nouvelle arriva que mon frère du régiment Felapakati était encore en vie : la guerre l'avait épargné. Il se trouvait cependant en captivité dans la région de Mahlabatini. Mon père y alla pour le racheter avec un boeuf. Mon oncle cadet, du régiment Tchoudou, l'accompagna. Ils achetèrent sa libération et ils revinrent. Il leur fallut un mois environ pour cette expédition. Dès leur retour, mon père célébra une fête d'actions de grâce aux esprits de nos ancêtres. Tous les pères de famille de la race Nyrandéni furent avisés qu'ils devraient laisser tremper des fruits de mabélé pour les faire germer et que l'on allait faire beaucoup de bière et célébrer une fête joyeuse, parce que qu'il avait retrouvé son fils en vie.

Les fruits de mabélé furent donc trempés. Au jour fixé, on a moulu le blé, et on s'est mis à faire la cuisine. Mon père pria son frère aîné, le chef de la famille, de venir aussi. C'était lui qui était le diseur de grâces qui devait exprimer notre reconnaissance aux esprits des ancêtres. Il arriva et on ramena le bétail. Mon père choisit un boeuf parmi le troupeau pour l'offrir en sacrifice de

¹ Cachettes souterraines.

² Variété de mil en Afrique du Sud. Appelée aussi sorgho. (Note de Westermann)

reconnaissance. Son frère aîné commença alors à leur dire merci. Il appela aussi les mères de famille, qui louèrent dans leurs chants de reconnaissance tous ceux qui n'étaient plus sur cette terre, qui étaient sous la terre : Tinta, Mdaba, Koukouza, Mbopa, Mzilikazi et Machobana à côté de tous les autres ancêtres dont je ne me rappelle plus le nom. Cet oncle chanta des chants de reconnaissance en indiquant le boeuf que mon père avait choisi ; il l'avait remis à ceux qui étaient sous la terre parce qu'ils avaient préservé son enfant de la mort, bien qu'il fût exposé à la mort, sans aucune faute, puisque c'était en temps de guerre. On continua ainsi pendant deux jours. Le troisième jour, le boeuf fut tué : on le transperça avec la lance employée pour tuer les boeufs, après que l'on eût prévenu ceux qui sont sous la terre. Nul enfant ne riait ou ne sautillait ; il y avait un silence complet. Le boucher avait la lance à la main dans le fond de l'enclos à bétail ; il était assis par terre, accroupi sur les orteils. Alors le frère aîné de mon père cria : "Enfonce !" Il le cria au frère cadet du régiment Tchoudou, car celui-là était alors le boucher chez nous. Celui-ci enfonça la lance, il frappa ensuite le boeuf avec le bois de la lance sur les narines, afin que le sang s'écoulât aussi par le nez et que le flot cessât vite. Le boeuf tomba à terre. Les mères s'étaient parées ; elles étaient ruisselantes (d'huiles et de graisses) avec leurs robes-tabliers et les ornements étincelants, témoignages de respects. Elles glissaient silencieusement sur le sol avec nous, les petits, et lorsqu'elles parlaient, elles n'élevaient pas la voix par respect (pour ce qui se passait). Le boeuf mourut ; la peau fut ôtée et le ventre ouvert. Les garçons ramassèrent du bois pour faire du feu : la patte de devant de la bête fut grillée et mangée par ces jeunes gens-là, dans le kraal du bétail. Le boeuf fut dépecé ; son estomac fut retiré et apporté à la case principale : il y fut mangé cru par les femmes, qui ne le découpaient pas avec un couteau, mais le déchiraient avec leurs mains et le mangeaient. Toute la chair du boeuf fut apportée dans une case à part, où elle fut déposée sur la peau de la bête et veillée (toute la nuit). Le lendemain matin, on la fit cuire, car la bête avait été mise à mort vers le soir.

Le lendemain matin, la famille Nyandéni se réunit pour manger le boeuf. Le cuisinier prit la seconde patte de devant et la découpa en menus morceaux pour faire cuire un plat de sang. Tous ceux qui arrivaient étaient élégamment parés et ruisselants d'huile. Le cuisinier prit alors la tête du boeuf et la découpa ; il prit la chair de l'œil, qui fut mangée par les hommes à l'entrée du kraal. Il prit les côtes et les fit rôtir pour les mères, qui étaient assises dans la case et qui ne faisaient aucun travail ce jour-là. Il prit alors le pis et le fit rôtir pour les jeunes filles, celles-ci aussi mangeaient assises ensemble dans une case. La viande qui restait fumait dans les marmites à cuire la viande. Le soleil baissait, et le bétail fut ramené dans le kraal. La viande ne fut partagée et mangée que lorsque tout le bétail eut été ramené. Elle fut posée sur des assiettes de bois et sur des assiettes tressées, et portée de case en case. La tête fut alors retirée du

feu ; deux jeunes gens la prirent et l'apportèrent au kraal du bétail. Là, ils crièrent très fort : "C'est cuit !" Lorsque les autres jeunes gens apprirent que la viande avait été ôtée du feu, ils firent sortir le bétail du kraal ; tous les jeunes gens, les jeunes hommes, les hommes et les garçons y entrèrent et l'on mangea, jusqu'à ce que tout fût fini. Alors s'éleva la poussière de la danse. On dansa et l'on chanta les louanges de la viande. Il arrive quelquefois que l'on se batte pendant ces danses.

Dans la case principale où s'étaient réunies les mères, la dame du kraal portait une tête de lance à la main pour découper la viande, elle coupait toujours de grosses tranches. Chaque femme prit une tranche et la mangea. Après que l'on eut mangé la viande, toutes les participantes se réunirent devant la case principale et entonnèrent des cris de louange en criant : "Nyandéni, Gaséla, Voumisa, Toukivini !" Et elles continuaient en nommant par leurs noms laudatifs les seigneurs du kraal des temps passés. Alors ma mère, la dame du kraal, celle qui m'avait enfanté, alla ramasser les os de la viande. Elle les posa en un endroit de la case dans laquelle on avait déposé la viande du boeuf le jour où il fut abattu. C'est ainsi que se termina en ce jour la fête, qui avait réuni beaucoup de personnes. On se dispersa et s'en alla chez soi, après que l'on eut bu de la bière en grande quantité. Le lendemain, on fit cuire des côtes et le sang du second estomac. Toute la viande fut mangée sans arrêt, car quelle que soit la grandeur de la bête, on la mange en deux jours.

C'est ainsi que l'on célébra la fête de reconnaissance envers ceux qui sont sous la terre, qui avaient protégé mon frère à l'étranger.

Après ces événements, on reprit la vie régulière et on en jouissait car, dans notre kraal, appelé Tandatcho, il y avait beaucoup de monde. Nous aussi, les petits, nous grandissions et nous gardions les veaux aux pâturages.

En cette année, il y eut la fête de Nomkouboulwana (déesse de l'amour). Nous avons vu que nos grandes soeurs s'en allaient avec les boeufs, sans que nous sachions pourquoi. Cependant, très tôt à l'aube, nous avons entendu des chants bruyants. Les jeunes filles appelaient leurs compagnes de jeux des autres kraals : Aou ! Il y avait de la famine, car notre alimentation lactée manquait. Le bétail ne revenait plus pour la traite. Nous avons vu nos frères aînés s'en aller pour dérober les bêtes là où les jeunes filles avaient trouvé des lieux où les mener paître¹. Lorsque les frères les trouvèrent avec les boeufs, elles se débattirent, mais ils leur reprirent le bétail et ramenèrent le troupeau à la maison. En même temps, on entonna des chants bruyants, on conduisit le bétail de kraal en kraal en

¹ Pour en prendre le lait, indispensable à la fête.

compagnie des groupes de jeunes filles. Celles-ci s'étaient ceintes de tabliers de cuir et de bouts de queues, comme nos frères. Nos soeurs ramenèrent le bétail avec des chants et des danses. Là-dessus la boisson fermentée déborda, on entendit quelqu'un crier : "Cela déborde !", et l'on ne s'en priva pas.

Au cours de ces années il y eut abondance de vivres dans le pays. Nous avions les premières pluies et les pluies tardives, dites "qui font pourrir les tiges". Nous, les jeunes, nous recevions des tiges de canne à sucre coupées par nos mères et nos pères. Nous jouions avec cela en imitant la façon de tirer des Européens. En hiver, les boeufs mangeaient la paille. Nous posions des pièges à oiseaux : nous cherchions les vers du maïs, nous les mettions dans des pièges et nous prenions des oiseaux, que nous apportions à notre mère. Au printemps, notre mère et nos soeurs commençaient à cultiver les champs. Puis venait le temps d'incendier la brousse, et alors, après la première pluie, c'était le temps de la verdure dans les plaines d'herbes brûlées. Aou ! Et l'on rasait les cheveux de la tête. Nous posions des pièges et nous prenions toute espèce d'oiseaux : des quélous, des guépanes, des outardes rouges, des échassiers et d'autres espèces... Nous nouions les oiseaux que nous prenions avec des liens de bambou et nous les apportions à nos parents. Nous mangions les têtes et les pattes. Prendre des oiseaux était pour nous l'occupation préférée entre toutes.

Quelquefois, des bandes se réunissaient pour la chasse. Lorsqu'une partie de chasse avait été décidée, elle se passait ainsi : un homme de nature paresseuse se couchait à plat ventre sur le sol et tous se réunissaient autour de lui, pendant qu'il criait : "Les hommes ! Les hommes ! Voilà du gibier !" Alors tous répondaient : "Tchi-i-i-i !", en frappant le sol avec leurs massues. Ceci se faisait trois fois. Ensuite ils se séparaient en courant, et ils formaient des lignes et des ailes¹ pour chasser. Endroit après endroit étaient parcourus. On tuait beaucoup de gibier, au point que les épaules étaient meurtries par les charges de bêtes tuées. Certaines des bêtes que nous portions avaient été atteintes deux fois ; on coupait alors une patte, dont le sang dégoulinait sur nous pendant la marche. En effet, c'était l'habitude, si quelqu'un avait blessé une bête sans l'avoir tuée et qu'elle se relevât pour être achevée par un autre chasseur, que l'on en donnât une patte à celui qui l'avait finalement abattue. Si, une fois atteinte, elle se relevait puis était arrêtée par un chien, la patte était attribuée au chien, et son propriétaire la prenait. Car il en était de même pour les chiens. Si un chien abattait un gibier à la vue des gens sur une colline ou sur le fleuve, elle lui revenait. S'il s'élevait une voix qui criait : "Cela appartient à tel chien", soit à un noir, à un rouge, à un blanc, à un tacheté ou à un rayé, cela était à lui.

¹ Selon les manoeuvres complexes de l'armée zoulou en compagnie.

Après la chasse, les chasseurs retournaient à la maison en chantant. Nous, les garçons, nous portions le gibier abattu ; nous étions presque épuisés par le poids et pouvions à peine parler : nous ressemblions à des vieillards fatigués. A la maison, on allait au kraal du bétail. Les femmes venaient nous rencontrer en chantant : "C'est presque aussi grand qu'un boeuf." On apportait le gibier dans le kraal du bétail, et on faisait une danse de joie. Ensuite, on dépouillait les bêtes et on les faisait cuire sur une couche de fruits de mabélé. Ces derniers étaient mangés par nous, les garçons, et aussi par les vieux qui en désiraient. On en donnait aussi aux chiens qui avaient pris du gibier. Lorsque la viande était cuite, on l'ôtait du feu et on la suspendait à un piquet. On la mangeait dans l'enclos du bétail le lendemain, lorsqu'elle s'était refroidie. Nous, les garçons, nous mangions la cervelle. Aou ! Que c'était bon, la cervelle du gibier ! Je m'étonne d'avoir aujourd'hui de l'aversion pour ce qui me semblait alors si bon.

A cette époque, mon frère fit annoncer parmi les membres de la famille Nyandéni que l'on devait faire tremper des fruits de mabélé, afin de brasser beaucoup de boisson dans le clan. Lorsque nous, les garçons, nous avons vu cela, nous nous sommes réjouis, et nous avons salué l'annonce avec joie, puisqu'un jour d'abattage approchait, et que nous pourrions manger les poumons du boeuf. Et il en fut vraiment ainsi ; nous ne savions cependant pas que notre père faisait cette annonce parce qu'il voulait proclamer la nubilité de ses filles, afin qu'elles puissent avoir à l'avenir des amoureux et se marier. Vint le jour où l'on fit cuire la boisson, et nous vîmes arriver tous les gens du voisinage. Il arriva un groupe de la famille Matchazi, il en arriva aussi beaucoup de la région de Gazini. Alors, nous avons mis nos tabliers de cuir et nous nous sommes parés de nos ceintures de cuir. Tous s'ornèrent. Et l'on entendait perpétuellement chanter sur une note aiguë : i-i-i-i... Nous vîmes les jeunes gens qui formaient deux groupes de danseurs parmi lesquels nos soeurs devaient se chercher des amis. Les jeunes firent ensuite deux danses d'exhibition devant nos soeurs ; celles-ci choisirent alors leurs amis parmi les danseurs. Le premier jour de fête se termina ainsi. Le lendemain matin, on tua deux boeufs. Mon père attirait par ces boeufs les regards sur ses filles ; il les déclarait nubiles et en état de se chercher des maris. Les deux boeufs étaient tout à fait semblables. Mon père prit le couteau des cheveux et fit à ses filles leur coiffure nouvelle. Aou ! Voilà que nos soeurs furent prises de tristesse ; elles pleuraient parce qu'elles entraient dans une autre classe d'âge, celle des adultes . Les mères pleurèrent aussi, et finalement les pères aussi. A ce moment-là, je vis, moi qui n'était encore qu'un jeune garçon, ce qu'était la tristesse. Je vis comment mes soeurs se ceignaient du tablier des femmes et pleuraient, parce que leur coeur était gros : elles pleuraient comme si elles allaient à la mort. Cependant elle allaient seulement être déclarées nubiles : c'est notre coutume de déclarer la nubilité des enfants.

Il y avait donc deux jeunes filles nubiles chez nous. Mais nous, nous n'étions que des garçons qui gardaient les boeufs. Nous avions de la peine pour garnir notre lampe, afin d'éclairer la case des garçons pendant la nuit, car il n'y avait pas encore du pétrole comme les Européens en brûlent. Nous avions aussi de la peine à allumer le feu. Nous frottions sans arrêt le bois à feu, et nous cherchions à en faire jaillir le feu ; nous y arrivions en frottant des morceaux de bois, jusqu'à ce que des ampoules nous en venaient aux mains, jusqu'à ce que l'un après l'autre d'entre nous tombait d'épuisement. Nous ne cessions que lorsque le feu jaillissait. Il nous était également pénible d'entretenir, le soir, dans la case des garçons, le feu de la grosse tige d'herbe qui servait de chandelle : "Tu prenais la tige, et tu éclairais jusqu'à ce que tu t'endormes, mais toi, ô garçon, tu ne devais pas dormir si les aînés ne dormaient pas encore, et c'était encore toi qui devais fermer la porte lorsque les jeunes gens s'étaient couchés." Nous avions aussi de la peine lorsque la salive crachée se mêlait au revêtement de bouse du sol, là où l'on venait de dessiner, avec un roseau mince et de la salive, des figures sur le sol. Avec la salive, on peignait sur le sol des régiments à la guerre, des cases, des kraals à bétail... Si nous ne voulions pas le faire, nous recevions des coups de nos frères aînés : nous devions le faire, même si nous n'avions pas envie. Nous cueillions les tiges à chandelles sous le toit ou sur la poutre du toit, qui en était blanc tant il y en avait : la case en était pleine. Nous nous levions avant le soleil, et nous menions le bétail dans la plaine herbeuse avant la traite. A l'heure de celle-ci, les bêtes revenaient d'elles-mêmes, et le lait était traité. Nous recevions de bonnes choses à manger : du lait aigre et du lait frais. Nos mères et nos soeurs préparaient un plat de caba avec des graines cuites de mabélé et de maïs ; nous le mélangeons avec du lait aigre en de grands vases d'argiles ; nous en mangions jusqu'à rassasiement complet. Après la traite, les bêtes retournaient au pâturage.

Un jour, alors que le bétail paissait après la traite, nous avons grimpé à un arbre pour y chercher des fruits que nous avions l'habitude de manger. Il y en avait d'autres que nous déterriions d'entre les racines. Voici que, tout à coup, nous avons entendu souffler et siffler un animal, car un mamba¹ avait son trou dans cet arbre, ce dont nous n'avions pas la moindre idée. Le souffle et le sifflement que nous entendions provenaient de ce serpent, qui était déjà tout près de nous et qui voulait nous effrayer par ces bruits, afin que nous nous sauvions et qu'il puisse arriver à son trou dans l'arbre. Nous avons été saisis d'une frayeur épouvantable. Une sueur froide nous envahit lorsque nous avons vu que l'animal était déjà tout près de nous. La terreur nous empêchait de nous sauver. Nous nous sommes jetés à terre, et le serpent se glissa bruyamment et vivement entre nous. Nous étions comme morts, mais un sentiment d'adoration nous pénétra lorsque

¹ Serpent venimeux particulièrement agressif et dangereux. Il s'agit vraisemblablement ici d'une femelle qui protège son nid (et économise son venin).

nous vîmes que nous n'étions pas des cadavres, que la vie animait encore nos jeunes corps. Le serpent grimpa à l'arbre et disparut dans son trou, puis il en sortit sa tête et regarda anxieusement alentour pour voir ce que nous pouvions être en train de faire. Enfin, nous sommes arrivés à nous lever et à nous enfuir en courant. Nous nous disions que les esprits de nos ancêtres nous étaient venus en aide pour que nous ne devenions pas en ce jour la proie de la mort. A la maison, on dit aussi que ceux de sous la terre nous avaient secourus. Dans nos estomacs, il n'y avait aucune trace des fruits que nous avons mangés sur cet arbre, car nos intestins étaient pleins d'eau.

Un autre jour, nous sommes allés nous baigner dans notre rivière, l'Umfolozi noir¹. Nous avons l'habitude de nous baigner dans les endroits profonds. Les crocodiles habitaient dans ces fonds. Dans un creux profond, il y avait un crocodile avec une queue coupée ; dans un autre, il y avait un crocodile blanc. On ne pouvait le regarder qu'à une certaine distance. On ne pouvait regarder un crocodile de près, car si doucement que l'on s'en approchât, il sautait vite dans de l'eau profonde. S'il était dans l'eau, il voyait vite l'ombre de l'homme projetée par-dessus la rive. Il reconnaissait à leurs ombres les personnes qu'il prenait au gué. Il s'embusquait au gué et, lorsque quelqu'un arrivait à l'eau et se mettait à traverser, le crocodile le saisissait et lui faisait peur ; l'homme sautait en l'air et alors le crocodile le tirait facilement dans l'eau, car l'homme avait perdu pied. Aou ! Le crocodile l'entraînait et l'homme ne sortait plus de sa gueule s'il n'y avait pas quelqu'un pour l'aider. Nous aussi, nous ne pouvions nous baigner dans les fonds s'il y demeurait un crocodile féroce ou affamé. Lorsque nous arrivions au fleuve, nous nous mettions à plat ventre sur le sable et jouissions d'avance du bain ; nous retirions nos tabliers de peau dès que nous voulions nous baigner. Quatre garçons des plus âgés entraient les premiers dans l'eau pour voir si le crocodile était amicalement disposé ou non. Nous autres, nous restions sur le sable ; nous étions très nombreux, car on se réunissait de tous les kraals. Les quatre grands plongeaient jusqu'au fond, ils regardaient de leurs yeux et cherchaient le crocodile. Ils exploraient tout le fond. S'ils voyaient que le crocodile était coléreux ou mal disposé, ils s'en méfiaient et ressortaient de l'eau. Nous quittions alors ce fond et nous allions à un autre, où l'on agissait de même. Si les aînés voyaient que le crocodile était bien disposé et non en colère, ils nous prévenaient. Alors, nous nous baignions jusqu'à ce que les yeux rougissent d'être dans l'eau, jusqu'à ce que nos ventres ne sentaient plus le lait aigre que nous avons mangé à la maison, ni le lait gras que nous avons bu, ni le lait crémeux de la vache qui venait de vêler, jusqu'à ce que nous nous rappelions que nous avons laissé de ce dernier lait à l'entrée du kraal. Car, lorsque nous quittions la maison et restions dans l'eau, celle-ci absorbait tout ce qu'il y avait dans nos

¹ Qui se réunit en aval avec l'Umfolozi blanc pour former le principal fleuve du nord du pays zoulou (à mi-chemin entre Durban et la frontière du Mozambique).

ventres. Le bétail n'était pas un souci, car quelques garçons tirés au sort le gardaient toute la journée. Nous le ramenions à la maison à notre retour.

Le soir, lorsque nous revenions à la maison avec le bétail, on faisait la traite. Nous nous rappelions alors le lait crémeux que nous avons laissé à midi à l'entrée du kraal ; nous le prenions à la cuillère, car nous avions très faim. Ce lait crémeux est épais et rougeâtre ; il provient d'une vache qui vient de vêler, on l'appelle "indhlezane". Au crépuscule, nous, les jeunes garçons, nous nous réunissions ; le reste de la jeunesse du kraal se réunissait aussi et l'on dansait, on faisait des concours. Deux présentaient une danse de parade et les autres frappaient des mains. On dansait une telle danse en frappant le sol des pieds et en tortillant le corps en cadence, selon le chant et les coups de pied sur le sol. On continuait jusqu'à ce que nous fussions las, et nous allions nous coucher.

Plus tard, les moeurs des Européens ont pénétré dans le pays. Tout ce qui nous faisait plaisir a été anéanti, tout ce que nous aimions le plus parce que nous l'avions appris de nos pères. Les Européens nous ont dispersés partout. Ils affirmaient : "Vous faites paître vos boeufs sur nos terres."¹ Ils discutaient de cela avec nos pères, les anciens du peuple. Nous avons vu certains jeunes être appelés à partir pour servir chez les Européens, parce que nous vivions sur la terre de ceux-ci. Si une famille n'avait pas d'enfant, elle devait donner un boeuf chaque année. D'autres s'en tiraient plus agréablement : ils n'avaient rien à payer, mais ils devaient garder les brebis ou le bétail des Européens. Aou ! Cela nous surprenait beaucoup, nous les enfants, de voir un homme âgé, qui portait déjà le cercle sur la tête, être battu par les Européens. Nous ignorions qu'un homme âgé puisse être battu par un autre homme. Il n'était d'ailleurs pas admis que l'on frappât un adulte en notre présence, parce que nous étions jeunes. Lorsqu'un Européen frappait un adulte, il ne s'arrêtait pas, mais le faisait tomber à terre. Nous qui étions des enfants, nous nous étonnions de voir un homme âgé, qui portait déjà le cercle sur la tête, jeté à terre au point que le sang lui coulait des narines et que ses yeux et son visage s'enflaient.

Ainsi s'acheva le temps de notre croissance, le temps au cours duquel nous jouissions librement de la vie. Ils furent dispersés de kraal après kraal, tous ceux de la génération précédente qui étaient en état de rendre service au kraal. Finies aussi les réunions par groupes qui nous rassemblaient les garçons plus âgés et les plus jeunes sur les chemins, réunions au cours desquelles nous formions des partis et nous nous exercions au combat à bâtons, afin de développer notre courage pour les luttes contre nos ennemis. Nous nous

¹ L'un des effets les plus immédiats de la main-mise coloniale est l'appropriation des terres par les nouveaux maîtres, les autochtones se retrouvant tout juste tolérés sur leur propre sol.

frappions sans souci les uns les autres, jusqu'à ce que nous ayons contraints nos adversaires à s'enfuir, ou qu'eux nous y aient contraints, selon que l'un ou l'autre parti avait été le plus fort. Nous faisons cela surtout le jour où l'on mangeait des poumons de boeufs, car les garçons plus âgés ne voulaient rien nous laisser de la viande juteuse du coeur. Ils trempaient un morceau dans de l'eau et le donnaient à un timide en signe de déclaration de guerre. S'il refusait de le manger, il l'obligerait à se battre avec un autre garçon, qui le faisait tomber et qui le saisissait pendant que les autres criaient : "Attrape-le !" Pendant le temps du gardiennage, on trouvait bon ce jeu de combat, que nous aimons beaucoup. Mais, ô malheur, lorsque les Européens sont venus, ils ont mis fin à tout cela par quoi nous nous exerçons et apprenions à avoir le courage des héros, afin de pouvoir résister à nos ennemis. Tous ceux de notre classe d'âge et de celle de nos aînés se sont dispersés, et se sont placés comme serviteurs ou comme travailleurs, afin de payer les impôts au gouvernement.

*

* *

Un jour, je vis venir deux hommes chez mon oncle, le frère cadet de mon père, pour traiter au sujet de ma soeur, afin qu'elle épouse un homme de chez eux. Une autre fois, je vis venir deux hommes un peu âgés, avec dix boeufs, un garçon qui les menait et une jeune fille qui portait les nattes de couchage et les appuis-tête en bois. Ces hommes venaient avec les boeufs pour faire la cour¹. Les nôtres sortirent des cases, prirent leurs bâtons pour les frapper et les firent partir. Ils revinrent cependant. On les rappela. Alors, ils allèrent dans une case à part, mais ils ne reçurent rien à manger, car ils n'étaient pas encore reconnus. Le lendemain matin, d'autres hommes vinrent pour se donner réciproquement des nouvelles. Mon père envoya des coureurs prévenir les voisins, pour qu'ils fassent un traité durable avec les gens qui étaient venus chez lui la veille au soir. Les gens qu'on avait mis la veille dans la case ne devaient pas la quitter, à l'exception du garçon qui avait amené le bétail de la mariée. En effet les pères de la jeune fille n'avaient pas encore accepté le bétail qui devait servir à négocier le mariage. Après cela, les proposants firent leur offre et les parents de la jeune fille donnèrent leur avis sur le montant de la dot. Comme il n'y avait plus de différence entre les avis et que l'on était arrivé à un accord complet sur tous les points discutés, la famille de la fiancée reçut un boeuf et trois chèvres à abattre. La première chèvre était en remerciement de l'acceptation de l'offre, la seconde était pour l'ouverture de la bouche de la fiancée, la troisième servait à faire un siège pour les représentants du fiancé. Avec cela, on reconnaissait qu'ils n'étaient plus des étrangers, mais des personnes connues de la maison de la jeune fille. Ensuite, ceux qui faisaient la cour allèrent se baigner dans le fleuve. Toutes les

¹ Pour demander au chef de famille la main d'une de ses filles.

jeunes filles du kraal avoisinant les accompagnèrent. La natte pour s'asseoir apportée par les amis du fiancé fut mise en place par la jeune fille qu'ils étaient venus demander. Ensuite ceux-ci revinrent du fleuve accompagnés de la bande des jeunes filles, ils dansaient et se réjouissaient d'avoir été reconnus. On fit cuire de la viande, elle fumait dans les marmites, cuite par le cuisinier que l'on appelait le "cuisinier des fêtes". Après s'être baignés dans le fleuve, les négociateurs reçurent à manger. Nous vîmes venir par tous les chemins des gens qui apportaient de la viande cuite ; ils venaient de tous les kraals où se trouvait une jeune fille, car c'était l'habitude que ceux-ci apportassent de la viande. Cette viande était parée de tiges d'herbes. Lorsque la viande fut cuite, les négociateurs la répartirent entre les différents groupes, au père, aux vieillards, à la mère, aux femmes, à la jeunesse, aux jeunes filles nubiles, aux fillettes. Ils donnaient à chaque groupe la part qui lui revenait sur les quartiers du boeuf qui étaient attribués au kraal où ils faisaient la cour. Dès que les amis du fiancé eurent fini de manger, ils rentrèrent chez eux. Ils portaient la viande des côtes sur des plats en osier afin de prévenir ceux qui les avaient envoyés que la proposition avait été accueillie. Plus tard, un des amis du fiancé revint pour demander qu'on leur donnât l'épouse. Si l'on était bien disposé, on ne laissait pas les amis du fiancé renouveler à plusieurs reprises leur demande, mais on préparait tout et on précisait le temps où le grain de mabélé devait être trempé. On hésitait à fixer le jour du mariage parce que l'on craignait les sorciers. On ne le faisait connaître que lorsque le mariage était imminent.

Nous vîmes que l'on trempait le mabélé dans tous les kraals, afin de brasser de la boisson pour la fête de la jeune fille qui voulait célébrer son mariage avec une grande suite. On fit cuire la boisson, et nous vîmes les gens venir manger la patte de devant dans le kraal du bétail. En effet, un boeuf fut abattu pour servir à l'entrée de ma soeur, la mariée, afin qu'elle en mangeât avec tous ceux qui l'accompagnaient. On le tuait ce jour-là pour le cas où elle sortirait de la case avec ses compagnons au soir du lendemain. Le jour suivant, le boeuf fut réparti sur les plats en osier et tous les membres de la famille Nyandéni s'assemblèrent. Les hommes vinrent pour manger les yeux et la tête du boeuf. Quand la viande fut cuite, on la retira du feu vers le soir ; on la mit sur les plats en osier et sur des assiettes à viande en bois, et l'on les porta de case en case, là où se trouvaient ceux qui voulaient manger de la viande. La tête fut mangée par les hommes dans le kraal du bétail, et l'on cria à haute voix : "C'est cuit !" Celui qui n'était pas là et qui entendait "c'est cuit" laissait tout et courait vite au kraal du bétail. Une fois la tête mangée, la poussière de la danse s'éleva. Tous les jeunes hommes de la vallée dont était originaire la mariée se réunirent. Les fils du peuple se chargèrent de parures comme s'ils partaient à la guerre, ils portaient leurs boucliers pour danser la danse de la mariée avec des mines sérieuses, impressionnantes, sans aucun sourire. Lorsque la mariée sortit de sa case, on se mit à sangloter bruyamment. Elle était ceinte de son tablier de cuir. Tout son

corps était paré d'ornements pesants ; elle avait une touffe de plumes sur la tête, à ses poignets et à ses bras des touffes de queue de boeuf, à la main une lance large et courte. Elle sortit de la case et elle pleura avec les mères. Celles-ci pleuraient et lui faisaient des recommandations : elle aurait à servir dans son nouveau kraal et à témoigner du respect à son époux et aux autres hommes de sa nouvelle famille. Les pères aussi lui faisaient des recommandations ; ils versaient aussi des larmes, émus de compassion. Aou ! Nous aussi, enfin, nous fûmes saisis de tristesse lorsque nous vîmes que tous pleuraient : les soeurs, les mères, les pères et les frères. Nous entendîmes que l'on entonnait un chant de lamentation. Pendant que l'on chantait, tous se mirent en mouvement. Les jeunes filles allèrent dans l'enclos du bétail où tous les jeunes gens s'étaient réunis. Lorsque toutes les jeunes filles furent dans l'enclos, il se fit un grand silence. Tous étaient remplis de respect, aussi bien ceux qui étaient dans l'enclos que ceux qui étaient dehors, dans les cases. On parla à ceux qui sont sous la terre ; on leur annonça le départ de leur enfant, qui se mariait dans un autre kraal. Le silence était total, on n'entendait aucune toux. On pria les esprits des ancêtres de veiller sur cette enfant, de mener amicalement la génisse en une belle vie, et de lui donner constamment, dans le kraal où elle allait se marier, une descendance florissante. On choisit ensuite un homme qui alla avec la mariée en tête du cortège. Il s'entretint avec les gens du kraal de l'homme que la mariée épousait. Il énuméra dans un champ non clos toutes les maladies infantiles de la mariée ; il énonça de qui elle était l'enfant ; il nomma tous les membres de la famille, les présents et les absents. Il chanta en les vantant les noms laudatifs et les appellations de ceux qui n'étaient plus là, c'est-à-dire les esprits des ancêtres. Il remercia tous, et l'on dansa. Alors, s'avancèrent les jeunes filles et la suite de la mariée. Ceci se fit le matin de bonne heure, sur la place où l'on avait dansé.

La veille, le cortège de jeunes filles et de jeunes gens de la suite de la mariée s'était réuni au crépuscule. Les jeunes gens du cortège allèrent tenter de s'emparer de la porte en bois de l'enclos du bétail. Toutefois, les hommes du kraal veillaient près de la porte, afin que ceux du cortège de la mariée ne viennent pas la dérober ; ils la veillaient debout, armés de bâtons et de boucliers, car ils savaient qu'il y aurait une grande lutte autour de la porte. Les deux partis cherchèrent à avoir le dessus. Si les jeunes gens du cortège de la mariée sont forts, ils s'emparent de la porte. S'ils n'ont pas assez de force, ils ne la prennent pas : ils ont le dessous pour cette fois et le village garde la porte. Quelques-uns reçoivent des blessures à la tête au cours de ce combat. Le cortège arriva ensuite aux cases lorsqu'il faisait déjà nuit, on circula enveloppé sur la place libre, on chercha de belles mélodies pour les énigmes chantées que l'on avait composées. Cela dura tard dans la nuit. Ensuite, tous entrèrent dans les cases et dormirent, mais seulement pour un peu de temps. Les cuisiniers de la fête dérobèrent en secret de la bière dans les cases aux vivres et la burent.

Très tôt, le lendemain matin, le cortège s'en alla au fleuve en silence et avec précaution. Là, on se para et l'on mangea ce que les jeunes filles avaient apporté de chez elles. Au bout de quelque temps arrivèrent aussi les vieux et l'homme chargé de conduire la mariée. Ils se reposèrent un peu sur la rive, là où se tenaient les jeunes filles et le cortège. Dès que le soleil fut chaud, le groupe des jeunes gens se leva seul. Ils aplanirent le chemin qui menait à la maison. Ils entrèrent par la porte du kraal, passèrent par la place (centrale) et sortirent du côté opposé ; ils retournèrent ensuite au cortège qui se tenait sur la rive du fleuve. Ils firent cela deux fois. La troisième fois, tout le cortège se leva. On porta les nattes et on chassa devant les chèvres, le jeune boeuf de la noce et sa "queue". Les chèvres avaient été lavées. Le boeuf de la noce et sa "queue" sont deux boeufs : l'un celui de la noce, l'autre la queue. Dès qu'un louangeur avait achevé son chant de louange, une jeune fille, avec celles de sa classe d'âge autour d'elle, s'avancit à l'avant du cortège et indiquait d'un geste de la main un autre louangeur, en criant : "Le voilà." Celui-ci sortait en parlant des combats dans les kraals du bétail.

Lorsque le cortège de la mariée arriva au champ, les danses et les chants de louange cessèrent. Les frères de la mariée firent une exhibition de danse, et chacun put ensuite en faire autant. Ensuite, les frères de la mariée et d'autres membres de sa parenté se sont levés et ils ont "trait la barbe du beau-frère" qui épousait leur soeur. Cela signifie : nous voulons avoir nos bêtes jusqu'à la fin, afin de pouvoir, ô beau-frère, traire dans nos bouches du lait venant de toi. La mariée dansa avec sa suite. Lorsqu'elle eut fini, le marié dansa avec sa suite jusqu'à ce que la danse fût terminée. Le jour de la fête bruyante s'acheva ainsi. Tous retournèrent dans les cases. Seules, les jeunes filles restèrent afin de remettre le lendemain leur compagne comme épouse à son époux. Ce fut le moment où l'on abattit un boeuf. Pendant la fête bruyante, on ne tua pas : les gens de la noce ne recevaient qu'un peu de boisson et ils allaient aux différents kraals pour y demander un peu de nourriture.

Donc, en ce jour les jeunes filles cachèrent la mariée dans la chambre nuptiale et restèrent au dehors. Un des habitants du kraal y pénétra en secret et arrosa la mariée avec le fiel du boeuf que l'on venait d'abattre. Les jeunes filles se tenaient dehors dans la cour et chantaient sans interruption un chant de supplication : "Nous, jeunes filles, nous aimons toutes la viande." Dès que la mariée eut été arrosée de fiel, toutes les jeunes filles se mirent à pleurer. Elles allèrent ensuite au fleuve pour se laver. Le lendemain matin, la mariée sortit en pleurant de sa case, avec les jeunes filles. Elle avait une lance à la main et elle se rendit au kraal du bétail, en s'appuyant sur la lance. Elle n'était ceinte que de son tablier de cuir. Ce fut ainsi qu'on la remit à son époux. Alors toutes les jeunes

fille l'abandonnèrent avec beaucoup de tristesse et retournèrent à la maison. Seule, une toute jeune fille resta pour causer avec la jeune femme, pour l'aider et pour la servir, car la jeune femme était très gênée par les manifestations de respect qu'elle devait observer. Elle n'allait pas sur la place devant les cases, mais devait se glisser comme une voleuse derrière les cases. Ainsi fut terminée la fête à la manière des Zoulou.

*

* *

Nous allons parler un peu maintenant de la sorcellerie. Un homme qui doit devenir sorcier¹ est tout d'abord longtemps malade. Aucun médicament ne lui réussit, jusqu'à ce qu'il se révèle, en interrogeant un autre sorcier, qu'il est destiné à le devenir lui-même. On cherche ensuite un médicament magique. On voit qu'il doit devenir sorcier à ce qu'il prend volontiers ce médicament et désire constamment en prendre. Il s'en va et cherche un sorcier âgé, qui l'initie dans l'art et lui fait connaître tous les médicaments que les sorciers mangent. Cela dure environ un an. Lorsque son apprentissage est terminé, on soumet sa science de la sorcellerie à une épreuve. On cache beaucoup d'objets et on lui dit de les rechercher ; le plus souvent, ce sont des perles de verre. S'il les trouve, on les coud à la ceinture de sorcellerie que lui donne le sorcier qui l'a guéri. S'il va faire une visite chez lui, on tue une chèvre blanche ; il prend la peau et s'en fait une ceinture. Tous ceux de sa parenté lui font cadeau des objets que la coutume prescrit. Lorsqu'il a achevé d'apprendre son art et que son instructeur veut le ramener à la maison, on invite beaucoup de sorciers, on fait annoncer la chose dans tous les lieux où demeure un sorcier. Le nouveau sorcier est amené en grande fête et les autres sorciers dansent. On tue un boeuf. Beaucoup de gens se réunissent qui désirent voir si le jeune sorcier est vraiment possédé par l'esprit de la sorcellerie. Ils viennent pour cacher des objets dans la maison et en dehors du kraal. Les sorciers les retrouvent par l'exercice des rites de sorcellerie. Le sorcier fait attention avec soin aux cris approbateurs de ceux qui applaudissent. Quelquefois, ils induisent le sorcier en erreur, mais un vrai sorcier s'en aperçoit de suite. Les objets cachés que le sorcier retrouve ne sont pas rendus à leurs propriétaires mais deviennent sa propriété. Lorsque plusieurs sorciers exercent ensemble leur art, ils se relayent ; si l'un ne parvient pas à trouver quelque chose, un autre le cherche et l'objet appartient à celui qui le trouve. Aou ! Ensuite l'on danse jusqu'au lendemain, jusqu'à la fin de la fête. Le nouveau sorcier que les autres ont amené reste alors seul. Les habitants de sa maison continuent cependant à le mettre à l'épreuve, en cachant des objets afin de voir s'il possède son art ou s'il est un sot. S'il réussit, les habitants de la maison et ceux de sa

¹ Il s'agit toujours ici de la magie positive (celle des guérisseurs et des devins), et non de la sorcellerie *stricto sensu*.

famille lui font des cadeaux, parce qu'il a une tête lucide. Il se construit une pièce derrière la case, une pièce circulaire où sont conservés ses médicaments, les médicaments de sorcellerie qui réveillent l'esprit sorcier et avec lesquels il se nettoie l'estomac. Il hurle aussi. Il fait cela jour après jour, et la nuit aussi. Il se lève de nuit et s'en va danser dans d'autres kraals. Si les habitants du kraal dorment, il les réveille afin qu'ils frappent des mains pendant qu'il danse. Les habitants de ces kraals cachent aussi des objets ; s'il les retrouve tous, sa réputation est faite. Un sorcier est comme un roi : personne n'ose le contredire et, même si l'on dort, on doit se lever et suivre ses indications. Certains lui font cadeau d'une chèvre pour qu'il l'abatte, la fasse cuire et la mange, et qu'il prenne la vésicule du fiel et se la lie sur la tête. Toutes les vésicules à fiel de chèvres sont liées sur sa tête ; elles y forment un paquet et font un bruit de hochet .

Un jour, alors que nous étions dans notre premier sommeil, et que d'autres venaient se coucher, un chant se fit tout à coup entendre au loin. Ma tante, qui était une sorcière, vint à nous et réveilla toute la jeunesse, afin qu'elle battît des mains devant la case pour accompagner sa danse. Nous nous dépêchâmes de sortir, car nous autres, les jeunes, nous nous réjouissions de regarder la danse d'une sorcière. Dès que nous commençâmes à battre des mains, elle se mit à danser. Elle vit que d'autres dormaient dans une autre case, elle le vit parce que sa tête était possédée par les esprits des ancêtres. Furieuse, elle y fit un saut et les fit sortir au plus vite de la case, elle frappa même ceux qui n'étaient pas disposés à sortir. Elle me blessa presque de sa lance, car elle sortit en colère en brandissant sa lance et je me trouvais accroupi à l'entrée de la case, parce que nous étions très nombreux, notre kraal étant grand. Cette sorcière s'appelait Mangotobane, de la race des Ndébélé¹. Elle chercha dans les cases tous les endormis et dansa pendant que tous frappaient des mains selon ses indications. Aou ! Lorsqu'elle sortit des cases, elle sauta par-dessus la haie d'herbes devant la case, sans même l'effleurer ; elle alla et donna un coup de lance à cette haie. Ensuite, elle dansa. Elle ne s'en alla qu'à la première lueur de l'aube.

Une autre fois, ma tante sorcière vint à la première lueur de l'aube. On entendit tout à coup un chant au loin comme si une personne s'approchait et c'était elle, Mangotobane, la fille de Siboukouji, "la Chèvre noire qui enfante des jumeaux". Lorsqu'elle arriva, tous se réveillèrent et vinrent pour battre des mains. Nous étions étonnés qu'elle ne sentît pas le froid, car ce jour-là il faisait très froid. Elle termina sa danse lorsque le bétail revint du pâturage matinal. Elle vit à distance un boa² dans le fleuve, comme si elle était dans l'eau. Elle s'en alla de là pour le prendre et elle arriva à un creux de notre rivière, l'Umfoloji noir. Elle entra dans l'eau et en sortit avec le boa, qu'elle portait contre sa poitrine. Elle le

¹ Puissante ethnie originaire du Transvaal.

² Un python (le boa est un serpent d'Amérique latine).

tua et elle l'apporta à notre kraal. On le dépouilla et on tua une chèvre. Celle-ci fut cuite dans une marmite avec le boa, ou plutôt non pas avec le boa entier, mais avec un tronçon. Elle agit ainsi parce que les esprits des ancêtres le lui avaient prescrit. Ce n'est, en effet, pas l'habitude qu'une personne entre seule dans l'eau, attrape un boa, en sorte avec et l'emporte, car c'est un gros serpent épais, qui peut s'enrouler autour d'un homme aussi fort qu'il soit. La viande fut ensuite retirée du feu et l'on mangea la viande du boa aussi bien que celle de la chèvre. Alors, la sorcière nous quitta ; elle emporta la peau du boa et les restes froids de la viande de chèvre. Un garçon du kraal dut lui porter tout cela.

Une fois, ma tante sentit un homme, dans l'Umfoloji blanc ; c'était un méchant sorcier. Elle démontra qu'il avait fait mourir des personnes par sa magie noire. Lorsque ce méchant sorcier entendit qu'il avait été senti¹ par Mangotobane, il alla chez les Blancs pour déposer une plainte, car il savait que la loi des Européens interdit de "sentir par la magie". En effet, les Européens accueillirent sa plainte et ils envoyèrent un agent de police pour arrêter Mangotobane, elle, la fille de Siboukouji, "la Chèvre noire qui enfante des jumeaux". Elle accompagna volontiers le policier, car elle était toute prête à reconnaître devant le tribunal : "J'ai senti cet homme, parce qu'il est un sorcier méchant ". Et, en fait, elle vint au tribunal, ainsi que le méchant sorcier avec les siens (ses amis). Il se réjouissait de ce que les Européens infligeraient une punition à Mangotobane qui l'avait senti. Les messieurs blancs sortirent du tribunal avec leurs sièges et s'assirent sur la place devant le bâtiment. Ils étaient assis là comme si tout était en règle. Cependant, l'un d'eux qui avait caché quelque chose sous son pied, dans son soulier ; c'était une pièce d'or d'une livre anglaise : en ce temps-là, l'or circulait encore, il n'y avait pas de papier-monnaie comme maintenant. Il demandèrent à Mangotobane si elle avait senti un homme par la magie. Mangotobane reconnut : "Je l'ai senti". Tout à coup, elle se mit à rugir devant les messieurs blancs : "Voilà mon argent, où l'as-tu mis ? " Elle se leva de terre et mit l'Européen en embarras ; elle montrait son pied et criait : "Voilà mon argent !" Elle prit sa petite lance, elle coupa les lacets de son soulier et y prit l'or en disant : "On ne peut me tendre des pièges à moi. Je suis une vieille sorcière du temps de Cetewayo." L'Européen fut effrayé lorsqu'il se trouva étendu par terre, lui qui était cependant un monsieur. Elle agit ainsi sans cesser de rugir. Aou ! Tous les messieurs blancs furent effrayés, ils se levèrent de leurs sièges et mirent fin, debout, à la séance du tribunal, en disant : "Mangotobane, finis avec ta magie ! Ne sens plus, car la loi du gouvernement l'interdit." La sorcière se leva et s'en retourna à la maison ; elle passa la nuit dans notre kraal et l'on tua une chèvre, car elle était une parente. Le lendemain matin, elle se leva et alla chez elle. Là, elle tua une chèvre et remercia les esprits des ancêtres, parce qu'elle était

¹ "Sentir" signifie ici découvrir par la magie une sorcière ou un sorcier malfaisant. (Note de Westermann)

revenue sans avoir eu à payer une amende aux Européens pour avoir pratiqué son art. Car elle avait déjà été condamnée à une amende pour avoir senti. Elle continua à pratiquer la magie. Aou ! Elle gagna beaucoup d'argent par ce moyen, souvent dix livres par jour, car elle était très intelligente. Elle disait la vérité aux gens, de sorte que ceux-ci avaient confiance en elle. Elle indiquait aussi les remèdes qui soulageaient les malades, et elle arriva ainsi à avoir une grande réputation dans le pays. Des gens envoyés par les Européens vinrent aussi pour l'interroger. Elle leur disait pourquoi ils étaient venus et ce qui les tourmentait ; elle leur disait tout, avant qu'ils ne lui eussent dit quelque chose. Elle devint ainsi très célèbre.

Une autre fois, un Boer perdit un mouton sur sa ferme, et le chercha longtemps sans succès. Alors il eut l'idée : "Les Cafres ont fait cuire mon mouton, et ils l'ont mangé." Il lui vint le désir : "J'irai demander à la célèbre sorcière Mangotobane ce qu'est devenu mon mouton. Elle me dira peut-être la vérité et je chasserai de ma ferme les Cafres qui l'auront fait. Je les punirai d'avoir fait cuire mon mouton." Ce désir devint si ardent qu'il monta à cheval. La sorcière lui dit : "Tu soupçonnes les Noirs, mais ton mouton est dans un trou des rochers : il est déjà tombé en pourriture. Tu retrouveras la peau, les poils, les os et le numéro du mouton. Alors, le Blanc s'en alla à cheval vers ce trou. Avant même de descendre de cheval, il vit tout ce que la sorcière lui avait décrit. Il s'en étonna et s'écria : "Malédiction, c'est vraiment une diablesse !" Par la suite, il raconta tout ; il le dit aussi à ses Noirs, afin qu'ils sachent qu'ils ne devraient pas manger de ses moutons, car autrement il les ferait sentir par la sorcière. Tous les Noirs crurent alors à la sorcière : ils pensaient que, s'ils mangeaient des moutons, la sorcière les prendrait. C'est ainsi, avec la sorcellerie.

Voici une autre chose sottre, qui n'a rien à faire avec les esprits des ancêtres, mais qui est produite par le chanvre "tsangou"¹. Un jour, mon frère avait fumé de ce tsangou. Après avoir fumé, il alla à la rivière où il y avait un petit rocher surplombant l'eau ; il y alla seul. A peine y fut-il arrivé qu'il revint à la maison, tout essoufflé tant il avait couru vite. Il y provoqua un tumulte, car il criait : "Prenez vos armes, car il y a là-bas, dans la rivière, un monstre qui met au monde un Noir, un Blanc et un Rouge. Il a voulu m'avalier !" Alors tous s'armèrent de leurs armes et de leurs boucliers ; ils coururent pêle-mêle vers la cause du tumulte qui était là dans la rivière. Tous allèrent avec lui et il s'en réjouit. Il était quasi-mort, il espérait qu'ils feraient payer au monstre d'avoir voulu l'avalier ! Aou ! Ainsi, les gens arrivèrent à la rivière en troupe de guerriers bien armés, puisqu'ils avaient entendu la nouvelle alarmante d'un monstre qui

¹ Une variété de cannabis, à fort pouvoir hallucinogène, bien connue en Afrique du Sud (de nos jours sous le nom de *dagga*).

enfantait trois petits, un noir, un blanc et un rouge. En arrivant, ils furent surpris de ne pas voir de monstre et demandèrent à mon frère : "Où est il ?" Et lui de répondre : "Là ! Ne le voyez-vous pas ?" Il parlait ainsi et il était lui-même bien armé, avec ses lances et son bouclier. Aou ! Pour un peu, les gens l'auraient transpercé, car ils virent qu'il les avait trompés : le parfum du tsangou lui était monté à la tête - je veux dire la fumée de cette plante que l'on appelle tsangou.

Notre gouvernement actuel a essayé d'interdire l'usage de cette plante. Cela ne sert à rien, on pourrait dire qu'elle est plus fumée aujourd'hui qu'autrefois, car les Blancs et les Bochiman la fument aujourd'hui. Et aussi toutes les races humaines différentes qui habitent ici en cette terre du Sud de l'Afrique. Je crois qu'à l'époque où mon frère s'était enivré, on fumait moins le tsangou qu'aujourd'hui. Car on le fumait avec de l'eau que l'on versait dans une corne de boeuf, dite pipe koudou. La fumée montait à travers l'eau et arrivait ensuite dans la bouche et aux poumons. Actuellement, on le fume de façons diverses, roulé dans la pipe ou dans du papier, sans faire passer la fumée par de l'eau. On gagne aussi beaucoup d'argent avec cela : la plante se vend dans le pays entier, car visiblement on la fume beaucoup, beaucoup plus que du temps de nos frères aînés et de nos pères. C'est évidemment un grand danger, car cela rend fous ceux qui la fument. Les gens fument en cachette, comme des voleurs, de crainte que les agents de l'Administration ne viennent les prendre¹.

Oui, cette plante, le tsangou, est vraiment malfaisante. Il m'est arrivé aussi, dans ma jeunesse, de dérober du tsangou et d'en fumer sans eau, avec des camarades de mon âge. Je le prenais toujours en secret. Nous voyions que fumer le tsangou était une distraction favorite des vieux. Ha, ha ! J'étais dans une situation désespérée, j'étais ivre au point de ne plus savoir ce que j'avais vu. Ayant pris cela pour moi seul, et ayant fumé en secret, je fus effrayé de voir tout à coup de petites personnes avec des chapeaux froissés qui m'environnaient, elles battaient des mains. Aou ! Voilà que je frappais le sable des pieds, je dansais, je me mis en fureur, je devins comme possédé. Je vis ceux qui battaient des mains devant moi, d'autres m'apparurent dans mon délire et battaient des mains. Aou ! Je dansai jusqu'au coucher du soleil. Je ne savais pas ce que je faisais, tellement la fumée du tsangou m'était montée à la tête. Aou ! Le tsangou est vraiment une vilaine plante. Je ne ramenai pas le bétail à la maison ce jour-là. Tard le soir, je revins chez moi. On me frappa, je ne m'en souciai pas, je ne faisais que rire. On s'étonna et l'on pensa que je n'étais plus sain d'esprit. Alors, vint aux anciens la pensée de prendre leurs bâtons et d'aller chez la sorcière pour apprendre ce qui s'était passé en moi. Cependant, un autre homme survint qui dit : "Ce gamin a fumé du tsangou. Voyez, on le sent dans sa bouche." Alors les vieux renoncèrent à l'idée de prendre de nuit leurs bâtons et d'aller demander conseil à la sorcière. Je

¹ Remarque toujours d'actualité...

m'arrête ici de parler de cette chose, et de tout le mal qui provient de ce que l'on fume le tsangou.

*
* *

Il se passa assez de temps, et voilà que le domaine sur lequel demeurait mon père fut acquis par un missionnaire allemand, que les indigènes appelaient Mboza. Il l'acheta à un Boer qui avait décidé mes frères à le servir afin que les vieux puissent demeurer sur le domaine avec leur bétail. A peine le missionnaire allemand eut-il acheté les lieux qu'arrivèrent trois indigènes chrétiens avec leurs cases. Le missionnaire les laissa construire leurs demeures sur le domaine, et ils commencèrent à prêcher avec force. Voilà que l'Évangile prit mon cœur. Je fus le seul élu de tout notre kraal. Après quelques temps, deux jeunes filles furent prises par l'Évangile. Elles se sauvèrent de notre kraal, elles s'enfuirent de nuit et, le lendemain matin, on s'aperçut que deux jeunes filles manquaient : Nomahlabati et Nomabocho. Aou ! Deux frères partirent les chercher. Comme, la veille, le chariot du missionnaire à qui appartenait le domaine avait été chez nous, mes frères eurent l'idée de suivre la piste du chariot. Et, effectivement, ils trouvèrent les jeunes filles près de celui-ci dans les environs de la ville de Vryheid. Le chariot avait été dételé ; les conducteurs et les Européens n'étaient pas là, mais se trouvaient en ville. Les frères battirent terriblement les jeunes filles : ils détachèrent les courroies des jougs des boeufs et les frappèrent avec celles-ci. Ils les laissèrent cependant près du chariot, puisque les jeunes filles refusèrent d'aller avec eux. Elles disaient : "Même si vous nous battez encore autant, nous ne retournerons pas. Nous voulons être chrétiennes et apprendre dans cette école là-bas, au loin." Alors, les frères s'arrêtèrent et revinrent. Ils arrivèrent de nuit à la maison et annoncèrent aux anciens : "Nous avons trouvé les fillettes, elles ont refusé de revenir avec nous." Ceux-ci : "Elles sont tombées." Aou ! Alors je fus pris de crainte que l'on ne m'empêchât de devenir chrétien. J'eus l'idée d'apprendre, le soir, chez ces chrétiens qui se trouvaient alors sur le domaine, sans que l'on le sût à la maison. Je fis ainsi jusqu'à ce que j'eusse appris à lire. De jour, je gardais le bétail, mais le soir, dès que j'avais séparé les veaux, j'allais aux cases des chrétiens pour apprendre avec leurs enfants. Un jour, je n'eus rien à manger, car lorsque j'arrivai chez les chrétiens, ils avaient déjà mangé. J'ai eu faim jusqu'à l'aube, alors que, comme nous nous étions bien baignés, j'étais très affamé.

Finalement, je priai mon père et ma mère de me laisser partir pour être chrétien et pour apprendre à l'école où étaient mes soeurs. Aou ! Le désir de devenir chrétien me tenaillait intérieurement. J'aurais pu aller à une paroisse chrétienne et à un missionnaire du voisinage, mais je ne le voulais pas, car c'était trop près de chez moi. Je vis que l'on me ferait des misères à la maison, peut-être aussi m'empêcherait-on d'y aller. Mon père ne fut pas d'accord pour que je

devienne chrétien ; il me promet de me bâtir un grand kraal et de me faire avoir beaucoup de femmes, parce que j'étais comme ses entrailles. Il y avait aussi un propriétaire de kraal voisin qui priaït mon père de me donner à lui, afin que je sois son fils et que je puisse hériter de lui. Dieu m'aida, il me donna le courage de prier mon père de me permettre de partir pour devenir chrétien. Il m'aida aussi auprès de mon père : Il attendrit le coeur de mon père et de ma mère de telle sorte qu'ils me permirent de partir et de devenir chrétien. Le jour des adieux arriva. On me prépara des grains de mabélé cuits que l'on mélangea avec du bon lait aigre d'une jeune vache. Je mangeai cela dehors mais à l'intérieur de la haie de l'enclos. Ce lait aigre que je mangeai à l'intérieur de la haie était le viatique pour moi en ce jour où je quittai la maison et m'en allais pour devenir chrétien. Mon père et ma mère se tenaient près de moi pendant que je mangeais, car ils m'aimaient beaucoup. Ils me faisaient des recommandations, me disant : "Maintenant, bon voyage, mon enfant. Sers le roi que tu t'es choisi. Tu te sépares des esprits de nos ancêtres, mais n'oublie pas les paroles de ceux qui te disent à leur manière : Que ceux qui sont sous la terre t'accompagnent !" Nous nous sommes donc séparés en paix, moi et mes parents.

Je partis avec mon tablier de cuir autour des reins, ma couverture de peau sur le dos et deux bâtons à la main. Lorsque j'arrivai chez le missionnaire, sa femme me fit jeter mon tablier de cuir et me donna une culotte de ses enfants, ainsi qu'une chemise et une veste. Elle voulait que je jette aussi ma couverture de peau, avec laquelle je me protégeais contre le froid, mais je dormais avec cela la nuit, la mettant par-dessus la couverture de laine mince. Je me réjouis beaucoup de me trouver dans une vie nouvelle et à même d'apprendre. Il y avait cependant une chose qui me faisait avoir peur du missionnaire chez qui je me trouvais dorénavant, bien que j'y fusse avec mes deux soeurs. Les élèves me disaient : "Les livres que tu voudrais avoir pour étudier, tu les recevras du missionnaire, mais ce n'est pas facile. Si l'on va dans sa chambre pour lui dire : "Monsieur le missionnaire, donnez-moi un livre, s'il vous plaît", il répond : "Quel genre de livre ?" On le lui ; il le prend, il l'ouvre et il demande : "Qu'est-ce qui écrit ici ?", et tu dois lire là où il te l'indique. Tu lis d'une voix tremblante. Mais si tu commences à bégayer, il ferme le livre et prend le fouet d'hippopotame appelé "achambok"¹, et il fouette le bégayeur."

Il se passa donc un mois et je n'avais encore aucun livre, car je ne pouvais pas m'enhardir à aller frapper à la porte du missionnaire ; j'avais peur de ne pouvoir bien lire devant ce missionnaire qui détestait le bégaiement. C'est pourquoi je n'avais aucun livre. J'en avais cependant bien besoin, de sorte que, finalement, je m'enhardis, et j'allai frapper à la porte de cette chambre redoutée.

¹ *Sjambok.*

En y allant, je tremblais, m'attendant à ce qu'il me rende boiteux en me frappant avec le fouet d'hippopotame. Il ouvrit et, effectivement, cela se passa comme l'avaient dit les élèves. Aou ! J'eus de la chance, je lus bien et je reçus deux livres. J'étais alors libéré de la crainte pénible du fouet d'hippopotame. Dieu fut mon secours pour tout ce que j'avais à apprendre. Un an après, je fus baptisé, et l'on me donna un nouveau nom : Salomon. Je fus confirmé l'année de la grande épizootie. Dorénavant j'étais un membre de l'Eglise.

Beaucoup de bêtes moururent de la peste bovine¹ ! Aou ! Pour finir, il arriva encore des sauterelles, et elles mangèrent tout ce qu'il y avait dans le pays. Les jeunes sauterelles, qui ne pouvaient encore voler, furent une autre plaie. Toute la nourriture disparut du pays, il ne resta, cette année-là, que des melons en masse. Les indigènes ne vivaient que de cela. Les Européens achetèrent du maïs jaune dans la province du Natal, car il n'y avait plus de maïs blanc. C'est pourquoi l'on acheta du maïs jaune qui venait, disait-on, par mer d'Amérique. Aou ! Ce maïs nous pesait dans l'estomac et dérangeait le sang. Nous ne pouvions rien y changer, il n'y avait pas d'autre maïs : il nous fallait bien manger le jaune, qui était le seul que l'on trouvât.

Quelque temps après, ce missionnaire fit un appel à la paroisse -et à moi aussi- pour que dorénavant l'on verse une contribution paroissiale. Je voulais gagner de l'argent pour cela. Avec d'autres de notre paroisse, j'allais donc à Johannesburg². Cependant, nous n'entrâmes pas dans la ville, car l'on disait que l'on pouvait gagner davantage d'argent à Heidelberg, qui se trouve un peu avant. Nous avons fait le chemin de chez nous jusqu'à ce nouveau lieu de travail à pied. On nous mena dans une fosse souterraine profonde, afin que nous y travaillions, et que nous fassions un trou dans la roche. On y mettait de la dynamite, et la roche se fendait. Aou ! Il s'en fallut de peu que je ne devinsse impotent. Le chef d'équipe m'avait donné trois pointes et un marteau pour percer un trou dans la roche. Lorsque je frappai avec le marteau, il se détacha du manche et me sauta à la figure. Lorsque je ressortis du trou, à l'aube, tout mon corps était endolori. Nous sortions à l'aube parce que nous étions de l'équipe de nuit, car, pendant une semaine, on travaillait de nuit. Nous dormions alors le jour, parce que nous ne pouvions dormir la nuit pendant le travail. Je ne pus dormir parce que le marteau m'avait fortement blessé, car je ne savais pas encore bien comment m'y prendre.

Il y eut quatre mois de travail sans problème, car entre-temps j'avais appris comment on enfonce une pointe de fer.

¹ Catastrophe majeure pour cette société où les bovins tiennent une place si centrale.

² Où se développe rapidement de puissantes mines d'or, qui ont grand besoin de main-d'oeuvre.

Alors éclata la guerre entre les Anglais et les Boers¹, et tout travail fut arrêté. Nous retournâmes chez nous, mais les Européens nous enlevèrent de notre argent. Ils dirent : "Vous devez payer dix shillings pour un certificat de vaccination. Sans cela on vous arrêtera en route." Nous répondîmes : "Mais nous n'avons pas été vaccinés !" Ils dirent : "Cela ne fait rien ; voici vos certificats de vaccination, que vous devrez montrer si on vous les demande." Nous rentrâmes donc chez nous. Ah, malheur ! L'armée anglaise vint et détruisit tout le pays ; elle incendia les demeures des Européens, elle emmena le bétail et les moutons des Blancs, aussi bien que ceux des Noirs. Elle détruisit les champs, de sorte qu'une famine terrible sévit dans le pays. Les soldats arrivèrent aussi chez mon instructeur blanc ; ils lui promirent de le laisser tranquille dans sa demeure, puisqu'il était missionnaire. Ils lui dirent qu'il pourrait faire revenir son bétail, qu'il avait caché dans une région à buissons épineux éloignée. Le missionnaire m'envoya chercher le bétail.

Aou ! Je partis et je cherchai le bétail. Je ne savais pas où il se trouvait exactement. J'errai autour, jusqu'à ce que je fusse arrivé au Mont Mkwakwéni. Finalement, les vivres dans mon sac étaient achevés. J'essayai de manger de l'argile, mais cela m'empoisonna l'estomac. Enfin, au bout d'une semaine de recherches, je trouvai le bétail. Les bergers étaient aussi sans vivres ; ils ne mangeaient que de la viande, abattant une bête après l'autre et s'entretenant ainsi en vie. Il y avait beaucoup de troupeaux réunis en ce lieu et les bergers s'étaient entendus pour que l'on tue un boeuf de chaque troupeau à tour de rôle. Je ne trouvai avec les troupeaux que deux Européens et des Noirs. Les Européens avaient des fusils, trois des bergers noirs avaient des armes à feu. En effet, les indigènes de cette région cherchaient à dérober des bêtes pour les abattre près de leurs demeures. Pour les effrayer, les deux Européens et les trois indigènes armés tiraient des coups de fusils toute la nuit en circulant à cheval autour du bétail endormi. Lorsque j'arrivai, on avait justement l'intention d'abattre le lendemain l'un de nos boeufs. Ils se lamentèrent tous en disant : "Nous n'avons encore abattu aucun animal de ce troupeau-là, et maintenant tu t'en vas avec notre nourriture, alors que tes bergers ont mangé de nos boeufs." Un des Européens prit parti pour moi, disant de me laisser aller avec mes bêtes, parce qu'elles étaient la propriété d'un Européen : si celui-ci les faisait emmener, c'était en règle. Je partis donc avec les bêtes et avec les deux bergers qui les avait gardées.

Nous nous mîmes donc en route avec les boeufs, et j'étais plein de joie de ce que je ramenaient tout le bétail de mon maître. Nous passâmes par quelques kraals. Leurs habitants nous firent cadeau de tiges de canne à sucre et d'épis cuits

¹ En octobre 1899, jusqu'en juin 1902. La conquête anglaise (motivée en particulier par la richesse des mines du Transvaal) mit fin à l'indépendance des républiques boers du Transvaal et de l'Orange, après de violentes dévastations.

de maïs frais. Nous les remerciâmes et nous nous réjouîmes de leur amabilité. Ils s'informèrent du chemin que nous allions prendre, et leurs questions ne firent naître nul soupçon chez nous, car nous étions conquis par leur amabilité. Ils avaient cependant l'intention de nous poursuivre et de prendre le bétail comme butin après nous avoir tués. Lorsque nous eûmes franchi un fleuve de la région, la nuit était venue, mais il y avait clair de lune. Nous nous étions aperçus qu'une vache qui avait un jeune veau était fatiguée, alors que nous avions l'intention de marcher toute la nuit. Je demandai à mes camarades s'il n'y avait pas par là une personne de leur connaissance, car il serait bon de laisser la vache chez elle, puisqu'elle nous donnait de la peine et nous retarderait au cours de la marche nocturne. Toutes les bêtes manquaient de vigueur parce qu'on les avait fait paître en un lieu où l'herbe était insuffisante et elles avaient mangé les feuilles sèches des arbres, car elles ne pouvaient aller dans les prés, puisqu'on les gardait parmi les buissons pour que les Anglais ne vissent pas, ceux-ci explorant constamment la région avec leurs jumelles. Mes deux camarades dirent qu'il y avait un homme qu'ils connaissaient près de là, et que nous pourrions lui laisser la bête fatiguée. Là-dessus, je les envoyai au kraal de cet homme en le priant de se charger de cette vache et de la garder. Je promis de le dédommager lorsque je reviendrai la chercher. Ils se mirent donc en route pour y aller. La nuit était avancée. Je restai avec les bêtes, qui se couchèrent toutes, car elles étaient fatiguées ; nous avions, en effet, fait une longue journée de marche. Moi aussi, je m'assis. Voilà que mon oreille perçut le trot d'un cheval sur la route. Il me vint à l'idée que c'était un voyageur surpris par la nuit, lorsque tout à coup le cheval arrivé près de moi fit un saut en arrière en voyant les bêtes et se mit à galoper en sens inverse. On entendait le hennissement d'un poulain qui suivait le cheval. La pensée qui me vint fut : c'est peut-être un Boer à cheval qui voulait passer par ici et qui, voyant le bétail, a craint que ce ne soient des Anglais, qui le fusilleraient ; c'est pourquoi il a eu peur et s'en est retourné. Peu après cela, revinrent les deux que j'avais envoyés chercher un logis pour la bête fatiguée. Ils apportaient une réponse négative et disaient : "Nous n'avons pas trouvé de logis pour la bête". Car il y avait un envers à la chose : la bête portait une marque de propriétaire. Les Anglais s'apercevront qu'on a caché du bétail boer par là. Cela pourrait amener une vilaine histoire pour le kraal. Je leur racontai ce que j'avais vu et entendu pendant que j'avais été seul avec le troupeau.

Nous n'étions pas encore allés très loin que je m'arrêtai au bord de la route pour satisfaire un besoin. Voilà que j'entendis derrière nous une voix qui disait : "Allez vite en avant, les voilà !" Je courus vite sur la pointe des pieds rejoindre mes camarades. Je leur racontai ce que j'avais entendu de mes deux oreilles. Ils comprirent vite, et nous fîmes sortir le bétail de la route. A peine en étions-nous descendus que s'approcha ce cheval que j'avais vu, celui avec le poulain, dont le cavalier avait donné des renseignements sur nous et notre bétail.

D'abord, il ne nous vit pas, puisque nous avions quitté la route. Tout à coup, il s'effraya fort en nous voyant tous les trois et s'en retourna à bride abattue, et nous l'entendions crier (le cheval et son cavalier mystérieux sont fondus ici en un) : "Hâtez-vous, guerriers ! Les enfants ont quitté la route." Aou ! En entendant ces mots, nos entrailles se remplirent d'eau et nous fîmes tous nos efforts pour conduire notre troupeau plus loin le plus vite possible. Nous les chassions devant nous parce que nous avions un vague espoir d'atteindre bientôt la demeure d'un Allemand qui n'était pas loin et quelques kraals indigènes qui s'étaient établis ici et que connaissaient mes camarades. A la lumière du soleil de la veille, nous n'aurions pu rêver que cette nuit pourrait être celle de notre mort. Nous arrivâmes à la maison de l'Européen, et nous la trouvâmes complètement vide. Les Anglais venaient d'arrêter la femme de cet Européen, car celui-ci se trouvait sur le théâtre de la guerre du côté des Boers. Nous passâmes tout près de sa maison. A peine étions-nous sortis du bois qui se trouvait derrière que nos poursuivants tombaient sur nous. Pendant qu'ils nous faisaient aller en avant, l'éclaireur -c'est-à-dire le cavalier du cheval avec son poulain- les suivait. Quelques-uns des plus zélés s'élançèrent vers nous, leurs touffes de queue ceintes au devant se balançant de côté. Nous criâmes : "Que voulez-vous ?" Ils répondirent : "Soutou !" Ils ne couraient plus. Nous avons repris la question : "Qui êtes-vous ?", et la même réponse revint : "Soutou." Ils marchaient à pas pressés pour nous atteindre et nous transpercer. Le cheval éclaireur venait derrière eux, car il vit qu'ils nous avaient rejoints. Nous avons essayé de frapper les bêtes, pensant que nous pourrions nous sauver avec elles si elles prenaient la fuite, mais, Aou !, les bêtes nous firent faux bon car elles étaient fatiguées. Les autres voulaient nous encercler parmi les boeufs et nous ne savions pas comment nous faufiler pour en échapper car le troupeau s'était entassé en un groupe serré. Lorsque les poursuivants voulurent transpercer un de mes camarades d'un coup de lance, l'arme pénétra dans la cuisse d'un des boeufs. Lorsque celui qui avait porté le coup eut retiré la lance de la cuisse et voulut de nouveau transpercer mon camarade, celui-ci, d'un coup, lui fit lâcher sa lance et sauta sur le côté. Nous partîmes tous les trois en courant. Je voulus jeter un coup d'oeil en arrière. Aou ! Voilà que l'éclaireur qui nous avait épié sur la route venait sur nous au galop. Le cavalier était un homme d'un certain âge, portant déjà le cercle de tête ; il avait trois lances et un bouclier à la main. Tous ceux qui voulaient nous tuer et voler nos boeufs étaient armés de lances et de boucliers peints.

Nous voyions tout cela parce que la lune était revenue, si claire que l'on aurait vu une aiguille sur le sol. Nous courions en nous dispersant, nous élevions la voix et nous criions : "Voilà des gens qui veulent nous tuer." Alors je criai : "Courons ensemble afin de ne pas nous perdre." Aou ! Dieu nous aida beaucoup en cette nuit, alors que nous étions si près de la mort. Nous nous

¹ Cri de guerre.

sauvâmes en courant, et nous nous dirigeâmes vers un kraal que l'un de mes camarades savait être quelque part par là ; nous espérions que les habitants de ce kraal nous donneraient des secours. Lorsque nous arrivâmes, nous trouvâmes la porte du kraal fermée d'un tronc d'arbre. Nous courions vite plus loin, étourdis de peur. Nous nous enfonçâmes dans le creux d'un fleuve, car, en regardant en arrière vers le kraal où nous avions voulu chercher refuge, nous avions vu que les gens s'y agitaient : c'étaient ceux qui avaient voulu nous tuer et avaient pris notre bétail. Nous avons été en danger de mort. Dieu nous avait secourus pour que ces étrangers ne nous saisissent pas. Nous descendîmes en courant vers le fleuve, nous courions, nous marchions, nous pataugions dans les flaques d'eau. Aou ! Nous avons pu conserver la vie. Nous descendîmes une hauteur assez raide, nous remontâmes par une autre rivière, et nous cherchâmes un autre kraal connu de mes camarades, afin de pouvoir laisser reposer nos têtes en cette nuit si pleine d'événements.

Lorsque nous fûmes arrivés à proximité de ce lieu, je donnai conseil de retourner encore une fois là où nous avons été attaqués pour voir s'ils avaient pris toutes les bêtes. Mes camarades acceptèrent. Revenus en ce lieu, nous y trouvâmes les boeufs, qui étaient épuisés de fatigue. Toutefois, il y avait des gens qui les gardaient. Un d'eux se leva brusquement en nous voyant, et se précipita sur nous. Aou ! Nous les vîmes de loin et nous partîmes en courant comme des lièvres. Nous les laissâmes derrière nous. Nous n'avions pas bien pu nous rendre compte s'il y en avait un grand nombre ; nous ne vîmes que ceux qui cherchaient à nous rejoindre à la course. Aux premiers lueurs de l'aube, nous atteignîmes un autre kraal. Ses habitants étaient des parents de mes camarades. Ils ne voulaient pas nous ouvrir au premier moment, puisque le pays était en révolte et sentait le sang humain. Lorsqu'ils nous eurent laissés entrer et dormir, je rêvai dans un demi-sommeil que les boeuf étaient restés en arrière.

Nous nous réveillâmes au matin et nous reprîmes de suite le chemin vers l'endroit où nous avons été volés. Lorsque nous eûmes gravi une hauteur, nous vîmes nos boeufs à proximité d'un champ. Un homme armé d'une lance et d'un bouclier les gardait. Sa lance était noire comme si elle eût été posée sur un feu. Dès qu'ils nous vit, il cria : "Venez ici." Aou ! Il nous fut pénible d'aller vers lui, car il y avait beaucoup de kraals à proximité et leurs habitants se tenaient au dehors et nous regardaient. Nous le surveillâmes avec soin, afin de nous sauver s'il se mettait à courir. Il nous était alors difficile de courir vite, puisque nous avons marché toute la journée précédente, que nous nous étions fait mal au cours de la fuite qui avait duré toute la nuit et que nous n'avions pas pris de nourriture. L'homme nous cria de nouveau très fort, disant : "Ce n'est pas moi qui vous ai poursuivis la nuit." Alors, nous nous arrêtâmes, et nous retournâmes et vers lui. En vérité, il parla en ami.

C'était curieux ; cet homme avait entendu, la nuit précédente, lorsque nous avions crié : "Voilà des gens qui veulent nous transpercer !" Il s'était levé dans la nuit et, son bouclier et ses lances à la main, il avait rejoint les voleurs en criant le cri de guerre : "Soutou !" Aidé par son frère, il avait repris trois boeufs aux voleurs. La nuit d'avant, ceux-ci lui avaient dérobé aussi son cheval et deux têtes de bétail. De plus, ils avaient pillé tout le magasin de l'Européen allemand. Il me rendit les trois bêtes, et je les emmenai. Ensuite, je vis encore deux de nos boeufs qui erraient en beuglant dans les environs, et je les ramenai avec les autres. Nous cachâmes les bêtes dans un vallon. Je laissai mes deux camarades en arrière et je partis pour chercher une route libre de voleurs. Le soir, je retournai vers mes camarades, qui me donnèrent de la bouillie de sorgho. Celui-ci me mordit l'estomac, car j'avais très faim. Je bus vite de l'eau et me sentis mieux. Nous partîmes de nuit avec le bétail pour aller plus loin. Il pleuvait fort. Au bord de la route, gisaient des vaches et des chevaux que la guerre avait fait mourir.

Lorsque nous approchâmes de la maison du missionnaire qui m'avait envoyé chercher ses boeufs, nos coeurs devinrent plus légers et nous marchions gaiement vers elle en bavardant avec vivacité et en riant fort. Nous n'écoutions plus anxieusement pour savoir si des pas s'approchaient derrière nous, nous ne nous rapprochions plus à la moindre ombre aperçue. Les boeufs aussi se réjouissaient en reniflant leurs pâturages. Nous fûmes cependant très effrayés de nous trouver tout à coup au milieu de troupes anglaises. Une sentinelle anglaise se leva avec son arme d'entre les rochers et, pour un peu, elle tirait sur nous. Elle nous interpella deux fois dans sa langue sans que nous répondions, car nous avions perdu la tête. Voilà qu'il me revint qu'au troisième appel, la balle sifflerait du fusil, car je savais que les Anglais demandent trois fois le mot de passe et qu'ils tirent ensuite. Je courus en criant vers le soldat qui tenait son fusil dirigé sur nous. Dieu nous vint en aide et attendrit le coeur de cet homme qui voulait tuer les ennemis de son roi. Il se rendit compte que nous menions des bêtes appartenant à des Européens, dont nous dépendions. Lui aussi parla en baragouinant, car il ne savait pas bien notre langue : "Prends-là boeufs, amène ici dans haie." Je remerciai vite en disant : "Merci, merci, Roi !" Lorsque nous regardâmes vers l'endroit qu'il désignait de la main, nous aperçûmes les lueurs d'un feu, le feu de camp des Anglais. Nous conduisîmes alors les boeufs au camp des Anglais. Comme il y avait clair de lune, nous n'avions pas vu le feu de camp couvant sous la cendre. Au moment où nous franchissions une fosse d'eau, je dis à mes camarades : "Menez-les bêtes au camp. Je vais aller chez le missionnaire puisqu'il demeure tout près d'ici." Alors, il m'advint un grand malheur. Un de mes camarades me répondit avec colère : "Tu nous plantes là, et tu veux te sauver et nous laisser seul ?" Et sans attendre ma réponse, il cria en élevant la voix :

"En voici un qui se sauve !" Je pris comme un éclair la lance que je portais à la main gauche et j'étais sur le point de le transpercer, mais il fit un bond de côté. Je le poursuivis, mais il s'échappa.

Je partis furieux, sans échanger aucune autre parole avec eux. Lorsque j'arrivai à la maison du missionnaire, il n'y était plus. L'école et le pensionnat des garçons étaient détruits. Toutefois, la grande maison du missionnaire était encore debout. Je vis que le feu couvait dans la cuisine. Je m'y dirigeai. La lune s'était couchée, il faisait nuit noire. En entrant par la porte de la cuisine, qui n'était pas fermée car elle avait été enfoncée, deux chiens se mirent à aboyer après moi. Par malheur, une autre mésaventure m'arriva. Un soldat pris de sommeil fut réveillé par le bruit des chiens ; il prit son arme, visa mon visage et voulut tirer. Je mis ma main sur le bout du fusil en criant : "Mais non !" Aou ! Dieu me vint en aide. Le soldat jeta l'arme sur le sol et me dit en tremblant : "Toi remercie roi là-haut ; lui a tenu fusil mien ; cela pas tirer toi aujourd'hui, pas moi hésiter tirer toi aujourd'hui." Le fusil, qui était chargé de cinq cartouches, avait été mis au cran de sûreté ; c'est pourquoi le coup n'était pas parti. Les autres qui dormaient dans la maison furent réveillés par mon appel bruyant et par le bruit des chiens. Il y avait un sous-officier parmi eux. Aou ! Ils voulaient me percer avec leurs baïonnettes, car ils affirmaient que j'étais un espions des Boers. Je leur expliquai que je n'étais pas un espion des Boers, mais un serviteur du propriétaire des lieux, dont les chevaux avaient été perdus ; comme il se faisait nuit, je ne pouvais plus rentrer au campement. Là-dessus, les Européens se calmèrent et me laissèrent en paix, ils me traitèrent même très aimablement, parce qu'à leur avis, je devais être le serviteur d'un de leurs supérieurs.

L'homme qui avait été réveillé par le bruit des chiens chercha alors à me témoigner de l'amitié, car il avait été désigné comme sentinelle cette nuit-là. Lorsqu'il vit que je grelottais, il brisa la porte et ajouta du bois au feu afin que je pusse me chauffer. Il me donna aussi de ses provisions ; il me coupa des tranches d'un morceau de viande de porc qui se trouvait sur la table de la cuisine, sans retirer les poils. Il fit de moi la sentinelle, me donnant son fusil et disant : "Si entre ici Boer, tire-le. Toi faire comme cela," me donnant en même temps des explications sur l'usage d'une arme à feu. Je répondis vite : "Oui, Roi, je fais comme cela toi dire." Aou ! Là-dessus, l'homme tomba en un profond sommeil, et il ronflait bruyamment. Moi, par contre, je me chauffais au feu après m'être bien rassasié de la viande qu'il m'avait donnée. Je retirai mon manteau et le suspendis devant le feu, car il était complètement trempé par la pluie. Finalement, le sommeil me prit aussi, assis sur une chaise devant le feu. Voilà qu'il y eut une vive lueur, mais je dormais bien, car cela faisait deux nuits que je n'avais pas dormi, ayant été en grand danger. Me réveillant tout à coup en sursaut, je vis que mon manteau, que j'avais mis à sécher devant le feu, brûlait.

Je frappai le feu. Le soldat à qui j'avais facilité le sommeil se réveilla aussi et le frappa avec moi. Finalement, nous l'éteignîmes dehors avec la pluie. Il n'y avait rien à sauver : le feu l'avait entièrement consumé. Le soldat me donna alors son manteau afin que je m'en enveloppe, puisque c'était moi qui veillais et qui tenais le fusil. Il commença alors, peu à peu, à faire jour. Les soldats se mirent à piller les objets dans la maison. Moi aussi, je fis comme si je pillais. Il vit alors aussi des indigènes qui voulaient piller et j'essayai de m'en aller avec eux. Lorsque, par hasard, nul ne me voyait, je jetais les choses que j'avais prises. Voilà que je vis deux indigènes de ma connaissance que le missionnaire avait laissés afin qu'ils soient des témoins oculaires de la destruction et du pillage de sa maison. Je leur dis : "Partons. Moi aussi, j'ai vu, et je pourrais confirmer votre témoignage."

J'entendis dire que mon maître avait été emmené à Elangwane (Volksrust), un grand camp de concentration des Anglais¹. C'était là que l'on mettait tous les Boers. Je me mis en route pour cet endroit en compagnie de quelques Européennes que les Anglais avaient arrêtées chez elles pour les emmener aussi à Elangwane. Nous étions protégés par une forte section de militaires anglais. Lorsque nous arrivâmes à Elangwane, j'y trouvai mon missionnaire, qui m'avait envoyé chercher ce bétail que la guerre m'avait enlevé. Il m'amena tout de suite au bureau militaire pour que je déclare que les soldats anglais -et non des Boers- me l'avaient enlevé. Aou ! Ce missionnaire allemand se réjouissait beaucoup. Cependant il tomba bientôt malade, ainsi que sa femme, et on les transporta au chemin de fer sur des civières. Leurs parents du Natal étaient venus et avaient fait une pétition aux Anglais, qui l'avaient acceptée. Moi aussi, je les accompagnai au Natal. Lorsque nous fûmes arrivés à Glencoe, je restai sur une ferme jusqu'à ce que le missionnaire et sa femme fussent remis. Le temps passa, et la guerre entre les Anglais et les Boers fut terminée. Après la guerre, nous retournâmes chez nous, à Bergen, aux ruines de notre station. Nous construisîmes de petites cases en attendant que les maisons d'autrefois fussent reconstruites.

Après quelque temps, le missionnaire m'envoya dans les kraals païens, pour leur annoncer l'Evangile. J'instruisais aussi les catéchumènes. Peu après, le missionnaire quitta Bergen pour Wittenberg². Après que nous eûmes achevé d'y construire des bâtiments, je me mis en route pour gagner de l'argent. Je suis allé en premier lieu à Vryheid, mais je n'y suis resté que deux mois. N'ayant pas trouvé d'occasion de gagner de l'argent à Glencoe, je suis allé à Pietermaritzburg, où j'ai travaillé six mois. Je me suis ensuite reposé un mois dans le pays zoulou.

¹ C'est au cours de cette guerre que les Britanniques inventèrent les premiers camps de concentration, pour y enfermer les civils, hommes, femmes et enfants, dans le but d'isoler les insaisissables guerilleros boers.

² Souvent Allemands, ces missionnaires donnent à leurs stations le nom de villes allemandes.

Après cela, je suis retourné à Wittenberg. Après avoir encore enseigné là un an et avoir été évangéliste au Swaziland trois ans, je fus transféré à Manzimnyana.

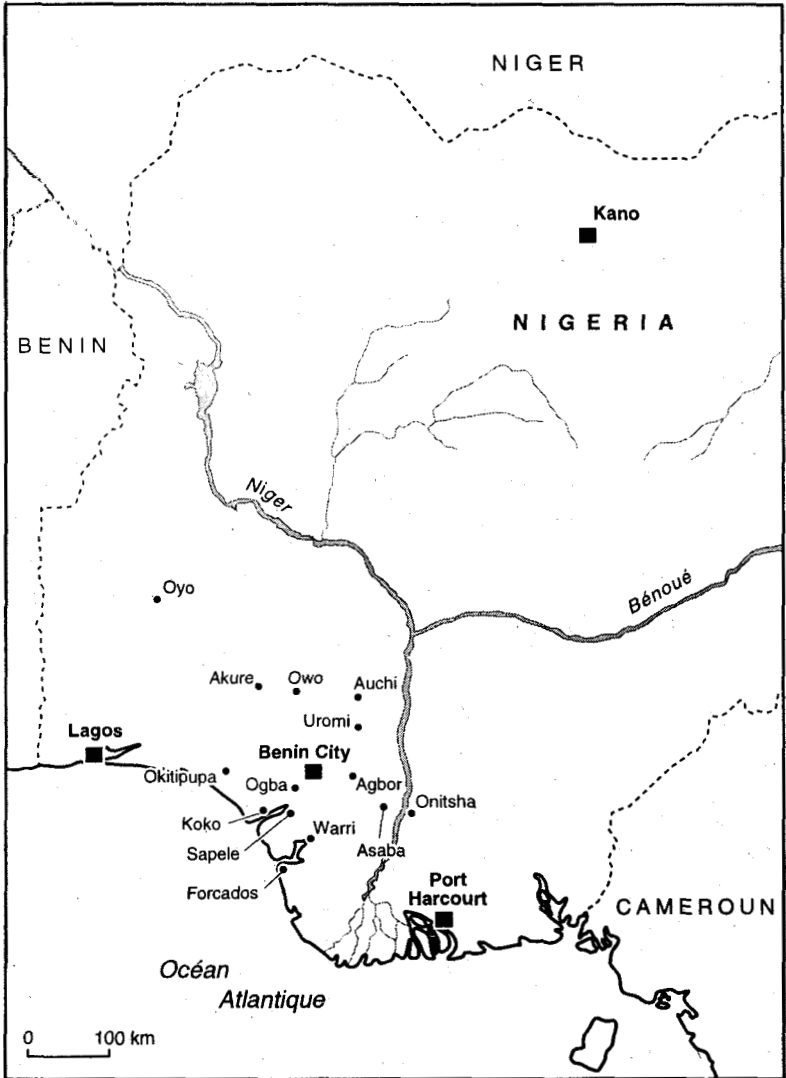
Je m'y suis marié l'année suivante, avec une jeune fille de la famille Koumalo. Auparavant, j'avais déterré des pierres et je m'étais bâti une maison. Mon missionnaire fit appel à tous les croyants pour qu'ils vissent m'aider. Ils coupèrent l'herbe pour couvrir la maison. Je donnai vingt-trois chèvres et un boeuf pour la jeune fille. Je payai six livres anglaises pour l'ouverture de la bouche¹. Comme il y avait peu de bétail dans le pays par suite de la peste bovine, on me permit de donner des chèvres pour la jeune fille. Mon missionnaire, Mboza, nous maria. Le jour de mon mariage, une grande joie me fut donnée, car deux de mes frères arrivèrent du pays zoulou. Mais nous apprîmes aussi en ce jour, la triste nouvelle que notre père était mort. Aou ! Nos coeurs furent déchirés de chagrin de ce qu'aucun de nous n'eût été présent. Le coeur de notre frère aîné était tout particulièrement attristé. En effet, d'après la coutume des Zoulou, le fils aîné doit chercher le lieu de sépulture et le dessiner à coup de lance. Nous avons tué deux boeufs pour la noce, un pour la suite du mari, un pour celle des gens de la mariée ; nous mangeâmes de la viande, nous bûmes de la boisson et nous chantâmes des chants. Il y avait aussi des païens, là, qui se réjouirent de voir un mariage de chrétiens. Ils nous blâmèrent cependant de ne pas danser après qu'on eut mangé la tête du boeuf ; nous refusâmes, car cela entraînait souvent des querelles, du bruit et des combats.

Il nous naquit neuf enfants. Trois moururent peu après leur naissance. Deux garçons et quatre filles vivent encore. En l'année 1920, je fus nommé pasteur d'une grande paroisse à Mabola. Le terrain de la Mission où nous demeurons est très pierreux et ne se prête guère à la culture ni à l'élevage. Deux évangélistes demeurent ici en plus de moi. Les paroissiens vivent tout autour sur les fermes. Comme les enfants doivent travailler pour les maîtres, ils sont souvent empêchés de fréquenter l'école. Malgré cela, une grande foule d'enfants vient à notre école. Je visite les kraals appartenant à notre paroisse avec une petite voiture à deux roues, tirée deux chevaux, car certains de ces kraals, très éloignés les uns des autres, sont dispersés sur les flancs des montagnes ou dans les vallées.

Il m'a été possible de faire de mon fils aîné un instituteur, en l'envoyant à l'école supérieure d'Oumpoumoulo, grâce au secours de la Mission.

¹ Argent des fiançailles donné aux membres de la famille de la jeune fille, pour leur "ouvrir la bouche" pour les tractations en vue d'un mariage. (Note de Westermann)

CARTE N°6 : LE NIGERIA DU CENTRE SUD



IGBINOKPOGUIE AMADASSOU
lettré de Benin-city
(Nigeria)

Né dans une société très ancienne, complexe et tissée de sourdes violences, le vieux royaume du Benin (ou Bini), le Nigérian Igbinokoguié a subi de la part de ses proches tant de mauvais coups, ouverts ou sournois, que l'on pourrait le soupçonner de nourrir un complexe de persécution si l'on mettait en doute la véracité de ses malheurs successifs. Quand il n'est pas la cible des magies les plus maléfiques, que combattent avec un succès inégal les grigris dont il s'entoure, c'est d'empoisonnements qu'il est la victime. Il est vraisemblable que la source des jalousies qui le cernent est son intelligence et son bon niveau scolaire, susceptibles de faire de cet orphelin (mais de naissance princière) un cadre dans la nouvelle société issue de la colonisation. La seule éclaircie dans tant de tribulations est sa collaboration chaleureuse avec un savant linguiste allemand, qui est vraisemblablement à l'origine de l'écriture de cette confession aux accents douloureux, mais terminée sur une tonalité pleine de sagesse.

Amadassou était le porteur du sabre du chef suprême (*oba*) de Benin¹. La princesse Ouwarayé, fille d'un des grands dignitaires de la cour, devint amoureuse d'Amadassou alors qu'il faisait son service dans le palais du chef suprême, et elle l'épousa. En effet, on ne mariait pas les princesses comme les autres jeunes filles : elles pouvaient se chercher librement un amoureux. Elle lui enfanta une fille, Ikouvoguié, et ensuite un fils, qui reçut le nom de Vossawarrou. Peu après, Amadassou fut atteint d'une maladie. Presque même moment, sa fille aînée Ikouvoguié mourut. Ouwarayé alla vers son père et lui demanda son aide pour soigner son mari. Son père fit transporter le malade chez son propre médecin particulier, Odiguié, à Uromi, dans le pays Ishan², afin qu'il y fut soigné. Là, la maladie s'aggrava. On interrogea l'oracle et la réponse fut : "Certains parmi les gens et les épouses du malade lui ont fait avoir cette maladie par la magie." Les médecins furent d'avis qu'un traitement par la médecine *ériérié* ferait du bien au malade, et l'on interrogea l'oracle là-dessus. La réponse fut : "S'il prend la

¹ Il s'agit de la très vieille ville de Benin(-city), capitale du royaume des Edo ou Bini (proches parents des Yorouba), dans l'Etat fédéré de Bendel (rebaptisé Edo en 1991), au sud du Nigeria. Ce riche royaume, connu des Européens depuis le XVI^e siècle, a donné son nom au Golfe, qui l'a donné à son tour à la République du Bénin (ex-Dahomey).

² District du nord-est du pays bini.

médecine *ériérié*, son fils mourra, mais cependant c'est l'unique moyen de sauver le malade." Lorsque l'on demanda son avis à sa femme Ouwarayé, elle répondit : "Si mon fils doit mourir, qu'il meure, mais guérissez mon mari ; on peut enfanter encore des enfants, mais non un époux." On prépara donc la fameuse médecine *ériérié*, et Amadassou y fut lavé. Il guérit, mais son fils Vossawarrou prit la maladie, et mourut.

Après quelque temps, Amadassou interrogea son oracle domestique et apprit de lui qu'il devrait chasser un de ses parents, nommé Issibo, parce qu'il était sorcier. L'oracle lui fit savoir aussi que sa femme allait enfanter un fils, mais qu'auparavant elle devrait se rendre à la ville d'Ochwahé afin d'y accoucher, et elle devrait nommer l'enfant Ochwahé, d'après la ville. Amadassou chassa de suite Issibo, et aussitôt sa femme devint enceinte. Il l'amena au village Ounwagué et la mit sous la protection du temple Nokpoguié (le Grand Souverain). Elle y enfanta un fils à qui l'on donna le nom d'Igbinokpoguié¹ ("Je me réfugie chez le Grand Souverain"). Lorsque l'enfant grandit, sa mère Ouwarayé l'amena à Uromi, afin qu'il y fût lavé avec une médecine magique. Au retour, elle fit porter l'enfant sur le dos par des esclaves. En passant par la brousse, on coupa un morceau de patate douce et on le mit dans la main du jeune Igbinokpoguié assis sur le dos d'une femme, pour qu'il mangeât. Ils arrivèrent à une rivière et y baignèrent l'enfant ; la femme le reprit sur son dos et s'en alla lentement en avant, en attendant que la mère Ouwarayé, qui se baignait, les eût rejoints. Voilà qu'un homme qui paraissait être un voleur, sortit de la brousse, tendit sa main vers l'enfant et lui dit : "Donne-moi un morceau de ta patate !" Le petit demanda à la femme qui le portait : "Mère, coupe-moi un morceau de patate pour que je le donne au père (à l'étranger)." Le femme, nommée Ossana, se retourna à l'instant et aperçut un géant avec un couteau de brousse à la main, qui lui cria : "Cet enfant que tu portes sur ton dos t'a préservée aujourd'hui." En ce même moment, Ouwarayé s'approcha avec ses servantes et s'écria "Hé, homme ! Que fais-tu à mon enfant ?" L'homme sauta brusquement dans les buissons et disparut. Ouwarayé demanda à Ossana : "Qu'est-ce que c'était que cet homme qui te parlait ?" Elle répondit : "Il m'a dit que l'enfant sur mon dos m'avait sauvée." Arrivées dans le village d'Ouma, elles apprirent que cet homme enlevait constamment des femmes sur la route et ôtait leurs provisions aux gens. Ouwarayé, arrivé dans la ville de Benin, raconta à son mari qu'un voleur les avait attaquées dans la brousse et les aurait tuées, mais que son fils Igbinokpoguié lui avait donné à manger et qu'il s'était sauvé dans les buissons, lorsqu'il avait vu qu'il s'agissait d'un groupe de voyageur nombreux. Lorsque Amadassou eut entendu ce récit, il offrit un sacrifice à la tête de son fils.

¹ L'auteur ne commence que plus loin à parler à la première personne. (Note de Westermann)

Quelques mois plus tard, mon père me conduisit à une école. Juste au moment où je m'étais habitué à l'étude, je fus pris d'une dysenterie que les co-épouses de ma mère avaient provoquée par des sortilèges. La soeur de mon père me conduisit à Orio pour être soigné. Un jour, au cours de mon séjour à cet endroit, j'allai sous un arbre otié avec Agidigbi, le fils d'Orobé, pour en ramasser des fruits, mais nous n'en trouvâmes point. La nuit suivante, la lune brillait et l'oiseau mamba cria comme un coq. Je pensai que c'était déjà le matin et je réveillai mon ami Agidigbi en lui disant : "Viens, allons ramasser les fruits tombés pendant la nuit." Lorsque je fus près de l'arbre fruitier, je vis tout à coup le Manchot¹ ; il venait de l'arbre et s'en allait par la route de Benin. Il y avait une lumière sur sa tête. Comme je ne le connaissais pas, je lui criai : "Reste-là et attends-moi !" Au même moment, je fis un faux pas et je tombai sur les genoux sans connaissance. Il y avait un puits immédiatement devant moi, dans lequel je serais tombé si le faux pas ne m'en avait préservé. On me rapporta à la maison, et tout le monde dans le village s'affaira autour de moi avec des remèdes, jusqu'à ce que je fusse revenu à moi. Lorsque je pus à nouveau courir sur les chemins, un bélier en pleine chaleur se précipita sur moi et me fit tomber. Je m'évanouis. Quand on me releva, l'on dut m'ouvrir à l'aide d'une hache les mâchoires serrées par une crampe ; ce ne fut qu'après cela que je revins à moi-même. L'oracle fut interrogé sur la cause de ces accidents : il apparut que des personnes de la maison de mon père me poursuivaient et m'avaient voué au malheur. Là-dessus, on fit une oblation aux portes extérieures de la ville aux "grands" (aux sorciers), et cela mit fin à ces difficultés.

On me ramena alors à la ville de Benin, et je fréquentais à nouveau l'école. Peu de temps après, un Européen chargea mon père et un chef nommé Obazouwayé ("Le roi choisit les plaisirs du Monde") de faire la route vers Eho. Mon père envoya un colis de viande comme cadeau à tous ses enfants. La viande fut répartie, mais on empoisonna ma part. Lorsque je voulus manger, ma mère me l'interdit et m'ordonna de la lui donner telle qu'elle était. La femme qui me l'avait gardée me le mit en main disant : "Coupe-m'en un morceau, toi, fils de mon mari." En disant cela, elle s'en coupa elle-même un morceau et le mit dans sa bouche², mais sans le manger. Ayant pris la viande, j'enlevai un morceau avec les dents et je recouvris l'endroit avec de la peau pour que ma mère ne vît pas que j'en avais mangé. Lorsque vint le soir, un ver me vint à la poitrine (c'est-à-dire : j'eus des douleurs), et je faillis en mourir. On prévint en hâte le père de ma mère à Ouzébou, et il envoya un médecin avec des vomitifs que je devais lécher pour rendre le ver. Cependant, ma mère Ourawayé, qui était souffrante depuis neuf ans

¹ Le "Manchot" est un être fabuleux de la brousse, bien connu en Afrique occidentale ; il n'a qu'une jambe, un bras et un oeil au milieu du front. C'est un grand maître en médecine et il apprend aux chasseurs le langage des animaux. (Note de Westermann)

² Pour montrer au garçon que la viande était bonne ; cette co-épouse de la mère d'Igbinokpogié était évidemment l'empoisonneuse. (Note de Westermann)

par suite du poison que l'on mêlait à ses aliments par jalousie, parce qu'elle était la femme principale et de noble naissance, résolut de mourir, car, disait-elle, "il ne convient pas que mon fils meure avant moi". Elle prit une étoffe et dit qu'elle mourrait, mais on la lui ôta. J'affirmai : "Ma mère ne doit pas mourir, mais ma tête trouvera la personne qui m'a empoisonné." Là-dessus, je rendis deux vers et je demandai à manger. On ne voulut pas m'en donner, car j'avais l'air de quelqu'un qui n'allait pas s'en remettre. Mes yeux étaient révoltés et, lorsqu'une personne dans un tel état réclame à manger, cela signifie qu'il veut utiliser les vivres comme provisions pour son voyage dans le monde souterrain. Plus tard, on me prépara une bouillie claire de maïs. Après l'avoir prise, je m'endormis.

Moins de quatre mois après cet événement, le fils de cette femme qui avait empoisonné la viande tomba malade. Interrogé, l'oracle donna cette indication : "Le fétiche veut tuer le fils de cette femme à cause du mal que sa mère a fait. Il faut sacrifier une chèvre à la tête du garçon empoisonné." On amena aussitôt une chèvre. On m'appela, moi et mes frères - parmi lesquels on comptait le fils de la femme malfaisante, et l'on nous prévint que nous devons tous assister à un sacrifice à ma tête. Une fois le sacrifice accompli, le fils de la femme guérit. Trois mois après cette guérison, Omorégbé, un serviteur de mon père, me révéla toute l'histoire. Les larmes aux yeux, je suis allé chez mon père et je lui dis : "Tu m'a donc induit en erreur, lorsqu'on offrit un sacrifice à ma tête à cause de cette co-épouse de ma mère qui voulait ma mort ?" Mais mon père répondit : "Mon fils, Celui-qui-améliore-le-monde-ne-se-venge-point est le nom du garçon engendré pour Ohomina, le frère de ta mère. Ne laisse plus la chose te tourmenter, mon fils. Celui qui est destiné à vivre longtemps en ce monde n'y parviendra jamais sans subir des attaques."

Peu après, mon père me confia à un homme d'Accra, en Gold Coast, afin qu'il m'emmenât chez lui, où je irai à l'école. Cet homme s'appelait Nyamassa. Arrivés chez lui, à Damain, près de Mampong¹, il m'apprit à poser des filets de pêche et divers genres de pièges à poisson. Un jour où je pêchais à la ligne dans la rivière Akomprékou, aux rochers du Cercueil-de-pierre, je pris d'abord une bûche à moitié brûlée, et la seconde fois un morceau de natte. A ce moment-là même, mon ami me cria : "Tu ne dois pas pêcher là : c'est interdit."

Une autre fois, j'accompagnai un chasseur à une cabane éloignée d'une cinquantaine de kilomètres. Nous y allâmes en pirogue sur la Volta. Après que nous eûmes tué du gibier, mon ami le chasseur me chargea de veiller sur la

¹ Dans les Monts Akwapim, juste au nord d'Accra, région de christianisation et de scolarisation anciennes et fortes.

viande déposée sur le séchoir, car les singes¹ venaient souvent la dérober. Un jour, j'eus à soutenir un combat avec les singes qui avaient arraché la viande et mon vêtement : ils avaient déchiré ce dernier en morceaux. D'après les habitudes du pays, chaque pêcheur possède un certain bras de la rivière dont il a hérité, et qu'il ferme d'une clôture végétale pour y pêcher : c'est là qu'il pêche tous les ans. Le chasseur et moi, nous nous mîmes à fermer un bras de la rivière. Nous posâmes ensuite des filets en trois endroits, espérant que les poissons y entreraient. La fermeture se fait ainsi : on coupe de longs bâtons, on les enfonce à travers le cours d'eau, et on les relie transversalement avec d'autres bâtons posés en croix ; dans cette herse, on fait un trou, de sorte que les poissons peuvent y passer, et on suspend devant une espèce de natte lâche de bambous en guise de filet. Lorsque la crue commence, au début de la saison des pluies, on creuse au milieu du bras de rivière des trous dans lesquels se retirent, au moment de la baisse des eaux, les crocodiles, les tortues tachetées, les tortues de rivage et les autres animaux malfaisants. Trois mois après notre arrivée, nos provisions étaient épuisées, et nous allâmes dans la brousse afin de passer une journée à déterrer des patates douces sauvages ; nous eûmes ainsi assez pour trois semaines. Quant à la viande, elle ne nous faisait pas défaut : dans cette période, nous tuâmes quatre crocodiles et deux caïmans, et la vente du gibier et des poissons nous rapporta 55 livres.

Après notre retour, un léopard fut pris un jour dans un piège de Nyamassa. Il m'en fit goûter le foie, disant en riant : "Voilà le mets que, dans votre pays, on offre au roi."² Après que j'eus mangé le morceau, il dit : "Mais, dans notre pays, on ne doit pas y toucher. Celui qui a goûté de la chair de léopard doit vivre isolé dans la brousse pendant quatorze jours." Il ne me fut donc plus permis d'entrer dans la maison : on me fit derrière une cabane en nattes, dans laquelle je dus passer deux semaines, et l'on m'y apportait ma nourriture.

Nyamassa m'amena comme serviteur à Mampong. Les habitants de cette ville formaient deux groupes, l'un appelé Asokwa et l'autre Akomfré. Ils vivaient en état de lutte l'un contre l'autre, et la scission aboutit à une guerre ouverte. On prit les fusils ; les tambours parlants furent battus, et on se lança avec des injures telles que : "Vous, les gens d'Asokwa, queues de singe ; avancez, avancez !" Cela voulait dire : "Vous n'êtes que des bouts de queues ; avancez vos têtes (pour être décapités)." On commença bientôt à tirer, et l'affaire devint sérieuse. Je courus (me réfugier) dans la boutique de Miller³. Nyamassa chercha à intervenir entre les combattants. Onze personnes furent tuées et trente-cinq blessées. Finalement, le calme revint. On porta les blessés dans des maisons pour leur extraire les balles,

¹ Vraisemblablement les cynocéphales, fort dangereux en groupe.

² Dans de nombreuses régions d'Afrique, le léopard est un animal sacré, métaphysiquement lié à la royauté.

³ Puissante société commerciale anglaise.

et l'on enterra les morts. Peu après, arrivèrent des policiers d'Accra, avec une lettre du gouverneur. Tout les participants à l'émeute furent mis au fers et l'ordre fut donné de déterrer les morts. Nyamassa y travailla aussi. Lorsque je vis comment les policiers le frappaient avec leurs bâtons pendant qu'il travaillait, je lui vins en aide. Il arrivait que, lorsque les gens transportaient les cadavres, ceux-ci tombaient en lambeaux ; une fois où je retirai ma main à cause de l'odeur, je reçus un coup de bâton sur la tête. Les cadavres furent chargés sur une auto et conduit à Accra. Là, l'affaire fut instruite et jugée, et les deux parties furent condamnées à une amende en argent.

Peu après cet événement, le Blanc d'Accra envoya deux policiers et une lettre de me ramener à la côte, car le Blanc de Benin, nommé James Watt, avait demandé que l'on me renvoyât à Benin.

A Accra, on me confia à une dame qui accueillait les enfants sans mère, puis l'on me renvoya à Lagos par le prochain bateau. Un Blanc m'y accueillit et me mit en surveillance. Bientôt deux policiers m'emmenèrent à Forcados, et de là à Sapélé. Mon père m'envoya l'un de mes cousins, nommé Ouwadiné, avec une bicyclette pour me chercher. A Sapélé, celui-ci dut signer un papier au sujet de ma remise, et le Blanc de là m'envoya à Benin, où l'on me remit au résident¹. Celui-ci fit appeler mon père, qui me prit contre reçu, et je me retrouvai enfin à la maison. Mon père me fit retourner à l'école, car, en Gold Coast, je n'avais pu fréquenter l'école parce que j'étais atteint de pian².

Ma mère Ouwarayé mourut alors que j'étais dans la troisième classe. Trois ans plus tard, mon père Amadassou mourut lui aussi. J'appris alors ce que c'était que la pauvreté. Afin de gagner l'argent pour mon entretien et pour l'école, je portais des noix de palme au marché d'Ogba, jusqu'à ce que je fusse à même d'acheter un piège à rats européen, que je posai dans un fossé derrière la maison de mon père ; je pris une quantité de rats de brousse³ ; je les vendis ; avec l'argent gagné, je pus pourvoir à mes besoins, et en premier lieu aux frais d'écolage. Je prenais quelquefois six rats en une nuit. J'emportais mon livre avec moi lorsque j'allais visiter le piège, et j'apprenais en chemin. J'y allais en général la nuit, et c'est pourquoi, aujourd'hui encore, je ne peux pas dormir convenablement : je ne dors pas plus de trois heures. C'est aussi pour cela que je prends les voleurs lorsqu'ils circulent de nuit pour faire leurs coups. Je pris ainsi un dénommé Sounday, à qui ses camarades avaient donné un médicament pour qu'il me

¹ Administrateur britannique.

² Grave infection de la peau.

³ On mange ces rats. (Note de Westermann) Il s'agit des rongueyrs dits "rats palmistes".

supprime ; c'était au temps du procès de l'impôt, lorsque je devais être témoin pour Orowou.

Lorsque j'ai achevé mes études, j'étais serviteur dans la maison d'un certain Samson Okaka Oséviguié. J'adressai alors une demande à un Blanc, H. E. Aveling, pour avoir un emploi au tribunal. Celui-ci me répondit qu'il me fallait auparavant passer un examen, que cela dépendait de mon esprit protecteur si je passais ou si je ne passais pas, car c'était lui qui décidait de l'avenir des humains. Le fait, signalé par moi dans ma demande, que j'étais un orphelin sans ressource, n'empêcha pas le Blanc d'examiner impartialement toutes les demandes. Je sortis premier et j'eus la place. Cependant, au bout de peu de temps, je perdis mon emploi. Les jaloux dirent : "Voyez comme les gens de Benin reconnaissent comme supérieur et conseiller un homme sans retenue ni influence." J'écrivis une lettre au nouvel Européen qui avait remplacé son prédécesseur et je lui exposai l'affaire ; il apprit ainsi ma destitution. Voyez, comme le Benin était d'accord à "piétiner du poivre rouge et à en frotter les pied du coq", c'est-à-dire à me jouer un mauvais tour. Le fonctionnaire européen me rétablit dans mon poste. Cependant, j'étais tellement en souci de cette affaire que j'ai travaillé pendant neuf mois sans être payé. Je devais encore payer à mes ennemis secrets le prix de leur silence. La crainte de perdre à nouveau ma place m'empêcha de parler au fonctionnaire de mes difficultés. Après quelque temps, je devins rédacteur de la caisse d'évaluation. Je ne parvenais toujours pas à découvrir mes ennemis secrets ; il ne m'était donc pas possible de sacrifier à l'esprit malfaisant qu'ils avaient mis en oeuvre contre moi et ainsi à me le concilier.

Lorsqu'au bout de trois ans, il y eut une enquête judiciaire sur l'affaire du rédacteur de la caisse d'évaluation, j'écrivis au fonctionnaire blanc que je ne voulais plus garder le poste. La crainte d'être incarcéré m'avait saisi, car ce travail est comme la tache de sang que l'on voit sur la robe de sa propre mère : si l'on en parle, le dieu de votre mère vous tue ; si l'on n'en parle pas, l'esprit protecteur de votre père vous tue. Le Blanc me demanda si je connaissais quelqu'un qui avait dissimulé de l'argent. Ma réponse fut négative, et il m'engagea à continuer tranquillement mon travail. Lorsque, peu après, j'étais sur le point d'accompagner le Blanc à Fomama, je remis à mon supérieur et au préposé Idéhé 41 livres anglais et 14 shillings à mettre dans la caisse et, de plus, 20 livres qu'Ogoula, le chef de cercle, m'avait remis en me chargeant de le verser pour compléter un versement insuffisant. Le lendemain matin, lorsque le Blanc me demanda si j'avais encore de l'argent en dépôt que je n'avais pas encore versé à la caisse, je dis : "Non, j'avais remis à mes collègues, pour le verser à la caisse, tout l'argent que j'avais." Cependant, le Blanc avait déjà dressé une accusation. Il m'emmena avec lui et me laissa en garde chez le chef Obazénou, afin de m'utiliser plus tard comme témoin pour la Couronne (c'est-à-dire de l'Etat). Cela fut connu partout,

et de tous côtés on essaya de me supprimer par le poison. Un homme fut envoyé à un préparateur de poison d'Akure pour se procurer les médicaments nécessaires, et lorsque ce messager revint et chercha ceux qui l'avaient envoyé, il me prit pour le fils du chef Ochodi, et il me raconta, en présence d'un employé des télégraphes, les instructions des médecins empoisonneurs à mon sujet, comment le poison était composé et comment il fallait s'y prendre pour m'en donner une dose convenable.

Le résident Cook n'était pas disposé à écouter ma défense ; il était trop influencé par les chuchotements d'un autre côté et par les lettres anonymes qu'il recevait quotidiennement. Ainsi : "Qui en veut au cou, n'écoute pas ce qu'on lui dit." Lorsque le chef Ogoula fut sommé d'amener son fils Agbo afin qu'il répète (pour me décharger) ce qu'il avait dit antérieurement, il s'excusa en disant que son fils était à Lagos et qu'il ne pouvait l'y atteindre. O monde ! Comme tu m'as trompé ! Lorsque quelqu'un n'a pas de témoin à décharge, que lui reste-t-il d'autre que d'être mis en prison ? Lorsqu'on m'arrêta, je ne pus que dire : "Dieu sera mon juge." En ce jour se trouva justifié le proverbe : "Celui à qui la mort du chef suprême ne coûte pas la vie, qu'il se rase la tête" (Celui qui n'est pas tué en l'honneur du défunt, lors de la mort d'un chef suprême, doit au moins exprimer son chagrin en se rasant le tête) ou "Celui qui n'est pas coupable ne s'en tire pas sans être rasé". Un des docteurs qui avaient été chargé par mes ennemis de me mettre de côté s'excusa de sa non-réussite comme suit : "Comment un chasseur peut-il tuer ce qu'il n'a pas vu ?" (C'est-à-dire "il aurait fallu que je connaisse personnellement la victime pour pouvoir la supprimer avec mes poisons.") Là-dessus, mes ennemis conçurent le projet suivant : un homme vint me trouver de nuit et me prévint qu'ils avaient engagé une sorcière, et que celle-ci avait fait venir chez elle par sa magie les livres contenant les déclarations des témoins et des accusés ; elle détenait des livres, je devrais venir et les regarder, et ensuite on les brûlerait. Mais leur intention était de profiter de ma présence pour m'ensorceler. J'acceptai mais, lorsque l'homme fut parti, je me dis : "Ces gens me prennent pour un fou."

Après ma sortie de prison, je fis des démarches pour avoir une place au service de l'agriculture, où l'on cherchait un homme pour la culture des cacaoyers. J'obtins la place, pour laquelle il y avait quarante candidats. Le Blanc me dit de me tenir prêt à partir pour Oyo¹. Cependant, "qui le fait une fois, le fait toujours". Mes ennemis écrivirent au Blanc : "Sais-tu que cet homme a été en prison, et pourquoi ?" Le Blanc me donna la lette à lire, en ajoutant qu'il ne se préoccupait pas de l'affaire, car il n'avait rien à voir avec les choses des tribunaux.

¹ Capitale historique du nord du pays Yorouba, où la culture du cacao est en plein essor..

Un jour, j'étais occupé à ramasser des noix palmistes avec lesquelles je voulais réparer partie un mur abîmé dans la maison d'un serviteur de mon père. J'entendis dire qu'un Européen qui s'occupait de l'étude des langues était arrivé chez nous et logeait dans la case de passage de la résidence.

Je me demandai si je lui ferais une visite ou si j'irais à mon champ de maïs pour récolter les épis. J'allais à la plantation. En enlevant les épis, j'eus le malheur d'arracher un lien auquel une ruche était attachée. Les abeilles devinrent sauvages et me tombèrent dessus. Pris de panique, je me jetai par terre, mais je chutai au milieu d'une planche de haricots épineux : je tombai donc de la pluie dans l'égout, "j'échappai à la mort pour choir dans une tombe pleine de pourriture."

Lorsque je tombai ainsi, mi-mort, mi-vivant, les ouvriers agricoles autour éclatèrent de rires bruyants : "Ha, ha, ha ! Ecrivassier de livres, voilà que tu as un beau livre pour écrire ! Voyez comme la boisson dont un homme du Benin ne se rassasie jamais rend ivre cet homme de l'Oussélou. Lire *pété, pété, pété* : voilà tout ce que tu es capable de faire !" Lorsque j'entendis ces paroles idiotes, je m'en allai à la maison rempli de colère.

Dès que je fus rentré chez moi et que j'eus enfilé mon pantalon de coton, j'allai faire une visite au Dr Hans Joachim Melzian dans la case de passage. Il m'invita à m'asseoir et m'examina sur ce que je savais de la langue de Benin. Il me posa des questions sur les hauteurs du ton et sur la prononciation et, finalement, il promit de me demander des conseils, à moi ainsi qu'à d'autres citoyens de Benin. Il alla d'abord à Asaba avec un ancien instituteur. Celui-ci chercha à me nuire auprès du Dr Melzian, en lui racontant que j'avais été en prison quelques années auparavant. Toutefois, c'est une vérité bien connue que ceux qui ont été condamnés ne sont pas tous vraiment coupables de la faute dont on les a chargés : "Il est facile de l'emporter sur un homme sans famille paternelle ni maternelle." Cela ne signifie pas que je sois un homme sans famille, au contraire : deux tiers des habitants de la ville de Benin me sont apparentés, mais je veux dire que quiconque vit dans le besoin et dans la pauvreté ne peut compter sur personne. On sait que : "C'est le riche qui a des parents dans le monde entier."

Malgré cela, le docteur Melzian me prit à son service. Nous allâmes à Siluko et nous y travaillâmes quatre mois. Pendant ce temps, nous avons fait un voyage en barque à Onishériré, dans le district d'Ondo, en passant par des rochers, à travers des roseau épais et près de troncs d'arbres maudits. Il s'en fallut d'un cheveu que ceux-ci ne nous fissent chavirer au milieu du fleuve. Ensuite, on nous chargea, nous et notre bagage, sur trois voitures et l'on nous fit descendre en

trombe une pente de 10 km, course au cours de laquelle la plus grande partie de nos bien furent volés par les travailleurs ibo. Le lendemain, après avoir d'abord travaillé dans le camp, nous marchâmes 15 km. Je devais dire à mon maître les noms des arbres et des plantes et l'usage qu'on en faisait. Comme il n'y avait là rien à acheter comme nourriture, le maître vivait de bananes et de papayes, et moi je m'en tirais en faisant le médecin, recevant en échange de quoi manger. Je préparais des tisanes pour les femmes afin de leur faciliter leurs règles, et je leur donnais aussi des médicaments pour faciliter la conception. Je préparais des sortilèges pour fortifier par eux la foi en mes remèdes, car "une vie tourmentée par la maladie est sans joie". Lorsque nous voulûmes retourner au fleuve, nous prîmes un sentier de brousse que nous ne connaissions pas ; nous arrivâmes loin de notre barque, et nous dûmes l'attendre deux heures. A midi, nous eûmes du lait de coco et je mâchai quelques feuilles crues : "Tant que l'on mâche, on vit." La barque arriva enfin, et nous retournâmes à Siluko. Le Dr Melzian y tomba malade d'eczéma par suite des innombrables piqûres de moustiques et de mouches, mais cela ne lui fit pas arrêter son travail. Il avait beaucoup de peine à se raser, mais au bout de quelque temps tout rentra dans l'ordre. Nous étions toujours au travail à Siluko, quand on amenât malade un homme nommé Ossewa, qui avait commis l'adultère avec ma femme. Le soir même, j'allai le saluer, et je lui dis que c'était à moi qu'appartenait la femme avec laquelle il avait eu des rapports. Je l'accueillis avec regrets, mais quand même cordialement. Il mourut avant l'aurore du lendemain. "L'enfant du payeur est vaincu par l'eau et le froid."¹

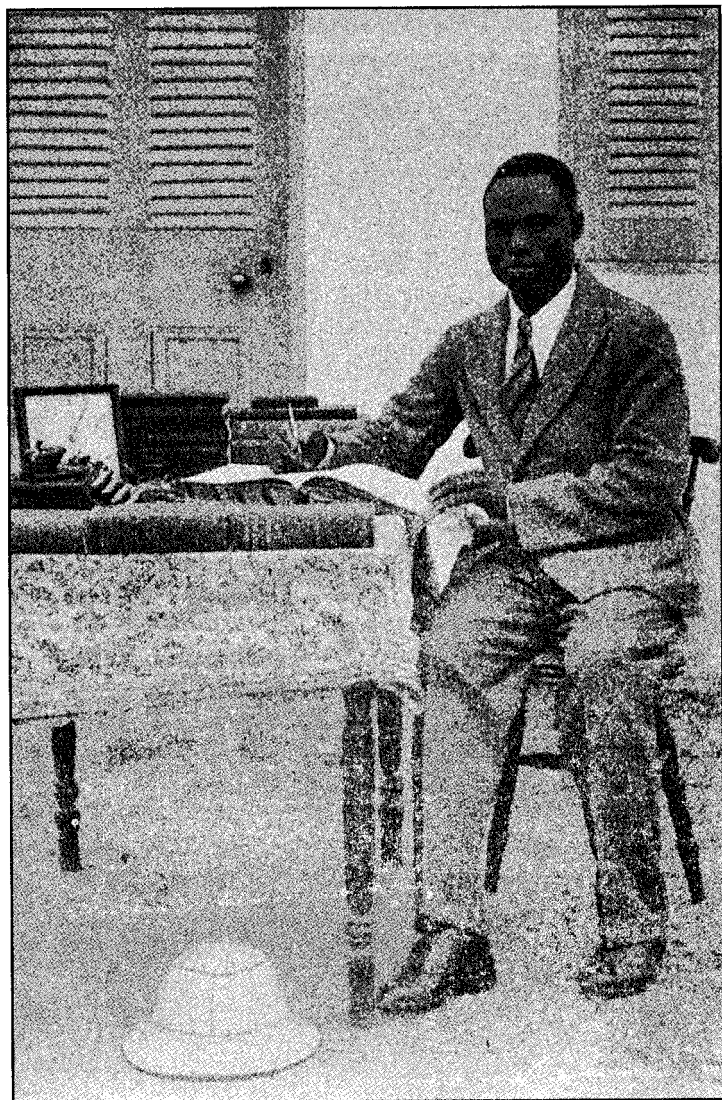
Le surlendemain, je reçus la nouvelle que ma femme, l'amie du défunt, était elle aussi malade et près de mourir. Mon maître me donna quelques jours de permission et je descendis à toute vitesse à Benin pour la soigner. Dans cet état critique, ma femme me confessa à quelle sorcellerie elle et son amant avaient eu recours contre moi. Je le savais d'ailleurs déjà, l'ayant appris par une révélation de mon dieu Ogoun², après avoir offert un sacrifice au grigri de mon père à cause de cette femme. Après sa confession, ma femme alla mieux et elle fut bientôt débarrassée de sa maladie. Cependant elle eut une rechute ; je dus employer un médicament très énergique, jusqu'à ce qu'elle fût définitivement guérie et que je pusse retourner chez mon maître.

Cette fois, nous visitâmes les villages avoisinants, où nous prîmes des renseignements sur les dialectes et d'autres questions semblables. En ce temps-là, une femme yekri³ fut accusée par sa fille de sorcellerie et se suicida à cause de

¹ L'enfant du payeur est habitué aux intempéries de la vie mais, si l'eau et le froid l'atteignent ensemble, il peut succomber. Il en était de même de cet homme. Il mourut parce que le péché d'adultère s'ajouta à sa maladie. (Note de Westermann)

² La divinité la plus puissante du panthéon yoruba (et de ses ramifications en République du Bénin, au Brésil, en Haïti...).

³ Ou Itsékiri. Ethnie du littoral, autour du port de Warri, avec une vieille habitude du commerce.



IGBINOKPOGUIE AMADASSOU

cela. Comme, de ce fait, la règle du pays avait été enfreinte, les gens de Siluko envoyèrent chercher un homme qui devait apaiser la terre.

Entre-temps, le moment de notre départ était arrivé. Les voleurs du voisinage en profitèrent : ils s'approchaient du camp à moitié démonté pour dérober nos affaires. Un soir, alors que notre veilleur de nuit s'était endormi, je m'étais levé de mon lit dans la maison du chef d'Oyo à cause de quelques indices suspects, et je vis les cambrioleurs. Mais c'étaient des "voleurs docteurs", c'est-à-dire des voleurs avec des sortilèges : cela leur avait permis de s'apercevoir que je m'approchais et de s'enfuir avant que je n'eusse pu m'en emparer. Notre veilleur de nuit et mon maître, le Dr Melzian, m'en furent cependant sincèrement reconnaissants, car cela leur montrait que, bien que lettré, j'étais aussi un veilleur sur lequel on pouvait compter.

Nous partîmes donc pour Benin. Le Dr Melzian m'y laissa et se rendit à Warri¹ pour transcrire pendant deux semaines la langue des Sobo. Là, on le vola et, au bout de dix jours, il me fit venir en hâte, car on l'avait pillé justement à cause de mon absence. Après avoir accompli les tâches que nous nous avions à y faire, nous nous rendîmes à Koukouroukou, et nous y continuâmes nos études de langues. Il s'agit ensuite d'aller à Igara, mais en route il y eut une forte pluie. Un pont que nous devions franchir avait été emporté par le courant. Nous ne savions pas comment traverser la rivière en crue. Le Dr Melzian faillit se noyer, mais nous arrivâmes quand même en bon état à l'étape d'Igara. Là, nous eûmes un spectacle rare : un arc-en-ciel avait son extrémité exactement au pied du rocher au centre de la ville ; j'y courus vite et me mis à l'endroit où l'arc-en-ciel tombait ; il me sembla trouver en une vie nouvelle : j'avais le sentiment de percevoir les belles couleurs de l'arc-en-ciel. Nous interrogeâmes les gens sur la signification de cette apparition, mais ils répondirent que c'était toujours ainsi lorsqu'il y avait une forte pluie. Ils ajoutèrent que, dans une rivière proche, il y avait un python qui crachait sans cesse des diamants².

Le docteur exprima le désir de faire l'ascension du mont Igara. C'est une montagne élevée, sur le sommet de laquelle se trouvent quatre rivières et un lac. Les Igara y habitaient jadis, se mettant ainsi à l'abri des Haoussa, qui étaient alors leurs pires ennemis³. Je montai donc avec mon maître, mais après avoir fait deux milles, j'eus le pressentiment d'un accident. Je le dis au docteur, mais il ne se laissa pas détourner de son but. Toutefois, ce pressentiment ne me permettait pas de grimper davantage et je restai en arrière. Mon maître revint sain et sauf,

¹ Port dans le delta du fleuve Niger.

² Il est évident que ce serpent était rattaché par un rapport de cause à effet à l'arc-en-ciel. (Note de Westermann)

³ Lors des conflits du XIX^e siècle, non avec les Haoussa mais du fait de la conquête peul, puis des terribles guerres entre cités yorouba.

rapportant quelques beaux cailloux qu'il avait trouvés en haut. Revenus au pied de la montagne, nous trouvâmes un messager du tribunal d'Aouchi avec la nouvelle que le commandant de cercle, M. Karr, était tombé et s'était cassé la main ; on allait le conduire à l'hôpital d'Agbor, situé à 100 km. Cette nouvelle fit que mon maître fut plus disposé à croire à mes pressentiments : j'avais pressenti un accident et il en était arrivé un. Le Dr Melzian se rendit en hâte à Aouchi pour s'occuper des palabres ; il y resta jusqu'à l'arrivée d'un remplaçant européen.

Lorsque le temps prévu fut écoulé, nous retournâmes en voiture à Benin. En route, nous faillîmes verser, mais je formulai quelques phrases magiques qui ramenèrent la voiture sur le bon chemin. Le docteur insista encore cette fois pour que je lui enseignasse mes connaissances en sorcellerie, mais je ne le voulais pas, car il s'agit de choses inconnues du public, et les Européens ne savent pas ce que c'est qu'un secret.

Après notre arrivée à Benin, mon maître se mit en route pour l'Europe, en passant par Sapélé et Lagos. Bien que son départ me fit mal jusqu'aux os, il n'y avait pour moi rien d'autre à faire qu'à l'accompagner. Nous avons encore travaillé à Sapélé pendant quatre journées, jour et nuit. Puis, il s'embarqua. Je retournai avec des larmes à la maison pour y reprendre ma vie habituelle.

Heureusement, je trouvai une place comme gérant dans la firme Joe Allen et Cie, avec un traitement mensuel de 35 shillings. J'y étais depuis deux mois quand un jeune homme nommé Ewoudo arriva et intrigua auprès du représentant de la maison, M. Lacy. Il lui proposa de me demander une caution de 50 livres, car effectivement, j'étais un comptable très habile, si habile que j'avais été en prison à cause de cela. Le représentant me demanda si je pourrais déposer une caution de 50 livres. Je dis que non, et je fus renvoyé. Pourtant, "on ne punit pas un quelqu'un pour une faute avant qu'il ne l'ait commise." Le jeune homme eut ma place. Tous ceux qui me connaissaient ont eu des regrets profonds à ce sujet. Beaucoup insistèrent auprès de moi pour que je ne laisse pas la chose se passer tranquillement, mais je répondis : "Tout ce qui arrive vient de Dieu." Je suis rentré chez moi et j'ai réfléchi à ma vie. "Si un garçon joue au cerceau, il doit courir derrière."¹ Finalement, je me décidai à reprendre une affaire d'intermédiaire d'autos. Je m'en occupai un mois et je réussis à entretenir les miens, pour la plupart des jeunes gens, aussi bien que moi-même. Cependant, mon cousin Emwénomaké, voyant avec quels risques je gagnais ma vie, eut pitié de moi et me prit comme comptable dans son comptoir à Ossiomo, en 1936.

¹ "Tu ne peux échapper aux suites de tes actes." (Note de Westermann)

Ici, je fis un peu de culture à côté de mon occupation principale ; je ne recevais que quelques shillings par mois de mon cousin. Sur ma plantation, je cultivais des patates, des Calebasses, des haricots et d'autres produits. Malheureusement, des chèvres y pénétrèrent et détruisirent tout, de sorte qu'il eut pour moi un temps de maigreur, car je ne pouvais vivre de mon salaire. Mon employeur me vint en aide dans une certaine mesure, car il me permit d'abattre sur sa concession quelques arbres qui devaient être embarqués pour Birmingham. J'ai failli me noyer avec cela. Arrivé au port de Koko, où les troncs devaient être pris en fret, le premier officier du navire me demanda si mon bois était prêt ; Je dis que oui et il me prit avec lui dans son canot à moteur pour aller à l'endroit où l'on devait les charger. Comme c'était marée basse, le canot s'échoua au milieu du fleuve. L'officier se fâcha contre moi, disant que je l'avais trompé, que les troncs étaient plus loin que je ne l'avais indiqué... Finalement, il se mit dans une telle rage qu'il me jeta à l'eau, en disant que je devrais aller aider l'équipage à remettre la barque en flot. Pour me sauver de la noyade, je me cramponnai à la barque. Je restais ainsi entre la vie et la mort, car l'équipage ne me jetait même pas un regard, et m'aurait encore moins aidé. Enfin, survint une vague aimable qui me rejeta sur la rive. Le lendemain, je me rendis à Koko par des sentiers marécageux pour y attendre le prochain navire, car le premier était déjà parti pendant ce temps.

Après avoir enfin embarqué mes troncs, je me rendis à Benin. En route, j'appris que mon frère aîné Eroumwéséré y était mort. A mon arrivée, on me raconte que mon frère avait reconnu dans son agonie avoir préparé quelque temps auparavant un sortilège qui, jeté sur moi, devait me donner la lèpre ; mais, par malheur, il l'avait jeté sur lui-même par suite d'une erreur, l'ayant confondu avec un remède magique contre la fièvre. En une semaine, il était rouge de lèpre sur tout le corps¹. Il n'avait pas osé raconter cette histoire, car on l'aurait repoussé de la famille et il serait mort dans l'isolement mais, à l'heure de la mort, il n'avait pu garder le secret pour lui. En entendant cela, je frissonnais et je restai bouche bée. Je me suis cependant occupé d'un enterrement convenable et je suis retourné ensuite chez moi. Un mois plus tard, ma famille me fit appeler à Benin pour reprendre les objets sacrés de mon père, puisque, depuis la mort regrettable de mon frère, je suis l'aîné des hommes de ma famille.

Toutefois, je me rendis d'abord en pays Ishan, à Ougbodou, le célèbre pays des sortilèges, pour y demander aux devins comment la reprise des objets sacrés et, par cela, de la maison de mon père influencerait sur mon bien-être. Les devins m'assurèrent que je n'avais rien à craindre, car l'acceptation de ces nouveaux devoirs me revenait non seulement selon le droit humain, mais de droit divin. Je devais seulement sacrifier auparavant une chèvre au fétiche de mon père

¹ Il ne s'agit donc évidemment pas de lèpre (peut-être de la variole ?).

et une poule pour le dieu Ogon. Du reste, il avait été prédit à mon père, plusieurs années auparavant, que son troisième fils serait l'héritier de sa maison. C'est cette prédiction qui avait poussé mes deux frères aînés à attenter à ma vie - l'aîné était mort peu après le décès de mon père. L'oracle m'imposa aussi le devoir de faire un sacrifice à une vieille femme défunte qui avait été la belle-mère de mon père. Cette femme avait été naguère accusée de sorcellerie par nos voisins, et elle avait prêté un serment de purification par notre maison. De plus, je devais me tenir en garde contre un certain Erhabor, un de mes cousins, qui est le mauvais génie de notre famille. Je me rendis ensuite chez la femme Ochola, ma mère nourricière, à Owo. Elle confirma les dires du devin et ajouta que je devrais me garder de toucher une certaine calebasse dans un pigeonnier près de la chambre à coucher de mon père, car elle renfermait des médicaments malfaisants. Elle me remit une décoction d'herbes avec laquelle je devais asperger toute la maison afin de chasser tous les esprits mauvais et d'anéantir la force des mauvais sortilèges.

Deux mois plus tard, le Dr Melzian m'envoya une dépêche me disant de l'attendre à Warri pour l'aider à achever le dictionnaire bénin que nous avions commencé lors de son séjour précédent. Ma réponse fut que je ne pourrais que difficilement quitter mon poste. Grâce à son grand amour pour moi, il vint à Ossiomo, où nous achevâmes l'oeuvre en deux mois. Lorsqu'il partit alors pour Koukouroukou, je lui donnai comme compagnon mon cousin Obayouwana, qui l'aida pour la grammaire du bénin. Grâce au salaire que me donna le Dr Melzian et à un peu d'argent emprunté, il me fut possible d'ouvrir une petite boutique sur laquelle je mis comme enseigne : "Montre ce que tu peux, ô boutique d'Ossiomo." Peu de temps après, deux indigènes, dont l'un était mon cousin, fondèrent un comptoir avec un Anglais et me prirent comme comptable, pour le salaire misérable de 50 shillings par mois. "Puisse la pauvreté ne pas me persécuter dans la vie à venir."¹ Mon acceptation de ce poste montre assez clairement combien, entre temps, j'étais devenu pauvre.

Alors que j'étais encore rédacteur de l'Administration, mon cousin Obasséki -alors mon tuteur- m'avais promis, vu ma belle situation, sa soeur Ruth comme épouse. J'avais dépensé pour cette fille tout mon avoir. Mais finalement, et malgré cela, il voulait la marier à un autre homme. Pour empêcher cela, je lui donnai un sortilège qui fait concevoir, ce qui fit qu'elle fut bientôt enceinte, et ainsi elle fut à moi. J'agis ainsi parce que je l'aimais beaucoup, tant pour son caractère que pour sa beauté. Lorsque l'on sut sa grossesse, je dus payer cinq livres à Onaiwou, la mère de mon cousin. Je comptai cela comme dot, mais

¹ Cette façon de s'exprimer s'explique par la croyance qu'au bout de quelque temps, un défunt renaît. (Note de Westermann)

les autres dépenses que je fis pour cette jeune fille ne pourraient être comptées. Ruth était donc ma femme. Elle fit une fausse couche, et il apparut que celle-ci avait été provoquée par Onaiwou, fâchée de ce qu'elle n'avait pu donner la jeune fille à l'autre prétendant (plus riche). Comme ma femme avait eu un accouchement pénible, je dus la confier à la femme Ekhibisoguié pour que celle-ci la soignât, lui promettant cinq livres comme honoraires après de rétablissement de la maladie ; je les lui donnai. Quand ma femme fut enceinte pour la seconde fois, il y eut de nouveau des complications. Afin d'éclaircir les choses à fond, je me rendis chez Efioganayé, un docteur accompli, qui constata que c'était encore un sortilège de la femme Onaiwou qui tourmentait ma femme. Pour calmer l'effet du sortilège, il fallait abattre des animaux pour la valeur de trois livres ; toutefois je versai cet argent en espèces à Onaiwou. Peu après, ma femme enfanta une fille bien portante. Un jour plus tard, Obassouyi, mon frère aîné, mourut.

Le sixième jour après sa naissance, nous donnâmes à cette fille le nom d'Amaziyoa ("Il y a une récompense si l'on est patient"). J'aime beaucoup cet enfant, car sa mère est ma femme préférée. J'aime tellement celle-ci pour la raison suivante : pendant les trois années où tout allait mal pour moi, elle allait régulièrement, vêtue d'une simple couverture, au marché de Sobo ; elle y achetait des amandes de palme et les revendait à un prix supérieur, nous entretenant ainsi moi et sa fille en même temps qu'elle-même.

Lorsqu'une de ses parentes, nommée Akérobo, vit que Ruth était ma femme préférée, elle lui fit toutes sortes de promesses et essaya de l'entraîner vers un autre homme. Vers ce temps-là, nous n'étions d'ailleurs plus d'accord. Cela tenait, comme je l'appris plus tard, à un sortilège qu'un de mes ennemis avait mis en oeuvre contre moi. En ce temps critique, elle agit mal une fois, mais je la surpris au moment même et je lui pardonnai sur-le-champ, car je voyais bien qu'elle avait été entraînée. De plus, il m'avait été dit que mes ennemis allaient entreprendre de séduire ma femme afin de me la rendre antipathique. J'avais donc deux raisons pour lui pardonner.

Elle se procura des marchandises à crédit à Agbor, pour une valeur de vingt livres et les revendit à Ossiomo avec un bénéfice qui ne fut pas inférieur à 23 shillings. Elle agit ainsi jusqu'à ce qu'elle eut assez de capital pour m'aider à bâtir ma maison. En ce temps, juste alors que tout allait bien pour moi, la femme Akérobo arriva à nouveau et affirma qu'elle avait soigné le père de ma femme quelques années auparavant et qu'elle avait dépensé pour cela huit livres, qui ne lui avaient pas été remboursées puisque le père était mort peu après. Comme nous savions de quelles intrigues cette femme était capable, nous ne pouvions rien faire d'autre que de lui promettre de rembourser la somme par

tranches. Il y a, en effet, des gens dont on ne peut pas se défendre, et je me rappelle avoir prêté autrefois cinq livres et cinq shillings à cette femme avant la mort de sa fille. Je n'ai jamais osé lui rappeler cette dette, parce que je craignais, en le faisant, de raviver chez elle le souvenir douloureux de sa fille, qui était son enfant unique.

La fille de ma femme chérie a aujourd'hui 11 ans, et elle va à l'école à Ossiomo. Ses dons lui permettraient d'être une bonne infirmière si j'avais seulement les moyens de lui donner l'instruction nécessaire.

Ma seconde femme, Aihi, fut d'abord une amie, mais plus tard je l'épousai en donnant dix livres comme dot. Je l'aime dans une certaine mesure, car elle est toujours honnête vis-à-vis de moi. Elle m'a enfanté une fille, Imouwahen.

Un jour, elle me demanda la permission d'aller faire une visite à son frère Yégédé, qui était tonnelier¹ à Okitipoupa. Elle avait essayé de faire du commerce, comme ma première femme, mais il apparut alors qu'elle n'avait fait que des dettes car, peu après son départ, arrivèrent de tous côtés de mes parents, qui exigeaient des sommes qu'ils avaient prêtées à ma femme. Ce fut pour moi une chose pénible, car je l'avais toujours convenablement traitée et je lui avais toujours donné aussi l'argent habituel pour ses aliments. Avant son départ, je lui avais encore donné un bon de sept livres tiré sur la maison de son frère ; cet argent ne m'a jamais été rendu non plus. Elle commença cependant à avoir des rapports peu honorables avec un homme qui lui promit de rembourser le montant de sa dot (et de l'épouser de ce fait).

Son frère l'envoya en ce temps-là à Benin. En y allant, elle rencontra à Sapélé quelques-uns de ses parents, et ceux-ci la décidèrent à faire demi-tour et à rester auprès de cet homme qui avait proposé de payer la dot. Mais celui-ci avait donné des médicaments qui devaient l'encourager à me résister et agir sur moi pour que je la chasse de chez moi sans remboursement de sa dot. Lorsqu'elle arriva finalement chez moi, je remarquai que, en entrant, elle avait touché des mains d'abord la porte et ensuite sa tête, en disant un prière spéciale. J'étais sur mon lit lorsqu'elle entra dans ma case ; elle se mit à genoux, et rendit compte de son voyage. Mais, au lieu de lui souhaiter la bienvenue, je lui donnai une gifle disant que j'avais appris depuis longtemps par mon dieu Ogoun ce qu'elle avait fait. Elle se leva avec des gestes furieux et courut à la maison de son père. Le lendemain soir, elle vint dormir avec moi. Vers minuit, elle se réveilla et, grâce à la puissance de ma magie, me confessa en pleurant ses manquements. Déjà

¹ Il faut des tonneaux pour transporter l'huile de palme, première richesse de la région.

auparavant, dans une crise d'hystérie, elle avait reconnu une chose. "Si la chique reçoit un message, elle doit en faire part à l'oreille"... "L'écureuil raconte tout ce qu'il voit." Le lendemain matin, j'allai à Idou pour chercher du travail. C'était en effet au temps où j'étais sans travail : "Quelqu'un qui cherche cherche même dans la cruche d'eau." A mon retour à Benin, on me raconta que cette femme avait presque réussi à s'échapper avec son amant, mais qu'elle était tombée malade pendant qu'elle avait ces projets en tête, et cela si gravement qu'elle avait dû être transportée à Ouma, mon lieu de naissance, pour y être soignée. Après sa guérison, elle me pria encore de la laisser aller chez son père, là où elle avait contracté tant de dettes. Du reste, je dois dire que j'avais payé pour ces dettes huit livres six shillings en espèces et, de plus, je lui avais remis certaines de mes créances et des pouvoirs pour exiger à son profit ce qui m'était dû.

Après ces événements fâcheux, je l'amenai avec moi à Ossiomo. Là, elle recommença toutefois à me jouer toutes sortes de tours. Je la renvoyai donc chez nous en l'avertissant d'avoir enfin à payer toutes ses dettes. Au lieu de suivre mon conseil, elle alla à Benin et se fit raser la tête, pour montrer aux gens qu'elle avait été maltraitée par moi. C'était un manquement sérieux aux bonnes moeurs. Elle raconta à tous les membres de la famille que je l'avais tellement tourmentée que je l'avais obligée à s'en aller. Cette calomnie m'obligea à me rendre à Benin. Quand je vis qu'effectivement elle s'était rasée la tête, se proclamant ainsi veuve, je retournai à Ossiomo plein de colère. En guise d'adieu, je lui dis qu'en réalité, c'était le deuil de ses parents que représentait sa tête rasée. Son père mourut un ou deux mois plus tard : ce fut l'accomplissement de ce que je lui avait dit. J'allai de nouveau à Benin pour accomplir les rites habituels à l'enterrement de son père et retournai ensuite avec elle à Ossiomo. Aujourd'hui, elle s'applique à être une femme convenable. Sa fille fréquente l'école ; elle est encore plus intelligente que sa mère, et ferait une bonne avocate, mais où trouverai-je les moyens de l'instruire ?

Dans le Benin, les funérailles sont des spectacles magiques, bien qu'elles invitent au deuil et au chagrin. Elles comprennent deux parties : les cérémonies de l'enterrement, puis les véritables célébrations en l'honneur du mort.

Dès que le rétablissement d'un malade devient problématique, les siens se pourvoient de morceaux de coton blanc, d'une marmite en terre neuve, d'une natte non teinte qui n'a jamais servi, de savon et d'une éponge neuve. Dès que la personne est morte, quelqu'un va chercher une cruche d'eau au fleuve, en puisant l'eau contre le courant : on appelle cela le "puisage renversé de l'eau" ; s'il n'y a pas de rivière, on prend l'eau à une source de la main gauche, et le nom reste le même. Cette eau et les autres objets sont employés à laver le mort, à le vêtir et à

le coucher. On coupe quelques cheveux et poils de la tête, des aisselles et du pubis ; on coupe aussi les ongles et tout cela est conservé avec un peu de craie pour représenter le mort au cours des funérailles. Lorsque le mort est vêtu, on tire les coups de feu pour avvertir le voisinage du décès. Au cimetière, les jeunes gens les plus âgés creusent la tombe. Ce faisant, ils chantent et dansent, se plaignant des pierres et des souches auxquelles, disent-ils, ils se heurtent en creusant la terre, mais ils font cela pour inciter le fils aîné du défunt à leur donner de l'argent.

Pendant ce temps, les fils adultes apportent leur contribution habituelle aux frais de l'enterrement : un morceau d'étoffe blanche, deux shillings ou une bouteille d'eau-de-vie, des plumes d'aigle, de la craie et des cauris. On tue une chèvre ou une poule au-dessus de la marmite et de l'éponge qui ont servi aux ablutions ; on cuit la viande avec du fougou (patates écrasées) et on la dépose aux pieds du mort, enveloppée d'étoffe. On porte ensuite le cadavre au bord de la tombe et les femmes du défunt ayant des enfants doivent y prêter serment à leur époux défunt de n'avoir désormais plus aucun rapport sexuel avec les amants qu'elles avaient eus pendant sa vie. Elles exigent du mort qu'il les tue si elles ont été cause de sa mort. Les épouses sans enfants ne doivent pas prêter ce serment, car elles deviennent les femmes de ses fils ou d'autres hommes qui lui appartenaient.

Le cadavre est alors déposé dans la tombe. Pendant qu'on le recouvre de terre, les enfants et les autres personnes de la maison commencent à se lamenter, car ils sentent à ce moment leur perte irréparable. Ils dansent autour de la tombe et chantent des chants de deuil : "Orphelins ! Venez et voyez, venez et voyez comment l'on traite celui qui est béni. - O fossoyeurs ! Ne laissez pas la terre toucher le défunt. - Je l'ai amené aujourd'hui, je l'ai amené aujourd'hui. C'est un être humain qui a conduit son semblable à la tombe."

Les femmes qui ont prêté serment restent pendant sept jours au tombeau tenant des feuilles d'aya. Le matin du septième jours, vers trois heures, elles vont l'entrée d'un chemin et se lavent ; elles suspendent à deux bâtons les vêtements qu'elles portaient sur la tombe, les brûlent et retournent chez elles en criant : "Adieu, mon mari, j'élèverai pour toi des enfants, ô mon mari !" On appelle ceci la purification des contacts personnels avec l'époux.

Les funérailles proprement dites sont célébrées par la famille paternelle, qui en est responsable. Des personnes de cette famille prennent les poils et les ongles coupés après la mort, ainsi que la craie, et les déposent sur une petite natte neuve pour représenter le défunt. Cette représentation est appelée *edinmawan*, s'il s'agit d'une homme, et *edede* s'il s'agit d'une femme. Les membres de la famille désignent des hommes et des femmes d'entre eux qui

doivent veiller ce représentant. On appelle ces personnes *adam*, c'est-à-dire gardiens de la tombe. On tue une chèvre ou une vache, et l'on commence à battre le tambour, à danser et à tirer des coups de fusil. La cérémonie dure de cinq à huit jours, selon la situation de la famille, quatorze jour pour un chef. Comme certains des parents viennent de loin, on tue généralement une tête de bétail chaque jour. Le troisième jour, les enfants du défunt et ses amis se rendent en dansant de chez lui jusqu'à un arbre sur la place du marché du chef suprême et de là à tous lieux importants de la ville. A leur retour, on tue encore une chèvre ou une vache à la porte du défunt. Trois jours plus tard, on célèbre la cérémonie de l'*Isoton*, qui est un spectacle imposant. Chaque enfant adulte du défunt se procure une caisse bien décorée, dite *okun*, dans laquelle on met quatorze patates, un pot de vin de palme, quatorze noix de coco et tous les ingrédients d'une soupe ; de plus chaque personne a une vache ou une chèvre. Ainsi chargés, les enfants du défunt se rendent en dansant depuis l'enclos du défunt jusqu'aux lieux importants de la ville et reviennent ensuite à l'enclos. Entre-temps, toute la famille s'y est installée. On dépose les offrandes, qui sont reçues par le fils aîné. Les donateurs retournent en dansant dans leurs demeures. Si quelqu'un veut acheter les dons en nature par de l'argent, il devra payer de trente à cent shillings. Le sixième jour, il n'y a pas de sacrifice, car en ce jour, "on affame les dieux". Après cela, on enterre le représentant. On pose sur la tombe un pot avec les plantes cuites, qui sont tabou pour la famille. Lorsque l'on voit dans ce pot des fourmis mortes, ou que le contenu fermente, on dit que le défunt a été admis au ciel.

En même temps, on demande à un devin de déterminer par une interrogation de l'oracle quelle personne doit représenter le défunt dans la procession publique finale. L'enfant -ou un autre membre de la famille- désigné est orné de beaux vêtements, de perles de corail et de plumes d'aigle dans les cheveux, il est ainsi pourvu du nécessaire pour son rôle. On lui parle en l'appelant *edionmawan* ou *edede* comme on l'a dit plus haut. Et il (ou elle) doit passer la nuit sans dormir. Il ne doit prononcer aucune parole pendant la cérémonie qui suit ; deux personnes le soutiennent et on exécute la danse *ougho* et d'autre danses toute la nuit, jusqu'au matin. L'*edionmawan* ou l'*edede* marche avec les danseurs jusqu'à la sortie de la ville, où l'on tire un coup de fusil peu chargé. Au retour, le représentant tire un morceau de craie attaché à un long lien. Cela signifie que l'on mène le mort chez lui, son escorte terrestre étant renvoyée par le coup de fusil.

L'achèvement du funérailles donne au fils aîné une place d'honneur parmi les membres de la famille et une fonction dans le palais du chef suprême. Peu après, on bâtit un nouvel autel pour l'image du dieu paternel. On sacrifie, à cette occasion, une chèvre ou une vache. Dorénavant, le fils aîné doit offrir aux divinités familiales les sacrifices réglementaires.

J'ai épousé ma troisième femme, Emily Olouwatousi, également après une liaison antérieure, et j'ai payé pour elle une dot de dix livres. De toutes mes femmes, elle m'a donné le plus grand bonheur, car elle a mis au monde mon premier fils. C'est une dame demi-lettrée, de race mi-yorouba, mi-benin. Elle est très modeste et honnête, ce n'est que de temps en temps -et une fois par son amie, ma seconde femme- qu'elle s'est laissé entraîner à me tromper. Elle n'est pas assez forte pour un travail fatiguant quelconque, mais de petites rations de nourriture lui suffisent. Imassouen, sa mère, est une femme sans religion. Elle est athée et de plus sorcière. Sa fille, ma femme, avait eu cinq enfants avant la naissance de mon fils, mais je regrette de devoir dire que ma belle mère en a tué trois par la sorcellerie. "Si le grigri tue ce qu'il veut, il attrape ce qu'il veut". Cette femme faisait tant de mal que l'oncle aîné de ma femme du côté paternel, le chef Edougoun, se vit obligé de la convoquer devant un conseil de famille et de l'y faire prêter serment de cesser dorénavant de tourmenter sa fille. Elle jura, et depuis son activité malfaisante à diminué.

Le fils né de cette femme s'appelle Ossarenren ("Dieu sait"). Son second fils s'appelle Ossazemwinde ("Dieu est l'origine de tout"). Pour autant que j'aie pu observer ses dons, il ferait un bon médecin ou herboriste.

Ma quatrième et dernière épouse s'appelle Aimiebiyebomo. Sa mère avait été promise (enfant) comme épouse à mon père par son grand-père. Lorsque celle-ci arriva en âge de se marier, elle devint marchande et faisait le commerce des noix palmistes à la côte, à Ikoro. Au cours d'un de ses voyages d'affaires à Ikoro, elle devint enceinte par suite de rapports avec un Yékri nommé Izékor, mon beau-père actuel. Lorsque mon père sut qu'elle était déflorée, il refusa de l'épouser, mais il décida de prendre sa fille à sa place. Comme Izékor ne consentait pas à cette exigence, le fils aîné du grand-père de la femme, qui avait promis celle-ci à mon père, convoqua Izékor devant le tribunal et demanda que sa fille soit remise pour la remettre à mon père à la place de sa mère. Le tribunal demanda à Izékor de jurer qu'il n'avait rien su de la convention. L'homme prêta le serment Ovia-Nebogun, et l'ordalie lui fut favorable. Cependant, le plaignant, l'oncle de la femme, fit appel au tribunal du chef suprême, et celui-ci rendit le jugement suivant : comme la mère de la jeune fille -ma femme- avait été promise à mon père, elle appartenait, de par les us et coutumes de Benin, à mon père, ainsi que tous ses enfants, et elle devait lui être remise. Finalement, il fut jugé que c'est la fille qui serait remise à mon père. "Nul n'obtient la patte de devant d'un animal qui ne lutte pour avoir aussi le gigot." Là-dessus, l'accusé fit appel de son côté au résident (anglais) de la province de Benin ; celui-ci jugea que c'était (moi) le fils d'Amadassou, le chef défunt, son héritier légitime, qui était, en tant que tel, le propriétaire de la fille, mais que je devrais payer pour elle dix livres au

plaignant, parce que mon père n'avait pas donné pour la mère un paiement suffisant.

C'était cette femme que j'avais avec moi lorsque je suis allé à Siluko avec le Dr Melzian, et, là, elle a mis au monde un fils, qui est âgé aujourd'hui de trois ans. Je l'ai appelé Erèmwananaroué ("Le Ciel décide du sort de l'homme"). Cette femme avait été élevée par la plus âgée de mes épouses, et elle s'est montrée d'une conduite aussi bonne que celle-ci. Elle est bien habituée à tous les travaux de ménage, et c'est en vérité une "femme pour toutes les intempéries". Son père est un homme à l'aise et, si Dieu ne me rappelle pas avant lui, j'ai la perspective d'hériter de lui une fortune considérable. Le fils de cette femme est mon second fils. Que Dieu le garde en vie ! J'espère pouvoir lui donner une bonne éducation.

Il y a quatre modes de mariage dans le Benin :

- 1° par promesse ou fiançailles ;
- 2° par paiement d'une dot - entre 12 et 17 livres ;
- 3° par don ;
- 4° en cas de veuvage.

Lorsqu'il s'agit d'une jeune fille, on traite avec les parents. Si les parents voient que l'homme est de bonne famille, ils accueillent sa proposition en le faisant appeler chez eux avec les siens, et ils lui donnent l'assurance que la jeune fille lui est promise, à lui son futur époux. L'homme s'agenouille devant la famille de la jeune fille. Un membre de la famille appelle son nom sept fois ; à la septième, il répond. Alors un autre membre de la famille annonce les fiançailles. Le fiancé donne aux parents de la jeune fille deux shillings, une cruche de vin de palme et quatre noix de kola.

L'homme s'en va chez lui et verse une somme d'argent proportionnée à sa fortune -entre quatre ou cinq livres- aux parents de la jeune fille, comme acompte de la dot. Il commence alors à faire des visites aux parents de la fiancée, et il lui est permis de passer la nuit chez eux. A la fin de chaque année, il donne à sa belle-mère quatorze patates et une ligne de plantes de patates de son champ. Pendant la fête d'*Ekor*¹, il envoie quelques noix de kola à son beau-père, ainsi qu'un shilling et une bouteille d'alcool "comme sacrifice à son père". Ces prestations sont faites jusqu'à ce que la jeune fille soit nubile. Alors, l'homme traite à nouveau avec les parents et déclare vouloir se décharger de ce qui reste dû et prendre la jeune fille. Si les parents sont eux aussi convaincus que la jeune fille a toutes les caractéristiques d'une femme, ils imposent au fiancé le devoir

¹ Cf. ci-dessous, p. 177.

d'apporter une certaine somme d'argent. Ceci fait, ils donnent leur consentement, mais ils ne fixent le jour pour "l'amener chez lui" qu'après avoir offert un sacrifice à leur père et aux autres dieux. C'est au fiancé qu'incombe les frais de sacrifice, soit 26 shillings, quelques noix de kola et du vin de palme, mais le rite est accompli par le chef de la famille de la jeune fille. On indique alors à l'homme une date avant laquelle on lui amènera la jeune fille, et il fait ses préparatifs.

La jeune fille est amenée vers la maison du mari escortée d'hommes et de femmes. Lorsqu'elle est presque arrivée, un messenger avertit l'homme d'avoir à venir pour écarter les obstacles qui rendent impossible à la mariée l'entrée de la maison. Le fiancé envoie 50 centimes, ou ce qu'il a sous la main. On répète ceci plusieurs fois. Finalement, la fiancée pénètre dans la maison, et on la fait asseoir sur les genoux de l'époux. Ceux qui ont accompagné la mariée transmettent au mari un message de son beau-père lui disant de traiter sa fille avec le plus grand soin. Le mari leur fait un petit cadeau d'argent et leur donne du vin de palme et des noix de kola. On lave alors les mains de la mariée dans un récipient contenant de l'eau et des cauris ; on lui donne un beau mouchoir en soie pour les essuyer, et on la conduit dans une chambre préparée à l'intérieur de la maison. La jeune femme amène de chez ses parents une jeune fille comme servante et, les sept premiers jours, celle-ci dort avec elle. Ensuite, le mari commence à dormir avec sa femme. Dorénavant, ils sont époux et épouse. En ce même jours, la mère de la femme apporte au jeune couple un grand fougou (purée) de patates et une grande marmite de sauce et de viande.

Si une femme trouve que le genre de son mari ne vaut pas le sien, qu'ils ne se conviennent donc pas, elle lui réclame devant le tribunal le paiement de la dot intégrale qui, en un tel cas, se monte à 17 livres. Si c'est le mari qui réclame le divorce et le remboursement de la dot, on ne lui rend que 12 livres.

Il arrive aussi qu'une jeune fille grandisse sans être fiancée. Lorsqu'elle est nubile, le père l'envoie brusquement à quelqu'un qui lui plaît à moment-là, et celui-ci donne aux parents la somme qu'il veut. D'autre part, si la jeune fille trouve quelqu'un qui lui plaît, elle peut le prendre. Le père appelle l'homme et lui donne sa fille ; l'homme s'en va joyeux chez lui, il envoie aux parents une somme d'argent à son gré et prend la fille.

Si une femme perd son mari par la mort et que les trois mois du temps de deuil sont passés, tous les hommes qui la trouvent bien viennent chez elle lui proposer le mariage. Après avoir mûrement réfléchi, elle choisit l'un d'eux, qu'elle finit par épouser. Dans ce cas, on ne paye pas une dot véritable, mais on

s'attend à ce que l'homme envoie un cadeau aux parents de la femme. Ceci ne s'applique qu'aux femmes qui n'ont pas donné d'enfants à leur premier mari.

Le monde n'est plus ce qu'il était. En ce qui concerne notre pays, le Benin, les changements ont commencé avec l'arrivée des Anglais, en 1897. Autrefois, les gens vivaient de ce que leur rapportaient leur champs, et un cultivateur était heureux s'il avait eu l'occasion d'obtenir d'un marchand yekri, en échange de patates, un morceau d'étoffe pour se couvrir. Les cultivateurs étaient alors les hommes les plus pauvres et les moins estimés de tous. Aujourd'hui, ils sont dans une meilleure position parce que le gouvernement leur vient en aide en tout. Ils ont appris ainsi à cultiver des produits pour la vente, comme le cacao, le café, le caoutchouc et le palmier à huile¹. Ils peuvent même employer des travailleurs salariés. Ils sont certains de vendre leurs produits aux acheteurs européens. Le cultivateur arrive ainsi à avoir de l'argent et peut devenir riche.

Autrefois, le commerce était peu développé. Au début, on troquait les marchandises ; plus tard, on s'est servi des cauris comme moyen de paiement. En plus des vivres, on donnait au marchand yekri des ustensiles en bois et en métal, et l'on recevait en échange des étoffes, du sel, des perles de corail, des cuvettes, des fusils et de la poudre. Le trafic du gin, alors très bon marché, était aussi très important. Aujourd'hui, beaucoup de gens de Benin, lettrés et illettrés, sont marchands. Ils achètent des marchandises à la côte et les vendent à l'intérieur. Quelques-uns ont des boutiques et sont en rapport direct avec les maisons européennes des villes. Ils aiment encore mieux commander leurs marchandises en Europe. Ce procédé s'est fortement développé ces derniers temps, mais il faut bien dire que les gens de Lagos, de Port-Harcourt et d'Onitsha² nous devancent dans la conduite des affaires.

Depuis l'arrivée des Anglais, la construction des maisons s'est améliorée dans le pays de Benin. Autrefois, on faisait les maisons -les grandes comme les petites- avec des murs d'argile et des toits de chaume. Il n'y avait pas de plan. Chacun faisait sa maison de la forme et de la manière qu'il l'avait imaginée. Aujourd'hui, on fait des maisons d'après un plan et avec souci du style. On fait encore des murs d'argile, mais la grande majorité des maisons sont couvertes de tôles, et l'on fait de plus en plus de maisons modernes, certaines en ciment et acier, comme celles de Liverpool et d'autres villes civilisées.

Certaines fêtes sont encore célébrées exactement comme jadis, en particulier *Ekor*, ou fête des moissons, et *Igoué*, fête en l'honneur de la tête et

¹ Dans les années 1930, le Nigeria en est l'un des tout premiers producteurs mondiaux.

² Les deux principaux ports de la côte et la plus grande ville du dynamique pays ibo.

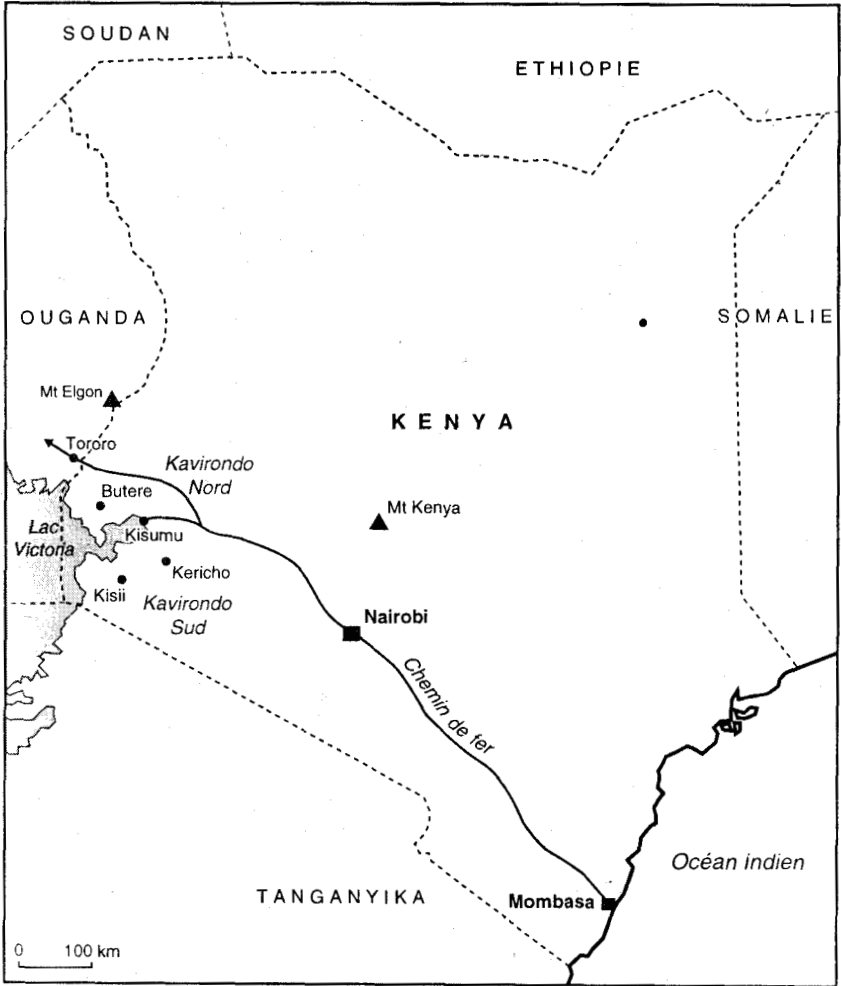
d'autres divinités. *Ekor* se célèbre au mois d'août. On y rend hommage à des bâtons qui représentent les pères et les mères. Les chefs et les autres personnes riches tuent deux vaches, une pour le père, l'autre pour la mère. Les personnes des classes moyennes tuent une chèvre ; celles qui ont moins de possibilités tuent un coq et les pauvres se contentent de patates pilées. Pendant cette fête, la joie et la gaieté règnent dans la ville de jour et de nuit. Les chrétiens et les musulmans prennent part à cette fête aussi bien que les païens.

La majorité des gens de Benin sont des païens. Aujourd'hui avec les progrès de la civilisation, le nombre des chrétiens augmente, naturellement. Mais les véritables chrétiens sont rares. Il y a aussi quelques musulmans, mais en réalité les Benin ne sont ni chrétiens, ni musulmans, car, dans les circonstances critiques, ils reviennent à leurs pratiques païennes. Les grigris sont indispensables dans la vie, car ils combattent le mal. Par exemple, si une femme entreprend quelque chose qui nuira à la santé de son mari, le grigri "ossoun" la rend malade et, lorsqu'elle a pu savoir par un devin que la cause de son mal est l'ossoun de son mari, il ne lui reste rien d'autre à faire que de prier son mari de faire un sacrifice à son ossoun et de le pacifier par cela. Dès que l'on a fait cela, elle retrouve la santé.

Oronmila est un fétiche qui donne la richesse. Mais son prix est élevé : sa fabrication ne coûte pas moins de cinq livres. Les païens et les semi-chrétiens, les jeunes gens surtout, aspirent à le posséder parce que les perspectives de vie d'un homme s'améliorent grâce à cela, d'une façon extraordinaire. La plupart des hommes dirigeants l'ont, et il a été un porte-bonheur pour beaucoup. Ehi est une déesse qui vous transporte dans le monde supérieur. Elle est adorée parce qu'elle vous garantit une longue vie. On dit que, si quelqu'un meurt, Ehi descend et le transporte, de sorte qu'il continue à vivre malgré sa mort.

Moi, l'auteur de ce récit, je suis païen et, encore au cours du mois dernier, je me suis donné beaucoup de peine afin de pouvoir me faire faire un oronmila afin d'améliorer ma situation. Le soleil changerait plus facilement son cours que moi je cesserais d'être païen. Le fait d'être un païen ne m'empêchera pas d'entrer dans le Royaume de Dieu, tant que je sais ce qui est bien et que j'agis en conséquence. Il y a des récompenses célestes pour tout homme, quelle que soit la religion à laquelle il appartient, s'il est bon et honnête. Les pires gens sont ceux qui sont chrétiens au dehors, mais qui, au dedans, sont morts ou d'impurs païens. Mon avis est que les chrétiens, les musulmans et les païens doivent garder leur religion, et montrer par leur tenue intérieure et extérieure qu'ils sont et ce qu'ils sont capables de faire.

CARTE N°7 : LE KENYA



VI

CHRISTOPHE MTIVA
instituteur et footballeur
(Kenya)

Issu d'une famille de paysans aisés du Kenya de l'Ouest¹, Christophe Mtiva raconte avec émotion et lucidité son enfance traditionnelle, avec ses joies, ses peines, ses peurs : une éducation à la dure, mais toute orientée vers la formation d'un adulte droit et courageux. Cependant, l'école des missionnaires a permis à l'enfant de changer de destin en devenant instituteur (et sa soeur institutrice - malheureusement, nous n'en saurons pas plus sur la vie de celle-ci). C'est une promotion sociale (mais guère économique : les salaires sont trop faibles), qui va connaître un épanouissement original dans le sport. Mais le Kenya est une colonie destinée au peuplement européen, avec tout ce que cela signifie de spoliations des autochtones et de cohabitation rugueuse entre communautés inégales en droit. Habitué par son métier à réfléchir, Mtiva analyse avec clairvoyance les relations entre Noirs et Blancs, ce dont s'inquiète -non sans raison- le collègue de Westermann qui a recueilli cette autobiographie : il éprouve le besoin de la présenter au lecteur (européen) pour le mettre en garde contre les risques de subversion que représente une prise de conscience africaine.

*

* *

L'histoire de Christophe Mtiva nous montre la vie et la mentalité d'un instituteur africain. Le Kavirondo, où se déroule son histoire, pays riche et peuplé, est situé entre le large massif de l'Elgon² et les plaines qui s'étendent au nord du lac Victoria ; il appartient à la partie la plus riche de la colonie britannique du Kenya. Il y a peu de régions d'Afrique où l'eupéanisation des indigènes se fait plus vite et plus complètement que chez les tribus bantou et nilotiques de cette région, si pleines de vie et si capables de s'adapter. Il est rare de rencontrer au sein d'un même pays de plus grands contrastes que ceux qui s'y présentent du fait de la rencontre de la civilisation européenne, consciente de son but et puissante par ses moyens, avec des paysans primitifs manieurs de houe et des tribus pastorales.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le Kavirondo, éloigné de 900 kilomètres de la côte et dont la route était constamment menacée par les Massaï guerriers, n'avait guère été troublé par les contacts avec les Européens ni même avec les

¹ Dans le groupe (de langue bantou) des Luhya, dont font partie les Lagoli.

² Puissant volcan à la frontière du Kenya et de l'Ouganda.

Arabes, et la manière de vivre de ses habitants en ce temps-là nous montre une civilisation noire primitive dans laquelle le groupe politique et judiciaire le plus grand était le clan patriarcal, famille formant aussi une unité économique. Depuis cette époque, le tableau s'est profondément modifié : les premiers débuts d'organisation par l'administration britannique ont été suivis de l'ouverture du pays par le chemin de fer de l'Ouganda. En peu d'années, le Kavirondo s'est couvert d'un filet de stations missionnaires et d'écoles appartenant à des missions des différentes confessions. Le développement des plantations européennes dans les hautes terres du Kenya met chaque année des milliers -et bientôt des dizaines des milliers- de Kavirondo en contact avec les Blancs comme ouvriers agricoles, et ils apprennent de nouvelles méthodes de culture. Les commerçants indiens¹ apportent les produits de la civilisation dans les coins les plus éloignés du pays. Enfin, la découverte de mines d'or amène un flot d'Européens de races différentes, précisément dans la région que l'on venait de réserver pour toujours aux indigènes². Par ailleurs, une administration toujours plus développée a travaillé méthodiquement à élever les indigènes au point de vue économique, physique, mental et politique, pour en faire "des citoyens du monde du XX^e siècle". Le Kavirondo est donc aujourd'hui, malgré la brièveté de l'histoire de son entrée dans la civilisation, une région qui reflète en petit un grand nombre des problèmes mondiaux. Les conflits de races, les antagonismes religieux, les cycles économiques, les fluctuations du marché du travail et même le manque de logements génèrent des problèmes que l'indigène rencontre à chaque pas.

Comment agissent ces phénomènes de l'Afrique moderne sur l'esprit et sur l'âme de l'indigène ? Reste-t-il un outil muet dans les mains du Blanc qui le façonnent ? Aspire-t-il avec ardeur au monde européen, ou ne le suit-il que sous la contrainte de la pression venue d'en haut ? Le chaos des valeurs et des idées nouvelles le conduit-il à un vertige spirituel, ou bien se construit-il un monde nouveau qui lui est propre, en assimilant ce qui lui convient et en ignorant ce qui lui est incompréhensible ?

La biographie de Christophe Mtiva ne répond que partiellement à ces questions et ne donne souvent que des indications. Mais elle nous montre des réactions que l'on rencontre constamment chez les indigènes civilisés. L'auteur n'est pas une exception : il représente un type déjà courant. Ses professeurs européens le considèrent comme une personnalité dirigeante, comme sérieux et tenace dans son activité, mais d'une force moyenne en ce qui concerne le savoir et les examens.

Son récit nous fait percevoir un esprit jeune et vivant, quelquefois assombri par une tendance au pessimisme, mais qui agit plutôt par coups de tête qu'avec résignation. Ses méditations sur les gens, sur les animaux et sur les

¹ Auxiliaires omniprésents de la colonisation britannique en Afrique orientale et australe.

² Dont les droits concédés par les colonisateurs ne pesaient pas lourds face au poids des intérêts miniers.

mœurs montrent une solide tendance à la réflexion. On y reconnaît une parenté avec l'esprit dont dérivent les proverbes et dictons populaires de l'Afrique. Toute sa pensée tourne constamment autour d'un seul point : la place de l'Afrique dans l'ordre actuel. L'immense monde nouveau et incompréhensible est vite accepté comme un fait. Les merveilles d'ordre technique provoquent un hochement de tête d'étonnement, mais la réflexion passe vite du désir objectif de comprendre à l'analyse subjective de la nouveauté. La supériorité de l'Européen est plutôt ressentie que clairement comprise. Toutefois, alors que, longtemps, cette attitude n'a conduit qu'à une imitation toute extérieure (et souvent comique) de tout ce qui est européen, on aperçoit déjà clairement une évolution de la situation. On perçoit des indices certains de l'amour-propre brisé de l'indigène moderne et de sa recherche d'une nouvelle orientation lorsque l'auteur de ce récit évoque les anciens usages de la tribu et insiste sur leur valeur, lorsqu'il consacre des pages entières à des matches de football qui sont aujourd'hui les seuls champs d'activité où peut se manifester l'orgueil des tribus, en leur offrant un substitut pour les guerres "interdites" et en les rendant les égaux des Européens, enfin lorsqu'il critique sans mesure le caractère européen et nous assure de sa méfiance de principe envers tous les Européens. Malgré tous les avantages matériels et les garanties des temps nouveaux, il est mécontent, car il se sent vaincu, dominé, à l'étroit. Il y a en ceci un danger et un espoir. Le mécontentement face au sort actuel indique l'existence de forces qui sont encore dépourvues de formes mais qui pourraient se développer dans tous les sens¹. L'Européen a le devoir de ne pas perdre de vue ces forces nouvelles, afin de pouvoir les diriger vers des buts positifs et les détourner des voies susceptibles de devenir un danger sérieux pour les rapports entre Blancs et Noirs.

Le texte qui suit est traduit du *lu-rogoli*, un dialecte bantou, la langue maternelle de l'auteur. Le choix et l'ordre des matières ont été laissés entièrement à l'auteur. La traduction suit exactement le texte, sans résumé ni changements de style. Les écoles évoquées dans le récit sont les écoles missionnaires de la "Church Missionary Society" (anglaise) et de la "Friends African Mission" (américaine).

Gunter Wagner

*

* *

Notre pays s'appelle le Maragoli du Sud, où se trouve le village de Vihiga ; c'est là que mon père habite. Il s'appelle Anibou Wa Moussera, c'est-à-dire "Anibou fils de Moussera". Il fut d'abord domestique chez M. Willis ; il fut

¹ Pressentiment de la terrible révolte des Mau-Mau, moins de vingt ans plus tard ?

ensuite chef des gens de mon clan, les Avayonga. Enfin, il fut le premier dans notre pays à faire du commerce, et il en fait encore aujourd'hui¹.

Il m'est réellement pénible de ne pas savoir en quelle année mon père a épousé ma mère. Mais nous avons un proverbe : "Ne dis pas ce que tu ne sais pas". Mes parents ont eu trois enfants avant moi, deux filles et un garçon. Le garçon mourut, et il ne resta que les deux filles. En ce temps-là, mon père ne fut pas bon pour ma mère. Dans notre pays, un homme ne peut aimer une femme qui ne lui enfante que des filles. Nous avons un proverbe qui dit : "La mère vraiment fertile n'enfante pas seulement des filles". Aujourd'hui, je vois que cette coutume de mon peuple n'est pas bonne. Qui a le droit de refuser un cadeau qui lui est donné par quelqu'un ? Ma mère était très triste et songeait souvent à ce qu'elle pourrait faire pour avoir un fils, car alors le coeur de son mari se tournerait à nouveau vers elle. Enfin, elle m'enfanta. Je naquis en 1907. La ligne de chemin de fer de Mombasa atteignit Kisumu² en 1902. Les premiers Européens vinrent chez nous la même année. Je suis né alors qu'ils étaient dans le pays depuis cinq ans. Mon père était alors chrétien ; depuis, il a abandonné l'Eglise. Ma mère était son unique épouse ; il a maintenant huit femmes.

Je suis né pendant une famine. Bien que tout manquât partout, mon père fut bien content, car il avait ce qu'il désirait depuis si longtemps : un fils. A ma naissance, j'étais très faible. Mon père tua un taureau en sacrifice pour ma bonne santé. Il considérait cela comme une bonne chose, mais aujourd'hui, je ne suis pas de son avis. C'est mal de détruire sans but des choses bonnes. Les gens n'y voyaient évidemment rien de mal, mais tenaient le sacrifice pour une chose utile. Ma mère continua à avoir de la peine avec moi, car je lui donnais beaucoup de tracas. Je ne grandissais pas, et mon corps restait chétif. On commença à faire des pronostics fâcheux, à dire que je n'étais pas normal, bien que les devins ne se fussent pas encore prononcés là-dessus.

Malgré ma faiblesse, j'ai eu une jeunesse heureuse. On me donna le nom de Mtiva. Ce nom est donné à un homme dont les enfants meurent peu après leur naissance. L'homme qui engendra mon père s'appelait Moussera, dont le père fut Malala, et Mtiva fut le père de ce dernier. Cet homme n'eut pas de chance avec ses enfants : plusieurs d'entre eux moururent. On me donna le nom de cet ancêtre.

La famine passa, et je me fortifiai. Mon père et ma mère se réjouissaient à mon sujet. Ma mère enfanta un second fils, et la satisfaction de mon père s'accrut. On ne fit pas de sacrifice pour ce second fils, mais malgré cela il grandit

¹ Il est évident que c'est ce père particulièrement ouvert sur le monde moderne qui a poussé son fils (et même sa fille) vers les études.

² Devenu de ce fait le principal port kenyan sur les rives du lac Victoria.

mieux que moi. Beaucoup de gens commençaient alors à renoncer aux usages anciens, parce que mon père leur en avait donné l'exemple. Tel que je vois la chose aujourd'hui, ils avaient raison, bien que personne ne leur eût appris quoi que ce soit à ce sujet. Comme dit le proverbe : "Voir soi-même est mieux que de se faire montrer par d'autres." Pendant mon enfance, j'entendais dire : "Nous avons nos coutumes. Nous, les gens du Maragoli du Sud, nous ne pouvons cesser de suivre nos coutumes. Si tu ne te laisse pas extraire les dents de devant¹, on ne t'appellera jamais un homme véritable ; on dira que tu es une femme et cela sera une grave injure pour toi. Si tes dents de devant ne sont pas encore enlevées, il n'y aura pour toi rien de plus intéressant que d'entendre les gens parler de cela. Oh ! oh ! Cela te fera peur. Tu seras la risée de tous ceux qui se sont conformés à cette coutume. La mère et le père ne se lassent pas de te faire de long discours : "Lorsqu'on t'enlève les dents, on voit si tu es un homme courageux." "Il n'y a rien de plus grand que ceci", disent-ils, pendant qu'ils chauffent le couteau (pour l'opération et en mettent la pointe dans le feu). Si tu es lâche, à ce moment-là, on le voit dans tes yeux. Moi-même, quand j'entendis parler de l'extraction, ah ! ah ! ah !, j'eus très peur. Mais je ne voulais pas faire honte à mon père et à ma mère, et je m'efforçais d'être courageux. Aujourd'hui je vois que ce n'est pas une bonne coutume. Je serais heureux d'avoir encore toutes mes dents, d'une part pour manger, d'autre part parce que je pourrais mieux parler anglais : si tu n'as plus de dents de devant, les gens se moquent de toi lorsque tu prononces le mot anglais "the". Je fais donc attention pour que l'on ne pratique pas cette opération sur mon enfant. Je reçus des cadeaux de mes parents après l'extraction de mes dents, mais j'en ai souffert longtemps. J'avais douze ans lorsque j'ai eu cette première occasion de montrer du courage.

Nous, les enfants de ce pays, nous ne connaissons pas la lecture ni l'écriture. Notre école est la garde du bétail ; nous avons à faire paître des chèvres, des moutons et des bovidés. Garder les chèvres est chose agréable. Il est facile de les faire entrer l'après-midi dans les cases : si la pluie vient, elles cherchent d'elles-mêmes un abri. On les fait sortir le matin vers dix heures et elle reviennent l'après-midi. Ce qui est désagréable dans la garde des chèvres, c'est que tu n'as pas un instant de repos, il te faut courir tout le temps. Les chèvres sont des voleuses incomparables, plus que tous les autres animaux. Elles t'observent avec soin et, dès qu'elles voient que tu ne fais pas attention, elles vont là où c'est défendu. Un jour, mes chèvres avaient abîmé le jardin d'un homme nommé Amayimba ; je fus fortement battu. Ce fut la première fois que j'ai été battu, mais cela me fut une bonne leçon. Plus tard, il y eut d'autres dangers. Je fis quelque chose de très mal : j'ai tué la chèvre d'un certain Akounava. Je reçus encore de mon père une volée de coups, et il dut remplacer la chèvre à cet

¹ Rite d'initiation au passage à l'âge adulte, fondé -comme bien souvent dans ce cas- sur le courage face à la douleur.

homme. Je suis ainsi arrivé à savoir que la garde des chèvres exigeait de l'attention, de l'agilité et de la surveillance, et cela me fut utile. Ce fut aussi pour moi un excellent entraînement à la course. Cette occupation me fit comprendre le proverbe : "La belle jeune fille a le souffle malodorant" ou "Le beau fruit est pourri à l'intérieur" (Chaque chose a deux côtés).

On laisse sortir les moutons vers huit heures du matin. Tu n'as pas de peine avec eux. Tu n'as qu'à les conduire au pâturage et alors tout le nécessaire est fait. Les moutons sont des bêtes paisibles ; ils ne s'en vont pas voler. De plus, ils ont de la bonne viande : le goût en est meilleur que celle des chèvres. On sacrifie volontiers des moutons, on n'emploie les chèvres pour le sacrifice que lorsqu'il s'agit de choses minimes. Le côté faible des moutons, c'est qu'ils ne peuvent pas courir. Si un léopard vient derrière eux, il arrive à déchirer presque tout le troupeau : ils ne parviennent pas à se mettre en sûreté. Un jour, j'étais de garde auprès des moutons ; un léopard arriva sans que nous l'eussions remarqué, car nous autres garçons nous avions justement commencé un jeu. Lorsque nous regardâmes vers le troupeau, oh ! oh ! oh !, voilà que le léopard avait déjà tué deux moutons. De peur, tous les autres se sauvèrent, mais je montrai du courage bien que j'eusse de la crainte et que je tremblasse de tous mes membres : c'était la première fois que je voyais un léopard. Si je ne me suis pas enfui, c'est grâce à la leçon que m'avait donnée mon père.

La pluie est nuisible aux moutons, car ils ne se cherchent pas un abri : même lorsqu'il pleut fort, ils restent où ils sont. Si tu veux une fonction de paresseux et si tu veux rester un imbécile, alors il faut devenir berger...

Par contre, en ce qui concerne la fécondité, les moutons dépassent les autres animaux. Celui qui veut s'enrichir y parviendra le plus facilement en élevant des moutons. Je ne puis faire de grands éloges des moutons, toutefois j'ai appris auprès d'eux à être un *omutya*, c'est-à-dire un homme doux et constant. Si tu veux devenir un homme gentil, va garder des moutons. Ils sont aussi disposés à se supporter, il y a peu de combats entre eux. Donc, si tu es porté à réfléchir, tu en apprendras quelque chose ; si tu ne t'instruis pas par la pensée, tu n'en apprendras rien.

On traite les vaches le matin, avant de les mener dehors. Les hommes s'occupent de la traite ; des fois, elle est faite par des femmes ou par des domestiques. Nous aimons bien faire cuire nos légumes dans du lait, mais seuls les gens aisés peuvent se permettre cela, et ils sont en petit nombre. Nous sommes des agriculteurs, et notre richesse, c'est les céréales. Mon père, toutefois, est riche sous tous les rapports.

On laisse sortir les vaches vers sept heures et on les fait paître jusqu'à l'après-midi. Elles sont faciles à garder, bien que pas autant que les moutons. Il faut veiller pour voir s'il va pleuvoir l'après-midi, afin de les ramener à temps à la maison. Les vaches sont quelquefois prises de l'envie de se battre, dès que cela commence, il faut que les jeunes pâtres luttent aussi entre eux. Cela m'a toujours fait plaisir, car je m'y suis exercé tôt. Si l'on n'y est pas habile, on est toujours en arrière ; par exemple, lorsque l'on mène boire les vaches, les garçons les plus forts essaient de repousser les plus faibles et tu es obligé d'attendre longtemps ton tour.

Lorsqu'on m'eut enlevé les dents de devant, en ma douzième année, mon père jugea bon de m'envoyer pour quelque temps au loin ; il m'envoya dans le Kabra, qui est à 100 km au nord de notre pays. Il y avait un troupeau de boeufs que je devais surveiller. Cela ne me réussit pas. J'eus de la fièvre et le mal du pays. Ce pays est peu peuplé, et les fauves y abondent. Un jour, un fauve arriva dans l'enclos du bétail et y tua un veau. Comme mon mal de pays ne diminuait pas, je priai mon père de me laisser rentrer. Mais il ne voulut rien savoir, car il n'avait personne d'autre à qui confier le bétail qu'il avait là. Cependant, lorsque mon mal empira, il me laissa revenir pour quatre mois. Mon père eut des malheurs avec ce troupeau. Alors que j'y étais, celui-ci comprenait soixante têtes, mais il y eut une épizootie, et il n'en resta qu'à peine vingt.

Quand on garde ainsi le bétail, on apprend à ne compter que sur soi : nous devons cuire nos aliments, chercher les légumes, nettoyer les plats, bref faire tous les travaux dont les femmes s'occupent habituellement. Le pâturage était dans une région isolée, dépourvue d'habitants ; nos seuls voisins étaient les arbres, l'herbe et le bétail. En tout, nous étions cinq : deux de mes frères, deux serviteurs et moi. Bien que nous fussions enfants, nous avions à faire un travail d'homme, et c'était bon pour nous, car nous apprenions à ne pas nous appuyer sur autrui, mais à nous occuper nous-mêmes de tout ce qui était nécessaire.

Lorsque je fus plus grand, je ne devais plus dormir dans la même case que mon père. On estime que c'est une chose honteuse et les camarades disent : "Ce grand garçon prend la tête de sa mère" (alors qu'elle dort près de son père). C'est pourquoi nous, les adolescents, nous nous cherchons un endroit où nous dormons ensemble ; nous habitons dans des cases particulières.

Certaines de nos habitudes peuvent être mauvaises, mais d'autres sont bonnes. Aujourd'hui, les jeunes gens abandonnent les habitudes de nos pères. J'y vois un danger, car il nous est difficile de suivre des habitudes étrangères et d'y

conformer nos vies. Beaucoup d'habitudes européennes sont bonnes et nous pouvons les apprendre, mais certaines sont mauvaises.

J'arrivai ainsi à la fin de mon enfance. Mon père et ses amis commençaient à penser à la circoncision de leurs fils. De toutes les choses dont j'avais jusque-là fait l'expérience ou entendu parler, rien n'était plus épouvantable que d'entendre parler de la circoncision. On doit passer par beaucoup d'épreuves avant d'avoir derrière soi tous les rites habituel qui accompagnent cet acte. Amis, dites vous-mêmes si la circoncision est une chose dont quelqu'un ose se vanter. Parmi nous qui l'avons subie, il n'y en pas dix sur deux cent qui s'y soumettraient une seconde fois. Mais tous ceux qui ne le sont pas encore brûlent d'envie de devenir des hommes circoncis. Les garçons en parlent longtemps avant que leur tour soit venu, mais il est tout différent d'avoir une chose à la bouche et de la faire réellement. Le temps est encore éloigné et le circonciseur ne sera pas commandé avant longtemps que déjà commencent les préparatifs. Les garçons abandonnent la maison de leurs parents et le village pour vivre au dehors, dans leur propre camp. Là, on nous enseigne tous les métiers manuels : nous apprenons à tresser des corbeilles, des paniers, des plateaux, à tordre des liens... Cela dure deux ou trois semaines, et voilà que, tout à coup, le circonciseur est là. Certaines choses nous sont interdites, comme de tuer des oiseaux et des lézards. L'a-t-on fait ? On fait bien de le confesser avant la circoncision, car autrement cela pourrait se passer très mal. Quelques uns prennent la chose à la légère et disent : "Nos pères sont des sots." Je leur rétorque : "Comment peux-tu dire cela ?" Les règles sont bonnes et, si tu les suis, suis-les toutes. Les règles sont mauvaises lorsque tu ne leur obéis pas en tous points. Je vois que mon obéissance m'a été très profitable : autrement, je ne serais probablement rien devenu de bon. Comment peux-tu parler de choses que tu ne connais pas et que tu n'as pas accomplies toi-même ? A la maison, nous faisons des choses futiles ; à l'école de la circoncision, nous avons appris ce qu'est le courage.

Lorsque j'eus la circoncision derrière moi, je croyais que toutes les épreuves corporelles étaient surmontées. Mais ce n'était qu'un début, car quelque chose de pire venait ensuite : la guerre. S'entre-tuer et faire l'expérience de combien vite un homme peut mourir est le pire de tous les maux. Lorsque j'entendis d'abord parler de la guerre, je crus qu'il s'agissait de nos luttes, où nous nous jetions à terre l'un l'autre. J'y étais très habile, et elles me plaisaient beaucoup ; je pensais que s'il s'agissait de cela, cela m'allait très bien. Mais voilà que mon père dit : "Voyez donc, ce grand polisson croit qu'il pourrait se battre !" Alors, il commença mon apprentissage et me montra comment on se frappe avec des bâtons, et comment on se lance des pierres. Je me sentis bientôt sûr de moi, mais cela s'accompagnait de sang, d'os fracturés, de bosses, voire de mort. Si tu

ne prends pas part à ces exercices belliqueux, on te traite de lâche. La nécessité du combat, pour nous les Noirs, tient à ce que nos champs sont ce que nous avons de plus précieux : si ton père est un lâche, tu n'y auras plus d'endroit, plus tard, où tu pourras faire ton champ.

J'ai appris toutes ces choses avant de savoir lire. Les nôtres commencent seulement maintenant à connaître les missions et les écoles. N'aie pas honte de vivre selon les coutumes de ton pays : même si tu veux adopter des coutumes étrangères, il est bon de connaître d'abord celles de ton propre peuple, et de les pratiquer. J'ai toujours eu le désir de me laisser instruire par les vieillards dans nos traditions d'autrefois. J'avais donc déjà acquis toutes sortes de connaissances avant de commencer à lire les livres et, en fait, je crois que la lecture qui me fut la plus utile fut l'étude de nos anciennes coutumes.

A l'âge de treize ans, je suis allé à l'école. On disait alors : "Les géants (c'est-à-dire les Européens) veulent nous instruire sur Dieu." Nous avions les leçons le matin : nous passions la moitié de notre temps à l'école, l'autre moitié à travailler à la maison. Il fallait nous conduire à l'école de force. La lecture était pour nous une chose bien difficile. J'étais le pire de tous les élèves. Cela tenait à ce que l'on nous y forçait et, dès que j'en trouvais l'occasion, je me sauvais. Garder le bétail me plaisait bien davantage que la lecture. Mon maître était très cruel. Je me cachais quelquefois à la maison pour ne pas aller à l'école, mais on m'y ramenait toujours et, finalement, je ai pris goût à l'étude. Nous n'étions pas seulement battus par le maître : il nous torturait en répandant du sable sur le sol durci devant l'école et en nous forçant à y circuler à genoux. Il nous frappait aussi avec bâton sur les mollets. Au début, je souffris beaucoup car, après de telles corrections, je ne pouvais marcher et mes genoux étaient tout blessés : on y voit encore aujourd'hui les cicatrices. Ma mère trouva cela excessif, et elle cria après le maître, mais mon père l'en empêcha le plus qu'il put. La colère de ma mère contre le maître ne fut pas calmée de sitôt. Ses intentions étaient bonnes, mais mon père avait aussi raison de m'obliger à m'instruire. Je reçus beaucoup de coups de bâtons à cause des *a, e, i, o, u* et, chaque matin, je redoutais toujours autant l'alphabet.

Lorsque j'eus fini l'école dite A, on en fonda une dite B, et j'y entrai parmi les premiers. Nous y étions 36 garçons. Les enfants de parents riches devaient payer annuellement vingt shillings, et j'étais parmi ces enfants-là ; les pauvres y étaient gratuitement. Nous habitions l'école et nous devions nous-mêmes revêtir les murs de notre logis avec de la bouse de vache, ramasser du bois de chauffage, chercher l'eau et faire la cuisine. C'en était trop pour certains garçons et ils se sauvaient. Mais moi, j'ai appris à comprendre la bonté des

Européens. J'appris aussi des choses telles que de me baigner régulièrement ou dormir seul sur un lit, alors que jusque-là je partageais ma couche avec d'autres camarades. Une autre chose importante est la régularité des repas. Nous, les Noirs, nous n'y tenons pas : nous mangeons quand nous avons de quoi manger.

Je passai un an et demi à l'école à Vihiga, et nous déménageâmes alors à Kaimossi. Là, la plupart des garçons décampèrent, car cet endroit ne leur plaisait pas. Seuls quelques-uns restèrent. C'était un pays étrange. Pour avoir du bois à brûler, il fallait grimper aux arbres dans la forêt. Je savais bien grimper mais, malgré cela, tout mon corps fut écorché. Il nous fallait aussi chercher l'eau au loin, et je n'étais pas assez fort pour l'apporter ; je louai donc un garçon à qui je devais donner dix sous par seau, mais, à la longue, cela ne me fut guère possible.

Lorsque notre missionnaire retourna en Amérique, au bout d'un an et demi, notre instruction perdit en énergie. Les Blancs qui dirigeaient alors l'école étaient d'avis que l'instruction n'était pas pour les Noirs : ils interrompirent donc l'enseignement. Nous exprimâmes alors le désir qu'on nous laisse partir ; mais cela, ils ne le voulaient pas non plus. Nous décidâmes donc entre nous de quitter l'école et d'aller ailleurs. Nous voulions aller à Mombasa, même sans y connaître personne. Plus tard, nous avons entendu dire qu'il y avait une bonne école à Butere, dans le Kavirondo. En 1925, nous fîmes la route de 50 km qui nous en séparait. Mais là, de nouvelles difficultés commencèrent pour moi. Mes camarades venus avec moi du Maragoli y trouvèrent des amis ; moi, j'étais seul. Les moniteurs de l'école agirent en ennemis envers moi. L'un d'eux m'envoya au moulin de la vallée, à 2 km, chercher 30 kg de farine. J'ai failli succomber ; mon cou était raide et tout tordu. Mais le maître fut bon. Lorsqu'il vit mon état, il gronda vertement les moniteurs et leur dit qu'ils m'avaient tourmenté intentionnellement. Un jour, alors que j'étais dans la cour de l'école, un des moniteurs me fit tomber comme on abat un arbre. Chercher l'eau était encore plus difficile ici qu'à Kaimossi. Je devais de nouveau en charger d'autre garçons et leur donner mes sous, ou bien leur acheter du tabac, car tous aimaient fumer comme des fous.

Dans cette école, l'instruction marchait bien. Nous y avons fait connaissance avec une nouveauté : la trompette. Cela me plut beaucoup. Chaque après-midi, à quatre heures, on jouait de la trompette et j'étais l'un des musiciens. J'en oubliais le jeu de football, alors que je l'aimais aussi beaucoup, comme je le dirai plus loin. Dans la première classe, j'étais dans le troisième standard (sous-division) . J'apprenais facilement, j'étais surtout en avance en calcul. Vers le milieu de l'année, il y eut un grave événement : vers dix heures, alors que nous étions en classe, arriva un messenger de chez nous ; il était tout couvert de sueur et cria déjà de loin : "Mtiva, où est-il ? Oh ! oh ! oh ! J'ai couru toute la nuit." Il

dit ensuite que mon père était mourant. Je ne pus articuler une parole, le chagrin me fit venir les larmes aux yeux. Je ne pensai qu'à une chose : si jamais je dois faire l'expérience de la puissance de Dieu, je voudrais que cela fût maintenant. Sur la route, depuis Butere jusqu'à chez moi, je fis une très longue prière. Lorsque nous arrivâmes à la maison, mon père avait surmonté la crise. Je savais alors peu de chose de Dieu, mais cet événement augmenta ma foi et ma confiance en Lui.

Plus tard, nous avons appris que l'école de Butere devait être regroupée avec les écoles des Bantou et des Louo¹ à N. N.², au centre du Kavirondo. Cela nous plut, car cet endroit était plus près de chez nous. Il y eut une difficulté, c'est que l'on y parlait d'autres langues, très différentes. Je suis allé à N. N. en 1926. Seulement, nous nous conduisîmes mal avec les garçons louo, et finalement tous, au nombre de cent, se sont sauvés, avec trois maîtres. Nous sommes restés au nombre de vingt seulement, avec deux maîtres. Nous étions des étrangers dans l'école de N. N. Les choses étaient étrangères, et le travail nous était étranger. En ce qui concerne l'étude, cela allait bien pour moi et je fis des progrès. On y jouait beaucoup au football et cela me plaisait aussi. Je fus donc nommé moniteur. L'année suivante (1929), je passai l'examen d'instituteur : je fus major de l'école, et second pour le football. Après avoir passé la même année le second examen d'instituteur et être devenu le premier dans tous les domaines, je quittai l'école.

En 1930, je fus nommé instituteur à l'école de N. Comme élève, tu n'as pas de souci, on te donne ce qu'il te faut et l'on t'aide dans les difficultés. Mais il en fut autrement dorénavant. On m'attribua une maison, mais il n'y avait absolument rien dedans, juste la maison. Tant que j'étais à l'école, j'avais une lampe, je pouvais bien manger et dormir, et j'avais beaucoup d'autres choses. En ce moment, je n'avais plus rien du tout. Je fus donc très triste. Un jour, le directeur de l'école voulut me voir ; il s'aperçut de mon état d'abattement et me demanda aussi pourquoi je me couchais si tôt. Je répondis : "Monsieur, je n'ai pas de lampe, et je n'ai rien à manger non plus." Il dit alors : "Tu n'as donc pas d'argent ?" - "Non, dis-je, je n'ai rien". Il répliqua : "Je vais te donner dix shillings, et tu me les rendras fin janvier." Je fus très heureux, car je pus alors avoir de la lumière dans la maison : c'était mieux que d'être toujours dans l'obscurité. J'étais également heureux de ce que mon directeur se montrât ainsi disposé à m'aider. La règle de cette école veut que l'on ne reçoive pas l'argent dès le début de travail, mais seulement un logis vide. Le directeur me promit un revenu mensuel de trente shillings. Je m'en réjouis beaucoup : désormais, j'avais mon agent à moi, alors que jusqu'ici, j'avais dû vivre des subsides de mon père.

¹ Ethnie principale de l'ouest du Kenya (du groupe nilotique et non bantou, ce qui ne facilite pas les relations inter-ethniques).

² On peut penser que c'est le Dr Wagner qui a préféré mettre cette abréviation, mais pourquoi ?

Mon travail ne me semblait pas pénible : en effet, j'avais toujours été en avance sur les autres élèves. Comme le dit le proverbe : "Si tu veux aller chez le devin, vas-y à temps et n'attends pas." (Si l'un des tiens est malade, demande tout de suite au devin quel sacrifice tu dois apporter pour le sauver ; si tu attends trop, il pourrait être trop tard. Ici donc : commence tôt à apprendre.) Ultérieurement, je sentis du respect pour le travail que j'avais fourni comme élève. Je me réjouis d'avoir laissé une bonne réputation à l'école. Mon activité augmentait et me donnait de la joie.

Pendant ma scolarité, j'avais aimé l'école du dimanche¹. Un jour, en 1931, alors que j'y enseignais, nous avons entendu au dehors un bruit comme des coups d'ailerons. Nous avons couru dehors et nous avons vu un serpent venimeux, un "evaga", couché sur un coq. Les gens avaient peur de le tuer, car il est absolument interdit aux gens de Maragoli de tuer l'evaga. Je ne tins pas compte de l'interdit et je dis : "Il n'y a rien de vrai dans ces tabous : ils sont absurdes, et l'on ne doit pas les craindre." Je tuai le serpent. Quand mes parents apprirent mon action, ils voulurent offrir un sacrifice pour moi, comme l'exigeait la coutume de notre pays. J'appris cela en classe, le lundi, le lendemain du jour où j'avais tué l'evaga. J'en fus bouleversé, et je priai mes maîtres de me permettre de retourner chez moi, pour dire à mes parents de n'en rien faire. Le directeur de l'école donna volontiers son consentement, et je me mis en route tout de suite. Quand j'arrivai, tous les préparatifs du sacrifice étaient faits. J'eus beaucoup de peine à retenir mes parents, car ils craignaient beaucoup les conséquences de mon acte.

En 1932, je fus désigné comme responsable de tous les jeux de l'école. Les groupes de joueurs du voisinage furent en souci, car il savaient que j'étais un bon joueur dans mon équipe. Un jour, je suis allé avec mon groupe à Nairobi, où nous devions jouer contre cinq équipes. Nous avons fait des expériences qui nous ont remplis d'étonnement. C'était la première fois que je voyageais en chemin de fer. La crainte me saisit. J'étais couché avec de la fièvre lorsque les jeux devaient commencer. Le premier jour, mes gars ont joué sans moi, et ils ont été battus. Le second jour, je jouai avec eux et nous avons battu nos adversaires. Entre les parties, nous allions regarder les choses dans la ville.

La même année, mon équipe gagna la coupe D.-Jones. Cela nous fit bien plaisir, car c'était la première fois que cette coupe était gagnée par notre école. En 1933, nous avons gagné la coupe fondée par la "Société de bienfaisance des payeurs d'impôts du Kavirondo". Peu après, je fus envoyé à Nairobi pour un

¹ Consacrée au catéchisme.

concours de course à pied¹. Je suis donc allé à Nairobi pour y courir et pour y jouer au football. Mais, en route, il me vint un abcès à la jambe, et je n'étais plus en état de courir ; j'essayai mais sans réussir.

Les choses dont je m'étonne sont les actions des Blancs : ils font des chemins de fer et des ponts, ils creusent même des trous (tunnels) à travers le sol. Le fait de voler dans l'air et beaucoup d'autres choses font que je me demande : "Comment peuvent-ils faire cela ?" Lorsque je pense quelle puissance Dieu a donné aux Européens, j'en suis effrayé.

Vers la fin de mon temps à l'école, je me suis marié. Ma soeur Maria était institutrice dans une école à A². Lorsque je fus en âge de me marier, elle dit à mes parents qu'elle me cherchait une brave femme. C'est l'habitude chez nous que les membres de la famille d'un jeune homme lui cherchent une femme qui puisse lui convenir. Avant de poursuivre mon récit, laissez-moi une question : que signifie "se marier ?" Cela veut dire que tu laisses tes parents et que tu mènes une nouvelle vie avec une jeune fille. Cela me parut étrange. Avais-je demandé à me marier ? Ce fut ma soeur qui m'expliqua la raison de la vie conjugale.

Lorsque j'étais élève, le directeur de mon école avait exprimé l'avis que j'étais un garçon qui aimait beaucoup les filles ; c'était uniquement parce que j'avais un ami qui allait volontiers avec les jeunes filles. Il (le directeur) se trompait, je n'étais pas comme ça. Je m'intéressais alors davantage aux études qu'à toute autre chose. Entendre parler de mariage fut donc pour moi quelque chose de nouveau. Il faut que je reprenne maintenant mon récit. Ma soeur s'était donnée beaucoup de peine pour trouver une jeune fille qui pourrait convenir ; elle recommençait toujours ses recherches, mais pendant longtemps sans succès. Elle en trouva finalement une, qui s'appelait Rispa Agwona. Elle habitait près du village où Erasto Alenga, l'époux de Maria, était instituteur. Ils trouvaient que Rispa était une très brave fille et que je devrais l'épouser. On en parla à mes parents, et ceux-ci trouvèrent que la famille de Rispa était respectée et de bonne réputation. Ils arrangèrent l'affaire avant que je fusse informé de quoi que ce soit. C'était en 1928. L'année suivante, ils payèrent la dot sans que je l'aie su ; je n'avais même pas encore vu la jeune fille. C'était conforme à nos coutumes. Cette habitude a du bon, mais elle est pénible. Il y a intérêt à connaître la jeune fille que l'on va épouser : l'épouser sans l'avoir jamais vue est pénible. J'essayai de m'opposer à leur arrangements, mais cela aussi fut difficile. Je voulus refuser le cadeau que l'on me faisait de Rispa, mais je n'avais aucune raison de le faire.

¹ On sait la valeur actuelle des Kenyans dans cette discipline, où ils gagnent bon nombre des championnats mondiaux de course de fond.

² Comment ne pas regretter de ne pas disposer aussi de l'autobiographie de cette institutrice, vraisemblablement l'une des toutes premières de cette partie de l'Afrique ?

Par contre, mes parents et ma soeur avaient de bonnes raisons de me choisir cette fille comme épouse. Je me suis donc marié en janvier 1930. Elle est une femme très digne d'être aimée, et aimable avec tout le monde.

La première année, nous n'avons pas été heureux. Mes amis m'avaient affirmé qu'il est bon de battre sa femme. Je rendis la mienne malheureuse en la frappant sans cause. Je n'étais pas le seul à agir comme ça : presque tous les hommes ne traitent pas leurs femmes comme il convient. Ensuite, j'arrivai à comprendre que ce n'est pas bien, et j'y ai renoncé. Nous vivons maintenant ensemble en paix. Nous avons trois filles et deux fils. J'en suis très heureux. Il y a sept ans que nous sommes mariés, et nous sommes encore jeunes. Nous vivons quelquefois ensemble, quelquefois séparés. En effet, je trouve difficile de l'avoir toujours près de moi, car ce que je reçois ne me permet pas de lui assurer toute la nourriture pour elle et les enfants. De plus, les enfants doivent aller à l'école, et on ne peut faire tout cela avec soixante shillings par mois. C'est pourquoi ma femme et mes enfants vivent une partie de temps à la maison, où il y a assez à manger, pendant que moi j'enseigne à N. N.

En 1934, je dirigeais encore mon équipe de football. Elle était plus forte que jamais, mais nous n'avions vraiment pas eu de chance, bien que nous eussions remporté encore quelques victoires. Je devins alors capitaine de l'équipe du Kavirondo central. On décida alors que nous devrions aller en Ouganda comme représentants du Kenya. Nous sommes partis, très inquiets parce que les gens d'Ouganda connaissent le jeu depuis plus longtemps que nous. Cependant, la crainte ne nous empêcha pas d'y aller, car, si quelqu'un veut devenir un combattant, c'est précisément en combattant qu'il apprend. Il y avait longtemps que je désirais connaître l'Ouganda ; je voulais surtout voir si les gens de l'Ouganda étaient honorables et dignes. Ce sont des gens très avancés. Comme je fis la connaissance d'un homme qui me donna l'occasion de rester assez longtemps dans le pays, je pus beaucoup voir. Les gens sont propres. Les routes sont bonnes, excellentes pour aller en auto ou à bicyclette. Les gens ont plus d'égard les uns pour les autres que chez nous. Leur bien-être dépend d'eux-mêmes, et non de l'Administration. De riches païens soutiennent les églises, et il n'y a pas de fossé entre les païens et les chrétiens.

En Ouganda, l'administration est cent fois meilleure qu'au Kenya. Car ici, les Européens ne nous donnent pas les mêmes facilités qu'à eux. Réellement, je ne sais pas si les Européens d'Ouganda sont les mêmes hommes que les Européens du Kenya. Il me semble que les Européens d'Ouganda sont de vrais Européens et que ceux du Kenya ne le sont pas du tout, car ils n'ont pas l'amour

du Noir comme les Blancs de l'Ouganda¹. Là, je vis comment les gens faisaient leur travail sans y être poussés par les Européens. Ce qui me fit aussi une forte impression fut que les gens bâtissent des greniers à céréales dans les villes des chefs ; si la moisson est abondante, on y conserve une partie du maïs, afin qu'il soit réparti entre la population en temps de famine. Lorsque je vis cela, je souhaitai du fond du coeur : "Oh ! oh ! oh !, si quelqu'un voulait me faire chef, je ferai de même dans mon pays." Par contre, ce qui ne m'a pas plu, c'est que les pauvres en Ouganda sont abandonnés à eux-mêmes : les riches passent leurs jours à l'aise et les pauvres n'ont que de la peine. D'un autre côté, il faut admettre que les vivres sont bon marché : on peut acheter à bas prix des bananes, du maïs, des poules, des oeufs et d'autres denrées.

Un jour, nous avons fait l'ascension du mont Elgon, dans le nord de notre région. Ce fut une occasion mémorable, car jamais de ma vie je n'avais ressenti un tel froid². Pour quelqu'un comme moi, qui habite en Afrique sur l'Equateur, il est pénible d'aller en un lieu si froid, car son costume n'est pas assez chaud pour cela. Il est fait de coton, et le coton ne résiste pas au froid. Nous pouvions être satisfaits de nous en être tirés sans trop de mal ; mais y grimper était dur comme la mort. Les gens qui habitent près de la montagne s'appellent les Bagishu. Ils mangent surtout des bananes. Ces hommes m'étonnèrent, car ils grimpaient nus sur la montagne, alors que nous, avec tous nos vêtements, ne le faisons qu'avec peine, et de surcroît ils portaient de lourdes charges.

Après l'ascension de la montagne, nous sommes rentrés chez nous. Nous avons eu en route toutes sortes de dangers, et les vivres sont venus à nous manquer. Notre voiture se perdit. Alors que nous venions de passer Tororo, notre moteur se cassa, et nous avons dû attendre longtemps. La faim nous rendit faibles, les Européens aussi bien que les Noirs. Nous avons voulu faire du thé, mais nous n'avions pas d'eau. Je devais chercher de l'eau auprès des Avakidi qui demeuraient en ce lieu, mais on comprend mal leur langue : quand ils parlent, ils ne font que murmurer. Je rencontrai un vieillard et je lui demandai de l'eau. Il dit : "Kakourou eau, kakourou eau." J'écoutai avec soin et je compris finalement qu'il voulait dire : "L'eau est à tous." Il m'indiqua cependant la source, je trouvai donc enfin ce que je cherchais. Je réunis quelques feuilles de bananier et j'y puisai de l'eau. Nous avons fait notre thé. La voiture s'étant remise en marche, nous sommes donc repartis. Nous arrivâmes chez nous très fatigués, mais cela avait été le plus beau voyage de ma vie. Je voudrais aussi rendre hommage à

¹ Le Kenya est une colonie destinée au peuplement européen, et les autochtones sont de ce fait traités de façon beaucoup plus dure et plus cynique qu'en Ouganda. Ce dernier, la "perle des colonies anglaises", n'est régi que par une poignée d'administrateurs et de missionnaires supervisant de vieux royaumes très policés.

² Haut de 4 321 m, à la limite des neiges éternelles.

l'Européen qui a eu l'idée de nous mener avec lui sur cette montagne. A mon retour, je sentis de nouvelles forces dans mon corps, et j'avais une nouvelle tête pour penser. Chacun était plein de joie d'être revenu chez nous sans accident et en bonne santé. Nous avons remercié Dieu, le protecteur, le bon Père de la paix, qui nous garde de tout danger et qui nous a ramenés en bonne santé.

Je raconte ces choses parce qu'elles ont compté pour beaucoup dans ma vie. En faisant l'ascension de la montagne, j'ai appris à comprendre combien les Européens aiment les Africains, car nous n'aurions jamais atteint le sommet sans leur aide. Oui, en certaines choses, ils sont à louer, car ils nous font du bien. Mais certaines de leurs habitudes ne sont pas bonnes. En ce qui concerne l'amour d'autrui (c'est-à-dire des Noirs), quelques-uns ne les aiment que de la bouche, mais leur cœur en est loin. Cela ne sert à rien de dire que l'on aime quelqu'un, si on ne l'aime pas. Avec l'Européen, cela se passe ainsi : que tu fasses bien ou mal, le jour viendra où il ne voudra plus te connaître. Une telle amitié est sans valeur, de même que celle qui fait que l'on n'aime quelqu'un que lorsqu'il fait le bien. On devrait encore aimer quelqu'un s'il a fait du tort à un autre, oui, même s'il fait du mal, car on ne peut toujours être un brave homme. Je dis donc : à ce point de vue, certains Européens sont de bien méchantes gens. Si tu aimes quelqu'un, il faut l'aimer sans penser à son excellence ou à sa méchanceté. De plus, tu reconnaîtras que, si un Européen est aimable avec toi, c'est en général parce qu'il veut obtenir quelque chose de toi ; une fois qu'il a obtenu ce qu'il voulait, son amitié meurt. L'amitié de l'Européen est quelque chose qui fait qu'on s'en étonne. Il te trompe sans que tu t'en aperçoives. Tu peux penser qu'il dit la vérité, il le fait peut-être, mais peut-être pas. Je sais comment ils trompent, car je l'ai vu, et je voudrais savoir à quoi cela sert de dire les choses de la bouche, mais de ne pas les faire. Nous-mêmes, nous commençons à mentir. Cependant, ce n'est pas là une habitude reçue de nos ancêtres : au contraire, c'est des Européens que nous l'avons apprise. Il ne me paraît pas bien de tromper quelqu'un qui ne sait pas autant que toi ; si tu sais plus que lui, il vaut mieux lui dire la vérité que de lui mentir. Je connais beaucoup de Noirs qui mentent comme des Européens, mais les Européens sont les pères des mensonges. On peut aimer l'Européen, on peut même manger avec lui, mais on ne peut pas dormir dans la même maison que lui. Si tu fais quelque chose pour lui, il te remerciera bien, mais il ne sait pas se rappeler de toi : si tu te sépares de lui, tout est fini, comme s'il n'y avait jamais rien eu entre vous.

En 1936, il y eut une exposition d'agriculture à Kisii¹. Le commandant de notre district nous y envoya pour le football. J'étais capitaine de l'équipe. Nous étions plein de joie et nous avons fait de notre mieux. Mais plus tard, nous

¹ Chef-lieu du district du Kavirondo du Sud.

n'étions plus aussi en train, car le commandant du district, qui était venu avec nous, ne nous a pas même dit merci après que nous ayions joué. Nous avons très bien joué, et nous avons été aimables avec tout le monde, mais l'administrateur montrait qu'il ne tenait pas autant à nous que nous l'avions espéré. Ce fut justement cela qui me fit connaître que certains Européens nous apprécient si nous leur sommes utiles, mais, pour le reste, ils ne se soucient pas du tout de nous. Je vis beaucoup de choses nouvelles à l'exposition, et aussi des choses faites par des Noirs. Si l'on nous en donne l'occasion, nous pouvons bien faire certaines choses, mais on ne nous la donne pas, et nous restons en arrière.

Je vis aussi des nains : un avait 50 cm de taille, un autre 60. Il y avait de quoi s'étonner, et je les ai longuement regardés. De plus, il y avait une grande place pour des jeux que le commandant Burton avait fait aménager ; elle était si grandiose que l'on aurait dit qu'elle était destinée aux Blancs, mais il l'avait faite pour les Noirs. Lorsqu'on voit une telle chose, il faut reconnaître la bonté de l'Européen, son bon coeur comme ses bienfaits.

Mais mon devoir principal était la direction de mon équipe. Plus tard, cependant, le commandant de cercle me retira la direction. Nous avons joué d'abord contre Kericho¹. Je n'avais jamais vu une équipe si faible depuis que je jouais au football. Le jeu commença le matin vers 10 h 30 ; cela ne me plut pas, car le meilleur moment pour jouer est l'après-midi vers 16 h. Nos adversaires étaient très faibles : nous les avons battus par 15 à 3. Les gens s'étonnèrent, et certains dirent que nous avions probablement employé des sortilèges. Je réfutai cela catégoriquement, et je dis que notre unique médecin était au ciel. Nous avons alors pu nous reposer un peu. L'après-midi, à 15 h, il fallait recommencer, et cette fois contre la très forte équipe du Kavirondo du Sud. Nous avons gagné par 3 à 1. Nous avons reçu la coupe, et chacun a reçu un cadeau. Tout le monde voulait nous voir et nous saluer. Les gens nous remerciaient d'avoir joué : "Merci, vous nous avez fait plaisir." C'était la première fois qu'il me fut permis de serrer la main à tant de chefs du Kavirondo du Nord. Ils venaient vers moi en disant : "Tu es bien Christophe, n'est-ce pas ? Nous te remercions beaucoup." Il y avait là vingt chefs du Kavirondo du Nord, et chacun me donna un shilling, de sorte qu'en fin de journée j'avais reçu une livre en témoignage de leur reconnaissance. Cela nous plut beaucoup, à mon équipe et à moi, et ce fut un grand encouragement. J'appris ce que signifie être chef.

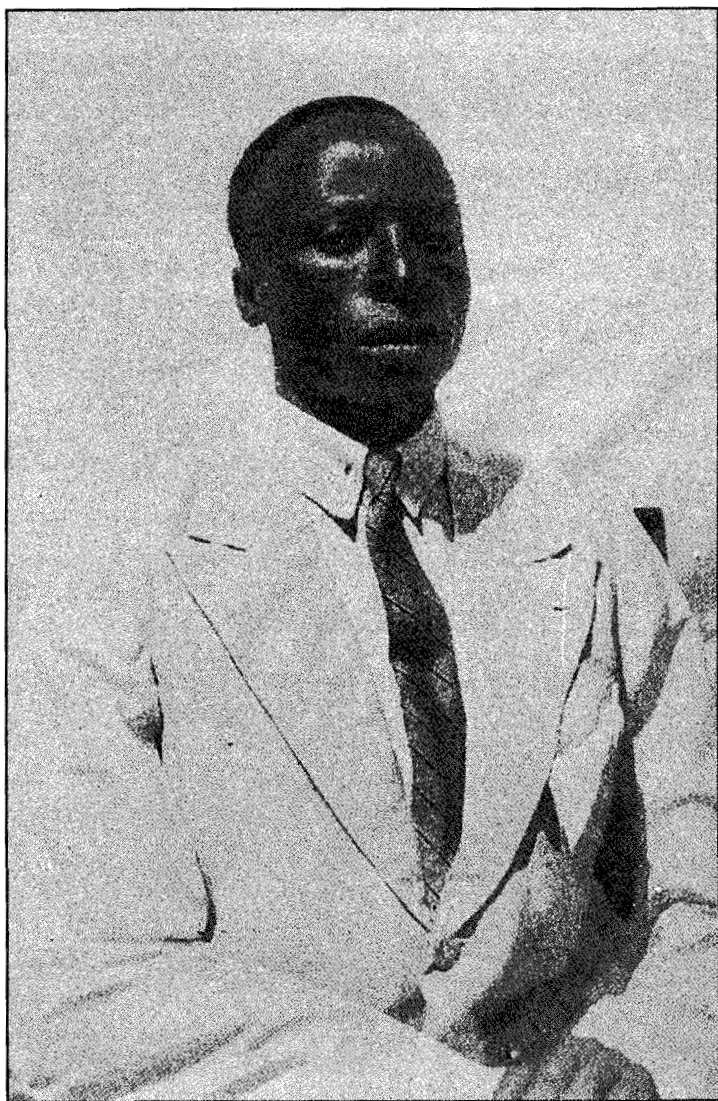
De Kisii, on nous appela ensuite à Nairobi. Nous devions y jouer contre Mombasa. Il y avait un grand nombre de spectateurs : des Européens, des Indiens, des Goanais² et des Noirs. Mais ils devaient payer l'entrée : les Européens, un

¹ Autre grande ville de l'ouest du Kenya.

² Indiens de Goa, alors enclave portugaise dans les Indes britanniques.

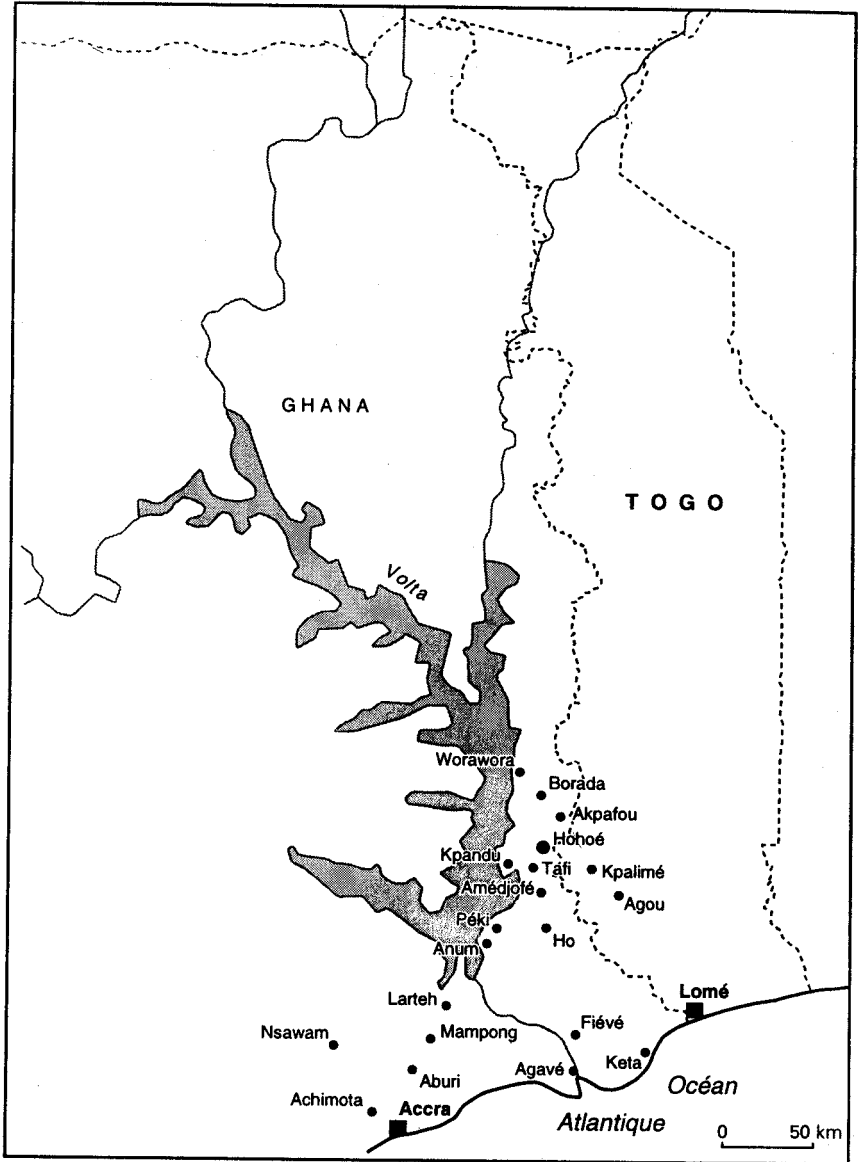
shilling pour un homme et un demi pour une femme, les Noirs 20 centimes pour un homme et 10 pour une femme. Malgré cela, beaucoup sont venus. Nous avons gagné contre Mombasa, et nous avons ensuite eu à jouer contre le Kavirondo du Nord. Ici, attention : il faut que vous sachiez que les gens du Kavirondo du Nord sont mon peuple : je suis né parmi eux et j'aurais dû être le chef de leur équipe. Finalement, nous avons dû jouer contre Nairobi pour la coupe. Je boitais mais, malgré cela, j'excitais l'ardeur de mes gens autant que je le pouvais : "Nous les battons !" Ceux de Nairobi riaient : "Le capitaine de l'équipe du Kavirondo central ne peut jouer avec ses hommes : donc nous allons les battre." Je dis aux miens : "N'ayez crainte, même si je boîte encore demain, je jouerai avec vous. Soyez sans souci." Ils me répondirent pleins de joie : "Bien ! Bien ! Bien !" Nous avons commencé, mais je n'avais pas de force : je poussais le ballon du pied gauche sans pouvoir viser. Je mis donc un autre homme comme demi-arrière à ma place, et moi-même je jouai dans les avants, clopin-clopant. Finalement, nous avons battu Nairobi par 4 à 1, et tout le monde en fut étonné. Je fus heureux au-delà de toute expression de recevoir la coupe des mains du gouverneur du Kenya, Sir Joseph Byrne¹. J'étais très joyeux. Et je reçus la coupe avec mon pied boiteux ! En plus de la coupe, chacun des joueurs reçut du gouverneur une médaille. Mon ancien directeur d'école, celui qui m'avait appris à jouer, était là lui-aussi, et il se réjouissait avec moi.

¹ Gouverneur de 1931 à 1937, connu pour ses idées humanitaires envers les Africains, ce qui ne plaisait guère aux grands colons européens, qui obtinrent son renvoi.



CHRISTOPHE MTIVA

CARTE N°8 : TOGO ET GHANA ACTUELS



VII

FRITZ GABOUSSOU
chef de canton
(Togo sous mandat britannique)

Dans la partie du Togo allemand passée sous l'autorité anglaise avec la première guerre mondiale (et devenue depuis partie intégrante de la République du Ghana), Fritz Gaboussou, fils d'un chef prestigieux, commence une carrière d'instituteur dans les écoles protestantes de cette Eglise éwé, fondée au milieu du XIX^e siècle par la Mission de Brême, qui a donné à ce peuple une très précoce et très vive conscience de sa singularité et de son unité (et dont D. Westermann a été l'un des piliers intellectuels). Politiquement, les Ewé refusaient depuis l'éclatement du royaume de Notsé, au XVI^e siècle, toute autorité centrale forte : leurs chefs n'étaient que les arbitres judiciaires et les animateurs de leur communauté. Fritz, fils de chef, s'est vu sans enthousiasme investi de cette autorité. Il assumait ses fonctions avec sagesse et dignité, mais, quand il refusait la volonté politique des Anglais de hiérarchiser les chefferies traditionnelles et que, de ce fait, on lui multipliait les avanies, il finit par abdiquer et reprendre son ancien métier, visiblement sans regret.

Les anciens ont un proverbe : "On ne peut abattre le fruit du palmier avant d'avoir écarté les branches." De même, on ne peut commencer l'histoire de sa vie sans introduction, et il faut raconter d'abord celle de son père.

Le chef suprême Gaboussou naquit à Hohoé¹ avant la guerre des Ashanti (1869-1874). Il racontait lui-même comment il avait dû fuir devant les hordes guerrières d'un endroit à un autre, jusqu'à ce qu'il eût pu se cacher chez sa mère Yagbo, qui demeurait dans une cabane des champs à cause d'une maladie. Un jour, en allant chercher de l'eau, il fut malgré tout pris par les Ashanti, qui l'emmenèrent, car il était alors encore un garçonnet.

Il était originaire de Hohoé, la ville principale de la tribu Gbédjigbé. Son père, appelé Agbo ("Bélier"), appartenait au clan Tokoni, et il était un membre de la lignée des chefs Adom. Sa mère aussi, Yagbo, appartenait au même clan, dans le lignage des Kadraké. Les lignages de chefs Adom et Kadraké

¹ Partie nord-ouest du pays éwé, à 60 km au nord de Ho, chef-lieu de l'actuelle "Volta Region" du Ghana. Après une vingtaine d'années de colonisation allemande, la région passa en 1914 sous administration britannique, puis fut annexée au Ghana en 1956.

sont les descendants de deux frères. Kadraké était l'aîné et Adom le cadet. Comme, jadis, la carrière de chasseur était supérieure à celle du chef, Kadraké reçut le surnom de "Grand chasseur", et le tambour de chasse était sa propriété. Il laissa le siège de chef à son plus jeune frère, Adom, et celui-ci fut chef.

En ce temps-là, la dignité de chef était peu prisée, et les dirigeants de la tribu gardaient leurs sièges¹ n'importe où, dans la maison ou derrière. D'autre part, ils demandaient des conseils et du travail à leurs sujets, et se trouvaient souvent endettés. Cela continua quand Agbétsoamédo devint chef. Celui-ci fut un souverain faible, et la tribu se trouva exposée à devenir tout à fait dépendante du chef Bouami Ier de Bla². Comme Agbétsoamédo, de plus, était âgé et souvent malade, les notables prièrent Ohéné Gaboussou de devenir chef à sa place. Les jeunes gens l'ayant déjà choisi auparavant pour chef, la tribu entière en fut d'autant plus disposée à le reconnaître comme tel. Il avait sept femmes et engendra neuf enfants.

Gaboussou gouverna la tribu Gbédjigbé avec soin ; il se préoccupa du progrès en tous les domaines et insista spécialement auprès de ses gens pour qu'ils fissent de plus grands champs. Des missionnaires³ venaient souvent aussi à Hohoé, mais alors on ne savait pas trop que faire de leur enseignement et de leurs écoles. En ce temps, il y eut une grande fête missionnaire à Amédjofé⁴, et le missionnaire Seeger y invita aussi le chef des Gbédjigbé. Cela provoqua une grande joie. Gaboussou s'en alla accompagné d'une foule considérable, avec des tambours, des trompettes et toute la suite d'un chef. J'étais alors un petit garçon et je dus rester à la maison. Ils revinrent plein d'enthousiasme ; les trompettes, des Blancs en particulier, dont ils n'avaient jamais entendu ni vu de semblables, avaient provoqué l'étonnement. On parla encore longtemps de cette visite.

Peu de temps après, Gaboussou convoqua tout son peuple et déclara qu'il avait l'intention d'accueillir un Blanc d'école (un missionnaire). La proposition fut acceptée avec des applaudissements, et l'on envoya un porteur de bâton auprès de M. Seeger à Amédjofé pour le prier de fonder une école ici. M. Seeger y consentit. Les missionnaires vinrent à Hohoé-Gbédjigbé en 1897⁵, et ils y

¹ Trône incarnant leur pouvoir (il s'agit de petits tabourets de bois). Depuis l'exode hors de Notsé, au XVI^e siècle, le pouvoir politique chez les Ewé est très faible.

² Gbi-Bla sera le siège d'une importante mission catholique à partir de 1906, avec un petit séminaire qui forma de nombreux cadres.

³ De la Mission évangélique d'Allemagne du Nord (dite de Brême), installée sur la côte depuis 1853, où ils entreprirent dès 1857 la transcription et la valorisation de la langue éwé.

⁴ (Ou Amédjofé) station missionnaire créée par la Mission de Brême en 1878, la plus importante du nord du pays éwé. Comme la plupart des missions de la région, elle est installée au sommet de l'un des chaînons des Monts du Togo (peu élevés, mais aux pentes raides), pour y jouir d'un climat plus sain. Son séminaire, ouvert en 1893, se développe surtout à partir de 1902, avec des promotions d'une vingtaine d'élèves par année pour former en trois ans cathéchistes et instituteurs de langue éwé.

⁵ L'administration coloniale allemande s'est installée dans la région (avec son siège à Kpandu)

installèrent Jean Yawokouma, de Peki-Djaké, comme instituteur pour les gens de Gbédjigbé. Le peuple entier s'en réjouit. Un site pour bâtir fut préparé sur la colline de l'arbre à pain, en dehors de la ville. L'après-midi, on frappa les tambours parlants qui disaient aux personnes aux champs et aux femmes qui ramassaient du bois : "Il se passe quelque chose au village." Tous se mirent tout de suite en route pour rentrer. Un messenger venait en courant à leur rencontre, criant tout essoufflé : "Les Européens d'école de notre Seigneur sont arrivés. - Combien donc ? - Ils seraient quatre, mais je ne les ai pas encore vus". Moi-même, je n'avais encore vu aucun Blanc, et je courus tant que je pus pour arriver auprès d'eux. Lorsque tout le monde fut lavé, on appela les Blancs : "Le chef est là, et prêt à vous recevoir." Les tambours résonnaient tout le temps, et on entendait les cris de joie de la foule. Oui, si tu avais été là, cela t'aurait amusé. La joie et les jubilatons prenant le dessus, on fit sonner le gongon (clochette) du crier public et en un clin d'oeil tout fut silencieux.

Gaboussou dit à Souya, l'aîné de ses porte-parole, de saluer les étrangers avant qu'ils ne présentent leurs propositions. Tous (les Noirs) se levèrent, passèrent lentement devant le chef en une longue procession et s'assirent de nouveau. Alors les Blancs se levèrent avec leur suite, ils passèrent devant le chef et devant les anciens, en leur serrant la main, et ils retournèrent à leurs sièges. Soya se leva alors et demanda aux visiteurs ce qu'ils désiraient. Ils répondirent en éwé qu'ils étaient venus pour l'école, en réponse à la demande du chef. Est-ce que la chose lui serait devenue désagréable ? Gaboussou répondit lui-même : "Je ne souhaitais rien davantage que votre visite." Tous exprimèrent alors tout de suite leurs remerciements, et ils se regardaient l'un l'autre amicalement.

Lorsque le calme fut un peu revenu dans la salle où se tenait l'assemblée, les Blancs commencèrent à parler de l'importance de l'école et de l'étude, et ils demandaient individuellement aux pères d'envoyer leurs enfants à l'école. Mais cela ne leur disait pas grand-chose, et ils commençaient à hocher la tête. Alors, le Blanc prit un morceau de papier de sa poche, il écrivit dessus et lut à haute voix : "Les enfants du chef Kwadjo Dé, de Peki¹, savent lire, mais les gens de Gbédjigbé ne le savent pas." Il fit alors appeler son serviteur qui était resté au gîte, lui tendit le papier et lui dit de lire ce qu'il avait écrit. Il lut exactement la même chose. Alors tous les assistants se mirent à rire ; ils étaient sidérés et ils criaient : "C'est un dieu qui le lui a dit." L'un criait d'une façon, l'autre d'une autre. Mais le missionnaire disait : "Ce n'est pas un dieu, c'est l'étude." Alors les visages s'éclairèrent. On fut d'avis que, s'il en était ainsi, le

depuis 1894.

¹ Péki (en territoire maintenant anglais) revendique une certaine autorité (au moins morale) sur tous les Ewé de l'Ouest. Après une première approche dès 1847, les missionnaires de Brème ont ouvert une école tout près, à Anum, en 1881.

grand-père Gaboussou¹ mène en personne les étrangers faire un tour dans la ville pour y chercher eux-mêmes un endroit convenable pour la construction de l'école. On marqua tout de suite l'emplacement, on le débarrassa de l'herbe haute et, plus tard, on y bâtit l'école et une maison pour l'instituteur.

Le premier natif de Gbédjigbé qui ait su lire fut Jules Agbéenyéfia ("La vie est le roi"). Il avait été à l'école à Amédjofé et il y avait, ensuite, appris la menuiserie. C'était un homme intelligent, et il aimait amener les gens à réfléchir, en les questionnant. Il fut attristé jusqu'à sa mort de ce que les gens de Gbédjigbé faisaient si peu de cas de l'étude. Pendant quelque temps, il avait pris l'habitude de s'asseoir sur le chemin devant sa maison et de demander aux passants : "Qui mérite qu'on l'appelle un sage ?" Il était devenu une plaie pour beaucoup de gens fréquentant l'école ou ne la fréquentant pas, indigènes ou étrangers. Un jour, il s'adressa à moi qui allais alors à l'école d'Amédjofé, où j'étais dans les petites classes : "Fils du chef, tu régneras un jour sur le peuple Gbédjigbé, tu dois donc beaucoup savoir. Je demande donc à toi aussi : qui mérite qu'on l'appelle un sage ?" J'ai réfléchi pendant quelque temps et j'ai répondu : "Celui qui a honte." Il sauta tout de suite de son siège et me donna la main, s'écriant : "Enfin aujourd'hui, on a répondu à ma question ! Je te remercie. Lorsque tu seras de retour à la maison, dis à ton père que toi seul tu m'as donné la véritable réponse. Que Dieu te soit en aide !" Je restais ébahi, car, moi, je n'avais compris ni la question ni la réponse dans leurs significations profondes.

Un dimanche matin, alors que j'étais occupé hors du village avec mon ami Bansa à tirer à l'arc, mon père m'appela, me donna une belle étoffe pour m'envelopper, m'attacha dix centimes dans mon mouchoir et, alors que je me demandais avec étonnement ce que cela signifiait, il me dit que je devais aller à l'école avec lui. Lorsque nous arrivâmes, on avait déjà chanté le premier cantique et l'on faisait la prière. Après la prière, nous entrâmes dans la maison, et mon père s'assit sur une chaise que l'on avait préparée pour lui immédiatement devant l'orateur. Ce fut le début de ma fréquentation de l'école. Lorsque nous quittâmes les lieux, mon père dit à l'instituteur : "Celui-ci ira désormais à l'école à la place de son frère aîné."

C'est en 1906 que je commençai à aller à l'école. J'y suis allé trois ans chez nous à Hohoé ; ensuite je partis avec d'autres élèves pour Ho et, finalement, j'ai été au séminaire à Amédjofé. J'aimais beaucoup les jeux, et j'y gaspillai beaucoup de mon temps à l'école, de sorte que je faillis une fois ne pas avancer. Cela me découragea tellement que je perdis tout goût pour l'étude, et je m'étais décidé à ne plus retourner à l'école. Je ne suis resté qu'à cause des exhortations de mon frère. C'était surtout au séminaire que les débuts étaient pénibles pour les

¹ "Grand-père" est ici un titre honorifique. (Note de Westermann)

nouveaux arrivants. Le pire était les leçons d'harmonium. Notre maître de musique disait : "Qui ne s'applique pas lui-même aux exercices ne saurait être aidé autrement." Cela me faisais très peur. Mais peu à peu, cela alla mieux et finalement j'arrivai en tête. Toutefois, je n'avais pas abandonné mon habitude de m'amuser et, à l'examen final, je succombai honteusement. Je devais donc refaire la même classe. Cela, je ne voulus pas. Mes camarades de classe et tout spécialement Gottfried Anipatsé, qui venait de rentrer d'Europe¹ et qui était alors au séminaire, m'exhortèrent avec insistance à rester. Le directeur du séminaire et les maîtres insistèrent aussi auprès de moi, mais cela fut inutile.

Lorsque vinrent les vacances je ramenai tous mes effets chez moi, avec l'intention bien arrêtée de ne plus revenir : j'en avais assez. Mon père aussi me fortifia d'abord dans mon idée : "Kwassi, reste à la maison et laisse tomber cela. Tu n'en as pas besoin", me disait-il. Bientôt, cependant, arriva une lettre d'Amédjofé adressée à mon père exigeant la somme due, qui se montait à 53 marks. Ah ! Cette fois, le coup de fusil avait pénétré jusqu'aux os. Mon père réfléchit à la chose profondément et fit répondre par écrit : "Puisque j'ai déjà tant dépensé pour lui, il faut qu'il fréquente l'école jusqu'au bout. Je vous le renvoie."

La fin des vacances était arrivée, et les élèves retournèrent à l'école. Ils m'engagèrent à les accompagner, mais je refusai et je me cachai dans la maison. Mais voilà que mon père arriva et me cria : "Va-t-en ! Si tu ne pars pas tout de suite, tu ne remettras pas le pied chez moi. Je me suis endetté pour toi, et tout cela serait pour rien ? Lève-toi ! Lève-toi vite et va-t-en ! Voici deux shillings. Je t'envverrai encore de l'argent si quelqu'un va par là. Compris ?"

En pleurs et rempli de colère, je me mis en route les mains vides, et j'arrivai le samedi soir à Amédjofé. Le lundi arriva. Les anciens et les nouveaux élèves s'étaient rendus dans les diverses classes. Moi seul, je m'appuyai au mur et je suppliai que l'on me laissât aller dans la nouvelle classe. Cependant on ne voulait pas en entendre parler. Finalement, le maître Samuel Quist² me dit : "Combien de temps vas-tu nous embêter avec tes gémissements ? Si tu ne veux pas venir à l'école, va-t-en !"

Je retournai donc avec honte à mon ancienne classe ; les larmes me coulaient -yo, yo, yo !- le long des joues. Toutefois, cette année 1909, qui fut pour moi une année d'humiliation, fut aussi une année de redressement. Après

¹ De 1884 à 1903, les missionnaires de Brême avaient envoyé se former en Allemagne une vingtaine de séminaristes éwé, qui seront ensuite les premiers pasteurs indigènes de l'Eglise évangélique du Togo. Par la suite, l'administration coloniale allemande, qui ne voulait pas s'encombrer d'élites locales, s'y opposa fermement.

² Revenu d'Allemagne en 1894, il sera plus tard l'un des tout premiers pasteurs de l'Eglise évangélique éwé (consacré en 1915), et son modérateur de 1932 à 1935.

quelques mois, tout s'éclaircit. Jouer ne m'attirait plus autant ; toute ma pensée eut pour but de vraiment apprendre. Mon père m'avais souvent dit : "Certains fréquentent l'école et se remplissent de connaissances livresques, mais ils ne savent rien des choses mêmes. Ne l'oublie pas !" Et il disait aussi : "Le temps où l'on étudie n'est pas le temps pour revêtir de beaux vêtements. Si tu as fini d'apprendre, alors tu pourras porter les vêtements que tu voudras, entends-tu ?" Ces paroles me sont restées dans la tête et dans le coeur, et mon désir a toujours été de savoir des choses pour en instruire les autres ; je remercie Dieu de ce que ce souhait a été exaucé. J'ai bien passé cette année-là. Tout me réussissait merveilleusement. Peu avant les examens de fin d'année, quatre livres sont arrivés d'Europe, destinés aux quatre meilleurs élèves. Le directeur du séminaire, M. Flothmeyer, nous les montra pour stimuler notre ardeur. Je fus second aux examens.

Je fus alors envoyé comme instituteur, et assistant de M. Binder¹ au mont Agou². La congrégation m'accueillit comme si j'avais été l'un de ses enfants et le travail me donna beaucoup de joie. Après quelque temps, l'instituteur Kawou fut déplacé et envoyé à ma station. Il était atteint de phtisie³. Je ne savais pas que cette maladie fût contagieuse et nous avions tout en commun. Alors, il apparut que j'étais atteint à mon tour, et je suis rentré chez moi trois mois pour me remettre. J'ai travaillé ensuite à Kpalimé. Mais la maladie se manifesta à nouveau, et je dus encore renoncer à mon travail. M. Daüble⁴ me permit de demeurer sur le mont Akpafou⁵.

Quand j'étais à Kpalimé, je me suis marié avec une jeune fille nommée Ankoussi, de Hohoé-Tsévi. Son frère s'appelait Ankou, c'est pourquoi elle reçut le nom d'Ankoussi, c'est-à-dire Ankou-femme. Son père était Kugbadjo ("Mort et ressuscité"), un homme droit et travailleur. Sa mère Yiboé ("La Noire") était du même clan. Longtemps, un de ses frères refusa que sa soeur épousât un instituteur, mais finalement il céda. Le mariage fut célébré les 14 et 15 janvier 1913. Les missionnaires avaient élevé la contribution paroissiale des chrétiens de trois à cinq shillings, mais les paroisses refusaient de payer la cotisation supplémentaire. Suite à cela, un règlement fut promulgué d'après lequel les mariés devaient se rendre à la station du pasteur pour recevoir la bénédiction nuptiale (au lieu que ce fût lui qui vint chez eux). J'ai donc dû aller à Akpafou avec ma fiancée et les témoins. A notre retour, les invités sont venus nous rencontrer en groupes vêtus de couleurs claires et tenant des branches de palmiers

¹ Revenu d'Allemagne en 1892, Albert Binder a fondé en 1893 la station de Tové, la première sur le sol de l'actuel Togo.

² Station fondée en 1895, la première de la région de Kpalimé.

³ Tuberculose.

⁴ L'un des meilleurs spécialistes de la langue éwé.

⁵ Station fondée en 1904, au climat plus salubre que dans les plaines.

et des fleurs à la main. Des chants et des cris de joie résonnaient tout alentour, certains pleuraient même de joie, c'était vraiment trop émouvant. On nous mena lentement, lentement à la maison. Ensuite, tous se dispersèrent, car il faisait déjà nuit. Mon père avait abattu un gros boeuf pour les invités, sans compter les moutons, les chèvres et les porcs que les miens et des amis de toutes les villes environnantes avaient donnés. Le lendemain matin, les habitants du bourg furent réveillés, non par les cris des coqs, mais par les chants des invités. En dehors du manger et du boire, la journée tout entière fut passée à chanter. Le soir, on alluma des lampions, et les foules parcoururent la ville en chantant jusque vers minuit. Finalement, le sommeil leur ôta toute envie de continuer.

Après le mariage, je me rendis avec ma femme à Akpafou, où nous sommes restés six mois. Alors éclata la Guerre mondiale¹. Cette guerre en Europe gêna aussi le travail des missions en pays éwé, car les têtes des gens étaient prises de vertige. On ordonna aux instituteurs venus d'ailleurs de rentrer chez eux. M. Schosser me garda encore longtemps auprès de lui. Mais, quand je demandai une permission pour aller arranger la maison de ma mère, je ne pus revenir au jour fixé. Un autre instituteur fut nommé à ma place, et je fus envoyé à Elavanyo. A la fin de l'année, je suis allé en Gold Coast pour en ramener mon frère Adom Brakatou. Cela me prit quarante jours, et l'on dû à nouveau mettre un autre instituteur à ma place.

L'année 1918 fut un temps de souffrance pour le pays éwé et pour la Gold Coast, car la mauvaise grippe² fit mourir beaucoup de gens. Si Dieu ne m'avait préservé, j'en serais mort moi aussi. Lorsque je fus rétabli, la paroisse de Hohoé me désigna comme instituteur, mais, dès l'année suivante (1919), je fus transféré à Borada, en pays Bouem³. Akpandja, le chef de ce lieu, me traita comme son propre enfant, et m'aïda de toutes façons.

L'administration anglaise⁴ exigea que tous les instituteurs passent un examen de langue anglaise. Nous avons donc tous dû suivre pendant six mois un cours d'anglais à Amédjofé.

Du temps où le chef suprême Kwadjo Dé, de Peki, régnait sur toutes les tribus éwé⁵, l'autorité des Européens n'était pas encore très forte dans la plus

¹ Le Togo allemand est occupé très vite par les Franco-Anglais, et la vie reprend son cours, mais les liaisons avec l'Allemagne sont coupées. Les missionnaires allemands ont cependant été autorisés à rester au Togo jusqu'au début de 1918. L'Eglise évangélique éwé devint alors *de facto* indépendante.

² La terrible "grippe espagnole" qui, en 1918-19, fit pratiquement autant de morts dans le monde que la guerre mondiale elle-même.

³ Au-delà de la limite nord-ouest du pays éwé (toujours dans l'actuelle Volta Region du Ghana).

⁴ L'accord franco-anglais de juillet 1919 a maintenant attribué l'ouest du Togo allemand à l'Angleterre. Rappelons que les écoles évangéliques enseignaient essentiellement en langue éwé.

⁵ Autorité en fait extrêmement floue, d'autant plus que Peki (ainsi qu'Anum, non loin de l'actuel

grande partie du pays éwé. Les indigènes s'occupaient de préférence à boire de l'alcool, lors des palabres et des funérailles, et les bouteilles de gin vides traînaient en tas dans tous les bourgs. Un jour, alors que le grand-père Gaboussou circulait avec M. Seeger, il vit les nombreuses bouteilles ; Seeger lui dit : "Si tu avais gardé tout l'argent que tu as payé pour cet alcool, je t'aurais montré comment te bâtir une maison aussi belle que celle que j'ai." Cela impressionna mon père : il commença à économiser de l'argent, et bientôt il commença à se bâtir une maison du type européen. Toute la tribu l'aida pour la construction, car on aimait bien le chef. On alla chercher la tôle ondulée pour le toit à Lomé, et les ouvriers vinrent d'Anum, en Gold Coast. Cette maison accrut le respect pour le chef et, jusqu'au jour de sa mort, les gens n'admettaient pas que quiconque en dise du mal.

Jadis, les insignes de la royauté étaient en argent, mais en Gold Coast, les chefs préféraient ceux en or¹. Gaboussou parvint avec l'aide de membres de sa famille - parmi lesquels il y avait un forgeron et un menuisier - à acheter pour la chefferie un sabre d'apparat et des bracelets en or, à joindre à ceux en argent dont il avait hérités. Un homme de Lolobi apporta de Gold Coast une couronne d'or, que le chef acheta. Mon père Gaboussou fut donc le premier chef du pays éwé sur la tête duquel on voyait une couronne d'or. Lorsqu'il était déjà atteint d'une maladie mortelle, il négociait encore un gros bracelet en or, et, parce qu'il avait tant fait pour son peuple de son vivant, on acheta le bracelet après sa mort.

Autrefois, les chefs de tribu et leurs peuples vivaient en paix et en amitié entre eux. C'était un usage courant que les causes à trancher fussent soumises, non seulement à son propre chef, mais aussi à d'autres, célèbres pour la sagesse de leurs jugements. On ne devenait pas, pour cela, un sujet de ce chef : c'était considéré comme une communication libre de l'affaire. Beaucoup de palabres venus de près ou de loin furent ainsi soumis à Gaboussou, et ses jugements étaient toujours remarquables par leur grande clarté. Grâce à son sentiment fraternel, il put établir aussi un chef nommé Tévous sur les gens d'Akpafou, et il acheta un tambour parlant pour le chef Gayi.

Depuis un certain temps, il n'y avait plus de chef en Avatimé², d'où des rixes qui faillirent dégénérer en guerre civile. Les uns choisissaient untel pour chef, les autres tel autre. Le chef Nani Hodo, d'Angfé, et le grand-père Gaboussou ne purent admettre que la guerre détruisît des localités de notre pays ; ils se réunirent pour traiter avec les dirigeants de l'Avatimé, et ils arrangèrent l'affaire, de sorte que la paix régna de nouveau.

barrage d'Akosombo) appartenait à la Gold Coast, et le gros des Ewé au Togo allemand.

¹ Or que produisait en abondance depuis des siècles la "Côte de l'Or".

² Groupe originaire de Gold Coast, mais largement assimilé aux Ewé qui l'entourent.

Gaboussou était toujours là où il fallait bâtir, dans le pays, des écoles ou des maisons pour les instituteurs, ou des chapelles. Une fois, lorsque les maisons de Nkounya avaient brûlé, il envoya depuis Gbédjigbé l'herbe pour couvrir les toits. Sans se lasser, il conseillait aux gens de faire des écoles, car, disait-il, elles ouvrent les yeux. Dieu lui avait donné beaucoup de sagesse, et il s'est bien conservé jusqu'à un âge avancé. Lorsque, dans sa grave maladie, ses conseillers eurent à trancher une palabre et n'y parvenaient pas, il fit appeler M. Martin Kwassi et lui dit : "Ah ! C'est ainsi que vous ferez les choses lorsque je n'y serai plus ?" Pour un moment, il oublia sa maladie et indiqua comment il fallait terminer l'affaire. Lorsque le grand-père Gaboussou Ier voulut retourner auprès de ses ancêtres, il désigna Oswald Koumatsé, qui appartenait à la même famille de chefs, comme son successeur. Toutefois, celui-ci n'avait aucun désir de l'être, et il se démit en faveur de Jean Ankou, fils de Kouma, son frère aîné. Jean était un jeune élève de l'école, et j'étais son maître à Akpafou. Je me déclarai opposé à cet arrangement, mais, comme la majorité des anciens avait déjà donné son adhésion, on l'enleva -malheureusement pour lui- de l'école, et on l'établit chef. Toutes les tribus voisines lui envoyèrent leurs souhaits de bienvenue et lui remirent des dons, ainsi que le firent aussi les Européens, les fonctionnaires aussi bien que les missionnaires. Les musiques d'Akpafou et de Lolobi jouèrent en son honneur. On donna aussi une femme au chef, Ruth Bansa, notre nièce, une fille de Rosa Akounafé, qui était une fille du frère aîné de son père. De tels mariages sont très rares. Son oncle lui bâtit aussi une nouvelle maison.

Peu après l'installation du jeune chef, le chef Kwadjo Dé, de Peki envoya son fils avec une grande ambassade pour le saluer. On mangea et l'on but pendant plusieurs jours. On s'amusa, on battit le tambour et l'on dansa. Lorsque les hôtes s'en retournèrent, tous furent tristes. Gaboussou II créa un bureau de poste, y mit un gérant et désigna un facteur, qu'il payait lui-même.

Mais il y eut une discussion entre le chef et ses anciens à cause d'une jeune femme qu'il voulait absolument épouser. Le peuple n'en voulut rien savoir, car la femme appartenait à un autre homme. Lui s'en tint à son désir et, comme il ne cédait pas, on le destitua. Ceci amena une scission, car les anciens du clan Kadraké, M. Tongo Kossiko et ses enfants, demandèrent que ce fût alors l'un d'eux qui devint chef, mais les anciens du clan de chefs Adom, dirigés par Adjakwadjo et Djandou, n'admettaient pas cela. Il y eut donc une querelle pour le trône de chef, et il s'en est suivi une inimitié aiguë. Les représentants du peuple ont cherché sans cesse à remettre les choses en ordre. Les deux clans s'enlisèrent dans les dettes. Mais la paix ne revenait pas, et toute la population était sens dessus dessous.

A cette époque, l'Administration conçut l'idée d'organiser une exposition agricole à Hohoé-Gbédjigbé. Le peuple Gbédjigbé se trouva très gêné par cela, car il n'y avait toujours pas de chef. Il y eut une assemblée et l'on imposa aux deux clans de s'entendre au plus vite, ce qu'ils firent grâce à la coopération d'autres chefs ; ils furent ensuite chargés de chercher un nouveau chef. Ils déclarèrent que l'unique candidat qu'ils pouvaient proposer était l'instituteur Fritz Gaboussou, qui exerçait alors sa profession à Wousouta Anyigbé. (Mon père était le vieux Gaboussou Ier ; ma mère s'appelait Adjofi et était d'Elavanyo ; ils ont eu une fille, Mamayi, et deux fils, Brakatou et Adom Kwassi -ou Fritz- Gaboussou.)

Comme on craignait que la Mission ne me laissât pas partir, on écrivit une supplique à l'administrateur anglais Collison, lui demandant son aide, signée par tous les chefs des environs, par tous les anciens du clan de Hohoé et par les anciens des familles Adom et Kadraké. L'administrateur promit son appui.

Ce ne fut qu'alors que l'on m'envoya un message, à moi qui ne savais pas un mot de l'affaire, me priant de venir à Kpandu¹. Là, je rencontrai mes frères aînés Komla et Koumatsé, et ils me rendirent compte de la situation chez nous. Je dis : "C'est une chose qui m'est difficile. Je vais rentrer chez moi y réfléchir. Je vous préviendrai ensuite." Mais à peine étais-je de retour à la maison, qu'il m'arriva encore un messenger : le peuple s'impatientait, car l'exposition s'approchait. Je ne savais pas ce que je devais faire. J'allai donc chez mon supérieur, le pasteur Awouma, et je lui dis mon embarras. Il m'exposa les difficultés de ma situation comme chef², et je me décidai à ne pas répondre à l'appel. Mais, pendant ce temps, le peuple entier avait envoyé une ambassade au missionnaire Schosser à Akpafou, le priant de me laisser aller. Celui-ci s'emporta et chassa les messagers de sa maison. Comme la situation devenait de plus en plus difficile, je cédai et je me déclarai prêt à prendre la place du chef, car j'espérais, en ce faisant, pouvoir assurer la paix à mon peuple.

Lorsque le peuple Gbédjigbé entendit dire que j'étais disposé à accepter la fonction, on envoya le chef de guerre Kwassi, le porte-parole Donko et mes frères aînés Koumatsé et Djandou Yawoé, qui, grâce au concours des chefs de Wousouta, vinrent me chercher avec un camion automobile et me ramenèrent chez nous. Alors que je faisais des visites aux anciens, le lendemain matin, et que toute la population était rassemblée, je vis que le chef des jeunes gens, Gladja Foli, avait le bras enveloppé dans son pagne. Je lui demandai : "Qu'as-tu donc ?" Il sortit brusquement sa main et me fit sur le front un trait à la craie (signe de l'élection faite). Avant que je n'ai pu articuler un seul mot, un grand cri de joie s'éleva et tout le peuple cria : "On l'a installé, on l'a installé ! Que cela te soit un

¹ Le chef-lieu administratif.

² A cause des rituels païens obligatoires de la fonction.

bonheur ! Le marteau du forgeron n'est pas lourd pour le fils du forgeron. Comme tu es fils de chef, tu seras à même de tenir ce rôle difficile." Je fus très surpris et à moitié fâché, car il avait été entendu qu'on traiterait d'abord de tous les détails, et voilà, il n'en avait rien été...

On tua une poule blanche et on laissa tomber les gouttes de sang tout autour de moi. Cela était pour indiquer qu'aucun homme, ni aucune autre force ne pourrait me faire du mal. On tua ensuite un bélier puissant, on répartit sa chair entre les anciens et l'on pria. On me mena alors à la maison de Djandou Yawoé ; je devais y rester quelques jours avant de m'installer dans l'enclos du chef. Beaucoup de gens vinrent saluer le nouveau chef, et ils me souhaitaient du bonheur. Mais il y en avait aussi à qui cela faisait une peine amère que j'eusse abandonné "la belle oeuvre de la parole de Dieu", et que, dans quelques années, je puisse redevenir païen. Ma femme surtout était très en souci pour cela ; elle ne mangeait plus et ne buvait plus par suite de son profond chagrin.

Peu après, je réunis les anciens. Je leur fis le reproches qu'ils ne m'avaient pas donné l'occasion de m'entretenir avec eux avant mon installation, ainsi qu'il avait été convenu : "C'est pourquoi, de mon côté, je voudrais vous dire maintenant, tout de suite, que je ne veux pas me prêter aux cérémonies traditionnelles du trône, ni aux autres. Si vous voulez vraiment que je sois votre chef, il faudra chercher quelqu'un pour les accomplir à ma place." Les aînés Adjakwadjo et Djandou me promirent que je ne serais pas tourmenté à cause de ces choses, que l'on s'occuperait de trouver un remplaçant. Les vieux Tongo, Djandou et Adjakwassi se levèrent tout de suite et déclarèrent qu'ils s'en chargeraient. S'ils avaient dit vrai, et agi en conséquence, cela aurait mieux valu.

Le premier événement de mon règne fut l'exposition agricole, qui eut lieu les 5 et 6 janvier 1928 sur la route de Kpoéta¹. L'administrateur anglais avec ses assistants et tous les chefs de tribu du Togo anglais y sont venus. Ils étaient tous mes hôtes ; je les ai répartis entre les quartiers de la ville, et ceux-ci s'en sont occupés avec moi. J'avais mon siège sur la place principale, le grand parasol royal déployé au-dessus de moi. Les autres chefs étaient aussi venus en grand appareil, et il y avait tant à voir que l'on ne savait où regarder. Les Européens et les indigènes cultivés se sont amusés le soir avec les tambours et les danses. Un homme de Peki reçut la première "coupe de la victoire", et Sronipa, le premier porte-parole de Gbédjigbé, reçut la seconde. Les fonctionnaires eux-mêmes ont déclaré que cette fête a été la plus belle qu'il y ait encore eu, et elle réveilla un nouvel intérêt général pour la culture et tout particulièrement pour les plantations

¹ Sortie sud de la ville de Hohoé.

de cacaoyers. Je fis ensuite des visites à tous les chefs voisins, et j'exprimai l'espoir que les anciens rapports fraternels entre les clans seraient maintenus.

Mon prédécesseur n'avait pas achevé le bâtiment commencée pour le tribunal, et ce fut ma première occupation. Je l'agrandis en même temps, et je complétais l'ancienne maison à étage, de sorte que la cour du chef était ainsi entièrement entouré de bâtiments. De plus, je fis construire une maison du conseil, dans laquelle les anciens se réunissaient, le matin et le soir, pour s'entretenir de questions mondiales. Il y avait un harmonium dans cette maison, dont moi et mes visiteurs nous jouions, et une horloge qui sonnait les quarts d'heure. J'y faisais moi-même un culte le soir pour tous les habitants du palais, après avoir achevé tous les travaux importants.

Le missionnaire Schosser m'engagea à édifier un bâtiment pour une école secondaire ; il disait que si je ne la faisais pas, il en parlerait à un autre chef. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je communiquai la nouvelle à toutes les autres villes, et je reçus de toutes un avis favorable : "Ce n'est pas difficile, nous la bâtirons." Le commencement du travail fut décidé tout de suite. Je mis tout en oeuvre pour entretenir l'intérêt des gens à la chose. Je réunis la population pour la seconde fois et je leur demandai une contribution en argent pour commencer la construction. A peine cela fut-il connu que voilà l'argent réuni. Les habitants de la ville firent eux-mêmes les murs ; les scieurs de bois seuls reçurent un salaire ; les gens se chargèrent eux-mêmes du toit. On fit quatre grandes constructions et deux petites. Par suite de travaux agricoles urgents, et aussi parce que l'argent nécessaire n'était pas encore réuni, il y eut un temps d'arrêt dans la construction, qui fut cependant menée à bien. La mission nous aida beaucoup. On entreprit aussitôt de faire un réfectoire pour les élèves, mais, lorsqu'il fut sur le point d'être achevé, il fut renversé par une tornade. Les gens faillirent être découragés mais, grâce à de bonnes paroles, cette maison fut achevée et, finalement, on fit aussi un dortoir pour les élèves.

Mais le travail prolongé et le poids des dons en argent répétés firent que certains habitants écoutèrent les chuchotements de quelques trompeurs qui racontaient que le nouveau chef avait mangé l'argent de ses sujets, alors qu'en réalité j'avais contribué de mes propres deniers à la construction de l'école. Il y eut même une plainte contre moi au tribunal, mais les anciens arrangèrent l'affaire, de sorte que la paix régna à nouveau. Cependant, au bout de peu de temps, on me fit à nouveau des reproches, et je nourris la pensée de démissionner. Les chefs cherchèrent à élucider l'affaire. Lorsqu'après une semaine de tractations, je fis connaître ma décision de démissionner, les indigènes et les étrangers, qui entrevoyaient les suites néfastes d'un tel acte, insistèrent tant auprès de moi que je promis de rester.

Une querelle avait éclaté entre les gens de l'Avatimé et ceux de Tafi¹, qui avait même été soumise aux juges d'Accra. Il s'agissait d'une terre que les Avatimé possédaient, mais qui appartiendrait au trône de Tafi ; les Tafi disaient que, lorsque les Avatimé l'auraient rendu, ils seraient prêts à faire des démarches pour un traité de paix. Les Avatimé, eux, affirmaient n'avoir jamais pris la terre. Comme la querelle s'envenimait, l'administrateur anglais Lilley et le pasteur R. Kwami me demandèrent de faire une tentative pour régler cette affaire. Le peuple Gbedjigbé me donna comme conseillers le chef Ké, de Wégbé, le chef de guerre Martin Kwassi, de Hohoé, le secrétaire de chef G. Kwami et l'ancien secrétaire de l'administration M. D. Komla, de Leklebi. Nous sommes restés une semaine à Vané, la capitale de l'Avatimé, chez le chef de ce pays. Nous avons convoqué le peuple et nous l'avons engagé à rendre la terre dont on disait qu'il se l'était appropriée. Les gens affirmèrent cependant avec emphase qu'ils n'avaient fait de tel. Nous nous rendîmes alors à Tafi ; mais lorsque les gens-là entendirent que les Avatimé n'avaient pas pris le terrain, ils se mirent en colère et jurèrent de recommencer le palabre. Voyant qu'il n'y avait rien à faire, nous sommes rentrés chez nous. Les Tafi ont effectivement porté l'affaire à Accra, où elle les a occupés pendant longtemps.

Les Likpé-Maté² étaient aussi arrivés à se quereller au sujet du trône d'un chef de tribu. Une partie de la tribu accusait l'autre de s'être injustement approprié le trône. Comme l'on n'arrivait pas à une entente, les deux parties firent appel à un arbitre ; ceux du pays d'En-haut à moi, "Grand-père Gaboussou" ; ceux du pays d'En-bas au chef du Bouem, Akpandja. Nous nous mîmes de suite en route et nous négociâmes pendant trois jours, mais ceux du pays d'En-haut recoururent à la force ; il y eut une révolution, et ils installèrent un chef pour eux. La scission en devint plus grande, et trois fonctionnaires anglais durent s'y rendre à la suite l'un de l'autre pour rétablir la paix et l'ordre.

Je fis encore avec ma suite un voyage à Nsawam³, en Gold Coast. Il y avait là une grande réunion populaire qu'un fils de chef de Larteh avait convoquée pour discuter la question de si les Noirs devraient chercher l'autonomie en ce qui concernait nos entreprises, l'établissement d'écoles et l'introduction de nouveautés. J'étais d'accord avec les propositions, et je dis : "Quelques lapins avaient fait des petits dans un champ de riz, et ils menaçaient de détruire tout le champ. Lorsque le propriétaire vit cela, il dit : "J'enverrai des ouvriers couper le

¹ Au sud de Hohoé, au pied de la montagne où sont installés les Avatimé (et la puissante mission d'Amédjopé). Pour l'Administration, cette poussière de tribus sans cesse en conflit est ingérable.

² A l'est de Hohoé, le long de la frontière du Togo français.

³ Région dynamique (au nord d'Accra), fortement scolarisée et très enrichie par l'expansion de la culture du cacao. On est ici dans le monde des Akan, dont la langue commune est le twi.

riz." Mais la mère lapine ne tint pas compte de la menace et elle resta sur place. Lorsqu'il vint une seconde fois, il dit : "J'enverrai mon frère couper le riz." Les lapins ne bougèrent pas. La troisième fois, rempli de colère, il dit : "Je viendrai moi-même couper le riz, et cela dès demain." Lorsque la mère lapine entendit cela, elle se hâta de s'en aller avec tous ses enfants. Cela signifie : un homme doit faire lui-même ses travaux et ne pas s'en remettre à d'autres." Cette vérité fit impression, et je recueillis des remerciements de tous.

Après la fin de la réunion, nous retournâmes chez nous en passant par Aburi¹, car je voulais y visiter mes enfants (les élèves éwé et d'autres personnes de ce pays). Je prévins le chef d'Aburi de la visite projetée. On nous reçut avec une grande cordialité. Etant arrivé l'après-midi, je fis dire au chef que j'étais là. Il envoya son porteur de bâton² avec le message suivant : "Sois le bienvenu, tu es chez toi." Tous les Ewé s'assemblèrent et me souhaitèrent la bienvenue.

Le lendemain matin, je fis saluer le chef par des messagers, et le fis remercier pour les salutations de la veille ; je lui fis aussi demander quand ma visite lui serait agréable. Il fixa 10 heures. Dès 9 heures, les indigènes, les Haoussa et tous les autres étrangers s'étaient réunis dans l'enclos du chef et le tambour parlant du chef résonnait sans arrêt. Nous, ceux de Gbédjigbé, nous étions déjà prêts ; j'avais revêtu mes ornements d'apparat ; je portais la couronne en or, une longue chaîne d'or au cou, des amulettes en or au bras, des anneaux d'or aux poignets et aux doigts. Je marchais lentement, pas à pas, avec des sandales d'or. Le chef me fit prévenir que je pouvais venir. Nous sommes donc partis en une longue, longue file, passant au milieu d'une foule de spectateurs qui nous encourageaient de leurs cris. Le tambour du chef me criait en langue twi : "Roi, va lentement, lentement..."

Il se passa presque une heure avant que nous fussions arrivé chez le chef, après avoir serré la main des gens qui nous entouraient. Après que nous nous fûmes assis, il y eut silence, et l'on nous demanda des nouvelles de notre voyage. Mon porte-parole dit que je venais de Nsawam, et que j'étais en route pour chez nous. Beaucoup de mes enfants se trouvant ici, et le chef s'en occupant avec tant de bonté, j'étais venu le voir, pour faire sa connaissance, pour le saluer et pour lui dire "merci pour toute tes peines".

¹ Station climatique (avec de nombreux établissements scolaires confessionnels, et son célèbre jardin botanique, principal centre d'essai agronomique de Gold Coast) au sommet des riches Monts Akwapim (cf. p. 156, note 1).

² Porte-parole, dont le "bâton" (sorte de petit sceptre très ouvragée) représente celui qui l'a envoyé, pratique commune à toute cette partie de l'Afrique.

Le chef me donna du vin de palme et des boissons européennes afin que je me lave les pieds avec (en grande abondance), et je lui remis deux charges de bière. Bientôt, commencèrent les cris de joie et les danses. Le chef d'Aburi dansa lui-même pour me montrer qu'il se réjouissait de ma visite.

Après être restés deux heures, nous rentrâmes à notre logis. Au moment d'y arriver, on amenait deux bœufs derrière quatre porteurs de grandes charges de vivres dans notre enclos. C'était le cadeau du chef d'Aburi à ses hôtes. Les Ewé aussi apportèrent des vivres et des boissons, de sorte que nul ne manqua de rien jusqu'à notre départ, le quatrième jour. Le troisième jour, j'ai visité le jardin botanique, auquel plusieurs Ewé étaient attachés. J'ai emporté des semences d'orangers et d'autres arbres, que j'ai distribuées chez nous pour les faire planter.

Après cette excursion, un nouveau agent de la poste fut installé à Hohoé, et nous fîmes un bâtiment à deux niveaux pour la poste, à la place de l'ancien. Tous les amateurs de belles choses admiraient les bâtiments de l'école secondaire et de la poste ; chacun pensait que Gbédjigbé était sur la voie du progrès. C'est pourquoi on commençait à acheter dans tous les quartiers de la ville des terrains pour y bâtir ultérieurement des maisons. En ce temps, des gardes forestiers européens prirent sous leur protection les forêts sur les collines, et il fut interdit d'y déboiser pour faire des champs. Les étrangers qui y avaient acheté des terrains auparavant durent se procurer des permis spéciaux.

Les chefs Déloumé, de Vé, et Dakadou, de Kpandu, m'invitèrent à une réunion à Vé-Koloénu. Je ne pouvais m'absenter, mais j'y allai finalement lorsque l'on me renouvela l'invitation par deux fois. Lorsque nous fûmes réunis sur la place, à côté de la ville, je demandai quel était donc le but de cette rencontre. La réponse fut : "Oh ! Nous voulons seulement faire connaissance et entretenir un sentiment fraternel." Cela n'éclaira personne au juste, et on insista auprès de ceux qui avaient convoqué la réunion, en leur posant toutes sortes de questions, mais sans recevoir une réponse satisfaisante. Cela devait fortifier le sentiment que l'on nous tendait un piège caché. Je leur dis donc : "Si le paysan qui veut vendre ses patates les dispose de sorte que les parties pourries soient sur le sol, l'acheteur se permettra de retourner les tubercules avant de les payer." C'est-à-dire : "Si l'on veut nous mener aujourd'hui derrière une lanterne, nous verrons clair plus tard." On se réunit souvent et presque tous les chefs du Togo anglais furent invités, mais on n'apprit rien de net. Les gens se fâchèrent et se dispersèrent. Plus tard, cependant, je fus de nouveau invité, et cette fois le chef avait tué un gros taureau que l'on servit aux personnes invitées. Et voilà que tout à coup, l'administrateur anglais, le capitaine Lilley, était là en personne. Qu'apportait-il ? Il dit que les chefs de tribu devaient se choisir entre eux un chef

suprême, et cela le jour même, avant de se séparer. Il nous dit encore que les chefs des autres endroits l'avaient fait, répéta encore une fois qu'il espérait bien que nous nous choisirions un chef suprême, nous souhaita bonne réussite pour nos consultations, salua du chapeau, et nous laissa seuls¹.

Les chef et leurs suites se regardaient l'un l'autre, secouaient leur tête : "Kou, kou, kou !" et disaient : "La parabole de Gaboussou est devenue vraie maintenant : chacun a vu la partie pourrie de la patate, celle qui était tournée vers le sol. Ha ! Alors, c'est donc un chef suprême qu'il nous faut avoir ? Voilà donc l'affaire !" Et tous se sauvèrent. Ce fut la fin de la réunion à Vé.

Mais, comme cette institution d'un chef suprême était une chose préparée d'avance, dont les autres n'avaient rien su, nous n'avons pas été étonnés d'apprendre peu après que l'on avait donné au chef de Kpandu² quinze chefs de ses voisins comme sujets. Tous les autres chefs reçurent l'ordre de se trouver des suzerains. Toutefois, l'homme n'est pas un arbre dont il suffit de s'approcher pour l'abattre. Ceci a été la cause des lourdes dettes dont les tribus souffrent encore aujourd'hui. Je ne veux pas me laisser aller à en parler davantage ; puissent les spécialistes de questions financières le faire. Une injustice sans vergogne et des tromperies en tous genres y ont joué un rôle et ont amené cette affaire³.

Autrefois, les choses étaient ainsi : l'Avatimé, avec les tribus voisines, ainsi que Gbédjigbé, Ho, Angfé, avec leurs voisins respectifs, formaient des groupes de tribus, jusqu'à ce que les Allemands les eussent disloqués. Seul le Bouem resta uni, parce que c'était une tribu très peu nombreuse.

Lorsque, en plus de Kpandu, les chefs de l'Avatimé, de Ho et du Bouem eurent groupés autour d'eux les tribus qui leur avaient été désignées, l'Administration leur donna un livre de lois. Elle interdit aux chefs restés isolés, ceux qui n'avaient pas voulu se soumettre à un chef supérieur, de rendre la justice et les priva ainsi de leurs revenus⁴. Ceux-ci furent donc contraints de céder. Lorsqu'ils se soumettaient à un chef supérieur, ils devaient prêter le serment

¹ A la fin des années 1920, les autorités britanniques de Gold Coast veulent généraliser leur système de *l'indirect rule*, c'est-à-dire s'appuyer sur une hiérarchie de chefs (plus ou moins) traditionnels pour administrer le pays. Les chefs éwé, déjà dotés de peu de pouvoirs chez eux, ne représentaient qu'une poussière d'autorités locales : les Anglais devaient donc les structurer en pyramide pour faciliter leur propre contrôle. Ce fut la politique de *l'amalgamation*, mal vécue par les populations que l'on obligeait à se soumettre à des autorités extérieures à leur univers habituel.

² Le chef Dakadou de Kpandu avait déjà joué la carte des Allemands, à l'arrivée de ceux-ci dans la région, pour s'imposer le plus possible à ses voisins. Mais, trop indépendant, il avait fini par déplaire aux autorités de Lomé, qui l'avaient exilé au Cameroun. Ramené au Togo par les Anglais victorieux, il est naturellement pour ceux-ci un allié de poids.

³ Les chefs rendaient la justice (contre rétribution). La hiérarchisation des compétences multiplie les recours et les frais.

⁴ L'administration anglaise (à la différence de la française) ne prélève pas d'impôts directs avec ristournes aux chefs. Ce sont les frais de justice qui assurent à ceux-ci l'essentiel de leurs revenus.

suivant : "A partir d'aujourd'hui, je place mon trône de chef sous le tien. Je me sou mets à toi, avec mes enfants et mon peuple, pour le temps que nous resterons un peuple." On renforçait ces paroles en invoquant une divinité, on tuait un mouton, et le traité était affermi par son sang.

Je ne voulais pas prêter un tel serment à un chef de mes égaux, qui ne m'avait pas vaincu par la guerre. L'administration de la justice me fut donc retirée, et mes propres sujets furent amenés par toutes sortes de manoeuvres à s'élever contre moi et à décider ma destitution. J'écrivis par la voie hiérarchique lettre sur lettre aux autorités supérieures à Accra, en essayant de leur expliquer clairement la situation, mais l'on ne m'écouta pas. Nous fîmes écrire par des avocats de cette ville des lettres à l'Administration, mais cela aussi fut inutile. Après avoir été seuls pour deux mois et demi à Accra, nous revînmes chez nous sans avoir rien accompli.

A mon retour, les agitateurs se remirent à l'oeuvre. Ils détournèrent de leur chef le coeur de tout le peuple. Comme ils n'avaient, en fait, trouvé aucune raison de s'élever contre moi, ils exigèrent que je témoigne de ma vénération pour le trône de chef¹, et que j'accomplisse les rites auxquels je m'étais soustrait au début de mon règne. Tongo, Adjakwadjo et Djandou avaient accompli ces rites pour moi ; ils étaient tous encore en vie et s'étaient toujours volontiers acquittés de ces devoirs-là. En tant qu'ancien instituteur, je continuais à refuser ces rites, sans discussion possible. Comme mes ennemis ne trouvaient aucun autre moyen de me perdre, ils permirent à Franz Kofi -un métis qui m'avait acheté un lot de forêt du temps où il n'y avait pas encore de réserves forestières- de me faire arrêter pour non-paiement de ses exigences : le juge supérieur d'Accra lui avait conseillé de se faire dédommager par moi pour le lot de forêt qu'il avait dû abandonner. Le devoir de ces gens aurait plutôt été de m'aider à me décharger de mes dettes.

Il devint évident pour moi que je ne devais plus passer mon temps à m'occuper de ces choses-là, alors qu'il m'était possible d'en faire de meilleures ailleurs. Je convoquai donc les sous-chefs de Gbédjigbé, les jeunes gens et les cheftaines des femmes. Je leur fis mes adieux, et je me démis des fonctions de chef. Ils comprirent mon acte, et le déclarèrent juste. Je fis cadeau aux aînés d'un bélier et de quatre bouteilles d'alcool pour qu'ils prononcent une prière, je rendis les insignes de chef, et je partis.

Je me rendis tout droit auprès du missionnaire et du pasteur Robert Kwami, et leur demandai de m'employer dans la mission s'ils pensaient que je convenais encore pour un tel travail. Ils étaient au courant de toute l'affaire et,

¹ Le trône, symbole de la nation, est perçu comme une divinité en soi, indépendamment de son titulaire mortel, et il doit recevoir des rites religieux spécifiques.

bien que cela leur fit de la peine que j'eusse renoncé à ma vocation de chef, ils me reprirent déjà au bout de deux semaines à leur service. J'eus d'abord une place à Kpoéta et, deux ans et demi plus tard (en 1937), je fus transféré à Ho, comme professeur au séminaire.



FRITZ GABOUSSOU

VIII

Mme MARTHE AFEWELE KWAMI
une femme courageuse
(Togo sous mandat britannique)

Seule femme parmi tous ces narrateurs, Marthe Kwami vient de la même région et du même milieu d'instituteurs protestants que Fritz Gaboussou. Son récit est le plus court du recueil, mais l'un des plus émouvants. Après une enfance comme les autres, qui consiste surtout, pour une petite fille, à apprendre tous les gestes et tous les savoirs de sa mère, sans cesse en étroite communion avec elle, Marthe devient brutalement veuve à 35 ans. Contrainte de subvenir aux besoins de ses enfants grâce à la multitude des petits travaux qu'elle sait faire, elle y parvient au prix d'un travail acharné, sans céder jamais au découragement ni au désespoir, jusqu'à ce qu'un autre pasteur éwé, lui-même veuf, lui offre le remariage et une vieillesse sereine. On notera au passage qu'aucune communauté ne s'est apparemment souciée de venir en aide à la veuve abandonnée à elle-même. Quoi qu'il en soit, la force, la simplicité et la foi de cette "Mère Courage" éwé imposent le respect.

L'histoire de ma vie est courte. Je n'appartiens pas à un clan fameux, et je n'ai connu aucune expérience extraordinaire, mais je raconterai comment Dieu a dirigé ma vie et ce qu'Il a fait pour moi.

Je suis née en 1886, à Ochirikomfo, une ville du pays Gan¹, en Gold Coast. J'étais l'aînée de deux jumelles ; nos parents nous ont appelés Marthe et Marie. Notre père s'appelait Djoléto, du clan Ozétou d'Avatimé-Gbadjémé, au Togo. Son père a vécu et est mort païen. Les frères de mon père furent Jacques Ankou qui, le premier, apporta la parole de Dieu en Avatimé, J. Amédo, P. Akindé et A. Tékréma.

Mon père était venu au pays Gan par suite de la guerre des Ashanti. Lorsque les Ashanti envahirent le pays des Ewé (en 1869), et le mirent à feu et à sang pendant cinq ans, Ankou et ses camarades d'âge s'enfuirent en Gold Coast, et s'établirent dans la ville de Mayera. Ils étaient tisserands et ils y exercèrent leur métier. Ils se rattachèrent aux chrétiens de Mayera. Quand ils virent que beaucoup de personnes envoyaient leurs enfants à l'école, où ils apprenaient de bonnes manières, ils eurent soin, lorsqu'ils déménagèrent pour aller à Osu (quartier de Christiansborg, à Accra), de faire en sorte que leur jeune frère Djoléto allât à

¹ Région d'Accra.

l'école. Il y fit tant de progrès qu'il devint plus tard instituteur. Au cours de sa carrière, il fit la connaissance d'une femme du clan Otoublohoun, une veuve, qu'il épousa. De cette union sont nés Augustine Ama, Paul Gerhard, Rosine, Théodora, Marthe et Marie, Théodore, Gottfried, Frédéric et Marguerite.

Ma mère avait grandi païenne, mais, une fois devenue chrétienne, elle servit Dieu avec le même zèle dont elle avait fait preuve auparavant dans les cultes païens. D'après les coutumes gan, il aurait fallu faire les cérémonies des jumeaux, pour elle comme pour moi et ma soeur, car autrement, d'après des croyances du pays, la mère et les enfants seraient exposés à la malchance. Mais ma mère s'y refusa.

Chez nous, les jumeaux ne sont pas considérés comme quelque chose d'horrible, comme c'est le cas chez les gens de Calabar¹, mais seulement comme quelque chose d'inhabituel. On raconte beaucoup d'histoires sur leur compte : ainsi, par exemple, de l'avis général, les jumeaux sont des singes rouges et, lorsqu'ils sont couchés, endormis sur des nattes, ils quittent leur corps humain et s'en vont dans la brousse, afin de s'y nourrir de plantes et de fruits. Si un chasseur les y voit, tire sur eux et les tue, leur corps humain meurt aussi à la maison. D'autres disent que les jumeaux sont comme deux cornes de buffle. C'est pourquoi, quand on veut les baigner, on met auparavant deux cornes de buffle dans l'eau du bain. Personne n'oserait leur dérober quelque chose, car cela entraînerait la mort pour le voleur. Si on leur a dérobé quelque chose, on frappe deux cornes de buffle l'une contre l'autre et on fait annoncer publiquement le vol : si le voleur ne se dénonce pas et ne rapporte pas ce qu'il a volé, les cornes le frapperont à mort. On ne doit jamais donner quelque chose à un seul enfant jumeau : les deux doivent toujours recevoir la même chose.

Plus tard, mon père fut envoyé à Damfa, et ensuite à Christiansborg², et c'est en ce dernier lieu que j'ai passé ma jeunesse.

Comme mon père était instituteur et que notre maison touchait à l'école, nous entendions tous les jours chanter les enfants, et nous savions tous les cantiques par cœur avant d'aller à l'école. Quand ma soeur et moi nous allions en visite dans d'autres familles d'instituteurs, on nous demandait toujours de leur chanter nos cantiques, ce que nous faisons avec plaisir. Nous aimions encore mieux jouer à la maison, généralement à faire ce que nous voyions faire par les femmes : nous faisons cuire et rôtir au four des galettes, nous baignions nos

¹ Sud-Est du Nigeria. Chez les Ewé, les jumeaux sont plutôt un signe de bénédiction.

² Quartier qui entoure la puissante forteresse construite par les Danois au XVIII^e siècle (aujourd'hui de siège de la Présidence de la République du Ghana).

enfants, nous les portions au dos, nous les faisons taire quand ils pleuraient... C'était toutes les activités des femmes : vendre au marché, laver et repasser, coudre des vêtements, chercher du bois, bref, tout ce qui nous passait par la tête. Bien sûr, nous ne les faisons pas vraiment, mais seulement semblant. Ainsi, en guise d'enfant, nous prenions un gros os : on le lavait, on l'ornait, on le frottait avec une poudre parfumée, on lui mettait une robe, on lui attachait une étoffe comme coiffure, on le prenait sur le dos et on lui chantait nos plus belles chansons pour que l'enfant ne pleure pas. Trois pierres posées ensemble nous servaient de foyer, et nous avions des tessons de poterie ou des coques de noix de coco en guise de marmites. Notre farine, c'était du sable : nous le mettions dans de l'eau et nous lui donnions la forme de galettes. Si d'autres enfants étaient là, nous nous unissions pour les jeux qui devaient être joués à plusieurs, par exemple, à un mariage ou à un enterrement. Pour jouer au mariage, une fillette faisait la mariée ; nous l'ornions de notre mieux et nous mettions un garçon à côté d'elle pour être le marié. Alors les deux marchaient alentour et nous à leurs côtés, en poussant des cris de joie, comme le font les adultes. A Christiansborg, nous avons commencé à jouer au saut du lièvre. C'était très bien, car il y avait beaucoup de camarades de jeux. Un missionnaire qui y habitait avait aussi des jumeaux, et l'on nous permettait de jouer avec eux.

Notre père fut envoyé à Anya, un petit village près d'Achimota¹. Nous étions déjà un peu plus grandes, et nous devons aider notre mère dans son travail. La principale occupation des habitants était de ramasser du bois à brûler pour le vendre aux gens d'Accra. La demande était si grande que les gens d'Anya se mirent à abattre des arbres, à les brûler un peu, à les fendre en morceaux et à vendre le bois encore à moitié vert, pour lequel l'acheteur devait payer un prix élevé. Nous, les enfants, nous aidions à ce travail, et nous remettions à notre mère l'argent que nous gagnions.

C'est à Anya que je commençais à aller à l'école, et notre père fut notre premier instituteur. L'enseignement comprenait la lecture, l'écriture et l'Histoire sainte.

Au bout de peu de temps, mon père fut à nouveau déplacé et cette fois-ci à Fiévé, un village de la brousse, non loin de la Volta. Il nous a fallu y apprendre une nouvelle langue, car les gens parlaient tout autrement que ceux du pays Gan. L'occupation principale des hommes de la région était la pêche dans la Volta : ils ne cultivaient les champs que comme passe-temps. Le travail aux champs était celui des femmes ; celles-ci faisaient aussi un commerce important : elles

¹ Dans la banlieue nord d'Accra, siège du premier grand établissement secondaire de la ville, ancêtre de l'actuelle université d'Accra-Legon.

vendaient les produits du sol, les poissons et beaucoup d'autres marchandises. Notre mère profita aussi de cette bonne occasion pour faire du commerce, et elle se rendait souvent aux marchés avec des marchandises. Nous devions l'aider dans tous les travaux domestiques. Ce fut là que j'acquis la plupart des connaissances pratiques qui me furent nécessaires plus tard. Chez nous, il n'y a pas, pour les jeunes filles, un moment particulier pour apprendre les travaux domestiques : c'est au fur et à mesure qu'elles grandissent, en aidant leur mère.

De Fiévé, mon père fut envoyé à Agavé, sur la Volta¹. Les gens s'y nourrissent principalement de maïs, mais la véritable occupation des hommes, aussi bien que des femmes, est le commerce. J'étais alors une jeune fille, et je devais aller avec ma soeur vendre sur les marchés. Nos parents nous auraient volontiers envoyées à l'école de fille d'Odumazé, mais il y avait toujours des empêchements qui rendaient impossible la réalisation de ce projet. Nous avons donc dû cesser d'aller à l'école, car nous avons appris depuis longtemps tout ce que l'on enseignait dans l'école de ce village. Notre mère nous occupa donc à apprendre à fond tous les travaux des femmes.

Il n'y avait alors pas d'autos pour les gens qui voyageaient. On allait à pied, et chacun portait sa charge sur la tête. Seuls les gens qui habitaient près des rivières utilisaient des pirogues -creusées en un tronc d'arbre- pour voyager et pour transporter leurs marchandises. Tout le monde, les hommes, les femmes, même les petits enfants, savaient nager et pagayer. Comme nous demeurions alors tout près de la Volta, nous, les enfants, nous avions à apprendre tout cela. Ce fut vite fait, et ce devint pour nous une source constante de plaisirs.

Les gens de cette région, qui se trouvaient en contact avec beaucoup d'étrangers, n'avaient pas des moeurs très pures. Les hommes et les femmes, les jeunes gens et les jeunes filles se comportaient très librement et, ce qui était pire, c'est qu'ils n'en éprouvaient aucun sentiment de honte ; au contraire, ils étaient fiers de se surpasser les uns les autres dans ce domaine.

Dans les régions riveraines de la Volta, il y avait partout des mares d'eau sale. C'est pourquoi beaucoup de gens y souffraient du ver de Guinée. C'était une véritable plaie : toutes les maisons renfermaient des malades, auxquels il fallait des mois pour être libérés de leur ver et guérir : il n'y avait pas de bonne médecine pour cela. Si quelqu'un était victime d'un ver de Guinée, il ne lui restait rien d'autre à faire que de se tenir tranquille jusqu'à ce que le ver devînt visible en un point quelconque de la peau, et alors de le tirer soigneusement chaque jour un petit peu en l'enroulant sur un bâtonnet. Il faut faire très attention à ce que le ver ne se casse pas, car il est alors difficile de le saisir à nouveau ; il reste dans le

¹ En plein milieu du vaste delta amphibie de la Volta (zone de langue éwé).

corps, et il se forme du pus. J'ai souffert moi-même de ce mal, et j'ai dû rester couchée trois mois et demi avant de pouvoir reprendre mon travail.

Entre-temps, j'étais arrivée à l'âge d'une jeune fille pleinement développée, et j'avais à faire tout ce que cette période exige : des bains fréquents, des frictions de corps avec des poudres parfumées, le port de bijoux et les visites aux marchés des environs pour le commerce. Ma mère m'avait enseigné avec soin toutes ces choses : je savais ce qui est lié à l'entrée d'une jeune fille dans la maturité, comment je devais me tenir et comment m'écarter des dangers possibles que je pourrais rencontrer. Tout cela n'avait donc rien d'inconnu pour moi, et je m'y trouvais bientôt à l'aise.

Je ne puis raconter ici par le menu ce qu'étaient à l'époque mes souhaits et mes espoirs. J'avais toutefois le désir de faire honneur à mes parents. Il arriva donc, alors que nous faisons, en 1902, une visite à Amédjofé, au Togo, patrie de notre famille, qu'un jeune instituteur, revenu depuis peu d'un séjour de perfectionnement en Allemagne¹, écrivit une lettre à mes parents à mon sujet. Lorsqu'on m'appela et que l'on m'exposa la demande, je m'en remis à la volonté de mes parents, ayant la certitude que cela était ce que j'avais de mieux à faire. En 1905, je devins donc, avec leur consentement, l'épouse de l'instituteur Kofi Amétowobla, trois ans après le début de sa cour, et lorsque nous avons appris à nous connaître et à nous aimer.

Nous avons habité en premier lieu à Amedjofé. Nous y avons été richement bénis, ayant eu trois fils et quatre filles. Mon mari y était instituteur à l'école supérieure. Plus tard, il fut appelé à être évangéliste. En 1917, nous avons reçu des anciens un appel à Akpafou. C'était en ce temps malheureux où les missionnaires blancs avaient dû, du fait de la guerre, renoncer à leur activité². Mon mari avait donc à faire tout le travail seul : il devait diriger un grand district, et il était en voyage pendant une grande partie de chaque année, de sorte que j'étais seule avec les sept enfants et devais me préoccuper de bien remplir toutes mes tâches. Mais le travail de mon mari était également pénible, d'un côté, parce que les gens étaient dépourvus de toute culture et comprenaient peu ce qu'il désirait leur apporter. Aujourd'hui, on peut aller en un jour d'Akpafou à Warawora³ et en revenir ; alors, l'aller simple exigeait deux jours. Les villages étaient éloignés les uns des autres ; on allait partout à pied, et on perdait ainsi beaucoup de temps. De plus, les yeux de la population n'étaient pas encore ouverts et leur

¹ De 1897 à 1900 (voir chapitre précédent).

² Tous les missionnaires allemands, protestants comme catholiques, avaient d'abord été consignés dans leurs stations par les puissances occupantes, puis expulsés du Togo en plusieurs vagues, à la fin de 1917 et au début de 1918.

³ La plus septentrionale des stations de la mission de Brême, en pays Bouem (à 30 km d'Akpafou).

intelligence était peu développée. Les mères comprenaient peu les soins qu'exigent des enfants, et l'on ne donnait pas non plus aux accouchées les soins nécessaires. L'habitude était ainsi qu'une femme abandonnât son lit quatre jours après la naissance de son enfant et se remette à son travail ; elle attachait l'enfant sur son dos et allait aux champs pour houer. Là, elle posait le petit dans un baquet en bois près d'un feu et abandonnait l'enfant à lui-même pour aller travailler. Il arrivait qu'une mère revenant après plusieurs heures trouvait son enfant mort. Les femmes circulaient dehors avec leur enfant sur le dos par tous les temps, qu'il fit chaud ou qu'il plût à verse, et il m'est arrivé plus d'une fois de voir que, lorsque la mère détachait l'enfant, il était raidi : il était mort. Mon désir d'aider ces femmes et ces mères m'amena à me préoccuper de la médecine et des soins à donner aux malades et à y acquérir, peu à peu, une certaine habileté et de l'expérience. Je me donnais surtout de la peine pour les enfants au sein, pour les femmes enceintes et pour les jeunes mères. Les femmes venaient volontiers chez moi dans leurs embarras, et j'allais leur faire des visites, en essayant de leur donner des conseils, lorsque j'en avais le temps.

A Akpafou, nous avons eu encore un fils et une fille. Comme mon mari était souvent absent, ce sur moi que retombait le souci d'élever nos neuf enfants, et cette tâche a toujours été pour moi une joie. J'ai élevé mes filles comme ma mère m'avait élevée. L'école était la chose principale pour les garçons, mais ils devaient aussi travailler dans la maison et aux champs.

Au début de l'année 1924, mon mari et moi, nous fîmes, avec nos enfants, un voyage au pays Gan pour rendre visite à ma mère. Peu après notre retour, mon mari tomba malade et mourut au bout d'une semaine. Il nous laissait en pays étranger et dans un profond chagrin. Qu'allais-je faire avec mes neuf enfants, et qui s'occuperait d'eux ? Je ne savais même pas où nous devrions rester. Il me vint d'abord la pensée de retourner au pays Gan, auprès de mes frères. Mais je voyais bien qu'alors les enfants y resteraient toujours, et cela ne me plaisait pas, parce que, après tout, mon mari était un Ewé et que les enfants étaient nés et avaient grandi dans son pays. Je me suis donc décidée à me rendre à Gbadjémé¹, car c'était la patrie de mon défunt mari, et ma propre famille était aussi originaire de ce lieu, de sorte que nous y avions encore des parents.

Mon séjour à Gbadjémé ne m'apporta que peines et soucis. Je passai d'une expérience pénible à une autre. Ma fille aînée, Alice, fut mon meilleur appui en ce temps ; elle se tenait avec beaucoup de calme à mes côtés et se chargeait de tout. Elle a beaucoup contribué à ce que j'ai pu élever les enfants, car elle ne se lassait jamais de donner des soins à ses frères et soeurs. Lorsque je me

¹ Juste à côté de la station d'Amédjopé.

souviens aujourd'hui de ce temps-là et de tous les travaux que j'ai dû faire, je ne sais pas ce que je dois en dire. Je ne recevais pour ainsi dire aucun secours de mes parents ; je devais pourvoir moi-même à tout. J'ai préparé un champ et j'y ai planté des patates, dont j'ai houé les jeunes plants, bien que cela ne soit pas un travail de femme, et j'ai dû aussi ramasser moi-même les patates. Je préparais du savon et je le vendais ; je préparais des plats divers : je faisais cuire des galettes et des gâteaux pour les vendre au marché. Je faisais du commerce avec des vêtements, des mouchoirs de tête, du sucre, du tabac, bref avec tout ce qui me tombait sous la main. Ce n'est qu'ainsi que je pus assurer ma vie et celle de mes enfants. Mais il me fallait travailler tous les jours du matin jusqu'au soir. Les aînés de mes enfants m'ont toujours aidée. Combien j'étais heureuse, alors, que ma mère m'eût élevée si simplement que je n'avais honte d'aucune activité.

Cette vie continua ainsi, avec des maladies graves et beaucoup de peines de coeur, jusqu'à ce Dieu lui-même décide de diriger ma vie dans une voie nouvelle. Je ne pourrai jamais oublier ce temps, car j'y ai appris à connaître la différence entre les pensées et les plans des hommes et les intentions de Dieu. Je pensais que je recevais de l'aide quand ma fille aînée Alice a épousé l'instituteur Mathieu Ayim. J'espérais que mon gendre s'attacherait à mes plus jeunes enfants et m'aiderait à les élever. Mais, peu après le mariage, il tomba gravement malade. En deux jours, il était mort. Alors, j'abandonnai presque tout espoir de sortir jamais de ma misère, mais je me suis tue.

Je considérais comme mon devoir principal de bien élever mes enfants, afin qu'ils puissent devenir des personnes convenables et honnêtes. Lorsque leur père vivait, il avait souvent dit : "Il vaudrait mieux qu'un de nos enfants meure plutôt que de rester vivant et devenir un raté, qui en entraîne d'autres dans le malheur." Quelquefois, quand je ne savais pas ce que je devais faire et ce qui serait bien dans tel ou tel cas, je me demandais : "Si mon mari était encore là, qu'aurait-il fait ?" Quand j'avais trouvé une réponse à ma question, je faisais ce qu'il fallait.

Après la mort de mon mari, je n'avais pas l'intention de me remarier. Je ne pensais même pas qu'il pourrait se trouver quelqu'un pour me le proposer. C'est pourquoi, lorsque le pasteur de notre paroisse, Robert S. Kwami¹, qui était aussi le directeur de l'Eglise éwé et qui avait perdu sa femme en 1923, dans de tristes circonstances, me demanda, l'année suivante, si j'étais disposée à être sa compagne de route pour le reste de sa vie, je n'ai pu accepter tout de suite. Après que beaucoup de personnes me l'eussent amicalement conseillé et après avoir réfléchi longuement et profondément à la question, je finis par dire oui.

¹ Déjà rencontré dans la vie de Fritz Gaboussou.

Toutefois, une pensée me donnait de la peine : que faire de mes enfants ? Devais-je les amener dans la maison de mon nouveau mari ? Ces questions étaient d'autant plus compréhensibles et leur examen sérieux s'imposait d'autant plus que mon futur époux lui-même avait beaucoup d'enfants : si je voulais amener aussi les miens, il pourrait en résulter des problèmes. En fait, il n'y eut pas de difficulté, et tout s'arrangea très simplement.

Le mariage fut fixé au 12 février 1925. Le missionnaire Beveridge nous donna la bénédiction. Au cours de la première année, une fillette nous naquit. Ma première belle-mère, Mama Joséphine Otokpi, mourut la même année, quatre ans après la mort de son fils. Ensuite, nous avons eu un fils. L'année 1927 fut particulièrement importante pour moi, car Francis, mon fils aîné, en qui j'avais toujours souhaité voir le successeur de mon mari dans sa carrière, entra à l'école supérieure d'Akropong¹ Aujourd'hui, il est déjà instituteur, attaché à l'école secondaire d'Adméjofé.

Mon mari et moi avons la joie d'avoir vu tous nos enfants devenir adultes. Les fils de mon mari, Benoît, Robert et Théophile, sont instituteurs ; Gottwald est ingénieur des Ponts et chaussées ; Obed est à l'Ecole supérieure de la Gold Coast ; le benjamin, Tom, va encore à l'école. Les filles, Dora et Adeline, ont épousé les instituteurs Kendé et Awounyo ; Mercy est cuisinière chez la femme du missionnaire Fischer ; Edith entrera cette année à l'école secondaire. Quant aux enfants de mon premier mari, Kofi Amétowobla, Alice a épousé un assistant du docteur à Kpalimé ; Francis est instituteur à Amédjofé ; Nicolas est menuisier ; Laetitia a épousé M. Nyakou et Albertine M. Ankou ; Marguerite est institutrice à Kpalimé ; Clarisse est assistante de la dame docteur à Amédjofé, et Alexandre est à l'Ecole supérieur de la Gold Coast.

Bien que j'aie été malade à plusieurs reprises, et que j'aie pas mal de travail dans la maison et avec les enfants, je peux aider mon mari dans quelques-unes de ses occupations. Je donne des conseils aux anciennes de la paroisse, aux femmes et aux jeunes filles, et je leur parle dans des réunions. Je m'occupe aussi des femmes en d'autres manière, et je cherche à leur venir en aide lorsque l'occasion s'en présente. Comme j'aime chanter, j'ai invité les femmes à former une chorale. Au début, elles ne comprenaient pas bien cela, mais peu à peu cela alla mieux, et maintenant cela leur fait plaisir.

¹ L'une des cités des Monts Akwapim, derrière Accra, où la salubrité du climat a attiré précocement de nombreuses institutions missionnaires.

IX

SAMUEL EDWARD KROUNE MQHAYI

poète et journaliste

(Afrique du Sud)

L'intellectuel sud-africain Samuel Mqhayi nous raconte avec beaucoup de sérénité une enfance heureuse et une longue vie épanouie, que n'ont pourtant pas épargnée les deuils et les difficultés, mais qu'animent l'amour de son peuple, les Xhosa (l'ethnie de Nelson Mandela), et la fierté de sa culture. Cette région, à l'est de la province du Cap, a connu précocement la pénétration des influences européennes : conquête britannique dès les années 1820-1840 et surtout missionnaires de diverses dénominations protestantes, qui évangélisent et scolarisent en langue xhosa. Rejeton d'une famille relativement aisée (les troupeaux dont, enfant, il assure la garde en signifient la richesse) et ouverte au monde moderne (le petit garçon dispose chez lui de livres de lecture, même s'il ne les prise guère au premier abord), le jeune Samuel est devenu rapidement l'un des intellectuels reconnus de sa région, écrivain apprécié et linguiste consulté, fier de toutes les valeurs qu'il représente, malgré l'apartheid qui se met progressivement en place à cette époque.

- 1 -

Je commence par une brève description des *Zima*, mon clan paternel, telle que me l'a donnée feu le Révérend Gqamana, qui appartenait lui-même au clan Khouma, et était donc un Tembou¹. Ses ancêtres avaient quitté le domaine des Chesibé au cours d'une partie de chasse et avaient fini par arriver dans le pays des Tembou. Ceux-ci avaient alors des lances de jet primitives en bois, car ils ne connaissent pas encore l'art de fondre le fer. Le chef du pays Tembou était Ntoyi, dont le père était Cedoumé, dont le père était Bomoyi, dont le père était Tembou. Le géant Zima gouvernait pour son neveu Ntoyi, mais il était bien décidé à garder le pouvoir même après la majorité de l'héritier du trône. La tribu vivait dans la crainte du géant, car il était entouré de ses frères et d'autres membres de sa famille. Il y avait beaucoup de mécontentement silencieux et des murmures secrets parmi le peuple.

Lorsque les Tembou virent que les Khouma immigrés avaient de bonnes lances de fer, ils conclurent un accord secret avec eux pour écarter le chef-régent. On passa tout de suite à l'action. Les Tembou firent cadeau d'un boeuf aux

¹ Ethnie voisine (et proche parente) des Xhosa, situés un peu plus à l'intérieur des terres.

Khouma, dont la graisse devait être employée par eux comme sortilège de guerre. Après ces préparatifs, les gens furent d'avis que le moment de frapper était venu. On brassa beaucoup de boisson et l'on y mit des plantes sauvages dont le rôle était d'affaiblir l'ennemi. On éleva de puissants enclos en pierre, à l'intérieur desquels devait avoir lieu le festin de boisson. On envoya au régent une invitation polie à prendre part à une fête en son honneur. Il arriva, entouré de ses frères et de ses conseillers, et s'assit, comme de coutume, au centre de la grande assemblée. On leur offrit des mets et de la boisson dans lesquels on avait mis des médicaments, et l'on vit bientôt les hommes de l'entourage du chef devenir somnolents : ils ne pouvaient plus se lever qu'avec peine, car leur genoux vacillaient. Alors les Tembou se firent signe l'un à l'autre. Les troupes cachées hors de l'enclos se préparèrent, et l'ordre d'attaquer fut donné. Un tumulte éclata, des cris s'élevèrent : "Hihi, hé, hihi, haha, haaa, hiki, hiki, hiki !" Et les lances firent leur oeuvre. Ceux qui parvinrent à s'enfuir en grimpant avec peine par dessus les murs de pierre se dispersèrent à tous les vents. Certains des rescapés du clan Zima trouvèrent un refuge chez les Pondo¹ ou chez les Xhosa.

Parmi les Zima qui abandonnèrent leur pays, se trouvait Chéchégou, un homme de grande taille. On raconte de lui que tout au long voyage du pays Tembou chez les Dangé -une fraction des Xhosa-, il ne regarda pas une seule fois en arrière. Il se fit un enclos (ou kraal) dans ce qui est aujourd'hui le district de Victoria oriental². Beaucoup de ceux de sa parenté vinrent s'y joindre à lui, de sorte qu'il s'y forma une colonie importante.

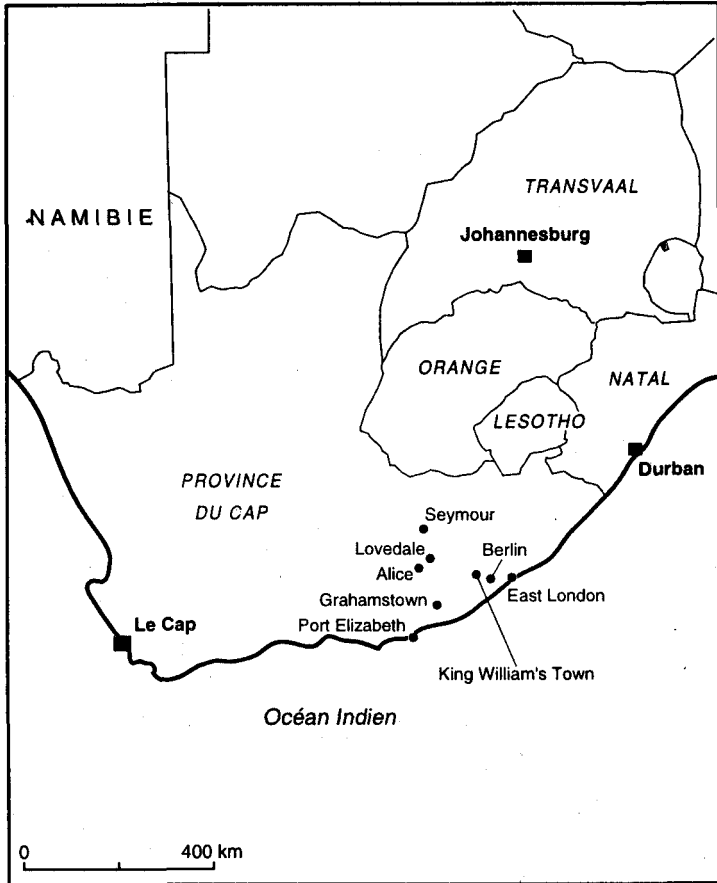
Parmi les Xhosa, rien ne contribuait plus à faire honorer un homme que le fait que, grâce à lui, des émigrants étrangers étaient venus se rattacher à la tribu. Les tribus avaient besoin de guerriers : il régnait donc un concours d'enrôlement très ardent. Or, Chéchégou, père de Mqhayi, avait pu accueillir chez lui un groupe d'hommes qui se trouvaient par lui affiliés à la tribu, et cela lui donnait une situation définitive en sa patrie d'adoption, bien qu'il fût lui-même un immigré.

En ces temps, la terre ne pouvait jamais être vendue : elle appartenait à la tribu et au chef. Si un étranger désirait s'installer, on lui demandait où il avait l'intention de construire son kraal, et l'on mettait les voisins au courant de la chose, car il fallait leur consentement. On exigeait de lui qu'il assistât à toutes les réunions sur la "grande place" et qu'il fît au chef les dons qui lui seraient imposés.

¹ Autres voisins et parents des Xhosa, vivant au sud de l'ex-"bantoustan" du Transkei.

² Région de Port Elizabeth.

CARTE N°9 : L'AFRIQUE DU SUD XHOSA



La partie du pays que l'on appelle aujourd'hui Chéchégou avait peu de terres convenables pour des champs, mais le gibier y était abondant, et il y avait de bons pâturages. Le maïs, le mil et les légumes étaient la nourriture principale des femmes et des enfants, tandis que les hommes se nourrissaient surtout de lait.

Mqhayi, le fils de Chéchégou, jouissait, grâce à la situation respectée de son père, de l'estime générale. Comme son père, il était de belle taille, et il était célèbre comme chanteur et comme danseur.

Je dois mentionner ici une mauvaise action dont les Zima se rendirent coupables envers un clan voisin. Un Zima nommé Guinya était connu pour sa force physique extraordinaire. Il était riche mais avare, et de ce fait impopulaire. Il était aussi négligent en ce qui concernait la fréquentation des assemblées convoquées par le chef et le paiement de ses dons à la "grande place". Ses amis conclurent qu'il était une honte pour la tribu et prirent conseil sur ce qu'il y avait à faire. Un jour, quelques hommes vinrent donc lui rendre visite à son kraal, alors qu'il était en train de traire. Il se rendit compte tout de suite qu'ils ne venait pas avec des intentions pacifiques, car bien qu'ils fissent semblant de demander du tabac, il ne pouvait pas ne pas surprendre leurs chuchotements secrets. Ils lui tombèrent dessus tout à coup. Il se défendit désespérément et toute la place fut aspergée de sang. Grâce à leur nombre, les agresseurs s'en rendirent maîtres et l'achevèrent. Les meurtriers reçurent un blâme sévère de la "grande place"¹. On leur imposa une amende parce qu'ils avaient agi sans que leur chef Mqhayi eût été averti. Mais il furent encore atteints par un autre châtiment : ils eurent à livrer combat aux troupes anglaises, et aucun d'eux n'en réchappa. Ceci fit une impression profonde sur toute la tribu, car il fut admis par tous que c'était en expiation pour le sang de Guinya.

Peu après cela, Mqhayi fut appelé à la cour par le chef supérieur Gaïka, ce qui était un grand honneur pour lui, car il se trouvait ainsi être un conseiller à la "grande place". Mais, au bout de peu de temps, il tomba en disgrâce. Un jour, une fête de danse avait été organisée à Baloura, près de Chéchégou, à laquelle Gaïka assista avec sa propre société de danseurs de la cour. Toutefois, son arrivée ne provoqua pas l'admiration et l'enthousiasme habituels. Les Dangué, les gens de Mqhayi, s'étaient réunis en grand nombre. Les danseurs dansaient avec beaucoup d'entrain et chantaient leurs chants d'éloge à l'adresse d'un géant qui était au milieu d'eux et qui ne s'était joint à leur groupe que depuis peu de temps. Le chef suprême eut l'impression qu'il jouait un rôle un peu pitoyable, et que ses gens, quelque imposants qu'ils fussent, ne pourraient faire concurrence à ce géant dangué : celui-ci était le héros du jour. Mqhayi, aussi, dansait joyeusement sans

¹ Lieu de rassemblement des principaux notables, où se prennent collectivement les décisions.

se soucier beaucoup de son chef. Cela fâcha Gaïka ; il fit des reproches à Mqhayi de ce qu'il ne l'avait pas prévenu de l'arrivée de l'étranger et le priva de sa place à la cour. Mqhayi reçut cependant en dédommagement un grand nombre de boeufs.

Mqhayi s'établit à Yadou, près de Seymour. Il y mourut l'année de la guerre de Hintsá (1835)¹, dans un combat contre les Anglais. On dit qu'il était tout seul au moment de mourir, ses vêtements troués par les balles, son fils Krouné n'ayant pu qu'avec peine s'en tirer vivant.

- 2 -

Krouné, Nzanzana et Pekou étaient les trois fils de Mqhayi. Pekou était encore très jeune lorsque son père mourut ; il retourna avec sa mère chez les parents de celle-ci, dans la tribu Ndamblé. Lorsqu'il fut grand, il refusa de quitter les Ndamblé pour se revenir dans la tribu de son père. Mais à la suite de la grande famine de 1857², sa famille maternelle fut anéantie. Il fut arrêté comme apatride par l'administration anglaise et déporté au Cap. Toutefois, il put s'échapper et s'installa finalement dans son ancienne patrie, à Emgwali, chez Gaïka, où il mourut en 1904. Nzanzana parvint à une situation plus en vue. Il fut nommé sous-chef par l'Administration, ancien de l'église presbytérienne et conseiller à la "grande place" des Xhosa. Sa richesse en bétail était considérable, et il gagna beaucoup d'argent comme entrepreneur de transports. De plus, c'était un guerrier courageux, et il prit part avec son chef aux combats de 1877³.

Krouné est le fils par le nom duquel jurent les femmes du clan Zima. En tant qu'aîné, la surveillance de ses frères et soeurs lui revint à la mort de son père. Magoma, le fils de sa femme principale, succéda à Gaïka. Lorsque le fils de ce dernier, Kona, fut initié, Krouné fut désigné comme son parrain, ce qui était une grande marque d'estime. Plus tard, il s'établit à Lovedale⁴ et devint chrétien. Les chrétiens avaient alors beaucoup de difficultés, car on les accusait d'être infidèles envers le peuple, mais Krouné prit courageusement parti pour eux.

Ziwani fut le fils unique de Krouné. Il alla à l'école et devint évangéliste. Il était grand, comme ses ancêtres, et bien fait de corps. Il fit de grands voyages dans sa jeunesse avec les chars à boeuf de son oncle. Il savait

¹ L'une des nombreuses "guerres cafres" qui opposèrent tout au long du XIX^e siècle les conquérants britanniques aux peuples du littoral oriental de la province du Cap.

² En 1856-57, les chefs religieux des Xhosa les persuadèrent que, pour faire partir les Anglais, ils devaient détruire en totalité leurs troupeaux et leurs réserves alimentaires. Le seul résultat fut une famine dévastatrice.

³ Dernière campagne de conquête anglaise pour mettre la main sur toute la région, jusqu'au Natal.

⁴ Importante mission de l'Eglise presbytérienne écossaise (depuis 1844), près de la ville d'Alice, en pays Pondo. C'est l'une des rares écoles secondaires ouvertes aux Noirs.

toutes les langues de l'Afrique du Sud, et il était respecté partout pour son désintéressement, sa patience et sa maîtrise de soi. Sa femme lui enfanta quatre filles. Il arriva à l'âge de 90 ans, sans avoir besoin de lunettes, sans devenir sourd ni perdre une seule dent. Il mourut en 1920 à Grahamstown, où il était un pilier de la paroisse et l'orgueil de celle-ci : un grand prédicateur et un beau chanteur.

- 3 -

Moi, Samuel, l'auteur de ce mémoire et fils de Ziواني, je naquis le 1er décembre 1875, dans la vallée de Choumié, près de l'ancienne station missionnaire de Gqoumahache. On raconte que, lorsque les femmes qui houaient aux champs entendirent que l'heure de leur soeur était venue, elles jetèrent leur houes et coururent au village en poussant des cris de joies.

Qu'est ce tumulte parmi les hommes et les femmes ?
D'où vient cette jubilation comme si c'était une fête ?
La femme de Ziواني a enfanté, le village est plein de joie.

Les chevaux galopent partout dans notre village de Gqoumahache.
On jette bas les houes, lorsqu'on entend la nouvelle,
La femme de Ziواني a enfanté, a mis au monde un brave.

Devons-nous être heureux ou en souci, nous réjouir ou espérer timidement ?
Nous avons souvent aidé des mères qui enfantaient filles et fils.
Aujourd'hui la mère est Nomenté, quel soin a-t-elle pris cet enfant ?

Nous voulons nous réjouir avec elle, comme nous avons pleuré avec elle.
Ses prières ont été entendues, ses soupirs ont été accueillis.
Elle a enfanté un fils et elle dit : il en vaut dix pour moi.

Nous prions pour le garçon et nous remercions le Créateur.
Puisse-t-Il par sa bienveillance garder l'enfant des choses qui heurtent,
Qui pressent sur lui de toutes parts, pour empêcher sa croissance.

Des guerres et des fêtes de boisson bruyantes, et aussi de la pauvreté et de la faim,
Qu'il n'ait jamais envie de gain mal-acquis, jusqu'au temps où sa peau se ride.

Oui, nous espérons qu'il nous restera. Nous demandons pour lui
tous les dons,
Ceux du ciel et aussi ceux de la terre, oui, ceux des profondeurs de
la terre.
Puisse-t-il devenir une bénédiction pour le monde et une force pour
notre peuple !

Mon père me donna le nom de Samuel, mais j'avais en plus divers
noms xhosa. Un de ceux-ci fut Loliwé¹ parce que j'étais né l'année où le premier
chemin de fer arriva dans notre pays. Ma mère m'appelait volontiers Nrhéké, ce
qui signifie "Lèvre relâchée". Je suis heureux que ce nom ne me soit pas resté.

A l'âge de six ans, je fus envoyé à une école située à une heure et demie
environ de chez nous. J'avais d'abord une institutrice. Son successeur fut Joseph
Fondini, un homme qui avait des dons variés. Il avait été auparavant à East
London² et essayait d'introduire dans l'école les manières de la ville. Nous avons
eu plusieurs prix à une fête scolaire à laquelle participaient toutes les écoles du
district, et l'instituteur reçut aussi un prix pour lui-même. Il fut tellement
enthousiasmé de ce résultat qu'il nous donna à tous des noms nouveaux. Je reçus
le nom d'Edward, de sorte que je m'appelle maintenant Samuel Edward Krouné
Mqhayi. Après cet instituteur, que tous les parents estimaient beaucoup, et avec
lequel le nombre des élèves augmentait constamment, nous avons eu comme
instituteur Tséwou Mbilini. Sa charge fut rendue difficile par le fait qu'il
succédait à un homme aussi doué que Fondini et qu'il enseignait dans son propre
pays et, de ce fait, ne pouvait s'imposer. Il aimait la langue xhosa et chercha dès
lors à éveiller en moi la compréhension de ses beautés.

- 4 -

On m'a raconté que, comme petit garçon, je préférais être seul, même
pour jouer. Plus tard aussi, j'avais peu de camarades de jeux et j'en changeais
souvent. Cela venait de ce que j'étais le seul garçon à la maison et que j'avais
donc à jouer toujours seul, ce qui a eu comme avantage que je ne me suis habitué
ni à fumer ni à boire de l'alcool. Lorsque j'avais du temps, par ci par là, je
pouvais passer toute la journée à jouer près de l'enclos du bétail. Mes jouets
étaient des bâtons fourchus : le bâton était un boeuf et la fourche les cornes.
J'attachais deux "boeufs" ensemble et je les attelais à un bâton qui était ma
charrue, et je labourais avec cela la bouse séchée de l'enclos. Ou bien encore, un

¹ Loliwé est la prononciation indigène de l'anglais *railway*, "chemin de fer". (Note de Westermann)

² Chef-lieu de la région, fondé en 1848.

bâton était le cheval que je montais. J'allais au trot, au galop, je faisais des sauts de côté, jusqu'à ce que je fusse affamé et fatigué. J'avais alors un ami, Georges Mali. Ensemble, nous attelions deux chats devant des buissons que nous allions chercher dans la brousse et avec lesquels nous faisons une haie pour le bétail ; nous faisons des vaches en argile, ou, si cela prenait trop de temps, nous prenions des fruits comme vaches. Nous avons l'habitude de parler comme des hommes. Si l'un disait : "Par Georges, en voilà assez d'atteler les chats", l'autre répondait: "Par Samuel, tu as raison."

Un jour, une jument avait mis bas dans notre écurie. Les hommes ont trait la jument pour voir si elle avait assez de lait. J'avais regardé et lorsque, le lendemain, j'ai rencontré mon ami, je lui ai crié : "Par Georges, sais-tu que l'on peut traire cette jument ? Viens, nous allons essayer." Sans dire un mot, Georges entra dans la maison et en revint avec un petit gobelet en étain. Il alla tout droit vers la jument et pendant que je lui tenais la tête, Georges commença à traire. Il avait à peine touché le pis que la bête se dressa et le lança d'une ruade contre le mur. Qu'ai-je fait ? J'ai couru d'une case à l'autre pour me cacher, sans me soucier de Georges. Lorsque le père de Georges me rencontra peu après, il me donna une volée de coups de bâton et grogna : "Allons, va-t-en d'ici ! C'est toi qui as incité Georges à le faire, n'est-ce pas ?" Georges n'avait pas été gravement blessé, heureusement, mais l'accident eut une autre suite : mon oncle Foukou avait un petit cheval gris sur lequel il nous laissait monter le soir. Dorénavant, c'était fini.

Un jour, alors que nous étions en train de jouer, Jimmy, le frère aîné de Georges, nous cria : "Venez, les garçons, je vais vous emmener avec moi à l'école." Il nous porta à tour de rôle à califourchon sur son dos, et nous fîmes ainsi le chemin d'une heure et demie. Les enfants de l'école regardaient ébahis lorsque nous arrivâmes, couverts de boue, alors que la première récréation était déjà commencée. L'instituteur nous plaça dans la dernière classe. Ce fut un grand événement pour nous d'être autorisés à nous asseoir sur le banc et à regarder l'instituteur écrire sur le tableau noir. J'arrivai bientôt à une meilleure place, car mes soeurs m'avaient déjà donné des leçons à la maison. On m'avait acheté pour cela un abécédaire xhosa, et j'en avais fait connaissance avec le concours constant du bâton. En gardant le bétail, j'avais aussi l'abécédaire avec moi ; mes frères se chargeaient alors de l'enseignement, également avec le bâton. Un jour, c'en fut trop pour moi. "Sais-tu ce qui est la cause de tous mes coups ?", m'écriai-je un jour à Georges. Je sortis le livre, nous le prîmes chacun d'une main et avec nos forces combinées nous arrachâmes une page après l'autre. Le vent emporta les feuilles. Un garçon plus âgé les trouva, et nous avouâmes franchement notre

acte. Mais on acheta tout de suite un autre livre, alors que moi j'avais cru que c'en était fini avec les livres et les coups de bâton...

Ma mère étant morte tôt, je fus élevé par mes soeurs. Un matin, en automne, je les vis aller aux champs avec une marmite. Or, j'avais souvent vu que toutes les bonnes choses telles les courges, les melons et la canne à sucre venaient des champs : mes soeurs devaient sûrement, ce jour-là, vouloir en faire cuire aux champs. Je courus donc derrière elles. Mon père, qui était occupé à bâtir une case avec d'autres hommes, me rappela. Mais au bout d'un moment, je repris en cachette le chemin. Les hommes me suivaient des yeux. Ils virent que je m'étais arrêté tout à coup, et que je revenais lentement, à reculons. Ils devinèrent que quelque chose m'était arrivé. Mon père accourut : il y avait un serpent cracheur au milieu du chemin, qui ne me laissait pas passer et qui, au contraire, s'avançait lentement pour m'attaquer. Mon père frappa le serpent à mort et s'en prit ensuite à moi. Cette fois, j'avais vraiment mérité mes coups.

Les gens avaient fait une digue dans la vallée près de notre village, pour avoir de l'eau pendant la période sèche. Après les premières pluies, il y avait beaucoup d'eau ; les gens regardaient cette richesse avec plaisir, et quelques-uns y firent de la natation. L'après-midi, lorsque nous gardions les moutons, je demandai à mon ami Languéni et à son frère Paul : "Avez-vous vu comme le lac est plein ? On peut y nager." Aussitôt nous voilà partis, et dans l'eau. Le plus jeune d'entre nous s'éloignait toujours plus de la rive et riait de notre inquiétude. Tout à coup, il fit un faux-pas, coula et revint à la surface au milieu du lac. Son frère Languéni se précipita à son secours, mais se trouva lui-même en danger. Revenu vers la rive, il courut au village, criant à tue-tête : "Paul s'est noyé." Les gens se précipitèrent vers le lac, le grand-père du garçon se jeta à l'eau et put le ramener vivant à la berge. Languéni fut battu. Moi, je m'étais esquivé à temps et je regardais, caché dans les buissons, ce qui se passait. Lorsque mon oncle Foukou me trouva, il me cria d'un ton menaçant : "Je suis sûr que toi aussi, tu mériterais une volée." A partir de ce moment, les gens n'aimaient plus me voir jouer avec leurs enfants.

Quand j'avais neuf ans, mon père émigra, à cause d'une famine, à Kentane, dans le Tránskei, au pays dit Gcaléka. Nous nous établîmes près du grand kraal de Nzanzana, qui était le sous-chef de cette région. Là aussi, les temps étaient difficiles ; les gens se nourrissaient de racines d'arbres. Des vols de grains et de bétail étaient fréquents, et il y avait presque chaque jour des cambriolages de

boutiques et de greniers. Le bétail souffrait de tiques et d'autres maladies. Cependant, l'année suivante, nous avons eu des pluies abondantes et une bonne récolte.

Je vivais ici, au milieu de la tribu, et j'appris à connaître la vie réelle des Xhosa. Nous, les garçons, nous écoutions avec plaisir les palabres à la cour du chef. En tant que parents du chef, nous avons le droit d'y entrer sans encombre. Lorsque nous voyions approcher un homme qui s'écriait : "Je porte plainte", nous lui criions déjà de loin : "Dis toujours." Lorsqu'il exposait son affaire aux conseillers qui se trouvaient là et que ceux-ci le pressaient de questions, il devenait souvent si peu certain qu'il préférerait faire un accord avec son adversaire, plutôt que de soumettre l'affaire au tribunal régulier¹. Ce sont de telles expériences qui m'ont fourni la matière de mon conte : *Le procès des jumeaux*². J'allais de nouveau à l'école, toutefois de manière irrégulière, car, en même temps, je devais garder le bétail. Je lisais tous les livres qui me tombaient entre les mains et chaque journal que je trouvais emporté par le vent, que ce fût en anglais ou en xhosa.

En 1882, arriva chez nous un nouveau fonctionnaire anglais pour s'occuper tout spécialement des "gens d'école" (indigènes ayant acquis de l'instruction). Il proposa à l'Administration d'organiser pour eux des lieux particuliers où chaque habitant aurait une petite ferme, de la place pour un verger et pourrait avoir un troupeau suffisant et se bâtir un pigeonnier ; on devait y faire une école et, peu à peu, la cité deviendrait autonome. Ce projet ne put être exécuté tout simplement parce que les nôtres firent preuve de trop peu de compréhension et d'intérêt à son égard. Moi, je me plaisais souvent, tout en gardant le bétail, à penser où j'établirai ma maison, où je creuserai les fossés, où je planterai le verger et comment je ferai un maison à mon goût - et tout cela alors que je n'avais même pas encore une chemise sur le dos...

En gardant le bétail, nous étions constamment avec des garçons païens. On m'y témoignait du respect parce que j'appartenais à la cour du chef et parce que je savais bien manier mon bâton de combat, ce qui signifie beaucoup chez les garçons xhosa. Les samedis, enveloppé de ma peau de mouton et armé de deux bâtons, j'allais assister à leurs danses. Toute la nuit, j'y restais à regarder. Dès qu'il faisait jour, des garçons d'un village voisin arrivaient et nous engageaient à un combat au bâton. Nous appelions cela jouer, mais assez souvent il y eut bien des blessures béantes à la tête ou au corps. Mais je ne prenais pas part aux expéditions des gamins lorsqu'ils tuaient des poules avec leurs bâtons, qu'ils

¹ Ce qui reste vrai dans l'Afrique du Sud actuelle.

² Ce livre compte comme un des meilleurs écrits en xhosa et a été vendu à des milliers d'exemplaires. (Note de Westermann)

volaient du maïs dans les champs et tourmentaient les gens de diverses manières. De ce fait, je n'étais pas tenu pour un garçon complet, et l'on ne tenait pas à faire paître le bétail avec moi. Cela me convenait, car je m'efforçais toujours de trouver le meilleur pâturage et de recueillir ainsi l'approbation de mon oncle, lorsqu'il voyait que mes vaches étaient beaucoup plus grasses que celles des autres gamins. Peu à peu, il me laissa tout le soin du bétail, et cela eut pour conséquence que les femmes du kraal ne devaient plus me donner de corvées à faire, ce qui fut un grand allègement pour moi. Mes soeurs n'étaient pas contentes de moi parce que, à la suite des contacts avec les enfants païens, je devenais trop indépendant, et cela augmenta lorsque mon père déménagea pour aller à Grahamstown.

Cela me faisait beaucoup de chagrin de n'avoir pas reçu une instruction suivie. On faisait toujours des projets pour m'envoyer à tel ou tel établissement, mais ils ne se réalisaient jamais. Lorsque l'oncle Nzanzana mourut, ma soeur aînée arriva un jour avec son mari pour m'emmener, en vertu d'un ordre de mon père. La famille de l'oncle ne voulait pas me laisser aller. J'étais dans la brousse avec le bétail, lorsque deux de mes soeurs me dirent que mon père me faisait appeler. Je mis ma peau de mouton, je pris mes deux bâtons à la main, je laissai le troupeau sans surveillance, et j'accompagnai mes soeurs au kraal principal, bien décidé à ne pas laisser échapper cette occasion. On ne souleva aucune objection, car tous voyaient que cela ne servirait à rien.

- 6 -

Le 15 avril 1891, nous quittâmes les lieux qui avaient été ma demeure depuis six ans. Au début, le voyage ne fut pas agréable : on refusa de nous héberger pour la nuit dans deux kraals ; dans le troisième, on ne nous accueillit qu'à contrecœur et de façon peu aimable. Quand, le lendemain matin, nous voulûmes partir, la pipe de mon oncle avait disparu, et il ne voulut pas s'en aller sans elle. Après beaucoup de recherches et de pourparlers, on la retrouva chez deux gamins qui avaient partagé notre chambre. A King William's Town, on m'acheta un pantalon et un veston et, le lendemain, nous arrivâmes à Lovedale, où je devais aller à l'école. C'était un samedi. Le lundi, pour la première fois de ma vie, je revêtis mon pantalon et mon veston : jusque-là, je n'avais porté qu'une chemise ou une peau de mouton ou, parfois, un vieux vêtement hors d'usage.

Je trouvai un logis chez ma soeur et son mari et je devais à nouveau, dans mes heures libres, garder le bétail et traire les vaches, ainsi qu'aider à labourer au temps des semailles. Mes camarades d'école étaient plus grands que moi. Au début, je les prenais pour des hommes, mais je constatai bientôt que,

par leurs habitudes, ce n'étaient que des gosses. Ils aimaient par-dessus tout pousser les plus jeunes à se battre, ôter la nourriture du feu lorsqu'une jeune fille faisait la cuisine, faire partir un enfant occupé à traire une vache pour se traire le lait dans la bouche... S'ils voyaient un chien ou un chat rôder aux alentours, ils lui faisaient la chasse et le frappaient à mort s'ils le pouvaient. Il leur arrivait même d'assaillir des étrangers à la nuit tombante ; ils les volaient et se sauvaient en courant. Il m'accueillirent vite dans leur groupe, car j'étais bon au combat au bâton et je pouvais donc leur être utile. Toutefois, je ne prenais pas part à leurs escapades nocturnes les plus graves.

J'avais beaucoup à lutter, surtout dans les classes supérieures. Pour gagner mon entretien, je travaillais trois heures par jour pour l'école, à raison de un penny par heure et le samedi pour un shilling et demi. Nous devions nettoyer les chemins, creuser le sol pour avoir des cailloux et les étaler sur les chemins, sarcler les haies d'aloès. Pendant les vacances, j'allais à East London, où j'acceptais n'importe quelle occupation qui se présentait.

Au début de l'année 1894, je m'agitai et je commençai à manquer l'école. Je ne pouvais plus tenir en un lieu : j'étais tantôt ici, tantôt là. La raison en était que mes camarades d'âge se préparaient à l'initiation des jeunes gens, et j'étais bien décidé à ne pas rester en arrière. Je savais combien la circoncision était haïe des missionnaires, mais je n'eus pas un instant d'hésitation : j'aimais mieux me faire renvoyer par eux que de renoncer à devenir un homme. Je voyais bien que je ne pourrais pas faire quelque chose pour mon peuple si je n'étais pas devenu un homme comme eux. Enfin, le 6 mars 1894, la lance fit son oeuvre (je fus circoncis). Lorsque la lance a fait sa coupe, il faut dire sur l'ordre du circonciseur : "Je suis un homme." Je le fis, et je parvins ainsi au calme. Nous étions vingt-cinq à prendre part à l'initiation, mais dix ne venaient que la nuit, par crainte des missionnaires ; le jour, ils circulaient comme des innocents.

J'avais alors abandonné tout espoir de pouvoir continuer à fréquenter l'école, car j'étais certain que les professeurs me renverraient dès mon retour à l'institution. Cependant, je trouvai une occupation auprès d'un des maîtres. Plus tard, on me pardonna, et l'on m'admit de nouveau.

- 7 -

Mes soeurs m'avaient toujours exhorté à me soucier davantage de l'Evangile et à me rattacher à une paroisse. Mais je savais bien que, si je faisais cela, je m'oterais toute possibilité d'aller à l'école de la circoncision et je tenais à cela par-dessus tout. Je m'endurcis donc et je ne laissai voir à personne qu'en mon

for intérieur, j'étais saisi par "la Parole". Lorsqu'à l'âge de sept ans, j'allais à ma première école, nous passâmes une fois devant des buissons épais. Je vis, tout à coup, un groupe de gens y pénétrer et j'entendis qu'on y parlait tout bas. Une de mes soeurs me dit : "Ils prient ; vas-y et prie." J'allai donc derrière le buisson, je me mis à genoux et je dis : "Toi, divin Jésus", mais je ne pus en dire davantage. Entre-temps, les autres gens avaient fini et, à mon grand soulagement, nous sommes rentrés chez nous. Le lendemain, j'y étais de nouveau ; je dis le Notre Père et j'ajoutai de moi-même quelques mots. Cette réunion devint une habitude quotidienne par le froid et par la chaleur, par la pluie et par le soleil. Aujourd'hui encore, je ne passe pas volontiers par un endroit où il y a beaucoup de buissons sans m'agenouiller pour prier.

Donc, dès lors que j'avais été admis à nouveau à l'école, après ma circoncision, je ne vis plus aucun empêchement à accepter "la Parole". L'occasion s'en présenta lorsqu'il y eut des "réunions de réveil" dans le village près de Lovedale. Celles-ci furent tenues pendant une semaine, dans différentes demeures à tour de rôle. Un évangéliste (indigène) y assistait, ainsi que plusieurs des aînés des étudiants de Lovedale. Dans ces réunions, ce qui ne nous plaisait pas à nous, les Xhosa, et qui restait toujours une chose pénible pour nous, c'était que certains évangélistes exigeaient qu'on pleurât en se convertissant et que l'on se lamentât de ses péchés. Nous ne comprenions pas cela, et nous préférons rester silencieux en un tel moment. Un autre point qui surprenait était l'insistance avec laquelle on demandait si l'on avait eu des visions ou d'autres expériences particulières. Un des soirs, je suis allé à la réunion bien décidé à rester pour la réunion postérieure. Je suis donc resté alors que les autres personnes partaient. Le prédicateur vint à moi et me demanda si je voulais me donner à Dieu. "Oui, je le veux", fut ma réponse. Il me prit donc par la main et me conduisit en avant ; en effet, jusqu'ici j'avais été assis en arrière, près de la porte. Après quelque temps, je fus reçu comme paroissien ; ce fut un grand jour pour moi.

Mon séjour à Lovedale m'avait donné l'occasion -qui fut la bienvenue- d'entrer en rapport avec des membres de ma parenté. J'y fis la connaissance pour la première fois de mon grand-père Krouné, car il demeurait tout près, dans la vallée de Choumié. Il mourut en 1895, à l'âge de 95 ans. Je faisais aussi des visites à mon père à Grahamstown, ainsi qu'à plusieurs parents qui étaient évangélistes. Ces voyages à pied me fournirent les premières bases de mon livre *Don Yadou*. J'eus pour la première fois, dans la petite ville d'Alice, un aperçu des difficultés entre les Blancs et les Noirs : du bétail d'indigènes fut réquisitionné parce qu'il y en avait trop sur les pâturages collectifs. En arrivant à Lovedale, cela m'avait plu de trouver que les enfants blancs et noirs allaient ensemble en classe, car ces enfants européens, ayant à vivre plus tard dans les territoires indigènes

comme fonctionnaires, prédicateurs ou commerçants, seront alors à même de mieux comprendre les Noirs.

A cette époque, un indigène nommé Bokwé avait été en Ecosse et y avait reçu une somme d'argent considérable pour bâtir une église. Mais, à son retour, il y eut des avis différents sur l'emploi de l'argent. Il quitta sa paroisse et fonda une église à lui, indépendante des Blancs¹. D'autres séparations suivirent : premiers indices de la séparation devenue toujours plus accentuée depuis entre les Blancs et les Noirs sur le terrain politique comme sous d'autres rapports².

- 8 -

Lorsque je quittai l'école de Lovedale, je pris une place d'instituteur à East London, et j'y fus aussi secrétaire de la société de tir et de garde. Toutefois, je ne me sentais pas une vocation d'instituteur et je quittai peu après ce poste. Le chef Oumhala avait fondé, en 1897, un journal xhosa : *Izwi Labantu (La voix du peuple)*. Je lui envoyai deux de mes poèmes, qui furent publiés sans mon nom, et je collaborai alors souvent au journal, jusqu'à ce que j'en devienne finalement l'un des éditeurs. J'avais toujours aimé les poésies : enfant, je chantais des éloges que j'avais composés en l'honneur de mes vaches, de mes chiens et de mes camarades. Les vers me venaient tout seuls, et ils plaisaient aux gens.

Vers cette époque, nous nous donnions beaucoup de peine pour organiser notre peuple et en faire une unité politique ; mais nous avons fait l'expérience qu'il n'y a rien de plus difficile que cela. Même la dureté de certaines municipalités³ ne parvenait pas à faire oublier aux indigènes leurs querelles et leurs petites jalousies. Les missionnaires européens perdirent leur confiance en nous lorsqu'ils virent les divisions religieuses perpétuelles, et l'Administration nous semblait opposer une tribu à l'autre pour mieux pouvoir nous dominer. Notre désunion permanente fait de nous une proie facile pour ceux qui sont contre nous. Beaucoup d'entre nous, poussés par la pauvreté, deviennent traîtres à notre peuple, car nos salaires sont minimes et les produits du sol sont à bas prix. Nous avons souvent à lutter contre les municipalités pour faire reconnaître nos droits et pour avoir notre part dans les institutions municipales.

Au bout de quelque temps j'ai abandonné la direction de *Izwi Labantu*, et je suis retourné à Kentane, mais cette fois à la "grande place". Kona y demeurait ; il était le fils aîné de Magoma, qui avait été le chef de mon grand-père. Les chefs

¹ Pratique qui n'a cessé de se développer depuis.

² L'apartheid légal (qui atteindra sa plénitude entre 1948 et 1990) commence à se mettre en place.

³ Dominées par les Blancs.

xhosa s'étaient souvent plaints de ce que les fils des familles nobles qui avaient fait des études ne s'occupaient pas d'eux ; je fus donc accueilli très cordialement. Cependant, lorsque Kona mourut et que je reçus un appel pressant de reprendre la direction de *Izwi Labantu*, je laissai Kentane de nouveau. Malgré tous nos efforts, le journal a dû cesser de paraître, du fait du manque d'argent et de l'absence d'unité chez les personnalités responsables. Je redevins instituteur à East London.

I. T. Jabavou, l'éditeur de *Imvo*, m'avait souvent prié de devenir l'un des dirigeants de son journal. Après quelques hésitations, j'entrepris ce travail. Là encore, l'unique difficulté était le manque d'argent : nous devons faire nous-mêmes certains travaux manuels tels que le pliage et l'expédition des numéros, et bien que le journal se fût fait beaucoup d'amis, il ne parvenait pas à être vraiment bien lancé. La diffusion restait limitée et suffisait à peine à couvrir les frais. Après la mort du fondateur, ses fils ont continué l'oeuvre, mais j'ai trouvé que ce ne serait pas bien de rester à la charge de l'entreprise, et je me suis retiré en promettant de collaborer encore si nécessaire. Je redevins instituteur.

Depuis cette époque, j'ai souvent travaillé avec Monsieur W. G. Bennie, qui avait été chargé de la fonction nouvellement créée d'inspecteur général de l'éducation des indigènes. Le grand-père de M. Bennie avait été le fondateur de la littérature xhosa, et le petit-fils a toujours témoigné d'un très grand intérêt pour ce qui regardait le développement et la culture des indigènes. La langue menaçait de devenir déréglée ; chacun écrivait comme bon lui semblait, s'appuyant sur le principe : "Si l'on me comprend, tout le reste m'est égal." Nous nous sommes préoccupés tous les deux de fixer l'orthographe et de poser des règles de grammaire, comme aussi de veiller à l'emploi correct des mots. Nous avons aussi travaillé ensemble à des traductions.

J'ai publié mon livre *Le procès des jumeaux* à cette époque. Je n'y avais jamais attaché grande valeur, et le manuscrit était resté longtemps sans voir le jour. Je fus d'autant plus étonné que ce livre ait du succès aussi bien auprès des Noirs qu'auprès des Blancs qui savaient le xhosa. Il fut introduit dans les écoles comme livre de lecture. J'écrivis aussi une série d'articles et de poèmes pour les journaux. Cela m'a toujours fait un plaisir particulier d'aider les jeunes gens qui ont un penchant vers la littérature.

En 1922, on me demanda de revenir à Lovedale comme professeur et écrivain. Malgré quelques doutes, j'acceptai l'invitation, mais je constatai bientôt que je n'étais pas à ma juste place. On n'était pas d'accord avec ma conception de l'histoire des Xhosa et avec d'autres choses. Je quittai donc à nouveau ces lieux mais, heureusement, il ne s'en est suivi aucune brouille permanente entre Lovedale et moi : nous entretenons toujours des rapports amicaux. M. Bennie a

beaucoup contribué à cela, lui que je considère comme un frère aîné, et qui sait comment me faire voir amicalement mes fautes lorsque je suis en danger de nuire à mes propres intérêts par mon entêtement et mon orgueil de Xhosa.

- 9 -

Aujourd'hui, j'habite la petite ville de Ntabozouko, qui appartient à la tribu des Ndahambé. J'y avais depuis longtemps un logis que j'entretenais et qui était entièrement libre de dettes. Quand je l'ai vu complètement encerclé par les maisons voisines, j'ai demandé à la municipalité un autre site, plus ouvert, que je pourrais entourer d'une haie pour y planter des arbres et y faire pousser des légumes d'hiver et d'été. Je voulais montrer aux gens comment on peut tirer de la terre ce qu'il faut pour vivre. Mon projet plut aux autorités, et on m'accorda seize acres¹ sur le mont Tilana. J'ai donné un nouveau nom à cette colline : je l'ai appelée *Ntabo-zouko*, "Mont de beauté". J'y demeure depuis dix ans, mais mes moyens modestes ne m'ont pas encore permis de réaliser toutes mes bonnes intentions. J'ai eu d'abord à pourvoir à l'éducation de mes enfants. J'espère qu'ils pourront m'aider par la suite, mais ils viennent de quitter l'école et de commencer à travailler pour eux-mêmes. D'autre part, je suis le chef de notre famille, ce qui signifie, chez nous Xhosa, que tout orphelin m'est amené, et que je dois l'élever, le nourrir, le vêtir et l'entretenir à l'école, sans aucune perspective de dédommagement dans l'avenir : tu vois même ceux que tu as aidés devenir tes ennemis. On ne peut refuser d'accueillir de tels orphelins, car cela vous ferait détester par votre famille. Même si celui qui a agi ouvertement en ennemi envers toi vient te trouver en état de misère, tu dois l'accueillir, le nourrir et le vêtir jusqu'à ce qu'il lui plaise de te quitter de nouveau. Ce sont là les causes qui ne m'ont pas permis d'aller bien loin. Peut-être qu'un jour, l'Administration s'en apercevra et viendra au secours de notre pauvreté, comme elle le fait pour les fermiers blancs².

L'avantage de ma demeure, c'est qu'elle est située entre les tribus Ndhlabé et Gaika, et près des Gcaléka. J'ai souvent des occasions de servir mon peuple. Des employés des fermes de Blancs et des jeunes gens qui partent travailler aux mines viennent volontiers me demander conseil. Je suis de même en rapport constant avec les chefs, et l'on me demande souvent d'aider aux préparatifs des cérémonies publiques et des fêtes. J'ai une place au premier rang dans les réunions à la "grande place" de Sandilé, à l'arrivée de chefs du Ciskéi³ et aux séances de la Société d'Agriculture du pays Ndhlabé. Je suis secrétaire du

¹ 6,5 hectares.

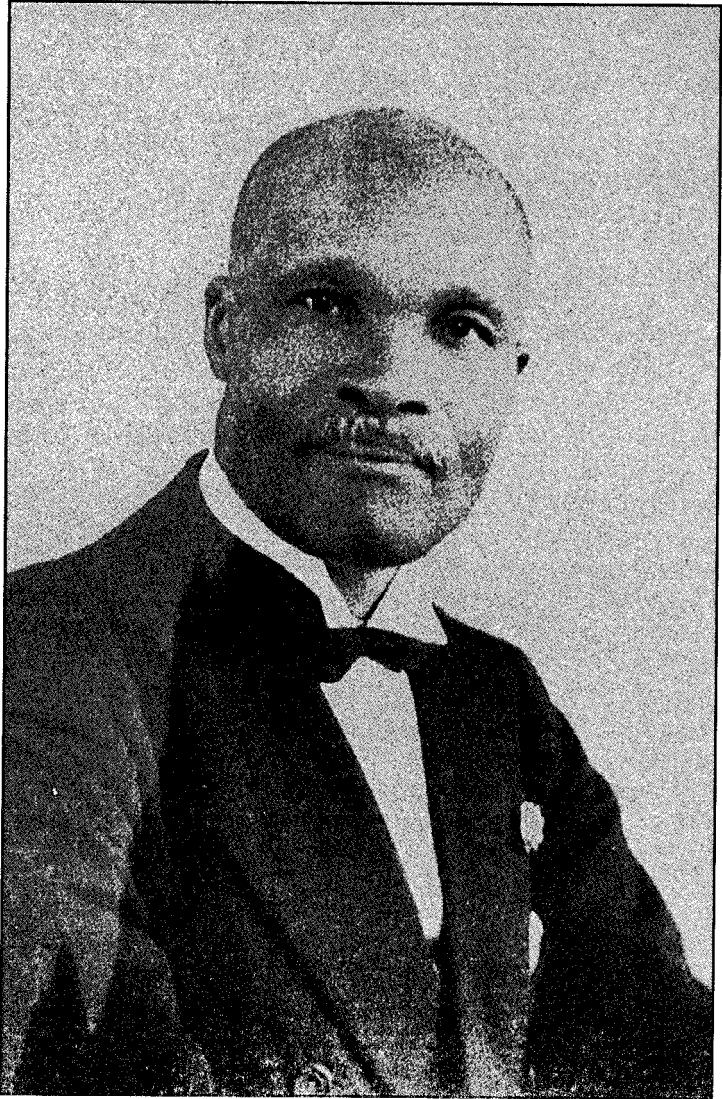
² Largement subventionnés par l'Etat, même (et surtout) quand leur exploitation n'est pas rentable.

³ Région située à l'ouest du fleuve Kei (autour d'East London) ; à l'est, c'est le Transkei.

chef des Ndhlabé. Lorsque le prince de Galles et le duc de Kent¹ sont venus en Afrique du Sud, on me chargea de leur chanter le chant d'éloge. J'ai aussi à faire cela lors des visites du gouverneur général ou d'autres personnes de marque. Tout en étant en étroite communion avec mon peuple, je suis souvent en contact avec des Européens et avec toutes les communautés religieuses qui adorent le Dieu vivant. La conférence des auteurs africains pour l'encouragement de la littérature bantou m'a accordé une place en son sein, et j'appartiens au comité pour la révision de la Bible en xhosa. Ma petite montagne est sur la route principale qui relie East London à King William's Town. La petite ville de Berlin est à deux kilomètres de ma maison. C'est là que sont notre bureau de poste et notre gare.

Le lecteur se demandera si je ne me suis pas marié. Oui, je me suis marié deux fois, les deux fois selon le rite chrétien. Un mariage à la mode xhosa n'est pas bien vu par les chrétiens, alors que l'Administration l'admet. Lors de mon premier mariage, je n'avais que 24 ans et ma femme avait sept ans de moins que moi. Aujourd'hui, en mon âge mûr, je conseille au jeunes gens de ne pas se marier avant d'avoir 30 ans et les jeunes filles ne devraient pas avoir moins de 25 ans. Ma première femme fut une fille de Nrhé, un notable de Ntsikana, qui l'avait confiée aux missionnaires avant de mourir. Elle mourut à Kentane quelques années plus tard. Je suis resté veuf six ans, jusqu'à ce que j'aie découvert une autre beauté, Mlle Amy Koukoudou, de sang royal. Avec elle, j'ai eu une vie très heureuse. Je n'avais jamais à me soucier pour quoi que ce soit lorsque nous avions des visites, qu'elles fussent des personnalités instruites venues des villes européennes ou des chefs xhosa avec leurs conseillers dans leur couverture de coton rouge. Il y a deux ans que cette princesse est partie pour la patrie (céleste). Les quelques enfants que j'ai sont nés de ces deux grandes amies de ma vie.

¹ Les deux fils du roi d'Angleterre George V, les futurs rois Edward VIII et George VI.



SAMUEL MQHAYI

X

BENJAMIN AKIGA
ethnographe de son peuple
 (Centre-Est du Nigeria)

Akiga le Tiv nous parle beaucoup de son peuple¹, dont, l'un des tout premiers lettrés, il s'est fait avec passion l'ethnographe et l'historien : des hommes fiers, sans Etat mais farouchement attachés à leur liberté, et capables d'une résistance indomptable face aux invasions musulmanes du XIX^e siècle comme à la colonisation britannique : celle-ci ne put dominer la région qu'en 1907, et ne la pacifera complètement que vers 1920. Dans ce monde intact, l'auteur nous raconte aussi un exemple caractéristique de maltraitance infantile, ce fléau que l'on affirme en général totalement inconnu de l'Afrique traditionnelle. Victime d'un problème de dot non réglé (les Tiv pratiquent surtout l'échange direct de femmes, mais les conflits à ce sujet sont nombreux et âpres), le petit Akiga, enlevé par son oncle maternel, vit un véritable calvaire, jusqu'à ce que son père vienne le sauver. Se noue alors un attachement rare entre l'enfant et son père (que le récit présente pourtant comme un personnage aux tours bien peu recommandables), jusqu'à ce que celui-ci accepte de mettre l'adolescent au service des missionnaires, c'est-à-dire de le faire entrer dans le monde moderne.

Je suis un véritable Tiv, non métissé d'aucune façon. Mon père s'appelait Saioutou et ma mère Nanyi. Mon nom véritable est Akighilga, mais, en général, on m'appelle Akiga. Nous ne donnons à aucun enfant un nom sans signification ; je vais donc vous expliquer ce que veulent dire ces noms. Le nom de mon père signifie : "On peut me vaincre la nuit, mais je domine le jour." Le nom de ma mère signifie : "Qu'a-t-on donné ?" On l'appelait ainsi jusqu'à ce qu'elle quittât ce monde. Que Dieu soit miséricordieux pour elle ! Mon propre nom signifie : "La vérité ne se laisse pas écraser."

Notre peuple s'appelle Tiv, mais les Haoussa nous appellent Mouchi. Voici l'origine de ce dernier nom. Un marchand de bétail haoussa, appelé Moussa, avait confié un certain nombre de têtes de bétail à la garde de quelques amis du pays tiv et était parti pour un long voyage. Lors des mariages, les Tiv tuaient un boeuf après l'autre : si tu épouses une femme sans avoir abattu un boeuf pour elle et les siens, tout le monde rira de toi et te traitera de pauvre type. Lorsque Moussa revint de son voyage et réclama ses boeufs, on lui répondit :

¹ Qui occupe l'actuel Etat fédéré nigérian de la Bénoué (chef-lieu : Makurdi).

"*Moun chi*" ("Nous les avons mangés"). Moussa se mit en rage et, dans sa colère, il apostrophait les gens : "Vous en êtes, des *Mounchi* ! Que Dieu vous maudisse !" Depuis ce jour, les Haoussa nous appellent *Mounchi*.

Nous, les *Mounchi* ou Tiv, sommes un grand peuple : nous sommes environ un demi-million¹. Si vous voulez avoir des renseignements précis et bien en ordre sur nos moeurs, achetez-vous le gros livre que j'ai écrit en tiv et qui a été traduit en anglais. Vous pourrez y lire des histoires qui sont belles et dignes d'admiration².

Mon père Saioutou -ou Sai- était un homme intelligent et respecté. C'était un forgeron et un trafiquant d'esclaves. Lorsque j'étais encore un petit garçon, je l'ai vu forger une belle lance royale ; il la porta au chef de Takum, qui lui remit en échange une esclave nommée Nyandi. Une autre lance qu'il fit plus tard lui fut achetée par un fonctionnaire européen pour deux livres anglaises. A cette époque, mon père visait à devenir le chef de terre du chef de Donga. Celui-ci réclamait deux boeufs pour sa nomination à cette dignité. Pour les obtenir, mon père s'empara d'un Haoussa ambulant, le vendit comme esclave, acheta deux vaches avec le produit de la vente et les remit au chef de Donga. Il fut alors désigné ; le chef lui fit cadeau d'une belle jument et d'un grand boubou (vêtement de dessus flottant).

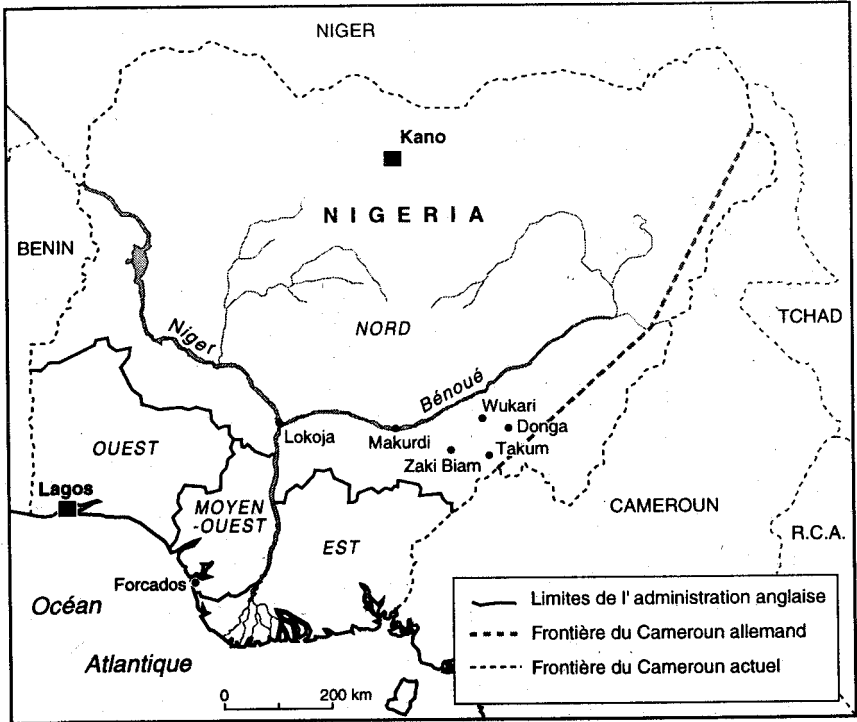
Un jour, alors qu'on allait célébrer notre grande fête *Biamegh*, mon père n'avait pas l'argent nécessaire. Il se mit en embuscade sur la route de Wukari à Takum avec son ami Gbaa. Bientôt vinrent à passer quelques Haoussa avec leurs charges ; les deux brigands s'en emparèrent, les vendirent et purent alors célébrer tranquillement leur fête avec l'argent ainsi obtenu.

Mon père me raconta aussi qu'il avait alors un beau jeune esclave. Comme il n'avait encore à lui qu'un enfant unique, il traitait ce jeune homme comme un fils et l'emmenait partout avec lui. Un jour, un Haoussa lui proposa un cheval. Il alla le voir accompagné de son esclave. Le cheval lui plut beaucoup, mais son prix était de trois boeufs, et mon père n'en avait qu'un seul. Il se tourna vers le jeune homme : "Que faut-il faire ?" Celui-ci répondit : "Il faut que tu l'achètes, Père. Il est vraiment merveilleux." - "Je le ferai," répondit mon père. Il se tourna vers le marchand et, lui parlant en haoussa, il lui dit de lier le garçon et de le prendre en paiement au lieu de deux têtes de bétail. Lorsque le Haoussa, venant par derrière, l'enchaîna, le garçon se mit à hurler et à se débattre. Mon père détacha le cheval et cria au garçon : "Tu disais toi-même que je devrais

¹ Le groupe tiv, maintenant fort de près de trois millions d'âmes, est le septième du Nigeria.

² Ce livre, intitulé *Akiga's Story*, devait être publié en anglais. (Note de Westermann)

CARTE N°10 : LE NIGERIA DU CENTRE-EST



acheter ce cheval ; avec quoi pouvais-je le payer, sinon avec toi ?" Là-dessus, il s'en alla sur le cheval, et le Haoussa emmena l'esclave.

Lorsque les Européens arrivèrent d'abord dans le pays, mon père fut pour eux un aide et un guide et les faisait connaître partout. Plus tard, il eut beaucoup d'ennuis avec eux, et disait : "Ils ont gâté le pays." C'était un homme d'un bon caractère, non vantard, mais aimant trafiquer. Si quelqu'un lui avait fait du mal, il attendait tranquillement une occasion de le lui faire payer. Il avait toujours de la boisson chez lui ; il tuait volontiers un boeuf et invitait alors ses amis à manger et à boire. Parmi ses enfants, aucun de nous n'a hérité de sa patience. Aujourd'hui, il doit bien avoir 78 ans ; si vous voulez écouter des histoires d'autrefois, allez donc chez lui.

Je suis né vers 1898. Mon père avait alors six femmes, ma mère Nanyi était la troisième. Je naquis de nuit. Les autres épouses de mon père et celles de son frère puîné étaient présentes, ainsi que l'exigeait la coutume. Si une femme est sur le point d'enfanter, on fait chercher par un petit garçon une feuille de l'arbre appelé *cedeya*, et la femme s'assoit dessus, de telle façon que l'enfant tombe sur la feuille ; on l'y laisse un peu de temps et on le lave ensuite. Lorsque les femmes m'ont vu, elles se sont dit l'une à l'autre : "On dirait qu'il a déjà trois mois : il est si gros, si beau !" Mon père était justement allé à une fête de danse dans le voisinage. Lorsqu'il revint, tard dans la nuit, et que sa femme Wananandé lui dit : "Nanyi t'a enfanté un beau et grand fils," il s'en réjouit et se coucha pour dormir. Le lendemain matin, il arriva de bonne heure dans la chambre de ma mère, l'interpella et demanda : "Où est le petit ? - Le voilà", fut la réponse. Alors il me prit, il rit et il dit à ma mère : "Toi, il y a de quoi me rendre content de toi !" Car ma mère ne lui avait auparavant enfanté que deux filles, Kasserdouwé et Tarboundé. Les Tiv n'apprécient pas une fille autant qu'un garçon : c'est pourquoi mon père se réjouissait tant de ma naissance. Il m'appela Akighilga.

Lorsque je commençais à ramper partout et à me tenir debout, ma soeur Tarboundé mourut. Alors ma mère accusa mon père d'avoir fait mourir l'enfant par la sorcellerie¹, afin de la donner à manger aux anciens, pour qu'ils lui donnent le pouvoir, car, à cette époque, il cherchait à devenir chef. Lui, de son côté, accusa ma mère du même crime, disant qu'elle avait tué sa fille pour la manger avec ceux de sa parenté. Ils se disputèrent jusqu'à ce que, finalement, ma mère me prit et se sauva avec moi et ma soeur Kasserdouwé chez son frère Mtsar, dans le

¹ On l'a déjà vu : l'acquisition des pouvoirs (secrets et nocifs) de la sorcellerie se paie presque toujours du sacrifice "en double" de l'un des ses proches, dont l'âme est symboliquement "mangée"

canton d'Oukoum. Mon père toutefois se mit en route pour nous chercher. Lorsqu'il arriva dans le village, ma soeur le vit et lui cria dans sa naïveté enfantine : "Regarde comme nous nous sommes cachés ici !" Nous avons dû tous retourner avec lui, mais par la suite mon père traitait ma mère si mal qu'elle s'enfuit de nouveau avec moi chez son frère dans l'Oukoum, tandis que ma soeur restait chez notre père à Chitiré.

Ma mère et moi nous vivions donc dans l'enclos de mon oncle maternel. Il était marié, mais il n'avait pas payé de dot pour sa femme. Voici notre coutume : si tu n'as pas payé la dot exigée, ou donné une femme de ton clan en échange au clan de ta femme, tu n'as aucun droit légal ni sur ta femme ni sur ses enfants : ils appartiennent au clan de celle-ci. Elle a pu t'avoir enfanté dix enfants, son frère ou son père viendra un jour et t'ôtera la femme et les enfants sans que tu puisses élever de protestation. Mon père n'avait pas donné une femme en échange pour ma mère, et il en était de même de mon oncle. Ce dernier fut donc tout à fait content lorsque ma mère arriva, car il avait alors ce qui lui avait manqué : il la donna tout de suite au père de sa femme, et il mit fin ainsi à toute réclamation possible. Je restais donc seul chez mon oncle Mtsar ; je n'avais plus ni père ni mère.

Alors, commença pour moi une période malheureuse. Je ne devais pas dormir dans la case : on m'indiqua une case isolée et je devais y coucher sur le sol nu, sans natte. Dès qu'il faisait jour, les femmes sortaient de la maison et me chassaient de la case. Je devais alors me tenir derrière la case où étaient couchés les porcs. Si je venais au repas, on me donnait une poignée de nourriture dans la main, et on me renvoyait derrière la maison. J'allais au ruisseau pour boire. Un jour, alors que je ne pouvais marcher et que je demandais de l'eau, on me donna à boire l'eau avec laquelle les gens s'étaient lavés les mains.

J'attrapai une maladie à la tête, mes cheveux devinrent rouges comme le feu¹. Je maigrissais et devenais laid à voir. Un jour, on avait cuit de la boisson dans la case qui me servait de dortoir. Lorsque je voulus aller me coucher dans l'obscurité, je marchai sur les cendres qui étaient encore rouges par dessous, et je me brûlai le pied droit. J'ai crié, mais nul ne s'en est soucié. Quelques-uns se sont réveillés, mais ils n'ont fait que rire de moi. La brûlure me donna un abcès, mais personne ne le soigna ; moi-même, je n'étais qu'un petit garçon qui ne savais rien de la médecine. Les orteils de mon pied en sont tombés.

Plus tard, j'ai eu une maladie aux yeux ; nul ne s'en soucia non plus, tant et si bien que mon oeil droit fut perdu. Un jour, j'avais si faim que je

¹ Apparition du kwashiokor, signe évident de malnutrition.

pensais en mourir. On était en train de faire cuire le repas, mais on refusa de me donner quelque chose. Alors je partis dans la forêt, et je mangeai des racines et des plantes, bref ce que je trouvais. Ce faisant, j'ai avalé une plante que je ne connaissais pas, mais qui était du poison. Mon ventre enfla, ma gorge se contracta, je retournai à la maison et je me couchai à ma place habituelle. Je me tordais sur le sol à moitié évanoui. Un homme vint à passer, et demanda ce que j'avais donc mangé pour être aussi gros et rempli. Au repas du soir, mon oncle demanda : "Où peut bien être encore cet Akiga ?" L'homme qui m'avait vu couché répondit : "Ah ! Quelqu'un a dû lui donner de la soupe, il est couché derrière la maison, gros et rassasié." Alors mon oncle m'appela, mais je n'étais pas en état de répondre. Je fit un effort et j'allai vers lui. Il poussa un cri et demanda : "Qui t'a trop donné à manger ? Ce garçon a avalé du poison !" Il me donna à boire du vin de palme et ma gorge se desserra. Il me donna ensuite de la médecine, et mon ventre désenfla.

Une autre fois, plusieurs grands enfants creusaient un trou de souris. Ils y trouvèrent un serpent. Ils m'ont appelé et m'ont dit qu'ils avaient déterré une souris, que je devais la retirer pour eux. Lorsque j'ai enfoncé la main, le serpent m'a mordu. J'ai fait un mouvement en arrière, mais les enfants m'ont dit de bien saisir l'animal. J'ai donc retiré le serpent qui s'était accroché à mon doigt en le mordant. Lorsque les enfants virent cela, ils se dispersèrent en toute hâte. Moi, je fis tomber le serpent à terre, et il se glissa de nouveau dans son trou. Je rentrai sans rien dire. Ma main commença à enfler et j'avais mal à la tête, mais je restai silencieux. Par hasard, quelqu'un de notre hameau alla à celui de ces garçons, et l'un d'eux lui demanda : "Comment va Akiga ? - Mais pourquoi me demandes-tu des nouvelles d'Akiga ? - J'ai entendu dire qu'un serpent l'a mordu." L'homme rapporta cela à mon oncle. Celui-ci vint voir après moi et demanda : "Est-ce qu'un serpent t'a mordu ? - Non." Il prit ma main et vit la morsure du serpent. "Qu'est-ce que c'est que ça ? - Un roseau m'a coupé.- Viens et montre-moi le roseau." Je me suis levé avec peine, et je l'amenai à l'entrée du trou. Il fit du feu, car il faisait déjà noir, creusa le trou et tua le serpent. On me donna de la médecine. Le lendemain matin, tous mes membres étaient enflés, le sang me sortait du nez et de la bouche. Pendant cinq jours, je ne pus ni manger ni boire ; tous pensaient que j'allais mourir. Alors, les anciens se réunirent et il dirent : "Il ne faut pas que nous laissions mourir Akiga, car il ne nous laisserait pas en paix après sa mort ; son père se chargerait d'y veiller." Ils me firent un médicament convenable, et je me remis lentement.

Mes parents ne savaient rien de mon état malheureux. Si ma mère voulait venir me voir, son nouveau mari le lui interdisait : "Laisse-le donc mourir. Est-ce mon fils ?" Mon père disait : "Soyez tranquille. Le jour où mon

filis Akiga mourra, les gens d'Oukoum auront des désagrèments. Cela, je le promets." Lorsque les anciens d'Oukoum apprirent ceci, ils insistèrent auprès de mon oncle pour qu'il me rende à mon père. Toutefois, lui, il disait : "Seulement à condition que son père me donne sa fille Kasserdouwé."¹

Voilà qu'un jour, un ancien de notre clan nommé Koumoun avait organisé une grande beuverie. Les hommes se mirent à discuter à mon sujet, et l'on fit des reproches à mon père : "Pourquoi ne vas-tu pas chercher Akiga ? N'entends-tu pas dire comment on le traite là-bas ? Chez nous, on en ferait quelqu'un de bien. Si tu ne vas pas le chercher, nous allons mettre de ce médicament -et l'on jeta une médecine magique dans le pot de boisson- et te faire tellement enfler les jambes et le ventre que tu ne t'en relèveras plus." Alors mon père dit d'une voix faible : "J'irai demain, dès demain."

Lui et son frère Agué sont donc arrivés à cheval à Oukoum et ils sont descendus chez le chef Atir. "Mes anciens m'ont envoyé pour chercher Akiga." Atir fit appeler mon oncle Mtsar et lui dit : "Les anciens de Chitiré ont envoyé Sai chercher Akiga." Mtsar s'opposa : "Je ne donnerai Akiga que si l'on m'amène Kasserdouwé." Mon père proposa : "Donne-le toujours. Je t'amènerai ensuite ma fille Kasserdouwé. - Je ne m'y fie pas. Je sais bien que, si je viens chez toi pour chercher ta fille, tu me chercheras querelle dès la clôture et que tu me renverras les mains vides." Alors Atir est intervenu : "Maintenant, en voilà assez ! Donne-lui Akiga ! - Bien, puisque tu y tiens, qu'il en soit ainsi. Mais il faut que Sai m'accompagne à mon enclos." Lorsque j'ai vu venir mon père, je me suis sauvé et je me suis caché. Cependant, on me retrouva vite et on m'amena. Quand mon père me vit, ses yeux se remplirent de larmes. Il s'exclama : "Est-ce là mon fils Akiga ?" Il s'assit et fit tuer une poule. Cependant, avant de manger, il m'amena au ruisseau pour me laver, il me frotta avec du gros sable. Mon corps était encrassé, car je ne m'étais pas lavé depuis des années. - Vous demanderez peut-être : mais si quelqu'un ne se lave pas pendant une période aussi longue, est-ce qu'il ne devient pas malade à en mourir ? Eh bien, j'ai connu un homme qui ne s'est pas lavé pendant treize ans, en signe de deuil lors de la mort de son meilleur ami, le chef Ipav², qui était mort en prison à Abusai. - Après que j'eus été lavé, nous retournâmes à la maison et nous mangeâmes ensemble. Les femmes et les enfants se tenaient tout étonnés autour de nous : "Voilà un véritable père : il laisse Akiga manger la bouillie et même la viande au même plat que les hommes."

Mon père était pressé. Il me mit devant lui sur son cheval, et nous sommes partis le jour même. Les enfants couraient derrière nous en criant :

¹ Qui appartient juridiquement à Mtsar, puisque la dot de la mère de la fillette n'a pas été payée.

² Ou "le chef des Ipav". (Note de Westermann)

"Aujourd'hui, Akiga est devenu roi !" Nous sommes arrivés à la maison au crépuscule, les gens se tenaient tout autour et exprimaient leur étonnement "C'est ça, Akiga ?" Voilà comment je suis revenu à la maison paternelle.

Mais la coupe d'amertume n'était pas tout à fait vidée. Les femmes de mon père étaient contre moi. Si l'un de leurs enfants faisait quelque chose de mal, je devais être le coupable. Si mon père s'en prenait à elles, je ne recevais rien à manger ce jour-là. Entre nous, les enfants, il y eut souvent des luttes à coups de bâton. Si j'avais affaire à un qui était plus fort que moi, je recourais à un tour de force. Lorsqu'il m'avait jeté par terre, je me retournais d'un coup, de façon à me retrouver couché sur lui, et je le frappais jusqu'à ce qu'il demande grâce.

Bientôt, je ne me plaisais plus avec les enfants, et moi, je ne leur plaisais pas. Je m'attachai à mon père : il ne fallut pas longtemps pour que nous fussions devenus inséparables. Quand il dormait sur son lit, je dormais sur une peau à ses pieds. J'étais si constamment avec lui que l'on m'appelait "la queue" de mon père. J'appris ainsi beaucoup de choses dont les autres enfants n'ont aucune idée. J'allais avec lui aux séances du tribunal. J'étais près de lui quand on discutait d'affaires confidentielles aux séances du conseil des anciens. Mon père veillait lui-même à ce que je fusse présent partout avec lui. Après le repas du soir, nous nous asseyions souvent ensemble, et il me racontait bien des choses.

Un jour, voici qu'arriva mon oncle Mtsar, pour chercher ma soeur Kasserdouwé, ainsi que cela avait été convenu. Cependant, mon père ne voulut pas en entendre parler : "Si tu te mets à crier, je te donne des coups de bâton !" Alors Mtsar porta plainte auprès de Kamoun, notre doyen. Celui-ci signifia à notre père : " D'après la loi de notre pays, tu es tenu de donner ta fille à Mtsar, car tu ne lui a pas donné ta soeur en échange pour la mère de ta fille. Donne-lui donc Kasserdouwé." Mon père céda finalement, mais il ajouta : "Je suis très en souci pour la nourriture de ma fille ; c'est pourquoi il faut que Mtsar me donne six boisseaux de grain pour elle."¹ Mtsar apporta le grain, et mon père l'avisait de revenir chercher Kasserdouwé dans quelque temps. Pendant ce délai, il donna sa fille à son frère Téroén, afin que celui-ci la donnât à un homme nommé Yangué en échange d'une femme pour lui-même. - Cette femme s'appelait Ngaalu, mais nous l'appelions Wanatsor. - Lorsque Mtsar entendit comment mon père l'avait odieusement trompé, il en pleura de rage. Cependant, ma mère, la soeur de Mtsar, chercha à calmer son frère : "Laisse les choses s'arranger. Lorsque Akiga sera grand, on lui donnera la fille de Wanatsor, et il l'échangera pour une épouse ;

¹ En fait, en compensation de ce que son père biologique a dépensé pour l'élever.

ainsi, il sera pourvu."¹ Mtsar se déclara alors satisfait. Kasserdouwé devint enceinte, mais fit une fausse couche. Wanatsor enfanta une fille. Après la naissance, elle se rendit pour quelque temps chez ses parents pour se remettre de la rougeole.

Ma soeur Kasserdouwé s'y trouvait alors également. Celle-ci eut une querelle avec son mari. Dans sa colère, celui-ci la frappa avec un pilon sur les reins de telle sorte qu'elle tomba morte. Le premier administrateur européen venait d'arriver dans le pays. Mon père le prévint des faits. Le meurtrier, Yangué, le chef du village et Wanatsor furent cités à comparaître. L'affaire fut tranchée en ce sens que mon père reçut Wanatsor en remplacement de sa fille Kasserdouwé qui avait été tuée et dont le mariage avec Yangué se trouvait rompu à jamais. En signe de réconciliation, mon père et Yangué devaient échanger leurs manteaux. Ils le firent, mais, dès que Yangué eut quitté l'enclos, il déchira le vêtement qu'il avait reçu de mon père : il ne voulait plus avoir rien à faire avec lui ni avec son vêtement.

*

* *

C'est à cette époque² que les premiers missionnaires européens sont arrivés dans notre pays. J'avais alors 13 ans. Le premier missionnaire fut M. Zimmermann. C'était un homme peu bavard, mais d'un caractère agréable. Cependant, il n'avait pas appris le tiv : il ne parlait que le haoussa. Ses auxiliaires africains n'étaient pas non plus des Tiv.

Je commençais alors à aider aux travaux des champs. Le soir, j'accompagnais mon père chez les missionnaires, car mon père s'entretenait volontiers avec les Blancs. Pendant que les deux causaient, je jouais avec un singe que le Blanc gardait attaché à l'ombre d'un arbre. Or, il arriva que le cuisinier et le boy du Blanc démissionnèrent en disant : "Nous n'avons aucunement envie de toujours circuler dans cette brousse mounchi, et d'ailleurs nos salaires ne sont pas suffisants." Le missionnaire prit alors un jeune Jukun³ pour les remplacer, mais celui-ci lui donna beaucoup d'ennuis du fait de sa maladresse. Un jour, le Blanc demanda à mon père : "Est-ce tu ne pourrais pas me donner ton garçon ?" Mon père répliqua en riant : "As-tu jamais vu un Tiv travailler pour un Blanc ? - Certes non, mais tu pourrais quand même me donner

¹ Et l'équilibre des échanges de femmes entre clans sera rétabli, puisqu'Akiga, statutairement, appartient toujours à celui de son oncle maternel. Ce dernier, finalement, renonce à ses droits sur Kasserdouwé au profit de son neveu. Héritier des droits de Mtsar, Akiga pourra disposer de sa demi-soeur biologique, puisque celle-ci est issue d'un mariage permis par une union de Kasserdouwé faite sans contrepartie pour Mtsar.

² Donc vers 1911.

³ Peuplé situé au nord-est des Tiv, dans la direction de Yola.

Akiga." Alors mon père se leva mécontent, et dit : "Tu m'as beaucoup attristé aujourd'hui." Nous sommes rentrés chez nous, et pendant dix jours mon père ne remit pas le pied chez le Blanc. Toutefois, celui-ci envoya bientôt un messenger à cheval pour nous inviter à venir chez lui. Il parla cordialement à mon père et l'apaisa, de sorte que celui-ci reprit ses visites régulières chez lui. Le Blanc renouvela sa demande et mon père lui répondit : "Mon ami, je te dirai aujourd'hui en toute franchise ce que j'en pense, et ensuite nous n'en reparlerons plus. Voistu, lorsque nous, les Tiv, nous voyons les Haoussa qui sont chez vous porter vos charges comme s'ils étaient des femmes, ils nous font pitié. Nous, Tiv, nous ne sommes pas des valets, mais des hommes libres ! Nous ne serons jamais disposés à vous servir volontairement. Dois-je donner le fils que j'aime au Blanc pour qu'il le serve et lui fasse cuire ses aliments comme une femme ?"

Trois jours plus tard, j'étais allé au champ avec mes soeurs, mais un fort orage nous obligea à revenir. Le même orage retint mon père de force chez le Blanc, à qui mon père faisait précisément une visite. Le Blanc lui reparla de la chose jusqu'à amener mon père à céder. Mon père me fit appeler et me confia au Blanc : "Voilà, tu as Akiga. Mais tu ne dois pas l'emmener si tu t'en vas ailleurs, car l'on sait que vous autres, Européens, vous circulez comme les oiseaux. Je ne veux rien savoir de cela." Le missionnaire rit et dit : "Je te remercie, chef." Il tendit la main et voulut me toucher. Alors j'éclatai en sanglots. Mais tous deux me firent tant de promesses que je me calmai. Lorsque mon père se leva pour partir, je le suivis comme toujours, et le Blanc ne put que nous suivre des yeux. Le lendemain matin cependant, mon père et moi, nous y sommes retournés, et mon père lui dit : "J'ajoute deux conditions. D'abord, je veux qu'Akiga dorme à la maison et vienne travailler le matin. Ensuite, qu'il soit libre au temps où l'herbe germe, afin de pouvoir houer les patates avec ses frères et soeurs. Quand ce travail sera fini, il pourra te revenir. En effet, nous, Tiv, nous voyons dans la culture des champs notre meilleur héritage. Si Akiga ne s'habitue pas jeune à houer, il sera un vaurien lorsqu'il sera grand." A cela le Blanc répondit : "Je suis tout à fait d'accord avec ce que tu dis. Moi non plus, je ne voudrais pas qu'Akiga devienne un paresseux. Il a maintenant deux pères, toi et moi. Je ne veux que lui enseigner ce qui est bon et utile, et qui aura de la valeur pour toi et pour tout le pays tiv."

Alors, moi aussi, je fus disposé à rester avec lui. Je circulais alors nu, sans même un cache-sexe, car je n'étais pas encore circoncis : les coutumes tiv ne permettaient pas à un garçon non circoncis de se vêtir de quoi que ce soit¹. L'Européen me donna un pantalon court mais, lorsque je le mis et que je sortis avec, les gamins se moquèrent de moi et criaient : "Voyez le petit Européen !" Je courus en pleurant à la maison et, lorsque le Blanc me demanda ce qui était

¹ Chez les Tiv, la circoncision peut avoir lieu tout au long de l'adolescence.

arrivé, je lui dis : "Les enfants ont ri de moi. Ils disent que je ne suis plus un Tiv, mais que je suis devenu un Haoussa. Je ne veux pas être un Haoussa ! Et je ne veux plus mettre ce pantalon !" Le Blanc me calma : "Enlève-le donc." Pendant quelques mois, je circulai à nouveau tout nu ; même lorsque d'autres Blancs venaient, je les servais nu. Tout allait bien, et j'étais content. Un jour, mon maître me donna un petit boubou avec de jolis dessins. Lorsque je le mis et que je me montrai aux enfants, ils dirent : "Voyez comme Akiga a un beau boubou !" Alors, je fus fier que l'on vantât mon boubou, et je le mis toujours pour les promenades. Un jour, le cuisinier Tankwa me donna l'ordre de chercher de l'eau dans une cruche. J'ai mis la cruche sur ma tête et je m'en suis allé. Mais les enfants se précipitèrent au-devant de moi en criant : "Voyez donc : la femme de l'Européen va chercher l'eau !" Plein de colère, je jetai la cruche, je courus chez mon maître et je lui racontai mon malheur. Alors, il donna ordre au cuisinier de ne plus jamais me faire chercher de l'eau.

Un jour, des marchandises arrivèrent à Wukari² pour le Blanc ; il y alla pour les prendre avec moi et ses ouvriers. De là, il renvoya les porteurs avec les charges, tandis qu'il y resta encore une semaine avec moi. Je vis que tous les enfants qui travaillaient chez des Blancs étaient habillés d'un pantalon et d'un boubou, et je priai mon maître de m'en donner aussi. Il m'en acheta et je les revêtis. Lorsque nous sommes revenus à la maison, les enfants se sont à nouveau amusés de moi, mais je ne m'en suis plus soucié.

Six mois plus tard, arriva un autre missionnaire, nommé Hoskin ; il était un médecin, et me circonci. Le missionnaire Fleming arriva ensuite. Nous étions alors plusieurs garçons, mais j'étais l'unique Tiv : les autres étaient des Haoussa, des Peul et des Jukun. Peu après, mon maître voulut se rendre en Europe avec quelques autres Blancs ; il m'emmena avec lui jusqu'à Forcados³. Au début, mon père n'avait pas voulu entendre parler de ce voyage, mais il y consentit après en avoir discuté avec le missionnaire cinq jours et cinq nuits. A Forcados, j'ai vu un navire pour la première fois, mais ce qui nous a le plus étonné a été de voir des Européens travailler au service d'autres Européens. Même le cuisinier et les matelots étaient des Blancs. Je n'avais jamais pensé qu'un Européen pouvait en servir un autre : je m'imaginai qu'un Blanc travaillait toujours pour son propre compte.

Nous, c'est-à-dire Samuel, Ibrahim et moi, sommes revenus par le Niger jusqu'à Lokoja⁴. Après avoir franchi la Bénoué, nous avons été à pied jusqu'à

¹ Aller chercher l'eau est un travail de femme. (Note de Westermann)

² Chef-lieu de la région.

³ Petit port à l'ouest du delta du Niger.

⁴ Au confluent du Niger et de la Bénoué.

Roumaicha, où demeuraient alors beaucoup de missionnaires. J'y suis resté un peu de temps, et je suis revenu finalement à la maison. Je demeurais comme auparavant, chez mon père.

Je repris bientôt du service chez les missionnaires. Je fus leur interprète, car ils savaient le haoussa, mais non le tiv. En ce temps, j'acceptai la parole de Dieu, et je devins un homme nouveau. J'ai rejeté tout ce qui n'était pas bien : j'étais comme un nouveau-né. On commençait aussi à faire l'école, d'abord en anglais, mais bientôt il y eut des livres écrits en tiv, et je fus alors chargé d'enseigner les petits enfants. Je faisais comme auparavant le travail dans la maison jusqu'à l'après-midi, puis, à quatre heures et demie, j'allais à l'école jusqu'à six heures et demie ; ensuite je reprenais mes fonctions de domestique.

Un jour, un fonctionnaire du gouvernement s'arrêta dans notre village avec son escorte de cinquante soldats et de nombreux porteurs. Mon père le salua et lui vint en aide. Lorsqu'il se fut reposé et qu'il eut pris le thé à la mission, il retourna au poste administratif. Comme j'y passais, en route pour l'école, l'Européen me fit appeler et voulut me décider à entrer à son service. Il me promit beaucoup d'argent, mais je ne voulus pas.

Le soir, mon père lui a rendu visite. Le fonctionnaire lui a dit qu'il était en route pour Takum, pour attaquer les Allemands¹, et qu'il souhaitait que mon père le soutienne. Mais mon père répliqua : "J'ai entendu dire que les Allemands sont des Blancs comme vous. Comment puis-je, moi, un Tiv, intervenir et prendre part à votre guerre ? Je ne le peux pas. S'il s'agissait de Noirs, j'y serais prêt, mais comme il s'agit d'Allemands, d'Européens, je n'y prendrai pas part." Alors le Blanc fit : "Tu pourrais m'aider cependant. Lorsque j'irai demain à Takum, rassemble des vivres et envoie les moi. Je te les achèterai et je les donnerai à mes soldats, afin qu'ils aient des forces pour le combat. Dis aussi aux gens de creuser par ci par là dans la brousse des trous cachés et d'y mettre leur mil. En effet, si les Allemands nous battent et nous repoussent, ils ne trouveront ainsi pas de vivres, ils auront faim et s'affaibliront, et nous pourrons alors revenir les battre." Alors mon père dit : "C'est bien, ô Blanc. J'ai tout compris et je ferai ce que tu désires."

A son arrivée à Takum, ce fonctionnaire ordonna aux femmes et aux enfants des Blancs de se cacher en un certain lieu. Il commença alors à faire la guerre aux Allemands. Lorsque les gens de Takum ont vu cela, ils se sont sauvés dans le pays tiv. On pouvait voir dans la maison de mon père des scènes

¹ Pour envahir le Cameroun par les montagnes de l'Ouest, petite offensive qui échouera. On notera la faiblesse de l'autorité anglaise, obligée de solliciter poliment l'aide des indigènes.

navrantes ; de petits enfants eux-mêmes s'étaient sauvés seuls et étaient venus se réfugier chez nous. La guerre n'entraîna pas beaucoup de gens à la mort, mais elle apporta beaucoup de misère. Du temps où la guerre menaçait et que les Tiv des villages menacés fuyaient par les routes, mon père s'était rendu à la station missionnaire de Zaki Biam. Tous les domestiques s'étaient sauvés sauf moi, et le missionnaire Dago eut beaucoup de peine à trouver trois porteurs, car lui aussi devait fuir avec sa femme et ses deux enfants.

*

* *

Après la guerre, les missionnaires ont construit une école supérieure à Wukari, et j'y suis allé. Voici ce qui m'y arriva : un soir, alors que j'étais couché sur ma natte, pas encore bien endormi, je vis un homme habillé de blanc ; il avait une crosse de berger à la main et il faisait paître des brebis. Cet homme me dit : "Akiga, regarde ce bâton que je te donne afin que tu sois le conducteur des Tiv, comme moi je suis le conducteur de ces moutons. Je ne te laisserai pas seul." Là-dessus, je me suis levé et j'ai demandé à mon camarade Boma, qui dormait dans la même chambre : "Est-ce toi qui m'as appelé ?" Celui-ci cependant grogna : "Qu'est-ce qu'il y a ? Laisse-moi donc tranquille !" Je me suis alors recouché et me suis endormi.

Après avoir quitté l'école, je devins instituteur et évangéliste auprès du missionnaire Malherbe. Je l'aidais aussi dans son oeuvre médicale, mais le matin je travaillais dans la maison et au jardin. Après quelques années, on me fit aller à nouveau dans une école pour recevoir l'instruction nécessaire pour être vraiment un évangéliste prédicateur. Je commençai à cette époque à me documenter sur l'histoire des Tiv. Lorsque j'étais dans une ville pour prêcher, je cherchais toujours s'il y avait moyen d'entendre des vieillards raconter des traditions ou expliquer les usages. Mon père m'avait raconté tant de ces choses dans mon enfance que j'y avais pris goût, et que je ne me lassais jamais d'en entendre parler. Je m'asseyais donc auprès des vieillards, et nous avions des conversations instructives jusqu'à ce que l'un d'eux racontât une histoire des hommes d'autrefois. Alors, je lui posais des questions jusqu'à ce qu'il m'eût révélé tout ce qu'il savait. Je l'écrivais et je m'en allais. Le lendemain, j'allais trouver un autre vieillard et je cherchais à m'assurer, en posant discrètement des questions et en racontant des histoires, si ce que l'on m'avait dit la veille était vrai. S'il me racontait la même chose que ce que j'avais entendu et noté, j'étais certain que l'on m'avait dit la vérité ; si cela ne concordait pas, je poursuivais mes recherches d'un côté et de l'autre. Une fois, il m'a fallu trois mois pour bien éclaircir un point à fond. Il a fallu souvent que je me donne de la peine pour examiner un objet moi-

même, parce que je ne voulais pas me contenter d'en avoir entendu parler : je voulais avoir vu certaines choses de mes propres yeux.

Je circulais donc dans le pays comme prédicateur et comme chercheur des traditions et des organisations de jadis. Il n'y a pas de village où je n'ai pas été et, le plus souvent, je suis retourné plusieurs fois dans chacun. Je voyageais généralement seul, quelquefois avec un missionnaire. J'ai eu à supporter pas mal de peines et d'ennuis au cours de ces voyages. Je partais souvent tôt le matin, sans avoir mangé et ne trouvais rien à prendre avant le soir. Il m'est arrivé d'être fouetté par la pluie du matin jusqu'à midi, et de trouver alors seulement une cabane où m'abriter. Oh ! Que de difficultés ! Voyez-vous, je voyageais à pied car il n'y avait alors ni chemin de fer, ni grandes routes, mais seulement des sentiers de brousse, qui n'offraient au voyageur aucun agrément. Je fis une fois 50 milles (80 km) en un jour : parti de Salatou, j'arrivai à Wukari à midi. Je m'en suis retourné et suis arrivé de nuit à Salatou d'où j'étais parti ; or, il y a 25 milles entre Salatou et Wukari. Une autre fois, je me suis heurté, en me rendant à Salatou, à une troupe de singes cynocéphales qui, la gueule ouverte, m'ont encerclé, cherchant à me renverser. Je n'avais rien à la main, pas même un bâton. Je suis resté calme, j'ai sauté dans la brousse, j'ai brisé une branche et j'en ai abattu un par terre en criant au secours. Alors il se dispersèrent en désordre, et je les mis en fuite.

Mon père avait dans son hameau un marché, que l'on appelait le marché de Sai. Un jolur, j'y avais acheté à un Tiv un boeuf, et je l'ai attaché à un arbre. Lorsque je vins à passer, enveloppé de ma couverture blanche, la bête devint enragée, cassa la corde avec laquelle elle était attachée et se précipita sur moi afin de me frapper avec ses cornes. Je la saisis par celles-ci et la jetai à terre, de sorte qu'elle ne pouvait plus bouger. Alors, quelqu'un vint à mon secours, lui attacha une corde au cou et l'immobilisa ainsi. Je pus alors me lever et je l'enchaînai au pied d'un arbre. Les gens s'assemblèrent en courant et me regardèrent avec étonnement. Le soir, des jeunes gens vinrent me trouver avec de l'argent, me priant de leur vendre de cette médecine qui m'avait permis de faire ce qui est impossible aux hommes. Car on n'avait jamais entendu dire qu'un homme pût faire tomber ainsi un boeuf. Mais moi, je répondais aux gens : "Je n'ai aucune médecine !"

Lorsque j'étais encore un petit garçon, j'étais allé au champ d'une des femmes de mon père pour chasser les oiseaux . On me raconta qu'un homme monté sur un cheval en fer était passé et qu'il avait dit qu'il reviendrait le lendemain par la même route. Ce cheval aurait été plus grand, mais aussi plus rapide que celui de mon père. Je me dis : "Demain, j'irai regarder ce cheval." Au

lieu de retourner au champ, je me cachai à côté du chemin par lequel le cavalier devait passer. Toutefois, il n'arriva que le surlendemain. Le chemin étant sablonneux, il n'avancait qu'avec peine. Je le suivis en me dissimulant avec soin et, lorsqu'il eut déposé son cheval dans le village, je ne voulus pas m'en aller du lieu. Je disais : "Oh ! Cheval de fer, tout être qui marche a deux jambes l'une à côté de l'autre sur lesquelles il se tient et avec lesquelles il marche, mais tu es tout autre : tu as une jambe devant et une derrière. Mais ce ne sont pas des jambes, ce sont des roues et tu ne peux te tenir dessus : il faut t'appuyer contre quelque chose. Cependant, si l'on te monte, tu peux marcher, voire courir..." Peu après, j'ai appris à monter à bicyclette, et j'ai fait ainsi de longs voyages.

Lorsque j'ai eu vingt ans, j'ai commencé à me chercher une épouse. Cependant, la difficulté était grande, car je voulais une femme qui fût chrétienne et qui appartînt à ma propre tribu. Mais jusque-là, il n'y avait pas de jeune fille tiv ayant reçu le baptême. J'y réfléchis longuement jusqu'à ce que ma conscience me dise : "Akiga, tu ne dois plus dire que tu ne veux épouser qu'une Tiv. Tout ce qui est créé l'a été par Dieu ; nous descendons tous d'un même père et d'une même mère. Ce n'est que par leur propre faute que nos pères ne se sont séparés, et ont ainsi donné les divers peuples divers." Cela m'a amené à ne plus jamais mépriser quelqu'un à cause de sa tribu, mais je ne craignais pas non plus que quelqu'un appartenant à un autre peuple puisse me mépriser. Je me dis : "Maintenant, je vais chercher une femme qui soit chrétienne, comme moi, sans me soucier d'à quel peuple elle appartient." J'ai écrit une lettre à une jeune fille à Roumaïcha. Au bout de sept mois, j'ai reçu une réponse et elle était affirmative. C'était une Margui du Bornou¹, appelée Iyagana ("Fille de l'amour"). Nous nous sommes mariés à Salatou en mars 1919. Ma femme a eu sept enfants. J'ai marié ma fille aînée à un instituteur, et elle est déjà mère de deux filles. Un de mes fils va à l'école du gouvernement ; les autres sont chez nous. Le Tout-Puissant a laissé mes enfants en bonne santé afin qu'ils grandissent dans Sa crainte.

¹ Ancien royaume à l'extrême Nord-Est du Nigéria.



MARTIN AKU

XI

MARTIN AKOU

(Togo)

actuellement étudiant en médecine à Bâle

Martin Akou, l'auteur le plus jeune mais le plus "lettré" de cet ouvrage, poursuit à cette époque ses études de médecine en Suisse, car l'Allemagne nazie n'est désormais plus vivable pour un Africain. Ce récit de vie, long et exhaustif, décrit en détail (et avec des remarques fort perspicaces) une enfance dans le milieu de la mission évangélique du Togo. Celle-ci est dominée par la haute figure du père de Martin, Andreas Aku, l'un des premiers pasteurs togolais, premier chef de l'Eglise éwé quand celle-ci est devenue de facto indépendante à l'issue de la première guerre mondiale, notable respecté et écouté de la ville face aux administrations coloniales successives, qui lui ont toujours témoigné une véritable estime. Au milieu des années 1930, l'étudiant Martin Akou pose déjà avec beaucoup de clarté les problèmes qui seront ceux de la génération de la "Négritude" après la seconde guerre mondiale, puis des intellectuels du temps des Indépendances : comment concilier tradition et modernité ? Que préserver de l'Afrique d'autrefois qui puisse être utile aux Africains d'aujourd'hui ? Ces graves questions de l'engagement de l'intellectuel, le jeune Dr Martin Akou devra les affronter lui-même en s'investissant dans la politique : il est élu en 1946 député du Togo à Paris, comme représentant de la mouvance nationaliste, qui affirme très tôt la volonté d'indépendance des Togolais. Battu en 1951 par le concurrent que l'administration coloniale soutenait de toutes ses forces, Martin Akou se retire de la vie politique. Ce doux idéaliste n'était assez endurci pour en supporter la violence : il en resta marqué d'une amertume incurable. Il préférera alors partir exercer la médecine à Accra jusqu'à sa mort, en 1970.

1 - ENFANCE

Les camarades parmi lesquels j'ai vécu au cours de mon séjour comme étudiant en Allemagne m'ont fait sentir, consciemment ou inconsciemment, combien ils sont fiers de leur race et de leur passé, de leur peuple, de leur histoire. Chaque fois que je percevais ce sentiment, que ce fût dans les leçons d'allemand ou dans les leçons d'histoire, je protestais intérieurement, et la question se posait à moi : quelle part ces garçons ont-ils eu dans le fait qu'ils

sont nés d'une mère allemande, blanche et estimée ? Qu'est-ce qui leur donne le droit d'être fiers ? Le fait de leur naissance ? Cela ne me paraissait pas clair, car ce serait de la présomption. Comment peut-on se vanter de ce qui vous est échu sans que vous y soyez pour quelque chose... Ces jeunes hommes portaient évidemment en eux l'héritage d'un grand passé. Et moi, qu'est-ce que mon peuple pouvait opposer à cela ? Rien, en vérité. Peu à peu, j'ai trouvé une solution à cette question. La naissance d'un homme -et par cela même sa destinée- sont uniquement dues au hasard ; il faut qu'il s'en arrange, car se préoccuper des causes ne l'amènera jamais à une solution. Elle n'est d'ailleurs pas essentielle. Il est plus important de demander ce qu'une personne fait de la destinée que lui a donnée le hasard. Chaque peuple, chaque personne peut s'enorgueillir de cela. Je me suis rappelé que les ancêtres de ces Allemands, à l'époque où ils se trouvaient sous le joug des Romains et apprenaient d'eux, se trouvaient dans la même situation et devaient avoir les mêmes sentiments que nous, Africains d'aujourd'hui. Je commençais à comprendre les hommes et les peuples dont parle l'Histoire. Oui, en vérité, ce qui importe, c'est ce que l'on fait de son sort. Que n'ont pas fait les descendants des Germains ? Auraient-ils pu le rêver jadis ? Les Romains y auraient encore moins cru. Ceci peut être une consolation pour nous autres "sauvages".

J'ai donc commencé à aimer mon sort, ma destinée, puisque je commençais à comprendre qu'il ne s'agissait pas du hasard, mais d'une Providence bonne et d'un saint devoir. Qu'y a-t-il de plus beau que d'être choisi pour coopérer à la formation de l'unité de notre peuple et de son caractère propre, à l'éducation des nouveaux Africains de demain ?

Le jour de ma naissance, le 25 septembre 1913, tombait un mardi ; j'ai donc reçu, selon notre coutume, le nom de Komla¹. La naissance d'un enfant est un grand événement en Afrique, non seulement pour la famille mais pour tous les parents et amis - surtout pour la famille, car elle s'est enrichie d'un nouveau membre. Rien ne pouvait empêcher celui qui en avait la possibilité d'aller lui-même voir le nouvel être vivant, de le saluer et de dire ses souhaits de bonheur à la mère et, si l'occasion s'en présentait encore, de bavarder avec elle et de lui donner de bons conseils. Comme ma mère en était alors à son douzième enfant, on aurait vraiment pu supposer qu'elle avait réuni suffisamment d'expérience, et que de tels conseils n'étaient plus nécessaires. Mais, en Afrique, on est d'avis que ceux-ci ne sauraient faire mal. Les premiers mois après ma naissance ont donc dû être plus fatigants pour ma mère que la naissance même.

¹ Voir ci-dessus, p. 39, note 3.

Chez nous, la couleur de la peau joue un grand rôle. On prise énormément la couleur brune, et la mère est folle de joie si elle apprend que son enfant sera d'un beau brun. Quelques vieilles femmes disent reconnaître ce que sera finalement la couleur de la peau d'un enfant d'après la couleur des bords des lobes de l'oreille. Je ne saurais dire jusqu'à quel point ces données reposent sur une expérience véritable.

Mon père¹ ne voyait pas d'un bon oeil nos parents païens se tenir longtemps près de l'enfant et faire des remarques ou donner des conseils. Mais c'était inévitable, car le leur interdire aurait été les blesser.

Je n'ai pas besoin d'insister sur la joie qu'a dû être, pour notre famille, le fait que l'enfant était un garçon. C'est l'homme, en effet, qui agrandit le clan et qui le renforce, tandis que la fille peut se marier dans un autre clan, voire dans une autre tribu.

Je reçus au baptême les deux noms européens d'André et Martin. Les fêtes de la naissance prirent fin avec le baptême. Les parents qui avaient séjourné chez nous pendant ce temps s'en retournèrent chez eux, et ma mère dut faire des visites de remerciements. La vie reprit alors son cours normal.

Etant le dernier et le plus jeune enfant de mes parents, je fus élevé avec un amour et un soin particuliers ; de l'avis de mon frère aîné, j'étais même gâté, ce qui n'est cependant pas tout à fait exact. Car, précisément parce qu'il m'aimait, mon père était très sévère avec moi si je lui causais quelque déception ou ne lui obéissais pas. Plus d'une fois, j'ai dû éprouver ses coups.

J'ai souvent entendu dire, en Allemagne, que les fils s'attachent plus à leur mère, tandis que les filles seraient plus attirées par leur père. Pour moi, ce fut le contraire, et je crois que je peux en dire autant de tous les Africains, puisque chez nous la séparation des hommes et des femmes est générale. La femme se sent plus à l'aise avec ses semblables. De même, un homme préfère la société des hommes. Je trouve que ceci est naturel et n'a rien à faire avec l'amour entre l'époux et l'épouse ou entre la mère et l'enfant. Cependant, quoi qu'il en soit, je tenais aussi beaucoup à ma mère.

Dans notre famille, la vie était d'une simplicité puritaine. Tout se déroulait selon une règle fixe. Chacun avait sa part de travail à faire, et malheur à lui s'il la négligeait ! A 9 heures du matin, il y avait un office religieux ; nous

¹ Né en 1863 à Waya (actuelle Volta Region du Ghana), instituteur et catéchiste à partir de 1882, formé en Allemagne de 1884 à 1887, marié en 1889 à Caroline Steffens, fondateur de la mission évangélique de Lomé en 1895, consacré pasteur en 1910, modérateur de l'Eglise évangélique du Togo de 1921 à sa mort, en 1931.

devions donc tous être levés. Ensuite, toute la maison était nettoyée ; les chambres, la grande cour et la rue devant la maison devaient être balayées. Ce travail était fait par les filles. Nous, les garçons, nous devions nous occuper de notre jardin, car mon père aimait beaucoup les fleurs. Pour éviter les querelles, chacun de nous devait arroser lui-même son coin de terre et le tenir propre, et il en était seul responsable. Nous avons relativement vite fini avec cela, car nous rivalisions à qui aurait terminé le premier. A 18 heures, il fallait aller à l'office dans la maison paroissiale, rue de Baguida¹. Pendant la journée, chacun avait ses occupations fixes. Nous, les garçons qui allions à l'école, nous devions nous tenir prêts à des heures fixes pour porter des messages lorsque mon père était à la maison. Les filles allaient, après l'école, au marché pour faire du commerce. L'ordre et l'exactitude étaient deux facteurs auxquels mon père tenait rigoureusement, peut-être parce qu'il savait qu'ils n'étaient pas précisément prisés chez nous.

Je lui suis très reconnaissant de cette éducation. Mon père n'avait que peu de temps à consacrer à sa famille, surtout lorsque, dans sa vieillesse, il prit la direction de l'Eglise éwé dans le Togo français². Mais on sentait son esprit dans toute la maison : même lorsqu'il était en voyage, il y régnait le même ordre et la même exactitude. Il est possible que le bon esprit de ma mère y fût pour quelque chose. Nous nous étions tellement habitués à nos devoirs que nous les accomplissions avec amour. Lorsque je revois la vie de mon père et mes rapports avec lui, et que je songe à l'influence qu'il a exercée sur nous, ses enfants, je suis extraordinairement reconnaissant qu'il m'ait été donné de grandir au contact d'une personnalité si scrupuleuse. Car maintenant, alors que la vie s'approche de moi avec ses pièges et ses tentations, j'ai une mesure fixe à la main avec laquelle je puis tout mesurer. Une force de résistance a été plantée en moi, qui me permet de me tenir debout dans toutes les tempêtes. J'ai commencé par éprouver moi-même la valeur d'une bonne et saine éducation.

L'amour de la maison et de la patrie était pour mon père une chose qui allait de soi. Il pensait à peine à lui-même ; il ne pensait qu'à son peuple et à remplir ses devoirs envers lui. C'est pour cela qu'il a pu représenter les intérêts de son peuple avec cette absence de toute crainte et de tout égoïsme qui le caractérisait, lorsqu'il fut désigné pour en être le représentant et l'avocat auprès du gouvernement français à Lomé³, et ceci même lorsque d'autres compatriotes le laissaient tout seul aux moments critiques, par crainte ou par égoïsme. Il ne

¹ Aujourd'hui rue Aniko-Palako, où se trouve toujours une importante école évangélique (communément appelée, d'après l'ancien nom français de la rue : "l'école d'Alsace-Lorraine"). Le bâtiment allemand évoqué ici (construit en 1910) a malheureusement été rasé en 1990.

² En septembre 1921, au départ du dernier missionnaire de la Mission de Brème, le Suisse Bürgi.

³ Andreas Aku fut, à partir de 1922, membre (nommé, puis élu) du conseil des notables de Lomé, ainsi que représentant des Togolais au conseil d'administration du Territoire, avec le riche planteur Octaviano Olympio (oncle du futur premier président de la République du Togo).

connaissait pas la crainte des hommes, même lorsqu'il s'agissait des fonctionnaires les plus hauts placés. Il n'était pas par nature un politicien ; il disait tout tel qu'il le pensait. Les suites que pouvaient avoir pour lui sa droiture lui étaient indifférentes. Il n'avait pas insisté pour représenter son peuple, mais puisqu'on l'avait invité à le faire, il lui fallait la liberté de le représenter comme il le jugeait bon. Son peuple l'aimait parce qu'il était droit et juste dans tout ce qu'il faisait, et les Européens ne pouvaient faire autrement que de le respecter. Le gouverneur¹ a pu dire sur sa tombe : "Lorsque votre peuple aura plusieurs hommes d'un tel caractère, nous n'aurons plus le droit moral de vous gouverner."

Mon père avait très à coeur la rénovation morale et religieuse de son peuple. Il savait que c'est la base essentielle d'un développement sain. Il n'a pas seulement prêché : il a vécu pour donner l'exemple. A quoi nous servent les beaux discours et les sermons si les gens qui nous les prononcent agissent à l'opposé ? Plus important encore fut le fait que, par toute sa vie, mon père a montré qu'il nous est possible à nous, Africains, de vivre une vie véritablement chrétienne, dès que nous percevons l'appel de Dieu. Y a-t-il quelque chose de plus élevé, de plus noble que de pouvoir vivre selon l'idéal et l'enseignement chrétiens ? Mon père nous a montré que nous avons besoin, en Afrique, de personnalités qui, par leur exemple de pureté, de sérénité, de force, relèvent le caractère moral de notre peuple.

Un Européen m'a dit, une fois, qu'il trouvait triste que, même chez les Africains chrétiens et éduqués, il n'y ait eu aucun changement quant à leurs rapports avec leurs épouses. Je le priai de s'exprimer plus nettement. Il me répondit que les hommes se laissent encore servir par leurs femmes et ne s'assoient pas à table avec elles pour les repas. J'ai répondu que, si c'était tout qu'il avait à avancer, je pourrais le consoler en lui disant que la plupart de nos femmes s'en trouvaient mieux que beaucoup de leurs soeurs européennes qui jouissent de prétendues libertés convenant peu à des épouses, mais qui n'existent pas réellement. D'ailleurs, qu'est-ce que tout cela a à faire avec l'amour véritable ? Je crois que mon père a beaucoup aimé ma mère, même si elle ne s'asseyait pas à table avec lui. Dernièrement, au cours d'une visite chez nous, je lui ai demandé pourquoi elle ne le faisait pas, et elle m'a répondu que c'était elle-même qui ne l'avait pas voulu et qu'elle préférait manger avec mes soeurs, car mon père, du fait de sa vocation, ne pouvait venir régulièrement.

Dans tous les cas, les rapports entre mon père et ma mère étaient tels que je ne pourrais en imaginer de meilleurs. Les Européens, qui attachent tant de prix aux signes extérieurs de l'amour, ne parviendront jamais à comprendre

¹ Auguste Bonnacarrère, au Togo de 1922 à 1931.

parfaitement notre union conjugale africaine. Le caractère principal de notre vie conjugale est l'indépendance de l'homme et de la femme dans les choses extérieures, mais l'unité dans la responsabilité envers leurs enfants. C'est un trait que nous respectons et que nous songeons à transmettre dans l'avenir. C'est ainsi que les deux parties peuvent se consacrer à leurs fonctions respectives.

J'ai beaucoup aimé ma mère et j'y tiens encore beaucoup, d'autant plus que je dois rester loin d'elle. C'est un sentiment si naturel et si saint que l'on ne devrait pas en parler. Cependant, il me faut l'exprimer avec insistance, puisque beaucoup d'Européens sont d'un autre avis lorsqu'il s'agit des "nègres". Comment pourrait-on ne pas aimer la personne qui a tant souffert pour vous, dont les soucis et les prières vous ont entouré à chaque pas ? Y a-t-il un amour plus réel et plus naturel que celui de la mère et de l'enfant ? Dès que mon père me grondait, ne voulait pas me comprendre, me punissait, me battait (à tort ou à raison), c'était auprès de ma mère que je me réfugiais. Elle était toujours prête à me comprendre. Combien de fois ne m'a-t-elle pas pris dans ses bras, pour me consoler et me montrer ce qu'il fallait faire, m'expliquer que ce que je faisais n'était pas bien ? J'étais trop petit pour comprendre le châtiement. Cependant, elle n'a jamais essayé de me retirer des bras de mon père lorsqu'il me châtiait, et elle ne lui faisait jamais de reproches à ce sujet.

Ma mère n'a certainement pas eu une vie facile car, outre douze enfants à élever (dont quatre sont morts), elle devait encore s'occuper d'autres enfants que mon père amenait à Lomé de l'intérieur pour leur permettre de venir à l'école. Mais elle était toujours gaie et de bonne humeur, et nous, ses enfants, nous lui sommes reconnaissants pour son sacrifice émouvant et pour tous ses soins.

Chez nous, les rapports entre frères et soeurs étaient ceux que l'on observe généralement. Dans la jeunesse, il y avait souvent des querelles entre nous, mais nous nous entendions vite à nouveau. Au début, les grands frères voulaient affirmer leur autorité sur moi (très souvent pour agir mal), et moi, appuyé sur mon père et sur ma mère, je ne voulais pas les laisser faire. De même, il y a avait des frictions avec mes soeurs, car, malgré le petit nombre de mes années, j'appartenais quand même au sexe fort, et je ne voulais rien savoir d'elles. Cependant, peu à peu, je commençais à mieux m'entendre avec mes soeurs, mieux même qu'avec mes frères, car elles étaient gentilles et plus disposées à faire ce que je désirais. Ce que je déplore encore aujourd'hui, c'est que mes frères aînés se soient peu occupés de moi. Combien, dans sa jeunesse, on peut recevoir et apprendre de ses frères aînés ! Je ne peux rien reprocher à mon

père sous ce rapport, car le temps lui manquait, et il m'a toujours exhorté autant qu'il le pouvait à être appliqué et à étudier.

2 - JEUX

Petit garçon, je passais ma vie à rêver. Je ne connaissais pas encore les dures réalités de ce monde, car j'étais sous la protection de mes parents. Nulle question ne m'avait saisi ni inquiété. Je ne connaissais pas le sens véritable des mots "devoir" et "responsabilité". Je n'éprouvais nul souci, nulle déception, je ne connaissais ni remords ni désespoir. Je me sentais attiré vers les camarades de mon âge, avec lesquels je passais mon temps à jouer gaiement. Je ne pouvais supporter d'être seul pour une minute. Seuls les devoirs pour l'école, malgré le peu que j'avais à en faire, me gênaient et pesaient un peu sur mon sentiment d'être heureux : c'était d'amères pilules qu'il fallait avaler par amour pour les parents et les maîtres. Je les faisais à contrecœur parce que je ne comprenais pas le "il faut". Notre sens de l'école ne pouvait être différent, ainsi qu'il ressortira ci-dessous de la description de l'enseignement, car celui-ci n'était pas fait de manière à fixer notre attention, encore moins à éveiller en nous l'amour de l'école. Une demi-heure avant la fin de la classe, nos pensées n'étaient déjà plus là. Nous forjions des projets de jeux que nous voulions entreprendre tout de suite après. La plupart d'entre nous n'entendaient même pas l'instituteur donner les devoirs, et nous ne savions pas ce qu'il y avait à faire pour le lendemain. Lorsque nous étions la majorité, il nous arrivait même de convaincre le maître qu'il ne nous avait pas donné de devoirs. Les autres se taisaient, naturellement, car ils savaient que cela irait mal pour eux s'ils se faisaient aimer du maître pour leur application. En général, à notre grande joie, la solidarité était grande dans ces cas-là, et nous avions un vif sentiment de notre importance lorsque nous parvenions à tromper l'instituteur !

A peine la cloche avait-elle sonné que nous abandonnions la classe en criant très fort, en rugissant et chantant, avec le sentiment que, pour deux heures au moins, nous étions libres de toute contrainte. On allait en courant à la maison. Auparavant, nous nous étions entendus entre amis sur l'endroit où nous devrions nous retrouver au bout d'une heure. A quoi ne jouions-nous pas ? Pendant les pluies, c'était le jeu des coquilles d'escargot, car on en trouve alors beaucoup. Chacune devait être artistiquement arrangée pour le jeu. Il y avait des élèves qui faisaient du commerce avec ces *akoto*, mais, en général, chacun arrangeait son propre jouet. Avec ces coquilles, on faisait toute sorte d'exercices, dont certains frisaient l'acrobatie. Celui qui n'y arrivait pas devait se soumettre à une peine que l'on appelait *amégaga*. La victime doit étendre la paume de la main, qui est très sensible, et les autres joueurs en file frappent dessus avec la

pointe des coquilles. La main saigne souvent dès le troisième coup ; toutefois, il faut supporter car, si l'on retire la main, le nombre de coups va redoubler. On ne doit pas non plus faire de grimace, crier ou pleurer, sinon on s'expose aux rires et aux moqueries de ses camarades d'âge, ou bien on reçoit un surnom méprisant qui, dans certains cas, vous reste toute la vie. Il n'y avait rien dont nous ayions davantage honte, qui blessait plus notre amour-propre. C'est pourquoi nous préférons supporter la douleur en silence, et nous essayions même de faire des plaisanteries tout en nous crispant. Il n'était pas rare qu'un débutant dans ce jeu dût s'enfuir avec la main toute enflée.

Nous jouions aussi volontiers avec les *atuklui*¹. C'était mon jeu préféré, car j'y montrais beaucoup d'habileté, et la chance m'était souvent favorable. Cela se jouait principalement en temps de pluie. On voit alors, dans certains endroits de Lomé, des groupes de jeunes gens assis sur le sable qui jouent à ce jeu avec ardeur. Cela finit souvent par des conflits, car on peut vendre les *atuklui* que l'on a gagnés et avoir ainsi de l'argent. Les jeux *adi* et *vé*² sont également très répandus : jeunes et vieux s'y exercent avec ardeur. Cependant, ces jeux ne sont aujourd'hui plus très prisés par les jeunes. Nous jouions à divers jeux de cache-cache avec les jeunes filles. Nous faisons aussi des parties de ballon : le football et le *battingball* étaient spécialement estimés, ce dernier étant celui que l'on aimait le plus. Le *battingball* peut être comparé au jeu anglais du cricket, mais il s'en différencie sensiblement. Les battes étaient faites en branches de cocotier, et l'on employait de vieilles balles de tennis qui ne rebondissaient plus. Les buts étaient des bidons de pétrole. Presque chaque samedi avait lieu un concours entre deux classes d'une même école ou d'écoles différentes ; quelquefois même entre Keta³ et Lomé. C'était pour nous des événements qui absorbaient pendant les jours précédents toute notre attention et tous nos espoirs. Chaque groupe s'y préparait de son mieux. Avoir entraîné la défaite de son équipe était ce qui pouvait nous arriver de pire : chacun y apportait donc toutes ses forces. Il était rare que les jeux se passent sans aucun incident. En effet, l'une ou l'autre des parties devait perdre ; si l'on perdait, quelqu'un devait en être le responsable, et on le lui faisait bien sentir. Il n'y était pas question de *fair play* : il s'agissait de montrer ce que l'on pouvait faire, sans trop se préoccuper de la manière.

Des amitiés fortes et durables sont nées dans ces équipes de joueurs. L'amour du prochain et la disposition à le soutenir y trouvaient leur expression la

¹ Graines du buisson *atuklui*. Celles-ci ne servent qu'aux jeux des enfants. (Note de Westermann)

² Deux genres de trictrac. Ils se jouent surtout au village, mais les enfants les pratiquent encore à Lomé. *Adi* : fruit d'une liane (ressemblant aux marrons), *Vé* : sorte de jeu de billes (avec de grosses graines). (Notes de Westermann)

Adi ou *Adito*, jeu répandu dans toute l'Afrique- consistant à placer des billes dans les trous d'une plaque de bois, est généralement connu en français sous le nom ivoirien d'*awalé* ou *waré*.

³ A 35 km de Lomé, en Gold Coast. C'était un autre siège important de la Mission évangélique de Brême, qui s'y était implantée dès 1853.

plus visible. Chacun dans l'équipe était prêt à employer toute sa force, à se surpasser même, le cas échéant, pour rattraper ce qu'un camarade avait manqué. J'ai pris le plus nettement conscience de cet état d'esprit le jour où, pendant un jeu, un garçon de 13 ans qui, en dépassant ses forces, avait fait un coup magnifique, s'écria avant de tomber mort d'une crise cardiaque : "*Ngo ko! dzidoudou flaga miatoe !*" - "En avant ! Le drapeau de la victoire est à nous !" Oui, c'est ce que l'on voudrait crier à tous nos compatriotes : "En avant ! Le drapeau de la victoire est à nous !"

Le jeu en lui-même ne plaisait pas à mon père, comme pour les gens âgés, car il était tout entier à son devoir. Il pressentait le grand danger qui s'y cache lorsque cela devient une passion. Si nous jouions le dimanche, il venait nous trouver et nous mettait une bible entre les mains au lieu des bâtons du jeu, et nous devions apprendre quelques versets pour le soir. Une fois, j'avais joué au croquet à l'heure de l'office avec quelques amis dans la maison de monsieur Timothy A. Anthony¹. Par hasard, mon père y passa en sortant du temple, et il nous trouva en train de jouer. Il nous ordonna de ramasser le jeu et de le rapporter à la maison. Mes amis durent y venir aussi. Là, je fus déshabillé, attaché à un arbre et convenablement battu, en présence de mes amis pour leur servir d'exemple. Depuis, le croquet m'est devenu odieux.

Mes amis et moi, nous organisions des saynètes sur la plage, hors de la ville. Lorsque l'un de nous avait entendu une histoire ou avait eu une idée, il nous la racontait, et nous cherchions ensemble si cela offrait matière à organiser un jeu. Chacun arrangeait indépendamment son rôle ; chacun pouvait choisir le rôle qui lui plaisait le plus. Il y avait généralement discussion au sujet des rôles du sorcier et du fou. Chacun mettait tout son amour-propre à rendre la représentation aussi drôle et intéressante que possible. Je me faisais aider pour les préparatifs par mes soeurs aînées, en leur interdisant formellement d'en parler à qui que ce soit. C'était pour nous une grande joie quand la représentation réussissait. Aujourd'hui encore, je ne puis que m'étonner de la vive fantaisie et des dons d'imitation que certains de mes camarades d'âge déployaient alors. En vérité, notre peuple a en cela un riche trésor, qui devra être entretenu et développé.

Pour moi, les soirées à Lomé sont restées inoubliables. Elles étaient d'une beauté incomparable. Lorsque tous avaient achevé leurs travaux, nous étalions nos nattes sur le sable, sous le ciel étoilé et nous nous y étendions confortablement, jouissant pleinement de la fraîcheur du soir. Les jeunes filles étaient étendues d'un côté, les garçons de l'autre. Nous passions le temps à nous

¹ Autre important notable de Lomé (décédé en 1937), lui aussi membre de l'Eglise évangélique.

raconter des fables et des histoires. Nous nous propositions aussi des devinettes et des paraboles. Un employé de chez nous était très aimé de nous, les enfants, parce qu'il savait très bien raconter des histoires poignantes. Il avait une si bonne mémoire qu'il les répétait mot à mot. Il ne se contentait pas de répéter des histoires entendues : il donnait libre cours à sa fantaisie et faisait ainsi croître l'émotion. Grâce à cette aptitude, il avait reçu un surnom flatteur qui lui valait d'être particulièrement apprécié par les femmes. Il opinait majestueusement de la tête si on l'interpellait par ce surnom.

Nous, les enfants, nous vivions alors dans un monde fabuleux. Nous croyions à tout ce que l'on nous racontait. Pourquoi pas ? On parlait toute la journée d'esprits de la brousse et d'humains qui se changeaient en animaux, et d'animaux qui devenaient des hommes... Nous en souffrions et nous luttions avec eux comme si cela se passait réellement. Quel don d'observation et quelle connaissance profonde des hommes et des animaux se trouvent cachés dans ces contes !

Pour trouver les devinettes, nous nous partagions en deux camps : d'un côté les filles, de l'autre les garçons. Nos devinettes sont telles qu'il faut en avoir déjà entendu la solution pour pouvoir la donner. Malheureusement, c'était toujours les filles qui gagnaient, car ma mère était avec elles. Nous nous fâchions sans mesure de nos défaites, et nous essayions de tout faire pour gagner contre notre mère ; mais elle ne se laissait pas prendre, apparemment par pur plaisir de nous voir perdre. Nous essayions alors d'une autre façon. Nous nous faisons écrire beaucoup de devinettes avec leur réponse par nos camarades, et nous les apprenions attentivement, mais ça aussi fut inutile. Finalement, nos défaites perpétuelles à ce jeu nous ont fait tant de peine que nous avons rayé les devinettes de notre programme. Nous faisons grève si on les proposait, car nous n'étions plus disposés à laisser miner notre autorité auprès des filles. Nous propositions des paraboles qui nous offraient un moyen de démontrer vis-à-vis du sexe féminin notre finesse et notre faconde. Nous employions notre vive fantaisie à éclairer notre point principal de différents côtés par de nombreux exemples. Ah, comme nous jouissions de ces heures ! Nous racontions jusqu'à ce que, l'un après l'autre, nous succombions au sommeil. Quelquefois, nous ne nous réveillions qu'au petit matin. Ou bien nous étions contraints par le froid de rentrer chez nous au milieu de la nuit. Combien je hurlais, quand j'étais tout petit, lorsque l'on venait me chercher en plein milieu de ces séances de contes pour me faire coucher...

3 - L'ECOLE

Au milieu de cette vie délicieuse, se dressait une réalité que nous ne comprenions pas et que ne voulions pas non plus comprendre : l'école. Qu'avions-nous à en faire ? Mais que ne disait-on pas pour nous y intéresser ?

C'était surtout le chemin indispensable pour devenir un homme distingué et riche, qui s'attirerait l'admiration du reste du monde. Ils étaient en effet nos modèles, ces "Messieurs" (comme on les appelait) qui passaient à pas mesurés devant notre maison, le dimanche après-midi surtout, avec des souliers brillants et des complets bien ajustés, à la dernière mode. Nous avions pour eux une profonde admiration. Nous voulions être comme eux un jour, et pour cela il fallait bien savoir le français ou l'anglais ; il fallait aussi pouvoir bien calculer, mais tout le reste que l'on enseignait en même temps n'était que du lest. Certes, il y avait aussi quelques personnalités fortunées qui n'avaient jamais été à l'école, mais elles ne se procuraient pas de beaux complets et des souliers ; elle vivaient simplement, selon la manière antique de notre peuple. Comme ces gens nous paraissaient bêtes ! Il fallait donc avoir été à l'école pour savoir ce qui est beau et élégant... Mais comme on s'y ennuyait souvent !

J'ai dû passer six ans sur les bancs de l'école des missions, et un an sur ceux de l'école du gouvernement français¹. Qu'y ai-je appris d'utile pour la vie ? Lorsque je pense au temps de mon école à Lomé et à ce que j'y ai appris, des mots et des noms surgissent dans ma tête, mais pour la plupart sans liaison. Que nous les ayons retenus malgré cela, bien qu'il se fût agi de conceptions qui nous étaient étrangères, vides de sens, faut-il en remercier la capacité de l'instituteur ou notre propre application ? Il faut reconnaître que les maîtres, derrière nous, avec leurs cannes, ont pu y être pour quelque chose. Autant que je me le rappelle, il n'y avait aucun système dans tout le programme, c'est-à-dire qu'on travaillait sans aucune liaison entre les choses enseignées. Nous devions savoir des éléments de l'histoire européenne et africaine, mais le choix semble en avoir été laissé à nos instituteurs indigènes. Nul ne s'étonnera que seuls quelques faits et événements de l'histoire aient retenu notre attention et qu'il se soit agi de ceux qui répondaient à notre manière de penser et d'agir, comme ceux concernant les Dahoméens et les Sénégalais. Nous étions transportés d'admiration pour le caractère de Béhanzin, roi du Dahomey, qui avait su tenir son ennemi en échec par sa manière d'agir, impétueuse, consciente, décidée. Cette figure s'imposait d'autant plus à nous que nous n'en trouvions alors nulle autre qui pouvait lui être comparée. L'histoire des Etats musulmans peul et haoussa nous enchantait aussi. Nous en éprouvions même de l'orgueil : quels Etats puissants ils avaient été ! Nous regrettions de tout coeur leur disparition, si peu sympathiques que fussent d'ailleurs pour nous

¹ Le cours complémentaire de Lomé. (Note de Westermann)

les Peul et les Haoussa d'aujourd'hui¹. Les grands héros de l'histoire européenne pâlessaient à nos yeux -peut-être à tort- devant ces figures africaines. Nous étions toujours empoignés par l'histoire de notre propre peuple, depuis l'époque où la cité de Notsé en avait été la patrie jusqu'à la naissance des tribus actuelles. Combien de fois ne me suis-je pas tenu debout devant les murs de Notsé, pensant en moi-même que, si le roi Agokoli² n'avait pas été si cruel, nous serions aujourd'hui un peuple uni.

Nous apprenions avec ardeur la géographie de l'Afrique, et surtout celle de notre petit pays. Nous avons souvent dessiné les contours de la carte de l'Afrique et de notre pays pour y inscrire les noms des grandes villes. Nous pouvions examiner les produits de notre sol sur les lieux, au cours de nos voyages, et cela nous amusait tout particulièrement de constater par nous-mêmes l'exactitude de notre savoir. Ce qui dépassait l'Afrique, et principalement la géographie de la France, était appris avec soin, mais par coeur. Nous ne pouvions guère nous représenter ce que cela signifiait, et, le plus souvent, nos maîtres non plus.

Nous avions un vif plaisir à apprendre le français. Le son de cette langue et les gestes des Français nous transportaient d'enthousiasme. Nous cherchions à tout imiter avec soin. L'école du gouvernement nous en offrait un excellent moyen, car nous avions comme maître un Français, et quelquefois une Martiniquaise, dont la prononciation était excellente. Pendant la récréation (au cours de laquelle nous devons parler uniquement en français), nous imitions nos maîtres et nous rivalisions entre nous dans les exagérations. Nous nous appliquions à apprendre le français également parce que nous étions convaincus que nous en aurions besoin pour notre avenir. Les heures où nous nous exercions à la poésie française restent inoubliables pour moi. Quant à la grammaire, évidemment, nous n'éprouvions aucun goût pour elle. Nous savions en effet que nous pouvions apprendre une langue sans grammaire. Nos ancêtres avaient eux aussi appris des langues étrangères et s'en étaient rendus maîtres à un tel point qu'on les prenait pour des indigènes, et tout cela sans grammaire. Le fait que celui de notre classe qui savait le mieux la grammaire était très gêné pour s'exprimer fortifiait en nous cette conviction. Ce ne fut qu'en Allemagne que j'ai compris que la grammaire doit être regardée comme un moyen et une aide pour

¹ Qui forment dans la ville de Lomé une population tout à fait à part de commerçants itinérants, d'artisans et de bouchers.

² Selon la tradition, le roi Agokoli régnait à Notsé sur toutes les tribus éwé. Sa cruauté poussa ses sujets à émigrer, et ils se sont par la suite dispersés sur une vaste étendue. (Note de Westermann) D'après les historiens d'aujourd'hui, l'épisode (fameux dans la tradition éwé et véhiculé en particulier par l'enseignement donné par les missions) correspond, au XVI^e siècle, au refus par les Éwé d'une évolution politique vers un Etat centralisé et autoritaire bien plus qu'à une quelconque "méchanceté" personnelle du roi et à ses méthodes tyranniques pour obliger son peuple à construire la fameuse enceinte de terre de la ville. Tous les groupes éwé actuels affirment être issus de cet exode à partir de Notsé (à 100 km au nord de Lomé).

l'étude scientifique des langues. Nos maîtres y attachaient tant d'importance que nous ne l'avions jamais comprise ainsi.

Les avis étaient partagés, comme toujours, au sujet du calcul. Il y avait, parmi nous, des ardents pour le calcul parce qu'ils étaient doués pour cela ; d'autres, pour qui cela signifiait un travail pénible, le trouvaient bien peu sympathique. Il faut mentionner aussi l'histoire naturelle. A mon avis, on la faisait assez maladroitement : on s'arrêtait trop peu sur la zoologie et sur l'homme, ce qui nous aurait alors beaucoup intéressés, et on s'étendait trop sur des conceptions générales.

A l'école de la mission, l'enseignement religieux ne manquait naturellement pas. Mais, à mon avis, la manière de le faire ne tendait pas du tout à lui faire atteindre son but. Avec une sévérité qui frisait presque la cruauté, on cherchait à nous rendre familiers des passages de la Bible. Le rythme auquel ces versets devaient être récités était trop rapide pour la majorité des élèves, et on les punissait souvent injustement : ils auraient certainement su leur leçon si l'on leur avait laissé assez de temps pour la réciter. Aujourd'hui encore, je m'étonne de tout ce que nous avons dû apprendre dans ce domaine. Il n'est pas surprenant qu'une telle méthode pour inculquer le christianisme ou éveiller une conscience chrétienne n'ait eu qu'un effet contraire. D'ailleurs, toute l'atmosphère - à quelques louables exceptions près - n'était pas faite pour nous montrer le christianisme mis en pratique. Je ne dis pas cela pour critiquer les écoles chrétiennes : je sais combien nous aurons besoin, dans l'avenir, de ces écoles pour éduquer les caractères. En sens, nous attendons beaucoup d'elles. Je fais uniquement une critique du système d'enseignement, qui devra certainement être amélioré.

Dans les écoles de la mission évangélique, on nous enseignait aussi notre propre langue, l'éwé. Mais nos maîtres ne pouvaient nous convaincre de son importance : au contraire, ils montraient pour cet enseignement bien peu d'ardeur et de sympathie profonde, et les expressions de dénigrement n'étaient pas rares. De plus, les instituteurs venaient de tribus différentes : Avatimé, Adaklou, Aného, Anlo..., et chacun avait une prononciation toute différente de l'autre. Nous étions si fiers de notre prononciation anlo¹ que nous éclatons de rire si un maître avatimé nous faisait une lecture. De plus, nos maîtres ne savaient pas nous expliquer la valeur de notre langue maternelle et la nécessité de son développement futur. Nous n'étions pas honteux de ne pas pouvoir écrire correctement notre propre langue, alors que nous l'étions si nous faisons des

¹ Forme "officielle" de l'éwé, car c'est ce dialecte qui a été transcrit par les missionnaires de Brème (dès 1857), dans la région de Keta. Le canton avatimé (aujourd'hui au Ghana) se situe une centaine de km au nord-ouest de Lomé, ville fondée par des commerçants anlo. Du fait de l'éclatement politique des Ewé, cette langue a divergé en de nombreuses variantes dialectales, certes facilement intercompréhensibles, mais bien identifiables, en particulier par l'accent.

fautes en français ou en anglais. Des indigènes qui n'avaient fait qu'un court séjour en Europe déclaraient souvent à leur retour avoir oublié leur langue maternelle. Ils voulaient montrer ainsi combien ils étaient passés maîtres de la langue étrangère. Ce qui était triste, c'est que ces gens étaient admirés de leurs compatriotes semi-instruits, de sorte qu'ils n'apercevaient pas le ridicule de leur rôle. Est-ce qu'ils ne connaissaient pas leurs responsabilités à l'égard de leur histoire et de leurs ancêtres ?

Je veux encore évoquer en quelques mots mes maîtres de Lomé. Les rapports entre eux et nous étaient aussi mauvais qu'on peut l'imaginer. Nous n'avions aucun lien en commun. En tant qu'individus, nous ne nous rapprochions pas davantage. Au contraire, ils cherchaient à se montrer aussi inabornables que possible, et à se targuer de leur autorité. A mon avis, c'était une erreur de jugement grave, car, de ce fait, ils n'obtenaient pas ce qu'ils désiraient. Nous avions l'habitude de classer nos maîtres en deux groupes : d'un côté, ceux qui, par leur attitude et par leur caractère, nous inspiraient une crainte respectueuse, donc de la confiance et de l'estime, sans qu'ils eussent rien fait pour cela. Mais les autres faisaient un usage abusif de leur autorité et provoquaient ainsi en nous amertume et révolte. Dans notre impuissance, nous ne pouvions que leur opposer notre résistance passive. Nous les avons percés à jour : ils étaient de ces hommes qui ne sont pas sûrs d'eux-mêmes intérieurement et qui essayent alors, par leur raideur, de rétablir extérieurement l'équilibre. Ce sont ces maîtres surtout qui nous ont assombri les beaux souvenirs de nos années d'école.

Je ne suis pas ingrat. Ces mots ne doivent pas être pris comme mon seul remerciement pour les maîtres qui, pendant sept ans, ont influencé ma jeunesse. Oublions donc les erreurs pédagogiques ; mettons-les sur le compte de leur ignorance et de l'esprit du temps, et non de mauvaises intentions. Je trouverais pour eux tous des mots de remerciements et de gratitude si notre fréquentation de l'école n'avait pas eu en fait un but unique : nous charger d'une masse de connaissances qui devaient nous rendre capables de passer notre vie au service des Européens. Je ne peux et je ne pourrai jamais partager cette manière de voir. Mes expériences, surtout en Allemagne, m'ont appris à croire à un sens et à une valeur plus élevés de la vie. Ici, l'éducation a une grande tâche à remplir. J'espère que nous nous en apercevrons bientôt en Afrique. Telle est la signification de mes critiques.

Des souvenirs heureux me reviennent lorsque je me rappelle mes nombreux camarades de Lomé : des garçons sérieux, gais, vivants (quelquefois aussi lourdauds), tous de nature diverse. Ces temps de sérieux et de gaieté vécus

ensemble ont fait régner entre nous une véritable communauté de pensée, sans qu'alors nous en ayons eu réellement conscience. Nous n'avons rien fait pour alimenter ce sentiment de communion, ni pour l'entretenir ; il existait tout simplement, et il vit encore, même après presque dix ans de séparation. Quand je suis revenu à la maison, il y a deux ans, il m'a semblé être resté toujours parmi eux. Puisse cet esprit se maintenir longtemps !

4 - LA FAMILLE

La famille joue un rôle particulier dans notre vie. On fait la connaissance d'oncles, de tantes, de cousins, de cousines, de nièces et neveux, sans que l'on puisse se rendre compte le moins du monde du degré de parenté.

Du côté maternel, je suis un Anlo. On me parle d'une parenté avec le roi Ocloo¹, et même avec le roi Awoamé Sri II². On peut imaginer que des liens claniques avec les chefs les plus puissants de la tribu anlo suffisent pour faire admettre des liens de famille tellement enchevêtrés que ceux qui s'y connaissent le mieux en matière de clans ne peuvent en avoir une vue d'ensemble. Ce qui surprend, c'est l'assurance avec laquelle les gens essaient de tout expliquer. Aujourd'hui cependant, lorsqu'il s'agit de parenté, l'exactitude n'est pas la chose principale ; il suffit qu'on s'en souvienne vaguement, quel que soit le degré d'éloignement.

Du côté paternel, j'appartiens aux tribus des Ho et des Adaklou³. Là aussi, il y a des rapports avec certains chefs. Mais comme j'ai grandi sur la côte, et que la plupart de ces parents sont encore païens, je n'ai guère été en contact avec eux, car mon père, tant qu'il a vécu, avait tracé une nette ligne de démarcation entre païens et chrétiens.

Pour un enfant, c'est une chose magnifique que de pouvoir se réjouir d'une si nombreuse parenté, et j'en étais très fier. Ces avantages n'étaient pas tous d'ordre matériel : on se trouvait sous la protection de ces gens, et la conscience que j'en avais me donnait une grande tranquillité d'esprit. Je m'en allais rarement d'une visite les mains vides : j'emportais toujours quelque chose, si menu que ce fût. Il n'est donc pas surprenant que nous, les enfants, nous ayons été, sans le savoir, ceux qui ont le plus contribué à entretenir vivants les liens de parenté, surtout à Lomé, où ils étaient en danger de se perdre sous l'influence de la vie moderne.

¹ Chef de Keta.

² Chef supérieur des Anlo (de noble tradition, mais sans pouvoirs réels bien avant l'arrivée de la colonisation anglaise).

³ Autre groupe éwé de l'hinterland (dans le Togo allemand jadis, au Ghana aujourd'hui).

Lorsque j'ai été en visite chez nous, il y a deux ans, j'ai pu voir pour la première fois la cité de mes pères. A cette occasion, j'ai eu un aperçu de la vie primitive et réelle de notre tribu. Quel rôle le clan y joue ! Combien cela doit être beau d'entreprendre la lutte pour la vie avec tous ses parents, épaulé contre épaulé ! Combien fortifiant doit être le sentiment que tant de personnes se tiennent bien décidées derrière vous, dans les mauvais jours comme dans les bons ! Comme ces gens sont vrais et naturels ! Jean-Jacques Rousseau me revenait sans cesse à la pensée (mais pas à cause de sa sentimentalité).

Mais la vie des clans africains ne peut être reconstruite : elle appartient au passé. Il faudra trouver aujourd'hui de nouvelles bases pour des associations fortes répondant à notre temps et aux conditions de notre vie. Pour cela, les notions qui sont à la base de nos idées sur la parenté auront un rôle à jouer.

5 - L'IMAGINAIRE

A Lomé, je vivais dans deux mondes. A la maison, tout était chrétien, et l'on ne parlait jamais de superstitions : mon père veillait avec énergie à ce que cela n'arrivât jamais. Tout ce qui touchait en quoi que ce soit aux conceptions païennes n'était que mensonge et tromperie, et se trouvait ainsi condamné. Pour mon père, il semblait ne pas y avoir de sorciers dotés d'une puissance surnaturelle. Déjà comme enfants, nous avions commencé à penser autrement, car, à l'école et en ville, nous entendions exactement le contraire de ce qui se disait à la maison. On parlait d'esprits, d'hommes qui faisaient des choses extraordinaires (les sorciers du Dahomey étaient tout spécialement célèbres dans ce domaine). Tout ceci n'était-il donc des paroles creuses ? Nous, les enfants, nous commençons de plus en plus à y croire. Nous nous demandions ce qu'il en était des miracles bibliques. Comment se faisait-il que les chrétiens d'aujourd'hui aient perdu le pouvoir d'en faire ? Toutes ces questions nous agitaient beaucoup. Nous nous sommes occupés de magie noire et de magie blanche. Nous avons fait venir des livres de France, et nous avons essayé de nous en tenir strictement à leurs indications. Les piètres résultats obtenus n'étaient nullement décourageants à nos yeux : nous attribuions nos échecs à l'inexactitude de notre exécution. Quelques camarades se firent même venir des talismans. Chose remarquable, ce fut le temps où j'eus les meilleurs résultats à l'école. On parlait aussi du "dixième livre de Moïse", avec lequel on accomplirait des choses prodigieuses. Personnellement, je ne connais pas ce livre, car il est rédigé en anglais et principalement employé en Gold Coast.

Les expériences avec les esprits étaient le thème principal de nos conversations à l'école de la mission. Mes camarades avaient toujours quelque

chose de nouveau à raconter à ce sujet. Je commençais peu à peu à y croire aussi. A cette époque, je pris l'habitude, si je me trouvais la nuit près du cimetière, de me dépêcher ou de faire un détour. J'eus d'ailleurs une expérience des esprits. Une nuit, j'avais dû sortir ; parvenu avec une lanterne allumée à notre porte, je vis à mon grand effroi deux figures blanches assises sur notre puits, qui disparurent tout de suite. Lorsque j'en ai parlé à mon père, il a seulement dit que j'avais vu ce que m'avait suggéré mon imagination, ce qui n'était pas fait pour me tranquilliser. Même quatorze ans plus tard, lorsque j'arrivai à Brême, j'eus la première nuit de vives inquiétudes. Je craignais, dans le siège des Missions, que l'esprit d'un missionnaire mort des suites du climat malsain de notre pays ne veuille se venger sur moi. Mais je l'ai attendu en vain...

Je voudrais donner ici un exemple des histoires de sorciers telles qu'on nous les racontait alors.

Un Ewé avait chargé un puissant sorcier du Dahomey de voler pour lui de l'argent dans une banque. Cet homme avait aussi le don de faire disparaître les objets de façon surnaturelle. Avant de commencer l'histoire elle-même, il convient de préciser d'abord comment cet homme est devenu un si grand sorcier. On racontait que, peu auparavant, il avait été le serviteur d'un grand sorcier du Dahomey. Lorsque celui-ci sentit sa mort proche, son fils unique et héritier n'était pas à la maison. Cela lui faisait beaucoup de peine, mais il n'y pouvait rien. Il appela donc son fidèle serviteur et dit : "Mon serviteur, tu t'es tenu fidèlement à mes côtés toute ma vie. Tu t'es montré un homme vrai dans les bons comme dans les mauvais jours, et le ciel t'en récompense. Tu ne dois pas me voir mourir. J'ai reçu de mon père un grand sortilège, qui ne doit point disparaître avec moi. Je vais te le remettre. Veille là-dessus comme sur ton bien le plus précieux et aie soin qu'il reste dans notre clan. Sans cela, tu seras maudit de nos ancêtres, si tu entreprends de contrecarrer le dessein du dieu. Avec ce sortilège, tous tes vœux peuvent se réaliser, mais rappelle-toi que tu ne dois jamais utiliser pour toi-même ce que tu obtiens avec cela." A ces mots, sa voix se mit à faiblir. Il ordonna au serviteur de s'approcher de lui, il cracha alors un objet en métal, le lui mit dans la bouche et le lui fit avaler. "Tu dois le garder ainsi pendant toute ta vie. Avant de mourir, veille à ce que cela soit remis à quelqu'un de notre clan." Et il ferma les yeux. Disposant de tels pouvoirs, le sorcier ne pouvait faire moins que de satisfaire le désir de l'Ewé. Il ordonna à un coffre-fort de se déplacer et de se présenter en un certain lieu. Lorsque l'Ewé y eut pris l'argent nécessaire, il donna au sorcier sa part. Mais, plus tard, la chose fut découverte à la suite des bavardages de l'Ewé, et le sorcier fut arrêté. Comme on ne pouvait s'en tirer autrement, on le pria de faire que le coffre-fort reprenne son ancienne place. Là-dessus, le sorcier disparut de façon mystérieuse. Des

recherches minutieuses restèrent sans résultat. C'est ainsi qu'on nous racontait ces histoires.

Le plus souvent, les contes portaient sur des personnages qui pouvaient se changer en une grande variété d'animaux. Les plus passionnantes étaient les histoires de héros dans lesquelles les gens savaient admirablement se rendre invisibles et par cela même invulnérables.

J'ai pu me rendre compte combien ces conceptions sont encore vivantes parmi nos instituteurs chrétiens. Il y a aussi beaucoup de pasteurs indigènes qui ont encore des doutes et des soupçons. Mais quel mal y a-t-il à cela ? Cela ne diminue pas leur foi chrétienne. Je pense que la connaissance de ces forces étranges, de notre impuissance vis-à-vis d'elles et, surtout, du danger spirituel auquel elles nous exposent, représente un moyen propre à nous rendre davantage prêts et mieux disposés à accueillir le message du Christ. Je crois que c'est en partie cela qui explique ce mystère qu'est le fait que tant de pasteurs indigènes se cramponnent vraiment de toutes les fibres de leur coeur au message libérateur du Christ.

Personnellement, je soupçonne l'existence de telles forces, mais je n'ai encore aucun point d'appui certain pour l'affirmer. Toutefois, cela ne me permet pas de douter des affirmations ou des expériences dignes de foi d'hommes véridiques, encore moins de les considérer comme négligeables. Je reconnais ces possibilités comme telles.

En Allemagne aussi, on parle de certains chrétiens qui auraient le don de guérir les malades d'une façon incompréhensible. Je n'ai pas encore assisté à de telles guérisons, mais j'en ai toujours admis la possibilité par un sentiment de convenance vis-à-vis de ces personnes. Pourquoi l'activité des puissances mauvaises, que nous admettons aussi comme chrétiens, ne se révélerait-elle pas dans les actes secrets des méchants ? Il est surprenant de voir la position que certains missionnaires chrétiens prennent à l'égard de ces choses. Je comprends que certains les écartent, bien que cela ne témoigne guère en faveur de leur intelligence ni de leur tact. Mais ce qui nous agace, c'est le fait que d'autres essaient de les traiter de pures tromperies et donnent même à l'appui de cela des raisons scientifiques. Certaines de ces explications sont si puériles que nos gens, qui, pourtant, sont souvent crédules, ne les acceptent pas. Comment peut-on vouloir ramener les lumières des sorciers - "adzé" - au cimetière, à des apparitions phosphorescentes ? Cela me paraît un mystère. Cela éveille toujours des soupçons lorsque la théologie essaie de se réfugier derrière les sciences de la nature. C'est pourquoi nous demandons à nos missionnaires d'employer leurs

forces à nous libérer, par la foi en Jésus Christ et en sa Rédemption, de toutes les puissances mauvaises, des forces qui évitent la lumière et oeuvrent dans les ténèbres. Nous ne contribuons sûrement pas à la victoire du christianisme si nous repoussons sciemment l'ordonnance divine du monde, c'est-à-dire si nous nions des réalités et des faits pour nous la rendre plus simple.

Après nous être préoccupés de la magie, nous avons eu un respect tout particulier pour les prêtres catholiques. Ils étaient pour nous les représentants de la magie blanche. Nous les craignions comme tels, et nous cherchions à nous en éloigner autant que possible. Un après-midi, nous étions occupés à faire tomber des noix de coco en leur jetant des cailloux. Un prêtre catholique qui passait par là, absorbé dans la lecture de son bréviaire, fut touché par accident. Nous nous sommes enfuis à toutes jambes. Lorsque, à quelque distance, je me suis retourné, j'ai constaté que le prêtre s'était arrêté et me fixait des yeux. Toute la soirée, je n'ai pu m'en remettre, craignant qu'il ne m'ait maudit.

Il ressort de ces récits que je viens de faire que, de mon temps, il y avait beaucoup de diversité à Lomé. L'Afrique ancienne et l'Afrique moderne s'entrechoquaient. J'ai vu l'âme africaine s'arc-bouter contre l'esprit européen. Mais ma conscience intime ne percevait pas ce que ces événements comportaient de tragique. J'ai marché paisiblement à travers ces temps troublés avec la ferme conviction qu'un Père puissant me tenait par la main.

6 - LE VOYAGE EN ALLEMAGNE

Depuis très longtemps, j'avais le désir ardent d'aller en Europe. Je ne puis plus dire avec certitude quels sentiments l'éveillèrent et le rendirent chaque année plus grand, plus intense. Le respect et l'admiration que nous témoignions alors aux Européens et à la vie européenne y ont peut-être été pour quelque chose. Je me rappelle aussi que des indigènes qui avaient été en Europe venaient faire des visites à mon père et qu'ils avaient des histoires merveilleuses à nous raconter. Aux yeux de notre peuple, ces gens paraissaient dignes d'un respect particulier, uniquement parce qu'il leur avait été permis de voir le pays de l'homme blanc. Il est possible que le désir de connaître un autre pays et de vivre au milieu d'autres peuples, ainsi que la curiosité y aient été pour beaucoup. Je tourmentais toujours mon père avec ces idées, et il me promit même de m'accorder ce que je désirais dès que j'aurais complètement achevé mon cycle d'études à l'école officielle de Lomé. Cela me paraissait trop long ; attendre quatre ou cinq ans, non ! Je pensais que mes études marcheraient plus vite en Europe et, au fond, j'avais

raison. Comment réaliser au plus tôt mon désir ? La question me paraissait insoluble. Toutefois, j'étais sûr et certain que ce temps viendrait bientôt.

Alors arriva le 5 janvier 1928, qui devait donner à ma vie une direction nouvelle, décisive. L'inspecteur-missionnaire Stoevesandt¹ avait entrepris un voyage dans la partie française du Togo. Mon père devait lui montrer les diverses stations missionnaires. J'étais alors à l'école officielle et, de ma propre initiative, j'avais demandé au directeur de l'école la permission de prendre part à ce voyage. Obtenir le consentement de mon père ne fut pas aussi facile. Jusqu'au jour du départ, je restais dans l'incertitude. Têtu comme je l'étais, je tenais à mon désir et je ne voulais pas manquer cette occasion si favorable. Je mis tout simplement mon père devant le fait accompli : j'ai pris place avec mon petit paquet dans la voiture, et il n'y aurait pas eu moyen, avec la plus forte volonté du monde, de m'en faire sortir. Mais ce ne fut que quand l'auto se mit à rouler que je sus que mon voeu était réalisé.

A environ quarante kilomètres de Lomé, sur la route d'Atakpamé, il y eut un accident. L'auto dans laquelle se trouvaient un missionnaire, mon père, le chauffeur et moi roulait derrière celle de l'inspecteur-missionnaire. Peu avant le pont sur le Zio, notre voiture fit une embardée et se renversa dans la rivière. C'était heureusement la période sèche, et il y avait peu d'eau. Le hasard a voulu qu'un garçon assis dans la voiture de l'inspecteur et qui regardait en arrière put voir notre voiture se précipiter dans la rivière. Ils ont donc pu revenir en hâte à notre secours. En comparaison avec d'autres accidents survenus à mon père, celui-ci fut bénin. Le missionnaire avait perdu quelques dents, le chauffeur avait des entailles aux doigts, mon père s'en tirait avec des meurtrissures, et moi je n'avais que quelques éraflures. L'auto elle-même était complètement démolie. C'est dans ces circonstances que je fis la connaissance de M. l'inspecteur-missionnaire Stoevesandt. Il m'a raconté plus tard que mon calme et mon sang-froid en cette occasion l'avaient amené à me demander si je ne voulais pas l'accompagner en Allemagne. Je fus tellement surpris de cette question que, sur le moment, je ne sus que répondre. Ce n'est que plus tard que je lui écrivis une lettre depuis Lomé, pour lui dire combien je serais heureux d'accepter sa proposition. Mon père donna bientôt son consentement, et, lorsque le médecin de l'Administration eut déclaré que j'étais en bonne santé, le chemin de l'Europe s'est trouvé ouvert.

Je peux à peine décrire ma joie. Mes pensées me devançaient déjà dans ce pays qui m'était encore inconnu. A mon gré, les préparatifs n'allaient pas assez vite. Lorsque je fis mes adieux avec indifférence aux amis et aux parents, on m'admirait et on m'enviait partout, et je me trouvais très heureux dans ce rôle.

¹ Autorité supérieure de la Mission de Brême.

Mais l'adieu ! Je ne me l'étais pas représenté ainsi. Je n'avais jamais pu comprendre auparavant que des hommes pleurent en partant : cela me paraissait efféminé. Mais moi-même je ne pus échapper aux larmes. Pour la première fois de ma vie, je me suis rendu clairement compte combien je suis peu à même d'influer par ma volonté sur les organes des larmes. Car je ne savais vraiment pas pourquoi je devais pleurer. Les larmes coulaient le long des joues de ma mère, de mes soeurs, de mes amis et connaissances, ils me faisaient de la peine. Je pensais intérieurement que le monde était curieux : d'une part ils m'envient, et de l'autre je leur fais de la peine. Qu'est-ce que cela signifie ? Cependant, bientôt, je devais l'éprouver moi-même.

Le navire quitta lentement la rade de Lomé. Encore un dernier salut à vous, mes bien-aimés ! Quand nous reverrons-nous ? Je les voyais encore agiter leurs mouchoirs. Ensuite, je ne distinguais plus que les taches blanches au ciel. La visibilité diminuait ; les lignes de cocotiers sur le rivage, le wharf et, en dernier lieu, le clocher du temple disparurent à leur tour. J'allai dans ma cabine, mais on y était trop à l'étroit. Le navire tanguait. Sur le pont, les Krou¹ s'entretenaient à haute voix, presque sans retenue. Je suis allé auprès d'eux et je leur ai parlé en pidgin² ; j'essayais de rire et d'oublier. J'ai regardé au loin dans la nuit, et je n'ai plus rien vu que la mer aux bruits étranges. Des idées sottes me passaient par la tête : je ne savais pas nager. Une brise fraîche soufflait, elle me faisait du bien. Après quelque temps, je me sentis fatigué, mais ce n'était pas vraiment de la fatigue, plutôt un curieux sentiment d'étranglement. Ah ! la veille, à cette heure-ci, comme j'étais joyeux avec mes camarades, nous avions chanté et joué, et maintenant j'étais sans une âme qui me fût proche. Je commençais à regarder tous les Blancs avec méfiance. Je me sentais livré à leur merci ou à leur haine. Heureusement que l'inspecteur-missionnaire était près de moi. Je me sentais à l'abri sous sa garde : dès le premier regard, j'avais eu confiance en lui.

Comme le lit était petit et étroit ! Je pouvais à peine y remuer et d'ailleurs je me gardais bien de le faire, car tomber de la couchette supérieure (peut-être sur le lavabo) n'aurait certainement pas été agréable. Le navire faisait trop de bruit pour mon goût. Comment les Européens, si intelligents, n'étaient-ils pas arrivés à découvrir des machines travaillant silencieusement ? Un flot de pensées et de possibilité me passait par la tête. Je sentais que la patrie me manquerait beaucoup. Pour la première fois de ma vie, j'ai commencé à y réfléchir. Puis-je vivre heureux sans elle ? Les récits sur l'Europe me revenaient à l'esprit, multiples et colorés. Combien de belles choses m'y attendaient !

¹ Cf. chap. II, p. 69, note 3.

² Anglais altéré très employé sur toute la côte. (Note de Westermann)

J'allais vers un paradis. Je me tranquillisais en pensant que le voyage ne serait qu'un passage désagréable, qu'il me fallait franchir. Je pus ainsi m'endormir tranquillement, en allant au-devant de mon destin.

Les jours suivants, j'étais si occupé que je n'eus pas le loisir de penser à la maison. Il fallait m'habituer à la langue allemande, si difficile, dont je n'avais eu jusque ici aucune idée. Mon père adoptif veillait à ce que je fasse chaque matin mes devoirs bien exactement. Un professeur de mathématiques lui-même me sacrifiait plusieurs heures presque chaque jour, et m'en enseignait les premiers éléments. J'ai constaté que tout début est pénible. Entre temps, je me promenais sur le pont du navire avec mon père adoptif, et nous parlions des choses les plus diverses : des poissons, de la mer, des oiseaux... De temps en temps, je devais lui parler de notre vie à la maison, et lui me parlait de Brême. Ainsi passaient sans que nous nous en apercevions les heures, les jours, les semaines. Une fois, je fus réveillé au milieu de la nuit. Mon père adoptif sortit de sa malle une carte du ciel et m'y montra la position de la Croix du Sud, que nous avons été voir sur le pont avec une longue-vue. Lorsque, grelottant de froid, je me remis dans mon lit bien chaud, je pensai que c'était peut-être intéressant, mais je trouvais que la vue n'en valait pas la peine...

Notre vapeur s'arrêtait souvent, et nous profitions de l'occasion pour aller à terre et apprendre à connaître ainsi les gens et les villes de la côte de l'Afrique occidentale. Nous avons fait escale à Accra, Saltpond, Freetown, Monrovia, Las Palmas et Amsterdam. A Saltpond¹, nous avons été voir la célèbre école Ahamadia², qui était alors dirigée par un Indien. Mon père adoptif se fit tout montrer et expliquer. J'ai été très étonné de voir de jeunes Haoussa modernes, en tenue kaki propre, assis dans une classe - si différents de ces garçons haoussa crasseux qui font tache dans nos rues à Lomé³ !

Enfin, vint Freetown, que je me réjouissais de voir. J'avais déjà entendu parler du collège de Fourah-Bay⁴, et je souhaitais dès lors le voir. Les étudiants en droit surtout, avec leurs longs vêtements noirs, m'ont fait une forte impression. Mais j'ai eu encore plus de plaisir à voir le portrait du professeur

¹ Petite ville à 50 km à l'ouest d'Accra.

² L'une des premières écoles modernes pour les jeunes musulmans.

³ Arrivés peu avant les Allemands à Lomé, les Haoussa y avait leur quartier spécifique, le "zongo" (transféré au nord de l'agglomération en 1977), qui servait de lieu d'accueil pour les commerçants itinérants, en particulier ceux qui convoyaient le bétail jusqu'à la côte, sous la garde de jeunes bouviers qui se s'intégraient pas à la ville.

⁴ Tout premier établissement d'enseignement d'Afrique de l'Ouest, créé par les missionnaires anglais dès 1827 pour former catéchistes et instituteurs, puis devenu collège en 1848, affilié à l'université anglaise de Durham en 1876.

Aggrey¹ accroché au mur. Cet homme s'était sacrifié pour son peuple. Avons-nous d'ailleurs compris le sens de ce sacrifice ? Un incident, toutefois, m'a péniblement ému. Lorsque nous avons voulu visiter l'église anglicane, je n'avais pas enlevé tout de suite ma casquette : je ne le fis que lorsque mon père adoptif eut ôté son chapeau. Là-dessus, le sacristain déclara fermement que je ne devais pas entrer dans l'église, puisque j'étais un païen. J'étais renversé par une affirmation si péremptoire et si fausse. Mon père adoptif prit la peine de convaincre ce têtard que j'étais chrétien et, qui plus est, fils de pasteur. Je me demandais seulement depuis quand les païens n'avaient plus le droit d'entrer dans une église.

Peu à peu, je m'habituais à la vie du bord du navire, aux personnes qui, avec le temps, devenaient très gentilles pour moi, à l'odeur, au bruit, à tout l'entourage et finalement aussi à la nourriture. Des plats qu'au début je ne mangeais pas et ne voulais même pas voir, devinrent plus tard mes mets favoris. J'étais si bien avec le cuisinier du bord que je pouvais aller chercher à la cuisine tout ce que je voulais.

De temps en temps, des passagers africains embarquaient et m'apportaient un changement agréable. Ce que j'ai le plus regretté fut le départ des Krou. A partir de Las Palmas, j'étais donc l'unique Noir à bord, et cela me donna une sensation curieuse.

La première ville presque exclusivement peuplée d'Européens fut pour moi Las Palmas². J'y ai vu beaucoup de choses nouvelles : les belles maisons modernes blanches, le tramway électrique -dans lequel j'ai circulé- et enfin, mais ce n'était pas le moindre, les vieilles voitures dont ceux de nos compatriotes qui avaient été en Europe parlaient tant... Tout me semblait beau ! Nous avons été dans la grande cathédrale, qui me fit une énorme impression. Nous avons vu les beaux vêtements des prêtres, aux couleurs variées, qui m'ont beaucoup plu. Finalement, nous avons fait l'ascension d'une tour d'où nous avons joui d'une belle vue sur toute la ville. Après Las Palmas, je pouvais mieux me représenter l'Europe. Il y eut ensuite sept jours en pleine mer jusqu'à Amsterdam. De temps en temps, un vapeur passait au large, que nous regardions avec les jumelles.

Nous avons visité Amsterdam à fond. Je fus vite choqué du comportement des gens lorsqu'ils me voyaient. J'ai même remarqué deux jeunes

¹ J. E. K. Aggrey (1875-1927), originaire de Gold Coast, où il fit ses études ainsi qu'en Amérique. Enseignant à Achimota (principal collège de Gold Coast), il s'est fait connaître comme auteur et orateur, voyageant en Afrique et Europe. Avocat de la race noire, il a travaillé sans se lasser à une meilleure entente entre Blancs et Noirs. (Note de Westermann)

² Aux Canaries (possession espagnole).

filles qui eurent un haut-le-corps lorsqu'elles m'ont vu, ont fait des grimaces épouvantables et ont ri aux éclats. Mais moi, je me préoccupais peu alors de ces manèges, car trop d'impressions nouvelles m'envahissaient. Le monde me paraissait renversé. A quoi servait toute cette hâte, ces courses, toute cette agitation ? D'où venait une telle foule de personnes ? Comme elles étaient pressées, ces files ininterrompues d'autos, de motos et de cyclistes ! Je m'émerveillais, je m'étonnais, et on s'étonnait aussi et on s'émerveillait toujours de moi. En chemin, nous passions devant des magasins géants. Toutes les belles choses du monde s'y trouvaient exposées ! Je n'avais pas le temps de les regarder, elles s'envolaient devant moi. Ah ! Comme je m'y serais volontiers arrêté un moment... Etait-ce vraiment un monde de sorciers ? Mon père adoptif se pressait, car nous voulions encore aller à la Galerie nationale¹, à la maison de Rembrandt et au jardin zoologique. Tous ces noms ne me disaient rien. Nous avons passé deux heures à la Galerie nationale. Comme je m'y suis ennuyé ! Les tableaux qui y étaient exposés, et dont l'aspect transportait mon père adoptif d'un vrai ravissement, me laissaient plutôt froid. Je les regardais ; quelques-uns me plaisaient bien : les paysages, les groupes de personnes dans les circonstances de la vie les plus variées, les têtes caractéristiques... Cependant, je ne pouvais comprendre que l'on s'arrêtât dix minutes devant un tel tableau. J'ai retrouvé mon entrain quand nous avons été voir les vieilles voitures et les carrosses. Après une brève visite à la maison de Rembrandt, nous avons été voir le jardin zoologique. Je n'avais pas voulu croire que les Européens aient vraiment réussi à apprivoiser des bêtes sauvages vivantes. Ce ne fut qu'en ce lieu que je m'en rendis compte. Le premier animal que nous ayons remarqué fut un éléphant. J'entendis de loin son cri. Comme j'étais fier de l'avoir vu ! Toutefois, il me paraissait bien paisible, cet animal dont nos fables racontaient tant de choses étranges. Bah ! Vous, les serpents, je ne vous plains pas le moins du monde. Mais le lion et le léopard, les rois des animaux, avec leurs yeux tristes derrière des grilles, m'ont fait une peine profonde. Quels peuvent être vos sentiments en prison, vous qui ne connaissiez que la liberté ? J'ai essayé de pénétrer dans leurs pensées par l'imagination. Avec quel bonheur ils se jetteraient sur ces enfants des hommes, lâches et rusés, et les déchireraient... Nous avons passé ensuite devant d'autres bêtes curieuses dont je n'avais jamais entendu parler. Je commençais à entrevoir combien le règne animal est varié. Ce sont les singes, avec lesquels je fêtais un au-revoir, qui m'ont le plus amusé. Mais l'aspect du gorille m'a rendu à nouveau sérieux et pensif. Lorsque l'orang-outang balançait sur une roue, j'en perdais le souffle. Cela dépassait ma compréhension. Mes camarades de Lomé se seraient ri de moi si j'avais pu leur faire part de cela. L'impression que me fit Amsterdam fut écrasante. Je savais maintenant que je me trouvais sur le sol européen. Peut-on vivre heureux dans un tel environnement ? J'étais certain que cette Europe ne saurait être un paradis.

¹ Prestigieux musée de peinture.

Enfin, nous sommes arrivés à Hambourg. Ma mère adoptive et quelques missionnaires nous ont accueillis très cordialement. Après un voyage d'environ deux heures dans un train rapide fort agréable, nous avons atteint Brême, le but de notre voyage. Lorsque j'ai pénétré dans les grandes chambres de notre demeure, je ne me lassais pas d'admirer toutes les choses : les meubles si simples mais si beaux, les nombreuses armoires et bibliothèques, et surtout les tapis au mur et par terre... J'aurais besoin de toute une vie pour parcourir tous ces livres ! Je trouvais aussi que c'était dommage que les beaux tapis aux couleurs multiples fussent étalés par terre. On me montra ma chambre : elle était spacieuse et confortablement installée. Une chambre pour moi tout seul ! Je n'avais jamais connu cela à Lomé. Avec le temps, je me sentis quelqu'un d'important dans la maison. Je n'avais pas à m'occuper de ma chambre ni de mes chaussures. Mes parents adoptifs s'informaient de mes désirs, que l'on satisfaisait volontiers. Comme il me fallait mendier à Lomé avant de recevoir ce que je désirais ! Oui, ici, je me sentais un vrai Monsieur.

J'étais donc à Brême. Mes rêves s'envolèrent et à leur place vint la réalité. Mais je n'ai pu m'habituer si facilement à cette réalité. Mon âme juvénile commença à se débattre et à souffrir. Je commençais à regarder les gens en dehors de chez nous avec des yeux méfiants ; le monde entier prit une autre teinte pour moi. Je compris peu à peu qu'il y a quelque chose de plus élevé, de plus grand et de plus noble que le bonheur extérieur et toute réussite visible du dehors, à savoir la paix et la sérénité de l'esprit. Tout ce que je faisais signifiait pour moi une lutte et une victoire sur des obstacles que je ne connaissais pas auparavant. Cependant, je devais tout enfermer en moi-même, et je ne devais jamais laisser paraître au dehors que j'étais de mauvais humeur.

Dans les rues, mon apparence étonnait les gens. Des doigts me signalaient et des yeux innombrables me fixaient, curieux ou compatissants. Les enfants criaient derrière moi : "Nègre, nègre ! Ramoneur¹ !" Ils chantaient aussi des chansons. Je m'apparaisais comme une merveille mondiale. Vivre parmi ces gens, alors qu'on est le seul homme de couleur, et cela jour après jour, savez-vous ce que cela signifie pour un homme préoccupé de lui-même et qui a un sentiment presque excessif de son honneur ? Pouvez-vous imaginer quelles influences ces expériences prolongées auraient pu avoir sur mon évolution ? Il me fallait constamment penser aux paroles d'Aggrey : "Qui n'est pas fier de sa couleur ne mérite pas de vivre !" Oui, j'ai souffert pour ma race, pour mon

¹ Enfants chargés de descendre dans les conduits des cheminées pour les nettoyer, et donc tout noirs de suie.

peuple, pour les deux cents millions d'hommes d'origine africaine. La conscience de cela fut pour moi une consolation ; je me sentais transposé dans le rôle d'un héros. Mais combien tout ce trouble intérieur m'abattait !

Je commençais à réfléchir sur les différences entre les hommes. Plus j'en faisais l'expérience, plus elles m'apparaissaient nettes. De nouveaux camarades devaient remplacer les anciens, mais ils ne le pouvaient pas. Nous jouions, faisons des plaisanteries, riions, mais c'était curieux : je ne pouvais pas plaisanter, être aussi gai, aussi franchement heureux qu'auprès de mes anciens camarades. Combien je soupirais, alors, après le pays natal ! Je pensais constamment à nos beaux jeux, aux délicieuses soirées où nous nous racontions de belles histoires. Il était beau que le souvenir du moins m'en fût resté, et que je pusse m'y réfugier lorsque la dure réalité était près de m'écraser.

Il y avait aussi les nouvelles moeurs et coutumes auxquelles il fallait m'habituer. Elles m'apparaissaient souvent tellement peu naturelles, raffinées et extérieures, que je ne m'y pliais qu'à contrecœur, quelquefois même avec amertume. Je me consolais avec notre proverbe : "*Dou sia dou kplé éfé koklo koko*" : "A chaque cité sa manière de découper le poulet", c'est-à-dire "Autre peuple, autres moeurs". Je saisisais lentement pourquoi j'étais vraiment venu en Europe. C'était pour apprendre. Une oeuvre immense m'attendait. J'appris à voir dans la vie une lutte, et je commençai à l'aimer comme telle. Puisse quelque chose de précieux sortir de ce combat et de cette lutte, puisse le sacrifice que j'offre pour mon pays être béni pour son évolution ! Tel est mon voeu le plus ardent. Je me mis donc au travail.

Dans toutes ces tourmentes, il y avait pour moi un havre de paix, sans lequel je n'aurais pu supporter tout si facilement, c'était ma demeure à Brême. J'y vivais parmi des personnes qui étaient toujours prêtes à me comprendre et à m'aider. Je devais et je pouvais m'y sentir comme un fils de la maison. J'y retrouvais mon calme et un contrepoids ; je pouvais me détendre auprès d'eux. Ils étaient pour moi un exemple par leur christianisme mis en pratique. C'était en cela que se trouvait le secret du grand amour qu'ils me témoignaient. Je me suis toujours étonné de la compréhension de mon peuple qu'avait mon père adoptif, bien qu'il n'eut passé que si peu de temps chez nous. Quelle affection il avait pour nous ! Nous seuls à qui il a été donné de vivre auprès de lui, nous savons tout le bien que sa femme et lui ont fait à notre peuple. La rencontre de tels Européens a été une preuve pour moi que la compréhension mutuelle et la collaboration de Noirs et Blancs sont possibles. Evidemment, il y a une condition préliminaire : il faut que l'Européen s'y prête loyalement. La confiance que notre peuple a témoigné à l'inspecteur-missionnaire Stoesesandt montre assez clairement que nous y sommes prêts dès que nous avons reconnu et senti la

loyauté. De tels Européens doivent être regardés encore aujourd'hui comme un véritable don de Dieu.

7 - L'ECOLE A BRÊME

Dès avant mon départ du Togo, je m'étais promis de faire des études de médecine. A Lomé, j'avais toujours considéré avec un plaisir particulier les médecins et leurs assistants indigènes en blouse blanche, qui s'occupaient des malades et les guérissaient. Tout cela me semblait si mystérieux... Il fallait donc, lorsque je fus arrivé à Brême, m'envoyer dans une école supérieure où je pourrais être préparé aux études de médecine. Il y avait à Brême plusieurs de ces institutions supérieures. En tête, l'ancien Gymnase, dont l'histoire s'étend sur plus de quatre siècles. Ses élèves appartenaient aux cercles les plus distingués de la ville. Il n'en était pas question pour moi. Je devais aller dans une école où je pourrai apprendre de bonne heure à penser scientifiquement. Seule, l'Ecole technique supérieure répondait à ces exigences. A côté des branches scientifiques (chimie, physique, botanique, zoologie), on y attachait beaucoup d'importance aux langues vivantes. Je pouvais aussi y faire un peu de latin, qui m'était nécessaire pour la médecine.

J'étais l'unique élève de couleur à Brême. Lorsque le directeur me présenta à la classe, j'y suscitai le plus vif intérêt. Pendant la récréation, je fus très entouré et assailli de questions en tous genres, à tel point que je ne sus comment me comporter. Avec le temps, les élèves se sont habitués à moi. Je faisais peu à peu des progrès en allemand, et je pouvais mieux m'entendre avec mes camarades.

L'enseignement était de cinq heures par jour dans les petites classes, de 8 heures à 13 heures, et de six heures dans les classes supérieures. Nous avions de très brèves récréations entre chaque heure de classe, et une plus longue entre 11 heures et midi. Chacun apportait un petit goûter, des tartines enveloppées de papier blanc. Les après-midi étaient libres pour faire les devoirs. Cet arrangement me plaisait bien. Comme nous trouvions ennuyeux, à Lomé, de devoir aller à l'école l'après-midi aussi ! Au début, il me fallait beaucoup d'efforts pour bien faire les devoirs pour les quatre branches. Je travaillais bien, car il n'y avait rien qui m'en détournait. L'amère nécessité m'apprit donc à faire tout ce que je devais.

La classe, les bancs, le pupitre et le tableau noir ne différaient guère des nôtres à Lomé. Mes nouveaux camarades, à en juger extérieurement par leur manière d'être et leur tenue, n'étaient pas non plus très différents. Pourtant, au début, je doutais de pouvoir jamais m'entendre avec eux. J'avais à surmonter tant

de difficultés de langage et, de plus, mes camarades me dépassaient par le savoir qu'ils rapportaient de chez eux : ils avaient grandi au milieu de choses que je devais apprendre péniblement à découvrir dans les livres. Cependant, avec le temps, je suis arrivé à combler ces lacunes.

Il m'arrivait constamment de m'émerveiller du comportement des maîtres envers les élèves : ils étaient si gentils et si paternels avec eux ! Pendant les heures de classes, ils cherchaient toujours à se mettre à leur portée. Les leçons qu'ils nous donnaient étaient prenantes parce qu'ils s'y mettaient corps et âme, et nous, les élèves, nous étions contraints d'écouter avec une attention soutenue.

De toutes les disciplines, c'est les mathématiques qui me donnèrent le plus de difficulté. Je n'avais ni goût ni don prononcé pour cette matière. Je n'ai jamais bien pu compenser les bases qui me manquaient, celles que je n'avais pas acquises en Afrique, et cela s'est fait sentir jusque dans les classes supérieures. Je me suis lié avec des camarades qui se trouvaient dans le même cas, et nous nous donnions beaucoup de peine en classe pour déconsidérer les mathématiques et pour en dénigrer la valeur.

J'aimais beaucoup les sciences naturelles, mais j'étais surtout épris des langues, de l'allemand et de l'histoire. Le professeur d'allemand et d'histoire savait particulièrement bien nous faire connaître la vie, comment l'éclairer de tous les côtés, afin de nous donner ainsi la possibilité de faire des comparaisons et de juger par nous-mêmes. Nous avons été dressés à réfléchir nous-mêmes. Notre professeur n'aimait pas nous voir admettre simplement son opinion. Il était toujours heureux si nous mettions en avant un point de vue personnel et savions le soutenir correctement.

Au cours des trois dernières années, on nous traitait comme les adultes. On nous disait qu'il fallait considérer l'enseignement comme une collaboration, puisque nous étions assez avancés pour connaître notre devoir et notre responsabilité. Eux, les maîtres, seraient de fidèles conseillers, toujours prêts à nous donner des directives. Nous étions fiers de cela, et nous essayions au cours des leçons de critiquer les avis des professeurs. Nous avons passé ainsi de belles heures qui exercèrent une grande force sur notre évolution, tout particulièrement dans les discussions sur l'histoire et la littérature.

Les figures que nous rencontrions dans la littérature et les luttes qui y sont livrées sont encore actuelles. Aujourd'hui encore, le mauvais, le banal l'emportent sur le bien. Il me semblait que les idéaux du siècle précédent n'avaient pas réussi à atteindre l'Européen dans son for intérieur. Ces représentants passionnés du bien : *Charles et Max* de Schiller, *Cordelia* de

Shakespeare, sont muets aujourd'hui, ils ne peuvent plus rien nous dire. Ces poètes si doués : Schiller, Goethe, Shakespeare, Dante, seront-ils rendus aux hommes de l'Europe ? J'ai entrepris de classer les oeuvres de ces grands maîtres en cherchant dans quelle mesure ils sont capables de nous libérer, nous les mortels, de nos entraves. A ce point de vue, les oeuvres de Schiller, Shakespeare, Goethe, Dante, Corneille, Vigny et Pascal me paraissaient avoir plus de valeur que toutes les oeuvres d'art, si grandes fussent-elles, des passions humaines.

La littérature moderne me renversait. Quel bouleversement il y avait eu, au cours du XIX^e siècle, chez l'Européen ! Des questions toutes différentes ont surgi dans ce siècle de mécanique et de science, du capital et de grande finance. Les grandes questions de l'humanité ont reculé à l'arrière-plan. On ne pense qu'aux classes et aux partis, mais l'argent domine au-dessus de tout : il est devenu l'idéal des hommes, il détermine ses décisions et ses actes. L'homme est devenu ainsi l'esclave d'un argent qu'il a lui-même inventé. Une lutte immense pour l'existence s'est ainsi développée, qui a été menée avec les moyens les plus cruels et sans aucune retenue. Les poèmes socialistes, quelque grandioses qu'ils puissent être dans leurs descriptions des caractères et dans leur psychologie, m'ont infiniment déçu au fond. Je n'ai jamais pu m'enthousiasmer, en effet, pour des hommes qui sont grands dans leurs luttes contre l'humain et le bien, car, au fond, cela ne constitue pas une lutte. J'ai senti qu'un temps nouveau s'était levé pour l'Europe, un temps sans âme. On parle cependant d'un siècle de progrès. Ce que l'on bâtissait et créait de puissant a été bientôt détruit. Les forces que les Européens pensaient avoir forcées à les servir se sont tournées contre eux. On ne voit pas la misère et la pauvreté de ces masses d'êtres dénaturés et pervertis qui s'entassent dans les grandes villes. Chacun ne pense qu'à soi et à son bien, il s'efforce par tous les moyens de garder ou d'augmenter ce qu'il possède. Si ceci n'est pas vrai pour tous les individus, ça l'est en tous cas pour les nations. Et c'est en ce temps-là que nous, les Africains, nous sommes livrés aux Européens, à merci ou sans merci.

Dans les cours d'anglais et de français, on parlait des conceptions morales de ces peuples et de leurs traits caractéristiques. Notre horizon s'élargissait, et nous commençons à comprendre les peuples dans leur génie et dans leurs activités.

En religion et en philosophie, nos professeurs nous faisaient connaître, en les passant en revue, les questions qui se dégageaient des luttes des grands penseurs pour arriver à la vérité. Nous étions contraints à ne plus accepter tout ce qui se présentait à nous, mais à y réfléchir en toute indépendance, dans la mesure du possible, pour nous en faire une idée par nous-mêmes.

Nous avons dû fournir un effort considérable de travail, au cours des dernières années spécialement. L'approfondissement est en effet une qualité connue de l'Allemand, l'essence de son caractère, le secret de son activité redoutée. On s'en aperçoit déjà à l'école.

Je m'étais fait à la manière allemande de penser, de sorte que je pouvais suivre sans peine. Mais il était inévitable que nous ne fussions pas toujours d'accord dans nos conceptions. Je ne veux en citer ici que deux exemples. Nous, les Africains, nous concevons tout autrement les héros. Pour nous, c'est un homme doué de puissances surnaturelles, presque un demi-dieu, que le destin ne peut jamais contraindre. Les hommes qui se révoltent virilement contre le destin, qui le dominent ou qui y succombent courageusement, ne sont pour nous que des hommes courageux. C'est ainsi qu'est jugée la conduite de nos guerriers. Mais l'homme ne provoque jamais le destin pour essayer ses forces contre lui, car il sait combien il est borné dans sa vision. Notre conception des héros est donc liée à notre conception religieuse. Le héros allemand, au contraire, considère le défi au destin comme son plus grand titre à être honoré. Il y a certainement quelque chose de grand lorsqu'un homme méprise sa vie et l'offre en sacrifice pour une grande idée. Toutefois, je trouve que le sacrifice que l'ont fait dans la vie pour une vérité morale est plus précieux.

Nous discutons surtout au sujet du rôle de la culture et de l'atavisme dans la naissance des civilisations supérieures. La question fut abordée dans la classe de géographie, le professeur ayant voulu me démontrer avec quelques preuves que les civilisations supérieures, celles qui ont de la valeur, ne sont nées que dans les zones tempérées, et n'auraient pu naître ailleurs. Un climat chaud et surtout tropical, sans différence marquée entre les saisons, où l'homme n'est pas contraint à réfléchir à l'avenir par le souci constant d'entretenir sa vie, ne pourrait jamais donner naissance à des civilisations supérieures. Cette affirmation avait provoqué en moi une véritable tempête d'indignation. On ne saurait nier que la culture et la civilisation qui dominent aujourd'hui ont été créées en grande partie par des hommes de la zone tempérée. Mais une question se pose ici : comment mesurer la valeur d'une civilisation ? Elle ne saurait être comparée avec la valeur du peuple en question. Le philosophe Herder a touché le point central de la question dans une phrase : "Chaque civilisation évolue toujours, et elle n'est jamais parvenue au but." Qui aurait dit que notre civilisation antérieure ne répondait pas autant -sinon mieux- à nos conditions de jadis que leur civilisation actuelle à celles des Européens modernes ? A mon avis, s'il n'en avait pas été ainsi, nos ancêtres ne s'y seraient pas arrêtés. Notre civilisation ne répond évidemment pas aux exigences de la vie moderne qui nous est imposée. Toutefois, si nous partons de l'hypothèse que les habitants des zones tempérées

ont été contraints, sous l'influence de forces naturelles extérieures, à donner naissance à une civilisation répondant à leurs besoins, pourquoi l'influence artificielle des temps modernes ne contribuerait-elle pas à faire naître chez nous une civilisation mieux adaptée aux nécessités de la vie ? Aujourd'hui, en Afrique, les hommes sont eux aussi contraints de se livrer à un travail intensif et à réfléchir intensément. Le souci de l'avenir augmentera avec le temps. Je rappelle qu'un climat chaud n'est pas, en soi, un obstacle à la naissance de civilisations supérieures : que l'on songe aux antiques civilisations de la Chine, de l'Inde et de l'Amérique du Sud ! C'est notre conviction à tous, en Afrique, que ce temps viendra aussi pour nous. Cette pensée met de la joie dans notre travail, et donne un sens à notre vie.

Nous avons une grande confiance dans la plupart de nos maîtres. Ils étaient assez jeunes pour comprendre nos besoins et nos luttes. Ils étaient toujours disposés à nous soutenir de leur expérience et leurs conseils. Je leur dois donc beaucoup et, en premier lieu, pour ce qu'ils ont été pour moi en tant qu'hommes. Je dois remercier particulièrement mon professeur de mathématiques. Je me rappellerai aussi toujours les excursions au cours desquelles les professeurs partageaient nos camps, et qui ont contribué à faire de nous un groupe fortement uni. Ces excursions m'ont laissé de fortes impressions. Comme ces professeurs étaient différents de ceux que nous avons en Afrique !

J'ai été à l'école technique supérieure pendant sept ans¹. Je me suis bien entendu avec mes camarades allemands. Ils m'ont beaucoup aidé au début, de sorte que j'ai pu apprendre la langue rapidement. Les garçons sont les mêmes dans le monde entier. J'ai dû réussir pour gagner leur respect et me faire pleinement reconnaître comme leur semblable. Mais il était bien naturel que, si différents qu'ils fussent les uns des autres, et bien qu'ils se soient souvent battus entre eux, une solidarité générale s'établissait dès qu'il s'agissait de moi. Je pouvais avoir parfaitement raison, mais on était unanime à le nier, et je me trouvais seul coupable. Même mes soi-disant amis me laissaient dans l'embarras. J'étais donc habitué à ne pouvoir compter que sur moi-même s'il s'agissait de me défendre vis-à-vis des autorités. J'éprouvai en petit ce qui se passe en grand entre les peuples. A mon avis, les relations et le respect réciproque d'homme à homme, tels qu'ils existaient entre moi et mes camarades, sont les bases indispensables d'une compréhension plus grande. Notre esprit de camaraderie trouve encore maintenant le moyen de s'affirmer dans nos rencontres annuelles.

¹ Jusqu'en 1935. Malheureusement, Martin Akou ne raconte pas ce qu'a signifié pour lui l'essor du nazisme (au pouvoir en Allemagne depuis 1933).

Le but principal de notre éducation était, sans aucun doute, de nous armer pour les combats de la vie. Les incursions que nous faisons dans les divers domaines des sciences, ainsi que les vues d'ensemble sur le monde et les hommes devaient servir à nous donner une vision globale des questions contemporaines. Nous devons apprendre à toujours voir des ensembles, afin de pouvoir ainsi prendre des décisions justes, prenant aussi en compte l'avenir lointain. Nous devons être élevés de façon à devenir des personnalités, des hommes qui ne se laissent pas emporter par le courant du temps, mais qui prennent librement des décisions, à leur propre idée. Il y a cependant des liens et des devoirs que l'homme ne saurait négliger lorsqu'il prend une décision. Ce sont les devoirs envers son peuple et son histoire. En reconnaissant librement ces liens et en en tenant compte, l'homme ennoblit sa liberté personnelle. Une liberté illimitée, dégagée de toute responsabilité vis-à-vis d'un concept tel que le peuple ou la religion, mène toujours au chaos. On nous rappelait sans cesse que la vie est synonyme de combat, et que la récompense suprême se trouve dans la conscience d'avoir accompli, dans toute la mesure de ses moyens, son devoir envers Dieu et envers la patrie. Mais l'enjeu le plus important était la victoire du Bien, du Beau, du Noble, de tout ce pour quoi les grands Allemands ont lutté.

J'ai appris à admirer l'Allemand, avec ses dons multiples, et j'ai pu comprendre son caractère par son sort. Je suis extrêmement heureux d'avoir pu grandir parmi de tels hommes et d'avoir été ainsi préparé par eux pour les combats de ma vie.

8 - CONCEPTION DU MONDE

Enfant, je ne pouvais comprendre exactement la grande transformation qui se faisait en moi. Peu à peu, elle devint plus nette. Avec le temps, ma propre conception du monde, des gens et des événements s'effaçait devant une image plus réelle, sciemment acquise. Je percevais et je faisais des expériences plus simplement, je ne me laissais pas effrayer par les événements. Je n'étais pas surpris par les hommes parce que je tenais toujours compte des possibilités.

Autrefois, dans ma naïveté juvénile, je croyais que les Blancs -et principalement les Allemands- étaient des chrétiens convaincus, qui me fortifieraient et m'encourageraient dans mes conceptions chrétiennes. Ma déception fut donc grande lorsque je me heurtai chez mes nouveaux camarades à une opposition violente. Comme moi, ils étaient chrétiens, mais ils n'allaient pas à l'église ; ils avaient été baptisés et confirmés, mais beaucoup d'entre eux ne voulaient pas entendre parler du christianisme. Or, pour moi, le christianisme était la force sainte de mon père, le bien le plus précieux qu'il m'ait transmis, et

la responsabilité que cela entraînait me devenait toujours plus distinctement consciente. Je ne voulais à aucun prix me laisser enlever ma foi en cette religion par qui que ce fût. C'était pour mon père la force de vie : oui, il lui devait sa personnalité tout entière.

A cette époque, je fus invité par un ami à l'accompagner dans son association. J'y suis allé, et, comme toute l'atmosphère m'a plu au premier coup d'oeil, et que j'avais très envie d'une telle association de camarades de mon âge, je me suis fait inscrire tout de suite comme membre. Et vraiment j'ai trouvé là ce que je cherchais alors dans mon for intérieur. Je me trouvais dans un cercle de jeunes gens, dont la plupart étaient des élèves des classes supérieures, qui avaient encore le courage dans notre temps de prendre la Bible à la main et d'en parler sérieusement. Notre président s'entendait admirablement à donner des réponses assez satisfaisantes à des questions hérétiques. Nous sommes donc devenus, en grandissant tous unis intérieurement, une véritable association, car, malgré les différences de nos natures et de nos tempéraments, nous tendions vers un même but, c'est-à-dire à marcher dans la vie en suivant la trace et les commandement de notre Sauveur. Des combats gigantesques nous attendaient ; nous le savions et nous étions prêts, étant convaincus intérieurement, à les aborder. Nous voulions jeter un défi à toutes les tentations du monde, celles qui menacent d'entraîner et d'étouffer tout ce qui est grand. Nous savions d'avance que beaucoup de nos camarades ne supporteraient pas les renonciations que cette association leur imposait, parce que les fondements intérieurs leur manquaient. Nous avons toujours ressenti comme une bénédiction le fait que, lorsqu'une de ces âmes tombait, nous nous trouvions plus fortement unis et que nous formions une société de secours mutuel ferme comme un mur, contre lequel le monde ennemi ne pouvait qu'échouer. Aller à travers le monde en restant purs bien que jeunes était un engagement qui nous paraissait presque impossible si nous regardions le monde, avec ses pièges immenses. Et je trouve que c'était cela qui faisait la grandeur de notre but. La vie ne devait signifier pour nous qu'un combat perpétuel, en particulier contre nous-mêmes. Nous ne devions jamais nous amollir ni nous montrer faibles. Même si nous ne parvenions pas à la perfection, nous pourrions cependant avoir la satisfaction intime d'avoir rempli nos devoirs envers Dieu et envers les hommes nos frères, avec la force dont nous disposions, de notre mieux et avec toute notre conscience. Il m'a été donné de passer dans ce cercle -dont j'ai fait partie pendant quatre ans- des heures qui comptent parmi les plus belles de ma vie.

Pendant mes périodes de loisir, j'ai eu l'occasion d'y faire la connaissance d'amis venus des différentes provinces d'Allemagne. Ce fut là que j'éprouvai pour la première fois ce que signifie la communion spirituelle. Il m'est devenu clair qu'il faut que des jeunes gens grandissent au sein d'une telle

association pour parvenir au plein développement de leurs meilleures forces. Je dois beaucoup à cette association, car, pendant un temps, j'y ai retrouvé mon équilibre.

Je n'y trouvais cependant pas la solution à toutes les questions et à tous les problèmes qui se posaient alors à moi. Tant que je marchais en rang avec des camarades aux dispositions semblables et sur des chemins bien battus et indiqués d'avance, nous nous portions l'un l'autre. Nous formions un rempart spirituel contre lequel tous les doutes et toutes les critiques ne pouvaient rien. Il est vrai que nous devions souvent éprouver que la conception du monde que nous rencontrions à l'école et dans la vie se trouvait en contradiction avec celle du christianisme. Nous cherchions à trouver des compromis, mais nous n'y arrivions pas. Finalement, il ne nous restait rien d'autre à faire que d'être pour ou contre l'un ou l'autre des camps en présence. Nous nous sommes alors décidés pour le christianisme, étant convaincus que l'intelligence humaine ne parviendrait jamais par ses propres forces à la connaissance de la vérité, sinon en partant de la foi chrétienne.

Ensuite, il y eut pour moi une période de solitude. Les contradictions se firent plus vives. Je me sentais toujours plus intimement contraint de prendre parti pour la réalité, c'est-à-dire pour la science et pour la vision moderne du monde. Cependant, je reculais devant la décision finale. Tout à coup, je devins sceptique. Les colonnes que j'avais tenues pour si fermes, auxquelles je m'étais agrippé de toutes mes forces dans les jours d'orage, se mirent à vaciller l'une après l'autre. Finalement, je me dis qu'une croyance ne saurait être utile si elle n'était pas en accord avec mes connaissances et mes convictions réelles. Il était donc devenu nécessaire de méditer sur moi-même et sur le christianisme. Mais en quoi consistait alors ma conception du monde et de la vie ? Elle était très optimiste, mais, au fond, elle était enfantine. Au centre du monde se tenait cet être puissant que l'on appelle l'homme, auquel je m'intéressais plus particulièrement. Le monde et tout ce qu'il y a en lui n'a été créé que pour lui. Mais que de choses l'homme n'avait-il pas faites ! Quelles grandes civilisations n'avait-il pas créées ! Il avait appris de façon magistrale à faire plier les forces de la nature. Il a su réaliser le commandement : "Assujettissez le monde." C'est là un être qui se rapproche de Dieu, qui porte en lui-même la force de Dieu. L'homme est bon, au fond, parce qu'il a été créé à l'image de Dieu. Le péché et la discorde qu'il apporte se trouvent écartés lorsque l'homme se remet de son plein gré à la grâce du Père tout-puissant. Le châtement serait supprimé par cela. Ma conviction absolue était que le monde allait vers le triomphe du Bien, c'est-à-dire du christianisme. Je ne soupçonnais rien d'autre de ce qui se passait dans le monde. La terre était pour moi la demeure des hommes et le centre de tout

l'univers. Le ciel bleu étendu au-dessus de nous et les étoiles du firmament étaient pour moi de beaux décors de nos demeures terrestres, qui s'adressent à notre esprit. Je sais que cette conception ne s'accorde ni avec la conception chrétienne, ni avec les rapports réellement existants. Toutefois, telle quelle, elle a pu me donner jadis de la force intérieure.

Je dois reconnaître qu'il ne me fut pas difficile, en tant qu'Africain, d'apporter à l'encontre de l'image moderne du monde une large compréhension, dans la mesure où il m'était accessible, malgré la résistance due à la foi chrétienne. En m'occupant d'astronomie, j'ai vu se déployer à mes yeux un univers grandiose et singulier, que je n'avais jamais soupçonné auparavant. La vue des mouvements mystérieux de cet univers a conduit un grand mathématicien et physicien allemand à formuler cette proposition profonde : "L'univers est fini et cependant infini." Selon les lois de la physique et des mathématiques, il doit avoir une fin ; seulement, l'organe pour pouvoir le percevoir nous manque, et il nous apparaîtra toujours comme infini. Il me semble que ce savant a voulu exprimer exactement ce que, des années auparavant, un simple Ewé a dit dans son langage imagé, au milieu de la solitude d'un paysage de plaine : "Le monde est un baobab dont nous autres, hommes, nous ne pouvons embrasser le tronc." Comme le globe sur lequel nous vivons nous paraît peu de chose ! Il n'est que l'une des planètes qui entourent le grand soleil. Combien l'homme nous paraît alors insignifiant, menu et pauvre d'esprit ! N'y a-t-il pas de présomption à nous croire une création spéciale, élue de Dieu ? Nous prétendons avoir un libre arbitre, et nous pensons que Dieu est obligé de se servir de nous pour accomplir ses projets dans le monde ! Après de telles expériences et de tels aperçus, la toute-puissance de Dieu grandit à mes yeux, mon respect s'accrut et, par contre, l'importance de l'homme se réduisait à zéro. Pour nos ancêtres, toute la nature vivante et morte était le siège de forces remarquables. Le simple Ewé adresse des prières aux pierres, aux plantes et aux animaux. Il se sent rattaché à eux par la force commune qui circule en tous. Pour autant que je saisisse les résultats des dernières recherches en physique et en chimie, on en est arrivé à admettre que tout est à ramener, tant dans le monde animé que dans le monde inanimé, à des molécules, les plus petites parties des corps composés, et à des atomes les plus petites parties des éléments. Mais les atomes se composent de protons (noyaux d'atomes) et d'électrons. Ceux-ci ne représenteraient finalement qu'un tourbillon de forces. En partant de ces connaissances, on a le droit de poser la question : quels sont la raison finale et le but de ces forces qui sont à la base de l'univers entier et de tout ce qui y survient ? En étudiant de près la nature inanimée -par exemple les cristaux-, on s'est heurté à des processus mystérieux qui montrent que tout ce qui est arrivé à un état donné évolue vers un but et est adapté à une utilisation. Cependant, ce qui se trouve derrière ces mystères restera toujours de l'inconnu pour nous, les humains.

La connaissance de l'univers et l'aperçu que j'ai eu de ses processus m'ont préservé d'avoir des hommes une trop haute opinion. En lien avec ceci, ma pensée revenait à nos ancêtres, qui savaient reconnaître la petitesse et l'imperfection de l'homme. Nous sommes sur un cours d'eau et nous ne voyons pas les dangers qui nous guettent par delà les rives. Nous nous réjouissons de la vie, nous chantons, nous dansons, nous courons après de vains plaisirs et, un instant après, nous ne sommes plus qu'une masse rigide et immobile. La connaissance de la douleur et la futilité de nos luttes ont ainsi conduit les brahmanes de l'Inde à une conception passive, détachée du monde de la vie. Mais ces causes n'ont pu aboutir au même résultat chez nos ancêtres car, de par leur nature, ceux-ci étaient trop attachés à la terre, trop incultes et primitifs. Ils affirmaient la vie et s'efforçaient de se décharger, en ramassant toutes leurs forces, des devoirs qui leur étaient imposés. Ils exerçaient par la sorcellerie une contrainte sur les bons comme sur les mauvais esprits, au profit du clan ou de la tribu. Les visions du monde moderne ont donc contribué à me démontrer, à moi aussi, tout le sérieux de la responsabilité que les hommes que nous sommes avons à l'égard du monde qui se trouve dans notre rayon d'action.

Cela ne me gênerait pas de savoir que je descends d'un singe ou d'une grenouille. Quelques clans, chez nous, considèrent comme un honneur de pouvoir tirer leurs origines d'un animal particulièrement puissant... La doctrine de l'évolution me semble avoir comme conséquence, en ce qui concerne la compréhension de l'homme, de le faire considérer comme un être en voie d'évolution. En ce qui me concerne du moins, beaucoup de traits propres à l'homme deviennent plus compréhensibles lorsqu'on les envisage de ce point de vue. Que l'on songe donc comme il lui arrive de poursuivre en pensée des buts beaux et nobles et l'instant d'après s'en écarter par ses actes, alors même qu'il se les était proposés comme idéal. Toutefois, il n'a nulle honte de cela, mais vante souvent en termes voilés ce qui est sauvage, nuisible et vulgaire. Je ne puis comprendre autrement l'hymne qu'Oswald Spengler, le chantre de la civilisation allemande, entonne en l'honneur de l'homme comme "animal pillard". Par contre, les faits de la doctrine évolutionniste ne remettent pas en cause le sentiment de notre responsabilité envers le Créateur et la création. Nous ressentons tous comme indigne de nous ce qu'on appelle mal, méchant, vulgaire, et qui trouve sans cesse le moyen de s'exprimer dans la collectivité humaine.

On ne saurait nier que la description moderne du monde et les idées actuelles sur l'origine de l'homme se trouvent en contradiction presque inconciliable avec les conceptions chrétiennes. Mais l'idée que les conceptions dites chrétiennes représentent en fait celles de certains hommes et de certains peuples, liés à leur époque et à leur nature, m'a aidé à mieux comprendre la Bible, et à prendre une position plus libre à l'égard du christianisme. J'ai appris à séparer

l'humain du divin. En réalité, le christianisme se préoccupe moins d'expliquer le monde et son passé que de dégager l'homme des conditions existantes. Ce que nous admirons dans le christianisme, c'est sa morale grandiose, qui trouve son expression dans la vie et dans les actes de notre Sauveur. Sa mort rédemptrice est pour nous l'indice que, dans ce monde, la victoire peut sembler appartenir aux méchants.

9 - RELIGION

Nous, les Africains, nous sommes profondément religieux. C'est notre force. Notre religion est l'élément essentiel de notre être, la base de notre communauté ethnique et de notre vie collective. Nous ne comprenons le sens de la vie qu'en partant d'elle. Mais le contact avec la civilisation occidentale la met en péril. En effet, à mon avis, la religion ne peut jaillir que des racines les plus profondes de notre âme, tandis que la civilisation ne saurait enfanter que des religions d'utilité, puisqu'elle est un produit de l'intelligence.

Je me suis volontiers préoccupé des questions religieuses chez les peuples les plus divers, afin de mieux comprendre leurs caractéristiques. En effet, on ne saurait déprécier le côté éducatif des religions. Sans elles, les temples imposants de l'Inde, de la Chine, de l'Egypte et de la Grèce n'auraient pas été bâtis, les cathédrales d'Allemagne ou de France non plus. Ce n'est que si l'homme peut s'élever au-dessus du moi enchaîné qu'il est capable de créer du grandiose. C'est pourquoi on ne saurait imaginer de grands peuples sans religion. Pour notre peuple, les ennemis les plus dangereux de son développement sont ces Blancs qui veulent nous faire croire que la religion est une sottise.

De même qu'une religion jaillit du caractère particulier et essentiel d'un peuple, et qu'elle en développe les meilleurs côtés, une religion acceptée ne peut qu'affermir les bases qui se trouvent chez ce peuple. Elle ne saurait en faire un homme tout différent, comme le pensent tant de gens.

Nous, les Africains, nous nous trouvons aujourd'hui devant deux religions nouvelles : le christianisme et l'islam. On ne peut savoir encore de quel côté penchera la balance dans la lutte entre elles. Mais nous, nous ne pouvons esquiver le choix, car les dieux que nos pères ont servis toute leur vie sont peu à peu détrônés. La vie européenne moderne sape leur puissance, et leur maintien ne peut être sérieusement envisagé.

L'islam déploie une grande activité en Afrique. Il a toujours su se servir, pour ses fins, des tensions entre Blancs et Noirs. On constate donc naturellement

son succès surtout là où les oppositions sont les plus vives. Comme il sait brillamment mettre d'accord sa religion avec nos désirs politiques ! Sa tactique a toujours été de s'adapter à la vie africaine, de telle façon que la conversion se fasse à peine sentir. A l'inverse, des difficultés presque invincibles barrent le chemin au christianisme tel qu'on nous le présente, et tel que nous le voyons dans l'exemple de ses adeptes. Il ne faut pas se faire d'illusions sur son succès extérieur.

Il y a quatre ans, j'étais en France, à Besançon, pour y suivre un cours de langue française. J'y ai rencontré un poète japonais avec qui je me suis tout de suite lié. Nous parlions des questions qui nous touchaient tous deux en tant qu'hommes de couleur, et j'ai été surpris de voir combien nos points de vue s'accordaient. Il s'informa, entre autres, de ma religion. Lorsque je répondis, il me regarda sérieusement et me dit dans son mauvais français : "Il y a contradiction entre nègre et christianisme. Comment un peuple en pleine évolution et qui se trouve avoir un gros effort à faire peut-il se choisir une telle religion ?" D'après lui, le christianisme serait une religion pour des peuples vivant au sommet de leur civilisation et pénétrés de leur force créatrice. J'ai vainement cherché à lui faire comprendre que le christianisme était également capable de faire se déployer de véritables forces positives. Plus tard, j'eus une autre expérience. Il y a deux ans, alors que j'étudiais à Tübingen¹, j'ai eu deux amis chinois. L'aîné avait déjà pratiqué la médecine en Chine et était venu en Allemagne pour y obtenir le titre de médecin ; l'autre était de mon âge et étudiait la philosophie. Nous nous entendions très bien tous les trois. Nous parlions franchement des questions les plus profondes qui nous touchaient. Un jour, mon ami, le docteur Wu, est venu me trouver et a voulu savoir ce que moi, personnellement, je pensais du christianisme. Beaucoup de ses compatriotes, qui avaient été chez eux des chrétiens fervents, revenaient, après leur contact avec l'Europe, des chrétiens tièdes ou même des adversaires du christianisme. Je pouvais me rendre compte du résultat de l'action du christianisme sur les Européens. A son avis, la religion chinoise aurait eu une action éducatrice bien différente sur son peuple. Je lui ai assuré que nous, Africains, nous partagions son avis, puisque en général nous avons une tendance à mettre trop haut le chrétien européen. Mais je lui ai fait remarquer que ce n'était pas l'idéal du christianisme qui est responsable de cela, mais les hommes qui, bien que chrétiens, restent sous la malédiction du péché : c'est pourquoi il ne nous faut pas regarder les hommes, mais uniquement le Christ et son exemple, et essayer de vivre comme lui, dans les limites où cela nous est possible.

Toutefois, le poète japonais et le docteur Wu avaient raison d'exprimer leurs réserves. Car les forces de la communauté morale de notre peuple, qui

¹ Célèbre ville universitaire d'Allemagne centrale, où le jeune Akou a commencé en 1935 ses études de médecine.

s'appuient sur des conceptions religieuses païennes, se trouvent volontairement ou involontairement mises de côté par la pénétration du christianisme dans notre continent. En tant que chrétiens pour qui la responsabilité de l'avenir de notre peuple est une lourde responsabilité, nous devons nous demander si cette religion nouvelle peut se substituer aux forces qui disparaissent. Nous croyons que c'est possible malgré les expériences contraires, à condition que nous obtenions du christianisme une compréhension juste de nos conditions actuelles. Mais le christianisme ne donnera jamais puissance et force à notre peuple dans son ensemble aussi longtemps qu'il sera perçu comme un corps étranger (comme l'est la civilisation européenne), et cela même parmi les chrétiens, et tant que les chrétiens indigènes, instituteurs et pasteurs, devront se mettre à l'abri de la morale européenne chrétienne avec laquelle ni notre caractère ni nos prédispositions n'ont de rapport intime. Une adaptation adéquate à la vie de notre peuple et à nos devoirs ne peut être obtenue que si nous avons le sentiment de notre responsabilité envers Dieu et à l'égard de l'exemple de notre Sauveur, et cela dans une complète liberté. Toutefois, cela dépend uniquement de la grâce de Dieu. Le souci des hommes et tous nos efforts ne sont au fond qu'une prière intense, et c'est en toute humilité que nous disons : puisse Sa volonté insondable se faire !

Les Eglises indigènes ne sont pas encore parvenues à boucher les trous qui se sont produits à la suite de la dissolution des soutiens antérieurs. Ce que j'ai dit de l'instruction religieuse suffit à montrer combien l'éducation chrétienne est encore insuffisante. Parmi les instituteurs indigènes chrétiens, plusieurs commencent à avoir des doutes sur l'absolu de la foi chrétienne. Les contradictions que présentent les Blancs chrétiens les frappent, et ils ne peuvent comprendre leur position. Cette incertitude si répandue gagne les élèves. Ce n'est pas, ainsi que le pensent certaines personnes, que nous ne soyons pas faits pour le christianisme. Combien de grandes personnalités chrétiennes Dieu n'a-t-Il pas déjà données à notre jeune Eglise ? Nous nous consolons donc par la certitude qu'Il nous enverra des hommes pour conduire d'une main ferme notre jeune génération en ces temps peu sûrs. Notre Eglise éwé n'aura le droit de porter fièrement son nom que lorsqu'elle aura donné à notre peuple des cantiques vraiment chrétiens puisés dans les profondeurs de notre propre âme. Par ailleurs, la vie commune des communautés chrétiennes doit être édifiée sur des ordonnances qui répondent à nos dispositions. Il faut que l'Eglise devienne le lieu d'éducation de notre peuple.

Nous ne saurions être assez reconnaissants pour l'oeuvre accomplie chez nous par les missionnaires. Elle est un réel témoignage du véritable amour chrétien. Les tombes des missionnaires morts chez nous sont des témoins muets qui nous rappellent sans cesse ce commandement : "le plus grand de tous, c'est l'amour". Ces tombes nous disent que Dieu aime aussi notre peuple et, par cela

même, nous a imposé de grandes tâches. Nous, les jeunes chrétiens, nous leur promettons que leur travail, leur amour et leur sacrifice n'auront pas été inutiles. Nous lutterons pour que le message qu'ils nous ont apporté contribue à libérer notre peuple de ses chaînes.

10 - LA VALEUR DE LA CULTURE EUROPEENNE POUR UN AFRICAIN

Nul Africain moderne conscient n'échappera à l'obligation d'analyser la vie européenne actuelle. Cet examen ne saurait être fait utilement, et ne deviendra pour lui une source d'enrichissement intime et d'affermissement de son caractère, que s'il lui est donné un aperçu des sciences européennes, de la pensée européenne et -ce qui n'est pas le moins important- de l'âme européenne. Cependant, ceci est plus ou moins une affaire de nature. On peut vivre plusieurs années en Europe et n'avoir pourtant qu'une vue superficielle de l'ensemble des expériences européennes. Il est indéniable que le contact avec l'Europe a été un grand bienfait pour beaucoup de mes compatriotes. En ce qui me concerne, ce n'est qu'ainsi que j'ai pu comprendre et prendre au sérieux le rôle qui incombe à mon peuple. La conscience de ma responsabilité envers mon peuple et son avenir a grandi. Car, même si nous ne trouvons pas la solution des problèmes, ils seront résolus, mais à notre désavantage. Celui qui imagine aujourd'hui pouvoir mener une vie paisible, agréable et insouciant, aurait dû reculer l'heure de sa naissance. C'est pourquoi je ne comprends pas l'orgueil de beaucoup de mes compatriotes cultivés ; je ne peux admettre la haine et l'envie qui règnent parmi eux. Tant qu'ils ne pourront pas s'affranchir de leur esprit matérialiste, ils resteront des êtres nuisibles pour notre peuple, malgré leurs discours soi-disant si passionnément nationalistes.

Le but de la vie, tel que j'ai pu l'entrevoir grâce à mon éducation, trouvera sa réalisation dans ma vocation de médecin. Le coeur se brise lorsque l'on songe à toutes les maladies dont souffrent mes compatriotes, et à la légèreté avec laquelle ils les accueillent encore trop souvent. L'appel au secours de mon peuple dans ce domaine m'a pénétré jusqu'au fond du coeur. Aider à diminuer un danger m'apparaît comme la plus grande tâche que je puisse accomplir pour mon peuple et pour mes semblables. La santé du corps est en effet la condition primordiale de notre évolution, et elle seule rend possible l'évolution de l'âme. On désespère presque lorsque l'on songe à tout les maux que le contact avec l'Européen nous a apportés. Les maladies dites européennes, dont les suites dévastatrices sautent aux yeux, menacent de détruire la substance même de notre peuple. Beaucoup de nos compatriotes gardent vis-à-vis d'elles une attitude

d'impuissance, car il n'y a pas encore de lieux de consultation pour ces maladies, tels qu'on en trouve dans toutes les villes européennes. Le danger est très grand, précisément parce que les bases de notre vie de communauté morale ont été détruites. Nous, médecins africains, nous avons à cet égard une grande responsabilité. Nous n'aurons que des résultats partiels si nous ne parvenons pas à faire comprendre au moins approximativement à nos compatriotes la nature d'une maladie et le processus de sa guérison. Les idées malencontreuses issues de l'activité thérapeutique des sorciers empêcheraient à la longue toute réussite de notre activité.

Mais l'oeuvre la plus difficile -et aussi la plus importante- est celle qui vise le domaine de l'hygiène. Il faut que nous soyons prêts à rencontrer une forte opposition sur ce terrain. C'est un travail délicat, qui devra être accompli avec une grande habileté en même temps qu'avec fermeté. Il nous faudra y travailler en donnant la main aux autres éducateurs de notre peuple.

Il y a aussi beaucoup à faire dans le domaine médical scientifique. Jusqu'ici, on a fait le silence autour de cette question, mais aujourd'hui il nous faut l'aborder. Pour guérir les maladies, certains thérapeutes indigènes disposent de moyens qui nous sont inconnus. Il nous faudra rechercher la nature de ces maladies et de ces médicaments, afin d'améliorer ces derniers grâce à notre savoir scientifique acquis à l'Université. J'espère que beaucoup de parents de chez nous s'apercevront de la valeur d'une éducation médicale et prépareront leurs fils pour cette profession. La tâche est énorme, et nous avons besoin de beaucoup de forces indigènes ayant reçu une préparation scientifique. Nous avons déjà plus qu'assez de juristes. Nous n'approcherons de notre but que lorsque les questions d'hygiène populaire seront résolues d'une façon satisfaisante. Il nous faudra auparavant nous y appliquer de toutes nos forces.

11 - LA RESPONSABILITE DES INSTITUTEURS AFRICAINS

La crise générale -dans le domaine religieux aussi bien que dans le domaine moral- apparaît surtout nettement dans la situation des jeunes¹. Sans idéal, sans but, sans conscience de leur responsabilité, et par suite sans freins, la jeunesse devient facilement la victime de la vie moderne, superficielle, commode, tentatrice et jouisseuse. Les jeunes perdent ainsi leurs meilleures forces intimes et leur capacité de résistance. Ils commencent à mépriser la vie modeste, simple, réglée, toute pénétrée du sentiment de responsabilité, de leurs ancêtres et de leurs pères. Ils se précipitent tête baissée dans la vie nouvelle, sans soupçon des dangers qui les menacent et fidèles à leur devise : "Jouissons de la vie tant qu'on

¹ Rappelons que l'auteur n'a lui-même que 25 ans.

le peut : elle est si brève !" Quand l'on songe avec quels soins particuliers on élève actuellement la jeunesse de l'Europe, et comment certains peuples font tous les efforts pour amener les jeunes à mépriser la vie facile, on peut mesurer la grandeur de la tâche qu'il nous reste à accomplir chez nous.

Les jeunes ne peuvent être freinés de chez eux, car, d'une part, nos traditions et nos méthodes antérieures d'éducation ont été sapées, et, d'autre part, les familles se trouvent divisées, beaucoup de parents ne pouvant comprendre les forces qui sont aujourd'hui à l'oeuvre. Il y a dans beaucoup de familles une déchirure regrettable. Les enfants que l'on élevait jadis dans un sentiment d'obéissance absolue vis-à-vis de leurs aînés, grâce aux saines méthodes d'éducation de nos ancêtres, se révoltent aujourd'hui contre leurs parents. Quelques-uns les méprisent même. Dans ce domaine, la grande réévaluation de toutes les valeurs qui se produit dans notre vie est devenue presque une catastrophe. A mon avis, ces problèmes ne sauraient être résolus par les parents, si souhaitable que soit leur collaboration. Car les vieux se cramponnent-trop aveuglément à l'idéal de vie qui leur a été transmis et, dans leur combat violent contre ce qui est nouveau, ils ne peuvent pas comprendre l'évolution -ou la révolution- en cours chez les jeunes. Quelle que soit la reconnaissance que nous puissions éprouver pour nos pères d'avoir tenu à garder, malgré toutes les oppositions, notre idéal de vie et nos traditions anciennes, lorsque le contact avec l'Europe nous oblige à réfléchir aux racines de nos propres forces, nous devons leur faire remarquer que ces traditions et cet idéal ne suffisent plus en notre temps.

Les conditions actuelles exigent que nous bâtissons du nouveau sur les fondations anciennes. Faire l'analyse des temps nouveaux est inévitable. C'est d'ailleurs le terrain sur lequel les deux générations peuvent se rencontrer et se tendre la main. Il faut que les vieux parviennent à mieux comprendre les conditions dans lesquelles nous vivons aujourd'hui, et il est de notre devoir de les éclairer. Mais, d'autre part, il ne faut pas nous laisser emporter par le courant du temps mais remonter aux sources de notre force. Vues de ce point, nos tâches prendront un nouvel aspect. La jeune génération devra être élevée en la dirigeant, en pleine connaissance du but, vers cet idéal, car c'est elle qui devra amener la réconciliation. Elle ne devra pas entrer dans la vie sans freins, sans bases solides ; elle devra être surveillée et conduite pas à pas par l'instituteur. Il faut que, dès la première enfance, on réveille chez les jeunes le sentiment du respect et de la responsabilité envers le Créateur tout-puissant et envers son propre peuple et ses traditions. Imbue de ce sentiment, la jeunesse s'apercevra de la distance qui sépare sa nature propre et la vie nouvelle de l'Europe qui lui est imposée ; elle luttera pour l'effacer. Elle grandira ainsi en son for intérieur, et le contact avec la

civilisation occidentale sera alors une bénédiction pour son évolution et pour celle de son propre peuple.

Nos instituteurs indigènes d'aujourd'hui sont-ils taillés pour cette grande tâche ? Celui qui aura lu attentivement mes descriptions des écoles de Lomé en doutera, et avec raison. C'est pourquoi un changement radical est nécessaire. Nos instituteurs indigènes possèdent un talent inné d'éducation, qui n'a besoin que d'être dirigé dans la bonne voie. Il faut qu'ils commencent à comprendre l'immense responsabilité qui repose sur leurs épaules. Alors un esprit nouveau les pénétrera. Il faut que la recherche d'avantages matériels encore trop forte dans la vocation d'instituteur fasse place à un sentiment plus pénétré d'idéal. Mais la conscience de tenir entre leurs mains le sort de notre peuple doit les rendre modestes. Ils n'auront perçu la haute responsabilité de leur vocation et ils ne pourront s'y adapter correctement que lorsqu'ils pourront dire, comme leur camarade américain, Leslie Pinckney Hill, dans son beau poème "*The teacher*" ("L'instituteur") :

*Seigneur, qui suis-je pour montrer le chemin
Aux petits enfants jour après jour ?*

*Moi-même si prompt à prendre le mauvais chemin,
Je leur enseigne la science mais je sais
Combien les lumières de ma science
Brillent peu et sont vacillantes.*

*Je leur apprends à vouloir et à agir,
Mais je sais qu'il me faut toujours réapprendre
A connaître ma grande faiblesse.*

*Je leur enseigne l'amour du genre humain
Et de toutes les créatures créées par Dieu.
Mais je constate que le mien traîne loin en arrière.*

*Seigneur, si je dois être leur guide,
Puisse les petits enfants voir
Le maître mettant sa main dans la Tienne.*

Il faut dire un mot du programme des écoles. D'après mes observations, il importe d'insister, dans les petites classes, sur notre langue, sur notre histoire, sur nos moeurs et nos traditions. Il faudrait attacher aux disciplines pratiques davantage de valeur qu'on ne le fait aujourd'hui, à côté des savoirs théoriques. Si cet esprit nouveau pénètre vraiment au sein de notre jeunesse africaine, les besoins réels pour la préparation à la vie se feront sentir d'eux-mêmes. Nous

seront plus proches du but quand que la jeune génération africaine et l'ancienne se seront donné la main en se comprenant pour aborder ensemble les questions de l'avenir. D'ici là, les instituteurs auront à livrer un combat immense.

12 - NOIRS ET BLANCS EN AFRIQUE

Beaucoup d'Européens ferment les yeux et ne comprennent pas le grand changement qui s'est opéré en Afrique en un temps relativement court, et qui se poursuit encore aujourd'hui. Des hommes nouveaux ont été formés au hasard des temps ; d'autres sont en plein devenir. Tout cela entraîne des idéaux nouveaux, des conceptions nouvelles de la vie, des exigences nouvelles. Malgré cela, beaucoup d'Européens ont une vision si courte qu'ils s'accrochent à leurs anciennes conceptions de l'Africain et qu'ils agissent envers nous comme si cent ans de contact avec l'Européen avaient passé sans avoir laissé de traces en nous. Il y a là un défaut de compréhension qui amène des tensions bien inutiles, qu'il faudra supprimer rapidement pour notre avantage commun. En effet, nos intérêts et nos buts n'excluent pas ceux de l'Européen : les deux se complètent. Le progrès intellectuel et économique de notre continent ne saurait qu'être utile à l'Européen. Nous voudrions cependant faire bien comprendre que nous demandons à être considérés comme des collaborateurs et des co-auteurs, à droits égaux pour tout ce qui touche à l'avenir de notre pays. La jeune génération de l'Afrique ne croit pas -et ne croira jamais- que le destin a condamné les hommes à la peau foncée à vivre comme des esclaves : elle voit que les faits s'y opposent, et elle devient toujours plus consciente de sa force, de ses capacités et de sa mission. Elle admet la hiérarchie de direction, mais pas celle de la couleur, et elle sait distinguer les personnalités parmi les Blancs.

Nous sommes de plus en plus fortifiés dans notre conviction que nous avons besoin les uns des autres et que nous sommes destinés à cela. Ces constatations devraient aplanir la voie d'une meilleure compréhension mutuelle.

Nous saluons tous les efforts faits dernièrement par les gouvernements anglais et français pour nous envoyer des hommes capables d'entrevoir ces problèmes et d'en chercher la solution avec amour et avec une patience inlassable, en communion avec les indigènes¹. Aujourd'hui encore, les efforts de tels hommes se heurtent souvent à la résistance de leur propres compatriotes, qui craignent que les indigènes ne perdent ainsi tout respect pour ceux qui les dominent. Il est de l'intérêt du gouvernement métropolitain de soutenir de tels Européens éminents qui, grâce à leur caractère, jouissent d'un grand prestige

¹ Allusion à l'action du gouverneur Montagné, nommé au Togo par le gouvernement du Front populaire, en octobre 1936, qui a su rapidement se faire apprécier des togolais.

auprès des populations indigènes, s'ils doivent resserrer les liens avec la mère-patrie. Nous, les indigènes, nous avons en effet un fort sentiment de la justice.

Quel que soit l'avenir, nous le regardons avec confiance. Nous nous remettons sans murmurer à notre destinée, et nous voulons nous efforcer de réaliser l'idée que nous portons en nous de contribuer à l'accomplissement de l'évolution de notre peuple - non en nous confiant en nos seules forces mais en Celui qui nous a imposé cette tâche immense : Il nous aidera à nous en charger, et Il ne nous abandonnera pas tant que nous la prendrons au sérieux. Nous voulons donc nous mettre au travail, chacun à notre place, et reprendre le grand combat. Les hommes et les peuples grandissent par le défi, les combats et la souffrance. Dieu veuille que nos peines et nos difficultés tournent au mieux de notre bien-aimé peuple éwé ! Tel est mon vœu ardent et final.

VIVE



AKU

Martin Akou député
(vers 1946)

Photo des Archives nationales du Togo

POSTFACE

par

Elikia MBOKOLO

professeur d'histoire africaine

à l'EHESS

On ne saura jamais assez gré à Diedrich Westermann d'avoir conçu l'idée de réunir ces autobiographies, d'en avoir organisé la collecte et, finalement, assuré la publication en ces temps d'incertitude que furent les années 1930.

Il est frappant qu'aujourd'hui encore, malgré les avancées impressionnantes de la recherche historique, une bonne partie de notre documentation sur les quatre ou cinq derniers siècles de l'histoire de l'Afrique soit encore d'origine étrangère. Ce n'est pas, bien sûr, que les Africains aient été silencieux pendant cette période, ni qu'aucune de leurs voix ne nous soit parvenue. Pour s'en tenir aux époques les plus récentes, la traite négrière et ses conséquences les plus immédiates, de même que la longue séquence coloniale ont suscité des prises de position remarquables, mais qui étaient souvent, en quelque sorte, décentrées : soit que leurs auteurs fussent, comme on disait, "d'origine africaine", hommes et femmes de la diaspora africaine, passionnément attachés à l'Afrique certes, mais à une Afrique plus imaginaire que réelle, soit que, vivant sur le continent ou le pratiquant d'une manière assidue, leur appartenance sociale les ait tenus loin de l'expérience vécue par le plus grand nombre.

L'une des premières originalités des voix qu'on entend ici tient précisément à ce qu'elles émanent de toutes les couches des sociétés africaines retenues par Westermann : prince, chasseur-cueilleur, éleveur, paysan, domestique, ouvrier des plantations ou des mines, soldat, instituteur, pasteur, historien, poète, ménagère et commerçante, la panoplie sociale est suffisamment large pour donner à ces autobiographies une véracité, une représentativité et une authenticité difficiles à réunir. A cette dimension sociologique, il faut en ajouter au moins deux autres, en termes géopolitiques et chronologiques.

C'est une Afrique multiple qu'il nous est donné de voir : d'une part, parce que, de la Sierra Leone et du Togo jusqu'au Cap et au Kenya, les régions les plus diverses du continent se retrouvent ici ; d'autre part, parce que plusieurs, parmi les expériences coloniales les plus singulières (l'allemande, la britannique, la française et, en Afrique du Sud, l'anglo-boer) se trouvent évaluées par des Africains.

Ceux-ci sont nés, pour la plupart, dans le dernier quart du XIX^e siècle et appartiennent à cette génération d'Africains dont les parents ont connu la liberté antérieure à l'arrivée des Blancs. Ils ont partagé avec leurs parents l'expérience des premières décennies de la colonisation, dont on sait qu'elle a été partout d'une extrême dureté et qu'elle ne laissait aux Africains aucune autre perspective, aucune autre certitude que celles de la pérennité de la domination européenne. Seuls Christophe Mtiva (né en 1907) et Martin Akou (né en 1913) se détachent de ce groupe et forment donc l'amorce d'une autre génération : celle qui, née sous la colonisation, l'a vue disparaître, lorsqu'elle n'a pas directement contribué à sa chute. De cette génération (à laquelle appartiennent les "pères fondateurs" des Etats africains indépendants), il ne subsiste aujourd'hui presque personne, d'où la valeur exceptionnelle de ces témoignages et de ces réflexions où l'on peut voir comment des Africains ont eu l'audace visionnaire d'imaginer une Afrique redevenue indépendante, et de consacrer leur énergie à son avènement alors que, parmi colonisateurs et observateurs, les plus audacieux, les plus lucides et les plus généreux n'imaginaient pas une telle issue à un terme si rapproché qu'ils pourraient, de leur vivant, en être les spectateurs.

La question centrale qui traverse ces onze témoignages est donc celle de la rupture. En Africain d'aujourd'hui, saisi par un mélange de surprise et de sympathie à la lecture de ces textes, fier de la sourde révolte ou du combat frontal qui les animent, héritier en somme de ces hommes et de ces femmes dont le profil évoque ici un lointain parent, là un voisin familial ou anonyme, là encore une figure amie, je verrais dans ces témoignages au moins trois ruptures, dont certaines intéressent au premier plan notre connaissance du passé africain tandis que d'autres se rapportent à nos combats et à nos interrogations d'aujourd'hui.

Il est clair que la première rupture -évidente au premier degré dans toutes les autobiographies- est celle de la colonisation. "Les Blancs ont gâté le pays", dit le père du nigérian Benjamin Akiga. "Le monde n'est plus ce qu'il était", constate, à Benin-city, igbinokpoguié Amadassou, pour ajouter aussitôt :

"En ce qui concerne notre pays, les changements ont commencé avec l'arrivée des Anglais, en 1897." *Plus que d'un changement, il s'agit de la mort de civilisations, de cultures, de sociétés dans ce qu'elles avaient jusqu'alors d'original, comme le dit simplement Xkoou-Goa Xob : "Quand je revois ma vie, je dois reconnaître qu'elle a été riche d'événements. Le temps le plus beau fut celui de mon enfance dans les forêts épaisses de Tchkoui-Xkouob, où nous étions libres et où nul ne nous dérangeait. La vie parmi les Blancs a eu du bon, mais nous n'étions pas libres. La nostalgie de la forêt et de la brousse, l'envie de vivre de nouveaux avec ceux de sa race rongent le coeur de beaucoup de Bochimans et, les rendant prématurément fatigués et fanés, les font mourir."*

Ce constat de la rupture est d'autant plus remarquable que la colonisation -en maints endroits encore à ses débuts- n'a pas encore produit ses effets les plus destructeurs. Ce n'est pas par hasard que la violence revient constamment dans la bouche des uns et des autres. Pour Xkoou-Goa Xob de Namibie, qui avoue avoir souvent reçu "des coups de bâton ou de fouet de la part des colons. (...) Nous n'étions jamais frappés par nos parents. Si nous frappons aujourd'hui nos enfants, c'est que nous avons appris à le faire des Blancs, qui battent même des Bochimans adultes." La violence coloniale a ceci de particulier que, sous sa forme physique, elle s'insinue partout : elle subvertit l'ordre social et finit par s'imposer comme une norme jusque dans la sphère privée des relations familiales et conjugales.

Mais cette violence n'est pas seulement physique. C'est elle qui -d'une manière très visible au Kenya, en Afrique du Sud et en Namibie, plus discrètement ailleurs- fait accoucher des nouvelles relations sociales et, en particulier, du salariat. Expropriation, enregistrement, parcage, exil, obligation de travailler pour le Blanc : tout est mis en oeuvre et tous les prétextes sont bons pour assujettir les Africains : "Alors vint le moment (pour les Bochimans) où nous dûmes quitter notre pays. On disait que les Bochimans avaient tiré sur des Ovambo qui passaient par le pays ; ils auraient même tué des Blancs. On nous amena tous à Tsumeb. Là, nous habitions parmi des peuples étrangers. Nous soupirions après notre propre pays. Nous recevions de la Police de quoi manger et boire, mais chacun reçut un médaillon avec son numéro, qu'il devait porter au cou. De Tsumeb, mon père partit pour le Sud, car il avait reçu l'ordre de s'embaucher."

C'est dans le même contexte qu'intervient la mise en dépendance des formations politiques, terrain sur lequel la colonisation se montre particulièrement inventive, imaginant des chefferies englobantes là où, comme en pays éwé, elles lui paraissaient trop morcelées, morcelant au contraire partout où, face à des royaumes constitués, elle avait intérêt à "diviser pour régner".

Écoutons Salomon Nyandeni : "Les Européens établirent trente chefs qui devaient gouverner les pays des Zoulou après Cetewayo. Ils agirent ainsi exprès, car, visiblement, ils prévoyaient que le royaume des Zoulou se trouverait morcelé : les indigènes ne se réuniraient plus en un seul lieu, chacun chercherait à régner, les indigènes ne se soutiendraient plus les uns les autres, il leur serait impossible de former un peuple fortement lié. Cela devrait être la mort du peuple zoulou. En vérité, c'est ce qui est arrivé."

Ces manipulations de tous ordres ont fait que, dans la plupart des témoignages, l'image des Blancs en situation coloniale apparaît plus négative que porteuse de positivité. Pas de collaboration possible entre Blancs et Noirs, encore moins d'amitié : "Pour ce qui est de l'amour d'autrui [c'est-à-dire des Noirs], quelques-uns ne les aiment que de la bouche, mais leur cœur est loin des Noirs. (...) Tu reconnaîtras que si l'Européen est aimable avec toi, c'est en général parce qu'il veut obtenir quelque chose de toi, et quand il a obtenu ce qu'il voulait, son amitié meurt." (*Christophe Mtiva*) *De la même manière, c'est une inauthenticité foncière qui est au cœur des relations entre Blancs et Noirs, régis constamment par le mensonge* : "Il [l'Européen] te trompe sans que tu t'en aperçoives. Tu peux penser qu'il dit la vérité ; il le fait peut-être, mais peut-être pas. Je sais comment ils trompent, car je l'ai vu, et je voudrais savoir à quoi cela sert de dire les choses de la bouche, mais de ne pas les faire. Nous-mêmes, nous commençons à mentir. Cependant ce n'est pas une habitude reçue de nos ancêtres : au contraire, nous l'avons apprise des Européens. (...) Je connais beaucoup de Noirs qui mentent comme des Européens, mais les Européens sont les pères des mensonges." *Martin Akou sera encore plus brutal* : "La compréhension mutuelle et la collaboration de Noirs et Blancs est possible. Evidemment, il y a une condition : il faut que l'Européen s'y prête loyalement."

Affirmée avec force ou suggérée discrètement, cette première rupture a institué en Afrique, entre colonisateurs et colonisés, un fossé qu'il sera très difficile de combler.

Cette rupture, pourtant, n'est pas la seule. A l'intérieur du système de domination coloniale, il en apparaît une autre, que Martin Akou exprime d'une manière étonnante au premier abord lorsqu'il évoque sa "naïveté juvénile", dont il s'est enfin départi.

Cette expérience est d'abord personnelle : "Comme enfant, je ne pouvais comprendre exactement la grande transformation qui se faisait en moi. Peu à peu, elle devint plus nette. Avec le temps, ma propre conception du monde, des gens et des événements s'effaçait devant une image plus réelle,

sciemment acquise." *Mais, refusant de tomber dans un psychologisme facile, Martin Akou a raison de souligner que cette évolution personnelle est aussi celle d'un groupe et qu'elle va de pair avec ce paradoxe qui fait que les Européens, dont l'entreprise coloniale a enclenché ce processus, se trouvaient désormais incapables d'en saisir la réalité et les dimensions, d'en assumer les effets et d'élaborer à son encontre les réponses les mieux appropriées : "Beaucoup d'Européens ferment les yeux et ne comprennent pas le grand changement qui s'est opéré en Afrique en un temps relativement court, et qui se poursuit encore aujourd'hui. Des hommes nouveaux ont été formés au hasard des temps ; d'autres sont en plein devenir. Tout cela entraîne des idéaux nouveaux, des conceptions nouvelles de la vie, des exigences nouvelles. Malgré cela, beaucoup d'Européens ont une vision si courte qu'ils s'accrochent à leurs anciennes conceptions de l'Africain, et qu'ils agissent avec nous comme si cent ans de contact avec l'Européen avaient passé sans avoir laissé des traces en nous."*

De tels propos ne s'expliquent pas seulement par la situation de celui qui parle -Martin Akou- qui, à l'époque, appartient, en tant que futur médecin, au groupe social le plus élevé parmi les Africains de tout le continent. Le temps, comme il le dit, a fait son oeuvre : une génération est en train de prendre la relève d'une autre. Là où les gens de la génération de son père voyaient des bizarreries de Blancs, attachées à des particularités individuelles et probablement passagères, Martin Akou repère désormais les éléments caractéristiques d'un système permanent, difficile ou impossible à changer. L'action positive de quelques individus (dont il a par ailleurs bénéficié personnellement) apparaît comme autant d'exceptions dans un système foncièrement mauvais. Dans cette nouvelle perception, une place de choix revient au racisme et à toutes les manifestations d'une prétendue supériorité dont il a pu être le spectateur ou la victime. On lira avec intérêt sa critique de la prétendue hiérarchie entre "civilisations supérieures" et "civilisations inférieures" et comment, disséquant après observation la société allemande des années 1930, il y découvre des traces de superstition que des voyageurs et des missionnaires encombrés de préjugés continuaient de présenter comme "spécifiques" aux Noirs...

Entre cette vision radicalement "afro-centrée" et celle que développent au même moment Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire, il y a bien sûr une parenté, mais, assez curieusement, aucune relation d'influence. János Riesz a raison de souligner la quasi-parfaite concordance des temps entre les deux prises de position. Il faut aller plus loin encore dans cette direction. L'absence d'influence entre cet Africain d'Allemagne et ces Africains de France est instructive, tout comme l'absence d'influence réelle à la même époque entre ces Africains du continent européens et les Africains et

les Noirs de Grande-Bretagne : les George Padmore et autres Jomo Kenyatta. Quoique exprimée sous une forme ramassée, l'argumentation de Martin Akou rappelle en substance les thèses exprimées cinquante ans plus tôt par Edward Wilmot Blyden et ses compagnons dans le contexte de la colonisation anglaise. C'est dire que, dans sa structure, la colonisation produit les mêmes effets chez les colonisés - à condition de préciser que ces effets se voient particulièrement dans certains groupes sociaux et dans certaines générations, qui présentent l'ambiguïté d'être à la fois intellectuellement les plus proches de la colonisation et politiquement les plus éloignés du régime colonial.

On retrouve les mêmes effets en observant la manière dont les témoins s'identifient. Sommés, si l'on peut dire, de se présenter, la plupart des témoins, qui appartiennent à ce que nous avons appelé la première génération, se donnent une identité géo-ethnique très variable selon les cas. Certains se réfèrent à une identité plutôt restreinte dans laquelle on pourrait voir les premières traces d'un marquage colonial : "Bochiman du Nord du Sud-Ouest africain, de la tribu X" (Xkoou-Goa Xob). Parfois, l'existence d'un écrit, authentifiant, en quelque sorte, l'identité revendiquée est vivement mise à profit : "Nous, les Mounchi ou Tiv, sommes un grand peuple : nous sommes environ un demi-million. Si vous voulez avoir des renseignements précis et bien en ordre sur nos moeurs, achetez-vous le gros livre que j'ai écrit en tiv et qui a été traduit en anglais. Vous pourrez y lire des histoires qui sont belles et dignes d'admiration." D'autres évoquent le lieu de naissance, parfois les "origines" : "Je suis né au pays Togo, (...) mon ancêtre (...) est venu de Gold Coast" (Boniface Foli) ; "Mis au monde (...) à Lago, dans la chefferie Nongowa, en Sierra Leone" (Samba) ; "Notre pays s'appelle le Maragoli du Sud, (...) au village de Vihiga" (Christophe Mtiva). D'autres encore soulignent leurs origines sociales, surtout lorsque celles-ci sont princières ou que, pour être chrétienne, la famille possède déjà un élément de distinction qu'elle veut mettre en valeur (Igbinokpoguié Amadou, Samuel Mqhayi).

C'est avec la deuxième génération, celle, on l'a vu, de Christophe Mtiva et de Martin Akou, que les choses changent ouvertement : l'identité sociologique, et parfois politique, s'affirme plus nettement : "Le progrès intellectuel et éco-nomique de notre continent ne saurait qu'être utile à l'Européen. Nous voudrions cependant faire bien comprendre que nous demandons à être considérés comme des collaborateurs et des co-auteurs, à droits égaux pour tout ce qui touche à l'avenir de notre pays." Ce n'est donc plus seulement par rapport au passé et au présent qu'on veut se positionner, mais aussi par rapport à l'avenir.

Il peut paraître surprenant de chercher des traces du futur dans des autobiographies qui, par définition, dévident le temps passé de la vie d'un individu. Mais, c'est précisément dans la manière dont le futur -en principe absent de ces remémorations- s'y trouve plus ou moins franchement présent que réside l'une des originalités de ces autobiographies. Là se trouve la troisième rupture : celle qui, dans ces textes, nous ouvre les portes du futur.

A lire ces témoignages au premier degré, on avouera volontiers que leur problématique apparaît bien pauvre. Ce dont il est question, c'est l'occidentalisation, c'est-à-dire la capacité individuelle et collective qu'ont les Africains de "s'adapter" aux injonctions, aux contraintes et aux opportunités apportées par la colonisation: Ainsi Diedrich Westermann lui-même, dont on sait par ailleurs la connaissance des sociétés africaines et l'ouverture d'esprit, et dont on imagine la sympathie à l'égard des évolutions perceptibles dans l'Afrique encore colonisée, ne peut s'empêcher d'emboîter le pas à l'expression la plus classique de l'idéologie coloniale : "C'est un fait acquis aujourd'hui : le cours de la vie de l'individu aussi bien que celle de la communauté s'écoulera tôt ou tard dans les cadres dessinés par les Blancs, et cela inévitablement. Le sort de chaque individu dépend de sa faculté d'adaptation au moment de la rencontre. La vie ancienne liée à la tribu appartient au passé, un espace sans limites perceptibles, un vide s'ouvrent devant lui. Il ne s'y retrouve pas sans être dirigé et ne saurait combler le vide sans secours étranger. Lorsque ce secours manque, la vie est vécue sans but, sans intérêt; l'homme oscille, apatride, entre ce qui fut son univers et le monde nouveau dans lequel il se trouve : plusieurs de ces récits le montrent clairement. Le nombre est considérable et s'accroît sans cesse de ceux qui, projetés hors de leur voie, ne trouvant pas la route nouvelle, restent isolés, impuissants, jouets du sort. D'autre part, ces biographies montrent les grandes possibilités qui existent lorsqu'il parvient à s'ajuster aux forces nouvelles pour lui et aux modifications qu'elles apportent à sa vie."

Un tel projet vaut ce qu'il vaut. On constatera seulement, en premier lieu, qu'il ne correspond pas à celui des témoins africains. Avec le sens des nuances qu'on lui connaît, Martin Akou analyse admirablement cette situation en utilisant, à propos du christianisme et des croyances dites "païennes", la métaphore des deux mondes - non pas deux mondes entre lesquels les Africains seraient déchirés, incapables de choisir, mais deux mondes dans lesquels les Africains vivent en même temps, et même relativement à l'aise : "A Lomé, je vivais dans deux mondes. A la maison, tout était chrétien, et l'on ne parlait jamais de superstition. (...) Tout ce qui touchait en quoi que ce soit aux conceptions païennes n'était que mensonge et tromperie, et se trouvait ainsi

condamné. (...) A l'école et en ville, nous entendions exactement le contraire de ce qui se disait à la maison."

Du coup, ce n'est pas en eux-mêmes, ni en fonction du contexte colonial, que les apports européens doivent être analysés, mais par rapport à leur(s) signification(s) dans les sociétés africaines. L'action des missionnaires se trouve ainsi devoir être réévaluée, de même que l'école, qui très souvent l'accompagne (sans jamais se réduire à elle). Dans cette perspective, les voies et cheminements de la christianisation, traditionnellement réduite -même sous la plume des témoins- à une simple "conversion", semblent désormais beaucoup plus compliquées et tortueuses. Il est remarquable que, dans toutes les régions (parfois après un moment de résistance), l'école soit, si l'on peut dire, plébiscitée par tous les témoins. Ainsi, "sans se lasser, il (Gaboussou, le chef éwé des Gbédjigbé) conseillait aux gens de faire des écoles, car, disait-il, elles ouvrent les yeux." Recherche des lumières ici, stratégie de promotion sociale là, tout converge pour faire de l'école -en l'occurrence l'école missionnaire- l'un des lieux essentiels de l'espace colonial. Au temps du jeune Martin Akou : "(l'école) était surtout le chemin indispensable pour devenir un homme distingué et riche, qui s'attirerait l'admiration du reste du monde. Ils étaient en effet nos modèles, ces "Messieurs" (comme on les appelait) qui passaient à pas mesurés devant notre maison, le dimanche après-midi surtout, avec des souliers brillants et des complets bien ajustés, à la dernière mode. Nous avions pour eux une profonde admiration. Nous voulions être comme eux un jour, et pour cela il fallait bien savoir le français ou l'anglais. Il fallait aussi pouvoir bien calculer, mais tout le reste qu'on enseignait en même temps n'était que du lest. Certes, il y avait aussi quelques personnes fortunées qui n'avaient jamais été à l'école, mais, elles ne se procuraient pas de beaux complets et des souliers ; elles vivaient simplement, selon la manière antique de notre peuple. Comme ces gens nous paraissaient bêtes ! Il fallait donc avoir été à l'école pour savoir ce qui est beau et élégant..."

Il y a donc bien, dans cette Afrique des années 1930, non pas une soumission contrainte et résignée à l'ordre colonial, mais une appropriation délibérée de certains signes et instruments de la colonisation. De cette appropriation, la réalité même et la signification échappaient aux colonisateurs, attentifs à scruter les manifestations de l'occidentalisation passive et lente de leurs "sujets" et de ce fait en retard, en décalage, par rapport aux dynamiques des sociétés africaines. Du coup, tout le discours des Africains sur les "coutumes" anciennes, sur la société "traditionnelle", sur les beaux jours d'autrefois, peut être lu autrement que comme la réponse à un exercice imposé d'ethnographie coloniale ou comme une simple remémoration

du passé. Il s'agit aussi -et peut-être d'abord- d'une critique du présent et d'un projet pour le futur.

Formulé d'abord en pointillé, comme une nostalgie du passé, ce projet prend forme à mesure qu'on avance dans le temps. Il faut rendre hommage aux intellectuels africains, car ce sont eux qui formulèrent précisément ce projet, comme on le voit dans la maturation de Martin Akou. On voit bien chez lui comment le "je" individuel, enfermé dans l'horizon étroit de "l'éwéité" et dans les petits calculs égoïstes de promotion sociale, se transforme en un "nous" collectif ("africain" ou "noir"), volontaire, revendiquant une mission dans la société, ardent à construire une Afrique nouvelle qui ne serait pas une simple réplique de l'Europe, ni une continuation du régime colonial : "L'Afrique ancienne et l'Afrique moderne s'entrechoquaient. J'ai vu l'âme africaine s'arc-bouter contre l'esprit européen."

Dans cette perspective, l'éducation devient l'une des urgences et des priorités, comme dit Martin Akou : "Il faut dire un mot du programme des écoles. D'après mes observations, il importe d'insister, dans les petites classes, sur notre langue, sur notre histoire, sur nos moeurs et traditions. Il faudrait attacher aux disciplines pratiques davantage de valeur qu'on ne le fait aujourd'hui, à côté des savoirs théoriques."

Presque tous les intellectuels africains de la génération d'un Christophe Mtiva ou d'un Martin Akou (et des générations antérieures) ont fait la même expérience. Ce n'est pas par hasard que Martin Akou se réfère à Fourah Bay College, vivier précoce de l'intelligentsia ouest-africaine, et à l'enseignement du Dr Kwegyir Aggrey du Ghana, cet illustre savant et humaniste qui, après un long détour de vingt-sept ans aux Etats-Unis, revint en Afrique pour se poser en "défenseur de la race nègre" et constituer l'un des ponts entre deux générations militantes : celle d'Edward W. Blyden (1832-1912) et celle de Kwame Nkrumah (1909-1972).

Nous voici donc ramenés à nos problèmes d'aujourd'hui, que l'on perçoit plus ou moins clairement chez ces témoins d'hier. "Fierté de sa couleur", "conscience de sa race", orgueil de son passé, volonté d'unité de l'Afrique, détermination à "lutter", ouverture aux autres vigilante et "sous condition", "responsabilités" des élites et cette espèce d'optimisme raisonné et volontaire ("Quel que soit l'avenir, nous le regardons avec confiance") : il y a bien plus qu'un peu de nous dans ces Africains-là !

Index des noms de personne

**Chapitre I -
Xkoou-Goa Xob
(Namibie)**

Chaias : 30, 32, 35
 Ogai-Onaes : 30
 Onagub : 30, 32, 35
 Onomanes : 38
 Tounougoub : 32-34
 Unterkoetter (pasteur) :
 27, 38

**Chapitre II -
Boniface Foli
(Togo)**

Abalo : 62
 Adahoumé (grand-mère
 paternelle) : 40, 54, 55,
 57, 58, 72, 95
 Adama : 48, 51, 52
 Adjaézéhou (mère) : 40,
 42, 54, 55, 58, 95, 96
 Afoényinou : 49, 51, 59
 Agbaso : 41
 Ahadji : 41
 Aklakoussi : 43
 Akpablidjabli : 97
 Akpo : 84
 Ama : 41
 Amédéwovoé : 66
 Amégadyésimé : 49-51
 Aménou : 96
 Amoussou : 77
 Amékoudji : 60
 Anamou : 43
 Anani : 43
 Anani Kpéké : 49, 50-52
 Ananigan (père) : 40, 43,
 55-57
 Angassi : 49
 Apollonio : 78
 Assiglévi : 49
 Assiglibité : 49
 Assiongbon : 55, 56
 Assiongbon (fils de Foli) :
 95
 Assoévi : 61
 Atiwogbé : 68
 Avléssi : 56
 Ayélévi : 96, 97
 Ayi : 41
 Ayivi (cuisinier) : 73, 77,
 80-82
 Ayivi (Dahoméen) : 81,
 82

Awaw : 97-99
 "Barbe-noire" : 78
 Bell : 81
 Boévi : 59
 Botchoé : 43
 Brassage-de-Bière : 48,
 60
 Corne-de-Bélier : 47
 Dier (RP) : 63-66, 69, 70
 Djobo (Ouro - chef de
 Sokodé) : 99
 Do : 96
 von Doering (gouvern.) :
 87, 93
 Doté : 96
 Dovi Kpodéago : 57, 58
 Ehoudjanawa : 61
 Eléwogbo : 46, 47
 Enyo : 84, 94-96
 Etoassogbala : 85
 Faustino : 65-67
 Fifé (grand-mère
 maternelle) : 40-43, 45,
 48, 49, 59, 60, 64
 Foli Adama : 80
 Foli Adi : 60
 Foli Adévo : 41
 Foli Ajéoda Houégbo (roi
 de Glidji) : 57, 58, 97
 Foli Djo : 54, 62, 73
 Foli-le-Bouc : 40, 68
 Foli Thomas : 70
 Folivi : 96
 Gruner (Dr) : 78
 von Hagen ("Gros-
 Ventre") : 73, 77
 Haering : 80-83
 Hollou : 84-92
 Horn (gouverneur) : 84
 Houfri Akpatagbalo
 (grand-père maternel) :
 40-45, 48, 49, 52-54, 56,
 58, 59, 71
 Houssiyo : 60
 Johannès (Frère) : 65
 Kangni (grand-père
 paternel) : 40, 43, 54, 56,
 58, 68, 71
 Klou : 96, 97
 Koehler (gouverneur) :
 85, 94, 95
 Kofi : 68
 Komla : 61
 Komla (apprenti) : 65-67
 Koko : 63, 72
 Kouadjovi Djijéhoué : 61
 Kouakouvi Beredino : 69

Kouévi : 58
 Kouévi (fils de Foli) : 95
 Kouévi Guéli : 56, 57, 70
 Kouévidjin : 66
 Koukounawokpé : 40
 Koukpayi : 60-64
 Kwé : 40
 Lako : 40, 42, 43, 64, 68
 Latéhavi : 62
 Lelevi : 69
 Méatchi : 99
 Mensa : 65-67
 Mensa-Tyanka : 43
 Nadou : 72
 Nayo : 46
 Norbert (Frère) : 65
 Noumalé : 43
 Nyassou : 48, 49, 51, 55
 Nyéowogbé : 55
 Nyonougan : 49
 von Piotrowski ("So-so") :
 73, 75-77
 Plakou (chef de
 Togoville) : 70
 von Puttkamer
 (gouverneur du Togo,
 puis du Cameroun) : 70,
 77, 80-82
 Schumacher : 73
 Séwavi : 79
 Sievers ("Petit-So-so") :
 78
 Souza (de) : 65
 Tadogbé : 84, 85, 92-94
 Talé : 97, 99
 Tessi : 43, 48, 51, 54, 55
 "Tête-de-Mouton" (RP) :
 65, 67
 Tossou : 96
 Venceslaw : 61, 62
 Victorino : 76
 Wicke (Dr) : 68, 69, 76,
 94
 Wöckel ("Barbe-rouge") :
 75, 77
 Wolou : 51, 52

**Chapitre III -
Samba
(Sierra Leone)**

Abambolowou (père) :
 103
 Abou : 109, 110
 Amara : 110, 111, 112
 Bangali : 112

Benda : 112, 113
 Benya : 105, 106, 109,
 110, 111, 113
 Déen : 107, 108
 Fatima : 111, 112, 113
 Kekoura : 107
 Kéma Nyagbla : 113, 114
 Krouiy Gboli : 113, 114,
 115, 116
 Krouiy Yémisi : 115
 Ngégba : 112
 Ngoulougwa : 104, 105
 Nyagwa (chef) : 103, 104
 Nyonyo (mère) : 103

Chapitre IV - Salomon Nyandeni (Afrique du Sud)

Cetewayo (roi des
 Zoulou) : 120-124, 138
 Dingane (roi des Zoulou) :
 118, 120
 Dinizoulou : 120, 123
 Koukouza : 124
 Koumalo : 150
 Machobana : 117, 124
 Magavou (père) : 117,
 118, 132, 141, 142, 151
 Mangotobane : 137-139
 Matchazi : 128
 Mbilini : 120, 121
 Mbopa : 124
 "Mboza" (missionnaire) :
 141, 150
 Mbouyazwé : 120
 Mdaba : 117, 124
 Mgonyama : 117
 Mkoba : 117
 Mkosi : 117
 Monase : 120
 Mpandé (roi des Zoulou) :
 117, 118, 120, 124
 Myamane : 123
 Mzilikazi : 117, 124
 Nomabocho : 141
 Nomalhabati : 141
 Nyandeni (famille) : 117,
 125, 126, 128, 133
 Siboukouji : 137, 138
 Sikota : 117
 Tchaka (roi des Zoulou) :
 118
 Tinta : 117, 124
 Zibebou : 123

Chapitre V - Igbinokpoguié Amadassou (Nigeria)

Agbo : 160
 Agidigbi : 155

Aihi : 169
 Aimiebiyebomo : 173,
 174
 Akérobo : 168
 Amadassou (père) : 153-
 156, 158, 173, 174
 Amaziyoa : 168
 Aveling : 159
 Cook : 160
 Edougoun : 173
 Efoianayé : 168
 Ekhbisoguié : 168
 Emily : 173
 Emwénomaké : 165, 166
 Erèmwananaroué : 174
 Erhabor : 167
 Eroumwéséré : 166
 Ewoudo : 165
 Idéhé : 159
 Ikovoguié : 153
 Imassouen : 173
 Imouwahen : 169
 Issibo : 154
 Izékor : 173
 Karr : 165
 Lacy : 155
 Melzian (Dr) : 27, 161-
 165, 167, 173
 Nyamassa : 156, 157
 Obasséki : 167
 Obasouyi : 167, 168
 Obayouwana : 167
 Obazénou : 159
 Obazouwayé : 155
 Ochodi : 160
 Ochola : 167
 Ochwahé : 154
 Odiguié : 153
 Ogoula : 159, 160
 Ohomina : 156
 Omorégbé : 156
 Onaiwou : 167, 168
 Orobé : 155
 Orowou : 159
 Ossana : 154
 Ossarenren : 173
 Ossazemwindé : 173
 Osséviguié : 159
 Osséwa : 162
 Ouwadiné : 158
 Ouwarayé (mère) : 153-
 156, 158
 Ruth : 167, 168
 Sunday : 158
 Vossawarrou : 153, 154
 Watt : 158
 Yégédé : 169

Chapitre VI - Christophe Mtiva (Kenya)

Akounava : 183

Amayimba : 183
 Anibou (père) : 181, 182,
 184, 185, 186, 187, 189
 Burton : 195
 Byrne (gouverneur) : 196
 Erasto : 191
 Malala : 182
 Moussera : 181, 182
 Mtiva (ancêtre) : 182
 Rispa : 191, 192
 Dr Wagner : 27, 179-181
 Willi : 182

Chapitre VII - Fritz Gaboussou (Togo anglais)

Adom : 200
 Adjakwadjo : 207, 209,
 215
 Adjakwassi : 209
 Adjofi : 208
 Agbétoamédo : 200
 Agbéenyéfa : 202
 Agbo : 199
 Akpandja : 205, 211
 Anipatsé (pasteur) : 203
 Ankou : 204
 Ankoussi : 204
 Awouma (pasteur) : 208
 Bansa : 202
 Bouami Ier : 200
 Brakatou : 205, 208
 Collison (admin.) : 208
 Dakadou (chef de
 Kpandou) : 213, 214
 Déloumé : 213
 Djandou : 207, 208, 209,
 215
 Donko : 208
 Flothmeyer (pasteur) :
 204
 Gaboussou Ier (chef de
 Hohoé et père de Fritz) :
 199, 201, 203, 205, 206,
 207, 208, 211
 Gaboussou II : 207
 Gayi : 206
 Gladja : 209
 Kadraké : 200
 Kwadjo Dé (chef de
 Péki) : 201, 206, 207
 Kawou : 204
 Ké : 211
 Kofi : 215
 Komla : 208
 Komla D. : 211
 Kouma : 207
 Koumatsé : 207, 208
 Kugbadjo : 204
 Kwami (pasteur) : 211,
 216 (voir aussi 223, 224)
 Kwami G. : 211

Kwassi : 207, 208, 211
 Lilley (admin.) : 211, 213
 Mamayi : 208
 Nani Hodo : 206
 Quist (pasteur) : 203
 Seeger (pasteur) : 200, 206
 Schosser (pasteur) : 205, 208, 210
 Souya : 201
 Sronipa : 209
 Tévou : 206
 Tongo : 207, 215
 Tougo : 209
 Yagbo : 199
 Yawokouma : 201
 Yiboé : 204

**Chapitre VIII -
 Marthe Kwami
 (Togo anglais)**

Akindé : 217
 Alice : 222-224
 Amédo : 217
 Amétowobla (1er mari) : 221, 222, 224
 Ankou : 224
 Awounyo : 224
 Ayim : 223
 Ankou : 217
 Beveridge : 224
 Djoleto (père) : 217-220
 Kendé : 224
 Kwami (pasteur) : 223, 224 (voir aussi : 211, 216)
 Nyakou : 224
 Otokpi : 224

**Chapitre IX -
 Samuel Mqhayi
 (Afrique du Sud)**

Bennie : 239
 Bokwé : 238
 Bomoyi : 225

Cédoumé : 225
 Chéchégou : 226
 Fondoni : 231
 Foukou : 232, 233
 Gaïka : 228, 229
 Galles (prince de) : 240
 Gqamana : 225
 Guinya : 228
 Jabavou : 239
 Jimmy : 232
 Kona : 229, 238
 Koukoudou : 241
 Krouné : 229, 237, 238
 Languéni : 233
 Mali : 231, 232
 Magoma : 229, 238
 Mbilini : 231
 Mqhayi : 226, 228, 229
 Nomenté (mère) : 230-232

Nrhé : 241
 Ntsikana : 241
 Ntoyi : 225
 Nzanzana : 229, 233
 Oumhala : 238
 Pekou : 229
 Pul : 233
 Tembou : 225
 Zima : 225
 Ziواني (père) : 229, 230, 233-235

**Chapitre X -
 Benjamin Akiga
 (Nigeria)**

Agué : 249
 Atr : 249
 Dago (pasteur) : 255
 Fleming (pasteur) : 253
 Gbaa : 244
 Hoskin (pasteur) : 253
 Ibrahim : 253
 Iyagana : 257
 Kamoun : 250
 Kasserdouwé : 246, 247, 249-251

Koumoun : 249
 Malherbe (pasteur) : 255
 Moussa : 243, 244
 Mtsar (oncle) : 246-251
 Nyandi : 244
 Nanyi (mère) : 243, 246-248
 Saioutou (père) : 243-256
 Samuel : 253
 Tankwa : 253
 Tarboundé : 246
 Téroén : 250
 Wanaandé : 246
 Wanatsor (ou Ngaalu) : 250, 251
 Yangué : 250, 251
 Zimmermann (pasteur) : 251-253

**Chapitre XI -
 Martin Akou
 (Togo)**

Aggrey : 280, 283
 Agokoli (roi de Notsé) : 270
 Aku (pasteur, père) : 259, 261-265, 267, 274, 277, 278, 290, 291
 Anthony : 267
 Béhanzin (roi du Dahomey) : 269
 Bonnecarrère (gouverneur) : 263
 Bürgi (pasteur) : 262
 Caroline (mère) : 260, 261, 263, 264, 268
 Montagné (gouverneur) : 302
 Ocloo (chef) : 273
 Olympio : 262
 Sri II (roi des Anlo) : 273
 Stoevesandt (pasteur) : 278-284
 Wu (Dr chinois) : 296

Index des noms de lieux

Afrique du Sud

Alice : 220, 237
 Baloura : 228
 Bergen : 150
 Berlin : 241
 Cap (Le) : 229
 Chéchégou : 228
 Choumié : 230, 237
 East London : 231, 238-241
 Elangwane : 150
 Emgwali : 229
 Gazini : 128
 Gcaléka : 233, 240
 Glencoe : 150
 Grahamstown : 230, 235-237
 Gqoumahache : 230
 Heidelberg : 143
 Hlobane : 122
 Isandhlwana : 121, 122
 Johannesburg : 143
 Kentane : 233, 238, 239, 241
 King William's Town : 235, 241
 Lovedale : 229, 235, 237-239
 Mabola : 150
 Magonggo (Mts) : 148
 Mahlabatini : 124
 Manzimnyana : 150
 Mkouze (riv.) : 123
 Mkwakweni (Mts) : 144
 Mvunyane : 124
 Ncome (riv.) : 121
 Ngome : 122
 Nkamboule : 122
 Ntabozouko : 240
 Oumpoumoulo : 150
 Pietermartizburg : 150
 Rorke's Drift (Tchiyane) : 121, 122
 Seymour : 229
 Tandatcho : 126
 Tilana : 240
 Toukela (fl.) : 120
 Ulundi : 122
 Umfolozi (fl.) : 130, 137, 138
 Vryheid : 141, 150
 Wittenberg : 150, 151
 Yadou : 229

Bénin (République du)

Agoùé : 53
 Grand-Popo : 46

Ouidah : 46

Cameroun

Douala : 80-82, 108
 Kribi : 80
 Mongo : 82
 Moundam : 81
 Victoria (Limbé) : 80
 Yaoundé : 109

Ghana

Aburi : 212, 213
 Achimota : 219
 Accra : 65, 79-81, 83, 86, 156-158, 211, 213, 215, 217, 219, 280
 Agravé : 220
 Akpafou : 204-208, 223, 224
 Akropong : 224
 Amédjopé : 200, 202, 203, 205, 216, 223, 224
 Angfé : 206, 214
 Anum : 206
 Anya : 219
 Avatimé : 206, 207, 211, 214, 217, 271
 Bla (Gbi-Bla) : 200
 Borada : 205
 Bouem : 205, 214, 223
 Christianborg : 217-219
 Damain : 156
 Damfa : 218
 Elavanyo : 205, 208
 Fiévé : 219, 220
 Gbadjémé : 217, 222
 Ho : 199, 202, 214, 216
 Hohoé : 199-202, 204, 205, 208, 210, 211, 213
 Keta : 70, 92, 96, 266, 271, 273
 Kpandu : 56, 201, 208, 213, 214
 Kpoéta : 209, 216
 Larteh : 211
 Leklebi : 211
 Lolobi : 206, 207
 Mampong : 156, 157
 Mayéra : 217
 Nkounya : 207
 Nsawam : 211, 212
 Ochirikomfo : 217
 Odumaze : 220
 Péki : 201, 206, 207, 209
 Saltpond : 280
 Tafi : 211

Vané : 211
 Vé : 213, 214
 Volta (fl.) : 219, 220
 Waya : 261
 Wegbé : 211
 Worawora : 221
 Wusuta : 208

Kenya

Butere : 188, 189
 Kaimossi : 188
 Kericho : 195
 Kisii : 194, 195
 Monbasa : 188, 195
 Nairobi : 190, 195, 196
 Vihiga : 181, 188

Namibie

Bobus : 36, 37
 Ckui-Xkouk : 29, 30, 38
 Etocha (lac) : 29, 31
 Gouina (lac) : 30
 Grootfontein : 36
 Khorab : 37
 Nagusib : 29
 Namutoni : 30, 36, 37
 Otavi : 35, 36
 Ovamboland : 29
 Tsintsabis : 38
 Tsumeb : 35, 37, 38
 Xoeis : 30, 32

Nigeria

Abusai : 249
 Agbor : 165, 168
 Akure : 160
 Aouchi : 165
 Asaba : 161
 Benin (-city) : 153-155, 158-162, 164-166, 169
 Calabar : 218
 Chitiré : 247, 249
 Donga : 244
 Eho : 155
 Forcados : 158, 253
 Foumana : 159
 Koukouroukou : 164, 167
 Ishan : 166
 Idou : 169
 Igara : 164
 Ikoré : 173
 Koko : 166
 Lagos : 53, 83, 158, 160, 176

Lokodja : 253
 Makurdi : 243
 Ochwahé : 154
 Ogba : 158
 Okitipoupa : 169
 Ondo : 161
 Onishéiré : 161
 Onitsha : 176
 Orio : 155
 Ossomio : 165, 167-169
 Ougbodou : 166
 Oukoum : 246-249
 Ouma : 154
 Ounwagué : 154
 Ouzébou : 155
 Owo : 167
 Oyo : 160
 Port-Harcourt : 176
 Roumaïcha : 254, 257
 Salatou : 256, 257
 Sapélé : 158, 165, 169
 Silouko : 161, 162, 164, 174
 Sobo : 168
 Takum : 244, 254
 Uromi : 153, 154
 Warri : 164, 167
 Wukari : 244, 253, 255, 256
 Zaki Biam : 254

Sierra Leone

Bunumba : 115
 Dodo : 105, 109, 110, 113

Freetown : 106-109, 280
 Hangha : 107
 Kailahun : 105
 Kenema : 104
 Lago : 103,
 Panguma : 103, 105, 113, 114
 Pujehun : 109, 110

Togo

Ablogamé : 57
 Adjido (Aného) : 62, 63, 67-70, 77
 Agbanakin (ou Pla) : 50, 54, 55, 59, 60, 96
 Agbantankopé : 76
 Agbélouvé : 85
 Agbodrafo (Porto-Séguuro) : 71
 Agnironkopé : 48, 61
 Agotimé : 60
 Agou : 204
 Akoda : 40-43, 71
 Aného : 55, 61-63, 66, 68, 76, 78, 82, 83, 87, 94 (voir aussi Adjido)
 Anfoin : 48, 49, 59
 Assoukopé : 54, 73
 Atakpamé : 84, 85, 88, 92, 93, 97, 98, 278
 Badji (Aného) : 63
 Bafilo : 98
 Bè : 39
 Davié : 85

Degbénou : 96, 97
 Gamé : 84, 85, 91
 Glidji : 40, 48, 51, 54, 55, 57, 58, 60, 61, 68, 72, 87, 95, 97
 Glidji-Kpodji : 43, 54-57, 59, 60, 68, 72, 95
 Gounkopé : 69
 Kouénou : 73, 77
 Kpémé : 72, 75, 77
 Kamina : 92, 93
 Kpalimé : 99, 204, 224
 Kpaza : 99
 Krikri : 97
 Lomé : 65, 84, 85, 88, 92, 94, 97, 98, 206, 261-264, 266-272, 274, 277-280, 282, 284, 285
 Mensakopé : 67
 Notsé : 84-88, 91, 96, 270
 Pla : voir Agbanakin
 Sagada : 61
 Séva : 40
 Sokodé : 95, 97-99
 Tabalo : 97-99
 Togblékopé : 85, 97
 Togo(-ville) : 39, 47, 69-71
 Vogan : 61, 97
 Zalivé : 73
 Zébé : 61, 70, 72, 75, 77, 81
 Zowla : 40-43, 45-48, 52, 54, 56, 58, 60, 71, 72

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Carte n° 1 : La Namibie	28
Carte n° 2 : Le Togo du Sud-Est	41
Carte n° 3 : Le Togo	87
<i>Photo n° 1 : Boniface Foli</i>	101
Carte n° 4 : La Sierra Leone	102
Carte n° 5 : L'Afrique du Sud zoulou	119
Carte n° 6 : Le Nigeria du Sud	152
<i>Photo n° 2 : Igbinokpoguié Amadassou</i>	163
Carte n° 7 : Le Kenya	178
<i>Photo n° 3 : Christophe Mtiva</i>	197
Carte n° 8 : Le Togo britannique	198
<i>Photo n° 4 : Fritz Gaboussou</i>	216
Carte n° 9 : L'Afrique du Sud xhosa	227
<i>Photo n° 5 : Samuel Mqhayi</i>	242
Carte n° 10 : Le Nigeria du Centre-Est	245
<i>Photo n° 6 : Martin Akou étudiant</i>	258
<i>Photo n° 7 : Martin Akou député</i>	304

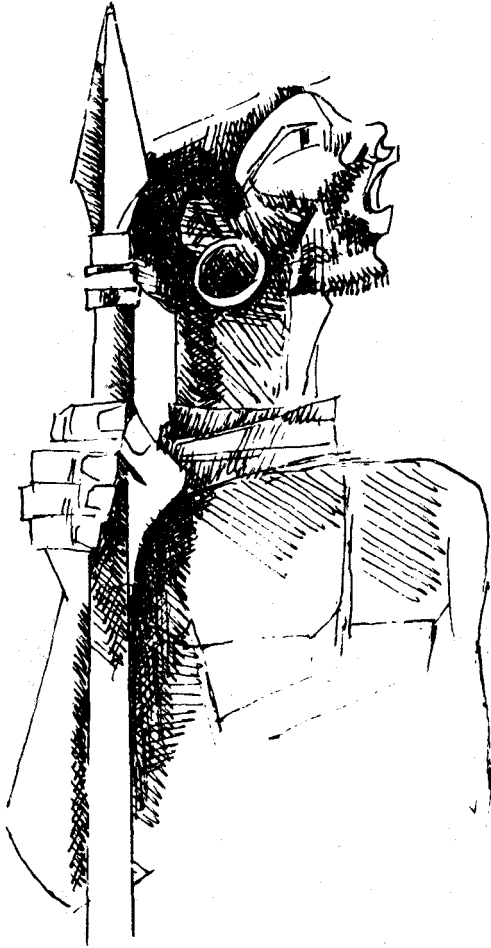
TABLE DES MATIERES

PRESENTATION	<i>par Yves Marguerat</i>	5
AVANT-PROPOS	<i>par János Riesz</i>	7
INTRODUCTION	<i>par Diedrich Westermann</i>	23
AUTOBIOGRAPHIES		
I -	Xkoou-Goa Xob un Bochimán du Sud-Ouest africain (Namibie)	29
II -	Boniface Foli de la famille royale de Glidji (Togo)	39
III -	Samba paysan et soldat (Sierra Leone)	103
IV -	Salomon Nyandeni berger zoulou (Afrique du Sud)	117
V -	Igbínokpoguie Amadassou lettré de Benin-city (Nigeria)	153
VI -	Christophe Mtiva instituteur et footballeur (Kenya)	179
VII -	Fritz Gaboussou chef de canton (Togo britannique)	199
VIII -	Marthe Kwami une femme courageuse (Togo britannique)	217
IX -	Samuel Edward Mqhayi poète et journaliste (Afrique du Sud)	225

X -	Benjamin Akiga ethnographe de son peuple (Nigeria)	243
XI -	Martin Akou (Togo), étudiant en médecine à Bâle	259
	POSTFACE <i>par Elikia Mbokolo</i>	305
	Index des nom de personne	314
	Index des noms de lieux	317
	Table des illustrations	318

Achevé d'imprimer sur les presses offset C.T.C.E.
2^e Trimestre 2001
Tél. (228) 21 45 82 Fax (228) 21 29 67 Lomé - TOGO

Rendre aux Togolais les sources de leur histoire écrite, voilà l'objectif premier des «Chroniques anciennes du Togo», collection créée en 1990 par un groupe de chercheurs de l'Université de Lomé et d'Centre ORSTOM du Togo : des documents anciens exhumés et commentés pour le lecteur d'aujourd'hui, mis à la portée du grand public grâce à la générosité des institutions ouvertes au mécénat.



Voici un document tout à fait exceptionnel : des Africains qui nous parlent d'eux-mêmes, de leur vie, de leur vision du monde à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. C'est le moment où la colonisation se met en place et s'installe pour durer imposant le silence à tout un continent. Dans les années 1930, les ethnologues ont commencé à recueillir les traditions et les cosmogonies, mais on ne s'intéresse jamais aux individus.

Nous devons au grand anthropologue Diedrich Westermann d'avoir, en 1938, initié et publié ces onze autobiographies, mises ici à la disposition des lecteurs d'aujourd'hui.

On y voit dix hommes et une femme qui construisent leur vie, plus ou moins longue, plus ou moins harmonieuse, entre un passé dont ils ne veulent pas perdre les valeurs et un monde moderne auquel ils sont bien

obligés de s'adapter. Ils viennent des quatre coins de l'Afrique ; ils ont des caractères très marqués, des itinéraires à chaque fois singuliers. Mais ces Africains d'il y a un siècle, dans la sincérité de leur récit, ont bien des choses en commun avec les hommes d'aujourd'hui.

Cet ouvrage a pu être imprimé grâce à une subvention du Service coopération et d'action culturelle de l'Ambassade de France au Togo et l'Institut de recherche pour le développement (IRD, ex-ORSTOM) à P